

RICHARD
MORGAN

**BLACK
MAN**



RICHARD MORGAN

Black Man

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Cédric Perdereau



Bragelonne SF

Titre original :

BLACK MAN

**© Richard Morgan, 2007
© Bragelonne 2008,
pour la présente traduction**

**Illustration de couverture :
Jean-Sébastien Rossbach**

ISBN : 978-2-35294-232-0

*Ce livre est dédié à la mémoire de ma mère,
Margaret Ann Morgan,
Qui m'a enseigné à haïr de toute ma rage les a priori, la
cruauté et l'injustice, et à mépriser l'hypocrisie qui se dédouane
de ces vices quand ces travers s'expriment plus près de nous
que nous le voudrions.*

Tu me manques.

« Il semble possible que lors du siècle à venir, la nature humaine soit remodelée par la science. Dans ce cas, ce sera fait à tâtons, dans une résurgence de luttes au sein du royaume gris où les gros sous, le crime organisé et les parties cachées du gouvernement s'affrontent pour prendre le contrôle. »

John Gray – *Straw Dogs*

« L'humain, pour les esprits discontinus, est un concept absolutiste. Il ne peut y avoir aucune demi-mesure. Et c'est de là que vient le mal. »

Richard Dawkins – *A Devil's Chaplain*

Prologue : Retour au bercail

Acier étincelant, acier étincelant...

Larsen cligne des yeux et s'agite légèrement sur le brancard de récupération, tandis que celui-ci glisse sous une succession de panneaux d'éclairage entre des piliers. Avec la vision vient la conscience, floue et lente. Elle se trouve dans le couloir dorsal. Au-dessus d'elle, la lumière rebondit sur chaque poutre de métal, son éclat croissant puis diminuant à mesure qu'elle passe. Elle suppose que c'est cette lueur répétée qui l'a réveillée. Ça ou son genou, qui lui fait un mal de chien, malgré le tampon des drogues de décantation. Une main appuyée sur la poitrine, au travers du tissu fin du justaucorps de cryocap. L'air frais sur sa peau lui dit qu'elle ne porte rien d'autre. Un étrange déjà-vu la noie à cette idée. Elle tousse un peu, vagues restes de gel au fond de ses poumons vidés. Elle bouge de nouveau, marmonne tout bas :

— ... non, encore ?...

— Oui, encore. L'héritage du cormoran, oui, encore.

Bizarre. Elle ne s'attendait pas à une autre voix, et surtout pas qu'on lui réponde par une énigme. En général, la décantation est entièrement mécanisée. La tête de données est programmée pour les réveiller avant leur arrivée, et à moins qu'il y ait un problème...

« *Alors, comme ça, tu es devenue une grande experte en cryocapsules, hein ?* »

Non. Son expérience tient en trois décantations de test plus une vraie, à la fin du voyage aller. D'où l'impression de déjà vu, sans doute. Mais quand même...

« *... bien plus que trois...*

— *Ça ne fait pas plus, non...* »

Cette répartie possède une véhémence, une tension brute qui lui déplait. Si elle l'entendait dans la voix d'une autre personne,

mettons un sujet d'expérience, elle en conclurait « sédatifs », elle appellerait peut-être même la sécurité. Dans ses pensées règne soudain un grand froid, intime. Comme si elle comprenait qu'il y a un intrus dans la maison. Ou qu'elle n'a plus toute sa tête.

C'est les médicaments, Ellie. Décontracte-toi, ça va passer.

Acier étince...

La couchette de récupération tressaute légèrement en négociant un angle droit. Pour une raison quelconque, cela génère un sursaut équivalent dans les battements de son cœur. Malgré son esprit embrumé, elle identifie presque aussitôt cette réaction comme de la panique. Frisson glacial d'angoisse. Ils vont s'écraser, ils vont heurter quelque chose, ou l'inverse, un objet massif, au-delà de la compréhension humaine, va les torpiller, après avoir tourbillonné sans fin dans le vide de la nuit. Le voyage spatial est dangereux, elle avait été folle de penser le contraire, de signer ce contrat et de se dire que tout se passerait bien, « hop hop » et retour au bercail en un seul morceau comme pour une traversée suborbitale du Pacifique ; on ne pouvait pas...

Décontracte-toi, Ellie. C'est les médicaments.

Puis elle comprend où elle se trouve. Les bras arachnéens de l'autochirurgien émergent dans son champ de vision quand la couchette s'arrête sur le poste d'examen. Un soulagement certain l'envahit. Il y a un problème, mais elle est au bon endroit. La *Fierté d'Horkan* est équipé des meilleurs systèmes médicaux automatisés de LINCOLN, d'après un digest de *Colony News*. Toute la suite d'IA de bord a été mise à niveau quelques semaines avant le départ. *Et, bon, il y a une limite à ce qui peut dérapier dans un corps cryocappé, hein Ellie ? Les fonctions organiques ralentissent et s'immobilisent presque complètement. Donc, si on trimballe quelque chose d'hostile, ça fait pareil.*

Mais la panique, l'angoisse de l'inévitable, ne la lâche pas. Elle la sent, insistante et tenace, comme un chien qui touche encore et encore un membre anesthésié, sans comprendre.

Elle roule la tête sur le côté et le voit.

Nouvelle décharge de familiarité, plus intense.

Une fois, lors d'un voyage en Europe, au *museo della Sindone* à Turin, elle avait vu l'image torturée imprimée sur du tissu qu'on y exposait. Dans la pénombre de l'autre côté du verre blindé, elle avait entendu les murmures révérencieux des fidèles autour d'elle. Tout sauf croyante, Larsen fut tout de même émue par le visage sévère qui la regardait dans cette vitrine sous vide. Ce testament de la souffrance humaine court-circuitait complètement ses prétentions divines, et rendait inepte la dévotion dont il faisait l'objet. Ce visage saisissait d'abord parce qu'il exprimait que la vie organique survit, s'acharne envers et contre tout, soumise à la nature dont la longue marche de l'évolution l'avait dotée.

Ce pourrait être le même homme. Ici, maintenant.

Appuyé contre un grand placard, il la regarde, ses bras aux muscles marqués croisés sur une poitrine émaciée dont elle voit les côtes malgré son tee-shirt, de longs cheveux raides qui pendent de chaque côté de son visage fin, encore amaigri par la douleur et l'envie. Sa bouche est un trait crispé, gravé entre le menton aigu et le nez osseux. Ses pommettes surplombent des creux profonds.

Larsen sent son cœur bondir en croisant son regard.

— C'est... (Et avec les mots, une atroce compréhension se fait jour, une reconnaissance monstrueuse que son esprit conscient cherchait à fuir en courant à toute vitesse.) C'est mon genou ? Ma jambe ?

De nulle part, d'un coup, elle trouve la force, se redresse sur les coudes, se force à regarder.

La vision percute le souvenir.

Le cri lui échappe avec stridence, déchire momentanément le voile des médicaments. Elle ne peut pas savoir à quel point ce son paraît faible dans ces dimensions froides de chirurgie. En elle, il paraît se fragmenter dans ses oreilles, et le savoir qui l'accompagne lui bouche la vue et menace de l'engloutir. Elle sait qu'elle ne crie pas à cause de ce qu'elle voit.

Pas à cause du moignon proprement bandé où s'arrête sa cuisse droite, vingt centimètres sous la hanche. Pas du tout.

Pas à cause de la conscience forcée que la douleur dans son genou est une douleur fantôme d'un membre qu'elle ne possède plus. Pas du tout.

Elle crie à cause de ses souvenirs.

Le souvenir de ce voyage en couchette le long d'un couloir calme, le choc mou et le virage vers la salle d'op, puis, voilé par la brume de drogue, le gémissement montant de la scie, le changement de ton net quand elle trouve une prise, et le bouillonnement ténu du laser de cautérisation qui suit. Le souvenir de la dernière fois et la compréhension écoeurante, déprimante, que tout cela va recommencer.

— Non, souffle-t-elle de sa gorge serrée. Pitié.

Une main aux doigts longs lui appuie sur le front. Le visage du linceul de Turin se penche sur elle.

— Chhhhut... Seul le cormoran sait pourquoi.

Derrière le visage, elle voit un mouvement. Sait de mémoire de quoi il s'agit. Les mouvements discrets de l'autochirurgien arachnéen qui s'éveille et se déploie.

Acier étincelant...

PREMIÈRE PARTIE

CHUTE FULGURANTE

« Par-dessus tout, les pénibles leçons de ce siècle nous ont enseigné la nécessité d'une supervision constante et d'une contrainte efficace. Les systèmes de police ainsi requis doivent opérer à des niveaux irréprochables d'intégrité et de soutien. »

Rapport Jacobsen
août 2091

1

Il finit par retrouver Gray dans un camp de prépaMars au Pérou, juste derrière la frontière bolivienne, caché derrière une chirurgie faciale bon marché et le nom de Rodriguez. Ce n'était pas une mauvaise couverture, en soi, sans doute assez bonne pour une recherche standard. Les vérifications de sécurité des camps de préparation étaient notoirement laxistes. On se fichait un peu de ce que vous étiez avant de vous engager. Mais les signes révélateurs restaient évidents, quand on savait ce qu'il fallait chercher. Carl, avec une intensité méthodique qui commençait à fleurir le désespoir, cherchait depuis des semaines. Il savait que Gray se trouvait sur l'Altiplano. Parce que la piste l'y avait conduit depuis Bogota. Parce que où, sinon, pourrait fuir une variante treize ? Il le savait, et savait que c'était une question de temps avant que sa piste apparaisse et qu'on l'appelle. Mais il savait aussi que les programmes d'induction s'accéléraient pour satisfaire la demande accrue, et que le temps jouait pour l'autre. S'il n'avait pas bientôt un coup de chance, Gray serait parti, et Carl pourrait oublier sa prime.

Quand ce coup de chance arriva, ce petit rien de données enfin récupéré dans le réseau de contacts qu'il entretenait depuis des semaines, il eut du mal à ne pas bondir aussitôt. À ne pas abandonner sa couverture construite avec tant de soin, à ne pas allumer son crédit et brandir sa plaque de l'Agence pour louer le véhicule tout-terrain le plus rapide de Copacabana. Difficile de ne pas traverser la frontière à vitesse d'Agence, en faisant voler la poussière et les rumeurs jusqu'au camp. D'où Gray bien sûr, s'il avait des soutiens locaux, aurait largement le temps de partir avant qu'il arrive.

Carl se retint de bondir.

Au lieu de cela, il appela quelques personnes qui lui devaient un service dans les parages et parvint à traverser la frontière

avec une unité de liaison militaire – un transport de patrouille surgonflé aux flancs blindés ornés d'un logo délavé de la corporation de colonisation. Les troupes appartenaient à l'armée péruvienne, des conscrits des familles les plus pauvres des provinces côtières affectés à des missions de sécurité corpo. Ils touchaient à peine plus que la paie standard des conscrits, mais l'intérieur du transport était plutôt confortable, selon les critères militaires, et semblait même avoir la clim. De toute façon, c'était de jeunes gars solides, comme on n'en voyait plus en Occident. Contents, simplement, de leur efficacité physique durement acquise et du prestige de leur uniforme. Ils lui souriaient de toutes leurs dents gâtées, du haut de leurs bientôt vingt ans. Carl se réjouit de leur ignorance. Ces gamins ne devaient pas savoir combien leur état-major se faisait payer pour les attacher à des clients privés.

Dans le ventre sautillant et odorant du véhicule, concentré sur ses chances contre Gray, Carl aurait vraiment préféré garder le silence. Il n'avait jamais aimé parler. Il y voyait un passe-temps très surestimé. Mais il y a une limite à la réserve qu'on peut garder quand on se fait trimballer à l'œil. Il lança donc une conversation légère sur le match de qualif Argentine-Brésil de la semaine suivante, et y participa le moins possible. Quelques commentaires sur Patricia Mocatta et les réserves qu'on pouvait avoir sur les capitaines féminins dans des équipes encore majoritairement masculines. Des vérifications de nom de joueurs. Comparaisons tactiques. Tout se passait bien.

— *Eres marciano ?* finit inévitablement par demander l'un d'eux.

Il secoua la tête. Pourtant si, il avait été martien, autrefois, mais c'était une longue histoire, trop complexe pour qu'il ait envie de la raconter.

— *Soy contable*, leur expliqua-t-il parce que c'était le titre que son commanditaire utilisait. *Contable de biotecnologia*.

Ils sourirent tous. Il ne savait pas trop si c'était parce qu'ils ne lui trouvaient pas une tête de comptable en biotech ou parce qu'ils ne le croyaient pas du tout. Quoi qu'il en soit, ils n'insistèrent pas. Ils avaient l'habitude d'hommes racontant des histoires qui ne cadraient pas avec leur tête.

— *Habla bien el español*, le complimenta quelqu'un.

Oui, son espagnol était bon, même s'il parlait surtout quechua depuis deux semaines, avec son accent de Mars mais toujours fidèle au péruvien qui l'avait engendré. C'était ce que parlaient la plupart des habitants de l'Altiplano, majoritaires dans la main-d'œuvre des camps de prépa, comme sur Mars. Malgré cela, la langue officielle restait l'espagnol. Hormis un peu d'amanglais glané sur le web, ces types de la côte ne parlaient rien d'autre. Ce n'était pas idéal pour les corpos, mais le gouvernement de Lima était catégorique, à l'époque des contrats de LINCOLN. La remise du contrôle aux corpos *gringas*, c'était une chose, il y avait même un précédent historique soutenu par l'oligarchie. Mais laisser les habitants de l'Altiplano s'éloigner de la domination côtière, ça, ç'aurait été entièrement inacceptable. Trop de mauvais souvenirs en jeu, tout simplement ; les Incas d'origine, six cents ans plus tôt ; leur refus pendant trente ans de se comporter en bons colonisés ; la reprise sanglante par Tupac Amaru en 1780 ; les maoïstes du *Sendero luminoso* un siècle plus tôt à peine ; et plus récemment encore les soulèvements des *familias andinas*. Les leçons étaient apprises, on avait passé la consigne. Plus jamais. Les uniformes et bureaucrates hispanophones s'en assureraient.

Le transport s'arrêta d'un coup et la porte arrière bascula lourdement vers l'extérieur. Une lumière crue de haute altitude s'inséra, avec les bruits et odeurs du camp. Il entendait à présent du quechua, ses cadences familières non espagnoles, qui couvraient par moments le bruit des machines. Une voix de robot importé écrasa le tout, cornant : « *véhicule en marche arrière, véhicule en marche arrière* » en amanglais. Il y avait de la musique quelque part, des paroles de *huayno* remixées sur un rythme *bloodbeat*. Insidieuse sous l'odeur d'huile moteur et de plastique, l'odeur de viande d'*antechuos* qu'on faisait griller au charbon. Carl crut distinguer un bruit de rotor qui décollait au loin.

Les soldats se déversèrent du transport, traînant paquetage et arme derrière eux. Carl descendit en dernier et regarda autour de lui, caché par leur masse. Le transport s'était arrêté sur un tablier de béton inusable en face de cars poussiéreux

affichant des destinations comme Cuzco ou Arequipa. On avait érigé entre quelques poutrelles la structure d'un terminal provisoire ; derrière s'étendait le camp *Garrod Horkan 9*, jusqu'au sommet de la colline : des préfabs d'un étage sur un plan rectiligne et stérile. Des drapeaux de corpos battaient sur des hampes tous les trois ou quatre préfabs, un G et un H mêlés dans un cercle d'étoiles. Par les fenêtres sans vitres du terminal, Carl aperçut des silhouettes en salopette ornée du même logo, devant et derrière.

Putains de villes corpo !

Il déposa son sac dans une consigne au terminal, s'orienta auprès d'un balayeur en salopette, et sortit à reculons dans le soleil et la rue qui montait. De l'autre côté, le lac Titicaca brillait d'un bleu lumineux presque douloureux. Le voyageur enfila ses lunettes intelligentes Cébé, cala son Stetson péruvien en cuir sur son crâne et commença de grimper vers la musique. Le déguisement était davantage une couverture qu'une nécessité – sa peau noire était assez tannée pour le protéger du soleil, mais les lunettes et le chapeau cachaient une partie de ses traits. Les visages noirs n'étaient pas si courants que ça sur l'Altiplano et, aussi improbable que ce soit, Gray pouvait avoir demandé à quelqu'un de surveiller les arrivées. Moins Carl se ferait remarquer, mieux ce serait.

Quelques pâtés de maisons plus loin, il trouva ce qu'il cherchait. Un préfab deux fois plus grand que ceux qui l'entouraient, d'où sortait le mix *huaynobloodbeat*, par les fenêtres aux stores baissés et la double porte grande ouverte. Les murs étaient couverts de publicités à moitié décollées pour des groupes locaux ; la porte était encadrée de deux panneaux vidéo. Ils projetaient en boucle la vie nocturne des Caraïbes vue par une agence de pub de Lima. Plage de sable blanc et palmiers de nuit, avec guirlandes lumineuses. De sensuelles *criollas* en bikini tenaient leur bouteille de bière d'un air entendu et jouaient des hanches sur un rythme muet, à côté de consorts à l'air tout aussi européen. Hormis le groupe – conséquemment musclé et gesticulant à l'arrière-plan, loin des femmes – personne n'avait la peau plus sombre qu'un scotch un peu dilué.

Amusé, Carl secoua la tête et entra.

Le *bloodbeat* était plus fort à l'intérieur, mais pas insoutenable. La pièce courait sur les deux étages, vide entre les poutres de plastique et le plafond où la musique s'accumulait. À une table, dans un coin, trois hommes et une femme jouaient à un jeu de cartes où l'on parlait – on suivait sans peine les voix des uns et des autres. Depuis les autres tables, les conversations se mêlaient en un murmure constant. Le soleil déversé par la porte et les volets traçait barres et carrés sur le sol, sans aller très loin. Si on regardait ces flaques géométriques avant de se tourner vers le reste de la pièce, celle-ci paraissait bien peu éclairée.

À l'autre bout de la salle, un bar en chevron composé de sections de fer-blanc rivetées accueillait une demi-douzaine de buveurs. Il était assez loin des fenêtres pour que les frigos adossés au mur du fond éclairent doucement l'obscurité. Il y avait une porte dans le mur, entrouverte sur une cuisine tout aussi obscure, apparemment vide et inutilisée. Le seul employé visible était une accorte serveuse *indigena*, qui ondulait entre les tables pour ramasser les verres et les bouteilles sur son plateau. Carl la regarda un moment, puis la suivit tandis qu'elle retournait vers le bar.

Il la rattrapa au moment où elle posait son plateau sur le zinc.

— Une bouteille de Red Stripe, demanda-t-il en quechua. Sans verre.

Elle passa sous l'abattant du bar sans un commentaire et ouvrit un placard bas réfrigéré. Se redressa la bouteille en main, tenue un peu comme les *criollas* des pubs. Puis elle l'ouvrit habilement avec une clé piquetée de rouille accrochée à sa ceinture, et la posa sur le bar.

— Cinq soles.

La seule monnaie qu'il avait sur lui était bolivienne. Il sortit une galette LINCOLN et la tendit entre deux doigts.

— La bande, ça vous va ?

Elle lui lança un long regard de souffrance et partit chercher la machine. Il vérifia l'affichage horaire en haut du verre gauche de ses Cébé, puis les ôta. Elles étaient passées en mode lumière basse, mais pour ce qui allait suivre, il voulait un contact

oculaire direct. Il posa son chapeau sur le bar et s'accouda à côté, face à la pièce. Faisant de son mieux pour avoir l'air du type qui ne veut rien et qui est à sa place.

En théorie, il aurait dû se présenter au responsable du site à son arrivée. C'était la procédure dictée par la Charte. Une expérience extensive, en partie poisseuse de son propre sang, lui avait appris à éviter cela. La topographie mouvante de haine qu'éprouvaient les gens pour ce qu'était Carl Marsalis affectait à peu près tous les niveaux du câblage mental humain. À l'extrémité haute et cognitive du spectre, on avait la politique des soirées huppées qui condamnaient l'amoralité de son existence professionnelle. Sur un plan plus émotionnel, il y avait une révulsion sociale générale qui accompagne le terme *opportuniste*. Et toujours plus bas, suivant la terminologie aride du rapport Jacobsen mais avec une connotation d'instinct hormonal, on trouvait une terreur rarement admise mais enivrante – il était encore, malgré tout, un de *ceux-là*.

Pire que tout le reste, aux yeux des corporations de la colonie, Carl était une mauvaise publicité sur pattes. Et un trou dans les finances, garanti sur facture. Quand un type comme Gray était prêt à expédier, c'était que Garrod Horkan avait investi en lui plusieurs dizaines de milliers de dollars, sous forme de formations et de biotech sur mesure. Ce n'était pas le genre d'investissement qu'on voulait voir se vider de son sang sur la poussière de l'Altiplano sous le gros titre : « Sécurité insuffisante au Camp LINCOLN ! »

Quatre ans plus tôt, il s'était annoncé au responsable du site au sud de La Paz, et sa cible s'était mystérieusement envolée pendant que Carl était encore à remplir des paperasses dans le préfab de l'administration. Un bol de soupe continuait à fumer dans la cuisine quand il entra chez sa cible, cuiller comprise. La porte de derrière était ouverte, ainsi qu'un coffre vide au pied du lit. Le type n'avait jamais refait surface. Carl avait dû conclure, pour lui comme pour l'Agence, qu'il se trouvait selon toute probabilité sur Mars. Aucune chance que quelqu'un chez LINCOLN ne confirme ou n'infirme ça. Il n'avait pas pris pas la peine de poser la question.

Six mois après cela, Carl s'était annoncé tard un soir à une autre responsable de site, avait reporté les formalités administratives à plus tard et s'était retrouvé face à cinq types armés de battes de base-ball en sortant. Heureusement, ce n'étaient pas des professionnels et ils se gênèrent les uns les autres. Le temps qu'il arrache son arme à un des hommes et repousse les autres, tout le camp était réveillé. La rue était éclairée par des torches, et la nouvelle se répandait vite ; il y avait un nouveau visage noir, un étranger, à l'admin, qui faisait du vilain. Carl n'avait même pas pris la peine de braver les rues et les regards fixes pour se rendre à l'adresse de sa cible. Il savait déjà ce qu'il trouverait.

Ce qui laissa les retombées du combat assez prévisibles. Malgré les nombreux passants et même un ou deux spectateurs manifestes, il n'y eut soudain aucun témoin utile. L'homme qui était trop blessé pour s'enfuir garda un silence obstiné sur les raisons de son agression. La responsable du site avait refusé de laisser Carl l'interroger seul, et même interrompu l'interrogatoire pour raisons médicales. « Le prisonnier a des droits », avait-elle annoncé lentement, comme si Carl n'était pas très intelligent. « Vous l'avez déjà grièvement blessé. »

Carl, dont la pommette ouverte saignait encore et qui supposait qu'un de ses doigts était cassé, l'avait regardée sans répondre.

Alors maintenant, il prévenait les responsables après coup.

— Je cherche un vieil ami, dit-il à la serveuse quand elle revint avec la machine. (Il lui tendit la galette et attendit qu'elle scanne la bande magnétique.) Il s'appelle Rodriguez. C'est très important que je le trouve.

Il laissa ses doigts flotter au-dessus du clavier. Elle haussa les épaules.

— Rodriguez, c'est un nom plutôt courant.

Carl sortit les impressions téléchargées de la clinique de Bogota et les fit glisser vers elle sur le comptoir. C'était un cliché-pommade, généré par le système pour montrer au client à quoi il ressemblerait une fois les œdèmes résorbés. En temps réel, aussi peu de temps après une opération aussi bon marché, le nouveau visage de Gray devait davantage évoquer un rescapé

de lynchage de Jésusland. Mais l'homme qui souriait sur le cliché de la clinique paraissait sain et quelconque. De larges pommettes, une bouche étirée, une tronche d'Amérindien prêt-à-porter. Carl, toujours paranoïaque sur ces sujets, avait demandé à Matthew de retourner dans les données de la clinique cette nuit-là, juste pour vérifier qu'on ne le jambonnait pas avec une photo standard. Matthew avait grommelé, mais s'était exécuté, sans doute juste pour prouver qu'il en était capable. Aucun doute. Gray avait cette tête-là.

La serveuse y jeta un œil sans aucune curiosité, puis préleva un montant sur la galette qui dépassait légèrement les cinq soles. Elle eut un mouvement de tête vers un côté du bar et un type blond et bien taillé appuyé là, qui braquait un regard noir sur son verre d'alcool.

— C'est à lui qu'il faut demander.

La main de Carl se tendit, avec la rapidité de la maille. Il s'était chargé le matin même. Il lui saisit l'index juste avant qu'elle valide la transaction. Il tordit légèrement, juste pour tendre les articulations et sentir les os se bloquer.

— C'est à vous que je demande, rappela-t-il doucement.

— Et je vous ai répondu. (Si elle avait peur, ça ne se voyait pas.) Je connais cette tête. Il passe, il vient boire avec Rubio, là, trois fois par semaine. C'est tout ce que je sais. Maintenant, vous me rendez mon doigt ou vous voulez que j'attire l'attention ? La sécurité du centre, par exemple ?

— Non. Il suffit de me présenter à Rubio.

— Y a qu'à demander.

Il la lâcha et attendit qu'elle complète la transaction. Elle lui rendit sa galette, lui fit signe et avança avec décontraction de son côté du bar jusqu'à se trouver face au blond et à son verre. Il la regarda, jeta un œil à Carl qui se rangeait à côté de lui, puis se retourna vers la serveuse. Parla en anglais :

— Salut Gaby.

— Salut Rubio. Tu vois ce type ? (Elle était passée à l'anglais, fluide malgré son lourd accent.) Il cherche Rodriguez. C'est un ami, il paraît.

— Ah oui ? (Rubio décala légèrement son poids pour regarder Carl directement.) Vous êtes un ami de Rodriguez ?

— Ouais, on...

Et le couteau sortit.

Puis tard, quand il en eut le temps, Carl comprit le coup. L'arme avait un adhésif sur la garde, et le blond avait dû le coller sur le bar, à portée de main, dès qu'il avait vu la serveuse parler à l'étranger. L'approche imprudente de Carl – un ami de Rodriguez, *ben voyons* – avait fait le reste. Ces deux-là étaient des amis de Gray. Ils savaient qu'il n'en avait pas d'autre.

Donc Rubio avait décollé son couteau et poignardé Carl dans le même coup sec. La lame avait étincelé une fois dans la lumière rase en quittant l'ombre du bar, déchiré le bas de la veste de Carl et s'était plantée dans le weblar en dessous. Une protection en toile d'araignée génétiquement modifiée, un truc cher. Mais il y avait trop de rage et de haine derrière le coup pour qu'il s'arrête facilement, et c'était une lame monofil. Carl sentit la pointe traverser et le planter.

Parce que ce n'était pas entièrement inattendu, il était déjà en mouvement, et le weblar lui donna le luxe de ne pas avoir à se protéger. Il frappa Rubio avec un coup de *tanindo* – le talon de la main, en deux coups brefs et directs –, lui cassa le nez, lui écrasa la tempe, le propulsa par terre. Le couteau se dégagea – odieuse intimité grinçante du métal dans la chair – et Carl grogna dans le mouvement. Rubio sursauta et roula sur le sol, peut-être déjà en route vers la mort. Carl lui rajouta un coup de pied dans la tête pour être sûr de lui.

Tout s'arrêta.

On le regardait.

Sous le weblar, il sentit le sang ruisseler sur son ventre depuis la blessure.

Derrière lui, Gaby était passée dans la cuisine. Tout aussi prévisible – sa source avait dit que Gray et elle étaient proches. Carl passa derrière le bar – éclair de douleur sauvage de la blessure – et la suivit.

Par la cuisine – étroite, crasseuse, des cuisinières aux poêles noircies et abandonnées là, et une porte vers l'extérieur pas encore immobile. Carl heurta quelques queues de casserole sur le chemin, laissa un sillage sonore. Il traversa la porte d'un coup et se retrouva dans la ruelle derrière le bâtiment. La lumière

soudaine lui flingua les yeux. Paupières plissées, il se tourna à gauche. À droite. Et vit la serveuse qui sprintait vers le sommet. Trente mètres d'avance.

Pas mal.

Il partit en flèche.

Après le combat, la maille était complètement activée, chaude comme le soleil. Il en était baigné, et la douleur à son flanc retomba au rang de souvenir, accompagné de la conscience détachée de son hémorragie. Son champ de vision se resserra sur la femme qui s'enfuyait, la périphérie noyée par l'air lumineux. Quand elle vira à gauche, hors de vue, il avait rattrapé un tiers de son retard. Il atteignit le virage et tourna, dans une autre ruelle à peine large comme ses épaules. Des murs de préfab sans peinture, avec de petites fenêtres hautes, des bâches plastique de chantier et des cadres en alliage penchés, des canettes abandonnées par terre. Il trébucha sur l'emballage en polythène d'une des fenêtres. Devant lui, Gaby avait déjà tourné à droite. Il ne pensait pas qu'elle avait regardé derrière elle.

Il atteignit ce nouveau virage et s'arrêta net, résistant à l'envie de passer la tête. Ce virage avait mené Gaby dans une grande artère, en béton permanent et assez passante. Il s'accroupit, sortit ses Cébé et jeta un œil derrière l'angle, à hauteur de genoux. Avec le soulagement de ne pas avoir à plisser les yeux dans la lumière, il repéra presque tout de suite la silhouette fuyante de Gaby dans la foule. Elle regardait par-dessus son épaule, mais il était clair qu'elle ne l'avait pas vu. Il n'y eut pas d'accélération paniquée, rien qu'une inspiration profonde, après laquelle elle ralentit pour adopter un trot rapide. Carl la regarda quelques secondes, lui laissant une cinquantaine de mètres d'avance, puis s'engagea dans la rue pour la suivre, les genoux fléchis pour qu'on ne voie pas sa tête dépasser de la foule. Cela lui valut quelques regards étranges, mais personne ne lui parla et surtout, personne ne fit de commentaire à voix haute.

Avec la clarté de la maille, il estima qu'il lui restait dix minutes. Le temps qu'il faudrait pour que la nouvelle de la bagarre arrive aux oreilles des autorités et que quelqu'un fasse

décoller un hélico au-dessus des rues rectilignes de *Garrod Horkan 9*. S'il n'avait pas trouvé Gray à ce moment-là, la partie était finie.

Trois pâtés de maisons plus loin, Gaby traversa soudain la rue et entra dans un préfab d'un étage. Carl la vit sortir de sa poche le rectangle gris mat d'une carte magnétique et le passer dans la serrure. La porte l'avalait. Trop loin pour voir un numéro ou un nom, mais la façade portait des paniers suspendus avec des cactus à fleurs jaunes. Carl rejoignit l'entrée du préfab, se glissa dans la ruelle entre la maison et sa voisine, et fit le tour jusqu'à l'arrière. Il trouva une fenêtre de toilettes ouverte et se hissa à l'intérieur. Vague douleur de la blessure, un muscle déchiré se déplaçant contre lui-même d'une façon contre-nature. Carl faillit poser le pied dans la cuvette, sauta sur le côté et s'accroupit à côté de la porte avec une grimace.

Des voix traversaient le mur trop fin, estompées mais intelligibles. L'isolation phonique des murs porteurs était assez bonne, mais si on voulait la même chose pour les murs intérieurs, ça coûtait un max. Aucune chance que GH fournisse un luxe pareil de manière standard. La mise à niveau était payante, et la personne qui vivait ici, Gaby ou Gray, s'en était dispensée. Carl entendit de nouveau l'anglais accentué de la femme, puis une autre voix qu'il connaissait de ses bandes audio :

- Espèce de pauvre conne, pourquoi tu es venue ici ?
- Je, tu... (Sa voix trébucha, vexée.) Pour te prévenir.
- Ouais, et il doit être juste derrière toi !

Une claque sèche, une main ouverte contre un visage. Carl entendit le hoquet de la femme à travers la cloison, et rien d'autre. Soit elle était résistante, soit elle avait l'habitude. Il appuya lentement sur la poignée de porte, entrouvrit le battant et jeta un œil. Une grande silhouette bougea dans cet infime champ de vision. Un bras levé, gesticulant, trop rapide pour que Carl détermine s'il s'achevait ou non par une arme. Carl sortit son pistolet Haag de sous sa veste. Dans l'autre pièce, un objet lourd tomba avec bruit.

— Il doit être en train de te suivre, il a dû te laisser filer exprès. Pauvre conne sans cervelle, tu...

Maintenant.

Carl ouvrit la porte d'un coup et se retrouva face aux deux personnes dans un petit salon décoré de tentures aux couleurs vives. Gray était à demi tourné, penché au-dessus de Gaby qui avait reculé et renversé une grande plante en pot à côté de la porte. L'empreinte de main rouge était encore visible sur son visage. D'autres plantes dans la pièce, bon marché, des céramiques peintes et des icônes de Pachamama sur les rayonnages. Une petite statue de tel ou tel saint sur une étagère, et une prière en espagnol dans un cadre sur le mur. Chez Gaby, donc.

Il parla d'une voix dure et calme :

— C'est fini, Frank. Tu as perdu.

Gray se retourna lentement, délibérément, et putain, oui, il avait une arme. Un gros canon noir, comme soudé à son poing droit. Une petite partie de Carl, une sous-routine immunisée à la maille et à la bétamyéline qui inondait le reste de son système, l'identifia comme l'arme du crime, le Smith 61 à munitions sans étui. Plus de quarante ans, mais il paraît qu'on pouvait balancer ce truc dans le vide en orbite, faire demi-tour et le récupérer au retour, et qu'il fonctionnait aussi bien qu'à sa sortie d'usine. Pour la première fois depuis un moment, il fut heureux de sentir la masse du Haag dans sa propre main.

D'autant que Gray lui souriait.

— Salut, monsieur Nations unies.

Carl hocha la tête.

— Pose ton arme, Frank. C'est fini.

Gray fronça les sourcils, comme s'il se posait la question.

— Qui t'envoie ? Jésusland ?

— Bruxelles. Pose ton arme, Frank.

Mais l'autre ne bougeait pas du tout. On aurait dit un plan holo en pause. Même le froncement de sourcils restait stable. Ou s'approfondit un peu, comme si Gray essayait de comprendre comment il en était arrivé là.

— Je te connais, non ? Marceau, c'est ça ? Le type de la loterie.

Fais-le parler.

— Presque. Marsalis. J'aime bien ta nouvelle tête.

— Vraiment ? (Le Smith était encore dans son poing, le bras le long du corps. Carl se demanda si Gray était déjà maillé. Ça ferait une différence de vitesse, mais le problème n'était pas là. La vraie différence serait dans son attitude.) J'essaie de me fondre dans la masse, tu sais. *Deru kui wa utareru.*

— Je ne crois pas, non.

— Ah bon ?

Et le lent sourire de Gray, inquiétant, qu'il avait espéré ne pas voir.

— Tu dépasseras toujours, Frank. Comme nous tous. C'est bien le problème. Et ton accent japonais est pourri, au fait. Si tu veux un conseil, tu devrais balancer tes proverbes en anglais.

— Non merci. (Le sourire devint rictus. Il s'enfonçait, il sombrait.) Pour ton conseil, je veux dire.

— Pourquoi tu ne poses pas ton arme, Frank ?

— Oh, y a plein de raisons.

— Frank... (Carl restait parfaitement immobile.) Regarde ma main. C'est un Haag. Même si tu me tues, il suffira que je t'égratigne en tombant. C'est fini. Pourquoi tu n'essaies pas de sauver quelque chose ?

— Comme toi, tu veux dire ? (Gray secoua la tête.) Je ne suis le chienchien de personne, Nations unies.

— Oh, grandis un peu, Frank ! (Ce claquement de colère soudain dans sa voix était une surprise.) On est tous le chienchien de quelqu'un. Si tu veux crever, d'accord, vas-y, donne-moi une raison. Ça me rapportera autant.

Gray se tendit.

— Tu m'étonnes.

Carl reprit le contrôle de son humeur. Il eut un lent geste d'apaisement avec sa main libre.

— Écoute...

— Écoute que dalle. (Sourire sans joie.) Je connais le couplet. Trois euro-flics, un ou deux troufions de Jésusland. Je sais ce que ça donne, va...

— C'est Bruxelles, mon vieux. C'est leur juridiction. Tu n'es pas obligé de mourir. On va te coffrer, OK, mais...

— Oui. Me coffrer. Tu as déjà passé du temps dans la réserve ?

— Non. Mais ça ne peut pas être bien pire que Mars, et tu y allais de toute façon.

Gray secoua la tête.

— Erreur. Sur Mars, je serai libre.

— C'est pas du tout ça, Frank...

Gaby se jeta sur lui en criant.

Il n'y avait pas beaucoup de distance à franchir, et elle en avait couvert la moitié, les mains levées, les doigts tendus comme des griffes, quand il l'abattit. Le Haag toussa et la cartouche la frappa à l'épaule droite. Elle se retourna complètement et percuta Gray, qui levait déjà le Smith. Il lâcha un seul tir, un « boum » résonnant dans la petite pièce, et le mur explosa près de l'oreille gauche de Carl. Assourdi, le visage et le côté de la tête moucheté de fragments, Carl se jeta sur le côté et colla quatre balles dans son adversaire. Gray recula comme un boxeur qui encaisse, percuta le mur et s'affaissa au sol, assis. Le Smith n'avait pas quitté sa main. Il regarda Carl un instant, et celui-ci s'approcha avec prudence pour lui tirer deux autres balles dans la poitrine. Puis il attendit prudemment, l'arme encore en joue, que la vie quitte le regard de Gray.

Compte biotech – liquidé.

Par terre, Gaby essaya de se soulever et glissa sur son propre sang. Sa blessure à l'épaule coulait copieusement sur son bras et sur le tapis sous elle. Les cartouches de Haag étaient conçues pour rester dans le corps – le mur derrière Gray était immaculé – mais entraient très salement. Elle leva les yeux sur lui, avec un petit grognement paniqué à l'arrière de sa gorge.

Il secoua la tête.

— Je vais chercher des secours, annonça-t-il en quechua.

Il alla ouvrir la porte d'entrée.

Puis, dans la cascade de lumière venue de l'extérieur, il pivota rapidement et lui tira une nouvelle balle dans la tête, par-derrière.

2

Bien sûr, on l'arrêta.

Attiré par la fusillade, un groupe de sécurité du camp, en armure, remonta la rue sous le couvert des angles d'immeubles et des véhicules arrêtés comme autant de scarabées de taille humaine. Le soleil se reflétait sur leur poitrine d'un bleu terne et le haut de leur casque ; étincelait sur les canons des fusils d'assaut courts qu'ils portaient. Ils étaient aussi silencieux que des scarabées – selon toute probabilité, leur matériel de maintien de l'ordre estampillé GH était équipé d'un micro à induction et d'un communicateur. Il imagina la scène de leur point de vue. Des voix faibles et choquées à l'oreille. Une vision à visière.

Ils retrouvèrent Carl assis en tailleur sur les marches de la porte de devant, les mains tendues, paumes levées. C'était une stance de méditation de *tanindo*, enseignée par Sutherland, mais il était tout sauf méditatif. Les effets de la maille retombaient, et la douleur revenait dans son flanc. Il inspira et resta immobile. Regarda le groupe de sécurité remonter la rue vers lui. Il avait posé le pistolet Haag et son permis de l'Agence dans la rue, à quatre ou cinq mètres de l'endroit où il se trouvait. Dès que la première silhouette en armure s'approcha, le fusil d'assaut braqué depuis l'épaule, il leva lentement les mains en l'air. Le garçon dans l'uniforme avait le souffle court, et sous le casque et la visière, son visage était tendu.

— Je suis un agent de licence génétique, récita Carl en espagnol. Sous contrat auprès de l'UNGLA. Voici mon autorisation, dans la rue, avec mon pistolet. Je n'ai pas d'arme.

Le reste du groupe le rejoignit, les armes braquées. Que des adolescents. Un chef un peu plus âgé arriva et jaugea la situation, mais son visage en sueur ne paraissait pas plus confiant. Carl resta assis et se répéta. Il avait besoin de leur faire

comprendre avant qu'ils regardent dans le préfab. Il devait établir une forme d'autorité, même si elle ne lui appartenait pas en propre. Dans leur équipement hi-tech, c'étaient des conscrits, comme ceux qu'il avait accompagnés jusqu'ici. La plupart avaient dû quitter l'école à quatorze ans, voire plus tôt. La Cour européenne ne signifiait presque rien pour eux, et leur attitude serait au mieux hésitante vis-à-vis des Nations unies. Mais la licence de l'Agence était une œuvre imposante, en plastique décoré et rehaussé d'holomatériau. Avec un peu de chance, elle aurait du poids face aux cadavres.

Le chef d'escouade baissa son arme, s'agenouilla pour ramasser la carte. Il inclina l'holoportrait dans tous les sens pour le comparer à Carl. Il se releva et poussa le Haag du bout du pied, hésitant.

— On a entendu des coups de feu.

— Oui, c'est exact. J'ai essayé d'arrêter deux suspects pour une affaire en cours de l'UNGLA, et ils m'ont attaqué. Ils sont morts tous les deux.

Échange de regards entre les jeunes soldats, derrière leur visière. Sur un signe de tête du capitaine, deux d'entre eux – un garçon et une fille – se collèrent de part et d'autre de l'entrée. La fille lança un avertissement dans la maison.

— Il n'y a personne de vivant à l'intérieur, assura Carl. Vraiment.

Les deux soldats prirent la porte de façon réglementaire, et fouillèrent rapidement les lieux sans cesser de répéter leurs inutiles injonctions de reddition. Les autres attendirent, l'arme toujours braquée sur Carl. Le membre féminin du tandem sortit, arme à l'épaule. Elle alla murmurer à l'oreille du capitaine. Carl vit le visage du chef d'escouade s'assombrir de colère. Quand la fille eut fini son rapport, il hocha la tête et retira ses lentilles solaires. Carl soupira et croisa le regard habituel. Le même mélange, peur et dégoût. Et ce jeune homme détachait déjà une boucle en plastique bleu de sa ceinture. Il pointa le doigt sur Carl comme s'il était sale.

— Vous, debout. Et mettez vos mains derrière le dos !

Le temps qu'on le détache, il avait les doigts engourdis et les épaules endolories, à force de rapprocher ses poignets. Ils avaient fermé la boucle avec sauvagerie – même en gonflant les poings au moment où ils serraient puis en les relâchant, il n'avait pas gagné beaucoup de jeu. Sans compter que la tension dans ses bras avait tendance à écarter ses poignets. Quelle que soit la position où il se mettait, la boucle lui rentrait dans les chairs. Avec sa blessure au flanc, ce n'était vraiment pas indiqué.

Ils avaient trouvé la blessure en le fouillant, mais s'étaient plus préoccupés de lui vider les poches que de le soigner. Ils n'ôtèrent pas la boucle d'entrave. Du moment qu'il ne mourait pas en détention, ils se foutaient pas mal de son état. Au centre de sécurité du camp, on déchira sa chemise autour de la plaie et un médecin vaguement intéressé l'ausculta, déclara la plaie superficielle et y vaporisa un antibac avant de la recoller puis d'ajouter un bandage pour faire bonne mesure. Pas d'analgésique. Ils le laissèrent dans une cellule de filtrage en plastique qui sentait vaguement la pisse, où il attendit deux heures que le directeur du camp arrête de faire comme s'il avait plus urgent à faire que de s'occuper de deux morts par balles.

Pendant ce temps, Carl se repassa plusieurs fois sa confrontation avec Gray, cherchant une façon de jouer qui n'aurait pas coûté la vie à Gaby. Il mesura les angles, les mots utilisés, l'évolution de la conversation. Il arriva à la même conclusion une bonne dizaine de fois : la seule façon d'épargner Gaby aurait été d'abattre Gray dès sa sortie de la salle de bains.

Sutherland aurait pété un câble.

« On ne peut pas remonter le temps, avait-il grondé un jour. Il faut vivre avec ce qu'on fait, et essayer à l'avenir de faire ce qu'on est prêt à accepter. C'est tout ce qu'il y a à dire, trempouille. Rien d'autre. »

Suscitées par ce souvenir, les pensées de Carl lui tombèrent brutalement dessus.

Je ne veux plus faire ce job.

Deux membres de la sécurité, masculins et sans armure, finirent par le sortir de sa cellule sans enlever le lien, puis le guidèrent vers un préfab de l'autre côté de la station. Les fesses

posées sur un coin de son bureau, le directeur agitait la jambe en regardant Carl qu'on libérait sans ménagement. La vaporisation de solvant lui laissa quelques gouttes brûlantes sur la peau. Ça ne paraissait pas accidentel.

— Je suis tout à fait désolé de tout ceci, dit le directeur en anglais et sans remords visibles.

Il avait la tête de l'emploi, grand, la quarantaine entamée, un Blanc en fringues de haute couture décontractées qui ressemblaient vaguement à une tenue de rando légère. Grâce à ses recherches préalables, Carl savait qu'il s'appelait Axel Bailey, mais l'intéressé ne se présenta pas et ne lui tendit pas la main.

— Moi aussi.

— Oui, il est évident que vous avez été retenu sans raison. Mais, si vous vous étiez identifié avant de jouer les détectives dans mon camp, nous aurions pu éviter beaucoup de ces désagréments.

Carl ne répondit rien, se frotta les mains et attendit la douleur quand la circulation y reviendrait.

Bailey s'éclaircit la voix.

— Enfin, nous avons confirmé que Rodriguez était bien celui que vous affirmez. Apparemment, nous avons eu une défaillance dans notre sélection. Votre bureau veut que vous lui envoyiez un rapport préliminaire sur la fusillade ; puisque nous ne contesterons pas votre juridiction, bien sûr, nous n'avons besoin de rien d'autre pour le moment. J'aimerais toutefois être certain que vous enverrez un rapport complet à LINCOLN dès que vous rentrerez à Londres, pour citer notre coopération. Si c'est entendu, vous êtes libre de partir, et nous pouvons même vous fournir un transport pour le retour.

Carl opina du chef. Les premiers filaments de douleur s'étendirent jusqu'à ses doigts.

— Compris. Vous voulez que je déguerpisse avant que la presse fourre son nez dans les parages.

La bouche de Bailey se crispa.

— Je vais vous faire rapatrier à Arequipa en hélicoptère, dit-il sans émotion. Pour que vous puissiez prendre un avion jusque chez vous. Considérez cela comme un geste de bonne volonté. Votre arme et votre permis vous seront rendus sur place.

— Non. (Carl secoua la tête. Avec un mandat de l'UNGLA, il aurait pu réquisitionner l'hélico lui-même. En théorie.) C'est vous qui me rendez mon arme et mon permis, maintenant.

— Je vous demande...

— Le pistolet Haag est la propriété de l'UNGLA. Il est illégal qu'un individu non autorisé l'ait en sa possession. Allez me le chercher.

La jambe de Bailey s'immobilisa. Il sonda le regard de Carl un moment, y vit sans doute ce qu'il y cherchait et s'éclaircit la voix. Il hocha la tête en direction d'un des gardes de la sécurité, lisant visiblement son nom sur l'étiquette de sa poche poitrine.

— Ah, Sanchez. Allez chercher les effets personnels de M. Marsalis.

Le garde se détourna pour sortir.

— Non.

Carl lança à Sanchez un regard qui le figea, la main sur la porte. C'était puéril, certes, mais c'était plus fort que lui. Il revint au directeur.

— Je vous ai dit d'aller les chercher *vous-même*.

Bailey rougit. Il se releva.

— Écoutez-moi, Marsalis. Vous ne pouvez...

Carl ferma un poing douloureusement plein de fourmis avec l'autre main. Il fit la grimace. La voix du directeur s'estompa.

— Allez me les chercher, répéta doucement Carl.

Le moment se figea, puis se débloqua. Toujours rouge jusqu'aux racines de ses cheveux soigneusement coiffés, Bailey le dépassa et ouvrit la porte.

— Surveillez-le, cracha-t-il à l'intention des gardes.

Carl vit un sourire passer entre les deux hommes. Il continua à se frotter le poing, puis passa à l'autre main.

— Alors, lequel de vous deux m'a aspergé du diluant à menottes ?

Le sourire disparut et devint une vigilance hostile et un silence raide qui dura jusqu'au retour de Bailey, avec la paperasserie et les objets.

— Vous allez devoir signer.

La sécurité du camp avait tout emballé dans un sac d'isolation de quarante centimètres de côté, chaque objet moulé

dans le plastique sous vide. Carl prit le sac et l'étala sur le bureau pour vérifier que tout était là. Il indiqua la clé de stockage.

— Elle correspond à une consigne près de la garde routière. Mon sac est à l'intérieur.

— Vous pourrez le reprendre en allant à l'hélicoptère, répondit Bailey en lui tendant le formulaire. Mes hommes vous accompagneront.

Carl prit le formulaire et le posa sur le bureau, déchira la couverture d'activation de la puce d'holoenregistrement et se pencha au-dessus.

— Carl Marsalis, NIS s810dr576, ânonna-t-il. Code d'autorisation UNGLA 13 jade. Je déclare par la présente que les objets de cette liste constituent l'intégralité de la propriété qui m'a été confisquée par la sécurité du camp GH le 18 juin 2107, et m'est rendue à présent, à la même date.

Ces mots trop familiers lui paraissaient usés et lisses sur la langue.

Il apposa le pouce sur le disque pour sceller l'enregistrement et repoussa le formulaire sur le bureau. Une étrange sensation d'étouffement l'avait envahi tandis qu'il récitait la déclaration, comme s'il ne s'agissait pas de ses effets personnels dans le plastique transparent.

J'en ai marre de mon boulot.

Non, ce n'était pas ça. Il vit la façon dont Bailey et les deux gardes le regardaient.

J'en ai marre de ce que je suis.

Donc.

Sortie en hélicoptère, penché vers le bleu brillant du lac puis traversée des montagnes magnifiques mais désolées en descendant de l'Altiplano vers Arequipa. Les hélicoptères de ce genre avaient des systèmes de navigation intelligents qui analysaient un modèle en temps réel du terrain et de la météo. Ça se pilotait presque tout seul. Malgré cela, le pilote ignora le voyageur pendant tout le vol. Carl resta seul dans le compartiment passagers et regarda par la fenêtre les paysages en contrebas, y superposant nonchalamment ses souvenirs de

Mars. La ressemblance était évidente – LINCOLN n'avait pas choisi ces hauteurs *seulement* pour l'atmosphère raréfiée – mais au final, il s'y sentait chez lui, entre le ciel bleu au-dessus et l'horizon d'une grosse planète devant. Sans oublier le poids rassurant d'un *g* complet sur le dos.

« Méfiez-vous des imitations. » Les slogans des diffusions du parti politique La Terre prime défilèrent dans sa tête. « *N'écoutez pas les boniments corpo. Gardez les pieds sur Terre. Lutte pour une vie meilleure ici, et un monde meilleur tout de suite.* »

Dans l'aéroport d'Arequipa, il utilisa son accréditation UNGLA pour prendre un siège couchette à bord du prochain vol atmosphérique direct pour Miami, sur Delta. Il aurait préféré un suborbital, mais pour ça, il fallait aller à Lima. Vu le temps que ça lui prendrait et les ennuis que ça causerait, ça n'en valait pas la peine. Comme ça, au moins, il pourrait se reposer un peu. Il y avait environ une heure d'attente, aussi acheta-t-il de la codéine sans ordonnance, en prit une double dose et la fit descendre avec un machin générique acheté dans une buvette de la salle des départs de la Buenos Aires Beef Co. Il mâchonna consciencieusement sa nourriture franchisée sur le pont d'observation, sans vraiment prêter attention au goût, captivé par le cône volcanique enneigé d'El Misti et ses spéculations sur les autres gagne-pain qu'il pourrait trouver.

Facile. Va parler à Zooly en rentrant, pour voir si elle cherche des videurs pour le milieu de semaine.

Sourire crispé. L'embarquement de son vol avait commencé. Il finit les restes froids de son pampaburger *olé*, s'essuya les doigts et monta à bord.

Il dort mal pendant le vol, attaqué par des rêves des coursives silencieuses du *Felipe Souza*, avec la terreur vague que le fantôme de Gaby puisse le suivre dans le calme de basse-G, le visage miraculeusement intact après la balle qui l'avait tuée, son cerveau dégoulinant par le trou qu'il avait creusé à l'arrière du crâne de la jeune femme. Variation sur le thème, mais rien de nouveau – en général, c'était une autre femme qui le suivait dans le vaisseau désert, pour murmurer sans le

toucher des paroles incompréhensibles à son oreille, juste au-dessus du gémissement inerte du silence.

Il se réveilla en sursaut, en sueur, pendant que la voix du pilote annonçait le début de la descente vers Miami, dont l'aéroport était bouclé pour une alerte de sécurité. Aucun vol de correspondance ne décollerait dans un avenir proche. Les options de logement sur place pouvaient être consultées par...

Merde.

La navette suburb Virgin l'aurait amené dans le ciel de Londres quarante-cinq minutes après avoir décollé de Miami. Il aurait pu être rentré pour les dernières commandes chez Banners, et dans son propre lit derrière les fenêtres flanquées d'arbres de son appart de Crouch End. Il aurait pu se réveiller tard le lendemain, au son des oiseaux devant sa fenêtre, sous un soleil fracturé de nuages filtré par les feuilles. Enfin, un peu de repos dans l'été anglais – avec sa blessure, l'Agence n'aurait pas le choix – et tout l'Atlantique entre lui et la topographie émotionnelle du prépaMars.

Au lieu de cela, il porta sa valise dans de larges couloirs aux couleurs vives, éclairés d'holoécrans de dix mètres sur deux qui assuraient : « Vous pensez qu'il n'y a que des rochers rouges et des sas : allez voir par vous-même » et « On n'envoie que les meilleurs, sur Mars ». Miami était le hub transaméricain, ce qui en faisait un point de transit pour toutes les compagnies de l'Initiative Coloniale des Nations Occidentales. Quelques années plus tôt, il avait lu un article, signé d'un journaliste pour supplément couleur plus renommé qu'il le méritait, qui affirmait : « À présent, une personne sur sept qui transitent par Miami International le fait pour raisons professionnelles liées, directement ou indirectement, à Mars et au programme LINCOLN. Ce chiffre ne pourra qu'augmenter. » C'était sans doute une sur quatre, à présent.

Toujours un peu sonné par la codéine, il se laissa porter par les escalators et tapis roulants. À l'autre bout du complexe de terminal, il descendit au nouveau *Marriott MIA*, prit une chambre avec vue sur les toits, et commanda l'examen médical proposé dans les options de service d'étage. Le tout aux frais de l'Agence. En tant que prestataire, il avait des frais assez

limités – le travail en infiltration nécessitait de passer principalement par les galettes et le cash, ce qu’il avait fait, puis de récupérer cet argent en même temps que la prime. Mais avec, au pire, quelques jours avant de pouvoir rentrer à Londres et clore officiellement le dossier Gray, il restait beaucoup d’argent sur le compte.

Autant s’en servir.

Dans la chambre, il ôta la veste et la chemise de weblar, laissa ses vêtements sales en tas par terre et s’autorisa un quart d’heure de douche chaude. La maille était répartie dans sa cachette spinale, et son corps était un catalogue de bleus que la brume de codéine ne masquait pas entièrement. La blessure recollée à son flanc le tirait à chaque mouvement.

Il s’était séché avec une grosse serviette Marriott bien moelleuse et enfilait son pantalon en toile le plus propre quand la porte sonna. Il attrapa un tee-shirt, regarda la blessure et haussa les épaules. Pas la peine de s’habiller. Il lâcha le tee-shirt et se dirigea vers la porte torse nu.

Le médecin de l’hôtel était une jeune *latina* agréable qui avait dû faire son internat dans un hôpital de centre-ville républicain. Elle haussa à peine son sourcil finement épilé quand il lui montra la blessure au couteau.

— Vous êtes à Miami depuis longtemps ? demanda-t-elle.

— Ça ne s’est pas passé ici, assura-t-il avec un sourire. Je viens d’arriver.

— Je vois. (Mais elle ne lui rendit pas son sourire. Elle passa derrière lui et tâta la blessure de ses longs doigts frais. Sans grande douceur.) Vous êtes un de nos illustres conseillers militaires ?

Il passa à l’anglais.

— Avec un accent pareil ?

Une petite torsion des lèvres, tandis qu’elle se remettait face à lui.

— Vous êtes anglais ? Désolée, je pensais...

— Ne vous inquiétez pas. Moi aussi je déteste ces cons-là. (Il ne mentionna pas qu’il en avait tué un dans un bar à Caracas l’année dernière. On verrait plus tard. Il repassa à l’espagnol.) Vous avez de la famille au Venezuela ?

— En Colombie. Mais c'est pareil là-bas, à part qu'ils veulent de la coca et pas du pétrole. Et depuis plus longtemps. Ça dure depuis que mes grands-parents sont partis, et ça ne changera jamais. (Elle sortit de son sac posé sur la table un imageur à écho.) Vous n' imaginez pas ce que peuvent me raconter mes cousins.

Carl pensa aux uniformes vus dans les rues de Bogota, quelques semaines plus tôt. Au passage à tabac sommaire auquel il avait assisté.

— Si, si, j' imagine.

Elle s'agenouilla devant lui et toucha de nouveau la blessure, plus délicatement. Ses doigts paraissaient étrangement plus chauds. Elle passa l' imageur plusieurs fois, puis se redressa. Il saisit une bouffée de son odeur dans le mouvement. Leurs yeux se croisèrent et elle vit qu' il l' avait sentie. Après un bref flottement, elle battit en retraite vers son sac. Elle en sortit des pansements et s' éclaircit la voix, sourcils haussés et regards en coin.

— Je ne peux pas faire grand-chose de plus pour vous, dit-elle avec une certaine urgence. Celui qui vous a recollé connaissait son métier. C' est un beau travail, ça devrait guérir rapidement. Ils l' ont arrosé ?

— Oui.

— Vous voulez quelque chose pour la douleur ?

— J' ai de quoi faire.

— Alors je vais changer le pansement, si vous voulez. À moins que vous vouliez vous doucher.

— J' en viens.

— Eh bien, dans ce cas, je peux m' en...

— Voulez-vous dîner avec moi ?

Elle eut enfin un vrai sourire. Puis leva sa main pour montrer son alliance dorée.

— Je suis mariée. Ne faites pas ça.

— Oh, euh, pardon, je n' avais pas vu, mentit-il.

— Pas de problème, répondit-elle sur un ton dubitatif. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas d' analgésique ? C' est compris dans le tarif minimal.

— Non, ça ira.

Elle remballa son sac, lui lança un dernier sourire, et le laissa poser son pansement.

Il sortit.

Ce n'était sans doute pas malin, mais il était poussé par la mémoire sensitive de la doctoresse inaccessible. Ses doigts sur lui, son odeur, sa voix. La façon dont elle s'était agenouillée devant lui.

Un autotaxi l'éloigna de l'aéroport par l'est, *via* de longues avenues. La plupart des boutiques étaient encore ouvertes – les lueurs LCLS des devantures l'appelaient, étrangement lointaines, comme les lumières d'une ville côtière vue du large. C'était sans doute la codéine, voire une interaction avec la maille. Il se contenta un moment de tout regarder défilier. Puis, quand la circulation commença à s'épaissir, il descendit au hasard à l'endroit où les lumières paraissaient les plus vives. Une avenue baptisée du nom d'un héros de la Repossession cubaine, une plaque de tête de pont et une baïonnette en bronze fixée à la maçonnerie au coin. Des classiques de Zequina et Reyes remixés qui sortaient par les portes grandes ouvertes, des peaux bronzées qui se trémoussaient à l'intérieur ou déambulaient dans la rue devant lui. Il faisait chaud, moite, les robes se limitaient à quelques voiles de soie flottants, passés sur des maillots de bain. Les hommes préféraient les jeans en lin ou en cuir moulant, torse nu. Au niveau de la peau, Carl aurait été à sa place – c'était l'un des rares aspects agréable de Miami – mais il avait tout raté au niveau garde-robe. Pantalon en toile, les plus légères de ses chaussures de marche et un tee-shirt *Bradbury Bubble '97*. On aurait dit un putain de touriste.

Au final, fatigué des regards obliques que lui envoyait la vie nocturne autochtone, il quitta l'artère et s'enfonça dans la pénombre d'un minuscule club appelé *Picante*. C'était louche, à moitié vide et pas plus proche de ses fantasmes pour cette fin de soirée que l'écran devant le bar de *Garrod Horkan 9* l'était de la réalité caribéenne. À l'arrière de ses pensées, il y avait un vague story-board où il croisait la doctoresse *latina* – enfin, un substitut acceptable – dans un bar de salsa classieux où les lumières étincelaient sur les robes de soirée et les dents

immaculées. Fondu au blanc sur un intérieur plus intime, tamisé et décontracté, tout aussi chic, puis sur la maison de l'intéressée. Des draps propres sur un grand lit, et les cris d'une femme sans inhibition en plein orgasme. Puis l'oubli, repu, dans le confort ombragé et temporaire du foyer d'une inconnue.

Eh bien, tu as de l'ombre, reconnut-il intérieurement avec un sourire amer. *Picante* était équipé d'une piste de danse dallée de panneaux LCLS, guère plus grande que sa salle de bains d'hôtel, un bar traditionnel droit, et un éclairage mural qui semblait conçu pour se montrer le moins cruel possible avec la poignée de prostituées – c'était évident – qui circulaient entre les tables en attendant qu'on leur propose de danser. Carl commanda à boire. Faute de Red Stripe, il accepta de la Torero, et le regretta aussitôt. Il s'installa au bar près de la porte. Par précaution professionnelle, ou pour le plaisir de voir la rue à l'extérieur. L'impression qu'il n'était pas obligé de rester ici s'il n'en avait pas envie.

Mais il était encore là, près d'une heure plus tard, quand elle entra et se planta à côté de lui au bar. Le barman la rejoignit en essuyant un verre.

— Bonsoir. Un whisky coca, plein de glace. Salut, vous.

Carl comprit que ces deux derniers mots lui étaient destinés. Il leva les yeux du dépôt de sa bière précédente et hocha la tête, essayant de calibrer dans la lumière chiche. De décider si elle travaillait.

— Vous n'avez pas l'air de vous amuser des masses, commenta-t-elle.

— Ah non ?

— Non.

Ce n'était pas la *doctora* du *Marriott* – ses traits étaient plus accentués et pâles, ses courbes moins généreuses et ses cheveux de *mestiza* moins soignés. Pas d'alliance, non plus, rien qu'une masse de bagues d'argent bon marché sur les deux mains. Un bustier façon métal sculpté, qui la couvrait jusque sous les aisselles, une minijupe sombre par contraste, et les inévitables talons vertigineux. Un étalage de sa peau couleur café, les cuisses sous la jupe, les épaules et la courbe des seins qui se dessinait au-dessus du bustier, une bande de peau au niveau du

nombril là où les deux vêtements ne se touchaient pas tout à fait. Mais pas plus que la norme de la rue dans cette chaleur, ce qui ne le renseignait ni dans un sens ni dans l'autre. Maquillage un peu appuyé, un peu séché dans les pores de son nez. Ouais, elle travaillait. Il arrêta de se raconter des histoires, suspendu un instant sur sa décision comme un parachutiste dans la porte. Puis il sauta.

— Je viens d'arriver. Voyage d'affaires, je suis encore un peu tendu.

— Ah ouais ? (Elle pencha la tête de côté et croisa les jambes dans sa direction ; sa jupette remonta sur sa peau.) Vous voulez de l'aide pour vous détendre ?

Plus tard, ailleurs, et aidé comme si sa tension était un pantalon en cuir moulant qu'il ne pouvait pas retirer tout seul, il était vautré contre la tête de lit et la regardait se déplacer dans l'environnement cubique et blanc de la salle de bains. Depuis le pied du lit jusqu'à la porte ouverte, il y avait moins d'un mètre, mais on aurait dit qu'elle se trouvait dans un univers parallèle. Ses actions paraissaient se dérouler en profondeur ; même les petits bruits de la salle de bains, éclaboussures et courant d'eau, cliquetis du maquillage, tout cela était étouffé, comme s'il le percevait au travers d'une vitre d'observation, dans le vivarium étroit d'un zoo extraterrestre.

« Venez voir les humains.

Regardez-les s'accoupler dans un cadre authentique. »

Une grimace le tordit, trop profondément enterrée pour apparaître sur les muscles de son visage.

« Assistez au rituel d'ablutions postcoïtales de la femelle. »

Un autre frisson d'intention réprimé lui dit de se lever, de s'habiller et de foutre le camp. Il ne restait rien d'autre à faire. Elle avait utilisé sa galette dès qu'ils avaient franchi la porte... l'avait passée dans la fente du lecteur avec la même compétence cynique qu'elle avait ensuite employée pour recouvrir sa queue gonflée avec un vaporisateur et la glisser en elle. Puis il avait eu droit à quelques trucs de chaîne porno – elle se suçait les doigts tandis qu'il la prenait, se pressait les seins pendant qu'elle le montait – quelques changements de positions bien

chronométrés et un *crescendo* de gémissements de gorge jusqu'à ce qu'il lâche tout. Maintenant, l'éclairage public et un arbre dehors projetaient une ombre jaune et dansante sur le mur et le plafond de la chambre obscure, l'odeur alcaline de leurs ébats qui émanait des draps autour de sa taille. Soudain, il se sentait vieux et fatigué, légèrement malade. La blessure de son flanc lui faisait de nouveau mal, et il se demanda si le pansement ne se décollait pas.

L'intention arriva à son système moteur. Il se redressa et sortit les jambes du lit. Dans l'univers de la salle de bains, la chasse d'eau fut tirée. Ce bruit l'incita à se dépêcher et quand elle sortit, il enfilait son pantalon.

— Tu t'en vas ? demanda-t-elle d'une voix morne.

— Ouais, je crois que c'est le moment, tu sais. (Il ramassa sa chemise sur un accoudoir du canapé et commença à l'enfiler.) Je suis fatigué et, toi, j'imagine que tu as des choses à faire.

Silence. Elle resta là à le regarder. Il entendit un léger cliquetis quand elle déglutit, un gros mouvement de gorge. D'un coup, il se rendit compte qu'elle pleurait dans l'obscurité. Il s'arrêta, à moitié enveloppé dans sa chemise et mal à l'aise, pour la regarder. Le sanglot s'avoua enfin. Elle se détourna, les bras serrés sur sa poitrine.

— Écoute...

— Non, pars.

Elle avait la voix dure et presque vierge de larmes, sans doute endurcie par le métier. Elle ne cherchait pas son effet, à moins que ses talents de comédienne conviennent mieux à la peine qu'à l'extase sexuelle. Il se campa derrière elle, regarda ses mèches rebelles qui avaient frisé dans la chaleur humide.

Des images de la tête de Gaby qui éclatait.

Il grimaça, lui posa la main sur l'épaule avec une hésitation qui aurait dû être une farce, après l'intimité à deux sous qu'il venait de lui acheter. Elle sursauta légèrement à son contact.

— Je suis enceinte, lui dit-elle.

La phrase ricocha dans un coin de son esprit, et il crut un instant avoir mal entendu. Puis, voyant qu'elle ne répétait pas, il retira sa main. Elle avait récupéré la bombe Manix dans son sac avec la dextérité professionnelle d'un artiste de cirque aux yeux

bandés, et l'avait utilisée sur lui aussi habilement. Il avait trouvé un confort rassurant à la regarder faire, se disant – sourire idiot – qu'il était en de bonnes mains. La même partie idiote de son esprit se sentait à présent trahi par cette admission d'une erreur, presque comme si elle l'accusait d'avoir sa part de responsabilité.

— Ah, dit-il pour voir. Tu ne peux pas, enfin, ici... tu sais ?

Ses épaules tremblaient.

— On est en Floride. C'est illégal depuis des décennies. Il faut aller en Union ou en Bordure, et je n'ai pas les paiements de médicode paritaire, pour ça. Même si je vendais tout ce que j'ai, ça ne suffirait pas.

— Et il n'y a personne ici qui...

— Tu ne m'écoutes pas ou quoi ? C'est *illégal*, mec.

Un peu de compétence professionnelle, une impression d'être sur son territoire, s'installa.

— Légal ou pas, quel rapport ? Ce n'est pas ce que je veux dire. Tu peux bien aller quelque part.

Elle se tourna face à lui en essuyant ses larmes. Les traînées qu'elle laissa brillèrent quand elle croisa la lumière entrée par la fenêtre. Elle renifla.

— Non, toi tu peux aller quelque part. Ou la fille du gouverneur. Tu crois que je suis riche ? Ou que j'ai envie de me risquer dans une boucherie au fond d'une ruelle, pour faire une hémorragie interne ou mourir d'un choc d'enzymes parce qu'ils n'avaient pas envie de faire une vérif complète ? D'où tu viens, mec ? Ça coûte un max de tomber malade, par ici.

Il allait l'envoyer chier, les mots étaient sur le bout de sa langue. Ce n'était pas son problème, il n'avait pas payé pour ça. Mais il continuait à voir la tête de Gaby qui éclatait. Comme de loin, il s'entendit demander :

— Combien il te faut ?

Putain. Il détourna son irritation montante, contre la fille et contre lui-même, vers le Nord et l'Est. Pour une fois, ces cons de l'UNGLA paieraient quelque chose d'utile. Ils avaient les moyens. Que ce con de Di Palma conteste sa note de frais, si ça l'amusait.

Quand il l'eut calmée, qu'elle eut fini de pleurer et qu'il eut fait taire ses protestations de gratitude avant qu'elles commencent à sonner creux, il expliqua qu'il lui faudrait un point de données pour télécharger les crédits sur des galettes qu'elle pourrait utiliser. Il faudrait peut-être retourner à l'hôtel. Elle lui serra la main, et il devina qu'elle était terrifiée à l'idée de le quitter des yeux. Il pourrait changer d'avis. Elle connaissait un point de données sécurisé, à quelques pâtés de maisons de là. L'un de ses clients du centre-ville l'utilisait de temps en temps. Elle pouvait l'emmener, tout de suite. Elle allait s'habiller, ça irait vite.

Les rues étaient à peu près désertes. Le quartier était un semi-résidentiel populaire, et, à cette heure-ci, les gens étaient soit couchés, soit en centre-ville. Toutes les devantures étaient cachées par leur rideau d'alliage où de grandes affiches jaunes annonçaient les charges anticrochetage incrustées dans le métal. Quelques bars étaient encore ouverts, éclairés par leurs enseignes au néon ternes au-dessus des portes, comme autant de phares urbains fatigués. Devant l'un d'eux, quelques aspirants voyous tenaient les murs ou restaient perchés sur les véhicules garés, toisant agressivement les passants. Carl sentit la maille se réveiller doucement, suggestive. Il l'ignora et évita plutôt leur regard, passa le bras autour des épaules de la fille et accéléra un tantinet. Il les entendit leur emboîter le pas et parler de lui dans un dialecte d'espagnol obscur. Facile de deviner ce qu'ils disaient. « Enculés de touristes, enculés d'étrangers, ils enculent nos nanas. » La même plainte depuis des siècles. Il ne pouvait pas leur en vouloir. Puis ils se lassèrent à un coin de rue, et leurs murmures furent remplacés par de la musique qui descendait d'une fenêtre ouverte sur la fraîcheur nocturne. Un jazz cubain saccadé – un pianiste qui jouait avec les poings.

Le point de données était une saillie de béton brut de deux mètres de haut et environ autant de large, comme une tumeur architecturale accolée au mur d'une boutique. Elle était équipée d'une lourde porte en alliage de tantalium. De gros panneaux LCLS à grille lourde encastrés dans le sommet de la structure émettaient une lumière cristalline pâle. Carl entra dans cet éclat et se sentit, bêtement, dans la peau d'un artiste sur scène. Il

saisit son code d'accès général et la porte s'ouvrit. De vieux souvenirs et d'anciennes cicatrices de Caracas le forcèrent à pousser la fille à l'intérieur et à enfoncer sur le bouton de verrouillage rapide dès qu'ils furent entrés. La porte se referma avec bruit.

L'intérieur était typique des modules sécurisés du monde entier, un masque lecteur d'iris sur une tige flexible, un écran large avec haut-parleur intégré au-dessus d'un distributeur de galettes, un siège à deux places moulé depuis le sol, plus certainement pour les clients obèses que pour les couples amoureux. La fille resta discrètement debout, ostensiblement détournée de l'écran. Elle était vraiment déjà venue avec des clients.

— Bonjour monsieur, salua le point de données avec entrain. Voulez-vous entendre les options proposées à nos clients pour...

— Non.

Carl chaussa le lecteur d'iris, cligna deux ou trois fois des yeux pour caler les lentilles et attendit que le signal sonore lui indique la fin du processus. Il se demanda ce qui se passerait s'il devait un jour faire ça avec un œil au beurre noir.

— Merci monsieur. Vous avez à présent accès à vos comptes.

Il sortit les crédits sur dix galettes à charge limitée, pour que la fille n'ait pas à tout payer d'avance à une clinique clandestine. Tandis qu'il les lui donnait dans cet espace restreint, il se rendit compte qu'il ne connaissait pas son nom. Quelques secondes après cela, il se rendit compte que ça lui convenait très bien. Elle prit les galettes en silence, le regarda des pieds à la tête comme si elle allait lui tailler une pipe de gratitude sur-le-champ, dans la cabine. Puis elle le remercia d'un murmure si bas qu'il faillit ne rien entendre, et il se demanda s'il n'était, finalement, qu'un connard de plus à l'imagination trop active. Il déverrouilla la porte avec un soupir de compression, et suivit la pute au dehors.

— Allez, mon grand, lève les mains et ne bouge plus !

Le cri était sur sa gauche, les silhouettes qui lui bondirent dessus des deux côtés. La maille s'activa avec joie. Il saisit un bras, le tordit et repoussa son propriétaire vers l'écho mourant. Jurons et chutes. L'autre silhouette essaya de l'agripper, avec un

semblant de technique, mais... il tira très fort, poussa le bras de garde vers le bas et abattit son coude dans le visage derrière. Il sentit le nez se briser. La douleur arracha un glapisement aigu à son adversaire. Il avança, fit un crochet du pied et poussa. L'assaillant au nez brisé tomba. Le dernier revenait de la gauche. Carl se retourna, sourire féroce et mains tendues, vit sa cible. Large, les épaules basses – un ancien lutteur pro. Carl feinta, puis lui donna un coup de pied dans le ventre tandis qu'il chargeait. Grognement étranglé et la sensation solide d'un coup au but, mais l'élan du bonhomme le poussa en avant et Carl dut s'écarter en hâte pour éviter la collision.

Puis quelqu'un le frappa à la tête par-derrière.

Il entendit le coup venir, sentit le mouvement du vent dans ses oreilles, se retournait déjà vers l'attaque, mais trop tard pour esquiver. Les ténèbres éclatèrent devant lui, incrustées de petites étincelles. Il pivota et tomba dans la lumière cristalline autour du point de données. Sa vision se teinta de noir, puis se dégagea. Une autre silhouette massive se dressait devant lui. Derrière les couleurs qui dansaient devant son regard, il vit un canon de pistolet et cessa de se débattre.

— Brigade des mœurs, connard. Tu bouges et je te perfore le crâne, compris ?

Bien sûr, on l'arrêta.

3

6 h 13. Du matin.

Des filaments de nuages bas dans un ciel rincé avant l'aube. Le crachin de la nuit criblait encore de diamants les carapaces de métal noires des navettes de récup-rap. Le tablier de béton permanent qui servait de pas d'atterrissage était humide, et quelques gouttes continuaient à tomber. Joey Driscoll sortit de la cantine avec une grande tasse de café autochauffante dans chaque main, les bras écartés comme pour équilibrer le poids, les yeux lourds d'une fatigue de fin de service. Sa bouche s'ouvrit sur un bâillement caverneux.

La sirène retentit, gémissement montant comme une fraise de dentiste géante.

— Oh mais bordel...

Pendant un instant, il resta là, déterminé à ne pas y croire. Puis il s'élança vers la salle de crise, déjà au pas de course avant que les tasses heurtent le béton permanent. Au-dessus de sa tête, les sirènes prirent leur première inspiration aiguë et firent écho au gémissement. De gros panneaux LCLS sur le hangar clignotaient d'ambre. Sur sa gauche, le bruit des turbines commença à souligner celui des sirènes qui s'enclenchaient, avec une vibration basse dans sa gorge. Une minute et demie à peine avant qu'elles arrivent à plein régime. Deux minutes de plus pour embarquer l'équipage, et les turbines auraient décollé, sautillant sur le tablier comme des chiens cherchant à se dégager d'une laisse trop tendue. Tous ceux qui arriveraient en retard se feraient arracher les couilles.

Il parvint à la porte de la salle de crise au moment même où Zdena en sortait, le gilet tactique pas encore fermé, le casque accroché à la partie basse, l'XM encore déplié dans sa main, saisi au vol dans le râtelier. Un grand sourire slave en le voyant.

— Putain, Joe, et mon café ?

Elle dut crier pour couvrir les sirènes.

— Là-bas, sur le béton. Si tu le veux, faudra laper. (Il eut un geste d'exaspération dans ce bruit.) Putain de merde, quarante minutes avant la relève, quelle poisse !

— C'est pour ça qu'on nous paie, cow-boy.

Elle replia la crosse du XM le long du canon et l'y fixa, glissa l'arme dans le long fourreau sur sa cuisse et se concentra sur la fermeture de son gilet. Joe la dépassa.

— Depuis quand on nous paie ?

La salle de crise en alerte était un vrai foutoir. Une dizaine d'autres personnes qui criaient, juraient contre leur matos hypermoderne, riaient pour se défouler comme des chiens aboient. Joe saisit gilet, casque, masque-T sur les piles du comptoir, ne se fatigua pas à les enfiler. Avec l'expérience, il avait appris à faire tout ça dans une récup-*rap* qui effectuait des tonneaux au-dessus du Pacifique. Il saisit le canon dressé d'un XM dans le râtelier, lutta un peu quand les loquets de calage refusèrent de le lâcher, finit par le dégager et retourna vers la porte.

Putain, quarante minutes, quoi !

Zdena était déjà assise sur la porte arrière de *Blue One*, casque plus ou moins ajusté, sans son masque. Elle lui souriait tandis qu'il s'installait à bord, en glissant sur ses fesses. Elle se pencha pour crier par-dessus le hurlement des turbines :

— Eh, cow-boy, tu es prêt pour le rock and roll ?

Il ne savait jamais vraiment si elle en rajoutait ou pas, dans son accent de petite Natacha. Ils ne travaillaient pas ensemble depuis très longtemps, elle était arrivée avec les nouveaux, fin mai. Il se disait – et l'étiquette voulait qu'on ne demandât *jamais*, sans exception – que c'était sans doute une recrue sous licence étrangère, au moins aussi légale que lui à cette époque. Il doutait qu'elle soit entrée de force, comme lui. Elle devait venir de la côte sibérienne, ou d'une des usines-radeaux russes, plus au sud. Membre de la putain de fluidité ouvrière de la Bordure pacifique dont on parlait tout le temps. Bien sûr, pour ce qu'il en savait, elle était peut-être née sur la côte ouest. Là où ils se trouvaient, un anglais maladroit ne voulait pas forcément dire quoi que ce soit. Ce n'était pas comme dans la République, où ils

imposaient l'utilisation de l'amanglais, punissaient les gosses à l'école s'ils parlaient autre chose. Dans les États de la Bordure, l'anglais était strictement une langue de commerce. On l'apprenait dans la mesure où on en avait besoin, ce qui, selon le *barrio* où on avait grandi, n'était pas forcément le cas.

— Tu devrais... (encore essoufflé par sa course, incapable de crier)... arrêter de regarder ces vieux films, Zdena. Ça va être une, putain de sortie autour de la mare. Pour faire peur à un pauvre con de fermier de plancton qui a oublié de mettre à jour son laissez-passer du mois. Putain de perte de temps !

— Je ne crois pas, Joe. (Zdena désigna la file des navettes d'un geste du menton.) Ils en ont allumé quatre. Beaucoup de puissance de feu pour un fermier.

— Ouais, ouais. On parie ?

Le décollage fut assez calme, en tout cas pour leur navette. Les exercices du mois précédent payaient, apparemment, malgré les grognements. Huit soldats à bord, force de déploiement standard, tous entoîlés dans leur siège anticollision le long des parois de la navette, avec de grands sourires crispés. Joe avait déjà fini de fermer son gilet tactique, avec les capteurs vitaux. Quelqu'un prenait-il encore la peine de surveiller tout ça, maintenant qu'il n'y avait plus que deux personnes dans le cockpit au lieu de trois comme avant ? Mais, au moins, les automeds s'occuperaient de lui en cas de fusillade et, au final, le gilet était bien pratique pour accrocher tous les chargeurs de XM supplémentaires et les outils d'abordage.

Le briefing arriva *via* le communicateur dans son oreille, avec l'écho des haut-parleurs installés dans le plafond de la navette :

« Incursion de rupture aérienne classe deux, je répète classe deux, nous ne nous attendons pas à des combats... »

Il se pencha pour hocher la tête d'un air entendu devant Zdena.

« Tu vois ? Je te l'avais dit... »

« ... mais maintenez néanmoins les préparatifs au combat. Masque et gants tout au long de la mission, appliquez le gel anticontaminant comme pour une opération de biohazard. Notez qu'il n'y a aucune raison de supposer une situation de

biohazard, ce n'est qu'une précaution. Nous avons un appareil spatial LINCOLN abattu, je répète un LINCOLN à l'intérieur des limites côtières... »

Zdena lui renvoya son regard.

— Un putain de vaisseau spatial ? cria quelqu'un depuis l'autre paroi.

« Des équipes médicales seront en attente jusqu'à la fin du passage de Groupe Bleu. Soyez préparés à trouver des victimes du crash. Division de l'escouade en équipes, comme suit. Équipe alpha, Driscoll en tête, Hernandez et Zhou en soutien. Équipe bêta... »

Il cessa d'écouter. Les rotations actuelles le plaçaient en pointe du déploiement pour les trois prochaines semaines. Il ne savait plus s'il en était content ou contrarié. C'était une putain de sortie. Hormis à la TV et lors de quelques visites virtuelles dans le musée LINCOLN de Santa Cruz, il n'avait jamais vu un vrai vaisseau spatial. Mais il savait que ces machins n'étaient pas censés se poser sur Terre. Pas depuis qu'on avait installé des tours nanodock un peu partout, grands édifices noir et acier qui perçaient les nuages comme les haricots géants de l'histoire à la con que sa grand-mère lui racontait quand il était petit. Les seuls vaisseaux spatiaux que Joe connaissait, à part dans les films historiques, étaient ceux qui apparaissaient parfois aux actus quand il n'y avait pas grand-chose à dire, et qui accostaient tranquillement sur la bosse de ces gros haricots de conte de fées. Leur seul impact était économique. *« En retour d'Habitat 9, la cargaison du remorqueur Weaver devrait faire un sérieux trou dans le marché des métaux précieux pour ce trimestre. Les mesures réclamées par l'Association des États métallifères d'Afrique pour protéger les mines terrestres sont encore en cours d'examen par l'Organisation mondiale du commerce, où les représentants du consortium Hab 9 affirment qu'une telle restriction commerciale est... »*

Et ainsi de suite. Ces jours-ci, les vaisseaux spatiaux restaient à leur place, dans l'espace, et tout ce qu'ils transportaient transitait par les ascenseurs des tours. « Quarantaine parfaite », avait-il entendu commenter un présentateur du soir. « Et très économique en énergie », aussi.

Un vaisseau spatial qui s'écrase, c'était un scénario de film catastrophe à la noix, ou même une expéria parano des télés de Jésusland sur une invasion *alien*. Pour que ça arrive, il faudrait vraiment un putain de problème.

Oh, mec !... il faut vraiment que je voie ça.

Il appliquait encore le gel bioscellant sur son visage quand la navette vira et que la porte s'ouvrit. L'air froid du Pacifique s'engouffra avec le cri des turbines et la lumière grise de l'aube. Il défit sa ceinture et suivit le câble jusqu'au treuil. Son cœur battait légèrement à ses tempes. Un machin, trop excitant pour être de la peur, se déversait dans son sang. Il rabattit le masque-T sur son visage, descendit le filtre sur son menton, et enfonça les bords dans le bioscellant. Le vent de l'océan gelait la peau badigeonnée de ses joues, de part et d'autre du masque. La courbe de verre sans tain anti-impact et son affichage tête haute doré lui apportait une illusion de sécurité. Comme si tout son corps était à l'abri, et pas seulement des parties de son visage. On leur rappelait sans cesse de faire gaffe. Enfin, *on...* Un sergent instructeur virtuel et mal texturé dans le logiciel texan développé à l'arrache dans une cave, c'était tout ce que permettait le budget formation de Filigree Steel Security. Allez savoir pourquoi le doublage, mal synchronisé, était fait avec un accent *british*. « Conscience corporelle totale, bande de peigne-culs », criait le construct quand on commettait une erreur qui interrompait le programme. « Tu viens de t'acheter des jambes ? » « Ta poitrine est un appendice temporaire ? » « Conscience corporelle totale, c'est la seule façon de garder tout ton corps en vie. »

Ouais, ouais. C'est ça.

Il fixa le câble à son gilet, se retourna vers le ventre de la navette et la caméra d'observation fixée au plafond. Il fit le signe pouce-index que tout allait bien. Toussa dans le micro à induction contre sa gorge.

— Tête, prêt à déployer.

— *Je vous entends, tête. À mon signal. Trois, deux, un... saut.*

Le câble se mit en mouvement et il prit son XM à deux mains pour être prêt à s'en servir. Penché pour voir ce qui l'attendait

au sol. Au début, simplement l'étendue bleu et blanc du Pacifique, dans toutes les directions.

Puis il vit le vaisseau. Il ne s'attendait pas à ça. On aurait dit une grosse caisse en plastique dans l'eau, qui flottait à peine. Sur la coque d'un noir charbon, il voyait quelques traces blanches et des restes de lettres nanogravées, une sorte de logo corpo qui avait dû se vaporiser à l'entrée. Il continua à se rapprocher, vit une écoutille ouverte dans la section encore à flot.

— Euh, commandement, on est sûrs que ce machin ne va pas couler ?

— *Affirmatif, tête. D'après les spécifications LINCOLN, ce machin devrait flotter indéfiniment.*

— Euh, mais j'ai une écoutille ouverte, là, et avec le vent et les vagues, il doit y avoir de l'eau qui entre.

— *Je répète, tête, le vaisseau devrait flotter indéfiniment. Examinez l'écoutille.*

Ses bottes percutèrent la coque avec un claquement solide, à une dizaine de mètres de l'ouverture, un peu en contrebas. L'eau de mer tourbillonna autour de ses chevilles, puis recula. Il soupira et se détacha du câble.

— Compris, commandement. Rappel terminé.

— *Contact maintenu.*

Il s'accroupit et remonta vers l'écoutille, y plongea le regard. De l'eau était entrée, il la voyait sur les barreaux humides d'une échelle qui menait à une deuxième écoutille intérieure – sans doute l'extrémité d'un sas. Sous ses yeux, une nouvelle vague s'abattit sur le surbot de l'écoutille et arrosa l'échelle, gouttant jusqu'au fond du sas. Il regarda encore, haussa les épaules et descendit jusqu'à rester suspendu aux derniers barreaux, juste au-dessus de l'écoutille intérieure. Il devait y avoir cinq centimètres d'eau, qui clapotait au rythme des vagues. Sous la surface, les moulures de l'écoutille paraissaient d'une propreté surnaturelle, comme ce qu'on aurait pu voir au fond d'un bassin en pierre. Il y avait un avertissement : « Attention ; la pression doit s'égaliser avant que l'écoutille s'ouvre. »

Joe supposa que la pression à l'intérieur de la coque devait être très proche du standard terrestre, parce que quelqu'un ou

quelque chose avait déjà descellé l'écouille : elle était juste assez ouverte pour laisser l'eau s'écouler très lentement par la fissure. Il grogna.

Sans ça, ce putain de sas serait déjà au quart plein d'eau.

Il activa son micro.

— Commandement ? La coque intérieure est compromise. Je ne sais pas si l'ouverture a été réalisée par les systèmes ou, euh, par une intervention humaine.

— *Compris. Avancez avec prudence.*

Il grimaça. Il aurait préféré une retraite.

Ouais, ou à défaut, des renforts, commandement. Ce machin vient de l'espace, hein, sans doute de Mars. Pas moyen de savoir les saloperies qui peuvent se trimballer dedans. Ça sert à ça, non, la quarantaine en nanodock ?

Pendant un instant, il envisagea de reculer malgré tout.

Mais...

— Vous êtes équipé, entendit-il déjà la voix patiente lui expliquer. Vous êtes masqué et protégé contre les menaces biologiques, qui ne seront certainement pas présentes. Vous n'avez aucune raison valable de rejeter les ordres.

La voix de Zdena :

— *C'est pour ça qu'on nous paie, cow-boy.*

De la part des autres, des rires gras.

Il s'autorisa un léger frisson, descendit encore quelques échelons et passa sa botte dans l'eau pour appuyer sur l'écouille. Qui céda un peu.

— Super.

— *Tête ?*

— Rien, rien. J'avance avec une putain de prudence, vous n'y croiriez même pas.

Il plaqua une main contre le mur du sas, frappa du pied sur l'écouille, impatient, et...

Elle disparut sous son pied.

Se rabattit lourdement sur le côté, déversant l'eau dans un intérieur obscur avec un long bruit d'éclaboussure creux. Cette chute soudaine le prit par surprise, il perdit sa prise sur le barreau. Tomba. Se rattrapa maladroitement d'une main gantée, rata sa prise, et se cogna la tête sur l'échelle en

basculant. Il passa droit par l'écouille ouverte, eut le temps de crier...

— Pooooooooooooooooooooo...

Et se retrouva en tas sur ce qui devait être le mur latéral du couloir.

Sous le choc, il se mordit la langue. Un grand choc sur l'épaule, et contre les côtes quand le XM le heurta. Il siffla de douleur entre ses dents serrées.

Pour le reste, il avait atterri sur quelque chose de mou. Il resta allongé un moment, le temps d'analyser les rapports de dégâts de ses membres épars.

« *Conscience corporelle totale* », *hein sergent ?*

Il se força à sourire. Il n'avait rien dû se casser. En levant les yeux, il se rendit compte que ça ne devait représenter que trois mètres de chute.

Il poussa un gloussement de soulagement dans le masque. Et acheva tranquillement son juron.

— Putain.

— *Tête ?* finit par demander le commandement enfin inquiet. *Quel est votre statut ? Êtes-vous blessé ?*

— Ça va. (Il se hissa sur un coude, regarda dans la pénombre et alluma la lampe de son casque.) Je me suis vautré, c'est tout. Rien à...

Le bord du rayon lumineux accrocha quelque chose d'incompréhensible. Sa tête pivota d'un coup, illuminant complètement ce que...

— Oh bordel non mais non mais...

Et soudain, avec le raz-de-marée de compréhension, il vomit dans son masque, se brûlant le nez et la gorge. Il venait de voir ce qui avait amorti sa chute.

4

Sevgi Ertekin s'éveilla avec la conviction étrange qu'il pleuvait des torrents d'eau verte et sale sur toute la ville.

En juin ?

Elle cligna des yeux. De l'autre côté de la fenêtre ouverte de son appartement, elle entendit une sirène l'appeler. Aussi intime et chargée de souvenirs que le bruit de l'*ezan* de son vieux quartier qui lui manquait encore, mais alourdie d'une décharge d'adrénaline que l'appel à la prière n'égalerait jamais. Un réflexe professionnel rouillé s'activa en elle, puis retomba quand les souvenirs s'éveillèrent. Ce n'était plus elle qu'on appelait. En tout cas, le cri mélancolique de la voiture de police était lointain, imprécis. Les bruis du marché, six étages plus bas, la noyaient presque. Des cris, principalement bon enfant, et la musique des enceintes montées sur les étals. Un néo-arabisant frénétique qu'elle n'avait pas envie de supporter. La journée avait commencé sans elle.

À contrecœur, elle se tourna vers la fenêtre. La lumière du soleil la prit de face, et elle ferma presque les yeux. Les rideaux en varipolara dansaient sous la brise, incandescents de lumière matinale. Apparemment, elle avait encore oublié de les régler sur « opaque ». Une bouteille vide de Jameson's était presque cachée derrière les rideaux, quelqu'un – *ouais, quelqu'un, Sev, je me demande bien qui* – l'avait fait rouler sur le parquet vitrifié en voyant qu'elle n'avait plus rien à offrir. Le même salon où elle avait apparemment dormi tout habillée sur le canapé. Un instant de réflexion brumeuse lui ramena le souvenir adéquat. Elle était restée assise là après la fin de la fête, et elle avait fait un sort à la bouteille. Vague souvenir d'avoir parlé toute seule, la chaleur vaporeuse du whisky qui descend. Tout du long elle s'était dit : « un dernier », « un dernier », puis elle se lèverait et...

Elle ne s'était pas levée. Elle s'était évanouie.

C'est nouveau, ça, Sev. D'habitude, tu arrives jusqu'à un lit.

Avec un effort colossal, elle se hissa en position vraiment assise, et regretta d'avoir bougé aussi vite. Le contenu de sa tête paraissait danser au bout d'une tige interne. Une longue vague de nausée s'abattit sur elle, et ses vêtements lui parurent soudain très contraignants. Elle avait perdu ses bottes à un moment donné – elles étaient renversées chacune dans un coin du salon, presque diamétralement opposées – mais il lui restait sa chemise et son pantalon. Elle se rappelait vaguement avoir ri comme une bossue, allongée sur le dos, après le départ de tout le monde, en essayant d'enlever ses bottes puis ses chaussettes. Au moins, on pouvait avoir l'impression qu'elle y était parvenue. Le reste avait été trop complexe.

Et maintenant, sa chemise était toute remontée sous ses aisselles, et ses soutiens de poitrine s'étaient décollés de ses seins à mesure qu'elle s'agitait. L'un avait paru se loger sous son aisselle, et l'autre avait simplement mis les bouts. Sous sa taille, son pantalon ample s'était tire-bouchonné jusqu'à ne plus être ample du tout, et ses tripes étaient comprimées. Sa vessie était trop pleine, sa tête commençait à la lancer.

Et il pleut.

Elle leva les yeux, et une soudaine colère brute la saisit tandis qu'elle remontait le crépitement bas jusqu'à sa véritable source. Dans un coin du salon, l'antique platine vidéo JVC était encore allumée. La puce avait dû se terminer, et le système capricieux n'avait pas ramené l'écran bleu. Le moniteur affichait une neige statique ; son sifflement servait de toile de fond sous les bruits de la ville. Elle remplissait tout comme...

Sa bouche se crispa. Elle savait quelle puce elle avait regardée. Elle n'arrivait pas à se rappeler, mais elle savait.

Il ne pleut pas, d'accord ?

Elle se leva et éteignit la platine d'un doigt rageur. Pendant un instant, elle se retrouva dans l'appartement comme si ce n'était pas le sien, comme si elle était venue y voler quelque chose. Elle sentit le battement constant de son cœur contre sa gorge, et sut qu'elle allait se mettre à pleurer.

Elle préféra secouer la tête, violemment, échangeant ses larmes contre une douleur intense et lancinante. Trébucha jusqu'à la salle de bains, les doigts pressés contre les tempes. Elle y conservait un flacon en plastique de comprimés anti-migraine génériques, et un petit paquet de syn. Plus précisément, de la synadrive k37 – des gélules de superfonction militaires, sa part d'un contact de marché noir au sein du NYPD à l'époque, bien plus puissant que tout ce que la rue avait à proposer sous le même nom. Elle avait utilisé ces gélules plusieurs fois, par le passé, et les avait trouvées d'une efficacité effrayante. Elles stimulaient les réponses synaptiques et la coordination physique, écartaient presque tout le reste et agissaient rapidement. Sevgi hésita un moment, se rendit compte qu'elle avait des choses à faire, même si elle ne se rappelait plus quoi.

Toute la ville se fait ses propres ordonnances, de toute façon, à notre époque. Détresse.

Elle sortit quelques gélules réglementaires de leur paquet métallisé et allait les avaler à sec quand un fragment de sa vision périphérique lui revint.

Elle retourna dans la chambre.

— Salut.

La fille dans le lit ne devait pas avoir plus de dix-huit ou dix-neuf ans. Ses clignements de paupières englués de sommeil la rajeunirent encore, mais le corps sous le drap était trop plein pour son look d'elfette. Elle se leva et le drap glissa, dévoilant des seins à la tension improbable. Vu la façon dont ils bougeaient, c'était du muscle sous-cutané, et pas des implants, qui accomplissaient cette magie. Un travail coûteux pour une minette aussi jeune. Sevgi en conclut que c'était la bonasse de service d'un de ses invités, le trip fausse bonobo. Sa gueule de bois l'empêchait d'essayer de se souvenir de qui avait pu l'amener. En tout cas, l'intéressé avait dû être trop retourné pour ramasser tous ses accessoires en partant.

— Qui t'a dit de dormir ici ?

La fille cligna de nouveau des yeux.

— Toi.

— Ah. (La colère de Sevgi retomba. Elle retint une autre vague de nausée et déglutit.) Eh bien, ramasse tes affaires et file. La fête est finie.

Elle retourna à la salle de bains, ferma la porte et, comme pour souligner ses dernières paroles, se pencha et vomit dans les toilettes.

Quand elle fut certaine de pouvoir les garder, elle prit les k37 avec un verre d'eau puis attendit qu'elles fassent effet sous le filet chaud de la douche. Il ne fallut pas longtemps. La chimie raffinée de cette drogue lui donnait un effet rapide ; elle conservait toute sa clarté d'esprit au consommateur. Le vide de son estomac accélérât encore le processus. Le battement dans sa tête commença à diminuer. Elle lâcha les carreaux du mur et se lava, en commençant énergiquement par le crâne. La masse trempée et collée de ses cheveux entendit raison, et la mousse coula sur son corps nu en paquets. Elle avait l'impression de retirer des vêtements vieux d'une semaine. Une nouvelle force animait son squelette. Quand elle sortit de la douche, dégoulinante, dix minutes plus tard, sa douleur était enveloppée dans une gaze chimique, remplacée par une brillance pointue et très nette.

Ce qui était à double tranchant. En se séchant devant le miroir, elle vit le poids qui s'accumulait sur ses hanches et grimâça. Ça faisait des mois qu'elle n'avait pas mis les pieds dans une salle de sport, et son programme à domicile Cassie Rogers AstroTone – « utilisé par les vrais passagers des voyages martiens !!! » – filait à bon train vers l'abandon total. La preuve de cette négligence était là, sous ses yeux, et les pilules ne pourraient pas la faire disparaître aussi vite que la migraine. Les flancs ridiculement parfaits de la fille dans son lit lui emplirent l'esprit. La poitrine saillante conçue par un designer. Elle jaugea la courbe de ses propres seins, bas et écartés.

Et merde, Sevgi, tu as la trentaine, maintenant. Tu n'essaies plus d'impressionner les minets sur le pont du Bosphore, hein... Lâche-nous un peu. Et puis, les Anglais vont débarquer, et tu te sens toujours pire la veille.

Ses cheveux reprenaient déjà leur position naturelle de cloche noire rebelle. Elle les brossa deux ou trois fois en vitesse, puis abandonna, exaspérée. Dans le miroir, son hérité largement arabe la regarda d'un œil noir. Des pommettes hautes et larges, un nez aquilin et des lèvres pleines, des yeux ambrés à la paupière lourde. Ethan avait dit que son visage tenait un peu du tigre, mais Sevgi, pas encore maquillée et rendue hyperlucide par la syn, se trouvait plutôt une tête de corbeau déprimé. Cette idée lui étira les lèvres en un sourire facile, et elle croassa pour elle-même dans le miroir. Jeta la serviette et alla s'habiller. Se découvrit au passage une envie de café.

La cuisine, bien sûr, avait des airs de zone sinistrée. Toutes les surfaces disponibles étaient encombrées de vaisselle sale. Sevgi fit l'inventaire des plats dans les reliefs – des restes vert sombre comme de petits chiffons là où les assiettes avaient contenu des feuilles de vigne farcies, des fragments friables de *sigara börek*, de l'aubergine et des tomates à l'huile froides, un demi-*lamacun* renversé, évoquant une serviette séchée et raidie. Dans l'évier, une petite tour de poêles empilées la regardait d'un air louche, comme un diable robotisé bondissant. Des bouteilles d'Efes Export étaient regroupées en courtes rangées ordonnées le long d'un mur. Leur odeur légèrement acide emplissait la cuisine.

Sympa, ta fête !

Quelques invités le lui avaient baragouiné en partant. Une avalanche abrupte de souvenirs le lui confirma, un mélange d'amis dans tout l'appartement, étalés sur les canapés et les poufs, à boire, manger et gesticuler la bouche pleine. Hilarité confortable. C'était vraiment une fête sympa.

Ouais – dommage que tu aies fait un sort à la bouteille d'irlandais après coup.

« *Pourquoi, Sev ?* »

Elle sentit son visage se froisser et sut que son regard venait de s'éteindre quand la sensation s'abattit sur elle.

« *Tu le sais parfaitement.* »

La syn releva la tête derrière cette pensée, lumineuse et acérée. Elle comprit soudain combien il serait simple de tuer quelqu'un, dans cet état d'esprit.

Le téléphone se mit à parler, calme et raisonnable, comme s'il mordait dans de la ouate.

— Appel de votre contact enregistré Tom Norton en ligne. Acceptez-vous la communication ?

Le souvenir de ce qu'elle avait à faire la percuta comme une brique.

Elle grogna et alla chercher le reste des analgésiques.

Le premier problème, c'était la voiture.

En général, Norton se baladait dans un demi-hectare d'antiquité Cadillac, décapotable, avec une grille de radiateur genre grand sourire moqueur et un capot où on aurait pu faire bronzette. Et il en était fier, ce con, ce qui était étrange vu l'histoire du véhicule. Construit dans un atelier clandestin d'Alabama avant la naissance de Norton, c'était un véhicule qui lui aurait valu une arrestation immédiate à New York s'il n'avait pas payé presque deux fois son prix d'enchère initial pour faire remplacer le moteur à explosion par une turbine magnétique de hors-bord japonais. Il avait englouti encore un mois de salaire pour la faire polymériser de la tête à la queue, immortalisant le catalogue d'éraflures et de bosses accumulées au cours de sa vie antérieure à Jésusland. Sevgi n'arrivait pas à lui faire comprendre que c'était une métaphore parfaite pour toutes les erreurs du passé qui avait engendré ce véhicule.

Aujourd'hui, dans un éclair de lucidité syn, elle se rendit compte que c'était le genre de voiture qu'Ethan aurait adoré posséder, et c'était pourquoi cette aberration chez Norton – qui l'avait habituée à cette impeccable urbanité masculine façon Manhattan – la condamnait encore et encore à une colère sourde et boudeuse.

Aujourd'hui, il conduisait autre chose.

Quand elle descendit dans la rue – en finissant d'enfiler le blouson d'été sur mesure qu'elle avait attrapé au hasard en sortant –, il s'extirpa de la banquette arrière d'une autopilotée bleu nuit, qu'on reconnaissait comme appartenant à la flotte LINCOLN. Il était là, l'air aussi autonome et efficace que la voiture à côté de lui ; tout un poème de compétence élégante. Les filaments de gris dans ses cheveux coupés ras étincelaient

au soleil, sa tête bronzée de Caucasien futur-présidentiable – qu’il affirmait avoir depuis tout petit – se rida autour de ses yeux bleu pâle.

Il lui sourit en biais, comme toujours.

— Salut, Sev. Debout de bonne heure, on dirait ?

— Tu parles.

— À quelle heure tu as flanqué tout le monde dehors ?

Lui était parti bien avant minuit ; frais et sobre, si Sevgi se souvenait bien.

— Je ne sais plus. Tard.

Elle le dépassa et se laissa tomber dans la voiture, puis se décala pour le laisser monter. La porte se rabattit et la silhouette profilée en goutte d’eau du véhicule repartit, tourna dans la Cent huitième ouest et continua tout droit. La circulation se déplaçait autour d’eux. Ils avaient parcouru huit pâtés de maisons avant que Sevgi comprenne leur direction. Deuxième choc dans le planning prévu de la journée. Elle regarda Norton.

— Qu’est-ce qu’il y a, tu as oublié quelque chose au bureau ?

— On ne va pas au bureau, Sev.

— Ouais, c’est bien ce qu’on avait dit hier. Alors pourquoi on va vers l’est ?

Norton sourit de nouveau.

— On ne va pas à Kaku non plus. Changement de plan. Pas de chute libre aujourd’hui.

Le soulagement qui l’inonda lui réchauffa la peau. Cette bonne nouvelle masqua un moment la curiosité qui l’accompagnait. Elle n’avait vraiment aucune envie d’aller se taper l’ascension vertigineuse du nanodock Kaku, ni de se trimballer sans aucun poids une fois au sommet. Il y avait des drogues pour compenser les deux effets, sur place, mais elle ne savait pas vraiment comment elles réagiraient à la syn qui saturaient son organisme. Quant à l’idée de commencer une enquête dans cet état – le cerveau en rideau, le ventre guère plus efficace dans la gravité 0, avec la Terre qui tournicote loin, loin, *loin* en dessous – rien que d’y penser, elle en avait les mains moites.

— OK. Et tu vas me dire où on va ?

— Bien sûr. Terminal suborbital de JFK. On prend la navette de 11 heures pour SFO.

Sevgi se redressa.

— Qu'est-ce qui s'est passé, la *Fierté d'Horkan* a raté le port d'appontage ?

— On peut dire ça comme ça. Et même raté Kaku et Sagan, pour s'enfoncer dans la flotte à une centaine de kilomètres de la côte californienne.

— Dans la flotte ? Ces machins ne sont pas censés se poser.

— Sans blague ! D'après ce qu'on m'a dit, seule la section principale de l'équipage est arrivée entière. Le reste est dispersé en une ligne qui va de l'Utah à la côte, ou vaporisé. Les autorités de la Bordure font remorquer les restes vers la baie, où nous pourrions ouvrir le tout et éblouir les autorités par notre fine analyse de *ce qui a merdé*. Pour reprendre les termes de Nicholson, s'entend.

— J'avais deviné.

Norton jurait moins souvent qu'un pauvre utilisait des galettes – quand c'était inévitable ou quand il citait les jurons d'un autre. C'était une particularité plus linguistique que morale, parce qu'il ne montrait ni gêne ni dégoût quand il citait ces mots, ou quand Sevgi jurait, ce qui était très fréquent en ce moment.

— Pourquoi tu n'as pas essayé de m'appeler pour me prévenir ?

— J'ai essayé. Tu ne répondais pas.

— Oh !

— Ouais. Alors je t'ai couverte auprès de Nicholson, si c'est ce que tu veux savoir. J'ai dit que tu étais en ville pour trouver des pistes sur le casse de Spring Street et que tu me retrouverais au terminal.

Sevgi hocha la tête.

— Merci, Tom. Je te revaudrai ça.

Elle avait d'autres choses à lui revaloir avant, accumulées durant ces deux dernières années, mais ni lui ni elle n'en parleraient. La dette était tacite entre eux, comme la complicité, comme la famille. Et de toute façon, ils s'accordaient pour dire que Nicholson était un connard.

— À ton avis, il reste des survivants ? demanda Norton.

Sevgi regarda la circulation par la fenêtre, regroupant les faits du dossier.

— La *Fierté d'Horkan* est une série cinq. Bâti pour survivre à un atterrissage d'urgence sur Mars, et là-bas, ça ne se fait pas dans un océan.

— Ouais, mais la gravité fait beaucoup moins mal là-bas, pour la descente.

Une voiture profilée du NYPD les accompagna un moment, ses vitres opaques à part celle du chauffeur, qui était baissée. Il y avait une jeune fliquette à l'avant, qui avait réglé le système en manuel et tournait le volant tranquillement, le coude à la fenêtre. Elle parlait à quelqu'un, mais Sevgi ne distinguait pas s'il y avait un autre occupant ou s'il s'agissait d'une liaison audio. Sous la visière de sa casquette d'été en weblar, elle paraissait nonchalamment compétente et décidée. Piquée par l'association d'idées, Sevgi repensa à Hulya. Il faudrait vraiment qu'elle la rappelle, un jour, pour voir ce qu'elle devenait, voir si elle avait repassé l'examen de sergent, si elle radinait toujours son beau petit cul sur le pont du Bosphore tous les samedis soirs. S'asseoir dans un coin pour se rappeler les bons souvenirs, et flinguer une caisse d'Efes.

L'idée de la bière et de l'odeur qu'elle avait laissée dans sa cuisine retourna l'estomac de Sevgi. Elle écarta rapidement sa nostalgie. La voiture du NYPD changea de voie et disparut dans la circulation. Sevgi essaya de mobiliser ses propres compétences, pour voir.

— Le fluide de cryocap devait absorber une grande partie du choc d'impact. Et s'il est descendu en un seul morceau, c'est qu'il a dû faire une sorte d'entrée contrôlée, non ?

— Une sorte, alors.

— On n'a rien récupéré d'autre sur la tête de données ?

Norton secoua la tête.

— Même requête d'attente à Kaku, même diffusion d'intervalle. Rien de neuf.

— Super. Un putain de vaisseau fantôme, jusqu'au bout.

Norton leva ses mains aux doigts écartés, et émit divers bruits inquiétants. Sevgi rattrapa son sourire avant qu'il ouvre les ailes.

— C'est pas drôle, bordel. Pourquoi les flics du ciel de la Bordure ne l'ont pas vaporisé au moment où il a franchi la ligne de démarcation ? Ce ne serait pas la première fois que ces cons auraient transformé un écart de circulation en confettis.

— Ils se sont peut-être retenus pour éviter des victimes, dit Norton l'air très sérieux.

— C'est ça.

— J'espère que tu vas t'enseigner un peu, ma petite. Les autochtones ne seront déjà pas très amicaux. C'est notre boîte de conserve qui leur est tombée sur la tête.

Elle haussa les épaules.

— Ils paient les impôts LINCOLN, comme nous. C'est aussi leur boîte.

— Ouais, mais c'est nous qui devons nous assurer que ce genre de chose ne se produit pas. C'est pour ça qu'ils paient des impôts.

— Tu as déjà parlé à quelqu'un de leur côté ?

Norton secoua la tête.

— Personne d'humain. J'ai essayé de contacter ceux qui ont pris l'affaire juste avant de partir. J'ai eu le répondeur. Interface téléphonique standard. On sera accueillis à l'aéroport par la ForSéBo. Deux de leurs agents en civil, Rovayo et Coyle.

— Tu as leur ID ?

Norton tâta la poitrine de sa veste.

— Téléchargement en dur. Tu veux voir ?

— Ce serait bien.

C'était un tandem équilibré, en sexes et en ethnies. Sous l'étiquette « Insp. A. Rovayo », une jeune afro-hispanique fixait l'objectif, mâchoire serrée et bouche crispée, essayant sans trop de succès de masquer sa beauté aux lèvres pleines et aux yeux noisette. Pour lutter contre la sévérité de son expression, des cheveux bouclés lourds et plus longs que le NYPD l'aurait autorisé. En dessous, sur la même sortie d'imprimante, l'Insp. R. Coyle paraissait fâché. Les traits lourds, entre deux âges, caucasien. Ses cheveux étaient striés de gris, rasés pour donner

une brosse presque militaire. L'image ne montrait que sa tête et ses épaules, mais il dégagait une impression de grandeur et de force impatiente.

Sevgi haussa les épaules.

— On verra, dit-elle.

Ils virent.

Coyle et Rovayo les récupérèrent à SFO à la descente de la suborb, avec les salutations d'usage et un scan d'iris. Procédure standard, apparemment. Ce n'était pas la façon dont on aurait accueilli des flics à New York, mais ici, il était difficile de savoir si on les prenait de haut ou pas. Coyle, aussi massif et laconique que son portrait le laissait suggérer, leur montra brièvement sa plaque et fit les présentations. Rovayo prit le relais. Elle se pencha en avant, écarta leurs paupières avec des doigts chauds et légèrement calleux, appliqua le scanner et se recula. Tout cela fut fait avec un détachement compétent, au milieu des flots de passagers qui arrivaient. Cela avait la saveur intime des bises qu'échangent les Européens. Norton parut y prendre plaisir, en tout cas. Rovayo ignora son sourire, regarda la lumière verte de la machine puis rangea le scanner dans le sac qu'elle portait à l'épaule. Coyle indiqua de la tête une batterie d'ascenseurs au bout du hall des arrivées.

— Par ici, dit-il. On a pu avoir l'hélicoptère intelligent.

Ils montèrent en silence, suivirent une passerelle le long des niveaux supérieurs, avec leur verrière bulle et leurs poutrelles blanches, puis prirent un autre ascenseur qui les déversa sur un tablier de béton où un autocoptère fin et racé, rouge et blanc, faisait frémir ses rotors. À l'est, la baie scintillait d'un gris argenté dans le soleil de fin d'après-midi. Un vent hésitant privait la journée de sa chaleur.

— Alors, vous êtes sur l'affaire ? entama Norton en montant à bord.

Coyle lui lança un regard impatient.

— Toute la police est sur l'affaire, grogna-t-il en refermant le cockpit. Code badge 2347. Vol préétabli. On y va.

— *Merci. Veuillez vous asseoir.*

L'autocoptère avait la voix d'Asia Badawi, basse et onctueuse, reconnaissable même à ces seules syllabes. Sevgi se rappela vaguement avoir lu, dans un moment de lecture de magazine décérébré pendant qu'elle attendait de voir les avocats, un article sur le contrat de logiciel que Badawi avait signé avec Lockheed. De grands sourires de RP et des claques dans le dos, avec protestations outrées des fans. Bâille, *page suivante*. « Madame Ertekin, si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer... » Les rotors se mirent en branle, le murmure du moteur se transforma en grondement, *crescendo* de l'autre côté de la fenêtre insonorisée, et tous se calèrent dans leur siège. L'autocoptère se souleva, se pencha et leur fit traverser la baie.

Sevgi fit une tentative :

— Vous avez trouvé quelque chose sur la peau ?

— Les équipes de scan parcourent la coque en ce moment. (Les sièges se faisaient face dans la cabine, mais Coyle lui répondait en regardant par la fenêtre.) On aura un virtuel complet ce soir.

— C'est du rapide, le félicita Norton alors que ce n'était pas le cas.

Rovayo se tourna vers lui.

— Ils se sont occupés de l'intérieur, c'était un peu la priorité.

Un silence, le temps d'un clignement de paupières.

Sevgi échangea un regard avec Norton.

— L'intérieur ? demanda-t-elle avec une politesse dangereuse. Vous avez déjà ouvert les écoutilles ?

Un sourire complice passa entre les deux flics de la Bordure. Sevgi, fatiguée d'être la personne la moins informée de la pièce, sentit son humeur s'assombrir.

— La *Fierté d'Horkan* est la propriété de LINCOLN, rappela-t-elle d'un ton froid. Si vous avez touché à...

— Ne sortez pas tout de suite vos menottes, agent Ertekin, conseilla Coyle. Le temps que les côtiers arrivent à votre *propriété*, quelqu'un à bord avait déjà déverrouillé les écoutilles. De l'intérieur. Le sceau de quarantaine était rompu depuis longtemps.

Ce n'est pas possible.

Elle se retint de justesse de le dire. Au lieu de cela, elle demanda :

— Les cryocaps étaient intacts ?

Coyle la considéra d'un œil spéculatif.

— Il vaudrait vraiment mieux que vous attendiez pour vous faire une opinion vous-même.

L'autocoptère vira et Sevgi se pencha pour regarder par la fenêtre. En dessous, dans la baie, la station *Alcatraz* de la Force de sécurité de la Bordure se dressait sur son île, masse de plates-formes grises sur piliers gris. Sur la côte sud, une cale sèche flottante – on aurait dit un schéma, tout en lignes claires et en espaces, les individus réduits à des points, les véhicules à des jouets. La section équipage de la *Fierté d'Horkan* était visible au milieu de la cale. Même sans les structures externes, même brûlé et rayé par l'entrée dans l'atmosphère, Sevgi reconnut le module comme un visage familier dans une photo de groupe. Elle avait vu des vaisseaux identiques dans les chantiers orbitaux au-dessus du nanodock de Kaku de temps en temps, et elle avait parcouru les archives de la *Fierté d'Horkan* sur son ordinateur portable depuis que le vaisseau avait arrêté de parler au contrôle LINCOLN. Durant les fréquents moments passés dans la salle d'attente des avocats, dans le silence insomniaque des nuits où elle ne dormait pas, elle voyait les détails jusqu'à en avoir mal aux yeux. « Un bon détective mange, dort et respire avec les détails », lui avait autrefois dit Larry Kasabian. « C'est comme ça qu'on coince les coupables. » L'habitude était restée. L'architecture intérieure du vaisseau lui était si familière qu'elle aurait pu le traverser les yeux bandés. Elle avait appris les données matérielles et logicielles par cœur. Le nom des membres d'équipage en cryocap était aussi familier que les marques des produits qu'elle achetait régulièrement, et les détails biographiques s'imposaient à son esprit quand elle visualisait chaque visage.

« Il vaudrait vraiment mieux que vous attendiez pour vous faire une opinion vous-même. »

A priori, ils devaient tous être morts.

L'autocoptère se posa avec une précision mécanique sur une plateforme surélevée au bout de la cale sèche. Les moteurs se

turent peu à peu et la porte s'ouvrit. Coyle passa de nouveau le premier. Puis Sevgi. Les syllabes onctueuses de Badawi la suivirent dans le vent :

« *Attention à la marche. Merci de refermer l'écouille derrière vous.* »

Coyle les mena au bas de la plate-forme. Un comité d'accueil les y attendait. Trois uniformes de la ForSéBo autour d'un représentant officiel en civil, que Sevgi reconnut pour l'avoir vu l'an passé dans quelques briefings virtuels sur la falsification d'empreinte génétique. Ses traits asiatiques lisses lui donnaient l'air plus jeune que son âge ; ses cheveux gris épais et ses vêtements froissés faisaient mentir le niveau de concentration de son regard. D'autres détails de son attitude confirmèrent l'impression qu'Ertekin avait retirée de ces briefings : ce type était sans doute Amélioré – comme la plupart des membres du gouvernement de la Bordure, quel que soit leur grade – mais elle n'avait jamais eu de preuve. Lors de leurs rencontres en personne, il avait parlé avec une réserve calme, principalement de sa famille, et n'avait pas une seule fois regardé la poitrine de Sevgi, ce dont elle lui avait été légèrement reconnaissante. Elle se creusa la tête pour retrouver son nom, et la syn le lui tendit.

— Lieutenant Tsai. Comment allez-vous ?

— Capitaine, corrigea-t-il sèchement. Promu en janvier. Et je me porte aussi bien qu'on peut l'attendre, vu les circonstances. J'imagine que vous aimeriez voir votre vaisseau immédiatement. Ce qu'il en reste.

Sevgi hocha la tête avec une mine sinistre.

— Ce serait utile.

— Il paraît... (sur un geste de Tsai, les uniformes les précédèrent sur le quai)... que nous aurons un virtuel fonctionnel avant sept heures. Les équipes finissent de s'occuper de la coque, mais Rovayo a dû vous prévenir pour les écouilles.

— Qu'elles ont été ouvertes en urgence de l'intérieur ? Oui.

— Capitaine, intervint Norton. Nous nous inquiétons pour l'équipage de la *Fierté d'Horkan*. Les cryosystèmes étaient-ils compromis ou non ?

Tsai s'arrêta alors qu'il se retournait pour suivre les uniformes, et son regard parut soudain s'allonger, chercher, replonger sur la cale sèche puis la baie, comme si sa mémoire jouait des scènes qu'il aurait préféré oublier. Sevgi comprit soudain que la même nervosité essentielle sous-tendait la froideur fière de Coyle et Rovayo. Mais pas à cause de cette jalousie juridictionnelle qu'elle avait imaginée.

Ils ont peur, sut-elle soudain. Et nous sommes leur seul espoir.

C'était une épiphanie. Sevgi en avait déjà eu une, à l'époque où elle était encore bleue au NYPD, dans une affaire de drogue et violences domestiques. En parlant au visage bleui et qui finissait d'enfler de la mère du fautif, elle avait compris avec la même soudaineté écœurante que cette femme la considérait comme une sorte de solution à son problème. Elle s'attendait que l'agent Ertekin, vingt-trois ans, fasse quelque chose pour arranger l'état merdiquissime de sa famille et de sa vie.

Ça fait plaisir de se sentir utile.

— Compromis..., répéta lentement Tsai. Oui, je pense qu'on pourrait dire ça.

Les écrouilles extérieures elles-mêmes s'étaient envolées, arrachées par les boulons explosifs. Elles devaient se trouver quelque part au fond du Pacifique. Le moignon noirci de la *Fierté d'Horkan* avait été mis en cale sèche, aussi proche de l'assiette horizontale que sa conception le permettait. Ils durent malgré tout descendre par l'accès Quatre, comme s'il s'agissait d'un puits creusé au sommet de la section « équipage ». Une échelle d'aide en 0 g les mena au fond du sas. De là, ils se laissèrent tomber jusqu'au plancher incliné du couloir dorsal principal. L'éclairage de maintenance luisait depuis les panneaux LCLS bleus sur les cloisons, mais les uniformes de Tsai avaient installé des lampes d'incident à haute intensité près du sas et le long du chemin. L'éclat blanc rebondissait sur les murs crème, ainsi que sur les dents.

Le regard de Sevgi l'accrocha quand elle descendit du dernier barreau de l'échelle, puis elle s'arrêta net devant le

spectacle. Le sourire sans lèvres d'une tête humaine mutilée, à peine attachée au torse démembré étalé au sol.

— Vous voyez ce que je voulais dire ? demanda Tsai en descendant à côté d'elle.

Sevgi se redressa, gardant de peu le contrôle de son estomac. Outre la gueule de bois, ça remontait quand même à un moment. Même sa dernière année au NYPD avait été merveilleusement pauvre en sang. Le transfert de la branche « homicide » à la liaison LINCOLN ne lui avait pas valu beaucoup d'amis dans la police, mais cela avait limité le nombre de dépouilles humaines qu'elle était forcée de regarder. Et maintenant, elle avait vaguement conscience que sans la syn, elle aurait vomi le maigre contenu de son estomac, partout sur la scène de crime de Tsai.

Ta scène de crime, tu veux dire.

C'est tout à toi, Sev.

Elle se pencha un peu en avant, regarda le cadavre. Prit possession.

— Alberto Toledo, dit Tsai assez bas. Ingénieur de la bulle Stanley, nanotech atmosphérique. Cinquante-six ans. Il rentrait chez lui.

— Oui, je sais.

Les détails biographiques remontaient à la surface depuis ce visage ruiné et ricanant, avec des chuchotements de fantômes. Travail, CV, famille. Celui-ci avait une fille. La chair des deux joues avait été arrachée jusqu'aux pommettes, où restaient accrochés quelques fragments. La mâchoire était déboîtée. Les yeux...

Elle déglutit. Encore un peu nauséuse. Norton la rejoignit, lui posa la main sur l'épaule.

— Ça va, Sev ?

— Oui, ça va. (Elle se rabattit sur les faits. La *Fierté d'Horkan* ne leur avait pas parlé depuis presque sept mois et demi, la durée de sa longue chute vers la Terre.) Capitaine, c'est... on dirait que c'est récent.

Tsai haussa les épaules.

— On m'a dit que c'était à cause des antibactériens dans le système atmosphérique de bord. Mais oui, on dirait qu'Alberto était sans doute un des derniers.

— Des derniers ?

Sevgi se tourna vers Norton et fut heureuse de remarquer qu'il paraissait aussi ébranlé qu'elle. Distante, elle remarqua une puanteur acide de vomi dans l'air de cet espace fermé. C'était étrangement réconfortant de savoir que d'autres avant elle avaient vu et réagi comme elle avait envie de le faire. Cela l'aida à tenir.

— Que sont devenus les membres ? parvint-elle à demander presque avec décontraction.

— Prélevés par opération chirurgicale. (Tsai indiqua le couloir.) On n'a pas fini de télécharger le journal de l'autochirurgien, donc on ne peut pas savoir si c'est bien comme ça que cela s'est fait. Mais c'est l'explication évidente.

— Bon, comment est-il arrivé là, alors ?

Le capitaine hocha la tête.

— Ça, c'est autre chose. L'impact a pu projeter les corps dans tous les sens. On a retrouvé la plupart des cryocaps ouvertes, avec les nutriments répandus partout. On dirait que celui qui a fait ça n'était pas très propre. Surtout vers la fin.

— Les verrous du couloir auraient dû s'enclencher quand le vaisseau est tombé. Ces vaisseaux se compartimentent dans des conditions d'urgence. Rien n'aurait pu être projeté jusqu'ici.

— Ce n'était qu'une théorie. (Tsai eut un geste pour désigner la longueur dégagée du couloir.) Mais comme vous le verrez, pas beaucoup de compartimentation. Vous voulez regarder la section des cryocaps ?

Sevgi se tourna vers le passage et les autres lampes d'incident qui éclairaient les environs des râteliers de sommeil. Le bref éclat d'un rire. Ce bruit la ramena, avec une force presque physique, à ses jours dans la criminelle. L'humour noir et la camaraderie virile, le bourdonnement constant d'une intensité refusée à quiconque n'avait pas travaillé dans ce domaine, et un détachement qui venait avec l'habitude. *Trop bizarres, les trucs qui te manquent parfois, ma fille.* Cela l'alarma un peu, quand elle se rendait compte à quel point,

malgré son estomac capricieux, elle avait soudain envie de replonger dans ce monde et ses procédures sinistres.

— Les autres cadavres, dit-elle tandis que la syn lui éclairait la tête. Ils sont tous mutilés comme celui-ci, hein ?

Le visage de Tsai était un masque.

— Voire pire.

— Vous avez trouvé les membres ?

— Pas vraiment.

Sevgi hocha la tête.

— Rien que des os, c'est ça ?

« Oh, Ethan, si seulement tu étais là pour voir ça ! Ça s'est vraiment passé, cette fois, comme tu m'avais toujours ressassé que ça arriverait. »

— C'est exact.

Tsai la regardait comme un professeur, un enfant intelligent.

— C'est une blague, hein ? souffla Norton.

Sevgi se tourna complètement vers lui. C'était un refus réflexe, une manifestation de surprise plutôt qu'une objection.

— Non.

— Quelqu'un a découpé ces gens avec l'autochirurgien...

Elle hocha la tête, toujours incertaine dans l'éclat de la syn et la surprise de la compréhension, de ce qu'elle ressentait, de ce qu'elle aurait dû ressentir.

— C'est ça. Pour les manger.

5

On aurait dit un paysage de Dali.

Le virtuel du département de la police scientifique était un standard de pathologie. Sevgi s'en souvenait encore, de son époque au NYPD. Un désert immaculé, aussi loin que portait le regard, un ciel bleu et vierge à part la lune fantomatique où le logo du designer s'affichait en filigrane. Chaque section de l'enquête présentée comme une structure en pisé à trois étages, réparties en un demi-cercle à la régularité surnaturelle. La façade de ces bâtisses était ouverte, comme des maquettes d'architecte, et des marches menaient à chaque étage ; des étiquettes flottaient dans l'air à côté de chaque structure, annonçant en polices reposantes des messages comme « anomalie de données » ; « enregistrements extérieurs » ; « résultats des analyses » ; « ancien enregistrement ». La plupart des affichages étaient encore vides, faute de données, mais étendus sur les sols de la maison « résultats des analyses », les cadavres mutilés de la *Fierté d'Horkan* se dressaient sur leurs moignons comme des statues brisées dans leur musée. Même ici, toutes les données organiques n'étaient pas encore saisies, mais les cadavres avaient été scannés et intégrés très tôt. À présent, ils posaient avec une perfection de défilé de mode, colorés et assez intimes pour donner la chair de poule. Sevgi avait déjà vu de près des os proprement sectionnés dans la chair condensée d'un bras tranché à quelques centimètres de l'épaule, s'était concentrée dessus avec une fascination irrésistible, ce qu'elle avait aussitôt regretté. La syn commençait à se dissiper, laissant derrière elle quelques traces nauséuses de gueule de bois.

L'interface n-djinn des laboratoires, une Eurasienne à la beauté parfaite, en blouse médicale bleue taillée sur mesure, racontait ce cauchemar avec un calme mécanique :

— Le coupable a choisi les membres parce qu'ils représentaient la cible la plus simple pour reconvertir le système médical en atelier de boucherie. (Un geste élégant.) L'amputation est une procédure établie dans les protocoles de l'autochirurgien et ne menace pas la vie. Après chaque procédure, il était simple de renvoyer le sujet, encore en vie, dans son unité cryogénique, assurant ainsi une réserve continue et pratique de viande fraîche.

— Et l'automed a laissé faire sans rien dire ? (Coyle regardait autour de lui d'un air outré, colère masculine privée de cible.) C'est quoi ces conneries ?

— Ça, dit Sevgi avec fatigue, c'est une intrusion sélective dans les systèmes. Quelqu'un entre dans le niveau des protocoles généraux et désactive le djinn du vaisseau. Pour un bon faucon, ce n'est pas très difficile. Tous les vaisseaux ont une option de prise de contrôle manuelle, de toute façon, et les ndjinns comportent un protocole de suicide, au cas où. Il suffit de leur faire croire qu'ils ont été corrompus, et ils s'arrêtent. Une série de blocages secondaires empêche que les dégâts se transfèrent aux systèmes, mais comme on vient de nous le dire, ce n'était pas un problème. Il n'a donné aucune instruction nouvelle ou étrangère aux systèmes médicaux.

— Il ? (Rovayo. Sevgi l'avait déjà identifiée comme une femme à hommes absolue, et c'en était la confirmation – indignation devant un féminisme potentiel.) Pourquoi il faudrait que ce soit un homme ?

Sevgi haussa les épaules. *Parce que statistiquement, ce sont des hommes*, ne dit-elle pas.

— Désolée. Façon de parler.

— Ouais, jusqu'à ce que les relevés du laboratoire nous confirment que c'était bien un homme, ajouta Norton.

Il dépassa le regard irrité de Rovayo, s'approcha de l'architecture blanche et ouverte du laboratoire et de ses artefacts exposés. L'hôtesse virtuelle le laissa passer et attendit en silence qu'on lui pose une question. Ses fonctions d'interaction supérieures n'avaient apparemment pas été activées. Norton hocha la tête vers le sourire exposé d'un cadavre féminin, qui s'afficha en immense devant eux. La

distance visuelle était fluctuante, dans le virtuel, l'environnement se tordait et enflait comme une loupe selon le point d'intérêt de l'utilisateur.

— Ce que je ne comprends pas, c'est le fouillis. Je comprends qu'il les ait tous tués, pour ne pas laisser de témoins, avec ou sans bras et jambes. Mais pourquoi le sang sur les murs ? Pourquoi leur mutiler le visage ?

— Parce qu'il est cinglé, gronda Coyle. Il a dû manger ce qu'il arrachait, aussi, non ?

— Difficile à dire. (La 'face du labo revint, tirant une bulle d'affichage depuis une autre maison de données.) Les preuves recueillies dans l'unité de cuisine suggèrent que de la viande raclée sur les crânes a pu être cuite et ingérée. Cela ne semble pas avoir été le cas avec les yeux, excisés puis abandonnés.

Sevgi regarda à peine l'image agrandie. C'était un peu trop abstrait pour la digestion humaine – des traces moléculaires et un résumé griffonné sur les effets des micro-ondes. Par la suite, elle s'approcherait de la maison de données et la parcourrait à son rythme. Pour le moment, elle continuait à regarder le visage difforme d'Helena Larsen. Spécialiste en démodynamique, évaluatrice psychologique. Divorcée, volontaire pour aller sur Mars peu de temps après. LINCOLN en trouvait plein, des comme ça. On se séparait de tout ce qu'on connaissait. Pourquoi pas ? Au milieu des décombres de l'ancienne vie, on avait besoin d'argent. Trois ans, la période de service professionnel minimale, ça semblait raisonnable. Sur Mars, on pouvait toucher le gros lot, en tout cas si on n'y restait pas longtemps. Et il n'y avait rien à dépenser. « *Vous rentrerez chez vous riche, Helena Larsen. Avec des histoires d'un ciel étranger à raconter aux enfants que vous aurez un jour. Vous bénéficierez du cachet de ce voyage, et c'est un avantage sur le CV. Vous aurez avancé. C'est quand même mieux que de pleurer au milieu des ruines de sa vie, non ?* » Mieux que de s'accrocher aux fragments que...

— Détective Ertekin ?

Elle cligna des yeux. Elle n'avait rien entendu de ce que Coyle lui disait.

— Désolée, je réfléchissais. Quoi ?

— Je vous demandais, dit le flic en faisant bien sentir qu'il se répétait, si vous pensez que celui, ou celle, qui a fait ça est encore en vie ?

L'air de la virtualité, déjà d'une fraîcheur immobile et stérile étrange pour ce décor de désert, parut perdre encore quelques degrés. Norton regarda Sevgi ; elle sentit un assentiment, presque imperceptible, naître dans son intuition.

— Quelqu'un a fait sauter les écouteilles, fit remarquer Rovayo.

— Peut-être les systèmes automatiques. (Coyle envoya un regard plein d'espoir aux deux représentants LINCOLN.) Non ?

— C'est une possibilité, reconnut Sevgi. Tant que nous n'aurons pas vu les dégâts subis par les systèmes automatiques et le n-djinn, il est difficile de savoir ce que le vaisseau pouvait accomplir tout seul.

Mais il y avait une pulsation lente à l'arrière de son crâne, comme des moteurs sous le pont d'un navire, comme le grondement de la voix d'Ethan, qui lisait à son chevet la fois où elle avait attrapé la grippe. Des passages de Pynchon qui allaient et venaient dans la brume de sa fièvre. Elle referma ce souvenir. Se pencha dans le scintillement froid de la syn, comme si elle s'aspergeait le visage avec l'eau d'une fontaine.

— Écoutez, on verra bien s'il y a un survivant quand...

— ... les relevés arriveront, acheva Rovayo à sa place. Oui. Mais d'ici là, qu'est-ce que vous en pensez, *vous* ? Faites-nous profiter de votre intuition de spécialiste de LINCOLN. Quelqu'un aurait-il pu descendre en un seul morceau ?

— Hors des cryocaps, ce serait surprenant, lui répondit Norton. (Déclaration publique de prudence habituelle, marque de fabrique de LINCOLN.) Et, même dans ce cas, la personne se serait retrouvée à cent kilomètres de la côte. Ça fait long à nager.

— À moins qu'on soit venu la chercher. (Rovayo indiqua le vide de la maison « enregistrements extérieurs ».) On n'a pas encore les données du satellite, ni d'aucun survol éventuel. Impossible de savoir ce qui s'est passé jusqu'à l'arrivée de l'équipe de récupération.

Coyle secoua la tête.

— Ça ne tient pas debout, Alicia. La récup s'est mise en route dès réception des coordonnées.

— Qui emploient-ils ? demanda Sevgi de l'air le plus neutre possible.

Le NYPD avait depuis longtemps un complexe de supériorité en ce qui concernait la politique des services d'urgence de la Bordure. Attitude engendrée et entretenue par le flirt désastreux de New York avec le même genre de services par le passé.

Rovayo jeta un coup d'œil à Coyle.

— Filigree Steel. Euh, quoique... (Elle claqua des doigts.) Ils ne viennent pas de se faire remplacer par ExOp ?

— Non, c'était à Seattle, ça. Ici, on a encore Filigree. (Coyle regarda Sevgi et Norton.) Ils sont plutôt bons, d'ailleurs. Plus efficaces qu'on aurait pensé. Couverture aérienne en moins de vingt minutes, équipes au sol déployées. Personne n'aurait eu le temps d'arriver avant. Soit le type est mort avec les autres à l'intérieur, soit il a plongé en ouvrant les écoutilles et il est parti à la nage dans le soleil couchant.

— Ce serait la mauvaise direction, rétorqua Norton avec sécheresse.

Coyle le regarda d'un air navré.

— Je disais ça pour la métaphore.

— Ça lui arrive, ajouta Rovayo imperturbable.

— Je ne pense pas qu'il ait plongé, dit Sevgi. Il faudrait être suicidaire, ou cliniquement fou, pour faire une telle erreur.

Coyle la regarda.

— Vous venez d'arriver ou quoi ? Vous avez vu ce qu'il s'est mitonné comme petits plats ? Vous essayez de me dire que ce fils de pute n'est peut-être pas fou ?

Sevgi fit la grimace.

— *Ce fils de pute*, comme vous dites, a passé les derniers mois seul dans l'espace. Seul, à part la compagnie sporadique d'autres membres de l'équipage ranimés le temps de se fournir en viande comestible. Au minimum, il est déséquilibré, certes, mais...

Rovayo eut un rire incrédule.

— Sans blague qu'il est déséquilibré. Il faudrait être complètement marteau pour...

— Non.

La force de cette syllabe fit taire l'autre femme. Les mots se déversèrent de la bouche de Sevgi, des mots qu'elle se rappelait avec la voix d'Ethan, presque *Verbatim*. Une conviction froide se faisait jour en elle.

— Pas besoin d'être fou pour faire tout cela. Il suffit d'avoir un but et d'être déterminé à l'atteindre. Clarifions les choses dès le début. Ce que nous avons vu dans la *Fierté d'Horkan* n'est pas un symptôme de folie. C'est la preuve d'une grande volonté. Des preuves de préparation et d'exécution dénuées de toute limite imposée par la société. Tout problème mental dont pourrait souffrir cette personne est un *résultat* de l'exécution de son plan. Pas une cause.

— À propos de préparation, dit Coyle, vous allez me dire que ces gens n'emmènent pas de rations de survie ? Au cas où quelqu'un se réveillerait au mauvais moment ?

— Personne ne se réveille au mauvais moment.

— D'accord, j'ai rien dit... (Le gros flic regarda autour de lui.) Je dirais que si, pourtant, quelqu'un s'est réveillé trop tôt, sur ce vol-ci. Et il avait les crocs.

— Ou c'était un clandestin, suggéra Rovayo. Ce serait possible ?

— Difficilement, assura Sevgi. Les mesures de sécurité sont inscrites dans le protocole de lancement. Il faudrait les pirater entre l'activation des systèmes du vaisseau et le découplage.

Rovayo hocha la tête.

— Ça représente combien de temps ?

— Quarante-cinq minutes. Il faut du temps, les vaisseaux sont vieux.

— Bon, pour la nourriture... (Coyle refusait de lâcher l'affaire.) On sait tous que l'Initiative Coloniale n'aime pas dépenser les recettes fiscales pour les gens, mais vous êtes vraiment trop fauchés pour fournir des rations de survie ? Et s'il y a un problème en vol ?

Norton soupira.

— Bon, d'accord. Tous les vaisseaux LINCOLN embarquent des rations de survie. Mais ce n'est pas le sujet. À chaque passage, il y a deux officiers de vol qualifiés, cryocappés séparément de la ca..., des passagers.

— De la ca quoi ? demanda Rovayo par curiosité.

Cargaison humaine, acheva Sevgi en silence. Ouais, on a des termes sympas, chez LINCOLN. Contraintes contractuelles. Pertes molles. Faits discrets. Frein bénéficiaire. Gestion de la perception publique.

Sevgi entra dans la danse. Commandements du NYPD. Merde aux sensibilités et aux circonstances. Il faut soutenir son coéquipier. Brusquement :

— Ce qu'on veut vous dire, c'est qu'il y a deux systèmes. Les cryocaps sont réglées par défaut pour le froid. Ça ne sert à rien de les réveiller en cas d'urgence. Ce sont des civils. Au mieux, ils pourraient courir dans tous les sens en criant « Oh mon Dieu, on va tous mourir ! » L'oxygène est trop précieux pour ça. Ils n'ont rien à apporter dans ce genre de situation. Donc, en cas de problème, tout le système se verrouille. On ne peut pas l'ouvrir avant l'accostage.

Coyle secoua la tête.

— Ouais, et si le problème, c'est que ça dégèle ?

— Comment ? (Sevgi lui lança son meilleur regard pour idiots.) On parle de l'espace. Vous savez combien il fait, là-haut ? Il n'y a pas assez de chaleur ambiante pour réchauffer les cabines d'un seul degré. La seule chose qui pourrait chauffer, ce serait le réacteur, et il est programmé pour s'éjecter en cas d'avarie.

— Bon, d'accord.

Rovayo se porta elle aussi au secours de son coéquipier. Sevgi se retint de la trouver sympathique. C'était comme quand elle croisait un miroir sans s'y attendre.

— Et l'autre système ? Les pilotes. Ils sont réglés pour se réveiller, c'est ça ?

— Pour *pouvoir* se réveiller, corrigea Norton. Dans certaines conditions. S'il y a une urgence de navigation. Défaillance de trajectoire, ou activité imprévue dans la tête de données. Là, le

vaisseau réchauffe ces deux capsules-là. Les pilotes règlent le problème, ou appellent la récupération s'ils ne peuvent pas.

Enfin, le pilote, au singulier, hein. La voix acide dans la tête de Sevgi refusait de se taire. *Parce que bon, les contribuables n'ont pas besoin de le savoir, mais depuis une dizaine d'années, on a réduit les équipes d'urgence d'environ cinquante pour cent. C'est vachement cher, vous comprenez, de gâcher un berceau de cryocap opérationnel comme ça. Les problèmes, il n'y en a presque jamais, hein, et puis pourquoi deux pilotes ? Un seul suffit largement. Ce serait excessif, non ?*

— OK, dit Coyle. Et ces types, il leur faut à boire et à manger, non ?

— Bien sûr. (Sevgi laissa Norton continuer. Elle commençait à avoir mal à la tête, peut-être à force de rester dans le virtuel.) Enfin, il y a des réservoirs d'eau, pour la masse de fusion, pour la protection contre les radiations, pour les systèmes de refroidissement. Même dans les réservoirs de secours, il y a plus que ce que pourraient boire deux mecs en quelques années. Et bien sûr, il y a de la nourriture. Mais les réserves sont calculées en partant du principe qu'ils ne vont pas rester debout très longtemps. Si c'est un problème simple, ils peuvent le régler et se rendormir. Sinon, ils envoient un SOS et se rendorment jusqu'à l'arrivée des secours.

— Et si le système ne les laisse pas se rendormir ?

Coyle refusait de la laisser apaiser son manque de confiance en la technologie. Sevgi commençait à se demander s'il n'avait pas grandi à Jésusland avant d'émigrer vers la Bordure.

— Ce n'est pas impossible, reconnut Rovayo. Si mes souvenirs sont bons, c'est arrivé à un type il y a cinq ou six ans. Il s'est réveillé et n'a pas pu se rendormir. De tout le voyage.

— Oui, je me rappelle aussi. (Norton hocha la tête.) La cryocap l'avait recraché et ne voulait plus se relancer. Un défaut des systèmes. Le type a dû attendre que l'équipe de récupération le rattrape. Si le transport est assez proche du point d'origine, les systèmes d'urgence lui font faire demi-tour et le renvoient à la rencontre des secours, ce qui réduit le temps de récupération. S'il est plus proche du point d'arrivée, il brûle son carburant d'urgence pour accélérer. D'une façon ou d'une autre, on n'a pas

besoin de beaucoup de nourriture pour que la personne survive jusqu'à la récupération.

Enfin, tempéra Sevgi pour elle-même, si on a de la chance et une bonne configuration orbitale. Mais on n'aime pas en parler. C'est ça, « un fait discret ». Le genre de truc que même les personnels accrédités de LINCOLN ne s'imaginent pas forcément expliquer. Il faut aller chercher l'info soi-même.

Mais, pendant la lente chute silencieuse de la *Fierté d'Horkan*, Sevgi avait cherché. « Le détective Ertekin possède une bonne approche analytique des enquêtes », affirmait son évaluation après un an à la PJ. « Elle fait preuve d'énergie et d'enthousiasme dans l'absorption des détails. Elle possède un vrai talent pour s'adapter rapidement aux conditions nouvelles. » En résumé : elle faisait ses devoirs. Et là, une décennie plus tard, au cœur de LINCOLN, elle avait recommencé. En faisant ses devoirs, elle avait découvert que la distance entre la Terre et Mars pouvait varier selon un facteur six. Apparemment, Mars décrivait une orbite elliptique, et cela, plus les différentes vitesses orbitales des deux planètes, signifiait que ces dernières pouvaient être distantes de soixante ou quatre cents millions de kilomètres, selon le moment du lancement. Même les oppositions – Mars et la Terre qui se rattrapaient et couraient presque côte à côte – pouvaient varier d'un million de kilomètres. Les lancements de transit de LINCOLN tenaient compte de certaines de ces variations, mais puisque le cycle se compensait au fil des ans, on ne pouvait pas attendre la distance courte pour envoyer tous les transports. Ce type plus ou moins connu qui s'était réveillé trop tôt cinq ou six ans plus tôt avait eu de la chance ; les deux planètes étaient pratiquement en opposition, d'où un trajet largement inférieur à cent millions de kilomètres.

Cette fois, le passager n'avait pas eu autant de chance. La *Fierté d'Horkan*, au bout de son cycle, faisait son retour sur plus de trois cents millions de kilomètres d'espace froid et vide.

Sans pause pique-nique.

— Bon, dit Rovayo. Donc, pas de SOS parce que le n-djinn est en rade. Mais il doit bien y avoir une sécurité manuelle, non ?

Norton hocha la tête.

— Oui. Ce n'est pas difficile à faire, et il y a des instructions pas à pas affichées dans la capsule de comm.

— Et notre gars a choisi de s'en passer.

— On dirait, oui. Il a effectué tout son retour en mode silencieux, sans doute depuis Mars, ou pas loin. Il n'y a pas assez de nourriture à bord pour faire ça, même pour une personne seule. Si on veut rester discret tout du long et attendre que le temps passe, il faut trouver autre chose à manger.

— Donc, le mec est bien maboul. (La nuance de je-te-l'avais-bien-dit dans la voix de Rovayo. Qui revient à ses suppositions initiales. Elle acceptait que ce soit un homme, mais pas qu'il puisse être sain d'esprit.) Forcément. Il n'avait pas besoin...

— Mais si, répond Sevgi d'un air détaché. (C'était le moment de lancer la nouvelle pour tout le monde.) Il avait besoin de rester silencieux. Il ne pouvait pas appeler le vaisseau de secours, et il ne pouvait pas retourner dans la cryocap, même si elle l'avait laissé faire, parce que ces deux opérations auraient signifié l'échec.

Un fragment de silence. Elle vit Rovayo lancer un coup d'œil exaspéré à Coyle. Le gros flic écarta les mains.

— L'échec de quoi ?

— De son évasion.

— C'est un peu extrême, non ? railla Rovayo. Vous ne trouvez pas ?

— Non, ce n'est pas extrême.

Sevgi s'entendait bien parler, mais elle trouvait soudain ses paroles lourdes, difficiles à prononcer. La syn l'abandonnait, se retirait de ses centres de la parole et lui laissait la lueur estompée de l'inspiration, mais aucune façon facile de la communiquer. Elle s'efforça de rester claire.

— Le vol spatial est un système fermé. On accoste en orbite, contrôle de quarantaine, examens médicaux post-cryocap, téléchargement d'ID. Une semaine, normalement, avant qu'on vous laisse descendre *via* l'ascenseur nanodock. Qui que soit ce mec, il ne voulait pas traverser tout ça. Il ne pouvait pas se permettre d'arriver cryocappé avec les autres, et il ne pouvait pas se permettre d'être secouru. Encore moins, je dirais. Ces

deux options s'achèvent par le nanodock. Il avait besoin de partir ni vu ni connu, sans être enregistré. Et c'était la seule façon.

— OK, mais pourquoi ? insista Coyle. Six ou sept mois de cannibalisme, d'isolement, de folie probable. En risquant de couler au bout du compte. Plus le court-circuitage de la cryocap, ça doit présenter des risques, non ? Merde, à la fin, à quel point voulait-il se libérer ?

Sourire amer de Norton, mais il n'ajouta rien. Non adapté à la divulgation publique. Sevgi écarta cette finasserie diplomatique.

— Peu importe. On sait bien qu'il y a des gens sur Mars qui regrettent d'avoir signé, qui aimeraient rentrer. Mais ce sont les piétons, la main-d'œuvre facile de la colonisation. Ce type, c'était autre chose. Ne serait-ce que parce qu'il sait manipuler des systèmes logiques de cryo et des installations médicales, qu'il est capable d'activer les protocoles d'atterrissage d'urgence à bord...

— Ouais, ça non plus je comprends pas, intervint Rovayo. Tout le voyage, le mec n'arrête pas de sortir les gens de cryo et de les y renvoyer. Pourquoi ne pas juste en tuer un et lui piquer sa place dans le congélo ?

— Un peu difficile à expliquer quand on te décongèle de l'autre côté, rétorqua Coyle.

Sa coéquipière haussa les épaules.

— OK, ben, tu règles la cryocap pour qu'elle te réveille une semaine avant l'arrivée, et là...

Norton secoua la tête.

— Pas possible. Les cryocaps sont codées individuellement au niveau nano pour chaque passager, et leurs paramètres de programmation sont très rigides. Ils rejetteraient automatiquement un autre passager. Il faudrait un spécialiste en biotech cryogen pour contourner le problème, et même comme ça, ce ne serait sans doute pas faisable en plein vol. Ce genre d'encodage se met en place quand le vaisseau est à quai. On coupe tout le système pour le faire. Et on ne pourrait pas coder un réveil anticipé, non plus, pour les mêmes raisons. Mais tout ce qui s'est passé ici s'inscrit dans les paramètres normaux

des systèmes automatisés. C'est une précaution programmée pour sortir un passager de cryo de manière temporaire, afin de mener une procédure médicale. Par contre, rien ne prévoit de faire l'échange de passagers, ni de les laisser se réveiller en urgence.

— Et le type était assez intelligent, ou doué, pour le savoir, dit Sevgi. Pensez-y. Il savait exactement quel système il pouvait contourner en toute sécurité, et il la fait sans déclencher la moindre alarme.

— Ouais, ouais, il est superfort en cuisine alternative, grogna Coyle. Venez-en au fait.

— Le fait, c'est que n'importe qui avec les compétences et les capacités de ce mec serait parti pour un service qualpro, donc trois à cinq ans, sans obligation de renouveler. Il aurait pu attendre, rentrer chez lui, cryocappé et riche. (Sevgi les regarda tous.) Alors pourquoi il ne l'a pas fait ?

Rovayo haussa les épaules.

— Il ne pouvait peut-être pas. Trois ans, c'est long, quand on commence. Demandez aux nouveaux de Folsom ou Quentin 2, et encore je ne parle que de taule sur Terre. Ce type est peut-être descendu de la navette à Bradbury, et au premier coup d'œil sur les rochers rouge il s'est rendu compte qu'il avait fait une connerie et qu'il ne tiendrait pas.

— Ça ne colle pas avec la force nécessaire pour un retour de ce genre, remarqua Norton d'un ton sobre.

— Non, en effet, dit Sevgi. Et de toute façon, il aurait pu appeler les vaisseaux de support dès qu'il aurait été sorti de l'enveloppe de soutien de Mars. Il n'a pas...

— Enveloppe de soutien ? (Rovayo fronça les sourcils.) C'est quoi ?

Norton hocha la tête.

— En gros, si on lance un transport LINCOLN de Mars vers la Terre et qu'il y a un problème, quelque chose qui nécessite un secours, alors les gens de Mars n'ont intérêt à se déplacer que jusqu'à un certain point. Après, le transport est si avancé sur sa trajectoire que les secours ne peuvent venir que de la Terre. Pour rentrer à la maison, il faut attendre au moins jusqu'au point de basculement, sinon ça fout tout en l'air. Les secours

ramèment le vaisseau sur Mars, et retour à la case départ, plus les pénalités décidées par LINCOLN. Il faut que les secours viennent de la Terre, parce que comme ça, quoi qu'il se passe ensuite, au moins on est rentrés. Ils ne vont pas gâcher les ressources nécessaires à vous renvoyer là-bas juste pour vous emmerder.

— Par curiosité, les pénalités dont vous parlez, ce serait quoi ? Que fait LINCOLN si vous déconnez sur Mars ?

Norton lança un autre coup d'œil à Sevgi. Qui haussa les épaules.

— Comme partout, dit Norton avec une prudence professionnelle. (Tout le monde avait été briefé sur la présentation acceptable de ça, aussi.) Il y a une série de sanctions appelées « contraintes contractuelles », mais c'est les machins normaux auxquels on s'attend. Des pénalités financières directement retenues sur le contrat ; l'incarcération dans certains cas plus graves. Si vous êtes sur une courte durée, le temps d'incarcération est ajouté au temps du contrat, sans compensation. Donc, si on a le mal du pays, ça ne paie pas de déconner.

— Ouais, lança Rovayo en haussant un sourcil. Et si on revient sur Terre ? Sans permission, s'entend ?

Norton hésita. Sevgi répondit pour lui.

— Ça n'a jamais eu lieu.

Et elle se demanda vaguement pourquoi elle souriait en disant ça. Un petit sourire froid et dur. Ethan se dressa dans sa mémoire et lui rendit son sourire.

— Oh oh ! souffla Coyle.

— Quoi, jamais ? répéta Rovayo. En trente ans, ça n'a jamais eu lieu ?

— Trente-deux ans, rectifia Norton. Le double si on compte les premiers équipages « bulle » avant le nanoforage. Comme a dit Sevgi, c'est un système fermé. Très dur à craquer.

Coyle secoua la tête.

— Je ne comprends toujours pas. Il aurait pu appeler les secours de la Terre. D'accord, il aurait fait de la taule, mais, bordel, il a fait le même temps, dans l'espace. Une sentence de prison pour col blanc, ça n'aurait pas été pire.

— Mais ce n'est pas de la prison qui l'attendait, souffla Sevgi. Coyle ne l'écoutait pas. Il cherchait encore à déverser sa colère.

— Il reste un truc que je ne comprends pas : pourquoi vous n'avez pas envoyé le vaisseau de secours dès que le n-djinn est tombé ?

— Parce qu'ils sont radins, voilà tout, marmonna Rovayo.

— Parce que ça ne servait à rien, répondit Sevgi d'une voix égale. La *Fierté d'Horkan* rentrait, de toute façon. Et, à ce qu'on en savait, l'équipage était sain et sauf.

— Elle est bonne, celle-là ! souffla Coyle d'un air incrédule.

Norton s'engagea dans la brèche :

— Ouais, *a posteriori*, oui. Mais essayez de comprendre comment ça fonctionne. Il y a juste le n-djinn qui a arrêté de nous parler. C'est déjà arrivé, sur des trajets martiens, même si on ne le mentionne pas trop en public. On a des cas où le djinn se déconnecte de manière temporaire, puis revient quelques jours plus tard. Parfois, il plante complètement. On ne sait pas vraiment pourquoi.

Il décrivit un cube invisible entre ses mains, et le poussa vers le bas. Sevgi se détourna, le visage prudemment immobile.

— L'important, ce n'est pas ça. Le vaisseau fonctionne très bien avec ses systèmes modulaires automatiques. Considérez le n-djinn comme le capitaine du vaisseau. Si le capitaine d'un de ces radeaux-usines du Pacifique meurt, pas besoin d'envoyer un vaisseau de récupération pour le ramener au port, hein ? (Petit sourire supérieur accompagnant la question rhétorique.) Avec la *Fierté d'Horkan*, c'est pareil. La perte du n-djinn n'affecte pas les protocoles de fonctionnement du vaisseau. Les tours de contrôle de Mars et de la Terre recevaient les feux verts de la *Fierté d'Horkan*. L'atmosphère à bord et la gravité rotationnelle étaient constantes, pas de rupture de la coque, systèmes cryocap opérationnels. Les machines de base fonctionnaient toutes. C'était simplement le vaisseau qui ne nous parlait plus.

Rovayo secoua la tête.

— Et le fait que ce *hijo de puta* sortait des gens du congélateur pour les découper, ça n'apparaissait nulle part ?

— Non, admit Norton avec lassitude. Nulle part.

— Sans le djinn, il n’y avait aucun moyen de savoir ce qui se passait, continua Sevgi qui commençait à s’ennuyer mais voulait persuader Rovayo qu’elle n’avait pas percé à jour les vraies motivations de LINCOLN. La récupération à mi-trajectoire était encore une décision très coûteuse pour un responsable de vol.

— Le système de base est exactement ce que son nom indique. Il nous informe d’une éventuelle avarie. Il n’y avait aucune panne visible, et puisque tout l’équipage était censé se trouver en cryocap, ça voulait dire – logiquement – qu’il ne pouvait rien lui arriver. Nous n’avions aucun moyen de savoir qu’il en allait autrement. De plus, le vaisseau gardait le cap. Dans une situation comme ça, on attend. C’est comme ça que ça marche, le vol spatial.

Rovayo encaissa la leçon sans sourciller.

— Ah ouais ? Et si le vaisseau ne vous parle pas, comment il fait pour accoster à un nanodock ?

Norton écarta les mains.

— Même réponse. Engagement automatique, l’installation d’accostage prend le relais des systèmes de pilotage pendant l’approche. Nous n’avions aucune raison de penser que ça se passerait différemment.

— On dirait que celui qui a fait ça connaissait vos systèmes sur le bout des doigts, conclut Coyle.

— Oui, en effet. Et nos misérables âmes de radins, aussi.

Sevgi écarta cette idée. Il était temps de se reprendre.

— Il connaissait nos systèmes, parce qu’il les avait étudiés, et il était capable de planifier une intrusion dans ces systèmes, ce qui implique un niveau élevé de renseignement brut et de formation technique. Et il était déterminé à survivre, avant toute autre chose, ce qui nécessite de grandes réserves de force physique et de discipline mentale. Et pourtant, cette même personne était si terrifiée d’être enregistrée à son arrivée qu’elle a accompli tout ça pour l’éviter.

Sevgi indiqua la virtualité autour d’elle. Des aspects du crime leur sautèrent au visage tandis que le système lisait une intention dans son mouvement circulaire. Des données torturées, des codes découpés et mutilés marqués de couleurs

de sirènes, des captures vidéo de fluide cryocap qui se déverse sur un sol immaculé, du sang sur les murs, et des crânes à nu.

Elle prit une grande inspiration.

— Et maintenant, vous pouvez me dire ce que ça signifie, tout ça ?

Elle n'était pas tellement en avance sur eux. Les yeux de Coyle se crispèrent quand il comprit, sa colère enfin noyée, transformée. Rovayo se figea. Norton – Sevgi se tourna pour croiser son regard – paraissait simplement pensif. Mais personne ne dit quoi que ce soit. Étrangement, ce fut la 'face de la simulation qui s'en chargea. Elle croyait qu'on lui avait posé une question.

« Les traits que vous décrivez, expliqua avec précision la femme programmée, sont caractéristiques d'un homme réagencé variante treize. »

Sevgi hocha la tête pour remercier la 'face.

— N'est-ce pas ?

Ils prirent tous le temps de digérer l'information.

— Super ! dit enfin Coyle. Il ne manquait plus que ça, un putain de trifouillé comme criminel.

6

Les systèmes d'humidification de l'enfilade dix-sept tombèrent en rade pendant la nuit du vendredi, *a priori*, et une fois de plus les systèmes de secours oublièrent de s'activer. Dans la brume qui régna tout le samedi, il fallut du temps pour que quelqu'un remarque les protections de cultures obstinément transparentes. Mais quand le soleil de l'après-midi californien finit par transpercer la brume, les cultures en incubation derrière les vitres furent frappées de plein fouet. Des sirènes se déclenchèrent sur le quai. Paniqués, Scott et Ren sortirent à pleine vitesse sur le Zodiac, mais le temps qu'ils enfilent leur combinaison de plongée et se mettent à l'eau, ils avaient perdu presque toute l'enfilade. Ils firent le tour pour vérifier, déconnectèrent le système et appelèrent Nocera pour donner les détails. Puis ils retournèrent au quai dans un silence sinistre et mouillé. Scott n'avait pas besoin d'exprimer ce qu'ils savaient tous les deux. La dix-sept était pleine à craquer. Ça devait représenter un quart de la récolte du mois. Quand Ward apprendrait la nouvelle au retour de sa vérification de la chaîne de treillis de profondeur, il péterait un plomb. C'était la troisième fois de l'été.

— Voilà ce qui se passe quand on achète ses logiciels au Texas, aussi..., plaisanta Nocera, les pieds sur la console. (Scott et lui attendaient qu'une machine de consultation de San Diego, achetée par correspondance, trouve et répare le problème.) Ward ne comprendra jamais. Si on veut la qualité de la Bordure, il faut payer les prix de la Bordure.

— C'est pas le logiciel, dit Scott parce qu'il savait que c'était vrai mais aussi parce qu'il en avait assez des piques constantes de Nocera. C'est les phoques.

— C'est le logiciel, bordel ! Ward s'est fait embobiner pour pas cher par des bouseux de culs-bénits, qui pensent sans doute

que le carbone modifié, c'est ce qu'on met sous une feuille pour faire une copie. Ces types ont au moins cinq ans de retard sur ce qui sort de la Vallée.

— Il n'y a aucun problème avec le logiciel, répéta Scott d'un ton piqué. On a eu les mêmes emmerdes en mai, avant cette putain de mise à jour.

Avant que tu sois là, n'ajouta-t-il pas. Puis il entendit le vocabulaire qu'il venait d'utiliser, et rougit de honte. Il ne jurait jamais, avant de travailler ici.

— Ouais, même merde, même logiciel de merde. (Nocera n'allait pas se taire, il était lancé. Il montra la salle.) Ward achète ses mises à jour là où il a eu le logiciel de base. Le hic, c'est que ça devrait être développé dans une firme, pas dans une ferme du Kansas. Alors que cette bouse, il l'achète toute fraîche, récemment chiée par une tête de bétail.

— Kansas ? Tu viens de dire Texas...

— Texas, Kansas, quelle différence ? répondit Nocera en haussant les épaules. C'est que...

— Laisse tomber, Emil. Il faut bien naître quelque part...

Ren s'était campée à l'entrée de la pièce, un pétard pas encore allumé aux lèvres, les mains dans la poche de sa salopette. Elle était partie dès qu'elle avait enlevé sa combinaison de plongée, sans un mot. Scott avait appris qu'il ne fallait pas la suivre, quand elle était de cette humeur-là. Il fallait lui laisser le temps de fumer un peu. Ça la calmait.

Nocera soupira lourdement.

— Écoute, Carm, c'est pas ça. Je me lâche pas sur notre Osborne chéri parce que c'est un cul-terreux. Beaucoup de gens feraient ça, par ici, mais pas moi. Il faut bien vivre, même si c'est en creusant des tunnels sous les clôtures. Mais il ne va pas me dire que les conneries à deux balles qu'on bricole chez les culs-bénits fonctionnent aussi bien que des logiciels de la Bordure. Parce que c'est pas vrai.

Ren lança à Scott un sourire fatigué.

— Ignore-le, dit-elle. Sans Ward pour le surveiller, pas moyen de savoir quel cocktail de saloperies Emil s'est mis dans le pif, aujourd'hui.

Nocera agita un index de mise en garde vers elle.

— Tu choisis tes produits, Carm, et je m’occupe des miens.

— Ça ? (Elle enleva le pétard de sa bouche et le tendit pour que tout le monde puisse l’étudier.) Ça, c’est une drogue bon marché, Emil. Ce n’est pas moi qui vais venir réclamer une avance sur salaire.

— Je t’encule.

Elle se remit le pétard aux lèvres, serra le filtre entre un pouce et un index calleux, puis inhala avec puissance. La braise incandescente brilla avec un craquement audible. Elle exhala un nuage de fumée, au travers duquel elle considéra un instant Nocera.

— Non merci. On m’a fait de meilleures propositions cette semaine.

— Ah ouais ? L’enfant de chœur, là, par exemple ?

Scott se sentit rougir de plus belle. Carmen Ren était la femme la plus belle qu’il ait vue dans la vie réelle, et puisqu’ils s’occupaient de maintenance sur le terrain ensemble, il avait eu largement l’occasion de l’étudier en détail. Elle se déshabillait dans le vestiaire avec une absence totale de réserve que le pasteur William aurait qualifiée de vaniteuse et provocatrice. Scott tournait poliment le dos chaque fois qu’elle se retrouvait ainsi nue, mais il lui arrivait quand même d’entrevoir des détails quand elle enfilait sa combinaison de plongée ou la roulait jusqu’à sa taille, dans le Zodiac, quand il faisait chaud. Sa peau avait la couleur d’un miel pâle, et ses courbes étaient subtiles mais indéniables, même dans les salopettes Ward Biosupply informes qu’ils portaient sur le quai. Mais, en plus de tout cela, Carmen Ren avait de longs cheveux raides qui coulaient comme une eau noire sur ses épaules chaque fois qu’elle les libérait de leur barrette statique, et une façon étrange, curieuse, de pencher la tête de côté pour accompagner leur libération. Ses yeux pleins d’ironie étaient tout aussi noirs et liquides, très légèrement en amande au-dessus de pommettes aussi saillantes qu’une corniche de montagne himalayenne. Quand elle se concentrait sur quelque chose, tout son visage prenait une immobilité de porcelaine qui fendait le cœur de son collègue comme le bruit de la braise sur son pétard.

Ces dernières semaines, Scott pensait souvent à Ren quand il rentrait chez lui le soir, d'une façon qu'il savait condamnable. Il avait fait de son mieux pour résister à ces impulsions, mais en vain. Elle flottait d'elle-même jusque dans ses rêves, dans des postures et des scénarios qui le faisaient rougir lorsqu'il y repensait au matin. Plus d'une fois, il s'était réveillé dur, les mains déjà sur lui-même, et la bouche pleine du goût du nom de Ren. Pire encore, il avait l'impression que, lorsque Ren le regardait, elle voyait ce noyau de désir moite, et le trouvait méprisable.

Elle fumait, et regardait Nocera comme s'il était une fuite des tonneaux de paillis.

— Tu te comportes vraiment comme une petite merde, aujourd'hui, hein ? (Elle se tourna vers Scott.) Tu veux aller prendre un café quelque part ?

— Euh, avec toi, enfin, ensemble, tu veux dire ? (Scott se mit sur ses pieds d'un bon dès qu'elle hocha la tête.) Bien sûr. Oui. Super.

— Oh, euh, avec, euh, toi ? ricana Nocera en agitant les bras comme un insecte mourant. Oh, ma chérie, mais comment diantre pourrais-je refuser une dame comme vous ? Oh, le Seigneur soit loué !

Il avait caricaturé au possible l'accent rural, mais Scott sentit malgré tout ses poings se serrer. Il avait connu suffisamment de rixes à la maison pour savoir qu'il ne se battait pas très bien, alors que Nocera avait l'air de savoir y faire. Il avait vu les cicatrices, quand son aîné se changeait, et avait reconnu la posture et le défi morne de ses yeux durs. Il avait l'impression de regarder une édition plus ancienne du frère aîné de Jack Mackenzie, celui qui s'était engagé à son seizième anniversaire et qui était rentré un an plus tard, plein d'histoires de guerre dans des endroits dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Mais il en avait ras la casquette que Nocera le prenne de haut sous prétexte que lui venait de la Bordure, et il...

Ren s'interposa entre les hommes, presque avant que Scott se soit rendu compte qu'il se tournait vers l'autre.

— J'ai dit, un café, Scott. Pas un nez cassé. (Elle indiqua la porte du menton.) Allez. On laisse cette tête de nœud se secouer la nouille.

— Ce sera beaucoup plus amusant que de jouer avec toi, Ren. (Nocera se pencha derrière Ren, pour regarder Scott dans les yeux.) Crois-moi, gamin, je la connais bien. J'ai déjà bouffé ce genre de chattes. Tu te marreras plus à te branler tout seul.

Scott s'élança, les poings levés. Une nouvelle rougeur monta en lui, jusqu'à la racine de ses cheveux et lui brûlant les joues. Il vit le sourire s'effacer du visage de Nocera, remplacé par un soudain intérêt curieux. Les bottes de l'autre homme se décollèrent sans urgence de la console pour se poser à terre. Scott savait qu'il allait se faire dérouiller, mais *merde...*

Et soudain il fut pressé contre Ren. L'odeur fugace de ses cheveux encore humides, la chaleur de sa peau et ses courbes sous les yeux de Scott, puis elle le poussa fermement vers sa porte. Elle n'avait pas l'air aimable.

— Dehors ! ordonna-t-elle en continuant à le pousser. Attends-moi en haut.

Il sortit, en trébuchant presque, la honte et le soulagement se disputant en lui à armes égales. La porte se referma derrière lui, interrompant les murmures goguenards de Nocera et la réplique rageuse de Ren. Il aurait voulu rester les écouter, mais...

Il remonta lentement le couloir de métal éclairé par des ampoules, gravit les marches qui résonnaient sous ses pas jusqu'aux bureaux du haut, puis sortit dans la lumière de l'après-midi, le souffle court. Il alla s'appuyer au bastingage d'une des passerelles d'accès, et saisit la rambarde de fibre de carbone à deux mains, comme s'il voulait la briser. Il regarda ses phalanges blanchies.

Putain de Nocera, putain de connards de la Bordure, putain d'endroit de...

Mais il avait *su*, lui rappela une petite partie de lui-même, très calme. Il avait *toujours* su comment ce serait. Il l'avait su parce qu'oncle Leland, qui avait visité la Bordure avant la naissance de Scott, l'avait prévenu. Le pasteur William l'avait prévenu à son tour, en termes saccadés qui fleuraient bon le

soufre. En larmes, sa mère aussi l'avait prévenu, plusieurs fois. Ses amis également, en riant.

Tout le monde l'avait prévenu, parce que tout le monde savait ce qu'on pensait des Républicains, sur la Bordure impie. Il ne récolterait qu'un labeur pénible et de la haine. On se servirait de lui, on lui cracherait au visage, et si les fonctionnaires de l'immigration ne lui faisaient pas un sort, alors ce serait la dette et le crime organisé. Il n'aurait aucun droit sur place, aucun recours. Il ne serait rien, il serait moins que rien, l'une des sous-classes silencieuses et corvéables. Moins cher qu'une machine, mais il devrait rester aussi silencieux, docile et efficace qu'un objet, sans quoi, « boum », n'importe quel habitant de la Bordure, exigeant et habitué à la technologie de pointe, le mettrait au rebut et le remplacerait par quelque chose qui ferait le boulot mieux, plus vite et pour moins cher.

« Mais je ne te dirai pas de ne pas y aller. » Leland, la semaine avant le départ de Scott, garé à côté de Scott devant la clôture ajourée, à regarder les couleurs baveuses dont le soleil couchant peignait l'horizon. Il ne le savait pas encore, mais Scott avait déjà payé la moitié d'avance au passeur de Bozeman. Il devait prendre le camion le mardi d'après. « Je ne te dirai pas de ne pas y aller, parce qu'il n'y a rien de mieux, ici, pour toi. Les gens détestent la Bordure, et ils ont plein de bonnes raisons pour cela, mais tu trouveras là-bas des occasions que tu n'auras pas si tu passes ici toute la vie que te donnera Dieu. L'argent ne s'est pas sclérosé, pas comme ici. Il continue à bouger, il n'est pas entièrement fossilisé en classes. Tu pourras en trouver, là-bas, le suivre. Avec un peu de chance, tu pourras même en garder. Et si tu restes, si tu te fais naturaliser, si tu fondes une famille, tes enfants en auront peut-être encore plus. Tu sais, l'éducation est gratuite dans la Bordure. Vraiment gratuite, et c'est une vraie éducation, pas comme la mascarade qu'on a ici. »

Ils étaient restés ensemble un moment, et le soir avait approfondi les couleurs du coucher de soleil. L'air commençait à se rafraîchir.

« Alors pourquoi tu es revenu, oncle Leland ? » avait-il fini par demander.

Leland avait souri et regardé ses mains usées par le travail.

« Tu poses toujours les bonnes questions, Scotty. Pourquoi je suis revenu ? Je ne sais pas. Je n'étais peut-être pas assez fort pour partir complètement. Cet endroit me manquait terriblement, tu sais. Comme à ton père. On avait toujours parlé de rentrer, et je crois que c'est ce qui m'aidait à rester là-bas. Quand Daniel a eu son accident, je ne pouvais plus parler, je n'avais plus personne. Et là, ça m'a vraiment rongé. »

Scott connaissait bien cette impression d'être rongé. Parfois il parvenait à la surmonter, pendant des jours et des jours, surtout au début, durant les petits boulots merdiques, quand le travail l'usait et ne lui laissait aucune force, aucun loisir à part le sommeil. Mais cette soif de rentrer revenait toujours, et maintenant, maintenant il avait du temps, et de l'argent de côté, il sentait le même effondrement qui avait dû prendre Leland. Il disait ses prières chaque soir, comme il l'avait promis à sa mère, allait à une église chrétienne quand il en trouvait une, mais ces derniers temps, il ne savait plus ce qu'il devait demander dans ses prières.

— Ça va mieux ?

Il sursauta. Il n'avait pas entendu Ren le rejoindre.

— Là d'où je viens, dit-il d'un ton raide, on ne parle pas comme ça à une dame.

Elle pencha la tête et lui adressa un sourire doux.

— Eh bien, là d'où je viens, on ne fait pas de ségrégation dans le langage. Mais merci quand même. C'était gentil. Surtout que Nocera t'aurait taillé en pièces. C'est un connard, Scott, mais ça ne veut pas dire qu'il ne sait pas se battre.

— Je sais. J'en ai déjà vu, des comme lui.

— Vraiment ? (Elle l'examina plus attentivement, un sourcil haussé.) Oui, sans doute. Eh bien, c'est très courageux d'avoir essayé, alors.

Il sentit quelque chose éclore en lui. Et le sentit mourir de nouveau quand Ren secoua la tête.

— Complètement crétin, mais très courageux. Bon, on va le boire, notre café ?

Ward Biosupply avait vu le jour parmi d'autres start-up de biotech marin implantées sur le quai commercial de Kwok. Avec le temps, elle avait absorbé bon nombre de ses voisines, et s'étendait à présent sur tout le nord du complexe, dans un amalgame de préfab de bureaux, de quais à sous-marins en tubulures d'acier et d'entrepôt récents. Pour trouver quelque chose qui n'appartienne pas à Ulysses Ward, il fallait remonter une des passerelles étroites jusqu'au sud, où une rangée de cantines avec vue sur la mer nourrissait les ouvriers du quai.

Ils s'installèrent chez Chung, à qui on attribuait généralement le café le moins mauvais, et où des écrans affichaient des vidéos des meilleurs clubs de bloodbeat de Singapour.

— Ça déménage, ça, dit Ren en indiquant les écrans avec sa tasse de café. C'est mieux que les saloperies acidulées qu'on entend au boulot.

— Ouais.

Il boudait encore un peu de s'être fait traiter de benêt. Et puis, il aimait bien la musique diffusée dans l'installation. Il n'approuvait pas vraiment la masse de corps serrés qui se frottaient les uns contre les autres, quasiment nus.

Elle but, et hocha la tête de plaisir en sentant le goût.

— Ouais. Et ça fait du bien de boire du café, aussi. Quitte à ce que Ward nous arrache la tête, je préfère être réveillée. Je suis debout depuis 4 heures du mat.

— Tu faisais quoi ?

Elle haussa les épaules.

— Bah, tu sais ce que c'est.

Donc, elle avait un autre travail. Et donc, elle était dans la même situation clandestine que lui, parce qu'ici, si on n'était pas clandé, un seul salaire suffisait largement. C'était la différence entre la République et la Bordure.

Ce soupçon de solidarité adoucit son humeur.

— Ça s'arrange quand on est là depuis un moment, assura-t-il. Avant de trouver ce boulot, je travaillais tout le temps, trois trucs différents. Ward aime crier un coup quand ça dérape, mais c'est un bon patron, sinon.

Elle hocha la tête.

— Ça devait être vraiment moche, là où tu étais, hein ? demanda-t-elle du tac au tac. C'était où ? Je dirais Nebraska. Ou les Dakota, peut-être ?

— Montana.

Elle haussa un sourcil.

— La guerre de l'eau. Oh, la vache, bonjour l'enfance que tu as dû avoir !

— C'était plus moche ailleurs, dit-il sur la défensive – pourtant, il aurait eu du mal à nommer un endroit où ç'avait été pire. Enfin, bon, tu vois. Difficile de trouver un boulot payé, si on ne connaissait pas les gens qu'il fallait.

— Pfff... Plus ça change...

— Pardon ?

— Laisse tomber. (Elle regarda les écrans.) Ward a fait savoir quand il reviendrait ?

— Non. Il a dit qu'il serait peut-être parti un bon bout de la journée. Il doit se préparer un sacré boulot de révision. En général, ce genre de trucs, les vérifications de treillis, il fait l'aller-retour en quelques heures. (Il hésita.) Carmen, tu permets que je te pose une question ?

— Bien sûr.

Elle avait répondu d'un air absent, comme si elle n'écoutait pas vraiment.

— D'où tu viens ?

Un regard en biais soudain. Au moins, là, elle l'écoutait.

— C'est une longue histoire, Scott. (Une gorgée de café.) Assez assommante. Tu es sûr que tu tiendras le coup ?

— J'adore qu'on me parle d'endroits où je ne suis jamais allé.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je ne suis pas d'ici ?

Mais elle souriait en disant ça, d'une façon qui appelait un sourire complice. Il s'exécuta, en rougissant à peine.

— Allez, Carmen, tu ne travaillerais pas pour Ward si tu étais née dans la Bordure. Aucun de nous ne serait là. (Il désigna la clientèle d'un mouvement du menton, et baissa la voix de deux ou trois tons, par prudence.) Tout le monde ici vient d'ailleurs. Je ne vois pas pourquoi tu ferais exception.

Elle haussa un sourcil.

— Un vrai petit détective.

— Je fais attention à ce qui m’entoure, c’est tout.

— On dirait bien, oui...

— Alors dis-moi... D’où tu viens ?

Il y eut un long silence. Scott attendit. Il avait déjà partagé ce genre de moment avec d’autres clandestins, ce fossé intangible avant la confiance, avant que chacun abandonne son lot de soupçons et parle comme deux Américains libres l’auraient fait autrefois, avant que la racaille internationaliste et les Chinois – « les Chinois *politiques* », se rappela-t-il, « tu n’es pas raciste, Scott » – aient brisé la plus grande nation du globe et rejeté ses fragments comme Moïse brisant les tablettes.

— Taïwan, dit-elle. (Il sentit son cœur s’envoler en comprenant que, oui, elle lui faisait confiance.) Tu as déjà entendu parler de Taïwan ?

— D’accord. Enfin, oui, bien sûr. (Il en balbutiait de joie.) C’est en Chine, c’est ça ? Genre, une province chinoise ?

Ren gloussa.

— Dans leurs rêves. C’est une île au large de la Chine, tu as raison. Mais on est un État indépendant. C’est écrit dans tous les traités commerciaux de la Bordure pacifique et dans tous les pactes de non-prolifération depuis un siècle. Ce qu’on appelle une économie de serre, avec le même statut que le port franc d’Angelina, la même production hyperalimentée et personne ne veut y toucher, au cas où ça casserait et où toute la Bordure pâtirait du contrecoup. C’est là que j’ai grandi.

— Alors pourquoi tu es partie ?

Elle lui lança un regard incisif. C’était une question innocente. Scott ne s’imaginait pas quittant un endroit aussi prospère. Pas si on y était chez soi, pas si on y avait grandi.

— Je veux dire, se reprit-il, tu ne devais pas être bien, là-bas... Mais, enfin, on dirait que c’est le genre d’endroit où on peut être heureux.

Elle sourit à peine.

— Eh bien, oui, ça a des bons côtés. Mais même dans les économies de serre, il y a des perdants, pas que des gagnants. Au Port-franc, tout le monde n’est pas star de cinéma ou licencié en nanotech, hein ?

— C’est clair.

Il avait un peu travaillé au Port-franc et, s'il avait le choix, il n'y remettrait jamais les pieds.

— Bon, alors comme je t'ai dit, des gagnants et des ratés, et si tu fais partie des ratés, eh bien...

— Tu ne devrais pas dire ça, Carmen. (Scott se pencha sur la table.) Tu n'es pas une ratée juste parce que tu as dû partir pour trouver une vie meilleure. Aucun de nous n'est un raté, on cherche juste l'occasion de se refaire.

Pendant un instant, elle le regarda d'un air vide. Puis la confusion disparut de son visage de porcelaine.

— Ah, oui ! différences de culture. Non, je ne parle pas de ratés dans le même sens que vous. Plutôt de ceux que la chance a ratés. Les laissés pour compte de la roue de la fortune. Ce genre de chose.

— Le même sens que nous ? (Il essaya de masquer l'humiliation.) Qui ça, nous ?

— Tu sais, les gens comme toi. (Elle eut un geste d'impatience.) Les vieux américains, ceux de l'intérieur. De la République.

— Oh, je vois. Euh, Carmen... (Il se permit un sourire supérieur.) C'est pas nous, les *vieux* Américains. C'est l'Union, ces pourritures de l'Est, ces vendus aux Nations unies. La République confédérée, c'est la Nouvelle Amérique. Le phénix qui renaît, Carm.

— Ah oui...

— Enfin, euh... (Il bredouilla de nouveau, pour trouver une formule qui ne vexerait personne.) Enfin, je sais que tu ne vas sans doute pas à l'église comme moi, depuis que je suis tout petit. Pour toi ça devait être une sorte de temple ou je ne sais quoi, mais au bout du compte, c'est pareil, hein... (Il se sentit content de la façon dont il avait évité l'impasse « Enfer et Seul Vrai Christ » du sermon du pasteur William... Il avait vu une meilleure lumière dans la succession d'Églises plus modérées dont il avait dû se contenter ces dernières années.) Quel que soit le nom qu'on donne à Dieu, si on accepte Dieu comme principe directeur de la même façon que la République, alors toute nation qui l'accepte doit réussir, non ? Doit se relever, au bout du compte, quoi que fasse Satan pour nous retenir.

Ren le regarda, l'air pensif.

— Tu es vraiment, euh... chrétien ?

— Oui, madame.

— Alors tu crois...

Son téléphone émit un bip. Elle le tira de sa poche et le colla à son oreille.

— Ouais ? (Les traits durs, comme ce matin quand elle avait reçu la nouvelle de la boucle d'humidité.) Compris. On arrive.

Elle referma son téléphone.

— Ward, dit-elle. Il est rentré, et il a les nerfs.

Les nerfs, c'était à peu près ça. Scott entendait les cris de Ward au travers des murs de métal de la salle de contrôle alors qu'ils étaient encore à l'autre bout du couloir. Il suivit Ren le long de cet espace étroit, pressant le pas pour suivre ses longues enjambées rapides. Il aurait aimé la devancer, entrer le premier au cas où Nocera se comporterait encore comme un con, mais il n'avait pas la place de passer...

La porte coulissa pour les laisser entrer. La rage de Ward se déversait, soudain à plein volume. Scott avait l'habitude, mais cette fois, il crut y entendre une tension nouvelle, qui dépassait la colère.

— ... à quoi servent toutes ces préparations si on...

Il se tut en les voyant. Ulysses Ward était un gros homme, massif, musclé par toute la natation sous-marine ou de surface imposée par son travail, chauve d'une façon qu'on ne voyait plus très souvent de ce côté de la clôture. Il rougissait sous l'effet de la colère, comme maintenant, et ponctuait son discours de mouvements agressifs des membres et de la tête. Scott ne l'avait jamais vu frapper quelqu'un, mais il donnait souvent l'impression que ce n'était pas tout à fait exclu. Nocera, peut-être avec sagesse, lui avait cédé le centre de la salle de contrôle et Ward s'y tenait à présent, les poings serrés.

— On est rentrés, dit Ren bien inutilement.

— Oui, je vois, merci. (Ward parut remarquer Scott pour la première fois.) Vous, descendez aux docks des sous-marins et regardez les compresseurs du *Lastman*. J'avais l'impression de

respirer des pets et des vapeurs pendant la dernière heure. J'ai presque été obligé de remonter, tellement c'était atroce.

Pendant une demi-seconde, avant de comprendre combien c'était idiot, Scott faillit refuser de laisser Ren avant que Ward se soit calmé. Il déglutit, répondit :

— Ça pourrait être un problème de compatibilité : tous les logiciels qu'on a pris sur le, euh, *Fell 8* étaient...

Ward le fit taire d'un regard.

— Et si c'est le cas, vous pouvez régler le problème ?

— Euh, non, mais...

— Non, exactement. Parce que je ne vous ai pas engagé comme spécialiste informatique. Alors faites ce que je dis et occupez-vous de ce que vous pouvez réparer. D'accord ? C'est pas trop compliqué pour vous ?

Scott le regarda, conscient qu'il rougissait. Il inspira un grand coup, les dents serrées, les lèvres crispées, et hocha la tête.

— Parfait, alors qu'est-ce que vous foutez encore là ?

Scott fit demi-tour et s'engouffra dans le couloir, la colère montant en lui comme une chaleur. *Encore un mois*, se promit-il en silence. *Encore un mois, et je dégage*. Jusqu'à aujourd'hui, il trouvait que Ward était pas trop mal, que c'était un *Américain*. Le type s'énervait de temps en temps, mais ça arrivait à tous les hommes. Enfin, les vrais. En général, il savait où s'arrêter. Mais là, la façon dont il lui avait parlé, dont il l'avait traité comme un péquenot de derrière la clôture qui avait merdé... Alors que depuis le début, Scott le prévenait qu'à force de récupérer des pièces d'un sous-marin pour les intégrer à un autre, on ne pouvait pas s'attendre que les systèmes tombent amoureux sans lancer toute une série de mises à niveau pour assurer la compatibilité.

Il allait descendre l'escalier vers les quais quand il prit conscience d'un subtil changement de luminosité dans le couloir derrière lui.

Il s'arrêta sur la première marche, se retourna.

Vit une grande silhouette qui remontait le passage depuis l'autre bout, et qui assombrissait la perspective étroite chaque fois qu'elle s'interposait entre Scott et une ampoule. Ce type

était très grand, massif, et il avançait avec un calme inexorable. Quelqu'un qui n'avait pas l'habitude qu'on l'arrête, qui n'avait pas dû aimer les pancartes à l'entrée, qui invitaient à sonner et à attendre qu'un membre de l'équipe vienne vous ouvrir. Il avait dû décider de descendre et de trouver celui qu'il cherchait. Scott leva le bras et lui fit un signe.

— Euh, bonjour, lança-t-il.

Si elle l'avait vu ou entendu, la silhouette n'en laissa rien paraître. Elle continua à remonter le couloir jusqu'à la porte de la salle de contrôle, apparemment vêtue d'un long manteau à l'intérieur duquel il cachait sa main, le bras raide.

Et soudain, sans prévenir, un levier bascula dans le ventre de Scott. Il y avait un problème. Un vrai.

Il remonta la marche et retourna sur ses pas au petit trot, vers le nouveau venu. Il ne dit rien de plus, ça ne servirait à rien. Il savait par expérience comment les voix rebondissaient en échos dans le métal du couloir – ce type l'avait entendu, pas de doute. Et oui, il y avait vraiment quelque chose de bizarre dans cette main tenue à l'intérieur du manteau. Cette raideur n'avait rien de normal. Il se mit à courir à toute vitesse.

Ils se retrouvèrent à la porte. Scott s'arrêta d'un coup, sonné. Ce qu'il allait dire mourut dans sa bouche. Sa mâchoire s'ouvrit, béante.

C'était le visage. Son esprit parut le faire vibrer. C'était le visage, *le visage*.

Sorti tout droit de *La Fin des temps*, les comics distribués tous les derniers dimanches du mois dans les églises, ceux qui donnaient des cauchemars aux plus petits, et que les plus grands devaient mériter avec des croix rouges dans le *Livre des actes* du pasteur William. C'était les mêmes joues creusées par la privation, la même bouche serrée, les mêmes cheveux longs et négligés devant les angles durs de la mâchoire, les mêmes yeux brûlants...

Le Regard du Jugement. Volume II, numéro 63.

Ses genoux tremblaient. Sa bouche se referma et se rouvrit. Il ne pouvait...

La porte bourdonna – il n'avait encore jamais remarqué ce bruit – et s'ouvrit. Des voix à l'intérieur, toujours en colère.

Le manteau pivota, le bras droit de l'étranger se dégagait et se leva. Quelque chose frappa Scott sur le côté du crâne et il chancela, tomba lourdement, brutalement. Dans sa tête, les éclairs se déchaînèrent, lui laissant des étincelles devant les yeux et un effet de bourdonnement dans les oreilles. Le Regard se posa brièvement sur lui, puis s'écarta et pénétra dans la salle de contrôle. L'étranger entra à sa suite.

Des cris éclatèrent. Nocera et Ward, presque à l'unisson.

— C'est une propriété privée, connard, qu'est-ce que tu...

Un silence soudain qui chanta par-dessus l'anesthésie dans sa tête là où on l'avait frappé. Puis Ward de nouveau, rempli d'incrédulité :

— Hein ? Qu'est-ce que tu branles ici, toi ? Qu'est-ce...

Une quinte de toux profonde, douce – un son qu'il avait déjà entendu.

Puis les cris commencèrent.

Terrorisé par ces sons, Scott sentit sa peau se couvrir de sueur et ruisseler. Comme la fois où Aron s'était coincé le bras dans les dents du briseur de cailloux de Dougie Straker, exactement la même sensation – le bruit d'une douleur atroce, de blessures si importantes qu'il arrachait conscience et compréhension à la voix qui le poussait, ne laissait qu'un hurlement de refus qui aurait pu appartenir à n'importe qui, et presque à n'importe quoi.

— Carmen !

Scott battit des bras. Paniqué pour elle, il se mit à genoux, puis sur ses pieds. Il sentit du sang couler dans ses cheveux. Il vacilla et faillit retomber, se retint sur le cadre de la porte au moment où elle commençait à se refermer. Le mécanisme trembla un moment contre sa main, puis céda et recula dans son logement. Scott se releva tout à fait et entra.

Il eut le temps de voir une image, comme brûlée par un flash.

Du sang partout, la couleur alarmante de cette hémoglobine projetée sur les consoles et les murs, deux ou trois poignées d'abats achetés chez un boucher bon marché glissant peu à peu sur un écran. Nocera était par terre, le visage de côté, les yeux ouverts, la joue pressée contre le sol poussiéreux comme s'il guettait le bruit de pattes des rats au sein de l'infrastructure.

Encore du sang, une large flaque d'un rouge vineux, qui s'écoulait autour de sa taille, au milieu de la poussière. Derrière lui, Ren et l'étranger luttèrent pour prendre une arme à canon court – Scott fit l'association avec l'impact faible qu'il avait entendu, l'un des fusils à requins Cressi dans le placard à l'étage. Qui aurait dû être verrouillé, il l'avait suffisamment répété à Ward, mais...

Ward était sur le dos, derrière.

Encore plus de sang ; leur patron s'y débattait, les mains crispées sur (Scott l'identifia avec une horreur distanciée) un trou rouge qui avait remplacé son ventre. Des chairs déchirées pendaient en rubans, s'étaient collées au sol et lui recouvraient les doigts comme une pâte rougeâtre où il aurait plongé les mains. La bouche de Ward était un tunnel rose béant – on voyait jusqu'aux molaires et la langue jaunâtre et exsangue qui tremblait. Les cris en sortaient par vagues écoeurantes. Ses yeux se cramponnèrent à Scott debout sur le pas de la porte, le clouèrent sur place. Écarquillés, fous de douleur et de suppliques. Scott ne savait pas si son patron le reconnaissait ou pas. Il voulut se jeter dans le combat, vomit à la place, avec une force cuisante et douloureuse. Le vomi éclaboussa la flaque de sang de Nocera.

Carmen poussa un cri désespéré.

Le hoquet du pistolet à requins.

Un autre impact, cette fois dans son cou, sous l'oreille. Il tenta de se raccrocher à quelque chose, n'importe quoi. Le sol lui sauta au visage. Du sang et du vomi, chauds et humides, contre sa joue. Il essaya de fermer la bouche ou de la détourner, échoua. La puanteur et le goût, chauds et acides, lui retournèrent de nouveau l'estomac, plus faiblement. Ses jambes se plièrent comme celles d'un insecte mutilé. Sa vision s'obscurcit sur une flaque de rouge moucheté de blanc jaunâtre. Il chercha une prière, la trouva à peu près, ne parvint pas à articuler, prononça quelques mots dans sa tête...

Notre père... ne nous délivrez pas...

Et les ténèbres.

7

Dans la soirée, les nouvelles étaient entièrement mauvaises. Outre les cadavres mutilés, la trace génétique affirmait qu'il s'était trouvé à bord de la *Fierté d'Horkan* un autre occupant humain. Cette trace-là était facile à isoler ; elle portait tout l'éventail des modifications regroupées sous le titre collectif de « variante treize ». Ou, comme l'avait dit Coyle : un « putain de trifouillé ».

Ils avaient une chasse à l'homme sur les bras.

L'audiovid récupéré restait résolument la partie la moins étoffée de leur modélisation. Les flux se composaient de quelques fragments de vidéo par satellite, depuis des plateformes occupées à autre chose et situées loin du point d'impact. Un moniteur météo en géostationnaire sur Hawaï s'était intéressé à la *Fierté d'Horkan* à la périphérie de son champ de vision, au moment où le vaisseau se jetait dans le Pacifique ; les systèmes militaires de la Bordure avaient observé l'incursion pendant que le vaisseau traversait les hautes couches de l'atmosphère, mais ils avaient cessé de s'y intéresser quand les têtes de données de LINCOLN avaient transmis leurs codes de reconnaissance. La *Fierté d'Horkan* avait largué son réacteur dans le cadre des protocoles d'entrée d'urgence, ne portait aucune arme et devait s'enfoncer sans dommages dans l'océan. L'un des satellites militaires observa le vaisseau achever la trajectoire prévue puis retourna surveiller les mouvements de troupes dans le Nevada.

Aucune des images ne montrait la moindre tentative de récupération avant l'arrivée de l'équipe côtière. Pas plus qu'une silhouette solitaire se jetant dans l'eau. Rien de tout cela n'était concluant, même amélioré à la limite de ce que l'optique dernier cri permettait. Surtout, rien n'offrait quoi que ce soit qui ressemble à une piste utile.

Ils avaient une chasse à l'homme sur les bras et ne savaient pas par où commencer.

Dans l'hôtel, Sevgi s'assit avec Norton, mangea de la nourriture qui ne la mettait pas en appétit, et bavarda sans en avoir envie. L'éclairage romantique et tamisé du restaurant ressemblait plutôt à des ténèbres qui agaçaient son champ de vision sur l'extérieur. La syn avait décidément disparu.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Norton tandis qu'elle chipotait dans sa salade de poulpe.

— À ton avis ?

C'était de la déflexion, un truc – enfin, le *seul* truc – qu'elle avait appris dans les séances de thérapie payées par le département après Ethan et toute la merde. Assis en face d'elle, le spécialiste souriait gentiment et lui renvoyait chaque question qu'elle posait avec les mêmes techniques insupportables pour la forcer à clarifier son propos. Elle avait fini par faire pareil avec lui. Certes ce n'était pas « productif », mais cela avait amené la fin des séances, ce qui était exactement son but. « Je ne peux pas vous aider si vous ne m'aidez pas », avait-il fini par dire avec un soupçon de colère dans sa voix patiente et soporifique. Il n'avait pas compris. Elle n'avait pas envie qu'on l'aide. Elle voulait faire des dégâts, des dégâts sanguinolents, faire saigner, crier, s'attaquer à toutes les facettes ineptes de la réserve sociale qui l'entravaient comme une toile d'araignée.

— Nicholson va sans doute ruer dans les brancards, dit Norton. Dire que c'est trop personnel, pour toi.

— Ouais.

— Ton poulpe ne te plaît pas ?

— J'ai pas faim.

Norton soupira.

— Tu sais que tu peux passer ton tour, Sev. Les équipes de Tsai n'ont pas envie qu'on soit dans leurs pattes, de toute façon, et la ForSéBo adorerait jouer les gros bras. Si ce type ne s'est pas noyé dans le Pacifique, il est chez eux. Ça, plus le fait que c'est un treize, ça devient le problème de l'UNGLA. Pourquoi on ne laisserait pas les Nations unies et la Bordure se disputer la juridiction ?

— Pas question. (Sevgi jeta ses baguettes dans son assiette et s'enfonça sur sa chaise.) Je ne suis pas entrée chez LINCOLN pour que ce soit facile, Tom. J'avais besoin de pognon, c'est tout. Et c'est une bonne façon d'en gagner, autant que de briser les trafics de technologies martiennes au marché noir, ou chasser les fanatiques du pied des nanodocks. Tu as vu ce qu'il a fait à ces corps ? Helena Larsen avait une vie qui l'attendait quand elle rentrerait. C'est la première chose vraiment utile que je vais faire en deux ans. C'est pour nous, point.

Norton la regarda un moment en silence. Hocha la tête.

— D'accord. Je vais demander à Tsai de donner les fichiers de l'équipe de médecine légale à LINCOLN New York. Ça devrait lever l'ambiguïté de la situation. Qu'est-ce que tu veux faire, pour Coyle et Rovayo ?

— On les garde. Force commune, soutien indispensable des polices locales. (Elle trouva l'énergie de sourire.) Ça devrait plaire aux médias de la Bordure. LINCOLN merde et plante un de ses transports dans le Pacifique, les flics de la côte ouest arrivent à la rescousse. Ça nous ouvrira quelques portes.

— Et ça nous épargnera des kilomètres.

— Oui, bien sûr. Tu connais plutôt bien la région de la baie, non ? Tu as une sœur, ici ?

Norton prit une gorgée de vin.

— Belle-sœur. Mon frère a emménagé ici il y a une quinzaine d'années, c'est un coordinateur d'asiles spéciaux pour la fondation Human Cost. Tu sais, filtrage, programmes d'intégration sociale. Mais c'est sans doute elle dont tu m'as entendu parler. Megan. On... on s'entend plutôt bien...

— Tu vas profiter qu'on est là pour passer les voir ?

— Peut-être. (Norton fronça les sourcils devant son verre.) Qu'est-ce qu'on va dire aux médias ?

Sevgi bâilla.

— Je sais pas. On verra. Si tu parles de la variante treize, je dirais qu'il faut la boucler.

— *Si* je parle de la variante treize ? Bah, je sais pas. À ton avis ? C'est moi, Sev. Tu pourrais arrêter de te la jouer cool cinq minutes ?

Elle regarda au loin, dans la pénombre du restaurant. Elle aperçut une publicité animée des années cinquante pour Mars, pas assez éclairée – un rêve de transformation nanotech, un marécage bleu et vert sur fond de rouge martien, jusqu'à l'horizon, où un soleil nouveau se levait de façon synchronisée.

— On peut se contenter de dire que c'est un criminel embarqué clandestinement, proposa-t-elle avec prudence. Disons qu'il a assassiné des membres de l'équipage, sans donner de détails – ça nous permettra de filtrer toutes les blagues qu'on va attirer. Il vient de Mars, ce sera assez la panique comme ça. Annoncer que c'est aussi un treize, c'est vraiment chercher la merde. Tu as vu la façon dont Coyle a réagi. Tu te rappelles Sundersen l'année dernière ? On n'a pas besoin d'une autre panique « l'Abomination est Parmi Nous ».

— Tu penses que ça recommencerait ? Après la fessée que leur a collée la Commission d'éthique de la presse ?

Sevgi haussa les épaules.

— La panique, ça plaît aux médias. Ça fait vendre.

— On leur donne un type racial ?

— Si l'Analyse Organique Trace nous le donne. Et de toute façon pas avant. Pourquoi ?

— Je me demande s'il est chinois, souffla Norton.

Sevgi y réfléchit un instant.

— Ouais. Pas con. On ne veut pas rejouer la fièvre de Zhang. C'était vraiment horrible. Au moins avec Sundersen, personne n'est mort.

— À part Sundersen.

— Tu sais ce que je veux dire. Tu as déjà vu les vidéos de lynchage, de l'époque de Zhang ? On nous l'a fait regarder à l'école. (Sevgi effleura ses tempes.) Je la vois encore, comme si c'était hier.

— Sale époque.

— Ouais. (Elle repoussa son assiette et planta les coudes sur la table.) Écoute, Tom, on devrait peut-être garder profil bas sur cette affaire. Pour le moment, en tout cas. Juste dire aux médias que tout le monde est mort dans l'accident, y compris lui. Après tout, il n'y a aucun problème de plausibilité. Merde, même nous, on n'a pas encore compris comment il a survécu.

— D'un autre côté, si la trace nous permet de dénicher une photo d'identité...

— Grosse supposition.

— ... alors la diffuser, ce serait notre meilleure chance de le coincer.

— Il peut changer de tête, Tom. N'importe quel salon clandestin de la baie lui fera ça pour quelques centaines de dollars. Le temps qu'on fasse circuler un visage dans les médias, il en aura changé et se sera planqué. La trace génétique, c'est tout ce qui fonctionnera.

— Si le code génétique est chinois et que ça se sait, on a le même problème.

— Mais au moins on cherchera un code spécifique.

— Avec Zhang, on cherchait un visage spécifique. Je ne me rappelle pas que c'ait fait une grosse différence. Bordel, Sevgi... (À l'improviste, Norton lui fit une imitation de Nicholson.) Tu sais que ces types-là se ressemblent tous...

Sevgi lâcha un soupçon de sourire.

— Je ne pense pas que ce soit comme ça, ici. On n'est pas chez les culs-bénits.

— Les cons sont des cons n'importe où, Sev. La République n'a pas le monopole. Regarde Nicholson, par exemple... né à New York. Comment il a pu attraper toutes ces conneries ?

— Je ne sais pas. Catho TV, par satellite ?

— Hall-le-*lu*-yah ! Louez le Seigneur, Jésus va venir me délivrer des impôts !

Ils sourirent un peu plus, mais le rire refusait encore de venir. Les corps du virtuel restaient entre eux dans la pénombre. Un serveur vint les voir et leur demanda s'ils avaient fini. Sevgi hocha la tête, Norton demanda à voir les desserts. Le serveur empila les assiettes et repartit. Sevgi se dit qu'il était particulièrement émacié pour son âge, et que son discours était étrangement modulé, comme si cela lui faisait mal de parler.

Ses traits paraissaient chinois du Nord, mais sa peau était très sombre. La compréhension la frappa à l'estomac. Elle suivit le serveur des yeux.

— Tu penses que c'est un des anciens protégés de ton frère ? demanda-t-elle.

— Hmm... (Norton suivit son regard.) Oh. J'en doute. Statistiquement, je veux dire. Jeff m'a dit qu'ils avaient deux ou trois mille nouveaux échappés des labos noirs par an, minimum. Et il s'occupe surtout de la gestion, de toute façon, il essaie de faire tenir la baraque. Ils ont cent psychologues qui travaillent, en gros, et ils sont quand même débordés.

— Human Cost, c'est de l'humanitaire, non ?

— Ouais. La Bordure leur donne un budget, mais ce n'est pas vraiment généreux. (Sa voix s'anima soudain.) Et puis, tu sais, c'est du boulot. Le genre de choses qui use. Certaines histoires qu'il m'a racontées sur ce qui sort de ces labos noirs,... je ne pourrais pas. Je ne comprends pas trop comment fait Jeff. C'est bizarre. Quand on était plus jeunes, on aurait cru que c'était lui qui avait la vocation de la justice. C'était lui l'homme de pouvoir, d'influence, pas moi. Et au bout du compte... (Norton fit un geste avec son verre de vin)... il se retrouve à faire du caritatif, et moi j'ai un gros poste chez LINCOLN.

— Les gens changent.

— Ouais.

— C'est peut-être Megan.

Il leva les yeux.

— Comment ça ?

— Peut-être que c'est ça qui l'a changé. Sa rencontre avec Megan.

Norton grogna. Un serveur arriva avec le chariot des desserts, mais rien ne leur plaisait. Ils commandèrent des cafés aux gènes enrichis, qui faisaient apparemment la réputation de l'endroit, et l'addition. Sevgi regarda de nouveau la vieille pub animée pour Mars.

— Tu sais, dit-elle lentement parce qu'ils avaient tous les deux contourné le sujet toute la soirée, le vrai problème, ce n'est pas de savoir qui est ce type. C'est qui l'a aidé à rentrer.

— Ah. Ça.

— Berner le djinn de ce putain de vaisseau ? S'il était congelé et que la capsule l'a décongelé, ç'aurait dû suffire à déclencher une alarme. Avant même qu'il soit réveillé, et bien avant qu'il ait le temps de commencer à pirater les systèmes. Et s'il n'était pas

congelé, si c'est vraiment un passager clandestin, le n-djinn n'aurait pas autorisé le décollage.

— Tu crois que Coyle et Rovayo y ont pensé ? J'ai essayé de ne pas en parler.

— Ouais. « Ça s'est déjà produit sur un vol martien, on n'aime juste pas en parler. Parfois, ils meurent, c'est tout. » Bien joué.

Norton sourit.

— C'est vrai dans une certaine mesure, Sev.

— Ouais. Peut-être une dizaine de fois en une soixantaine d'années de vol. Et en plus, on parle de défaillances matérielles, chaque fois.

— Tu penses qu'ils vont mordre à l'hameçon ?

— Quoi, les défauts secrets de l'IA n-djinn ? (Sevgi fit la grimace.) Je ne sais pas, c'est pas déplaisant. La machine n'est pas de taille face à un humain, et tout ça. Et puis, tout le monde aime connaître des secrets. Si on arrive à vendre une conspiration à quelqu'un, avec un peu de chance, ça lui bloque tout le cerveau. Des sectes secrètes qui mangent des bébés, des complots centenaires pour asservir l'humanité. Des hélicoptères noirs, des œufs volants. Ce genre de conneries, ça remplit les salles. Les facultés critiques se font la malle.

— Et pendant ce temps...

— Pendant ce temps... (Sevgi se pencha par-dessus la table, tout humour effacé de son visage.) On sait tous les deux que quelqu'un sur Mars, avec de sacrées capacités de piratage, a participé à ça. Notre cannibale mystère était congelé avec les autres, donc il faut une fraude d'identité lourde, puis il a été câblé pour se réveiller tôt, ce qui...

Norton secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Pourquoi le réveiller si tôt qu'il a dû manger tout le monde pour survivre ? Pourquoi ne pas seulement déclencher le dégel quelques semaines avant la Terre ?

Sevgi haussa de nouveau les épaules.

— À mon avis ? C'était une erreur. Celui qui a fait tomber le n-djinn n'était pas très au fait des spécificités de la cryo. Le type s'est réveillé à deux semaines de la mauvaise planète, au début

du voyage, et pas à la fin. Ça a peut-être fait griller la capsule, et du coup il ne peut pas s'y remettre. Ou alors ça ne l'a pas fait griller, mais il ne peut pas se permettre d'arriver encore congelé et de passer par la quarantaine. Quelle que soit la façon dont on regarde l'affaire, erreur ou pas, on lui a filé un sacré coup de main. Ce n'est pas juste une évasion, là, Tom. Ce type a été *envoyé*. Donc, son commanditaire a une raison bien précise en tête pour le faire débarquer sur Terre.

Norton fit la grimace.

— Eh bien, il y a un nombre de raisons limitées pour engager une variante treize.

— Ouais.

Ils gardèrent tous les deux le silence un moment. Sevgi finit par lever les yeux vers son binôme et lui offrit un léger sourire.

— On ferait bien de le trouver en vitesse, Tom.

8

Il attrapa le dernier ferry qui traversait la baie vers Tiburon, héla un autotaxi à l'arrivée et partit vers Mill Valley en baissant les vitres. Un air chaud à l'odeur végétale se déversa dans la voiture, lui ramenant le souvenir vif d'une promenade sous des acacias centenaires avec Megan, dans Muir Woods. Il la repoussa avec soin, maniant l'image par les bords comme une de ces photos anciennes, si fragiles, un fragment de miroir brisé. Il regarda la lueur douce des lampadaires et les lumières des maisons en bois en retrait des routes, encadrées par le feuillage. C'était aussi éloigné de la *Fierté d'Horkan* et de son carnage qu'il était loin de chez lui. Il suffisait d'un coup d'œil à ces routes bien entretenues et sculptées, cette végétation calme et résidentielle, pour refuser de croire que l'homme qui s'était écrasé dans l'océan le matin même, avec pour seule compagnie les cadavres qu'il avait mutilés, pouvait se trouver sous le même ciel nocturne.

Les paroles de Sevgi Ertekin lui revinrent à l'esprit. L'intensité sur son visage blême tandis qu'elle parlait.

« *On ferait bien de le trouver en vitesse, Tom.* »

Le taxi trouva l'adresse et s'arrêta en douceur sous le lampadaire le plus proche. Il tourna au ralenti, à peine plus bruyant que le vent dans les arbres, mais Tom vit tout de même s'allumer les lumières du rez-de-chaussée dans la maison, et la porte s'ouvrir. Jeff s'y encadra dans la lumière, avec un salut hésitant de la main. Il avait dû l'attendre à la fenêtre. Aucun signe de Megan.

Norton remonta l'allée incurvée, soudain écrasé par les heures écoulées et l'éloignement de New York. Des sauterelles craquetaient dans les buissons et les arbres plantés de chaque côté ; de l'eau éclaboussait la vasque de pierre au sommet de la fontaine. La maison se tenait sur la pente, étendue de tout son

long derrière le porche. Le frère de Tom descendit les marches pour le saluer, et lui posa une claque sur l'épaule.

— Tu t'es rappelé le chemin ?

— J'ai pris un taxi.

— Ah, ouais. Super.

Ils entrèrent ensemble.

— Megan n'est pas là ?

— Non, elle est chez Hilary, avec les enfants.

— Hilary ?

— Ah oui. On ne s'est pas vus depuis, euh... Hilary, c'est notre nouvelle conseillère juridique, à la fondation. Elle a des jumeaux de l'âge de Jack. Ils dorment là-bas. (Jeff Norton fit un geste vers le salon.) Viens t'asseoir. Tu bois quelque chose ?

La pièce était telle que dans son souvenir – des fauteuils en toile fatigués en face d'un écran effet cheminée dans un mur de brique brute, un tableau indigène du Nord-Ouest et beaucoup de photos de famille sur les murs. Des tapis orientaux sur un parquet ciré. Jeff leur servit un vieil arack indonésien pris dans un placard en bois flotté récupéré. Une lueur faible depuis les flammes de l'écran et des appliques de style japonais illuminèrent son profil pendant qu'il servait. Norton le regarda.

— Alors, j'imagine que tu as entendu parler de nous aux infos ?

Jeff hocha la tête.

— Ouais, je viens de voir ça. Le vaisseau de la mort LINCOLN et sa chute mystère. C'est pour ça que tu es par ici ?

— Tout juste. Un vrai cauchemar.

— Eh bien, il fallait bien que tu commences à mériter le gros salaire que tu touches tous les mois, un jour ou l'autre. (Un rapide sourire en biais pour montrer que c'était une plaisanterie. *Ouais, mais pourtant, Jeff, tu le dis quand même, hein ?*) Comment ça va, à Jefferson Park, au fait ? Tout se passe bien ?

Norton haussa les épaules.

— Comme d'habitude. Je ne me plains pas. J'ai une nouvelle partenaire, débauchée de la brigade criminelle du NYPD. Elle a quelques années de moins que moi, ça m'évite de roupiller.

— Mignonne ?

— Euh, je ne sais pas. Oui, plutôt, mais je m'en fous.

Jeff le rejoignit avec deux verres, lui en tendit un. Il sourit.

— On dit ça, on dit ça... Tu crois que tu vas te la faire, petit frère ?

— Jeff, bordel... (Pas de vraie colère, le voyage l'avait trop fatigué.) T'es obligé de toujours te comporter comme un goujat ?

— Quoi ? La fille est mignonne, et ça ne te fait rien ? Tu ne te demandes pas si tu as tes chances ? (Toujours debout, son frère avala une gorgée d'arack et lui sourit.) Allez, ça se voit dans tes yeux. Celle-là, elle te fait envie.

Norton appuya le pouce et l'index sur ses paupières.

— Tu sais quoi, Jeff ? Peut-être bien que oui, et peut-être bien que non. Mais ce n'est pas mon souci principal, pour le moment. On pourrait parler de quelque chose d'important, pour une fois ?

Il ne vit pas le changement dans l'expression de son frère, la façon dont son sourire s'estompa pour céder à une tension vigilante. Jeff recula et se laissa tomber dans le fauteuil en face, allongea les jambes. Quand Norton le regarda, il croisa son regard et esquissa un geste d'invite.

— OK, Tom, ça marche. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Je te préviens ça fait longtemps que je n'ai plus aucune influence à New York. Je peux passer quelques coups de fil s'ils ne te lâchent pas, mais...

— Non, ce n'est pas ça.

— Ah bon ?

— Non, on a les coudées assez franches. Les pouvoirs en place nous ont demandé de faire tout ce qu'il fallait pour arranger la panade.

— Et quelle panade, exactement ? Les infos ont dit que toutes les personnes à bord sont mortes.

— Ouais. Et depuis quand tu crois ce qu'elles racontent ? Il y a un survivant, et il a quitté le vaisseau. C'est une information confidentielle, Jeff. Ça reste entre nous deux. Tu n'en parles même pas à Megan.

Jeff écarta les mains. Sourire lent.

— Eh, tu crois vraiment que je raconte tout à Megan ? Tu me connais, Tom.

— Ouais, bah...

Il retint sa colère, vieille et habituelle comme le soubresaut de sa Cadillac quand il rétrogradait sans freiner.

— Alors, accouche. C'est quoi, le secret ?

— Ce type est une variante treize.

Il ressentit une satisfaction discrète devant la réaction de Jeff. Ses yeux s'écarquillèrent, sa bouche s'ouvrit pour lâcher une réponse qui ne vint pas. Norton se dit que ça sonnait un peu faux, mais il s'était habitué à cet aspect de Jeff, au fil des ans. Sa façon théâtrale, mise en scène, de se présenter au monde. Il avait toujours essayé de voir cela, avec charité, comme le prix d'admission pour entrer dans le cercle de pouvoir que son frère habitait avec tant d'aplomb quand ils étaient jeunes – mais à présent, maintenant que son frère était apparemment devenu charitable lui-même sans perdre ce vernis maniéré, Norton était obligé de se demander si Jeff n'avait pas toujours été comme ça, toujours à jouer la comédie à tout le monde.

— Tu gères ce genre de truc tous les jours, dit-il simplement. J'ai besoin de conseils.

— Tu as appelé l'UNGLA ?

— Pas encore. Et vu comme ça tourne, on ne le fera peut-être pas.

— Tu veux un conseil ? Appelle-les.

— Allez, Jeff. LINCOLN n'a même pas signé les Accords de Munich. Tu crois que ça leur ferait plaisir, de voir débarquer des mecs des Nations unies avec leurs gros sabots de traité international ?

Jeff Norton posa son verre sur une table haute en bois flotté, cousine lointaine du placard. Il se passa les mains sur le visage.

— Qu'est-ce que tu sais sur les variantes treize, Tom ?

Norton haussa les épaules.

— Comme tout le monde.

— Ce que tout le monde sait, c'est de la connerie médiatisée et de la panique pour les infos. Qu'est-ce que tu sais *vraiment* ?

— Euh, ce sont des sociopathes. Une sorte de retour à l'époque où nous étions tous des chasseurs-cueilleurs, c'est ça ?

— En gros, oui. Mais en fait, Tom, c'est comme les bonobos et les hibernoïdes et toutes les autres tentatives malavisées de ré-ingénierie génétique que nous ont collées ces imbéciles de pionniers optimistes du siècle dernier. Des tâtonnements et de mauvaises intentions. Personne n'a jamais construit une variante humaine pour lui garantir une vie meilleure, la liberté et la poursuite du bonheur. C'étaient des produits qui remplissaient un but. Les programmes de vol spatial voulaient des hibernoïdes, les bonobos étaient un rêve humide de féminité pour le patriarcat en place...

— Et pour toi aussi, non ?

Jeff lui lança un sourire en biais.

— Tu ne vas jamais me lâcher avec ça, hein ?

— Megan ne te lâcherait pas, elle.

— Megan n'est pas au courant. C'est *mon* problème, pas le sien.

— Comme c'est généreux de ta part.

— Non, c'est faible et masculin. Je le sais. Je n'aurai jamais ta rectitude morale, petit frère. Mais si j'en parle à Megan, ça ne servira à rien, sinon à lui faire de la peine, et aux gamins aussi. Et je ne veux pas faire ça. (Il leva son verre et porta un toast en direction de Norton.) Alors je bois aux erreurs qu'on assume, petit frère. Sinon, on finit par les regretter amèrement.

Norton haussa les épaules et leva son verre.

— Aux erreurs qu'on assume.

Et Megan passa dans l'esprit de Tom, ses cheveux arrosés de soleil et son rire entre les troncs des acacias ; et, plus tard, son corps nu tacheté de soleil qui se tend vers le haut pour se presser contre lui, sur les draps trempés de sueur du lit du motel.

— Donc, reprit-il pour chasser cette vision, si les bonobos étaient le rêve humide de l'autorité patriarcale, c'est quoi la variante treize ?

— La variante treize ? (Jeff lui renvoya son sourire en biais.) La variante treize, c'est le retour de notre virilité.

— Euh...

— Eh, tu n'y étais pas, petit frère.

— Tu n’as que six ans de plus que moi, Jeff. Tu n’y étais pas non plus.

— Alors va lire les livres d’histoire, si tu ne veux pas écouter ton grand frère. Je parle d’avant la Sécession. Avant l’atmosphère sur Mars. Dans le Premier Monde, la virilité est démodée. La société féminisée déferle, les mâles alpha réduisent leur population par le suicide ou des drogues de super-virilité, que leur cœur ne supporte pas – autre forme de suicide, juste plus longue et plus rigolote.

— Je croyais qu’ils avaient criminalisé ces saloperies.

Jeff lui sourit.

— Oh ouais, et ça a *vachement* bien marché ! C’est clair, *personne* ne touche aux drogues illégales, hein... Surtout pas celles qui te filent une gaule comme une matraque et te permettent de tenir toute la nuit sans faire de pause.

— Je ne pense toujours pas que ce machin ait déséquilibré quoi que ce soit. C’est de la génétique de salon, Jeff.

— Comme tu veux. Les universitaires n’ont pas encore tranché sur le sujet du virilicide, alors je ne peux pas affirmer que tu as tort. Mais tous les sociobiologistes que je connais comptent l’autodestruction des mâles alphas comme une influence majeure sur le paysage politique du siècle dernier. C’était la débandade... (nouveau sourire)... si on peut dire. Et en plein milieu de ça, on a un intérêt réduit pour la prouesse militaire comme fonction de la vie. Tout d’un coup, il n’y a que des pauvres culs-terreux du Kansas pour vouloir être militaires, parce que, bordel, c’est un boulot dangereux et qu’il doit forcément y avoir une meilleure façon de vivre. Et plus rentable, aussi. Donc, on a les pauvres qui se battent bec et ongles pour des causes... (la voix de Jeff se transforma brièvement en une parodie du Sud rural et croyant)... *qu’y comprennent pas vraiment, dame*, mais en général, les autres crient à la violation des droits de l’homme, demandent qu’on les laisse partir, parce qu’ils ne s’étaient engagés que pour financer leurs études. Et on perd, mon petit frère, on perd tout. Parce qu’on affronte des ennemis qui mangent, dorment et respirent la haine pour tout ce qu’on représente, qui se foutent de mourir du moment qu’ils en emmènent quelques-uns comme nous avec eux. Tu vois, une

société féminisée et libre d'accès est très utile, Tom, mais elle n'est pas fichue de mener une guerre dans un pays étranger.

— Je n'ai pas demandé un cours sur la Sécession, Jeff. Je t'ai posé une question sur les variantes treize.

— Oui, j'y viens. (Jeff prit une autre gorgée d'arack.) Tu vois, avant on pensait tous qu'on enverrait des robots pour mener nos guerres. Mais les robots, ça coûte cher, et personne ne leur fait vraiment confiance. Ils tombent en panne quand il fait trop chaud, ou trop froid, ou s'il y a trop de sable. Ils déconnent dans les environnements urbains, ou tuent les mauvaises personnes en masse, ou abattent des infrastructures qu'on aurait préféré garder intactes. On peut les pirater, les éteindre avec n'importe quelle console de marché noir, vu le nombre de hackers qu'on a formés nous-mêmes dans nos merveilleux programmes d'entraide internationale au MIT. Les robots peuvent être volés, recâblés, renvoyés contre nous sans qu'on le sache. Tu te rappelles le monument aux morts que papa nous avait montré quand on descendait au Nouveau-Mexique ? Le gros caillou en plein dans l'Oklahoma ?

— Vaguement.

Il eut une vision d'un gros rocher de granité pâle, brut d'un côté et poli de l'autre, d'un gris brillant qui jurait avec la pierre mate sur les autres surfaces. Des lettres noires qu'il était trop jeune pour lire. Une terre arable aride et mourante, quelques boutiques sur une autoroute droite et fouettée par le sable. Une vieille derrière un comptoir où ils avaient acheté des bonbons, les cheveux aussi gris que la pierre à l'extérieur. Triste, se rappela-t-il ; elle avait l'air triste tandis qu'ils choisissaient et payaient.

— J'avais quoi, cinq ou six ans ?

— À peine. Ça devait te passer au-dessus de la tête, mais j'en ai fait des cauchemars pendant quelques semaines. Le Trupex AS-81 que j'avais en miniature, mais, là, à taille réelle, défonçait la maison, aplatissait maman et papa, m'arrachait de mon lit et me démembrait. Tu sais que ces putains de machines sont restées dans leur hangar de dépôt pendant neuf semaines avant que le virus *Allah Akbar* se déclenche.

— Ouais, j'ai appris ça à l'école. Mais vraiment, je ne suis pas venu une leçon d'histoire.

— Ils ont massacré toute la ville, Tom. Ils l'ont ravagée. Il ne reste rien du tout, à part ce putain de rocher.

— Je sais.

— Hardesty, Fort Stewart, Bloomsdale. La base des marines à San Diego. Tout ça en moins de trois ans. Ça t'étonne que les militaires aient cherché une meilleure solution ?

— Variante treize.

— Ouaip, la variante treize. Des humains précivilisés. Tout ce qu'on était, tout ce qu'on essaie de laisser derrière nous depuis qu'on a planté nos premières récoltes, voté nos premières lois et construit nos premières villes. Je te promets, Tom, à ta place, j'appellerais l'UNGLA et je les laisserais faire. Il ne faut pas déconner, avec les treize.

— Tu crois pas que tu en fais un peu trop ?

Jeff se pencha en avant, concentré.

— Tom, la treize est la seule variante génétique que Jacobsen a jugée trop dangereuse pour lui accorder les droits de l'homme. Ce n'est pas par hasard que ces types sont enfermés ou exilés sur Mars. Qu'ils n'ont pas le droit de se reproduire. Tu parles d'un type d'humains que cette planète n'a pas vu depuis plus de vingt mille ans. Ce sont des psychotiques paranoïaques, retenus par un conditionnement militaire inculqué depuis l'enfance, et pas grand-chose d'autre. Très intelligents, très costauds et préoccupés seulement par leurs propres intérêts, quels que soient les dégâts que ça fera ou le prix que ça coûtera à quelqu'un d'autre.

— Je ne vois pas, dit Norton avec acidité, en quoi ça nous rend notre virilité.

— Parce que tu vis à New York.

Norton eut un hoquet de rire et vida son arack. Son frère le regarda avec un sourire fin jusqu'à ce qu'il ait fini.

— Je suis sérieux, Tom. Tu penses que la Sécession était motivée par les intérêts de la Bordure du Pacifique et les réformes vertes ? Ou par quelques Asiatiques lynchés et une ou deux virées ratées au Proche-Orient ?

— Entre autres choses, oui, c'est ça.

Jeff secoua la tête.

— Rien à voir, Tom. Rien. L'Amérique s'est divisée sur sa vision de ce qu'est la force. La puissance masculine contre la négociation féminine. Force contre connaissance, domination contre tolérance, simple contre complexe. Foi, Drapeau et Hymne national contre les Nouvelles Mathématiques que, soyons honnêtes, personne ne comprend à part les spécialistes en physique quantique, la Théorie de la Coopération et le Nouvel Ordre International. Et jusqu'à l'arrivée du projet Législateur, tous les facteurs pointaient vers un avenir si féminisé qu'il devenait antiaméricain.

Norton rit malgré lui.

— Tu devrais écrire des discours, Jeff.

— C'est ce que je faisais, avant, répondit son frère en redevenant sérieux. Alors réfléchis à la situation à l'époque, le vaisseau naufragé de la masculinité dans le pays, enlisé à l'étranger dans des complexités qu'il ne comprend pas, abandonné par sa technologie militaire et ses jeunes hommes. Maintenant, tu mets ces gros enfoirés de treize dans des uniformes américains... Tu les baptises « les Législateurs », et tout d'un coup ils *gagnent*. Personne ne sait exactement d'où ils viennent, il y a beaucoup de dénis qui volent dans tous les sens, mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ? L'important, c'est que ces mecs sont des soldats américains, qu'ils se battent pour nous et que pour une fois ils remportent la bataille. Réfléchis un moment, Tom, à l'effet que ça a eu, dans toutes ces petites villes que tu as survolées pour venir ici.

Jeff abaissa l'index qu'il tendait vers son frère, regarda son verre et haussa les sourcils, peut-être devant son propre élan de passion.

— Enfin, d'après ce que j'ai lu.

La pièce parut se rétrécir. Ils restèrent assis en silence. Après un moment, Jeff se leva et retourna aux bouteilles.

— Je t'en sers un autre ?

Norton secoua la tête.

— Faut que je rentre. On enquille tôt, demain.

— Tu ne dors pas ici ?

— Eh bien...

— Bon Dieu, Tom, on s'entend si mal que ça ? (Jeff se détourna du verre qu'il se servait, et foudroya son frère du regard.) Allez, tu ne trouveras plus de ferry, à cette heure-ci. Tu vas vraiment prendre un taxi pour faire tout le tour de la baie juste histoire de ne pas dormir sous mon toit ?

— Jeff, ce n'est pas...

— Tom, je sais parfaitement que je suis un trou du cul, quand ça me prend. Je sais qu'il y a des choses chez moi que tu désapprouves, et que maman et papa désapprouveraient, mais merde, tu penses que notre père a été un saint toute sa vie ?

— Je ne sais pas, murmura Norton. Mais si ce n'est pas le cas, on ne l'a jamais pris en flagrant délit.

— Tu ne m'as pas pris non plus. C'est moi qui t'en ai parlé.

— Ouais, merci beaucoup.

— Tom, je suis ton frère, bordel. Qui est-ce qui t'a trouvé ton boulot chez LINCOLN, hein ?

Norton se leva d'un bloc.

— Je ne te crois pas. Dis bonjour à Megan et aux gamins. Désolé de ne pas avoir eu le temps de leur trouver un cadeau.

— Tom, attends. Attends. (Les mains tendues, tentative d'apaisement, verre oublié.) Je suis désolé, c'était un coup bas. D'accord, oui, ce n'est pas moi qui t'ai trouvé ton boulot. Tu étais en bonne place pour l'avoir de toute façon. Mais j'ai parlé de toi en bien à beaucoup de monde, cet été-là. Et je recommencerais s'il le fallait. Tu es mon frère, tu penses que ça ne veut rien dire pour moi ?

— Megan est ta femme. Ça ne veut rien dire, pour toi ?

— Bon sang, c'est pas pareil. C'est une femme, pas, pas... (Il s'arrêta, avec un geste d'impuissance.) C'est un mariage, Tom. Ça ne fonctionne pas pareil. On a des enfants, on est fatigués, et le côté merveilleux disparaît. On cherche... quelque chose. Un truc nouveau, pour se rappeler qu'on n'est pas encore morts. Qu'on n'est pas transformés en deux petits vieux inoffensifs dans un complexe pour retraités au Costa Rica.

— C'est comme ça que tu vois papa et maman ?

— C'est ce qu'ils sont, Tom. Tu devrais aller les voir plus souvent, tu t'en rendrais compte. Et peut-être que tu comprendrais, à ce moment-là.

— Ouais, c'est ça. Tu as sauté une de tes réfugiées bonobos parce que papa et maman sont vieux. Je comprends mieux.

— Tom, tu n'as aucune idée de ce que tu dis. Tu as trente-sept ans, tu n'as jamais été marié, tu n'as pas de famille. Bon sang... (Jeff paraissait chercher à atteindre quelque chose en lui.) Écoute, tu penses vraiment que Megan s'en soucierait, si elle était au courant ? Oui, bien sûr, elle ferait semblant, elle me foutrait dehors un moment, ça pleurerait dans tous les sens. Mais au final, Tom, elle ferait ce qui vaut mieux pour les enfants. C'est eux, son monde, maintenant, pas moi. Je ne pourrais plus lui briser le cœur, même si je le voulais, même si j'essayais. C'est de la génétique, Tom, de la putain de génétique. Pour Megan, je suis secondaire par rapport aux enfants, parce qu'elle est câblée comme ça !

— Et tu sautes Nuying parce que c'est la façon dont, toi, tu es câblé ?

Jeff expira, baissa les yeux, écarta les mains.

— À peu près, oui. Mon câblage et le sien, celui de Nu. Je suis le gros mâle alpha dans la Fondation, le patriarche et le costume le plus cher en vue. Pour une bonobo, c'est une cible plus grosse que la queue de Larry Lastman.

— Donc, tu t'es senti obligé de lui rendre service, c'est ça ? Il n'aurait pas fallu la décevoir, hein...

Nouveau soupir. Cette fois, Norton entendit que son frère n'avait plus envie de se disputer. Jeff se laissa tomber dans son fauteuil. Leva les yeux.

— OK, Tom, comme tu veux. Tu n'as jamais couché avec une bonobo de ta vie non plus, donc tu ne sais pas ce qu'on ressent, toute cette soumission, toute cette féminité de fleur brisée entre les mains, comme... (Il secoua la tête.) Laisse tomber. Je t'appelle un taxi.

— Non... (Norton ressentit une étrange sensation de dérapage dans la poitrine.) Je vais rester, Jeff. Je suis désolé. C'est juste... la journée a été longue.

— Tu es sûr ?

— Oui, sûr. Écoute, je ne veux pas te juger, Jeff. Tu as raison, on n'est pas des saints. On a tous fait des choses...

Megan qui le chevauche dans le motel, lui porte ses seins à la bouche en regardant ailleurs, comme s'il était une tâche ménagère habituelle. Vers la fin, elle ferme complètement les yeux, monte et redescend sur son érection et se mène à l'orgasme, en grognant : « espèce d'enfoiré, espèce de sale enfoiré » entre ses dents serrées. Rien que d'y repenser, il en aura la gaule pendant des semaines et des semaines, même s'il est certain que ce n'était pas à lui qu'elle parlait et quand, après, il lui pose la question, elle affirme ne pas se souvenir d'avoir dit quoi que ce soit.

— ... des choses qu'on regrette, des choses qu'on effacerait si on pouvait. Moi aussi, tu sais.

Jeff le regarde d'un air curieux.

— Tu ne comprends pas le principal, Tom. (Il lève les mains, paumes ouvertes, une expression presque suppliante sur le visage.) Je ne regrette pas Nuying. Ni les autres, parce que Dieu sait que Nu n'a pas été la dernière. Je ne t'en ai pas parlé, vu la façon dont tu avais réagi. Oui, chaque fois c'est une complication émotionnelle, Tom, un stress dont je me passerais bien. Mais je n'arrive pas à regretter, à me dire que je n'aurais pas dû. Tu comprends, ça ? Tu peux supporter de savoir ça à propos de ton frère ?

« Je n'arrive pas à me dire que je n'aurais pas dû. »

Norton se rassit doucement dans l'autre fauteuil, au bord du siège. Les paroles de Jeff étaient comme des sutures qu'on lui retirait du cœur, un soulagement de la douleur qu'il n'avait pas entièrement reconnue. La vérité lumineuse de ses sentiments pour Megan emplissait ces nouveaux espaces. Il resta assis là, à essayer de faire la part des choses, et hocha la tête.

— Oui. Je peux supporter ça. Je n'ai pas trop le choix, hein ? (Il haussa les épaules, avec un fantôme de sourire.) On est frères, après tout...

Jeff hocha la tête en retour, avec vigueur.

— Merci.

— Bon, mon verre est vide, grand frère. Prépare la chambre d'amis. Megan rentre à quelle heure ?

9

Ils dormirent dans des sacs de survie usés en nanotoile – « issus de la technologie martienne ! » insistait l'étiquette élimée de celui de Scott – mais toujours à l'intérieur. « Trop d'yeux dehors », avait expliqué Ren d'un ton sinistre devant la porte du hangar le deuxième jour, alors qu'ils regardaient les étoiles qui commençaient à scintiller à l'est. « Mieux vaut ne rien leur donner d'inhabituel à remarquer ». Les bâtiments du terrain d'aviation abandonné les abritaient des scans satellites et du soleil du désert. La chaleur s'y accumulait pendant la journée, mais les fenêtres brisées depuis longtemps et les portes béantes assuraient une circulation d'air suffisante pour rafraîchir l'intérieur. Les murs de la pièce qu'ils utilisaient ne portaient plus que quelques taches de peinture, écaillée jusqu'à révéler le plâtre beige en dessous ; aucune lumière ne fonctionnait. Les toilettes et la douche, étrangement, semblaient fonctionner sans problème. Le courant de l'ascenseur menant à la tour de contrôle était coupé, mais l'escalier paraissait sans danger, et une fois au sommet, on voyait dans toutes les directions, les vieilles pistes et les espaces ouverts au-delà.

Ren passa beaucoup de temps dans la tour, à guetter sans doute l'arrivée de visiteurs indésirables et à parler à voix basse avec l'étranger, avec Lui. Et cette dernière partie inquiétait Scott, pour des raisons qu'il ne pouvait pas entièrement préciser.

Il supposait, au final, que c'était un manque de foi. Le pasteur William avait toujours dit que c'était aux prétendus libres-penseurs qu'elle manquait en premier lieu. Dieu savait que Scott était parti assez longtemps pour se laisser contaminer par le doute et la dégénérescence qu'il côtoyait chaque jour sur la côte ouest. Cette idée lui inspira une vague pointe de colère face aux nuits illuminées de LCLS, au tourbillon de stimuli

corrosifs et interminables de la vie prétendument moderne, auxquels on n'échappait pas, même à l'église. Pourtant, Dieu savait qu'il y était allé. Tous ces sermons tièdes, cotonneux et mous, toutes les prières en cercle à se tenir par la main, et les charabias de psycho de pacotille qui ne rimaient à rien, si ce n'est à justifier les faiblesses morales que les orateurs s'étaient autorisées ; trois ans et plus, à noyer la certitude de sa propre vision, à troubler l'algèbre simple du bien et du mal dont il était si totalement sûr, parce que c'était une sensation viscérale et indéniable.

Il avait mal à la tête.

Il avait mal à la tête, plus ou moins, depuis qu'il s'était réveillé à l'arrière du camion qui tanguait et qu'il avait touché le bandage enroulé juste au-dessus de ses yeux. Le docteur chez qui Ren l'avait emmené, ce soir-là près de Fresno, lui avait assuré que c'était un symptôme normal pour ce type de blessure à la tête et qu'avec un peu de chance ça passerait en quelques jours.

Le type de blessure à la tête que l'étranger avait infligée à Scott. Comment ça pourrait être normal, ça ? Il mit du temps à comprendre.

« Il reviendra », disait la voix du pasteur William par-dessus sa chaire comme un tonnerre distant, un tonnerre porté par un orage qui fonçait sur vous. On racontait qu'il avait été formé dans une des mégaéglises de Caroline du Sud avant de prendre son ministère. Quand on était saisi par les griffes de la tempête qu'il soulevait, on y croyait. « Il reviendra, et vous vous demandez comment ce sera. Eh bien, je vais vous le dire, mes amis, je vais vous le dire », avait-il promis dans un rugissement soudain. « Ce ne sera pas un jour à se réunir et à taper dans les mains comme les nègres le disent à longueur de temps. Non, mes fils et mes filles, Son retour ne sera pas une fête, ce ne sera pas un pique-nique où l'on se rendra au Paradis d'un pas léger. Quand Jésus reviendra, Il viendra porter son jugement, et ce jugement sera dur, dur pour les hommes, les femmes et les enfants, dur pour chacun d'entre nous, parce que nous sommes tous des pécheurs, et ce péché, ce terrible et noir péché, sera payé une bonne fois pour toutes. Regardez dans vos cœurs, mes

amis, regardez dans vos cœurs et trouvez-y le péché noir. Priez pour pouvoir l'extirper de votre cœur avant le jugement, car sans cela, le Seigneur s'en chargera, et le Seigneur opère sans anesthésie quand il se penche sur votre âme. »

Scott se rappelait une histoire dans les comics de *La Fin des temps*, volume III, numéro 137, « Le Triomphe à Babylone ». Drapé dans son manteau, le Sauveur erre dans les canyons de verre de New York avec un colt Navy long dans une main et un gourdin dans l'autre, façonné dans le bois taché de sueur et de sang de la croix sur laquelle il est mort. Il défonce d'un coup de pied la porte d'un café franchisé près de Wall Street et file une sacrée dérouillée aux laquais de l'argent qui s'y réunissent. Des courtières peinturlurées et en bas noirs se tordent à Ses pieds, leurs lèvres rouges ouvertes d'horreur et d'abandon, leur culotte exposée sous leur courte jupe de catin. Des hommes gras au gros nez, en costume, hurlent à la mort, en essayant de s'écarter du gourdin qui s'abat. Le sang et les paquets de café volent dans les cris. Le craquement capitalisé des os brisés.

Jugement !

Scott toucha le bandage autour de sa tête, et se dit qu'il avait peut-être eu de la chance.

Dans le camion, en regardant ce visage émacié et intense, il s'était penché pour chuchoter à Ren.

— Tu crois que c'est vraiment Lui ?

Elle l'avait regardé étrangement.

— Tu penses que c'est qui ?

— Lui. Jésus. Le Seigneur, revenu sur Terre. (Il avait dégluti, s'était léché les lèvres.) C'est, tu penses qu'on est... tu sais, à la Fin des Temps ?

Pas de réponse. Elle l'avait regardé étrangement et lui avait conseillé de se reposer, il aurait besoin de ses forces. *A posteriori*, il se rendait compte que la commotion cérébrale lui donnait peut-être l'air de délirer.

Puis le docteur, et d'autres aides en chemin. Des gens que Ren paraissait bien connaître. Un échange de camions, une maison et un lit moelleux en lisière d'une ville dont il ne vit pas le nom. Une autre longue nuit de secousses dans un véhicule

tout-terrain, pour finir à l'aube sur l'étendue déserte du terrain d'aviation.

Puis l'attente.

Il essayait de se rendre utile. Il rangeait derrière Ren et l'étranger, arrangeait leur paquetage et leur sac de couchage chaque matin – et, étonnement, il aperçut parmi les possessions de Ren une bible et une liasse roulée de papiers imprimés depuis des sites de téléchargement du ministère républicain, que lui-même connaissait bien. Il referma doucement le sac de Ren et ne regarda plus. Il n'était pas curieux de nature, mais cela le fit froncer les sourcils de temps en temps. Il évita d'y penser, autant que possible. Au lieu de cela, il prépara une table et trois couverts, avec tout ce qu'il trouva dans la tour de contrôle et les hangars. Il découvrit un Cessna à l'abandon, sans ailes, dans un coin de hangar, à moitié recouvert de bâches en plastique noir qu'il découpa pour en faire des rideaux, afin d'isoler quelques cabines de toilettes et les douches. Il s'occupait de la nourriture. Les réserves que le conducteur du tout-terrain leur avait laissées étaient surtout des autochauffantes à languette, mais il faisait de son mieux pour les transformer en repas, et les portait aux deux autres dans la tour quand ils ne faisaient pas mine de descendre manger. Il essaya de ne pas fixer l'étranger. Il avala les analgésiques prescrits par le docteur, mais en prit le moins possible, et il pria, avec diligence, chaque fois qu'il mangeait ou dormait. D'une certaine façon, cela faisait des mois que sa vie ne lui avait pas autant plu.

— Ça ne devrait plus durer très longtemps.

Il sursauta. Quand la nuit tombait, le silence de l'édifice abandonné paraissait s'approfondir, et la voix de Ren l'avait agressé comme un coup de feu. Il leva les yeux et la vit debout sur le pas de la porte qui menait à l'escalier de la tour. La lumière des derniers pinceaux rouge et or du soleil couchant se mêlait à la lueur bleuâtre des lampes de camping qu'il avait allumées. Cela faisait naître un reflet dans ses yeux et sur la fermeture du vieux blouson en cuir qu'elle portait.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je prie.

Il avait répondu d'un ton presque agressif, parce qu'il ne l'avait pas vue le faire ces derniers jours. Elle hocha la tête. Entra dans la pièce et se plia sur le sac de couchage avec une grâce inconsciente.

— Il faut qu'on parle, dit-elle d'une voix qu'il trouva fatiguée. Viens par ici.

Il faillit sursauter de nouveau.

— Pour quoi faire ?

— Je ne vais pas te mordre, Scott.

— Je, euh... je sais. Mais je t'entends bien.

— Peut-être, oui. Mais je préfère éviter de crier. Alors viens par ici.

Les lèvres serrées, il se leva de son propre sac de couchage et la rejoignit sur le sien. Elle indiqua sa gauche d'un hochement de tête, et il s'y accroupit, mal à l'aise, sans vraiment s'asseoir. L'odeur de Ren lui envahit les narines, légèrement piquante de sa sueur du désert – il ne l'avait pas vue se doucher depuis l'avant-veille. Elle le regarda dans les yeux et il sentit le même serrement dans sa poitrine. Elle indiqua l'étage du menton, le plafond et la tour au-delà.

— Tu sais qui est en haut, murmura-t-elle. Pas vrai ?

Le ravissement déferla dans les tripes de Scott, monta et rencontra le sentiment qu'elle avait fait naître entre ses côtes. Il parvint à opiner du chef, la nuque raide.

— C'est Lui, hein ?

— Oui, c'est Lui. (Elle soupira.) C'est difficile pour moi, Scott. Dans ma famille, il y avait quelques chrétiens, mais je n'en faisais pas partie. Mon expérience religieuse est... très différente de la tienne. Là d'où je viens, on a accepté que d'autres fois étaient possibles, mais tout en les considérant comme une autre façon de percevoir nos vérités. Des chemins moins éclairés, moins exacts. Je n'ai jamais pensé que ce serait *notre* vérité la moins éclairée, que les chrétiens auraient raison. Ça... (Elle secoua la tête.) Je n'ai jamais considéré ça.

Il ressentit une affection chaleureuse et protectrice pour elle, comme des flammes. Il prit la main qu'elle laissait pendre et la serra gentiment.

— Ça va aller, dit-il. Tu étais sincère dans ta croyance. C'est ce qui compte.

— Enfin, il faut croire ce qu'on voit, Scott. Non ? (Elle le regarda dans les yeux.) Il faut croire ce qu'on te dit, quand plus rien n'a de sens, non ?

Il prit une grande inspiration.

— Tout ceci a du sens pour moi, Carmen.

— Oui, mais voilà, et je ne sais pas si ta Bible parle de ça, parce que ce n'est vraiment pas ce qu'on m'avait appris sur le dernier cycle. Il dit... (un autre mouvement des yeux vers le haut)... qu'il est venu en avance, que l'heure n'est pas encore venue et qu'il doit prendre des forces. Il a du travail à faire ici, mais ses ennemis le cherchent déjà, et ils sont encore forts. Et ça signifie qu'on doit le protéger jusqu'au moment venu. Il nous a choisis, Scott. Il nous a séparés de... de...

— De l'ivraie ?

— Oui, de l'ivraie. Tu as vu ce qu'il a fait à Nocera et Ward ? Ils servaient les ténèbres, Scott. Je m'en rends compte, maintenant. Enfin, je n'ai jamais aimé Nocera, et Ward, eh bien, je le trouvais sympa, mais...

— Les pièges de Satan sont innombrables, lui dit Scott. Et ses masques sont légion.

— Oui...

Il hésita, et la regarda.

— Es-tu sa... (Il savoura le mot, maladroit sur sa langue.) Sa servante ?

— Oui. C'est ce qu'il m'a dit. Jusqu'à ce qu'un des, euh, des anges puisse venir me relever de cette tâche. D'ici là, il a dit qu'il s'exprimerait par mon intermédiaire.

Il lui tenait encore la main. Il la lâcha, retira ses mains comme si elle était trop chaude pour lui. Il essaya de ne pas fixer sa beauté irréelle.

— Tu es... tellement digne de cette tâche, dit-il d'une voix étranglée. Tu seras pleine de lumière.

Puis elle le toucha, posa la main sur la boucle de ceinture de Scott, le tira vers elle. Elle se pencha et embrassa sa bouche. Se recula.

Il resta bouche bée. Le sang lui martelait les tempes. Sous la boucle de ceinture, il se sentait soudain à l'étroit et enflé.

— Qu'est-ce que tu fais ? siffla-t-il.

Elle indiqua le plafond.

— Il est en haut, Scott. Il y reste, il veille sur nous. Tout va bien.

— Non, ce... (Il secoua la tête, perdu. Essayait d'expliquer.) C'est... un péché, Carmen.

Il avait envie de s'écarter d'elle, mais en se déplaçant, il ne parvint qu'à basculer de sa posture accroupie, et s'assit contre le mur derrière lui, toujours sur le sac de couchage. Il n'avait pas du tout réussi à mettre de la distance entre eux. Ou alors – il se posa la question après – peut-être n'avait-il pas vraiment eu envie de s'écarter.

— Carmen, supplia-t-il. Nous ne pouvons pas être des pécheurs. Pas ici. Pas maintenant. Ce serait *mal*.

Mais Carmen Ren passa simplement le pouce dans l'encolure de sa chemise, regarda sa main et tira. La fermeture statique s'ouvrit avec un petit craquement, et elle continua à descendre le pouce, ouvrant la chemise sur le renflement de ses seins dans leurs bonnets profilés. Il voyait, derrière le plastique transparent, ses aréoles pressées contre la surface intérieure de chaque bonnet. Elle leva de nouveau les yeux et lui sourit.

— Comment pourrait-ce être un péché ? demanda-t-elle simplement. Scott, tu ne comprends pas ? Tu ne le sens pas ? C'est écrit. C'est un sacrement, une purification pour toi comme pour moi. Un cadeau de Son amour. Cherche en toi. Tu ne le sens pas ?

Si, il le sentait.

Cela faisait très longtemps.

Il n'était pas vierge, plus depuis Janey Wilkins, en première. Et Janey n'avait pas vraiment été la seule avant qu'il parte pour la Bordure, même s'il essayait de ne pas s'en enorgueillir parce que ce serait un péché. Mais les filles étaient toujours venues à lui, c'était certain. Scott tenait de sa mère, grand avec de longues jambes, et il avait musclé le haut de son corps au début de son adolescence, en aidant autant qu'il pouvait à installer les

enclos et en sécurisant les rivières pour les grandes parcelles de terre de Bitterroot, afin de pouvoir payer sa scolarité entre la seconde et la terminale sans être un poids pour sa famille ni devoir s'engager dans les marines. Et malgré ses muscles et sa vigueur, il était encore doux et tendre quand il parlait, et d'après ce que Janey lui avait dit, ça ne déplaisait pas non plus aux filles.

Mais, dans la Bordure, il lui était arrivé quelque chose.

C'était peut-être le fait que le sexe était soudain partout – des corps parfaitement musclés et modelés, sans aucun moyen de savoir s'il s'agissait de vraie chair ou d'interfaces format-v artificielles, mais les corps étaient là, ils se tournaient autour sur les panneaux d'affichage, sur ces sacs de magasins haute définition que les femmes portaient par poignées comme une moisson de fruits oblongs aux couleurs vives, tenus par les tiges. Il y avait de la chair et des gémissements liquides sur toutes les chaînes non confessionnelles auxquelles il avait accès, dans toutes les publicités qu'il recevait, sur les poubelles, bon sang, et même, une fois, quand il était au Port-franc, dessinés holographiquement sur le ciel et rugissant depuis des haut-parleurs énormes le long de Venice Beach. C'était peut-être ça, ce barrage incessant, la saturation, ou alors c'était juste le mal du pays. Quelle que soit la raison, à la fin de la première année, toute l'assurance qu'il avait possédée chez lui avait disparu, comme la fumée d'un café le matin quand on le laisse dehors. Il en était resté solitaire et froid.

Carmen Ren fit fondre sa solitude comme une étoile filante. Des mois de fantasmes refoulés bouillonnèrent en lui. Sa chair, là où il la touchait, là où elle guida ses mains, était chaude et douce ; sa langue dans sa bouche avait un goût d'épice sombre et étrangère. Elle ôta pour lui l'un des bonnets profilés, et déposa le poids onctueux de son sein dans la main de Scott. Il sembla s'y loger comme s'ils étaient prévus l'un pour l'autre. Ren ramena ses mains à la ceinture de son compagnon, qu'elle desserra pour les y glisser. Il se tendit quand elle glissa ses doigts sur la base de son érection, et il lui serra durement le sein en réflexe. Elle gémit dans la bouche de Scott.

Ils se déshabillèrent mutuellement, peu à peu, s'arrêtant pour s'embrasser et se toucher jusqu'à ce qu'elle soit allongée sur son sac de couchage, nue. Elle se caressa les flancs et écarta les cuisses pour lui. Il s'appuya sur ses mains et ses coudes, un peu empoté par le manque d'habitude, et hoqueta en glissant en elle. L'air du soir était frais et animé d'une brise légère contre sa peau, et Carmen Ren était chaude, humide. Elle sourit, se tortilla, fit jouer les muscles de son vagin. Il se sentit serré sur toute la longueur de sa queue, une intimité glissante et avide, puis elle l'attira complètement sur elle, souleva les cuisses et les resserra sur ses flancs – elles étaient brûlantes dans la fraîcheur – et il jouit, soudain, sans pouvoir s'arrêter, avec un sursaut d'électrocuté.

Il baissa la tête, resta calé sur ses coudes.

— Je suis désolé.

Elle lui sourit de nouveau, se tortilla un peu et tendit les muscles autour de son érection évanescence.

— Il ne faut pas. Tu imagines ce que ça me fait, de te voir perdre le contrôle comme ça ?

— Oui, mais... (Il se sentit rougir.) Ça faisait longtemps, tu sais.

— C'est ce que je m'étais dit. Aucune importance, Scott. On a le temps. J'aime te sentir en moi. On recommencera quand tu seras prêt. (Un autre sursaut des muscles enveloppants, et des yeux écarquillés.) Oh ! d'ailleurs...

Il ne savait pas si c'était la façon dont elle parlait, aussi détendue sous lui que s'ils étaient attablés ensemble, ou si c'était le simple fait qu'elle soit là, culmination de tant de rêveries humides et désespérées quand il rentrait seul de chez Ward Biosupply. À moins que ce soit le mot, *servante*, qui tambourinait sous son crâne, encore sur ses lèvres comme son goût d'épice sombre. Il ne savait pas, mais en fait il s'en moquait. Il savait, parce que Janey le lui avait dit, qu'il mettait très peu de temps à se remettre, à pouvoir recommencer, mais même pour lui, c'était exceptionnel. Il se sentit durcir en elle, gonfler contre ce mouvement qu'elle faisait avec ces muscles, et il savait que cette fois, tout irait bien. Ce serait un long moment de délice.

Après, ils restèrent étendus sur leur sac de couchage, les membres emmêlés, adossés au mur écaillé, en partie drapés par le sac de couchage et le blouson de Ren, et regardèrent une tranche du soir nocturne à peine visible par la porte ouverte qui menait à l'extérieur. Scott trouvait que les étoiles n'avaient jamais été aussi lumineuses et douces que ce soir, même chez lui.

On aurait dit des sentinelles, qui vibraient doucement dans la noirceur bleutée, bienveillantes. Il le lui dit, et elle gloussa contre sa poitrine.

— Astronomie postcoïtale, dit-elle.

— Non, assura-t-il en lui autorisant sa plaisanterie mais sans abandonner. C'est spécial, Carmen. Nous sommes bénis, ce soir.

Elle eut un petit bruit neutre et s'étira.

— Tu sais, lui dit-elle un peu plus tard, on pourrait rester cachés là un sacré moment. Ça va être difficile.

— Ça ne me dérange pas.

— Ouais... (Elle lui passa une main sur la joue et le duvet qui y poussait.) Tu dois avoir l'habitude de vivre à la dure, hein ?

— La ForSéBo va venir nous chercher ?

— Je ne sais pas. (Elle était songeuse.) J'ai appelé des gens pour qu'ils aillent faire le ménage sur le quai. Ils couvriront nos traces, ce sera déjà ça. On a des amis, Scott. Plus d'amis que tu imagines.

— Et des ennemis, rappela-t-il.

— Ouais. Des ennemis, aussi.

Il tourna la tête pour la regarder en face.

— Dis-moi la vérité, Carmen. Est-ce la Fin des Temps ? Le moment où le monde s'achève dans les flammes et où la Bête s'élève des océans avec le nom du blasphème à son front ? Est-ce ce qui nous attend ? La bête ?

Elle hésita.

— Je ne pense pas. Il n'a pas parlé de ça. Mais voilà ce que je sais : quelque part, il y a un homme noir qui le cherche, et nous avec. Cet homme sert les ténèbres, et c'est contre lui que nous devons le protéger, Scott. Tous les deux, quoi qu'il arrive, nous sommes les serviteurs de la lumière, et nous devons ouvrir l'œil.

L'homme noir arrive. Et quand il sera là, nous devons être prêts à nous battre, si nécessaire jusqu'à la mort. Tu y es préparé ?

— Bien sûr. Je ferai tout ce qu'il faudra. Mais...

Elle se déplaça, se redressa le long du mur pour pouvoir le regarder.

— Mais quoi ?

— Lui, il ne peut pas faire quelque chose contre cet homme noir ?

— Pas encore, dit-elle avec douceur. En tout cas, c'est ce qu'il m'a expliqué. Ce n'est pas le moment. Il a d'autres préoccupations, Scott, d'autres choses à faire. C'est compliqué, je sais, je ne prétends pas tout comprendre moi-même, mais je sais ce qui m'a été révélé, et je ne peux que te le répéter. Nous devons avoir la foi, Scott, voilà ce qu'il m'a dit. C'est une force chrétienne, non ? Avoir la foi, ne pas s'opposer à ce qu'on nous révèle ?

— Euh, oui...

— Et peut-être que cela n'a pas beaucoup de sens pour le moment, mais si nous avons la foi, je pense que cela viendra. Nous avons un rôle à jouer dans cette histoire, Scott. Toi, tu as un rôle. Le Jugement dernier arrive, et... le souffle. Ceux qui s'y opposeront tomberont, ceux qui suivront dans la foi seront relevés.

— Alors, ça signifie... (Il lui serra la main. Le sang tambourinait en lui, il sentit son bas-ventre se réveiller.) Il vient vraiment pour le Jugement. C'est la fin.

Puis, d'un coup, il se rappela le regard émacié et les yeux vides de l'étranger, se souvint de ce qu'on ressentait devant ces yeux ; il leva la tête et vit le plafond, mais il ne sentait plus la chaleur de la justice, l'affirmation de tout ce qu'il s'était efforcé de croire. Au lieu de cela, venant de nulle part, il se rappela ces yeux, ce visage presque osseux, et il ne sentit que le froid et la peur.

Le Jugement dernier arrive...

10

À cinquante kilomètres de Van Horn, l'Interstate Highway 10 dessinait une bande luminescente d'un gris pâle dans la nuit du désert, s'étirant vers les montagnes basses de l'horizon dont le dénommé Eddie Tanaka n'avait jamais pris la peine d'apprendre le nom. Des étoiles ponctuaient le velours bleu-noir comme des coups de couteau, contraste blanc saisissant avec les orbes d'un rouge terne des camions automatiques qui perçaient l'obscurité dans les deux directions, en suivant l'autoroute avec une concentration de fourmi mécanique. Un bourdonnement croissait, devenait un rugissement de piste d'atterrissage puis retombait dans le lointain. Dépassait les lumières LCLS criardes de *Chez Tabitha* avec un détachement qu'aucun chauffeur humain n'aurait pu atteindre.

Enfin, peut-être une tapette, relativisa-t-il amèrement. Ils sauraient pas quoi faire de c'te marchandise-là.

Il regarda la haute pancarte du bordel – ce nom en pattes de mouche vampiriques rouges – que la Tabitha d'origine n'aurait jamais autorisée, mais elle avait tout vendu pour partir vers la Bordure dès qu'elle avait pu en tirer la somme nécessaire. Derrière ces pattes de mouche, comme en cage, des silhouettes féminines couleur de chair clignotaient, d'une définition presque égale – mais pas tout à fait, vu les contraintes légales et tout ça – à un film de personnes réelles.

« De toute façon, il n'y a pas de tapettes sur l'autoroute. Ça conduit pas, les tapettes.

— À ce que tu sais.

— À ce que Kenan sait et, lui, c'est un putain de malin.

— Malin ? Ouais, c'est ça, t'es malin, Max, sur le parking de Chez Tabitha, avec de la morve de pute sur ton blouson, et même pas une pipe en remerciement. Tous tes plans, tes projets, tes conneries de te tailler une nouvelle vie, regarde où

ça t'a rendu. De la morve sur tes fringues, et même pas une pipe. C'est dire si t'es malin, le génie... »

— Génie...

Il s'entendit marmonner, écho final de l'abrupte dispute qu'il s'était jouée sous son crâne, sut qu'il recommençait à parler tout seul, et pourquoi. Savait pourquoi il n'avait pas pris la peine, pourquoi il ne s'était pas *donné* la peine, de pousser Chrissie à lui sucer la queue.

Une fois, ça te suffit jamais, hein.

Il s'était envoyé de la synadrive dans les yeux quelques heures plus tôt, et le problème, c'était que c'était de la bonne, de sa réserve personnelle, et pas la saloperie au rabais qu'il fourguait aux gosses de Van Horn et Kent le samedi soir. Donc, il savait qu'il n'avait besoin que d'une giclée – et au début, c'était ce qu'il s'était promis, une goutte sur la surface tremblante de son œil gauche, ce que les gosses appelaient « un dosage de pirate ». Mais les fix de pirate, ça le laissait toujours déséquilibré, et encore quand tout se passait bien, ce qui n'était pas le cas ce soir, et donc quand la synadrive s'était activée, cette sensation de symétrie niquée s'était accumulée et accumulée jusqu'à ce qu'il ait l'impression que tout le côté droit de son corps était trop lent et endormi et qu'il n'en puisse plus, et donc il avait craqué et avait basculé la tête en arrière une deuxième fois avant de partir sur la route, et le liquide avait goutté sur son œil droit comme des larmes.

Avant, tu avais de la discipline. De la discipline ou de l'amour-propre, mais quelque chose qui t'empêchait de te faire ça, en tout cas.

Il se rappelait souvent cette époque, ces jours-ci, face au miroir de la piaule qu'il occupait. Plongé dans son propre regard, il ne se rappelait plus être arrivé dans cette chambre. Il ne se rappelait plus non plus le moment où tout avait foutu le camp. Où était cette époque où la syn n'était qu'un outil comme un autre, utile et utilisé avec une confiance câblée qui aurait été de l'arrogance s'il ne s'était pas senti aussi propre et bien. Avant que tout se barre en couille et qu'une fumée noire s'élève dans le coucher de soleil du Wyoming.

Avant...

« *Ouais. Et encore avant, les étés n'en finissaient jamais et tu n'avais pas besoin de payer pour ça. Tu te rappelles ? Le temps passe, Max. Fais-toi une raison. Arrête avec ta nostalgie de merde, et intéressons-nous à ce qui se passe maintenant.* »

Maintenant. De la morve et pas de pipe, sur un parking, la nuit.

Il passa la main sur son blouson, sans regarder. La synadrive lui fournit le souvenir visuel et alluma un lien avec une précision de neuromoteur, plaça le geste exactement au bon endroit, et ses doigts furent poisseux de morve. Il les frotta les uns contre les autres avec une grimace. Il n'avait pas besoin de ça, là, vu la façon dont ça tournait. Il était bien assez stressé comme ça, merci. Il lui avait dit, il lui avait *dit*, bordel, qu'il avait d'autres chats à fouetter, des trucs à régler, et que faire le maquereau, c'était pas le plus important pour lui...

« *Ouais, c'est ça..., se marra la syn. Ça fait combien de temps que tu dis ça ? Hein ? Le Génie ?*

— *C'était pas pareil, là. Si ça paie comme ça devrait, l'année prochaine à la même époque on a mis les bouts. Pour de bon.*

— *Et sinon ?*

— *Sinon, on a déjà prévu de quoi se refaire. Arrête de t'inquiéter.*

— *De quoi se refaire, hein. Et continuer à faire le mac à vie. Qu'est-ce que tu vas faire pour Chrissie, alors ? »*

Qu'est-ce qu'il allait faire, alors ? se demanda-t-il d'un air sombre. Ce qu'il allait *devoir* faire pour Chrissie alors, c'était sans doute violent. Il aurait dû le sentir depuis le début. Cette pute avait toujours été pénible, même à Houston quand elle faisait encore le trottoir. Une tignasse blonde et légère comme de la barbe à papa, et ce putain d'accent du Texas qu'elle entretenait, et maintenant les nichons qu'il lui avait fait refaire, genre gentille pépée soumise, il aurait dû savoir qu'elle commencerait à prendre des airs et des manières dès qu'il l'aurait installée au *Tabitha*. À se la jouer comme une vraie bonobo pure race, comme on le disait aux clients. Elle l'appelait à n'importe quelle heure, ou faisait chier les responsables de *Tabitha* pour qu'ils l'appellent eux, pour dire qu'elle ne voulait pas travailler parce qu'elle avait mal à la tête, ou des crampes

d'estomac, ou n'aimait pas le gros connard qui avait payé pour se la taper, assise sur le lit, les yeux brillants et à geindre. Eddie machin, Eddie truc, Eddie ce putain d'enculé, qui forçait Max à sortir toute la gamme de menace-influence-gentillesse comme si c'était un putain de numéro comique qu'elle avait envie de revoir.

« Alors pourquoi tu n'as pas plutôt emmené Serena ou Maggie se faire refaire, à la place ? Elles auraient été moins chiantes. »

Dans la super-lucidité de la syn, il savait exactement pourquoi. Mais il résista et enterra cette idée à l'arrière de son crâne, avec les invites lascives et clignotantes du panneau de pub de *Chez Tabitha*. L'obscurité relative du parking raccourcissait son champ de vision. Il cligna des yeux pour s'adapter.

— Salut, Max.

La voix le fit sursauter, lui ramena des souvenirs du Scorpion, des endroits si réels qu'il ouvrit les yeux et s'attendait presque à s'y trouver, avant le Wyoming dans cette époque plus propre.

Mais non.

Il était encore là, dans le parking désert d'un bordel texan de seconde zone, avec la morve d'une pute caractérielle qui séchait sur ses doigts, et un excès de syn qui lui faisait pétiller le cerveau.

La silhouette se détacha de l'ombre autour de sa voiture, et se mit face à lui. Une lumière violette et douce, depuis les lampes du parking, transforma le tout en une personne, mais laissa ses traits dans l'ombre. Pourtant, quelque chose dans la façon dont elle se tenait chassa les souvenirs éveillés par sa voix. La syn lui donna un nom, des traits à plaquer sur la silhouette obscure. Il la regarda, en essayant de comprendre.

— Toi ?

La silhouette bougea, eut un geste de la main.

— Mais... (Il secoua la tête.) T'es... t'es sur *Mars*, bordel...

La silhouette attendit en silence. Eddie s'approcha, les bras levés, vers une tentative d'étreinte.

— Tu es rentré quand ? La vache, mec, qu'est-ce que tu fous ici ?

— Tu ne t'en doutes pas ?

Il eut un sourire incrédule, sincère.

— Non, mec, j'ai pas la...

Et le sourire s'effondra sous le poids de la compréhension.

Pendant un instant, pas plus, le silence du désert et le bruit d'un autocamion sur l'autoroute.

Il se griffa le ventre, sous sa veste. Ses doigts se refermèrent sur la crosse du colt Citizen compact qu'il gardait à la ceinture...

Il était trop près.

Cette certitude le traversa, et ce fut une certitude de Scorpion de cette autre époque, un peu triste et lente malgré la vitesse à laquelle il vit le tout tomber en miettes. La silhouette se lança en avant, lui serra le poignet avec la force d'un étau et lui coinça le bras qui tenait presque le pistolet. Il leva le bras gauche pour se protéger, visa la gorge du mec, ou son visage, ou *trop près, bordel, trop près*, et la parade, et il n'avait rien, ne pouvait rien faire. Un coup de pied lui faucha les jambes, l'autre le poussa de tout son corps, et il tomba. Il roula sur lui-même, *ne le laisse pas te tataner avec ses bottes, tombe sur le dos, le flingue, putain, le flingue...*

L'attache avait tenu. Il toucha de nouveau la crosse du colt, le sortit et s'étala en arrière avec un rictus de satisfaction, leva le pistolet, pas de sécurité sur le Citizen, il suffisait de serrer et...

La silhouette était au-dessus de lui, découpée en noir contre le ciel. Le bras tendu, pointé...

Et quelque chose l'aplatit au sol, avec une force divine.

Une détonation étouffée. Ses oreilles l'entendirent, mais il lui fallut quelques secondes pour lui accorder la moindre importance. Les étoiles étaient juste au-dessus de lui. Il les regarda, soudain fasciné. Elles paraissaient beaucoup plus proches qu'on aurait pensé, et basses, comme si soudain elles s'intéressaient à lui.

Il toussa, sentit quelque chose s'écouler rapidement, comme de l'eau froide dans sa poitrine. Il savait ce que c'était. La syn le forçait à une lucidité impitoyable.

Il leva la tête, et c'était ce qu'il avait fait de plus dur de toute sa vie, comme si son crâne était fait de pierre massive. Il distingua la silhouette de l'autre mec, le bras pointé sur lui comme une sorte de jugement.

— Je pensais bien que tu résisterais, dit l'autre. Mais ça a fait longtemps, pour toi, pas vrai ? Trop longtemps. C'est peut-être pour ça.

Pour ça que quoi ? se demanda-t-il dans le flou. Il toussa, sentit le sang dans sa gorge. Se demanda ce que cette pauvre petite conne de Chrissie allait faire, maintenant.

— Je crois que c'est fini, pour toi, dit la voix.

Il essaya de hocher la tête, mais son crâne retomba simplement sur la surface grenue du parking, et cette fois elle y resta. Il remarqua que les étoiles s'estompaient ; le ciel paraissait plus frais qu'avant, moins velouté et plus proche du vide qu'il était en réalité.

Mourir sur le parking d'un bordel, putain de Dieu...

Il entendit le passage d'un autre autocamion sur l'autoroute, vit dans son esprit la lueur rougeâtre de ses feux arrière qui accéléraient dans les ténèbres.

Il courut pour le rattraper.

PARTIE II

SORTI DU BOIS

« L'entrave de la liberté est un outil social puissant, qu'il faut déployer en conséquence, avec sagesse et mesure. Il est donc vital de faire la part des choses entre les paramètres réels et très complexes de ce qui est socialement nécessaire, et les exigences simplistes et émotionnelles d'une hystérie populaire croissante. Sans cette distinction, les conséquences pourraient être très déplaisantes. »

Rapport Jacobsen
août 2091

11

Au final, cela se passa dans la chapelle, un peu comme il l'avait imaginé. Les prisons n'aiment pas laisser des zones sans surveillance. Mais l'approche floridienne de la réhabilitation, axée sur la foi, signifiait que la charte garantissait à chacun le droit à l'intimité de la prière, à n'importe quelle heure du jour. Ni caméra de sécurité ni surveillance humaine. La théorie était sans doute que, dans la demeure du Seigneur, les gardiens de prison n'avaient pas besoin de vous surveiller parce que Dieu s'en chargeait déjà. Personne ne semblait avoir remarqué que Dieu tirait au flanc. En trois mois, depuis qu'on avait transféré Carl de Miami, il y avait eu au moins une demi-douzaine de règlements de compte dans l'arène peu éclairée de la chapelle. Dont deux fatals.

Carl ne savait pas si à un certain niveau, l'équipe de la prison acceptait ces combats ou si une pression calme et massive venue d'en haut empêchait les enquêtes. Au final, cela revenait au même. Personne ne souhaitait ruer dans les brancards, personne ne voulait en entendre parler. La Sigma Corporation, en invoquant le statut religieux de ses opérations, se déchargeait du gros de l'étourderie administrative que la République confédérée était prête à assumer, et quelques témoignages mirifiques devant le Congrès se chargeaient d'étouffer le reste. On emportait les cadavres, dans leur housse noire.

« Tu vois, le nègre, il faut avoir confiance en notre Seigneur », avait souri le Guatémaltèque qui lui avait vendu son surin de fortune. Il avait indiqué le petit autel et la lampe à huile posée sur une étagère d'angle, même si la flamme dansante éclairait la *Virgen de Guadalupe*, noire de peau. « Comme le gouverneur dit toujours aux réunions, le Seigneur veille sur nous. Mais bon, ça ne fait pas de mal de l'aider, hein ? »

Le surin était une écharde de pragmatisme maison qui faisait écho au pragmatisme des paroles du Guatémaltèque. Quelqu'un avait ôté la lame monofil d'une scie à chantourner de l'atelier et avait fondu plusieurs perles de plastique autour de la moitié inférieure, pour former une poignée, colorée et irrégulière. Le tout mesurait moins de vingt centimètres de long, et les perles avaient été soigneusement choisies pour offrir une surface résistant aux empreintes digitales. Cela laissait bien sûr les empreintes génétiques, mais le Guatémaltèque était soigneux : il avait soigneusement oint les mains de son client avec le contenu d'un petit flacon tiré de son autel. Brève puanteur de molécules hi-tech au milieu de la chaleur de pets et de patchouli de la cellule, pendant que Carl faisait pénétrer le produit, puis le contact volatil s'évapora et lui laissa une sensation de froid sur les mains. Pendant trois ou quatre heures, toutes les cellules de peau qui tomberaient de ses mains seraient inutilisables pour un détecteur de gènes. Le mélange d'odeurs low-tech et hi-tech le fit vaguement frissonner. Souvenir d'une sortie nocturne dans les bidonvilles de Caracas, préparé au pire. Le centre-ville étendu devant lui comme un bol d'étoiles, la chaleur proche des lampadaires mourants là où il rôdait. La confiance en une arme bien choisie, et en ce qu'elle pouvait faire.

Bien sûr, le monofil finirait par trancher le plastique et déloger la lame, qui tomberait. Mais à ce moment-là, l'arme aurait déjà été abandonnée à travers la grille d'une bouche de ventilation du sous-sol. Comme beaucoup d'autres choses dans le centre correctionnel en partenariat (Sigma Holdings) de l'État de Floride du Sud, c'était une option strictement à court terme.

Et coûteuse.

« Dix-sept », avait demandé le Guatémaltèque. Il appréciait assez Carl pour ajouter des explications : « Danny prend de gros risques dans l'atelier, pour assembler un machin pareil. Après, il faut que je le stocke. Que je te tartine les mains. Que je trouve le temps de repos pour le transfert. Un service comme ça, c'est pas donné. » Carl avait regardé le visage anthracite et lisse de son fournisseur, haussé les épaules et hoché la tête. Il y avait un certain degré de solidarité raciale dans South Florida State, mais il valait mieux ne pas trop pousser. Et il avait les dix-sept

en question. En fait, il possédait vingt-quatre capsules d'endorphine vingt-milli, la monnaie de contrebande supérieure dans la prison. Et tant pis s'il en aurait besoin dans quelques semaines pour les échanger contre le *griego* frelaté que Louie le Chimiste lui trouverait cette fois. Et tant pis s'il avait besoin d'endorphines pour ses propres blessures dans quelques heures. Se concentrer sur l'immédiat. Il avait besoin de ce surin, maintenant. Il s'inquiéterait du reste plus tard, s'il en avait l'occasion.

Se concentrer sur l'immédiat.

Ce qui le déprimait le plus dans sa vie en prison, c'est qu'il se retrouvait de plus en plus souvent à penser comme ses codétenus. « Comportement adaptatif », comme aurait dit Sutherland. Comme se retrouver à se masturber devant du porno à la noix, ce dont il ne s'était pas non plus privé depuis que le système pénitentiaire de Floride l'avait pris dans son giron poisseux. Il estimait qu'il valait mieux ne pas y penser du tout.

Il sortit donc de la cellule du Guatémaltèque et retourna d'un pas détendu dans l'allée centrale de l'aile B, le bras droit légèrement plié. Sous sa manche, le froid de la lame de monofil se réchauffa lentement contre sa peau. Un échafaudage de nanocarb gris s'élevait de chaque côté, soutenant trois niveaux de galeries et les rails des grosses caméras de surveillance. Le toit de cette aile était fait d'arches transparentes, et la lumière de fin d'après-midi passait jusque dans la salle. Presque tout le monde était de sortie pour des projets de travail en partenariat, afin de payer sa dette à la société dans les coffres de Sigma. Les rares qui restaient dans l'aile B se promenaient seuls ou par deux, ou formaient de petites grappes dans des coins. Les conversations s'interrompaient sur son passage, les yeux pivotaient pour l'observer. Dans la galerie inférieure droite, un détenu de longue date, une masse appelée Andrews, le regarda et hocha imperceptiblement la tête, pour le saluer ou confirmer quelque chose. Soudain, malgré le soleil, Carl eut froid.

Ce n'était pas le combat qui approchait. Équipé comme il l'était à présent, Carl était à peu près certain de pouvoir se débarrasser de Dudeck sans problème. Soit les Aryens n'avaient

pas de connexion hors de la prison, soit ils n'avaient pas fait leurs recherches. Tout ce qu'ils savaient de Carl Marsalis, c'était qu'il parlait bizarrement pour un nègre, qu'il venait de Miami par une sorte de vide juridique de détention, et qu'il était vieux – quarante et un ans. Ils le prenaient pour une sorte de terroriste, donc un étranger et un lâche qui méritait ce qui allait lui arriver. Ils croyaient en tout cas que Jack Dudeck, la vingtaine et couvert de tatouages, allait lui éclater la gueule. D'où qu'il vienne, le nègre allait apprendre le respect.

Ce n'était pas le combat. C'était l'impression croissante du piège qui l'accompagnait.

Trois mois dans ce nouvel enfer corporatiste, avant ça cinq semaines dans l'unité « hauts risques de Miami ». Pas de procès, pas de caution. Dates d'audience pour remise en liberté repoussées à qui mieux mieux, accès aux avocats refusé. Les appels et les pressions diplomatiques de l'UNGLA rejetées sommairement, sans perspective d'amélioration. Il sentait le temps lui échapper comme une hémorragie. Il y avait une enquête en cours dont personne n'avait envie de parler, mais Carl savait que c'était en rapport avec Caracas et la mort de Richard Willbrink. Forcément. Les relations entre les Nations unies et la République n'avaient jamais été bonnes, mais la législation de Floride n'aurait jamais tenu contre la diplomatie d'envergure – pas pour une simple descente des mœurs qui pouvait déjà le piéger tendu par les flics. Non, quelque part dans le processus, quand l'équipe des mœurs l'avait emmené au poste pour suspicion de crime foetal en association, ses papiers avaient déclenché une alarme de haut niveau. Des liens avaient été faits, à Langley, à Washington ou dans une autre base secrète plus au sud, et la Bête de la Sûreté nationale s'était réveillée. Des agences fantômes qui cherchaient à se venger, à venger l'un des leurs en secret. Ils feraient un exemple de Carl Marsalis, et pendant qu'ils préparaient leurs jouets juridiques, il resterait enfermé *sine die* dans une prison de la République. Et s'il plantait Jack Dudeck aujourd'hui comme il en avait bien l'intention, on ne l'inculperait pas forcément, mais on le remettrait quand même dans la gestion spéciale, ce qui fournirait l'excuse rêvée pour prolonger d'autant sa détention,

voire ajouter une sentence préventive en plus. Plusieurs fois ces quelques mois, il s'était réveillé paniqué, le souffle court, avec la certitude onirique qu'il ne sortirait jamais. Ça commençait à ressembler à une prémonition.

Il verrouilla cette peur, la transforma tranquillement en colère et l'aviva. Il s'arrêta devant la porte de l'aile B et leva le visage pour le laser. La lumière bleue effleura ses traits, la machine consulta les archives en temps réel et la porte s'entrouvrit. Il traversa. La chapelle était sur la gauche, à mi-chemin dans un couloir d'environ cinquante mètres qui menait aux réserves de la cuisine. Les caméras de surveillance le suivraient pendant environ vingt-cinq mètres, le verraient tourner dans l'impressionnante double porte en génoteck sculpté, et puis plus rien. Carl sentit la toile s'activer avec un frisson, rugueuse sous les chlorures frelatés du *griego* de Louie.

« *Allez, Jackie. Au boulot.* »

La porte de la chapelle s'ouvrit doucement sous sa poussée, se recula sur ses gonds hydrauliques et lui montra deux rangées de prie-Dieu, également en génoteck. Les meubles formaient autant d'îles sur le brillant du sol de verre fondu. L'architecture intérieure s'élevait modestement, en écho d'une église moderne. Des spots à facettes faisaient briller l'autel et le lutrin. Dans l'espace entre l'autel et les premiers prie-Dieu, Jack Dudeck attendait à côté d'un autre Aryen, plus baraqué. Ils portaient tous les deux leur salopette officielle bleue, mais roulée jusqu'à la taille, les manches nouées entre elles. Un tee-shirt basique, gris et sans manches, dévoilait leurs épaules. Un troisième mec, genre adepte des bancs de muscu, crâne rasé, se leva de sa position accroupie entre deux prie-Dieu. Il mâchait un chewing-gum.

— Salut négro, lança Dudeck.

Marsalis hocha la tête.

— T'avais besoin d'aide ?

— Nan, j'ai pas besoin d'aide pour te découper le cul, bamboula. Marty et Roy s'assureront juste qu'on nous dérange pas.

— Tout juste, négro.

Le mâcheur de chewing-gum se glissa entre les prie-Dieu, les yeux pleins de son sourire, la voix à la limite de l'insulte. Carl écrasa une rage montante et pensa à lui arracher les yeux avec les ongles.

« *Contrôle, trempouille.* »

C'était déprimant. La même impression de glissement, de perte de contrôle de ses réactions. Depuis quatre mois, il pouvait suivre son changement d'attitude face aux vieux épithètes raciaux qu'on utilisait encore largement dans la République. Nègre. Les premières fois, c'était déstabilisant et presque mignon, comme se faire gifler avec un gant de duel. Avec le temps, c'était de plus en plus proche du glaviot que c'était censé être. Le fait que les autres Noirs de la population générale utilisent ce genre d'épithètes entre eux, négro ou d'autres, ne faisait rien pour calmer sa colère croissante. C'était une défense locale, et il n'était pas d'ici. Que ces Républicains aillent se faire foutre, avec leur société de chimpanzés.

« *Contrôle.* »

Le mâchouilleur de chewing-gum remonta lourdement l'allée jusqu'à lui. Carl se déplaça vers les prie-Dieu de droite et attendit, croisant le regard de l'Aryen quand il arriva à sa hauteur, et y guettant l'attaque, si elle devait venir. Il s'attendait à un coup de pied au tibia et un uppercut du coude vers le menton, de la gauche. Il ne voulait pas montrer son surin à Dudeck trop tôt.

Mais l'autre mec était aussi bon que l'avait dit Dudeck. Il le dépassa avec un reniflement de mépris et se campa à la porte. Carl descendit l'allée, sentant la maille comme une excitation physique, comme le frisson de freins fatigués. Ce n'était pas idéal, mais la puissance montante suffirait. Il s'écarta d'entre les deux derniers prie-Dieu et fit face à Dudeck, au-dessus de cinq mètres de verre fondu. Il leva sa main gauche dans un geste désinvolte censé détourner l'attention de sa main droite, et se réjouit intérieurement de voir le regard de Dudeck suivre le mouvement.

— Alors, le péquenaud, tu veux me dire à quel point t'es un dur, maintenant ? demanda Carl avec une fausse révérence dans la voix. Le Sud renaîtra un jour, va...

— Le Sud est déjà revenu, bamboula, cracha le gros Aryen à côté de Dudeck. La République confédérée, c'est l'Amérique blanche.

Carl laissa son regard glisser rapidement vers celui qui venait de parler.

— Ouais, et on dirait que ça vous a bien réussi.

Le gros Aryen se vexa et avança. Dudeck leva la main et le repoussa en arrière sans quitter Carl des yeux.

— Pas la peine de t'énerver, Lee, dit-il doucement. Ce...

— Jack ! (Un murmure pressé depuis la porte. La vigie qui faisait de grands gestes.) *Jack !* Les gardiens rappellent.

Le changement fut irréel, presque comique. En quelques secondes, les deux Aryens devant Carl se mirent à genoux sur un prie-Dieu, côte à côte, leur tête rasée penchée en prière. À la porte, la vigie descendit deux rangées et en fit autant. Carl ravala un gloussement et trouva un siège pour lui, loin de Dudeck et Roy. La maille remonta et réclama sa libération à grands cris. Il garda une conscience périphérique des deux hommes et attendit, tête baissée, en contrôlant sa respiration. Si les gardiens passaient sans s'arrêter, le combat reprendrait là où il s'était arrêté, mais Roy se serait calmé et Carl n'aurait plus aucune chance de l'entraîner dans la danse pour gêner son copain. Carl avait prévu d'agacer le gros Aryen pour qu'il se mette dans les pattes de Dudeck, puis d'utiliser la confusion pour les planter tous les deux. Mais maintenant...

Des pas au fond de la chapelle.

— Marsalis.

Et merde !

Il se retourna. Trois personnes. Foltz et Garcia, gardiens de l'équipe de jour de l'aile B, tous deux armés d'un flash-ball entravant, observaient les prie-Dieu avec un calme professionnel. L'autre type était un extérieur, sans armes, avec une oreillette de téléphone encore brillante tellement elle ne servait pas. Un Blanc, quarante ans ou plus. Carl le classa comme un administratif, et sans doute haut placé. Il avait du gris dans les cheveux, des rides sur le visage, mais ses yeux n'avaient pas la vigilance laconique des autres gardes. Le fait que Carl ne le connaisse pas n'était pas en soi notable – South

Florida State était une grosse prison – mais le jeu d'appel-et-objection l'avait confronté à l'administration une dizaine de fois, et il était physionomiste. Où que ce type travaille, Carl n'y avait pas encore mis les pieds.

— S'tu fous ici, Marsalis ? (Les mâchoires de Foltz travaillaient avec mesure sur son chewing-gum, sans desserrer les dents.) T'es pas croyant.

Ça n'appelait pas de réponse. Garcia et Foltz étaient des vieux de la vieille, ils savaient ce qui se passait dans la chapelle. Les yeux de Foltz se posèrent sur Lee et Dudeck. Il hocha la tête pour lui-même.

— On trouve la paix des races auprès du Seigneur, les gars ?

Aucun des deux Aryens ne répondit. Et, à l'arrière, le troisième suprémaciste avait la crosse de la carabine de Garcia presque contre l'oreille.

— Ça suffit, lâcha l'inconnu. Marsalis, on vous demande à l'Admin.

Petit sursaut d'espoir. Andritzky, le représentant de l'UNGLA, lui rendait visite un mardi sur deux, en fin de matinée. Pour que quelqu'un vienne à l'improviste si tard dans la semaine, ça devait être une bonne nouvelle. Forcément. Quelqu'un avait fini par trouver le nœud du problème dans la xénophobie et l'illusion morale républicaines. Avec un peu de pression, ça permettrait de décoincer la situation et de remettre le processus légal et diplomatique en branle. La ligne de code déclencheuse qui sortirait Carl Marsalis de ce putain de bug carcéral pour le renvoyer chez lui.

« *Ouais, faut espérer, trempouille.* » Il laissa le surin glisser doucement de sa manche et le posa sur le prie-Dieu à côté de lui. Il l'appuya contre un montant vertical du bout des doigts et se leva, le laissant là, invisible pour chacun y compris les Aryens, qui n'avaient pas un bon angle de vue sur l'endroit où il était assis. « Dix-sept », se rappela-t-il avec un léger frisson. Il n'avait pas les finances pour s'en racheter un, si ça ne marchait pas et si on le renvoyait dans l'aile B contre Dudeck et les nazis. Et, maille ou pas, sans arme tranchante, il se ferait sans doute mal.

D'un coup, l'espoir dans son ventre s'effondra en une colère aveugle et rageante.

« *Reggie Barnes. J'espère que tu vas crever dans ton respirateur.* »

Il remonta l'allée vers les gardiens. Dudeck se retourna pour le regarder partir. Carl vit le mouvement du coin de l'œil, tourna la tête pour croiser le regard de l'Aryen. Il y vit la faim, la soif de sang frustrée, et appela un détachement froid. Mais, sous le masque, il se rendit compte qu'il se méfiait soudain de la jeunesse et de la rage de cet autre homme. De la haine qui semblait émaner pas seulement de Dudeck et des siens, mais même des murs de la prison autour de lui, comme si des institutions comme South Florida State n'étaient que des glandes dans le corps politique républicain, qui instillaient leur haine comme une sécrétion naturelle, stockée puis libérée dans la circulation sanguine de la nation, corrosive, avant de se décharger sur le premier défouloir qu'elle trouvait.

— Regarde devant toi, Dudeck. (Foltz avait vu les étincelles voler. Sa voix était lourde d'ironie.) C'est pas comme ça qu'on prie, petit.

Carl ne regarda pas Dudeck s'exécuter. Ce n'était pas la peine. Où que se tourne Dudeck, ça n'avait pas d'importance. Carl sentait la haine de l'Aryen contre son dos, qui enflait derrière lui comme un gros ballon prêt à remplir ce lieu de culte. Une charte carcérale reposant sur la foi. Entre chaque homme et son dieu personnel, et Dudeck était aussi blanc que du polystyrène expansé.

La voix de Sutherland, basse et amusée, comme du miel contre son crâne :

« La haine, ça a rien de neuf, trempouille. Ils en ont autant besoin que de respirer. Sans ça, ils s'écroulent. Les treize, c'est juste le dernier bouc émissaire.

— C'est censé me rassurer ? »

Sutherland avait haussé les épaules.

« Te préparer, surtout. Qu'est-ce que tu voulais d'autre ? »

L'espoir et le désespoir jouèrent à la bascule dans ses tripes tout au long de la traversée de l'aile B et de la cour, jusqu'aux

quartiers d'admin. La chaleur floridienne l'avait empoigné comme des serviettes chaudes et humides. La réverbération des nuages bas lui faisait mal aux yeux. Il ferma à demi les paupières et se tordit le cou à la recherche de signes. Pas d'hélicoptère sur le toit – donc, pas de visiteur haut placé depuis Tallahassee ou Washington aujourd'hui. Rien non plus dans le ciel gris, et aucun bruit ni signe d'activité sur le parking de l'autre côté de la double clôture. Aucune activité journalistique, pas de van de retransmission. Quelques mois plus tôt, peu après son transfert pour Florida State, Andritzky avait lâché les détails à la presse dans l'espoir de générer assez d'embarras public pour le faire libérer rapidement. La tactique s'était retournée contre eux, les médias de la République ne s'intéressant presque qu'à son statut d'agent secret de l'UNGLA et à la mort de Gabrielle dans le camp de *Garrod Horkan*. Son lien avec les Nations unies, appui utile dans n'importe quelle autre région de la planète, ne servait ici qu'à intensifier la paranoïa traditionnelle que Washington avait entretenue depuis la Sécession, voire auparavant. Pour ne rien arranger, Carl avait la couleur des peurs les plus profondes de la République. Via l'intraveineuse en Technicolor sensationnaliste qui tenait lieu d'informations par ici, il ne représentait qu'une nouvelle dose pour un régime alimenté depuis cent cinquante ans par les écrans.

Suspect noir, arrêté, dangereux.

Pour le moment, cela semblait suffire aux intentions de la République. Ni Sigma ni les autorités de Florida State n'avaient jugé bon de révéler les détails du génotype de Carl – ce dont il était reconnaissant. Dans la population carcérale, ç'aurait été une condamnation à mort. On aurait fait la queue devant sa cellule pour le tuer ; pas seulement des types comme Dudeck, mais de toutes les races et confessions, tous pleins d'une haine généralisée et prêts à faire leurs preuves face au monstre. Il ne savait pas trop pourquoi ils se retenaient, ils devaient bien avoir les données. Ce qu'il était n'était pas un secret ; un peu de curiosité au camp de *Garrod Horkan* ou dans les archives générales de l'UNGLA, voire un retour huit ans plus tôt aux nouvelles du *Felipe Souza*, aurait suffi à dénicher l'info. Les

médias du coin devaient préférer la fermer, en une déférence ancestrale vis-à-vis du gouvernement, mais il ne comprenait toujours pas pourquoi. Ils se gardaient peut-être une dernière arme contre les Nations unies, ou alors ils avaient peur de la panique générale que l'info pourrait déclencher. À moins qu'un lent processus de protocole interagences soit encore en cours de résolution. Alors, dès qu'il serait achevé, ils auraient leur vengeance pour Willbrink, *via* la longue queue de jeunes hommes armés devant sa cellule.

S'il était encore là à ce moment.

Espoir. Désespoir. Le pendule de la boule de démolition dans son ventre. Ils passèrent par les barrières en acier de la sécurité, où on palpa Carl dans tous les sens, on le fouilla et on le passa au détecteur. Des voix dures et autoritaires, des mains brusques et efficaces. Foltz tira sa révérence, laissant Garcia et l'étranger le mener deux étages plus haut, par un escalier sonore en acier, derrière une porte épaisse et dans le calme abrupt et moqueté des bureaux de la prison. Une fraîcheur soudaine, la sueur qui séchait sur sa peau. Des murs texturés, des logos corpo discrets, Sigma et SFSP en couleurs pastel, les bleu profond et orange vif qui caractérisaient l'uniforme des prisonniers, mais délavés. La sonnerie douce et sporadique d'un bureau quand les interfaces de données signalaient l'achèvement d'une tâche ou d'une autre. Carl sentit ses sens vibrer sous le changement. Une femme en jupe le dépassa, une vraie femme, pas une confection d'holoporn, tout juste la cinquantaine, et encore, mais bien en chair et belle, et vraiment présente sous ses vêtements. Il la sentit passer, l'odeur d'une femme et d'un parfum lourd qu'il connaissait vaguement. La vie hors de prison revint soudain le toucher à la base de sa colonne vertébrale.

— Par ici, indiqua le gardien qu'il ne connaissait pas. Salle de conférence quatre.

Il sentit son cœur s'effondrer. C'était Andritzky. La salle de conférence quatre était une petite salle avec une seule fenêtre, de quoi accueillir deux ou trois personnes autour de la table ovale, certainement pas la place pour la délégation des Nations unies ou des représentants de l'État. Rien d'important ne pouvait se jouer dans la salle de conférence quatre. Il avait une

heure avec Andritzky, quelques nouvelles de l'appel, puis il retournerait dans la population générale et devrait se méfier de Dudeck. Il était niqué.

« *Contrôle. Bordel ! Compartimente.* »

Il inspira, absorba cette nouvelle info et commença à la considérer. Le zen situationnel de Sutherland. Ne pas se plaindre, ne pas gémir, *voir ce qui se passe et se tenir prêt*. La porte, Andritzky et ses tentatives de réconfort chaleureux, qui ne masquaient jamais tout à fait le soulagement de ne pas se trouver à la place de Carl. Une heure de narration bureaucratique inutile, ponctuée de silences maladroits et de rage ravalée devant l'impuissance totale de l'UNGLA dans ce trou du cul du monde. Il entra...

Ce n'était pas Andritzky.

Carl s'arrêta net sur le pas de la porte. Le zen situationnel de Sutherland avait foutu le camp, comme une liasse de papiers qui tombe dans un puits, comme des mouettes sous le vent. La rage l'accompagna, vidée.

— Bon après-midi, monsieur Marsalis. (L'homme était blanc, grand et élégant dans un costume gris-bleu en micropore qui tombait comme du sur-mesure shanghaien ; il se leva et contourna la table, la main tendue.) Je suis Tom Norton. Merci, messieurs, ce sera tout pour le moment. Je vous appellerai quand nous serons prêts à partir.

Il y eut un silence électrique. Carl sentit l'échange de regards derrière son dos. Garcia s'éclaircit la voix.

— Cet homme a été arrêté pour meurtres, monsieur. Il n'est pas acceptable de vous laisser seul avec lui.

— Eh bien, c'est étrange... (Norton parlait d'une voix urbaine, mais tout d'un coup tendue.) D'après mes documents, il semble que M. Marsalis soit retenu sur la base d'une hypothétique accusation d'atteinte aux bonnes mœurs à Dade County. Il n'a même pas été mis en examen, d'ailleurs.

— C'est contre la procédure, insista Garcia.

— Asseyez-vous, monsieur Marsalis, je vous en prie.

Norton le regarda en ignorant Garcia et l'autre gardien. Son expression était devenue glacée. Il sortit un téléphone de sa veste, numérotait et le porta à son oreille.

— Oui. Bonjour, Tom Norton à l'appareil. Pourriez-vous me passer le directeur de la prison ? Merci.

Courte pause. Carl s'assit. On avait posé sur la table une ardoise à données noire et fine, légèrement ouverte. Sans logo, ce qui était le *must* de l'affirmation *corporate*. Marstech. Des papiers un peu partout, des formulaires inconnus. Carl les parcourut du regard, à l'envers. Les mots « Remise en liberté » lui sautèrent au visage. Norton lui accorda un sourire distrait.

— Directeur Parris ? Bonjour. Oui, j'ai besoin de votre aide. Non, rien de grave. J'ai juste un petit problème avec un de vos hommes ici, sur un point de procédure. Vous feriez ça ? Oh, merci, ce serait parfait ! (Il tendit le téléphone à Garcia.) Le directeur veut vous parler.

Garcia prit le téléphone comme s'il risquait de le mordre, et le porta à son oreille. On n'entendait pas ce que Parris lui disait, c'était un bon téléphone et le cône de projection était étroit. Mais il rougit en l'écoutant. Ses yeux passèrent de Carl à Norton plusieurs fois, comme s'il s'agissait de deux pièces de puzzle qui ne s'emboîtaient pas. Il essaya de dire « oui, mais... » deux ou trois fois, et s'arrêta net chaque fois. Parris, c'était clair, n'était pas d'humeur à discuter. Quand Garcia finit par parler, ce fut pour dire « oui, monsieur » entre ses dents serrées, et il abaissa le téléphone aussitôt. Norton tendit la main et Garcia, toujours empourpré, lança l'appareil sous la main de l'intéressé jusque sur la table. Le téléphone ne fit presque aucun bruit à l'impact, glissa à peine de cinq centimètres sur la surface. Un très bon téléphone, donc. Garcia le regarda, peut-être surpris de n'avoir pas réussi à le lancer par terre. Norton reprit ce petit bijou de matériel et le rangea.

— Merci.

Garcia resta là un moment, muet, à regarder Norton. L'autre gardien lui chuchota quelque chose, puis posa une main sur son bras. Il le tirait vers la sortie quand Garcia se dégagea et indiqua Carl du doigt.

— Ce mec est dangereux, dit-il. Si vous ne vous en rendez pas compte, vous méritez largement ce qui va vous arriver.

L'autre gardien le tira vers l'extérieur et ferma la porte.

Norton attendit un moment, puis s'assit à côté de Carl. Des yeux bleu pâle regardèrent par la fenêtre. Le sourire avait disparu.

— Alors, dit Norton. Êtes-vous dangereux, monsieur Marsalis ?

— Ça dépend. Qui ça intéresse ?

Un haussement d'épaules.

— Personne, en fait. C'était une question rhétorique. Nous avons consulté votre dossier. Disons que vous êtes assez dangereux pour ce qui nous intéresse. Mais je m'interroge sur votre propre opinion.

Carl le regarda.

— Vous avez déjà fait de la prison ?

— Heureusement, non. Mais même si c'était le cas, je doute que cela se rapprocherait de votre expérience ici. Je ne suis pas citoyen de la République confédérée.

Légère trace de mépris dans ces deux derniers mots. Carl hasarda une hypothèse.

— Vous êtes canadien ?

Les commissures des lèvres de Norton se soulevèrent.

— Union nord-atlantique. Je suis ici, monsieur Marsalis, à la demande de l'Initiative Coloniale des Nations occidentales. Nous aimerions vous proposer un travail.

12

Dès qu'il franchit la porte, Sevgi sut qu'elle ne tiendrait pas. Ça se sentait dans l'aisance avec laquelle il se déplaçait, l'équilibre de sa posture tandis qu'il s'arrêtait derrière la chaise, la façon dont il jugeait tout avant de s'asseoir. Cela émanait de son corps sous la salopette de prison bleue informe, comme de la musique qui filtre à travers des parasites radio. Elle le lut dans le regard qu'il lui renvoya en s'asseyant sur la chaise, et cela se répandit dans le silence puissant qu'il apporta dans la pièce. Ce n'était pas Ethan – Marsalis avait la peau bien plus sombre qu'Ethan, ils ne se ressemblaient pas. Ethan avait été plus massif, plus musclé.

Ethan était *mort* plus jeune.

Mais peu importait. C'était là quand même.

Treize.

— Monsieur Marsalis ?

Il hocha la tête. Attendit.

— Je m'appelle Sevgi Ertekin, sécurité de LINCOLN. Vous avez déjà rencontré mon collègue, Tom Norton. Nous aimerions clarifier plusieurs choses avant...

— Je suis partant.

Sa voix était basse et modulée. L'accent britannique la fit hésiter.

— Pardon ?

— Ce pour quoi vous avez besoin de moi. Je suis partant. Contre rémunération. Je l'ai déjà dit à votre collègue. J'accepte le boulot en échange d'une immunité inconditionnelle contre toutes les accusations pesant sur moi, d'une remise en liberté immédiate, et du paiement de tous les frais entraînés par l'exécution de votre sale besogne.

Elle plissa les yeux.

— Vous faites preuve d'une belle assurance, monsieur Marsalis.

— Ah bon ? (Il haussa un sourcil.) Je ne suis pas connu pour mes arrangements floraux. Mais voyons si je me trompe. Au pif, vous voulez que je retrouve quelqu'un. Quelqu'un comme moi. Très bien, c'est mon taf. La seule chose sur laquelle je suis encore flou, c'est si vous voulez le récupérer mort ou vif.

— Nous ne sommes pas des assassins, monsieur Marsalis.

— Parlez pour vous.

Elle sentit la colère monter.

— Ça vous amuse ?

— Ça vous dérange ?

Elle regarda l'ardoise à données ouverte et le texte qui s'y affichait.

— Au Pérou, vous avez collé une balle dans la nuque d'une femme désarmée et blessée. Vous l'avez exécutée. Ça aussi, ça vous a amusé ?

Longue pause. Elle croisa son regard et le soutint. Pendant un instant, elle crut qu'il allait se lever et partir. C'était même ce qu'elle espérait, comprit-elle.

Au lieu de cela, il regarda d'un coup l'une des hautes fenêtres de la salle d'attente. Un petit sourire lui effleura les lèvres. Disparut. Il s'éclaircit la voix.

— Mademoiselle Ertekin, vous savez ce qu'est un pistolet Haag ?

— J'en ai entendu parler.

Dans des communiqués du NYPD, demandant à la mairie d'instaurer des contrôles plus stricts sur la vente des armes avant que cette nouvelle menace se répande dans la rue. Assez effrayants pour que les nouvelles directives soient acceptées sans broncher.

— C'est une arme à charge biologique.

— C'est un peu plus que ça, en fait. (Il ouvrit la main droite, pencha la tête comme s'il y sentait le poids de l'arme dans sa paume.) C'est un système balistique d'injection contenant un complexe viral artificiel d'immunodéficiência appelé « Falwell Sept ». Il existe d'autres munitions, mais elles ne sont pas employées souvent. Falwell est virulent et très désagréable.

Incurable. Vous avez déjà regardé quelqu'un mourir des suites d'un système immunitaire effondré, mademoiselle Ertekin ?

Oui. Nalan, une cousine de Hakkari, une vraie fêtarde des bases frontalières turques, à l'époque où la Turquie accomplissait fièrement son devoir envers l'Europe et absorbait les heurts avec l'Orient. Quelque chose qu'elle avait attrapé d'un Casque bleu. La famille de Nalan, fière de sa pureté religieuse, l'avait jetée à la rue. Le père de Sevgi avait trouvé un moyen de la faire venir à New York, où il avait des amis dans une des nouvelles cliniques de recherches de la ville. Ses relations avec la Turquie, déjà tendues, avaient lâché pour de bon. Il n'avait plus jamais parlé à son frère. Sevgi, âgée de seulement quatorze ans, l'avait accompagné pour accueillir une fille famélique aux yeux écarquillés, plus vieille qu'elle par un gouffre d'années infranchissable, mais d'une maladresse rassurante dans la sophistication adolescente. Elle se rappelait encore son expression quand ils étaient tous entrés par la même porte dans la mosquée de Skillman Avenue.

Murat Ertekin avait fait tout ce qu'il pouvait. Il avait inscrit Nalan sur les listes de traitements expérimentaux à l'hôpital, lui avait fait ingérer des suppléments vitaminés et des antiviraux à la maison. Il avait peint la chambre d'amis pour elle, jaune soleil et vert pelouse. Il priait, pour la première fois depuis des années, cinq fois par jour. Puis il pleura.

Nalan mourut malgré tout.

Sevgi cligna des yeux pour chasser ce souvenir. Des draps tachés par la sueur et des yeux immenses, suppliants.

— Vous voulez dire que vous avez fait ça par compassion ?

— Je veux simplement dire que je l'ai amenée là où elle allait de toute façon, mais rapidement et sans douleur.

— Vous ne pensez pas que le choix lui revenait ?

Il haussa les épaules.

— Elle a fait son choix quand elle m'a attaqué.

Si elle avait douté de ce qu'il était, c'était fini. Ethan avait possédé le même calme inébranlable, la même force psychique. Sur sa chaise, on aurait dit une statue de pierre noire, qui la regardait fixement. Elle sentit un minuscule dé clic dans sa poitrine.

Elle appuya sur une touche de l'ardoise. Une nouvelle page se glissa sur l'affichage.

— Vous avez récemment été impliqué dans un épisode violent à la prison. Un combat dans les douches de l'aile F. Quatre hommes à l'hôpital. Dont trois blessés de votre main.

Pause. Silence.

— Vous voulez me raconter votre version ?

Il s'agita.

— Je pense que les détails parlent d'eux-mêmes. Trois Blancs, un Noir. C'était un passage à tabac du Commandement arien.

— Que l'équipe de la prison n'a rien fait pour empêcher ?

— La surveillance dans les douches peut être compromise en cas de saturation de vapeur. Je cite.

— Donc, vous êtes intervenu. (Elle chercha une motivation qui aurait pu convenir à Ethan.) Ce Reginald Barnes, c'était un ami à vous ?

— Non. C'était un connard de mouchard et de camé. Il l'avait bien cherché. Mais je ne le savais pas, à l'époque.

— Il était génétiquement modifié ?

Marsalis sourit.

— Sans doute, s'il y a un programme secret visant à produire des trous du cul de drogués décérébrés.

— Donc, c'est sa couleur de peau qui a motivé votre élan de solidarité ?

Le sourire s'effaça, devint froncement de sourcils.

— Je n'ai pas eu envie de le voir se faire enculer à la perceuse. Je pense que c'est une considération qui transcende les races. Pas vous ?

Sevgi garda son calme. Ça ne se passait pas bien. La descente de syn lui laissait la langue râpeuse – aucun modificateur synaptique n'étant autorisé à Jésusland, on les lui avait confisqués à l'aéroport – et elle fulminait encore de la dispute qu'elle avait perdue face à Norton à New York.

« Je suis sérieux, Sev. Le bureau politique s'intéresse vachement à l'affaire. On a Ortiz et Roth qui descendent à la section deux, trois fois par semaine...

— En personne ? Quel honneur...

— Ils attendent des rapports de progression, Sev. Donc, des progrès, et pour l'instant on n'a rien. Si on ne fait pas quelque chose qui ressemble à de l'action, Nicholson va nous tomber dessus à pieds joints. Moi, je pourrai survivre. Mais toi... ? »

Elle savait que non.

Octobre. À New York, les arbres de Central Park commençaient à se tacher de rouille et de jaune. Sous sa fenêtre, quand elle se préparait à aller travailler chaque jour, les courtiers en bourse sortaient emmitouflés pour lutter contre le froid. L'été s'était retourné, comme un avion qui fait demi-tour dans le ciel bleu et clair au-dessus de la ville, amenant un soleil froid et étincelant sur ses ailes. La chaleur n'avait pas encore disparu, mais ça ne tarderait pas. La Floride du Sud évoquait une dernière tentative d'été.

— Qu'est-ce que Norton vous a dit ? demanda-t-elle à Carl.

— Pas grand-chose. Que vous avez un problème pour lequel l'UNGLA ne veut pas vous aider. Il n'a pas expliqué pourquoi, mais je me dis que ça doit être en rapport avec Munich. (Un sourire soudain, inattendu, qui lui faisait perdre environ dix ans.) Vous auriez vraiment dû signer les Accords comme tout le monde.

— LINCOLN avait approuvé le projet par principe, dit Sevgi en se sentant déraisonnablement sur la défensive.

— Ouais. Tout est question de principe, n'est-ce pas ? Surtout parce que les Nations unies ne sont pas à la botte des corpos comme vous, non ?

Puisqu'il n'avait pas tout à fait tort, elle ne discuta pas.

— Ce sera un problème ?

— Non. Je suis indépendant. Ma loyauté est strictement commercialisable. Comme je vous l'ai dit, il ne vous reste qu'à m'expliquer le boulot.

Elle hésita un instant. L'ardoise avait un brouilleur de résonance intégrale, construit selon des données LINCOLN qui le rendait plus inviolable que tout ce qu'un avocat aurait pu apporter dans une pièce de South Florida State. Et Marsalis était clairement prêt à beaucoup de choses pour sortir. Mais l'habitude des quatre derniers mois était dure à perdre.

— Nous avons, finit-elle par dire, un treize dans la nature. Depuis juin. Et il tue.

Il grogna. Pas de surprise visible.

— D'où il est sorti ? Cimarron ? Tanana.

— Non. Il est sorti de Mars.

Cette fois, elle la tenait. Il se redressa.

— C'est une affaire totalement confidentielle, monsieur Marsalis. Vous devez le comprendre avant que nous puissions continuer. Les meurtres sont très épars, et les modes opératoires très variés. Aucun lien officiel n'a été fait entre eux, et nous voulons que ça dure.

— Ouais, j'imagine. Comment il a franchi la sécurité nanodock ?

— Il ne l'a pas fait. Il a coupé court à la procédure d'accostage, et a fait plonger le vaisseau dans le Pacifique. Le temps qu'on arrive sur place, il était parti.

Marsalis fit la moue pour siffler en silence.

— Putain d'idée.

Elle annonça le reste. N'importe quoi pour effacer le contrôle suffisant et compétent de son interlocuteur.

— Avant cela, il avait systématiquement mutilé les onze autres passagers cryogénisés de l'équipage pour se nourrir. Il les amputait et les gardait en vie en suspension, puis il les a tués et a dévoré leur corps pour se nourrir.

Hochement de tête.

— Temps de trajet ?

— Trente-trois semaines. Vous n'avez pas l'air surpris par tout cela.

— Parce que ça ne me surprend pas. Si on se retrouve coincé dans l'espace, il faut bien manger.

— Vous avez déjà pensé de cette façon ?

Une sorte d'ombre passa sur les yeux de Carl. Sa voix fut presque calme :

— C'est comme ça que vous m'avez trouvé ? Par références croisées ?

— En quelque sorte. (Elle préféra ne pas parler de l'enthousiasme soudain de Norton pour cette nouvelle tactique.)

Notre n-djinn profileur vous a cité comme le seul autre treize à avoir vécu des conditions similaires.

Marsalis se permit un sourire crispé.

— Je n'ai jamais mangé personne.

— Non. Mais y avez-vous pensé ?

Il garda le silence un moment. Elle était sur le point de lui reposer la question quand il se leva et alla se poster devant la fenêtre. Il regarda le ciel.

— Ça m'a traversé l'esprit plusieurs fois, confirma-t-il. Je savais que le vaisseau de secours arrivait, mais j'ai eu presque deux mois pour m'en inquiéter. On ne peut pas s'empêcher de penser à des trucs. Et s'ils n'arrivent pas, et s'il y a un problème ? Et si...

Il s'arrêta. Son regard quitta la couverture nuageuse et revint à la pièce, au visage d'Ertekin.

— Il est resté comme ça pendant les trente-trois semaines ?

— Presque. D'après ce qu'on sait, sa capsule cryo l'a recraché environ deux semaines après le lancement.

— Et la tour de contrôle de Mars ne l'a pas récupéré ?

— La tour de contrôle ne le savait pas. (Sevgi eut un geste de la main.) Le n-djinn est tombé, apparemment à cause d'un sabotage. Le vaisseau est repassé sur les systèmes automatiques. En silence. Le treize s'est réveillé juste après.

— Beau concours de circonstances.

— N'est-ce pas.

— Mais pas très heureux, d'un point de vue culinaire.

— Non. Nous supposons que la panne de cryo était une erreur. Celui qui a court-circuité le n-djinn devait prévoir de libérer le type à quelques semaines de la Terre. Mais le programme d'intrusion a dû griller le mauvais circuit, et il s'est réveillé deux semaines après le départ de Mars. Notre ami arrive affamé, en colère et sans doute plus très sain d'esprit.

— Vous savez qui c'est ?

Sevgi hochait la tête. Elle appuya sur le clavier et tourna l'ardoise pour qu'ils voient tous les deux l'écran et le visage qui s'y affichait. Marsalis quitta la fenêtre et s'assit dans une posture décontractée sur le bord de la table. La lumière se refléta sur un angle de son crâne.

— Allen Merrin. Nous avons récupéré des matériaux génétiques dans la *Fierté d'Horkan*, le vaisseau qu'il a échoué, et les avons passés par la base de données des treizes de LINCOLN. Voilà ce que ça a donné.

Ce fut presque imperceptible, la façon dont il se concentra, la façon dont sa posture décontractée se crispa. Elle regarda ses yeux balayer le texte à côté de la photo d'identité pâle. Elle aurait pu le lui réciter de mémoire.

« Merrin, Allen (NIS 48523dx3814) — né (Cés.) 26 avril 2064, Taos, Nouveau-Mexique (Projet Législateur). Hôte utérin, Bilikisu Sankare ; matériau génétique source, Isaac Huscher, Isabela Gayoso (NIS en annexe). Toutes les variantes de code génétique sont la propriété d'Elleniss Hall Inc, brevets déposés (Partenariat Elleniss Hall & US Army 2029).

Conditionnellement et entraînement initial Taos, Nouveau-Mexique, développement spéc. assass. Fort Benning, Géorgie (opération clandestine, contre insurrection). Déployé : Indonésie 2083, Péninsule arabique 2084-2085, Tadjikistan 2085-2087 & 2089, Argentine et Bolivie 2088, Autorité de la Bordure (programme de pacification urbaine) 2090-2091.

Retraite 2092 (sous les accords de la 2^e convention de l'UNGLA, protocole de Jacobsen). Acceptation de relogement sur Mars 2094 (archives de citoyenneté LINCOLN en annexe). »

— Très christique.

Elle cligna des yeux.

— Pardon ?

— Le visage. (Il toucha l'écran du bout d'un ongle. La lueur des LCLS dessina des vagues autour de ce contact. Merrin le regarda depuis les distorsions.) Très Catho TV. On dirait l'animé de l'Homme du Jugement qu'ils avaient créé pour le *mémorial* de Cash.

Elle sourit avant de pouvoir se retenir. Carl sourit en retour. Il déplaça un peu la chaise et se rassit.

— Vous l'avez vu aussi ? On a des rediff en permanence, ici. La réhabilitation par la foi, vous imaginez.

Arrête de lui sourire comme une conne de speakerine, Sev. Reprends-toi.

— Donc, vous ne le reconnaissez pas ?

Un regard curieux, penché.

— Pourquoi, je devrais ?

— Vous étiez en Iran.

— Comme tout le monde. (Elle attendit, donc il soupira.)

Ouais, on avait entendu parler des Législateurs. On les a aperçus une fois ou deux en Iran, de loin, près d'Ahvaz. Mais d'après ce que ça dit, là, on dirait que ce Merrin n'est jamais remonté aussi loin au nord.

— Si, peut-être. (Sevgi indiqua l'écran du menton.) Je vais être honnête avec vous, c'est un CV plutôt vague. Une fois qu'on s'attaque aux archives de mission, c'est beaucoup moins défini. Déploiements secrets, documents prétendument « perdus », rumeurs et on-dit, « le sujet aurait », ce genre de conneries. Dénis d'état-major et alibis officiels dans tous les coins. Et puis, il y a une putain de mythologie propre à ce mec. J'ai vu des données qui situent Merrin le même jour dans deux zones de combat éloignées de plusieurs centaines de kilomètres, des témoignages visuels selon lesquels il aurait encaissé des blessures qu'aucun document médical ne confirme, voire des blessures auxquelles il n'aurait pas pu survivre. Même ce déploiement en Amérique du Sud est trop embrouillé pour être tout à fait exact. Il était au Tadjikistan, non il n'y était pas, il était encore en Bolivie. Il était seul, non il dirigeait un peloton de Législateurs à Koweït City. (Elle se laissa déborder par l'écoeurement.) Je vous promets, ce mec est un putain de fantôme.

Il sourit, d'un air qu'elle trouva un peu triste.

— On l'était tous, à l'époque, dit-il. Des fantômes, je veux dire. On avait notre propre version britannique du projet Législateur, moins le nom prétentieux bien sûr. On l'appelait « Anguille ». Les Français préféraient « département Huit ». Mais aucun d'entre nous n'a jamais existé officiellement. Il faut vous rappeler, mademoiselle Ertekin, que dans les années quatre-vingts, les variantes treize étaient toutes neuves. Tout le monde savait que la technologie était possible, et tout le monde s'affairait à nier s'en être servi. L'UNGLA n'existait même pas, à l'époque, pas en tant qu'agence indépendante. Elle faisait encore partie de la Commission des droits de l'homme. Aucun

pays n'avait envie de laisser les autres regarder de trop près ses nouveaux guerriers génétiques. Tout le Proche-Orient servait de terrain d'essai pour les horreurs modernes, et chacun opérait sous le couvert d'un déni plausible total. Vous savez comment ça fonctionne, non ?

Elle cligna des yeux.

— Quoi donc ?

— Le déni plausible. Vous travaillez pour LINCOLN...

— Je suis chez LINCOLN depuis environ deux ans, dit-elle avec raideur. Avant, j'étais détective dans la police de New York.

Il sourit de nouveau, avec un peu plus d'humour cette fois.

— Mais vous commencez à comprendre. « C'est une affaire totalement confidentielle et nous voulons que ça dure. » C'est très LINCOLN.

— Ce n'est pas pareil. (Elle essaya sans succès de faire disparaître la raideur de sa voix.) Nous ne voulons pas causer de panique.

— Combien de personnes a-t-il tuées pour l'instant ? Au sol, ici, je veux dire ?

— Nous pensons que ça s'élève à une vingtaine. Certains meurtres ne sont pas confirmés, mais les preuves circonstancielles indiquent un lien. Dans dix-sept cas, nous avons récupéré des traces génétiques concluantes.

Marsalis grimaça.

— Putain, il ne chôme pas. Tout ça dans les États de la Bordure ?

— Non. Les premières morts ont eu lieu dans la baie de San Francisco, mais après elles se sont étendues sur toute l'Amérique du Nord.

— Donc, il est mobile.

— Oui. Mobile, et apparemment très bon spécialiste en intrusion systèmes. Il a assassiné deux hommes au même endroit dans la baie la nuit du 19 juin, et un homme dans le sud-est du Texas une semaine plus tard. Il n'y a aucune trace dans les archives de vol pendant cette période, et rien non plus de la police des frontières de la Bordure. On a lancé un n-djinn de reconnaissance faciale sur tous les vols transfrontaliers et les

sorties de surface de la République pour cette semaine-là, et rien du tout.

— Il a pu se faire refaire le visage.

— En moins d'une semaine ? Avec les papiers qui correspondent ? La clôture des États de la Bordure est la frontière la plus fermée au monde. De toute façon, le même n-djinn avait pour instructions de signaler tous ceux qui auraient des bandages ou des traces d'intervention chirurgicale récente sur le visage. Tout ce que ça nous a rapporté, c'est quelques gosses de riches qui rentraient de leur thérapie cosmétique sur la côte ouest, et quelques stars de X sur le retour.

Elle le vit retenir un coin de sourire. C'était contagieux, et Sevgi n'aimait pas ça. Elle se concentra sur l'ardoise.

— La seule option réaliste serait qu'il ait pu contacter des passeurs clandestins professionnels quelques jours après son arrivée à terre, ou qu'il ait quitté la Bordure pour une autre localisation intermédiaire avant de s'envoler vers la République. Ce serait serré, au niveau emploi du temps, mais quand même faisable. Bien sûr, une fois que ça devient mondial, il n'est plus possible de faire de la reco faciale. Trop d'endroits refusent de laisser les n-djinns entrer dans leur système de données.

— J'imagine que ce sont des meurtres confirmés, les deux de la baie et celui du Texas ?

— Oui. Matériau génétique résiduel récupéré aux deux endroits.

Il ramena le regard sur l'ardoise.

— Qu'en dit Fort Benning ?

— Que Merrin n'a jamais été formé aux systèmes de données. Il savait utiliser une console de campagne, comme n'importe quel agent clandestin, mais rien de plus. Nous supposons qu'il s'est formé sur Mars.

— Ouais. Ou que quelqu'un d'autre se charge de ça pour lui.

— Pourquoi pas.

Il la regarda.

— Si quelqu'un a trifouillé le système pour lui avant qu'il embarque sur la *Fierté d'Horkan*, et continue à l'aider maintenant, ça dépasse le simple voyage d'un treize qui n'aimait pas les cailloux rouges...

— Oui.

— Et vous n'avez plus de pistes.

Ce n'était pas une question.

Elle se renfonça sur sa chaise et écarta les mains.

— Sans accès aux bases de données de l'UNGLA, nous sommes dans le trou. Nous avons fait tout ce que pouvions imaginer, et ça ne suffit pas. Les morts continuent à s'accumuler, régulières mais imprévisibles. Il n'y a pas d'effet de *crescendo*...

— Non, c'est normal.

— ... mais il ne s'arrête pas. Il ne commet pas d'erreur assez grossière pour qu'on le coince ou qu'on puisse se lancer à ses trousses. Nos enquêtes sur Mars se sont heurtées à un mur – il a bien couvert ses traces. Ou, comme vous l'avez dit, quelqu'un l'a fait pour lui.

— Et ici ?

Elle hocha la tête.

— Ici, comme vous l'avez si bien indiqué, nous ne sommes pas en termes de coopération ouverte avec l'UNGLA, ou les Nations unies en général.

— Eh bien, on ne peut pas leur en vouloir, il me semble. (Il la regarda en écarquillant les yeux avec un sourire.) Vous n'avez pas été très coopératifs non plus, ces dix dernières années.

— Écoutez, Munich n'était pas...

Le sourire se mua en grimace.

— Je ne parlais pas vraiment des Accords. Je pensais plutôt à la réception qui nous est faite dans les camps de préparation, chaque fois qu'on y opère. Vous savez, on est à peu près aussi bienvenus que la théorie de l'évolution au Texas.

Elle se sentit rougir.

— Les partenaires privés individuels dans l'effort de colonisation n'ont pas forcément...

— Ouais, vous fatiguez pas. (Un froncement de sourcils.) Mais l'UNGLA a un mandat impératif dans ce genre de circonstances. Dès qu'on rapporte la perte d'un treize, ses agents sont plus ou moins obligés de se pointer.

— Nous ne voulons pas vraiment qu'ils se pointent, monsieur Marsalis.

— Ah.

— Nous devons avoir accès à leurs données, ou sinon à quelqu'un comme vous pour parler à nos n-djinns profileurs. Mais c'est tout. C'est une affaire de LINCOLN, et nous comptons faire le ménage nous-mêmes.

Écoute-toi, Sevgi. De flic à porte-parole corpo en un seul coup, bien payé et facile.

Marsalis l'observa quelques instants. Il se dandina un peu sur sa chaise, parut réfléchir.

— Vous bossez depuis New York ?

— Oui. On a emprunté de la place au complexe Alcatraz de la ForSéBo, en liaison avec leurs détectives. Mais depuis que ce machin s'est invité sur le continent, on est rentrés dans nos bureaux de New York. Pourquoi ?

Un haussement d'épaules.

— Comme ça. Quand je monte dans une suburb, j'aime savoir où je vais atterrir.

— D'accord. (Elle consulta sa montre.) Eh bien, si on ne veut pas rater notre suburb, justement, on devrait se mettre en route. Mon collègue a dû en finir avec le directeur. Il y aura de la paperasse, forcément.

— Oui. (Il hésita un moment.) Écoutez, il y a quelques personnes ici à qui j'aimerais dire au revoir avant de partir. Des gens à qui je dois un service. On pourrait faire ça ?

— Bien sûr. (Sevgi haussa les épaules sans inquiétude. Elle refermait déjà l'ardoise.) Pas de problèmes. C'est un des avantages de LINCOLN. On fait à peu près ce qu'on veut.

Le Guatémaltèque était encore dans sa cellule, allongé sur le dos sur sa couchette, et extatique sous l'effet de ses nouvelles endorphines. Un new cuban à moitié fumé se consumait entre les phalanges de sa main gauche, et ses yeux étaient presque fermés. Il les ouvrit, un peu surpris, quand Carl frappa aux barreaux de sa porte entrouverte.

— Eh, salut l'Eurofiotte. S'tu fous là ?

— Je me barre, dit Carl. Mais je voudrais te demander un service.

Le Guatémaltèque se redressa tant bien que mal. Il regarda la caméra de surveillance de la cellule, et la machine à interférences de fortune collée à côté. On n'avait rien fait pour la cacher, et elle était déjà là la dernière fois que Carl était venu dans la cellule. Il n'imaginait même pas ce que ça pouvait coûter au Guatémaltèque de la faire ignorer de manière permanente.

— Tu t'en vas ? (Un rictus stone.) Pourtant, t'as pas de pelle.

Carl tira un tabouret africain en bois sculpté pour s'asseoir à côté de la couchette.

— Pas comme ça. C'est officiel. Par la grande porte. Mais, faut que je passe un coup de fil.

— Un coup de *fil*? (Malgré l'endorphine, le Guatémaltèque était surpris.) Tu imagines ce que ça va te coûter ?

— J'imagine, oui. Et je ne les ai pas. Écoute, il y a sept autres capsules de vingt milli dans du plastique scotchées dans les chiottes de ma cellule. Pour toi. Considère...

— Ça va pas suffire, Renoi.

— Je sais. Considère ça comme une avance.

— Ah ouais ? (L'expression stone s'effaçait rapidement. Il se ficha le New Cuban aux lèvres et sourit autour.) Comment ça marche, tes conneries ? Tu te tires, comment tu vas régler ta dette ? Une avance sur quoi ? D'ailleurs... (Sourcils froncés.) Si tu te casses, pourquoi t'as besoin de mon coup de fil ?

Carl eut un geste d'impatience.

— Parce que je ne fais pas confiance aux gens qui me font sortir. Écoute, une fois que je serai dehors, je vais avoir du jus...

— Ouais, vachement. Du jus avec des gens à qui tu fais pas confiance.

— Je peux t'aider depuis l'extérieur. (Carl se pencha.) C'est une affaire de LINCOLN. Ça te dit quelque chose ?

Le Guatémaltèque le regarda avec de grands yeux. Puis il secoua la tête et se leva. Carl s'écarta pour le laisser passer.

— Renoi, t'as l'air en plein trip. Tu es sûr que les sept capsules sont encore sous le rebord de tes chiottes, pas dans ton bide ? C'est LINCOLN qui te fait sortir ? Et pourquoi ça ?

— Ils veulent que je tue quelqu'un pour eux, expliqua Carl sans se démonter.

Un gloussement derrière lui. Du liquide qui coule, tandis que le Guatémaltèque se verse une rasade depuis une flasque thermos qu'il garde sur une étagère.

— Bien sûr. Dans toute la République confédérée, ils ne peuvent pas trouver un Renoï pour faire leur sale boulot, ils doivent venir chercher un petit Angliche dans South Florida State. Tu tripes, Renoï.

— Tu arrêtes de m'appeler comme ça, oui ?

— Ah ouais ! (Le Guatémaltèque but une grande gorgée. Il posa le verre avec un hoquet de satisfaction.) J'oubliais que t'es le seul Noir à pas avoir remarqué sa couleur de peau.

Carl regarda le mur de la cellule.

— Tu sais, là d'où je viens, il y a beaucoup de façons différentes d'être noir.

— Eh ben, t'as de la chance, alors, Renoï. (Le Guatémaltèque se retourna pour lui faire face. Son visage était presque gentil, adouci par les endorphines et peut-être autre chose.) Mais tu vois, mon frère, pour le moment, t'es pas chez toi. Pour le moment, t'es à South Florida State. T'es dans la République confédérée, Renoï. Par ici, y a qu'une seule façon d'être black, et tôt ou tard, tu seras pareil. Y a pas de diversité dans la République, ils ont qu'une seule case pour nous. Et tôt ou tard, ils te feront rentrer dans ta case, avec les autres oncles Tom.

Carl regarda encore le mur. Il prit sa décision.

— Bah, tu vois, là, tu te plantes.

— Moi, je me plante ? (L'autre gloussa.) Regarde autour de toi, mon frère. Comment tu peux me dire que je me trompe ?

— Tu te trompes, insista Carl, parce qu'ils m'ont déjà collé dans une autre case. C'est une case où on te mettra jamais, et c'est pour ça qu'on me fait sortir, pour ça qu'on a besoin de moi. Ils ne trouveront personne d'autre comme moi.

Le Guatémaltèque s'adossa au mur et regarda Carl d'un air interrogateur.

— Ah ouais ? Tu bouges bien, l'Angliche, c'est clair. Et d'après ce que m'a dit Louie, t'as du câblage à la con. Mais ça fait pas de toi un tueur. Il y a deux heures, t'es parti d'ici avec mon meilleur surin dans la manche, et il paraît que Dudeck a encore ses miches.

— On nous a interrompus.

— Ouais. Les gentils messieurs de LINCOLN. (Mais il n’y avait plus beaucoup de moquerie dans la voix de l’autre. Il tira sur son cigare d’un air pensif.) Dommage, pour Dudeck, ça lui aurait fait du bien de passer du temps à l’infirmierie. Tu vas me dire ce que tu baves, là ? « Ils ne trouveront personne d’autre comme moi ? »

Carl croisa son regard.

— Je suis un treize.

C’était comme arracher une croûte. Ça faisait quatre mois qu’il ne disait rien, qu’il gardait le secret qui risquait de le tuer. Et là, sur le visage du Guatémaltèque, il vit la dernière confirmation de sa paranoïa, l’étincelle de peur, faible mais présente, cachée rapidement par un hochement de tête.

— Ah ouais.

— Ouais.

Il sentit une déception obscure, il avait espéré que cet homme dissipe ses craintes sur les préjugés habituels. À cause de son réalisme de vieux détenu. Mais d’un coup, il se vit par le regard de l’autre, et glissa dans la caricature. Il se sentait même suivre le mouvement, enfiler sa vieille peau de puissance et de menace impassible.

— Alors, ce coup de fil. Comment on fait ?

Il retrouva Dudeck dans la salle de repos de l’aile F, qui jouait aux échecs en blitz contre l’ordinateur. Trois ou quatre détenus regardaient la partie. Un frère du CA, certifié et tatoué, quelques lèche-bottes ados sur le retour et un vieux Blanc qui avait l’air d’être là juste pour les échecs. Personne de la confrontation de la chapelle – Dudeck avait dû s’en écarter après l’échec de l’affrontement. Trop d’hormones de combat ravalées, trop de fanfaronnades pendant qu’ils retournaient aux cellules. Ce n’était pas ce qu’il fallait du tout pour se calmer.

Personne ne fit attention au Noir qui remontait la salle. Dudeck était trop absorbé par sa partie, et les autres, avec un système de surveillance audiovid complet monté dans les murs en nanocarb, étaient tout sauf vigilants. Carl arriva à dix pas de l’attroupement avant que quelqu’un se retourne. Un des lèche-

pompes avait dû voir un mouvement noir du coin de l'œil. Il se retourna d'un bloc. S'avança, certain du fonctionnement de la surveillance, gonflé par l'association et la proximité de Dudeck.

— S'tu veux, face de merde ?

Carl s'avança et le frappa, du dos de la main avec tout son poids derrière. L'impact lui éclata une lèvre et l'envoya bouler par terre. Il resta là, la lèvre en sang, à regarder Carl d'un air incrédule.

Carl ne s'était pas arrêté.

Il s'approcha du spectateur tatoué, creva sa défense maladroite et le poussa sur Dudeck, qui essayait encore de se lever de la console. Les deux hommes se percutèrent et tombèrent, étalés. Le deuxième lèche-bottes restait à l'écart, bouche bée. Il ne ferait rien. Le vieux reculait déjà, les mains écartées bas devant lui pour afficher son détachement.

Dudeck se releva avec la rapidité de l'entraînement. Une sirène se déclencha.

— On a un compte à régler, lui dit Carl.

— T'es malade, négro ! C'est une agression sans provocation, devant les moni...

Carl laissa la maille le pousser. Dudeck le vit venir, leva une garde de boxe thaï et lança un coup de pied ; Carl écarta le coup avec le genou, feinta la garde, encaissa le *jab* en riposte puis cassa le nez de Dudeck avec le talon de la paume. L'Aryen tomba une deuxième fois, en arrière, avec un cri. Le deuxième membre du CA se relevait, sonné. Carl lui donna un coup de poing dans la gorge pour qu'il n'intervienne pas. Il tomba, étranglé. Dudeck s'était relevé dans la foulée, n'avait même pas essuyé le sang de son nez. Un coriace. Ses yeux étaient vides de rage. Il s'élança comme un camion, avec un déluge de coups, tous simples et linéaires. Carl les dévia presque tous, sourcilla quand un coup de poing raté lui râpa la pommette, puis saisit le bras au poignet. Il lui fit une clé, tordit et frappa vers le bas avec l'autre avant-bras. Le coude de Dudeck se brisa avec un craquement, audible malgré les sirènes. L'Aryen cria et tomba une dernière fois. Carl lui donna un coup de pied de toutes ses forces dans les côtes. Il sentit quelque chose céder. Il donna deux autres coups de pied, dans l'estomac. Dudeck vomit au

deuxième impact, doucement, comme un ballon éventré. Carl enjamba le corps tressautant de l'Aryen pour éviter la flaque de vomi, lui marcha sur le visage déjà ensanglanté, puis se pencha sur lui. Il saisit Dudeck par l'oreille.

— Les règles ont changé, face de craie, siffla-t-il. Je travaille pour le gouvernement, maintenant. Je peux faire ce que je veux avec toi. Je pourrais te tuer, et ça ne ferait aucune différence.

Le sang et la salive moussèrent aux lèvres de Dudeck. Des fragments de dents sur sa lèvre inférieure éclatée. Un son de grattement profond émanait de l'arrière de sa gorge.

Carl le lâcha et se leva. Un instant, il eut envie de piétiner une seconde fois le corps étendu devant lui, pour faire des dégâts à la colonne vertébrale que l'infirmerie aurait du mal à remettre d'aplomb, de marcher sur le visage pour le détruire tout à fait. Ou de se concentrer sur les côtes, jusqu'à ce qu'elles se plient et crèvent quelque chose. Au moins, se dit-il, il pourrait lui cracher dessus. Mais la rage s'était éteinte d'un coup. Il avait la flemme. Le Guatémaltèque avait ce qu'il avait demandé. Dudeck était fini, bon pour l'infirmerie. Que le reste de la vie aryenne dans cette connerie de Jésusland finisse de le faire dégringoler. Marsalis n'avait pas besoin de voir d'autres dégâts, ni de les infliger. Sauf anomalie, il pouvait déjà prévoir ce qui allait se passer. Tous les dimanches, on entassait les mecs comme Dudeck par cinq, dans des cercueils de pauvres, devant les crématoriums des bonnes œuvres. La plupart n'atteignaient jamais trente ans.

De l'autre côté de l'aile F, la porte s'ouvrit et l'équipe d'intervention débarqua. Armure intégrale, carabines paralysantes et cris. Carl soupira, posa les mains sur la tête et remonta le couloir de nanocarb jalonné de sirènes à leur rencontre.

— *Cordwood Systems.*

— Marsalis. Empreinte.

— *Empreinte vocale confirmée. Vous parlez au contrôleur de service. Annoncez vos préférences.*

— Jade, claire-voie, mangoustan, chêne.

— *Ouverture. Quelle est votre demande ?*

— On vient de me faire sortir de prison et de m'engager.
« Western Nations Colony Initiative. Ils veulent que je récupère
une variante treize en dehors de la juridiction UNGLA.

— *C'est contraire à...*

— Je sais. Je serai à New York dans quelques jours. Dites aux
équipes de périmètre de me chercher. Je plaque mes nouveaux
amis dès que je pourrai.

13

Vous étiez obligé de le coller à l'hôpital ?

Il haussa les épaules. Il avait enlevé sa veste de prison un peu plus tôt, ôté ses chaussures et ses chaussettes ; le sable de la plage sous ses pieds était frais et ferme. L'air nocturne caressait sa nuque et ses bras nus comme une soie ample.

— Je ne voyais aucune raison de me retenir.

— Ah non ? (Ertekin n'avait pas enlevé ses chaussures.) Eh bien, on aurait pu rentrer chez nous ce soir au lieu de rester dans ce trou à rats. Vous y avez pensé ?

Son geste incluait la grappe éclairée aux projecteurs des préfab bas derrière eux, la tour de comm et derrière, comme un parent godzillesque, l'ascension du nanodock *Perez*. La structure du dock atmosphérique était perdue dans les ténèbres, mais des lampes de navigation rouges luisaient avec un synchronisme étourdissant, attirant l'œil vers le haut jusqu'à ce que les lumières disparaissent dans la couverture nuageuse.

— C'est votre trou à rats, rappela-t-il.

— En location-vente.

— Ça doit vous fendre le cœur. LINCOLN qui dépend des pouvoirs locaux. Je suis surpris que vous ne renversiez pas simplement le gouvernement. Vous savez, comme en Bolivie dans les années quatre-vingt-dix.

Elle lui lança un regard qu'il commençait à reconnaître. Presque de la colère, contrôlée par autre chose. Chez un treize, il aurait lu ça comme de l'entraînement à l'aptitude sociale. Là, il ne savait pas ce que ça pouvait signifier. Une seule chose était claire. Quelque chose mettait Sevgi Ertekin mal à l'aise, et ça remontait à l'instant de leur rencontre.

— Marsalis, il est tard, lui dit-elle. Je ne vais pas me disputer avec vous pour quelque chose que LINCOLN a pu faire ou ne pas faire dix ans avant de m'embaucher. La raison pour laquelle

nous nous trouvons dans ce trou à rats-ci est que vous avez perdu le contrôle de vos fameuses tendances treize, ce qui nous a coûté six heures de plus en coups de fil et négociations. Alors n'insistez pas. Je suis assez tentée de vous renvoyer à l'intérieur.

Il sourit.

— Même pas vrai.

— Ah oui ? Le directeur voulait remonter jusqu'à Tallahassee et demander une décision au Comité des crimes violents. Il aurait aimé vous laisser enfermer jusqu'à ce que le système ait fini son œuvre.

— Je pensais qu'il serait content de me voir partir.

— Eh bien non. Le directeur Parris est un ancien marine. (Sevgi lui lança un autre regard.) Comme Willbrink.

— Qui ça ?

— OK, je vois. Laissez tomber.

Il ne savait pas ce qui était vrai dans ce qu'elle disait. Certes, les choses avaient dû se compliquer après ce qu'il avait fait à Dudeck. L'équipe d'intervention ne l'avait pas sonné sur place, mais il s'en était fallu de peu. Il avait passé trois heures dans la pénombre vaguement amoniacquée des cellules post-émeutes, on l'avait sorti, amené sommairement devant l'admin, puis remmené tout aussi vite, sans doute pendant que des autorités concurrentes se renvoyaient la balle. Il avait fallu encore deux heures pour le sortir complètement du mitard. À ce moment-là, il faisait nuit, et l'admin n'était plus occupée que par l'équipe minimale des concierges et agents de sécurité.

Norton et Ertekin vinrent, dans un bureau dont il ne vit jamais l'intérieur, et repartirent. Ils le regardaient à peine. Les changements d'équipes se succédèrent. À un moment, un gardien de prison vint prendre sa photo, et l'emporta sans commentaire. Carl laissa tout cela se passer sans broncher. Quand tout fut fini, il signa les papiers qu'on lui tendit, se changea pour remettre ses vêtements et, supposant qu'il ferait froid à New York, extorqua le blouson d'un autre détenu à l'employé de nuit à moitié endormi. Il était d'un gris noir délavé, pas une mauvaise couleur en soi, mais une manche était rehaussée par une ligne de chevrons orange et le dos portait l'habituel logo de Sigma, avec le nom de la compagnie dans la

même couleur criarde. Comme sur beaucoup d'anciens matériels, un malade des tags avait lâché la bride à sa créativité, et incrusté un long T tremblant après le S. Il haussa les épaules et le prit tout de même. La police de Miami avait confisqué ses affaires au motel après son arrestation, et il doutait de les revoir un jour. L'UNGLA était apparemment encore en négociation pour récupérer le pistolet Haag et ses munitions. Par principe, par fierté. Personne ne s'attendait vraiment que les Nations unies obtiennent gain de cause. Il enfila le blouson, roula le sac plastique dans lequel on lui avait rendu ses effets personnels et sortit.

Merde aux accessoires, Carl. Tu es presque chez toi.

Norton, sinistre, resta tout du long à côté de lui, jusqu'à la voiture profilée en goutte d'eau sur le parking. Il lui ouvrit la portière arrière et la referma dès qu'il fut monté. Ertekin sortit du bâtiment d'admin quelques minutes après, marmonna quelque chose à son coéquipier et monta derrière le volant. Quand Norton fut assis à côté d'elle, elle mit le contact et quitta la prison en manuel. Aucun des agents de LINCOLN n'adressa la parole à Carl.

Le directeur Parris, s'il était encore présent, ne montra le bout de son nez à aucun moment.

Après quelques centaines de mètres sur l'autoroute, Norton appela le terminal suburb de Miami pour consulter les horaires de départ vers le Nord. Il ne fut pas surpris d'apprendre qu'il n'y en aurait plus à cette heure.

— Hôtel ? demanda-t-il à Ertekin.

Elle secoua la tête.

— Parris est bien trop énervé. Je ne veux pas me réveiller devant un mandat demain matin parce qu'il aura appelé un ami à Tallahassee pendant la nuit. Nous devons retourner sur notre terrain.

Norton reprit son téléphone. Quelques heures plus tard, ils traversaient une porte de sécurité et entraient aux alentours de l'installation nanodock. Les clôtures électrifiées étincelaient sur la prairie de Floride, longées par des hommes et des femmes vigilants en salopette qui faisaient les cent pas dans la pénombre. Leurs lunettes de vision nocturne leur donnaient

une tête d'extraterrestre insectoïde pour spectacle à petit budget. Carl repéra un insigne LINCOLN sur une épaule, sur un béret. Un refuge. Il vit la tension quitter ses deux sauveteurs.

À présent, sur la plage, avec du sable entre ses orteils et ses propres vêtements sur le dos, pour la première fois depuis quatre mois, il sentit la même décontraction s'emparer de lui. Une soudaine conscience de soi l'imprégna, la conscience de la crispation qui l'avait pris en prison, et le glissement un peu effrayant de la tension qui le quittait par paliers. Il avait connu cela plusieurs fois par le passé ; le pont du *Felipe Souza*, au milieu des crépitations soudaines de la transmission du vaisseau de secours ; la descente de la plate-forme de l'ascenseur au fond du nanodock *Hawking* et sur le sol qui l'attirait avec un *g* entier ; la sortie du taxi profilé à Hampstead en regardant le nouvel appartement de Zooly, l'enseigne au coin de la rue, et lui qui se demandait si c'était vraiment ça, s'il avait mal compris ses instructions – puis la voyait derrière la grande fenêtre panoramique et lui sourire, entraperçue derrière le verre ombragé par les arbres. Le glissement viscéral qui vous informe que c'est bon, vous pouvez vous détendre.

— Dites-moi, Ertekin. (Les mots sortirent de sa bouche comme de la fumée, une conversation purement décontractée. Il se moquait un peu de ce qu'il pensait ou de ce qu'elle répondrait, ce n'était que de la parlotte et la certitude que cela ne risquait pas lui valoir un coup de surin.) Vous travaillez pour LINCOLN depuis quelques années, hein ?

— Deux et demi.

— Qui a le plus d'ancienneté, alors ? Norton ou vous ?

Cela lui valut de nouveau un regard, mais discret. Elle entendrait peut-être l'absence d'intention dans sa voix.

— Ça ne fonctionne pas comme ça.

— Ah bon ? Comment, alors ? Allez, Ertekin, juste pour la conversation. On est sur une plage, bordel. (Une commissure se redressa dans une ébauche de sourire, mais il eut l'impression que ce n'était pas pour lui.) Allez...

— D'accord, je vais vous le dire. (Elle secoua la tête.) Une heure du matin, et vous voulez parler politique. Voilà comment ça marche : Norton est un enquêteur accrédité de LINCOLN, il

règle leurs problèmes. Il a une dizaine d'années derrière lui, il est entré chez eux dès la fin de sa formation criminelle dans une faculté de renom. C'est une bonne évolution de carrière, LINCOLN paie bien plus que la moyenne, et la plupart des missions sont tout sauf dangereuses. Interventions anticorruption, montages financiers dans les gouvernements locaux sur la propriété de LINCOLN, ruptures de licence de Marstech, ce genre de choses.

— Donc, pas beaucoup de meurtres en série.

— Non. Quand ça devient dangereux, on engage généralement des agents auprès de prestataires militaires privés, comme ExOp ou Lamberts. Quand c'est difficile d'un point de vue légal, ils se mettent en liaison avec la police locale. Ce qui a été mon cas. J'étais détachée par le NYPD, sur un détournement de deux Marstech après le meurtre d'une équipe de LINCOLN. Ils ont apprécié le travail que j'ai fait pour eux, Norton recevait une promotion, il avait besoin d'une équipière permanente avec de l'expérience de terrain, alors... (Elle haussa les épaules.) Voilà. On m'a proposé le poste. Le salaire était conséquent. J'ai accepté.

— Mais Norton est votre supérieur ?

Ertekin soupira. Regarda la mer.

— Quoi ?

— Vous, les treize, vous avez un grave penchant pour la hiérarchie. Qui commande ? Qui est au-dessus ? Qui dois-je dominer ? Tous les détectives avec qui j'ai partagé un bureau, c'est...

Elle s'arrêta.

Un instant, il crut que Norton était là, descendant la plage vers eux depuis le dortoir. La toile grinça, rouillée. Il fouilla la plage d'un coup d'œil, ne vit rien. Revint à son visage, et vit qu'elle regardait toujours l'océan.

— C'est quoi ?

— Peu importe. Ouais, Norton est mon supérieur. Norton connaît LINCOLN en long et en large. Mais ce n'est pas un flic, alors que moi, oui.

— Alors c'est vous qui décidez ?

— On coopère. (Elle abandonna la mer et le regarda dans les yeux.) Drôle de concept pour quelqu'un comme vous, je sais. Mais Norton n'a rien à prouver.

— « Et il a tous ses cheveux, hein. »

Elle resta bouche bée, surprise qu'il cite des paroles de chanson. Il supposa qu'elle était trop jeune pour se rappeler Angry Young and the Men. Carl avait leur dernier album, comme tous ceux qui avaient plus de quarante ans, le fichier source était devenu triple platine dès qu'il était sorti sur les serveurs publics. Ertekin devait encore être dans les couches, à l'époque. Lui-même avait à peine l'âge de prendre le train en marche quand Angry Young s'était fait sauter la cervelle sur les dorures d'un studio d'enregistrement de Kilburn. *Bonjour les dégâts* ! Tu m'étonnes. Humour noir et détachement londonien jusqu'au bout. Il se demanda si Angry Young avait imaginé ce que deviendraient les ventes du si justement intitulé *Bonjour les dégâts* quand il s'était enfoncé le canon de la carabine à fragmentation dans la bouche cet après-midi-là. Avec un sourire – apparemment – pour l'ingé son, il avait appuyé sur la détente. Avait-il vraiment commencé à deviner quand il avait écrit la chanson titre et ses paroles, un an plus tôt ?

— Quel rapport avec ses cheveux ?

— Eh bien, pas de calvitie masculine avancée pour lui, hein ?

— Ce... (Elle comprit.) Oh, vous vous foutez de ma gueule ! Vous n'êtes pas sérieux. Marsalis, vous n'êtes pas chauve.

— Non. Mais je ne suis pas humain.

Ça l'arrêta net, comme un tir de pistolet Haag. Même dans la lueur intermittente des lampes à arc derrière eux, il vit la façon dont son regard se durcit quand elle le regarda. Sa voix, quand elle parla, était tout aussi crispée :

— Vous citez quelqu'un, là ?

— Oui, tout à fait. (Il gloussa, parce que c'était délicieux de se trouver sur la plage, les mains dans les poches et les pieds dans le sable.) Vos patriarches, par exemple.

Elle haussa un sourcil.

— Mes patriarches ?

— Ouais. Vous êtes turque, non ? Sevgi ? Ce qui signifie que vous êtes musulmane, je dirais. Vous n'écoutez pas ce que disent vos anciens barbus à propos des gens comme moi ?

— Pour votre information, dit-elle avec sécheresse, le dernier imam que j'ai écouté était une femme. Elle n'était pas barbue.

Carl haussa les épaules.

— Au temps pour moi. Je me réfère simplement aux médias mondiaux. L'islam, le Vatican, les baptistes de Jérusalem. Ils chantent à peu près tous le même hymne.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

— Eh, oh, vous permettez ?

Il ravala son énervement soudain. Tu viens de sortir de taule, petit. Demain, tu quittes la République. Le lendemain, tu prends une suborb pour rentrer chez toi. Souris et tiens le coup. Il se fabriqua un sourire.

— Si, Ertekin, je sais à peu près de quoi je parle. Voyez-vous, je vis dans cette peau. J'étais là en 93 quand Jacobsen a été appliqué. Et au cas où vous vous diriez que c'est de l'autoapitoiement après ma démob, c'est pas ça. On ne parle pas que des treizes, là. À Dubaï, j'ai vu des bonobos thaïes éventrées et accrochées devant les bordels où elles travaillaient, quand les *shahuda* arrivaient en ville. Les putes normales, ils se contentaient de les violer et de les marquer au fer.

— Les *shahuda* ne sont pas...

— Ouais, ouais. Les *shahuda* ne sont pas représentatifs. Je sais. Comme le *gladius dei* ne parle pas au nom de tous les catholiques pacifistes qui existent, et comme tous les malades de la télé de Jésusland n'ont rien à voir non plus avec la chrétienté. C'est un grand malentendu. Tous ces massacres, ces préjugés aveugles, ces types n'ont pas lu tous les pamphlets.

— Vous parlez d'une minorité fana...

— Écoutez, Ertekin. (Cette fois, il rit de bon cœur.) Je m'en cogne, vraiment. Ce soir, je suis un homme libre, j'ai les pieds dans le sable et tout. Vous voulez faire de la solidarité de groupe, sauver votre système de croyance patriarcal qui bat de l'aile, faites-vous plaisir. J'ai cru à des trucs complètement cons, il fut un temps. Pourquoi pas vous ?

— Je ne vais pas discuter de mes croyances avec vous.

— Très bien. Faisons ça.

Ils restèrent sur le sable à écouter le silence de l'océan. Les gros rouleaux se fracassaient sur le corail, au large. Plus près, les vaguelettes se brisaient calmement dans le noir, avec un sifflement de bruit blanc quand elles se retiraient.

— Comment vous savez que je suis turque ? finit-elle par demander.

Il haussa les épaules.

— J'ai passé beaucoup de temps en Turquie. À une époque, j'avais une interprète qui s'appelait Sevgi.

— Qu'est-ce que vous faisiez là-bas ?

— À votre avis.

— Les réserves ?

Un hochement de tête sombre.

— Ouaip. Réaction européenne de base. Si c'est désagréable ou pas pratique, on le colle dans l'est de la Turquie. C'est trop loin pour agacer les gens importants, et ça fait une sacrée trotte vers l'Ouest pour qui en sortira sans autorisation. Ce qui arrive assez souvent pour que j'y retourne plusieurs fois par an. Vous venez de l'Est ?

— Non, je viens de New York.

— Bien sûr. (Il hocha la tête.) Pardon, je voulais dire...

Il s'arrêta quand elle regarda derrière lui. Se retourna pour suivre le regard, quoique son sens de proximité si développé lui ait dit que, cette fois, Norton arrivait vraiment. Sur la ligne basse des dunes, qui descendait vers eux. Et d'après tout ce que Carl savait du langage corporel, il apportait des mauvaises nouvelles par brassées.

— Toni Montes. Quarante-quatre ans, deux enfants.

Les photos de la femme défilaient en séquence sur l'écran mural de la salle de conférence pendant que Norton parlait. Une Hispanique vaguement belle, photo d'identité, visage osseux un peu empâté par l'âge, des cheveux rouge henné, courts et à la mode. Son cadavre était un fatras sans grâce à la jupe et au chemisier en désordre, entouré de blanc de scène de crime sur un plancher ciré.

— Abattue par balles chez elle, dans le port franc d'Angelina, ce soir. (« flip. » Gros plan pris à la morgue. Ecchymoses aux lèvres, maquillage coulé, yeux révulsés par la pression de la balle dans la tête qui l'avait tuée. La blessure d'entrée dans son front comme un cratère. « flip. ») Les enfants étaient sortis, à la piscine avec leur père. La maison est intelligente, câblée dans le réseau de voisinage de securiware, mises à jour payées pour trois ans. Merrin a dû employer un matériel d'intrusion très sophistiqué, ou alors c'est Toni qui lui a ouvert. (« flip. » Détails du corps, un flanc tacheté et l'affaissement asexué d'un sein.) Il y a eu lutte, il l'a cognée, l'a fait tomber plusieurs fois. Quelques côtes cassées, pas mal d'hématomes un peu partout. Vous avez vu le visage. Des traces de sang partout, aussi. Les experts en ont retrouvé sur le canapé dans la pièce d'à côté, et sur les murs à plusieurs endroits. (« flip. » Traces rouges sur du stuc crème.) Principalement à elle. On dirait qu'il s'est lâché.

— Il l'a violée ? demanda Carl.

« flip. »

— Non. Aucune trace de violences sexuelles.

— Comme les autres, commenta Sevgi. Baltimore, Topeka, la petite ville de merde dans l'Oklahoma. Loam Sprints ? Chaque fois qu'il tue une femme, c'est pareil. Quel que soit son problème, ce n'est pas sexuel.

« flip. »

— Siloam Springs, corrigea Norton. Une petite ville de merde de l'Arkansas, en fait, Sev. Juste après la frontière, tu te rappelles ?

— Non, j'ai oublié. (Ertekin parut regretter sa réplique presque aussitôt. Elle esquissa un geste, comme pour effacer la tension de sa voix. Ça marchait.) On a fait l'aller-retour, Tom. On n'avait aucune chance de connaître l'endroit.

Norton haussa les épaules.

— On a quand même eu le temps de savoir que c'était une ville de merde, hein ?

— Oh, ça va ! Jésusland, y a que ça à dire. (Ertekin se frotta un œil et indiqua le mur d'un hochement de tête.) Pourquoi ils ont signalé celui-là ?

La séquence d'images s'était figée sur une autre section de mur pâle, avec un motif Rorschach de sang et de chair. Un petit triangle rouge clignotait dans le coin inférieur droit de l'écran.

— Ouais, l'Angelina PD ne comprenait pas. (Norton toucha l'ardoise sur la table. À l'écran, un pavé de données de la police scientifique se superposa à l'image.) Quand Merrin a fini par tuer cette femme, il l'a abattue debout, dans la pièce à côté. Cartouche électromag à haute vitesse. C'est ce qui ne cadre pas. Mourir à genoux, quand elle aurait été épuisée, OK, je comprends. Mais debout, docile, après s'être débattue... Ça n'a aucun sens.

— Si. (Carl marqua une pause, pour tester son intuition, les lignes de force qu'elle suivait. Il connaissait la forme, comme sa main connaissait la crosse du pistolet Haag.) Elle a abandonné avant d'être épuisée, parce qu'il a menacé de faire pire.

— Pire que de la battre à mort ? (Il y avait une colère glaciale autour des yeux de Norton quand il parla ; Carl ne savait pas si elle s'étendait à lui, en plus de Merrin.) Vous voulez me dire de quoi il pourrait s'agir ?

— Les enfants, souffla Ertekin.

Il hocha la tête.

— Oui, et sans doute le mari, mais ce sont les enfants qui ont dû la convaincre. Il a joué sur son câblage génétique. Il lui a dit qu'il attendrait que les enfants rentrent.

— Ça repose sur rien du tout ! s'emporta Norton.

— Non, bien sûr. Mais c'est l'explication évidente. Il avait passé les défenses de la maison. Soit Montes le connaissait et elle l'a laissé entrer, soit il a étripé le logiciel, auquel cas il avait suffisamment repéré la baraque pour connaître le système de sécurité, auquel cas il savait qu'il y avait des enfants et qu'ils rentreraient bientôt. C'était son moyen de pression, et il s'en est servi.

Il vit la façon dont ils se consultèrent du regard.

— Ça fonctionne, dans une certaine mesure, concéda Ertekin plus pour elle-même que pour les autres. Mais ça retourne la question. S'il était prêt à utiliser une menace comme celle-là, pourquoi ne pas s'en servir tout de suite ? Pourquoi prendre la peine de danser autour des meubles ?

Carl secoua la tête.

— Je ne sais pas. Mais, pour moi, ce coup de feu ressemble à une exécution. Le combat, ça devait être autre chose.

— Un interrogatoire ? Vous pensez qu'il voulait lui arracher des renseignements ?

Carl y réfléchit un instant, les yeux sur la frontière d'éclat et de noirceur là où l'écran se détachait du mur. Un souvenir se tortilla comme un serpent – cette femme paraissait lui rappeler des souvenirs presque chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, bordel. En prison – « Vous avez déjà pensé de cette façon ? » – c'étaient les cursives du *Felipe Souza* et l'inévitabilité froide de ses pensées pendant qu'il attendait les secours. Et là, elle l'avait secoué de nouveau. La petite pièce chaude, dans une ruelle anonyme de Téhéran. Des carrés de soleil dessinés au sol, l'ombre d'une fenêtre unique et barrée. Une sueur rance et l'arôme discret de la chair brûlée. Des cris discordants dans le couloir. Du sang sur son poing.

— Je ne pense pas. Il y a des façons plus intelligentes d'obtenir des renseignements.

— Quoi donc, alors ? insista Norton. Du sadisme pur ? Ou rien qu'une idée d'*übermensch* ? De la brutalité par droit génétique ?

Carl croisa le regard de l'autre un instant, juste pour qu'il comprenne. Norton soutint son regard. Carl haussa les épaules.

— C'était peut-être de la rage, dit-il. Pour une raison ou une autre, ce Merrin a peut-être perdu les pédales.

Ertekin fronça les sourcils.

— Admettons. Mais après, quoi ? Il s'est calmé et il l'a exécutée ?

— Peut-être.

— Je ne comprends pas.

Carl haussa de nouveau les épaules.

— C'est normal.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ça veut dire, Norton, qu'à un niveau biochimique essentiel, vous n'êtes pas comme Merrin. Ni vous ni Ertekin. Dans le système limbique, là où ça compte vraiment, dans l'amygdale et jusque dans le cortex orbitofrontal, Merrin

possède environ un millier de processus biochimiques dont vous êtes dépourvus.

Carl avait voulu parler d'un ton détendu et détaché – les routines d'aptitude sociale avaient écarté de son langage corporel et de son élocution toute attitude conflictuelle. Mais malgré cela, la lassitude de sa voix le surprit. Il finit abruptement :

— Bien sûr que vous ne comprenez pas. Vous n'avez aucun point commun avec ce mec.

Silence dans la salle de conférence aux lumières baissées. Il sentait le regard d'Ertekin sur lui, comme une caresse. Il baissa les yeux sur ses mains.

— Vous avez dit qu'il en a tué vingt autres, en plus d'elle.

Norton enchaîna :

— Dix-sept confirmés, matériaux génétiques retrouvés sur place. Plus quatre dont nous ne sommes pas certains. Sans compter les gens qu'il a mangés à bord de la *Fierté d'Horkan*.

— Ouais. Vous avez dressé la carte ? Là où il est passé ?

Il ne leva pas les yeux, mais les sentit échanger un nouveau regard.

— Bien sûr, dit Norton.

Il activa la console de l'ardoise, et l'image du sang de Toni Montes disparut. À la place, l'Amérique du Nord s'illumina, et se zébra de rouge autour des zones d'excision des États de la Bordure et de l'Union. La carte était marquée de dix-sept carrés noirs et de quatre gris, chacun accompagné d'une photo miniature de la victime. Carl se leva et alla vers le mur pour regarder de plus près. Le marqueur du port franc d'Angelina présentait une Toni Montes souriante, les cheveux coiffés pour une fête, en robe de soirée sans bretelles. Il la caressa doucement, et des données détaillées défilèrent en dessous. Mère, femme, hôtesse de site immobilier. Cadavre.

Il regarda les autres photos qui grêlaient la carte. Des instantanés similaires, anodins, des vivants pris sur le vif. Dans quelques cas, l'image était un holoprint d'identité, mais il s'agissait plus souvent de sourires et de clins d'œil à l'objectif, recadrés pour exclure les membres de la famille ou les amis. Les visages étaient un mélange de races et d'âges, de la trentaine à

un homme proche des soixante-dix ans. Mariés, célibataires, parents, sans enfants. Ouvriers manuels aussi bien que spécialistes en systèmes de données.

Ils n'avaient rien en commun à part le continent sur lequel ils avaient vécu et le fait qu'ils y étaient morts.

Il revint à la côte ouest. Norton fit quelque chose à l'ardoise de données, et un agrandissement de la baie se superposa à la carte principale. Le site d'échouage de la *Fierté d'Horkan* était marqué par un carré hors d'échelle, juste au large de la côte, onze noms et visages empilés les uns sur les autres à côté. Puis trois carrés rouges, tous autour de San Francisco et Oakland. Carl regarda ce groupe un moment, conscient à un certain niveau qu'il y avait un problème. Il fronça les sourcils, toucha et lut les données supplémentaires.

Vit les dates.

— Eh oui ! (Ertekin le rejoignit. Tout d'un coup, il la sentait.) Il est revenu. Deux meurtres, le jour où la *Fierté d'Horkan* tombe à l'eau. Puis il s'en va, passe dans la République. Prochain arrêt, Van Horn, Texas, 19 juin. Eddie Tanaka, abattu par balles devant un bordel de l'Interstate 10. Puis il revient dans la baie, presque quatre mois plus tard. 2 octobre. Qu'est-ce que ça vous évoque ?

— Il a oublié son portefeuille ?

— Par exemple. Je savais qu'on avait bien fait de vous engager.

Carl se retourna et lui lança un regard de reproche. Quelque chose lâcha dans la ligne de sa bouche. Il inspira légèrement, essayant de retrouver l'odeur d'Ertekin.

— Il travaille avec des données fragmentaires. Quelle que soit la façon dont il a dressé la liste de ses victimes, il n'avait pas tous les noms dès le début. Pourquoi passer en Jésusland en juin, alors qu'il doit revenir jusque-là tuer ce type, euh, Whitlock ? Et maintenant, Montes, à Angelina. C'est pas loin de la baie, et sans douanes. Il improvise au fur et à mesure.

— Oui. C'est aussi ce qu'on s'est dit. (Ertekin recula un peu, et se rapprocha de là où Norton était assis.) Si Jasper Whitlock avait été du genre d'Eddie Tanaka, on aurait pu me faire croire que Merrin ne l'avait pas trouvé tout de suite et qu'il avait dû

revenir. Mais Whitlock était un courtier en services médicaux. Que du légal, un citoyen exemplaire, pilier de la communauté, il avait sa propre société. Pas le genre de type difficile à trouver. Merrin l'a abattu derrière son bureau. Donc, Merrin ne savait pas qu'il devait le tuer en juin. Il l'a appris plus tard.

— Question : par qui ? (Carl regarda la carte, les points noirs éparpillés.) Il traverse la frontière pour dessouder Tanaka, va jusqu'à au Texas. Quelque chose indique qu'il y cherchait des renseignements ?

— Non. Tanaka était une raclure à la petite semaine. Drogue, avortements illégaux. Un poil de trafic d'organes.

— La version Jésusland d'un courtier en services médicaux, quelque part, commenta Norton en levant les yeux de son ardoise.

— Tiens...

Ertekin fronça les sourcils.

— On a déjà éliminé ce lien-là, expliqua-t-elle à Carl. Tanaka n'a aucune réputation médicale dans la République ou ailleurs. C'était un ingénieur en substances biologiques dangereuses...

— Un dératiseur, précisa Norton.

— Au chômage, de toute façon, depuis deux ans, et il vivait surtout grâce à plusieurs filles à l'est d'El Paso. Avant ça, Houston, même genre. C'est sans doute comme ça qu'il s'est lancé dans les avortements. Ça rapporte beaucoup plus que...

— ... d'attraper des rats... (Carlo hocha la tête lentement.) D'accord. Donc, je regarde cette carte, on a le sud-est du Texas, le nord du Texas, l'ouest de l'Oklahoma, puis deux dans le Colorado, un possible dans l'Iowa, Kansas un possible plus un certain, Ohio, Michigan, deux dans l'Illinois, Caroline du Sud possible, Maryland possible, Louisiane, Géorgie et nord de la Floride. Vous avez le moindre lien entre ces victimes ? Quoi que ce soit qui colle ?

L'expression d'Ertekin lui suffit. Elle regarda la carte, et les visages épars des morts.

— Vu ce qu'on en sait, commenta Norton d'un ton neutre, il pourrait aussi bien les choisir au hasard dans l'annuaire.

14

Le bruit des cris la réveilla.

Pendant un instant de confusion, elle crut que c'était un vol, ou alors un rabatteur particulièrement en voix sur le marché. Puis l'élément rythmique des voix perça le mur du sommeil, et elle se rappela où elle se trouvait. Elle se redressa dans le lit de caserne étroit. Le manque de syn lui rendait l'intérieur de la tête rugueux. De l'autre côté de la pièce, l'aube s'infiltrait derrière les rideaux varipolaires mangés aux mites. Une lumière gris perle s'étendait sur le plafond et descendait le mur opposé en rais flous. Elle consulta sa montre et grogna. Les slogans à l'extérieur étaient trop étouffés pour être compréhensibles, mais elle n'avait pas besoin d'entendre les mots.

Sur la table à côté du lit, le téléphone sonna.

— Allô ?

La voix de Norton dans son oreille.

— Tu entends nos fans ?

— Je suis réveillée, non ?

— Bien joué, Sev. Si on était restés en ville, on serait niqués. Ton sale esprit de flic nous a encore sauvé la mise.

— Bon... (Elle rabattit le drap, posa les pieds par terre. La peau de ses cuisses se hérissa de chair de poule dans le matin froid.) Parris a des amis à Tallahassee, finalement.

— Mieux que ça. (Norton avait un sourire mauvais dans la voix.) Il est allé voir les sites d'actu. On est à la une de *Good Morning South*.

— Ah putain... (Sa main libre chercha ses vêtements par terre à tâtons.) Tu penses qu'on pourra quand même partir ?

— Pas par suburb, c'est clair. Ce qui avait gardé le secret génétique de Marsalis à South Florida State, c'est oublié. Il est grillé. Soit Parris a parlé, soit quelqu'un a craché le morceau un peu plus haut.

— Forcément Parris.

— Ouais. Bon, de toute façon, on a des bouseux du Sud par paquets devant les grilles, et ils bloquent la route d'accès sur plusieurs kilomètres. Des vrais malades, du genre Mourons-pour-le-Seigneur. Je viens de parler à notre liaison presse à Miami, et elle nous assure que les fanatiques de tous bords ont déjà réservé leur billet d'avion pour les rejoindre. (Elle l'entendit sourire de nouveau.) On n'essaie pas juste d'échapper à la justice de la République, maintenant. On protège une abomination devant le Seigneur.

— Super. Bon, on fait quoi ? (Sevgi enfila une manche de sa chemise.) On rentre par avion à l'ancienne ? LINCOLN doit bien avoir quelques Lear Jet dans le coin, non ? Pour les VIP en voyage court.

— J'imagine, oui.

— Ils ne vont pas nous descendre quand on passera dans l'espace aérien de la République, quand même ?

Norton ne dit rien. Sevgi pensa à ses bonnets profilés pendant qu'elle fermait sa chemise. Elle la rouvrit, et les chercha à tâtons.

— Allez, Tom, tu ne penses pas que...

— Ouais, non, ils ne vont sans doute pas nous abattre. Mais ils pourraient forcer le pilote à atterrir à Miami International, et nous arracher à l'avion sur place. On n'est pas populaires dans ce coin-là, Sev.

— Ni ailleurs, marmonna-t-elle. (Elle aperçut le reflet d'un bonnet au pied du lit. Elle le récupéra avec deux doigts et le moula contre le poids de son sein droit.) OK, Tom, comment tu veux la jouer ?

— Laisse-moi parler à Nicholson. (Il ignore son gloussement.) Sev, c'est peut-être un connard, mais il est responsable de l'opération. Si on se fait coller en taule à Miami, il aura l'air con aussi.

Sevgi chercha l'autre bonnet dans la chambre encore plongée dans la pénombre.

— Nicholson ne se battra pas au niveau étatique, Tom, et tu le sais. Il est trop politicien pour se mettre ce genre de pouvoir à

dos. Si Tallahassee s'aligne derrière ce mouvement, on va se retrouver tout seuls.

Autre hésitation. De l'extérieur, les cris de la foule arrivaient comme des vagues lointaines. Sevgi trouva le bonnet sous son lit, et le moula comme elle put, de la main gauche sous son sein gauche. Elle s'assit au bord du lit et referma sa chemise.

— Tu me dis si je me trompe, Tom.

— À mon avis tu te trompes, Sev. Nicholson va considérer ça comme une interférence avec une mission de sécurité LINCOLN, et au minimum, ça lui donnera l'air con. Même s'il ne s'attaque pas directement à Tallahassee lui-même, il refileira le bébé à l'échelon supérieur, avec une balise « urgent ».

— Et pendant ce temps-là, on fait quoi ? On attend que ça passe ?

— On aurait pu être coincés dans un endroit plus désagréable, Sev. (Il soupira.) Écoute. Au pire, tu passes la journée à la plage avec ton nouvel ami.

— Mon nouv... (Sevgi écarta le téléphone de son oreille et le regarda. Le petit écran était d'un gris mat innocent. Norton n'avait pas activé la liaison vidéo.) Je t'emmerde, Tom.

— C'était une blague, Sev...

— Ah ouais ? La prochaine fois que tu vas faire tes courses sur la Cinquième avenue, achète-toi un sens de l'humour.

Elle raccrocha.

Depuis la tour d'observation tournée vers les terres, ce n'était pas très impressionnant. Plusieurs centaines d'hommes et de femmes habillés de façons diverses, qui traînaient à l'entrée de l'installation, pendant que sur leur gauche une silhouette à cheveux blancs, en costume, déclamait derrière un podium portable en plastique, à amplificateurs incorporés. Quelques pancartes holo d'amateur, aux lettres lourdes, flottaient dans l'air au-dessus de la foule. Des voitures profilées et quelques vieux véhicules à combustion interne étaient garés derrière la foule le long de la route, et les gens s'y accoudaient seuls ou par deux. Le soleil du petit matin clignotait sur les surfaces de verre et d'alliage. Deux hélicoptères dansaient dans le ciel ; des plates-formes médias, à en croire leur peinture.

Ce n'était pas très impressionnant, mais ils se tenaient à au moins deux cents mètres de la grille ; le bruit était discret et les détails flous. Sevgi avait pratiqué plusieurs fois le contrôle de foule quand elle était officier de patrouille, et elle avait appris à ne pas juger trop hâtivement ce genre de situation. Elle savait à quelle vitesse ça pouvait dégénérer.

« ... possède peut-être la forme d'un homme, mais ne vous laissez pas abuser par son apparence. » Les paroles se déversaient depuis le podium, toujours assez peu hystériques. Le prêcheur emmenait sa foule avec douceur. « L'homme est fait à l'image et dans l'amour de Dieu. Cette... *créature*... a été fabriquée par des pécheurs arrogants, en brisant la graine que Dieu nous a donnée dans Sa sagesse. La Bible nous dit... »

Elle arrêta d'écouter. Regarda l'un des hélicoptères, les yeux plissés.

— Aucun signe de la police d'État ? demanda-t-elle au garde de la tour.

Il secoua la tête.

— Ils viendront si ces guignols chargent la porte, mais pas avant. Et même là, ce sera juste parce qu'ils savent qu'on a l'autorisation d'utiliser des armes létales en cas d'intrusion.

Son visage restait impassible, mais la crispation de sa voix était indéniable. Le badge sur sa poitrine le baptisait Kim, mais Sevgi supposait qu'un Américain d'origine coréenne se sentait assez proche d'un Chinois pour qu'une amertume commune s'installe. Avant la Sécession, les foules de la fièvre de Zhang choisissaient leurs victimes sans grand discernement.

— Je doute qu'on en arrive là. (Elle fit semblant d'être sûre d'elle.) On aura débarrassé le plancher avant le déjeuner. Et après, ils rentreront chez eux.

— C'est bon à savoir.

Il regardait les défenses LINCOLN et la foule. Elle le laissa seul et redescendit au sol. Le silence dans l'installation était menaçant, par contraste avec le bruit à l'extérieur. On avait suspendu les opérations du nanodock pendant la crise, et les hangars de stockage étaient tous fermés. Des chargeurs de fret de dix mètres de large montés sur rails attendaient sur les tabliers de béton inusable et les voies d'accès, comme de gros

chairs décapités abandonnés après un conflit urbain colossal. Leur plate-forme de levage était vide.

À l'autre extrémité du complexe, le 'dock s'élevait dans la couverture nuageuse comme un escalier d'incendie à échelle divine. Il écrasait tout ce qui se trouvait au sol, comme s'il ne s'agissait que de jouets. *Perez* avait été construit très tôt, à l'époque où Mars était encore un désert à peine entamé, et *Bradbury* une collection de préfabrics pressurisés. Maintenant, il avait l'air usé, sinistre, tout en gris et noir tacheté sous une structure de soutien très surfaite. Par rapport au minimalisme joyeux et coloré de *Sagan* ou *Kaku*, *Perez* était une relique. Même pour *Sevgi*, qui n'aimait pas les 'docks quelle que soit leur couleur, c'était une vision mélancolique.

— Vous êtes déjà montée ?

Elle se retourna et vit que *Marsalis* était arrivé à deux mètres derrière elle sans qu'elle l'entende approcher. Il la regardait à présent avec un air de spéculation neutre qui lui rappela tellement *Ethan* qu'elle en frissonna.

— Pas sur celui-ci, non. (Elle hocha la tête, vaguement vers le nord.) On m'a formée à New York. Le 'dock *Kaku*, surtout. Je suis montée sur *Sagan* et *Hawking*, et sur ce qu'ils ont construit de *Levin*.

— Vous n'avez pas l'air très enthousiaste.

— Non.

Cela le fit sourire.

— Mais le salaire est confortable, hein ?

— Le salaire est confortable, reconnut-elle.

Il se détourna, vers la porte. Le sourire disparut.

— Tout ce bruit, c'est pour moi ?

— Oui. (Elle se sentit étrangement embarrassée, comme si les Républicains de l'autre côté de la clôture étaient de vieilles connaissances dont elle devait justifier le mauvais comportement.) Avec les compliments de votre vieil ami *Parris*. Apparemment, il n'a pas apprécié votre départ. Il a tout débarrassé aux médias locaux.

— Alors vous avez été maligne de nous amener ici la nuit dernière.

Elle haussa les épaules.

— J'ai fait de la protection de témoins, pendant un temps. On apprend à ne jamais rien prendre comme allant de soi.

— Je vois. (Il parut y réfléchir un instant.) Vous allez me donner une arme, à un moment ou un autre ?

— Ça ne fait pas partie de l'accord. Vous n'avez pas lu les petits caractères ?

— Non.

Elle s'arrêta net.

— Vraiment ?

— Vous avez déjà passé du temps dans une institution correctionnelle de Jésusland ? (Il posa sa question avec un sourire bénin, mais les souvenirs durcissaient son regard.) Ce n'est pas le genre d'endroit où l'on reste pour des points de détail.

— Certes. (Elle s'éclaircit la voix.) Eh bien, les petits caractères disent que vous êtes engagé par LINCOLN à titre de consultant, et non pour une action quelconque. Donc, vous n'avez pas besoin d'une arme.

— Du moment que vos amis de Jésusland ne décident pas d'enfoncer les portes.

— Ça ne risque rien.

— Votre confiance est rassurante. On va pouvoir décoller ?

— On ne dirait pas. Tom essaie l'angle d'attaque diplomatique, mais il faudra un moment avant d'être sûrs qu'on peut courir le risque. Dans cette partie du monde, les forces aériennes ont tendance à tirer au lieu de poser des questions.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu dire. (Il se détourna des clôtures électriques et de la porte, regarda la surface scintillante de l'Atlantique.) À ce sujet, vous savez pourquoi la Bordure n'a pas collé une tête chercheuse dans le cul de la *Fierté d'Horkan* quand il a franchi la ligne ? Il paraît que ces mecs-là aussi sont chatouilleux, et ça devait grave ressembler à une menace.

— Apparemment, la liaison locale de LINCOLN a réussi à les calmer.

— Ah ouais ?

Marsalis haussa un sourcil.

— Oui. Les relations avec la Bordure sont assez bonnes, en ce moment. Pas comme ici. Nous avons négocié une interface IA

directe l'année dernière, protocoles de confiance élevés, tampon minimal. Le n-djinn de *Sagan* a cartographié la trajectoire et l'a transmise directement à l'administration aérienne de la Bordure. Pas de blocages, pas de vérification de données à part les points essentiels. C'est sorti des tampons en quelques nanosecondes. (Sevgi écarta les mains.) Et tout le monde est content.

— Surtout Merrin.

Elle ne répondit rien. Les chants sporadiques à la grille les atteignaient entre deux bourrasques venues de l'océan. Après quelques secondes, Marsalis s'écarta d'elle pour se diriger vers l'eau. Il ne dit rien, ne se retourna pas. Elle mit trois pas à comprendre qu'il attendait qu'elle relance la conversation, et maintenant qu'elle ne l'avait pas fait, il partait.

— Où allez-vous ?

Elle prononça cela d'un ton beaucoup moins décontracté qu'elle l'aurait voulu. Il s'arrêta et se tourna vers elle.

— Pourquoi ? demanda-t-il gravement. Je suis en détention provisoire ?

Et merde !

— Non, c'est juste... (Elle eut un geste crispé.) Au cas où j'aurais besoin de vous trouver plus tard, rapidement.

Il évalua sa réponse, comme il l'avait fait pour son commentaire sur son travail de protection des témoins.

— Je retourne me promener sur la plage. Vous voulez venir ?

— Euh... non. (Elle hésita. Il attendait.) Je dois examiner la scène du crime Montes pendant qu'on a le temps. Voir si quelque chose me saute au nez.

— C'est probable ?

— Non, mais on ne sait jamais. Ça fait quatre mois que j'admire le travail de Merrin, alors que l'Angelina PD débarque tout juste. Il y a peut-être quelque chose à trouver.

— Pas d'interface de données directe de ce côté-là, hein ?

— Non. Techniquement, ils ne font pas partie de la ForSéBo. C'est la législation du Port-franc, l'Angelina PD a son autonomie ; ils travaillent comme à peu près n'importe quel département de police de la République.

— Et vous ne comptez pas partager ce que vous savez avec eux ?

— Non. Je vous l'ai dit, on ne veut pas déclencher de panique. (Elle tendit le bras vers les manifestants, l'air las.) Écoutez-moi ça. À votre avis, des gens comme eux réagiraient comment s'ils savaient qu'ils ont un treize cannibale en liberté en Amérique du Nord, qui tue certains citoyens comme il veut ? Vous vous rappelez Sundersen ?

— Éric Sundersen ? (Un haussement d'épaules.) Bien sûr. J'ai passé quelques mois à le chercher l'année dernière, comme tout le monde.

— Alors vous vous rappelez aussi ce que ça donnait. En sept semaines, cinq États de la République ont failli instituer la loi martiale. Des médias qui criaient à tue-tête sur le thème des monstres clonés. Des foules en armes qui essayaient de forcer le camp à Cimarron pour massacrer tous les pensionnaires. Mesures d'urgence tout le long de la frontière. Si Sundersen n'avait pas montré le bout de son nez quand il l'a fait, ç'aurait été *La Fièvre de Zhang 2, le retour*. Alors que lui, il s'était juste échappé, sans tuer personne. Là, les foules deviendraient complètement folles.

— Ouais, les foules. Les humains n'ont encore rien compris, hein ?

Sevgi ignora cette pique.

— On ne veut pas d'un autre bain de sang, dit-elle. On prévient la police locale qu'on s'intéresse à l'affaire, et on lui apporte l'aide qu'on peut. Mais on ne peut pas mettre qui que ce soit au courant de la situation d'ensemble.

Il hocha la tête. Sa promenade sur la plage paraissait oubliée.

— Alors quelle est la situation, de leur point de vue ?

— Officiellement, pour la République, c'est une histoire de Marstech. Un gang de braqueurs et un réseau de distribution qui se disputent les points de marge. (Les paroles paraissaient artificielles, plates sur sa langue, aussi peu convaincantes qu'une déclaration d'intention *corporate*. Elle ravala une grimace et continua.) Avec des crapules comme Eddie Tanaka, c'est facile. Ailleurs, quand le défunt est respectable, on joue

l'angle de la victime innocente, au mauvais moment au mauvais endroit, ou de l'erreur d'identité.

— C'est limite. Qu'est-ce que vous faites pour la trace génétique ?

— On leur prend. Les n-djinns LINCOLN ont accès aux piles de données de la police dans toute l'Amérique du Nord, ils récupèrent tout ce qui correspond au profil. En général, il faut un moment avant que les polices scientifiques passent un scan génétique sur les traces des scènes de crime, du coup dans la plupart des cas on arrive avant que qui que ce soit sache qu'il y avait un treize sur place.

— La plupart des cas ?

— Oui, on a dû faire pression sur un ou deux médecins légistes, pour qu'ils la bouclent. (Elle détourna le regard.) Ce n'est pas difficile à faire, avec l'autorité de LINCOLN.

— Non, j'imagine.

Elle se sentit rougir.

— Bon, il faut que j'aille au bâtiment de chargement. Si vous voulez aller sur la plage, c'est bon.

— Non, non. Je vais vous accompagner.

Elle le regarda avec méfiance. Il lui renvoya une expression innocente.

— Je devrais jeter un œil à Montes aussi, expliqua-t-il. Pour commencer à gagner ma croûte.

Ils traversèrent donc le tablier depuis la tour d'observation, et se dirigèrent vers le complexe principal. Il y avait un peu de chaleur dans la journée, et Sevgi sentit sa propre odeur un peu rance lui piquer les narines. Elle commença à regretter de ne pas avoir pris une douche avant de sortir de la chambre pour se mettre au travail.

— Donc, d'après ce que vous disiez, relança Marsalis, la République ne sait pas qu'il y a un lien avec la *Fierté d'Horkan*.

— Non. La couverture média a affirmé qu'il n'y avait aucun survivant. Nous leur avons donné le côté cannibalisme et leur avons dit que tout survivant aurait été tué à l'impact. On leur a même refile des images.

— Ah.

— Ouais. (Sevgi retroussa les lèvres.) L'Horreur du Cannibale venu de l'Espace – cliquez pour accéder aux photos complètes. Ça a marché comme un charme, ils ont sauté dedans à pieds joints, ils l'ont lancé sur tous les sites d'actu. Ils ont complètement oublié de faire du journalisme d'investigation.

— Pratique.

Elle haussa les épaules.

— Standard. Ça fait plus d'un siècle que les médias américains préfèrent la sensation aux faits, et la Sécession n'a fait que renforcer la tendance. De toute façon, c'est vraiment un miracle que Merrin ait survécu. Il a dû trouver un moyen de tromper le système pour retourner dans sa cryocap, qui était piratée pour que le protocole de cryo ne fonctionne plus. Donc, il a dû venir à bout de ça, persuader la capsule de se remplir quand même de gel, pour noyer un corps vivant et non endormi...

— Il a eu le temps de réfléchir au problème, en même temps...

— Je sais... Mais ce n'est qu'un début. Après, il faut qu'il reste là et qu'il laisse le système le noyer, sans sédatifs. Il doit respirer le gel, sans sédatifs, éveillé, sans que ses poumons se révoltent, pendant une bonne vingtaine de minutes le temps que la *Fierté d'Horkan* programme son approche finale, sa réentrée, ses corrections de cap et s'abatte dans l'océan.

Un porte-cargaison s'élevait sur leur droite, barrant le soleil du matin. Sevgi frissonna un peu quand ils entrèrent dans sa longue ombre. Elle regarda Marsalis, d'un air presque accusateur.

— Imaginez ce que ça devait être – enfermé dans un cercueil vertical avec cette saloperie qui vous remplit le nez, la bouche, la gorge, qui se déverse et vous remplit les poumons, vous appuie sur les yeux, pendant qu'autour de vous le vaisseau a l'air prêt à exploser, et si ça se trouve, c'est le cas ? Vous imaginez ce qu'on ressent ?

— Je préfère éviter. Vous savez comment il a regagné le rivage ?

Elle hocha la tête.

— Première victime dans la baie, Ulysses Ward. Vous l'avez vu hier soir sur la carte. Magnat de la microfaune clonée, il avait des fermes de culture tout le long de la côte du comté de Marin, et quelques plateaux de plancton amarrés à cent kilomètres de la côte. Nous n'avons pas d'image-satellite concluante, mais on dirait qu'il était sur place pour une opération de maintenance quand la *Fierté d'Horkan* est tombée. La curiosité l'a amené un peu trop près, et ça l'a tué.

— Ou il est parti exprès pour récupérer Merrin.

— Oui, on y a pensé aussi. La ForSéBo a lancé une recherche par n-djinn, on n'a trouvé aucun lien entre Ward et Merrin. Sur quarante ans. À moins qu'ils se soient rencontrés dans une vie antérieure, la situation est exactement ce qu'elle a l'air d'être — une mauvaise coïncidence.

— Comment il l'a tué ?

— Au pistolet à requins Cressi. Vous avez déjà vu le résultat ? C'est conçu pour arrêter un grand blanc à travers dix mètres d'eau, c'est pratiquement un désintégrateur à main. Ça a propulsé le ventre de Ward sur tous les meubles. Lui plus un employé du nom d'Emil Nocera, dans le même coup.

— « Merci pour la balade. »

— Voilà. D'après les scientifiques, il y avait deux autres employés sur place, mais ils ont filé.

— Je les comprends.

— D'autant que c'étaient des clandestins. Apparemment, beaucoup de petits boulots sont tenus par des clandestins, là-bas. S'ils ont vu quelque chose, ils ne risquaient pas de rester pour faire une déposition. La ForSéBo les cherche, mais sans grand espoir.

— Ils savent de quoi il s'agit ?

— La ForSéBo, oui, mais personne d'autre. Le public n'est au courant de rien, ni eux ni nous ne pouvons nous le permettre. C'est déjà assez tendu entre Jésusland et la Bordure sans qu'on leur dise que ce type traite leur précieuse sécurité frontalière comme une palissade de jardin.

— Mais les flics de la Bordure savent qu'il tue aussi dans la République ?

— Ils ont été mis au courant, oui.

— C'est gentil de leur part de la boucler.

— Comme je vous l'ai dit, les deux voisins ne s'aiment pas beaucoup. Et ça fait peindre si les États de la Bordure, avec toute leur technologie et l'énergie à leur disposition, ne peuvent pas empêcher un psychopathe de passer de l'autre côté pour tuer à volonté. Vous imaginez l'effet diplomatique.

— À quoi sert la technologie si Dieu ne vous accompagne pas ?

— Gagné. Et puis, si on apprenait que ce tueur psychopathe est, euh...

— ... un monstre génétique ? demanda-t-il gentiment. Un trifouillé ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Non, en effet.

— La République raconte déjà à sa population que la Bordure n'est qu'un cul-de-sac, qu'un mirage stérile pour les Chinois. Et avec les histoires qui sortent de Chine, les évadés des labos noirs... (Elle haussa de nouveau les épaules.) Vous imaginez ce que ça peut donner aussi, hein...

— Pas mal, oui. Les chasses aux monstres, ça marche toujours.

Ils sortirent de l'ombre du transporteur. Sevgi tourna son visage vers l'éclat soudain du soleil, et crut voir un sourire jouer sur les lèvres de son compagnon noir. Son regard se perdit bien au-delà de la masse des édifices autour du nanodock.

— Quelque chose de drôle ?

Il ramena son attention sur la scène, sans la regarder.

— Pas vraiment.

Elle s'arrêta.

Après quelques pas, il en fit autant et se tourna vers elle.

— Un souci ?

— Si vous avez quelque chose à me dire, commença-t-elle d'un ton égal, j'aimerais l'entendre. Ça ne marchera pas si vous ne me parlez pas.

Il la regarda un long moment.

— Ce n'est pas très important, dit-il d'un ton détendu. J'imagine que vous appelleriez ça « un écho ».

Elle resta sur place.

— Un écho de quoi ?

Il soupira.

— Un écho avec des monstres. Vous savez ce qu'est un *pistaco* ?

Elle fouilla ses souvenirs, tira quelque chose d'un vieux briefing sur les crimes dans les camps d'entraînement de l'Altiplano.

— Ouais, c'est une sorte de démon, non ? Une croyance des Indiens. Un genre de vampire ?

— Presque. *Pistaco* est un homme blanc avec un grand couteau qui vient la nuit et ouvre les Indiens pour manger leur graisse. C'est sans doute un souvenir culturel des conquistadors et de l'Inquisition, parce que ceux-ci n'avaient rien contre un bon démembrement s'il était mené au nom de l'or et de Jésus-Christ. Mais de nos jours, sur l'Altiplano, ils ont une autre approche de cette histoire.

— Laquelle ?

Marsalis sourit. Elle était catastrophée de voir à quel point il lui rappelait Ethan, de la profondeur de cette ressemblance et de la façon dont elle la touchait là où seul Ethan la touchait.

— À présent, dit-il, les Andins ne croient plus que le *pistaco* est l'homme blanc en tant que tel. C'est fini, ça. Toujours le même monstre, toujours la même tête, mais maintenant, on raconte que le *pistaco* est un truc malfaisant que l'homme blanc a rapporté. (Il hocha la tête vers l'architecture arachnéenne et sombre du nanodock.) Rapporté de Mars.

15

Le balancier des codes la fit basculer.

Sevgi se sentit délogée de la réalité courante, détournée comme une petite fille écartée d'un écran de télé par les mains chaudes de ses parents. Les couchettes de LINCOLN Floride étaient branlantes, des surplus militaires vieux de trente ans, entièrement isolées et insonorisées, et maintenant, dans le silence mort qu'elles créaient, un tintement bas paraissait résonner dans ses tripes. Guidée par une longue habitude, elle s'autorisa à se concentrer dessus. Une main délicate pour guider cette nouvelle concentration. *Regarde ça, regarde ça.* Les couleurs au-dessus d'elle paraissaient se mêler dans une signification tout juste inaccessible. Le tintement était le battement de son cœur, le frisson du sang le long des veines et des artères, une conscience cellulaire. Le tourbillon se réduisit et se colora en noir, avec des taches comme une pellicule en cellulose qui brûle. La simulation standard du désert se coagula.

Elle regarda autour d'elle. Marsalis n'était pas là.

— *Bonjour, madame.*

La 'face de l'Angelina PD était un bel agent de police noir en uniforme, la vingtaine, son insigne clignotant dans le soleil d'Arizona dépourvu de chaleur. Le tissu de son uniforme à manches courtes avait une texture neuve parfaite, ainsi que sa peau impeccable et lisse. Les muscles roulaient sur ses avant-bras et arrondissaient ses épaules. Il aurait pu sortir, se dit Sevgi avec amertume, des premières scènes d'une expéria X, la partie d'histoire avant que tout le monde se déshabille. L'intention devait être d'inspirer confiance et respect pour les symboles de la police d'Angelina, mais cela manquait surtout de la faire rire, et lui donna un peu chaud.

Oh, au moins cette fois ce n'est pas une überpouf au corps de déesse.

Plus qu'un peu chaud, même...

— Euh, j'attends...

— *Un collègue.* (La 'face acquiesça.) *Il est en chargement, mais ça prend du temps. Je peux voir votre autorisation ?*

Sevgi leva sa paume ouverte et regarda les filaments de code machine bleu en tomber. Ils éclaboussèrent le sol avec un léger craquement et disparurent dans la terre comme avalés. Malgré la couleur, elle avait un peu trop l'impression d'avoir saigné par un poignet ouvert. Au moins, ce qu'elle avait *imaginé* que ce serait quand...

Arrête.

— *Merci madame. Vous avez l'autorisation de continuer.* (Devant elle, les adobes familiers des maisons de données s'affichèrent rapidement. La 'face s'écarta pour indiquer le nouveau statut de Sevgi.) *Votre collègue également.*

Elle n'avait pas remarqué. À côté d'elle, Marsalis se définissait peu à peu. En le regardant se solidifier, elle perdit tout intérêt pour le policier. L'attrait était dans les défauts, les rides de son visage, la légère cicatrice aplatie sur sa main gauche qui ressemblait à une brûlure, les filaments de gris à peine perceptibles dans ses cheveux. La façon dont sa bouche se crispa un peu sur la droite quand il regarda le policier. La façon dont il occupait l'espace, comme s'il barrait une porte. La façon...

Elle ne savait toujours pas pourquoi il avait soudain décidé de la rejoindre dans son virtuel.

— Vous avez mis du temps, dit-elle avec un peu plus de dureté qu'elle l'aurait voulu.

— Là où il y a mes gênes... Les treize sont très résistants aux techniques hypnotiques. J'ai connu des types *d'Anguille* qu'il fallait mettre sous sédatifs avant qu'ils puissent utiliser un format-v. On va voir Toni ?

La 'face les mena à la maison de données la plus proche. « Scène de crime principale » était suspendu à côté en bleu holographique. Étrangement, cette maison possédait une porte. Le policier tourna la poignée en fer noir et poussa la surface de bois brut vers l'intérieur. Elle s'ouvrit incongrûment sur une entrée de maison de banlieue décorée avec lourdeur.

— Je m'appelle Cranston, dit la 'face en se reculant pour leur céder le passage. Si vous avez besoin de l'aide du département, appelez-moi. La victime se trouve dans la salle à manger. Deuxième porte à gauche. N'hésitez pas à déplacer ou à toucher ce que vous voulez, mais si vous voulez sauvegarder les changements, vous devrez me prévenir.

Ils trouvèrent Toni Montes étendue pieds nus sur le sol de la salle à manger, pas très loin du mur où son sang et son cerveau avaient giclé. Elle avait roulé sur elle-même en tombant, pour atterrir sur le flanc, la tête tournée, dévoilant l'horreur de la sortie de la balle. Ses membres étaient un entrelacs apparemment désossé. La silhouette tracée au sol, en blanc vaguement nacré, semblait l'isoler de son environnement, comme si on se préparait à la soustraire à l'image. Tandis qu'ils approchaient, des données supplémentaires s'affichèrent au-dessus du cadavre en fenêtres holographiques ordonnées. Traumatisme tissulaire, heure de la mort. Causes probables des blessures secondaires. Âge, sexe, race. Points génétiques distinctifs.

— J'ai horreur de ces machins, dit Sevgi histoire de dire quelque chose. Putain de culture pratique, ça empêche de voir le reste.

— On peut sans doute le désactiver.

— Ouais. (Elle ne fit pas mine d'appeler Cranston.) Quand je bossais au NYPD, on avait testé une option où le cadavre pouvait parler.

— Oh bordel, qui avait eu cette idée à la con ?

Mais il avait dit ça d'un ton absent. Marsalis s'agenouilla à côté du corps, le front plissé.

— Je ne sais pas. Un geek quelconque avec trop de temps libre, qui voulait laisser sa marque. Officiellement, c'était pour empêcher de désensibiliser les troupes. Ça devait rappeler le fait qu'il s'agissait d'un être humain comme nous, avant.

— Super !

Il prit l'une des mains de la morte, tombée paume en l'air, et la souleva doucement. Il parut lui caresser les doigts.

Sevgi s'agenouilla à côté de lui.

— Ils avaient déjà les modèles qui permettaient que la victime se relève du moment de la mort, et retrace les événements probables des instants précédents. Ce n'était sans doute pas un si grand pas en avant.

Il se tourna vers elle, le visage soudain très proche.

— On peut faire ça, ici ?

— Vous voulez ?

Il haussa les épaules.

— On a du temps à tuer, non ?

— Entendu. Cranston ?

La face se dessina sans à-coup de l'autre côté de la pièce, comme une photo du millénaire précédent que Sevgi avait autrefois vu développer pendant un séminaire.

— *Que puis-je pour vous ?*

Sevgi se leva et fit un geste.

— Vous pouvez faire tourner le modèle de l'événement pour nous ? Juste les dernières minutes.

— *Pas de problème. Vous devez venir dans l'entrée, on dirait que c'est là que cela a commencé. Je vais enclencher le système. Vous voulez du son ?*

Sevgi, qui avait souvent regardé ce genre de chose, secoua la tête.

— Non, rien que les mouvements.

— *Veuillez me suivre, s'il vous plaît.*

Sans émotion, le policier traversa directement le mur. Ils laissèrent le cadavre sur place et prirent le chemin plus classique, par la porte, jusqu'à l'entrée où Cranston les attendait. Quand ils arrivèrent, le ciel devant la grande fenêtre s'obscurcit abruptement pour passer à la nuit, et les rideaux se fermèrent comme un effet spécial mal ficelé. Une édition indemne de Toni Montes remplaça le fantôme – elle apparut bien vivante au centre de la pièce, les pieds encore glissés dans des espadrilles menthe et crème assorties à son chemisier et à sa jupe. Son maquillage était intact, et elle paraissait incroyablement calme.

Un pas devant elle, le système modélisa le criminel.

C'était une silhouette au trait noir, avec un visage lisse et sans âme, une masse corporelle standardisée de croquis

anatomique, tout en noir brillant. Mais il respirait, il se balançait un peu, et il sauta sur Toni Montes pour la frapper d'un revers sauvage de la main. L'image de la femme fut projetée en arrière, trébucha et tomba sur le canapé. Une espadrille quitta son pied, monta ridiculement haut et atterrit à l'autre bout de la pièce. La silhouette noire suivit Montes, la saisit à la gorge et la cogna en pleine figure. L'autre espadrille tomba. La femme se traîna sur le canapé, puis se redressa maladroitement tandis que la silhouette restait là et la regardait avec un calme mécanique. Quand Montes se leva, il avança de nouveau et lui donna un coup de poing sur le haut de la poitrine. Elle vola dans les rideaux, roula et se releva encore. Elle griffa l'air, ce qui lui valut une gifle du dos de la main, qui l'envoya à l'autre bout de la pièce. Elle heurta de la nuque l'arête de la porte ouverte sur l'entrée. Cette fois, elle tomba et ne se releva pas.

La silhouette noire la suivit.

— À ce moment, dit la 'face, le modèle estime que le tueur a relevé Montes et l'a menée de force dans l'autre pièce, l'a jetée contre le mur et lui a tiré une balle dans la tête. Les raisons de ce changement de tactique sont encore à l'étude. Peut-être a-t-il eu peur qu'on voie ce meurtre par la fenêtre depuis la rue.

La silhouette noire se pencha sur Montes et la hissa sur ses pieds par les cheveux. Il lui fit une clé au bras et la poussa vers la salle à manger. Sur le seuil, les deux silhouettes se figèrent.

— *Voulez-vous retourner à côté pour voir la séquence finale ?*

Sevgi regarda Marsalis. Il secoua la tête.

— Non. Éteignez tout.

Montes et son tueur fantomatique devinrent flous et disparurent. Marsalis traversa l'espace qu'ils avaient occupé, laissa Sevgi dans la pièce précédente. Quand elle le rejoignit, elle le trouva de nouveau à genoux près du corps, apparemment pour lire les fenêtres.

— Vous voyez quelque chose qui vous plaît ?

C'était une vieille blague de la police criminelle, de l'humour noir qui lui avait échappé avant qu'elle s'en rende compte.

Il leva les yeux et parut fouiller la pièce du regard.

— Je vais avoir besoin de son casier judiciaire.

Elle cligna des yeux.

— Le casier de qui ?

— Son casier à elle. (Il indiqua le cadavre étendu.) Montes.

— Marsalis, c'était une mère de famille. (En colère, se rendit-elle compte, contre elle-même, pour être retombée si facilement dans son rôle de détective de la criminelle. Elle baissa d'un ton.) C'est une femme au foyer qui a décidé de vendre de l'immobilier à temps partiel. Pourquoi elle aurait un casier ?

Il hésita. Se leva et regarda de nouveau dans la pièce, comme s'il ne comprenait pas comment Montes avait pu vivre dans ce décor.

— Marsalis ?

Il se tourna vers elle.

— Si cette femme était vraiment vendeuse immobilière, je suis un putain de bonobo. Vous voulez prendre l'air cinq minutes ?

Elle haussa un sourcil.

— Dans un virtuel ?

— Façon de parler. Il doit y avoir un niveau de briefing dans cette simulation. Et si on y allait ?

La salle de briefing était spartiate, un plateau rocheux où l'on arrivait depuis n'importe quel point du construct en récitant une ligne de code que Cranston leur fournit. Le système passait sans transition perceptible à un point de vue au-dessus du désert et de l'étendue des maisons de données sur la plaine. Avec le temps, différents détectives de l'APD avaient apporté leur touche personnelle : le plateau était à présent jalonné de fauteuils dont les couleurs juraient, de quelques tatamis, d'un hamac suspendu entre deux épais crochets d'acier plantés, étonnamment, dans des briques qui flottaient en l'air, un autre plus conventionnel installé entre deux palmiers adultes, une table de billard et, allez savoir pourquoi, une moto ancienne sur le dos, avec une hache plantée dans le réservoir.

Il n'y avait pas d'autre bruit que le sifflement du vent sur les bords de la falaise. Assez peu de bruit, en tout cas, pour qu'on puisse entendre le faible chuintement statique de la base de

données qui tournait. Carl regarda les structures en contrebas, sans rien écouter, pour réfléchir. Les huttes de données paraissaient très distantes, et il supposait que c'était approprié. Il n'y avait rien, ici, à quoi il ait besoin de s'intéresser autrement que de manière superficielle. Il se demanda ce qu'il devait prendre la peine de dire à Ertekin, quelle coopération il devait faire semblant d'accepter pour calmer les instincts de flic qu'elle conservait.

— Bon..., finit-il par dire. Le combat qu'ils ont modelé, c'est de la connerie. Montes n'était pas une victime, elle s'est battue jusqu'au bout. Elle savait se battre. C'est pour ça qu'elle n'avait plus ses chaussons. Elle ne les a pas perdus pendant qu'on la tapait, elle les a virés pour pouvoir se battre à l'aise.

— Et vous vous appuyez sur quoi pour me dire ça ?

— Pour commencer, l'instinct. (Il leva la main pour couper court à ses protestations.) Ertekin, ce n'est pas un *sérial killer* malade de la tête, là. Merrin est venu jusqu'au Port-franc juste pour tuer cette femme. Donc, elle est particulière.

— Peut-être. Ça n'en fait pas pour autant une spécialiste en combat.

— Non. Mais ses mains, si. (Il leva ses deux mains, les paumes vers lui, les doigts un peu pliés, à mi-chemin d'une garde levée.) Il y a des zébrures d'alliage osseux sur les phalanges, on les sent sous la peau. Sans doute du calcicrete. C'est de la tech de combat.

— Ou un élément de régime pour la ménopause.

— À quarante-quatre ans ?

Ertekin secoua la tête, obstinée.

— J'ai parcouru son dossier hier soir, il ne parle pas d'entraînement au combat. Et de toute façon, ça ne cadre pas avec les résidus génétiques qu'on a trouvés sous ses ongles. Vous pensez vraiment qu'une pro du combat se ferait chier à griffer son assaillant ?

— Non. Je pense qu'elle a fait ça quand elle avait déjà abandonné. Quand elle avait décidé de le laisser la tuer.

— Pourquoi fai...

Il vit la compréhension s'installer, la façon dont son front se détendit et donc ses yeux s'écarquillèrent un peu. Dans la

lumière du construct d'Arizona, il se rendit compte que leur iris était tacheté d'ambre.

— Elle savait qu'on les trouverait, souffla-t-elle.

— Oui. (Il regarda de nouveau les huttes de données.) Toni rassemblait des preuves pour nous. Réfléchissez-y un instant. Voilà une femme qui sait qu'elle va mourir. À une minute ou moins de sa propre mort, elle calcule comment se faire ce mec depuis la tombe. Ça, c'est soit une volonté de psychotique, soit de l'entraînement. Ou un peu des deux.

Il fallut un moment avant que l'un ou l'autre reprenne la parole. Il vit le vent rabattre les cheveux d'Ertekin contre sa mâchoire. Un léger mouvement, à peine amorcé, mais il suffit à lui serrer les tripes. Elle dut le sentir aussi, car elle se retourna et croisa son regard. Il encaissa toute la force de ses yeux de tigre en plein soleil, puis elle se détourna rapidement.

— L'analyse génétique ne présente aucune trace d'amélioration, dit-elle. Série de chromosomes standard, vingt-trois paires, sans anomalie.

— Je n'ai pas dit qu'il y en aurait. (Il soupira.) C'est le problème, de nos jours. Si quelqu'un présente un détail extraordinaire, on se jette tous sur le catalogue d'augmentation pour trouver. Il doit y avoir quelque chose de rajouté dans un Xtrasome, un truc *cultivé*. Personne ne se demande si ça pourrait être de l'hérédité à l'ancienne et un conditionnement formatif.

— Parce que de nos jours, c'est beaucoup plus rare.

— Ouais, merci, je suis au courant. Dès que quelqu'un remporte quelque chose, on a droit aux remerciements pour je ne sais quel consortium génétique dès le podium. (Carl leva les bras en faux triomphe.) *J'aimerais dire que je n'aurais jamais réussi sans le travail merveilleux d'Amino Solutions. C'est eux qui ont fait de moi ce que je suis.* Et va chier, aussi.

Il savait qu'elle le regardait bizarrement.

— Quoi ?

— Rien. C'est bizarre d'entendre ça venant de vous, c'est tout.

— Oh, parce que je suis un treize, il faut que j'aime cette excellence à la carte que tout le monde peut s'offrir ? Écoutez,

Ertekin, je suis un lancer de dés, comme vous. Personne ne m'a collé un chromosome artificiel *in vitro*. J'ai vingt-trois paires, comme vous, et ce que je suis est inscrit sur chacune d'elles. Il n'y a pas de remplacement optionnel pour ce que j'ai. Pas de séquenceur d'isolation à injecter qu'on puisse me coller dans le sang pour que je puisse me reproduire en toute sécurité.

— Dans ce cas, dit-elle calmement, j'aurais pensé que vous considéreriez les Xtrasomes comme un pas en avant. Au moins pour la génération suivante.

Pendant un instant, il sentit le poids de sa propre colère aveugle, qui faisait les cent pas dans sa poitrine comme un punching-ball qui oscille. Des images des quatre mois qu'il avait *perdus* clignotèrent dans sa tête.

Il étouffa le tout.

— J'ai un peu de mal à avoir ce genre de perspective. Mais restons avec Montes, OK ? Je suis prêt à vous parier qu'elle a au moins un passé de combattante, ou au moins une formation idoine. Si ça ne se voit pas dans son dossier, alors elle avait une bonne raison de le cacher. Ce ne serait pas la première personne à s'installer à Angelina avec une toute nouvelle identité. Ni à épouser quelqu'un qui ignore tout de son passé. Donc, vous ne trouverez sans doute rien en parlant au mari.

— Oui. C'est souvent le cas.

— Quel âge ont les gamins ?

— Quatre et sept ans.

— Ils sont de lui ?

— Je ne sais pas.

Ertekin leva la main et ouvrit le virtuel d'un geste. Elle tira sur un menu déroulant, un texte lumineux qui s'écrivit en l'air comme une missive angélique. Elle le fit descendre avec des mouvements du majeur et de l'annulaire pendant que son index maintenant la fenêtre en place.

— Ouais. Le premier est né dans la République, on dirait qu'ils ont déménagé pour le Port-franc pas longtemps après. Le deuxième est né ici.

— Donc elle vient aussi de la République.

— On dirait, oui. Vous pensez que ça a un rapport ?

— Peut-être. (Carl hésita, essaya de verbaliser le reste, les vagues intuitions qu'il avait en regardant la modélisation de la mort de Toni Montes.) Il y a autre chose. Les enfants étaient le moyen de pression évident, la raison pour laquelle elle s'est laissé tuer.

Ertekin eut une moue écœurée.

— Ouais, c'est ce que vous avez dit.

— Ouais, alors pourquoi elle l'a cru ? Il aurait pu la tuer et attendre quand même le reste de sa famille. Pourquoi croire qu'il tiendrait parole ?

— Vous pensez qu'une mère mise dans cette situation a le choix ? Vous pensez...

— Ertekin, elle a passé son temps à faire des choix. Vous vous rappelez les traces génétiques sous ses ongles ? Ce n'était pas une civile, c'était une femme compétente qui a pris des décisions très raisonnées et très difficiles. Et une de ces décisions a été de faire confiance à l'homme qui allait lui coller une balle dans le crâne. Qu'est-ce que ça vous évoque ?

Elle grimaça. Puis répondit ce qu'il attendait :

— Elle le connaissait.

Il hocha la tête.

— Ouais. Elle le connaissait même *bien*. Assez pour savoir qu'elle pouvait lui faire confiance. Et où une mère de famille de banlieue, vendeuse en immobilier à temps partiel, avec deux enfants, a-t-elle l'occasion de se faire ce genre d'amis ?

Il alla s'asseoir dans un des hamacs pour lui laisser le temps de réfléchir.

16

À leur sortie, Norton les attendait.

Sevgi cligna des yeux pour se réorienter et le vit qui l'observait à travers le couvercle transparent de la couchette. Elle avait un peu l'impression d'être sous l'eau et lui penché sur la surface. Elle appuya sur l'ouverture à côté d'elle et se redressa sur ses coudes pendant que le rabat s'écartait.

— Des progrès ?

Sa voix lui paraissait morne – ses tympanes vibraient encore du silence insonorisé.

Norton hocha la tête.

— Oui. Plutôt lents.

— On a le droit de rentrer ?

— Peut-être ce soir. Nicholson a appelé Roth, et ça peut déboucher sur un vrai clash diplomatique. (Il réprima un sourire.) Roth exige une escorte armée jusqu'à Miami International, et une couverture aérienne jusqu'à ce qu'on ait quitté l'espace aérien de la République. Histoire de bien insister.

— Chère vieille Andréa.

Sevgi sortit de la couchette et se releva, sonnée par cette période en virtuel et par l'absence de k37. Malgré elle, elle sentit un sursaut de chaleur humaine pour Andréa Walker Roth et la puissance globale de la diplomatie de LINCOLN. Elle n'aimait pas vraiment cette nana, pas plus que le reste des équipes politiques. Elle savait que Roth était comme les autres, avant tout intéressée par le pouvoir. Mais...

Mais parfois, Sev, ça fait plaisir d'avoir tout un bataillon derrière soi.

— Ouais, à mon avis, c'est Ortiz qui met toute la pression. (Norton indiqua l'autre couchette, où Carl Marsalis se redressait tout juste.) La nomination du secrétaire général est imminente. Il va être plein d'amitié pour les Nations unies, pendant les huit

mois à venir. Avec de la chance et un vent portant, il pourrait devenir votre patron l'année prochaine, Marsalis.

L'homme noir grimaça.

— Pas le mien, non. Je suis indépendant, n'oubliez pas.

— Peut-être, mais ça reste notre meilleur espoir de ne pas passer une nuit de plus ici. LINCOLN sous-traite beaucoup dans cet État. Beaucoup de membres de la communauté privée ne veulent pas qu'on fasse de vagues. Ortiz va jouer sur cet angle-là pendant que Roth suit la voie classique auprès de Washington. (Norton écarta les mains et se tourna un peu plus vers Sevgi.) À mon avis, on attendra la nuit. Il ne reste plus qu'à patienter.

Marsalis se leva de la couchette et sourcilla. Il fit jouer une de ses épaules.

— Un problème ? demanda Sevgi.

Il la regarda un moment, comme pour évaluer le degré d'inquiétude sincère dans sa voix.

— Ouais. Quatre mois de mauvais chlorure de bétamyéline.

— Ah ! dit Norton.

Marsalis plia le bras droit, pour voir, en étirement d'alpiniste : la paume contre la nuque, le coude en l'air. Il grimaça de nouveau.

— J'imagine que vous n'en avez pas, dans le coin ?

Norton secoua la tête.

— Il y a peu de chances. La circulation humaine par *Perez* est réduite au minimum. On n'y a guère besoin de substances pour maille. Vous pourrez tenir jusqu'à New York ?

— Je peux tenir à peu près toute ma vie. Je préfère éviter, si ça ne dérange personne. C'est, euh, inconfortable.

— On va vous trouver des analgésiques, promet Sevgi. Vous auriez dû en parler hier soir.

— Je pensais à autre chose.

— Bon, je vais aller demander à la pharmacie, quand même, dit Norton. On ne sait jamais. Il pourrait y avoir une vieille réserve.

— Merci. (Marsalis regarda entre les deux officiers de LINCOLN, puis indiqua la sortie de la chambre-v d'un hochement de tête.) Je vais aller me promener. Si vous avez besoin de moi, je serai sur la plage.

Norton attendit qu'il soit parti.

— Pardon ? Si *nous*, on a besoin de *lui* ? Ce n'est pas lui qui a besoin de nous, pour le moment ?

Sevgi retint un sourire inattendu.

— C'est un treize, Tom. Qu'est-ce que tu veux ?

— Eh bien, ne pas trop me fouler pour lui chercher sa bétamyélide, par exemple.

— Il a dit merci.

— Ouais, reconnut Norton à contrecœur. C'est vrai.

Il hésita et Sevgi entendit presque ce qu'il allait dire avant qu'il ouvre la bouche. Sans comprendre pourquoi, elle le dit à sa place :

— Ethan, c'est ça ?

— Écoute, je sais que tu n'aimes pas...

Elle secoua la tête.

— C'est pas grave, Tom. Je... Tu sais, je suis peut-être trop sensible sur certains sujets. C'est peut-être le moment. C'est ça ? Tu allais me parler d'Ethan ? Me demander s'il était comme ça ?

Petite pause.

— Il l'était ?

Elle soupira, vérifia les limites de son self-control. Respiration un peu tremblante, mais à part ça... « *Merde, Sev, ça fait quatre ans, il faut...*

— *Quoi ? Il faut quoi ?*

— *Il faut... quelque chose, Sev. Il te faut quelque chose. »*

Nouveau soupir. Elle indiqua la porte par laquelle Marsalis venait de sortir.

— Ethan était différent, Tom. Ethan n'était pas son code génétique, ce n'était pas juste une zone treize surexcitée et un système limbique câblé. Il... (Autre geste d'impuissance.) Si je vois des ressemblances ? Ouais. Est-ce qu'Ethan avait la même attitude, genre « Oh, vous savez, moi, ce qui m'arrive, je m'en cogne » ? Oui. Est-ce qu'Ethan dérangeait tous les mâles dans la pièce de la même façon que Marsalis te dérange ? Ouais. Est-ce que...

— Sev, je ne...

— Si, Tom. (Elle écarta les mains, proposa le sourire qu'elle avait étouffé un peu plus tôt.) Si. Ils sont construits comme ça,

ils *servent* à ça. Quant à ta réaction – *toi*, tu es construit comme ça. Il a simplement fallu à l'évolution cent mille générations pour te préparer, et il a fallu à la science humaine moins d'un siècle pour les construire, eux. Gestion de systèmes plus rapide, c'est tout.

— C'est quoi, ça, une citation des brochures du projet Législateur ?

Sevgi secoua la tête, continua à sourire.

— Non. Un truc qu'Ethan disait parfois. Bon, tu m'as demandé si Ethan et ce mec se ressemblent ? Comment je pourrais le savoir ? Ethan se levait une demi-heure avant moi tous les matins pour nous moudre du café frais. Est-ce que ce type ferait un machin pareil ? Je ne sais pas.

— Il n'y a qu'une seule façon de le savoir, répondit Norton imperturbable.

Sevgi perdit son sourire et leva un doigt de mise en garde.

— Fais attention à ce que tu dis.

— Désolé. (Il n'y avait pas beaucoup de sincérité dans sa façon de le dire. Un sourire flottait aux commissures de ses lèvres.) Il faut vraiment que je fasse un tour sur la Cinquième avenue, pour mon sens de l'humour.

— Tu m'étonnes.

Il redevint sérieux d'un coup.

— Écoute, je suis juste curieux, c'est tout. Ces deux types partagent des traits génétiques assez importants.

— Ouais, et alors ? Tes parents ont investi des matériaux génétiques très proches dans ton frère et toi au début du projet Norton. Est-ce que vous êtes pareils pour autant ?

Norton grimaça.

— Pas tout à fait.

— Alors pourquoi supposer qu'Ethan et Marsalis, juste parce qu'ils ont des traits génétiques en commun, peuvent être similaires ? On ne peut pas les comparer juste parce qu'ils sont tous les deux des variantes treize, pas plus que tu ne peux les comparer parce qu'ils sont, disons, *noirs* tous les deux.

— Sev, soyons sérieux cinq minutes. On parle de tendance génétique sérieuse, pas de couleur de peau.

— Je suis sérieuse.

— Non, on ne peut pas dire ça. Tu te raccroches à ce que tu peux. Ce n'est pas une bonne analogie.

— Pas pour toi, peut-être, Tom. Mais si tu sors de cette installation, tu verras le genre de raisonnements auxquels tu te heurteras. C'est les mêmes préjugés irraisonnés, aussi périmés que tout le reste de Jésusland.

Norton la regarda d'un air attristé. Sa voix se teinta de reproche :

— Allez, tu te laisses emporter par les préjugés de l'Union.

— Tu crois ? (Elle n'avait pas envie d'être en colère à ce point, mais cela montait et elle n'arrivait pas à tout avaler. Sa voix était tendue par la pression croissante.) Tu sais, Ethan avait retrouvé sa mère donneuse. C'était une universitaire incroyablement intelligente de Seattle, qui venait d'ici, à la base.

— De Floride ?

— Non, pas de Floride. (Sevgi eut un geste d'impatience.) De Louisiane, ou du Mississippi, un truc comme ça. De Jésusland, un morceau ou un autre. Elle avait grandi dans le sud des États-Unis, avant la Sécession.

Norton haussa les épaules.

— D'après ce qu'on m'a dit, c'est assez classique. Ils ont trouvé la plupart des mères donneuses dans le Sud pauvre, à l'époque. Matériaux bruts et pas chers, un œuf contre du liquide.

— Ouais, mais elle a eu plus de chance que ça. Elle a laissé une clinique de la côte ouest récupérer ses œufs en échange d'assez de cash pour s'installer et étudier à Seattle. J'avais accompagné Ethan pour la rencontrer. (Sevgi savait qu'elle regardait dans le vide, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher non plus. C'était le dernier voyage qu'ils avaient fait ensemble.)

Tu n'imagines pas les trucs qu'elle nous a racontés, qu'elle a subis, purement à cause de sa couleur de peau. Et ça ne remonte qu'à une seule génération.

— Tu parles de Jésusland, Sev.

— Oh, et là, tu ne fais pas ton Unioniste supérieur, peut-être ?

— D'accord. (Pour la première fois, la colère aiguisa la voix de Norton.) Bon, Sev, si tu ne veux pas parler de tout ça, c'est

très bien. Mais décide-toi. J'essaie juste de cerner notre nouvel ami.

Sevgi soutint un moment son regard, puis se détourna. Elle soupira.

— Non, Tom. Ce n'est pas vrai.

— Ah bon ? Tu es télépathe ?

Elle eut un sourire fatigué.

— Pas la peine. J'ai l'habitude. Déjà avant, quand j'étais avec Ethan... Ce n'est pas Marsalis qui t'intéresse. C'est moi.

— Ouah, télépathe et modeste à la fois !

Mais elle vit qu'il avait tiqué. Elle haussa les épaules.

— Comme tu veux, Tom. Tu ne t'en es peut-être pas encore rendu compte, ou alors tu ne veux pas le voir. Mais ce que tu essaies vraiment de cerner, c'est Marsalis *et moi*. La façon dont, moi, je réagis à lui, et dont je vais réagir plus tard.

Norton la regarda un long moment. Assez long pour qu'elle se demande s'il allait la planter là. Puis il haussa les épaules à son tour.

— D'accord, souffla-t-il. Et donc, comment tu réagis ?

Au moins Norton avait bien estimé leur retour. Il leur fallut le reste de la journée pour recevoir l'autorisation et, quand elle arriva enfin, les foules étaient encore à leur porte. Quelqu'un avait installé de grands panneaux LCLS mobiles le long de la route, branchés à des batteries de voiture ou à une source d'énergie dédiée. Depuis la tour, on aurait dit une étrange galerie d'art en plein air, de petites grappes de silhouettes devant chaque panneau, ou allant de l'un à l'autre. Les chants s'étaient tus avec l'arrivée de la nuit et de trois voitures profilées de la police, bien repérables à leur toit rouge. Elles étaient garées, au milieu des autres véhicules, mais si les agents qui les occupaient s'efforçaient de calmer la foule, ils le faisaient de manière très détachée. Et les médias avaient apparemment plié leurs gaules pour la nuit.

— J'ai déjà vu ça, dit le garde de la tour, un Hispanique maigre qui venait de prendre son quart de nuit. En général, la police de l'État les fait filer, pour qu'il n'y ait pas de couverture à charge si ça dégénère. Dans cette éventualité-là, tout le monde

passer les mêmes infos bien aseptisées le lendemain. Tallahassee a des accords avec presque toutes les chaînes, accès privilégiés au niveau gouvernemental et tout ça. Personne ne dérape.

— Ouais, gronda Marsalis. Du reportage responsable. Ça va me manquer, tiens.

Le vent nocturne qui venait de la mer était frais, vaguement salé. Sevgi le sentit faire voleter des mèches sur sa joue, et l'instinct du flic s'éveilla en elle au même moment. Elle s'empêcha de se retourner vers lui et garda un ton décontracté :

— Ça va vous manquer ? Pourquoi ? Où vous allez ?

Lui se retourna. Elle le regarda en biais, leurs regards se heurtèrent.

— À New York, non ? répondit-il sans hésiter. Le territoire de l'Union de l'Atlantique Nord, où vit la fière et libre Presse américaine ?

Elle le regarda de nouveau, plus durement cette fois.

— Vous essayez de me foutre en rogne, Marsalis ?

— Eh, c'est ce que promet le guide touristique, c'est tout. L'Union est le seul endroit où Lindley vs NSA est encore appliqué, non ? Il y a encore une statue de Lindley dans Battery Park, avec « Défenseur de la Vérité » gravé sur le socle ? Presque partout dans la République, ils ont abattu ces statues-là.

Elle laissa passer, autorisa le flic en elle à se rendormir pour le moment, en lui demandant de rester vigilant. Pour le reste, elle ne savait pas si elle avait bien ou mal perçu l'ironie de sa voix. Elle était assez irritable pour s'être trompée, et il était peut-être assez irritant pour l'avoir fait exprès. Elle ne savait pas trop. Après toute une journée d'attente, personne n'était de bonne humeur.

Elle traversa la tour, pour changer de vue. À l'autre bout du complexe, en partie occultées par la masse écrasante du rack, les lumières de la piste d'atterrissage brillaient d'un vert lumineux. Elles étaient assez loin pour scintiller, comme des braises que le vent marin attiserait sans cesse. LINCOLN envoyait un transport spécial, un vol droit – ils attendraient un peu plus longtemps, mais il était déjà en chemin, et ce n'était

plus qu'une question d'heures. Elle sentait presque ses draps de coton brut contre sa peau.

Elle s'inquiéterait de Marsalis plus tard.

Après quelques minutes, il quitta le sommet de la tour sans commentaire et redescendit l'escalier, chaque pas accompagné du bruit métallique de la cage. Elle le regarda s'éloigner au milieu des éclairages au sol, vers la rive. Un pas décontracté, presque nonchalant s'il n'y avait en l'infime conscience de soi dans sa posture. Il ne se retourna pas. L'obscurité de la plage l'avalait. Elle fronça les sourcils.

Plus tard. Tu t'en occuperas plus tard, Sev.

Elle laissa son esprit passer en pilotage automatique et regarda les lumières.

Et justement, le jet de LINCOLN traversait les nuages vers la piste, lui-même constellé de lumières d'atterrissage. Il embrassa le sol dans un silence imposé par la distance, et roula comme une ombre incrustée de pierres précieuses.

Elle bâilla et alla chercher ses affaires.

En vol, elle s'endormit et rêva de la statue de Lindley. Murat, à côté d'elle sous le soleil hivernal – comme quand elle avait onze ans, mais elle était adulte, dans ce rêve –, indiqua la légende gravée dans le socle. « Contre l'inconfort de la vérité, il n'y a qu'un seul refuge, celui de l'ignorance. Je n'ai pas besoin de confort, je refuse de me réfugier. J'exige de *savoir*. »

« Tu vois, disait-il, il suffit d'une seule femme comme elle. »

Mais quand elle regarda la statue de Lindley, celle-ci avait épousé la forme de la silhouette noire de l'assassin de Montes dans le construct et lui sauta dessus, le poing dressé.

Elle tomba en arrière et se débattit, comme à l'exercice, parade en croix et saisie. Le bras de la silhouette était fluide sous sa main et s'achevait, vit-elle, non pas par un poing mais par un masque de théâtre grec en métal. Tandis qu'elle luttait contre l'esquisse, elle comprit avec la logique des rêves que son adversaire comptait lui poser ce masque sur le visage et, qu'une fois que ce serait fait, elle ne pourrait plus jamais le retirer.

De l'autre côté du parc, une mère promenait son bébé dans une poussette. Deux enfants se tenaient dans l'herbe et pilotaient leurs modèles réduits de chasseurs en un duel aérien,

les doigts alertes sur les commandes posées sur leurs genoux, la tête rejetée en arrière sous les visières vierges. Son propre combat était plus lent, alourdi, comme noyé dans la boue. L'assassin était plus fort qu'elle, mais ne s'encomrait pas de tactiques. Chaque geste de Sevgi écartait le danger, mais elle ne parvenait pas à le blesser ni à se dégager.

Le masque commença à faire de l'ombre à son visage.

« *J'ai fait tout ce que je pouvais* », dit Murat d'un air las. Sevgi voulut crier mais n'y parvient pas. Elle peinait à respirer, sa gorge lui faisait mal. Son père s'éloignait d'elle, traversait le parc vers l'eau et les rambardes. Elle devait tordre le cou pour le voir. Elle aurait aimé l'appeler, mais elle avait trop mal à la gorge, et elle savait que cela ne servirait à rien. Elle s'épuisait, par petites mesures annonçant l'évaporation finale de sa force. Même le soleil devenait froid. Elle luttait mécaniquement, avec amertume, et au-dessus d'elle, le masque...

L'avion vira sur l'aile et la réveilla.

Quelqu'un avait tamisé les lumières pendant qu'elle dormait ; la cabine était plongée dans la pénombre. Elle se pencha jusqu'à la fenêtre et regarda au dehors. Des tours de lumière cristalline s'inscrivirent sur le verre, constellées du rouge des spots de navigation. Puis la longue absence sombre de l'East River, barrée de ponts semblables à des anneaux sur un doigt fin et légèrement tordu. Elle soupira et se renfonça dans son fauteuil.

La maison. C'était toujours ça.

L'avion se redressa. Marsalis arriva depuis la section avant, sans doute en route vers les toilettes. Il la salua d'un hochement de tête.

— Bien dormi ?

Elle haussa les épaules et mentit.

Le temps qu'ils débarquent et sortent du terminal désert des appareils privés à JFK, il était presque 3 heures du matin. Norton les laissa devant les portes en verre et alla chercher sa voiture dans le parking. Tout l'endroit était empli d'un calme aveuglant de lumière blanche qui semblait gémir juste à la limite de l'audible.

— Alors, comment on fait ? demanda Marsalis.

— On dort. Demain, je vous emmène à Jefferson Park et je vous présente nos supérieurs hiérarchiques. Roth, Ortiz et Nicholson auront envie de vous rencontrer. Puis on se penchera sur Montes. Si votre théorie se confirme, il y aura une trace d'identité précédente quelque part dans les archives.

— Enfin, c'est ce que vous espérez.

— Non, je le sais, répondit-elle avec humeur. Ce n'est plus possible de disparaître entièrement. Pas même dans le port franc d'Angelina.

— Merrin semble y arriver.

— Merrin n'est qu'un phénomène ponctuel.

Ils recommencèrent à regarder des perspectives éloignées du terminal jusqu'à ce que Norton revienne dans sa Cadillac, dont le radiateur évoquait toujours à Sevgi une bouche hérissée de crocs. Il avait attendu au maximum avant d'installer la capote, mais c'était devenu impératif. Au-delà des portes du terminal, l'air du petit matin avait un mordant qui promettait, pour un avenir proche, le froid brut de l'hiver.

— Belle bagnole, dit Marsalis en montant.

Il avait pris place à l'avant. Sevgi roula des yeux et grimpa à l'arrière. Norton lui sourit dans le rétroviseur.

— Merci, dit-il en enclenchant la turbine magnétique.

Le véhicule n'avait pas tout à fait le rugissement bas des véhicules des *roadmovies* d'époque pour lesquels Norton

traînait parfois Sevgi dans les cinémas d'art et d'essai du *Village*. Toutefois, la voiture vibra agréablement et ils attaquèrent la rampe de sortie à bonne vitesse. L'aéroport s'éloigna derrière elle comme une couronne de fée abandonnée. Norton regarda de nouveau dans le rétro.

— Comment on fait pour le logement, Sev ?

— Vous pouvez m'installer dans un motel, assura Marsalis en bâillant. Comme vous voulez. Je ne suis pas difficile.

Sevgi fit semblant de bâiller à son tour et se vautra dans le siège.

— On verra demain. J'ai pas la force d'organiser ça aujourd'hui. Ce soir, vous dormirez chez moi. Tom, je l'amène au bureau pour le déjeuner. Quelque part à la mezzanine. On dit midi ?

Sa vision périphérique lui montra que Tom essayait de croiser son regard dans le rétro, avec la neutralité immobile qu'elle associait à de la réprobation prudente. Il l'utilisait souvent dans les briefings avec Nicholson. Elle regarda par la fenêtre, sans sourciller.

— Il pourrait dormir chez moi, Sev. J'ai de la place.

— Moi aussi. (Elle dit ça d'un ton décontracté, sans quitter des yeux la barrière de sécurité en métal qui suivait la voiture dans la pénombre. Un taxi profilé passa sur la voie opposée de l'autoroute.) De toute façon, il te faudrait au moins une heure pour vider la chambre d'amis, Tom. Moi, il suffit que j'ouvre le futon. Dépose-nous, ça ira.

Elle se tourna et croisa enfin son regard dans le rétro. Avec la même immobilité neutre. Il haussa les épaules et alluma l'autoradio, un vieux truc punk de l'époque de la Sécession que plus personne n'écoutait. Detroit ou Error Code, Sevgi n'arrivait jamais à les différencier malgré tous les cours que Norton lui avait donnés. Elle reprit son observation du paysage, et laissa le vitriol des paroles la recouvrir, bercée par la ligne de basse entraînante et les guitares saccadées et violentes. Elle se surprit à articuler quelques bribes de paroles :

*« Tu as ce que tu veux, enfin, ton
Petit monde fermé.*

*Le bien et le mal, comme un super héros,
Et ton putain de drapeau défroissé. »*

Marsalis s'agita, se pencha pour lire l'affichage de la sono puis se radossa sans un mot. La fureur de la guitare se déversa par les enceintes. La voiture continua à transpercer l'obscurité.

Quand ils s'arrêtèrent devant chez Sevgi, Norton coupa le contact et sortit pour les accompagner jusqu'à la porte. C'était une attention délicate, mais déplacée – Harlem n'avait pas connu de véritable criminalité depuis des dizaines d'années et de toute façon, au milieu des squelettes en fibre de carbone des étals de marché, on voyait déjà des silhouettes s'affairer avec des caisses. Dans quelques heures, l'endroit serait plein de vie et de bruit. Sevgi prit note de vérifier que toutes les fenêtres étaient bien fermées avant de se coucher. Elle eut un sourire fatigué pour Norton.

— Merci, Tom. Tu ferais mieux d'y aller.

— Ouais.

Il hésita.

— On se voit à la mezzanine, lança-t-elle d'un ton guilleret.

— Euh, ouais. Midi ?

— Oui, midi, ça ira.

— Tu veux manger où ? Chez *Henty*, ou...

— Ouais, par exemple, *Henty*. (Elle recula.) Ça me va.

Il hocha lentement la tête et retourna à la voiture. Elle leva une main pour le saluer. Il partit sans se retourner. Ils le regardèrent disparaître dans une rue adjacente avant que Sevgi se tourne vers la porte de son immeuble et montre son visage au scanner. La porte s'entrouvrit avec un soupir hydraulique.

— Sixième étage, dit-elle en épaulant son sac. Sans ascenseur.

— Ah ouais ? Comment ça se fait ?

— Le charme des immeubles d'époque. Vous venez ?

Ils gravirent l'escalier d'un pas traînant. Des panneaux LCLS s'éveillaient à chaque palier dès leur arrivée, puis s'éteignaient à leur départ. Cette lueur blanche et vive révélait des fresques graffitiformes présécession et des plans holos incrustés de l'immeuble dans ses diverses étapes de construction. Sevgi les

remarqua pour la première fois depuis des mois, tandis que la conscience de l'homme derrière elle soulignait les détails familiers. Elle ravala l'impulsion de jouer les guides touristiques.

Dans l'appartement, elle parcourut toutes les pièces pour lui montrer où se trouvait ce dont il aurait besoin. Il alla aux toilettes dès qu'elle eut fini. Elle en profita pour vérifier les fenêtres, fermer les verrous et s'organiser. Elle récupéra des draps et une couverture dans un placard. Elle s'aperçut dans le miroir pendant qu'elle descendait les draps, et ne reconnut pas l'expression sur son visage. Elle sentait une confusion chaude et irritable monter en elle, sur la façon de s'y prendre. Dans le salon, elle alluma le futon et l'ouvrit avec la télécommande. Elle faisait le lit quand il vint la rejoindre.

— Voilà, c'est à vous, dit-elle en se redressant.

— Merci.

Ils regardèrent tous les deux les draps propres. Il paraissait attendre quelque chose. Peut-être en réaction, un circuit se ferma en elle. Elle glissa les mains dans les poches de son blouson et le regarda dans les yeux.

— La double porte est fermée, dit-elle. Avec un code ADN.

Il fronça les sourcils. Question silencieuse.

Et merde, c'est parti.

— Bon, autant vous mettre au courant tout de suite... Vous finirez par l'apprendre, tôt ou tard, alors autant que ce soit dit. Ma dernière liaison était avec un treize. Il est mort, mais je sais comment ça marche. (Elle posa les doigts contre sa tempe.) Je sais comment vous fonctionnez, là-dedans. En ce moment, vous préparez sans doute l'itinéraire le plus court vers la Quarante-cinquième rue et la Première avenue.

Aucune réaction visible. Elle continua.

— Et vous avez raison, ce n'est pas loin. Trois ou quatre kilomètres et vous aurez passé la frontière, vous serez chez vous. Territoire des Nations unies, au cœur de New York. Je ne sais pas comment on vous ferait sortir après ça, mais à mon avis, les pouvoirs officiels de l'Union ne rouspéteraient pas trop. Ils ont une meilleure relation de travail avec les Nations unies qu'avec

LINCOLN, la plupart du temps. En fait, ils ne nous aiment pas beaucoup plus que la République.

— Ça doit être très contrariant, pour vous.

— Merci de votre sollicitude. Donc, comme je vous l'ai dit, je sais ce que vous pensez. Je ne vous en veux même pas. Ce n'est pas comme si vous aviez votre libre arbitre, vous vous retrouvez plongé dans un truc que vous préféreriez sans doute éviter. Vous êtes sous contrainte, et je sais à quel point c'est désagréable pour un treize. Vous cherchez une façon de crocheter les verrous, de défoncer la porte.

Les mots appartenaient à Ethan ; il les prononçait généralement en souriant, ce sourire de pyromane.

Elle attendit de voir ce qu'il allait faire. S'il allait bouger.

Non. À la place, il haussa un sourcil, regarda la lame ouverte de sa main droite. Elle reconnut l'entraînement en diversion, et frissonna.

Il s'éclaircit la voix :

— Eh bien, content de savoir que quelqu'un me comprend. Mais voyez-vous, mademoiselle Ertekin, il semble y avoir un défaut majeur dans vos procédures. Si je suis l'enfoiré de treize assoiffé de liberté que...

— Je n'ai pas dit...

— ... vous décrivez, alors qu'est-ce qui m'empêche de vous défoncer le crâne maintenant, de vous ouvrir en deux pour récupérer du sang chaud avec votre ADN dessus, et de partir quand même ?

— Le verrou ne fonctionne qu'avec de la salive.

Il la regarda sans broncher.

— Je pourrais toujours vous arracher la langue.

— Vous pensez que vous allez me faire peur, Marsalis ?

— Je me cogne complètement de vous faire peur ou non.

(Pour la première fois depuis qu'elle l'avait rencontré, sa voix se crispa avec colère.) Si vous baisiez un putain d'augmenté génétique sur le retour qui a dit qu'il était treize, et si vous voulez jouer à vous faire croire que je suis lui, c'est votre problème. Je ne sais pas ce que je représente pour vous, Ertekin, ce que vous *voulez* que je représente, mais ça ne m'intéresse pas. Je ne suis pas un putain de numéro, je ne suis

pas un putain de code génétique. Je suis Carl Marsalis. Bonjour, je crois qu'on s'est déjà rencontrés. (Il tendit la paume, en imitation moqueuse d'une poignée de main, puis la laissa retomber.) Mais au cas où vous n'auriez pas encore compris, je ne suis que ça. Si ça vous pose un problème, allez vous faire foutre et réglez-le vous-même. De préférence là où je ne serai pas obligé de vous écouter.

Ils restèrent face à face, à quelques mètres l'un de l'autre. Pour Sevgi, la pièce parut osciller légèrement sur l'axe de leurs regards heurtés.

— Vous êtes chez moi, lui rappela-t-elle.

— Alors trouvez-moi une chambre d'hôtel, bordel. (Il soutint son regard un instant, puis regarda le futon déplié.) Avec un service d'étage qui ne fait pas la morale aux clients. (Une autre pause.) Et un ascenseur.

De nulle part, elle éclata de rire, par hoquets.

— C'est ça, dit-elle.

Il leva de nouveau les yeux. Grimaça.

— C'est ça, oui.

Elle s'assit sur un accoudoir du canapé. Les mains toujours dans les poches, elle sentit la tension la quitter peu à peu. Marsalis leva un bras vers elle et le laissa retomber.

— Je suis fatigué, dit-il sans qu'on sache si cela devait servir d'explication ou d'excuse. Je ne mettrai pas les bouts, je ne vais pas essayer de vous fausser compagnie. Je vais dormir, et voir si on ne peut pas repartir d'un meilleur pied demain matin. Ça vous va ?

Sevgi hocha la tête.

— Ça me va.

— Cool. (Il regarda la pièce, et fixa de nouveau le futon des yeux.) Bon. Merci d'avoir fait le lit.

Elle haussa les épaules.

— Vous êtes un invité.

— Je peux avoir un verre d'eau ?

Elle se leva et indiqua la cuisine d'un mouvement de tête.

— Bien sûr. La carafe est sur le comptoir. Les verres dans le placard au-dessus. Servez-vous.

— Merci.

— Pas de souci. Bonne nuit.

Elle alla dans sa chambre et ferma la porte derrière elle. Restait là un moment, à l'écouter se déplacer dans la cuisine.

Puis elle sortit la main droite de la poche de son blouson, ouvrit la paume et considéra la pointe assommante Remington qu'elle tenait. Elle paraissait inoffensive, un tube court et épais d'un gris mat. La lumière de charge verte clignotait à un bout. Lancée avec force ou plantée à la main dans la cible, elle déchargeait assez d'énergie pour étendre un humain pour le compte pendant au moins vingt minutes.

Elle hésita un moment, puis glissa la pointe sous son oreiller et se déshabilla.

Il resta sur le dos, sur le futon, la tête sur ses mains croisées, et regarda le plafond.

Encore enfermé, du coup.

Sale conne.

Enfin, pas vraiment. Elle t'a grillé en beauté. Donc, elle est plutôt maligne.

Il soupira et regarda par la fenêtre. Six étages, sans doute avec la même sécurité que la porte, de toute façon. Aucune chance.

Je pourrais toujours...

Oh, ta gueule ! Tu n'as pas écouté Sutherland ? « Ne fais que ce que tu pourras supporter. » Elle t'a fait ton lit, bordel. Elle t'a sorti de la République... et de prison. Ce n'est pas si grave, hein. Attends un peu, étudie l'affaire. Fais quelques suggestions, laisse-les s'habituer à toi. S'ils veulent que ça fonctionne, ils ne peuvent pas te garder en laisse en permanence.

Il tendit la main vers le verre et se redressa pour boire.

« Donc, elle mouille pour les poissons. Elle n'a pas la tête à ça, pourtant.

— C'est quoi, la tête à ça ? Zooly ?

— Arrête, ça ne s'est produit qu'une seule fois.

— Deux. Pour le moment.

— Zooly est une amie.

— *Ouais, une amie qui aime baiser avec des poissards quand l'occasion se présente.*

— *C'est peut-être avec moi que Zooly aime baiser quand l'occasion se présente. Tu y as déjà pensé ? Peut-être que mon statut génétique n'a rien à voir là-dedans.*

— *C'est ça. Et peut-être que cette Ertekin aimait baiser avec son copain poissard juste pour sa personnalité.*

— *Mais tu vas dormir, bordel ? »*

Il n'y arrivait pas. La maille lui envoyait des crispations rouillées, décalées des battements de son cœur.

« *Faudra que je m'en occupe demain. Presque quatre mois de chlorure de mauvaise qualité, j'aurai de la chance si elle ne te déclenche pas une attaque un de ces quatre.*

— *Elle marchait bien sur Dudeck et ses copains.*

— *Ouais, mais tu ne t'occupes plus de quelques bitos nazis, là. C'est un autre treize, un treize adapté, même, on dirait. Il faudra que tu sois câblé jusqu'à la gueule si tu...*

— *Eh ! Si je quoi ? Quelques jours, ils baissent leur garde, et je me casse, rappelle-toi... »*

Il recommença à regarder le plafond.

18

Une crispation de mauvais chlorure le réveilla, avec une douleur à hurler dans l'avant-bras gauche, et une sueur soudaine devant l'intensité de cette douleur. Il s'était recroquevillé autour par instinct, dans son sommeil, et se réveilla avec un gémissement piégé dans la gorge. La formation en gestion de la douleur de Tatie Chitra, l'impératif silencieux. « *Prends la douleur, respire, respire pour la contrôler, et ne fais pas de bruit.* » Il déglutit et roula sur le dos, protégeant son membre endolori avec l'autre bras.

Il se rappela qu'il était chez Sevgi Ertekin, et se détendit. Le gémissement fut libéré sous la forme d'un grognement bas.

La pièce était pleine d'une lumière à peine filtrée. Les fenêtres étaient tendues de rideaux varipolaires ; quelqu'un avait oublié de les opacifier complètement la veille. Sa montre lui disait qu'il était 9 heures et quelques. Il grogna et plia les doigts de sa main gauche, chassa la douleur. La maille, pour des raisons que les biolabs de Marstech ne comprenaient apparemment pas, se « rappelait » les traumatismes des blessures et avait tendance à surcharger le système dans les parties du corps qui les avaient subies par le passé. C'était supportable tant qu'on alimentait le système comme il le fallait, au pire on se retrouvait avec une légère chaleur et une démangeaison à l'endroit concerné. Mais avec la saloperie qu'il avait achetée à Louie ces derniers mois, les interfaces neuromusculaires devaient être à vif et enflammées. Carl avait arrêté un chien d'intervention saoudien avec ce bras-là, un jour. Un hybride monstrueux fabriqué en laboratoire, pâle comme un fantôme et qui avait surgi de la nuit du désert avec un rugissement pour lui sauter à la gorge. L'impact l'avait renversé sur le dos, les crocs s'étaient plantés jusqu'à l'os et même après avoir tué cette

saloperie, il lui avait fallu presque cinq minutes pour décoincer les mâchoires et se dégager.

Il écouta les bruits de l'appartement, et n'entendit rien. Apparemment, Ertekin était encore dans le coltard. Aucune chance de se rendormir maintenant, et la porte était encore verrouillée. Il y pensa quelques instants, puis se leva, enfila son pantalon et se rendit à la cuisine. Une fouille rapide des placards lui permit de trouver du café pour la machine à expresso dans le coin. « Robusta du mont Olympe – produit des véritables laboratoires génétiques Marstech ! » C'est cela, oui... Il s'autorisa un sourire amer et régla la machine pour remplir deux grandes tasses, puis alla chercher du lait dans le frigo.

Il y avait deux cartons de conservation longue durée ouverts, l'un à moitié plein et l'autre beaucoup moins, à en juger par leur poids. Il fit la grimace et vida les deux cartons dans l'évier. Avec le moins plein des deux, le contenu tomba lentement, presque solide, et éclaboussa le métal de caillots blancs crémeux. Il secoua la tête et rinça le tout.

— Zooly et toi, vous faites la paire, marmonna-t-il avant de repartir dans les placards à la recherche de lait.

— À qui vous parlez ?

Il se retourna, une brique de lait frais à la main. La cuisine sentait le café ; c'était cela ou le bruit qu'il faisait qui avait réveillé Ertekin. Elle se tenait à l'entrée de la cuisine, les paupières lourdes, les cheveux emmêlés, vêtue d'un tee-shirt NYPD trop grand de plusieurs tailles et, à ce qu'il voyait, rien d'autre. Elle n'avait pas l'air très aimable.

— Je chantonnais, dit-il. J'ai préparé du café.

— Ouais, c'est ce que je vois.

Il haussa un sourcil.

— De rien.

Elle le regarda un moment, impassible. Il aperçut le contour de ses hanches sous le tee-shirt, la longueur de ses cuisses quand le demi-tour les pressa l'une contre l'autre.

— Quelle heure est-il ?

— Presque neuf heures et demie.

— Putain, Marsalis... (Sa voix la suivit jusque dans la chambre.) T'es insomniaque, en plus du reste ?

Des bruits d'éclaboussures, une porte qui se ferme et coupe le bruit. Une image soudaine s'ouvrit d'elle-même sous le crâne du treize : Sevgi Ertekin qui enlève son tee-shirt et passe sous la douche, les mains sous le menton sous le jet d'eau chaude, les bras aplatissant ses seins et...

Il eut un sourire amer et fit dérailler son scénario d'expéria avant qu'il atteigne son bas-ventre. Il finit quand même de préparer le café. Le jus était riche, couronné de bulles, avec un arôme qui le renvoya directement aux préfabulles du camp *Huari*. La démangeaison de sa peau sous le soleil d'une atmosphère très récemment rendue respirable, l'attraction de la gravité martienne, la traction lâche d'une planète qui ne l'avait pas engendré et se demandait pourquoi elle devrait le retenir. Du café dans des boîtes en aluminium, la poussière qui crisse sous les pieds et Sutherland juste derrière lui, son discours ronronnant aussi rassurant que la machinerie lourde d'une usine. « Rien à l'échelle humaine là-dedans, trempouille. Mets tes lunettes de soleil et jette un œil. » Et la vue étourdissante, vertigineuse du bien nommé *massif Verne*, pour illustrer le propos d'un autre.

Il servit le café dans deux mugs, en prit un pour lui et laissa l'autre refroidir sur l'espace de travail de la cuisine. Ça lui apprendrait. Il sirota, et sourcilla de surprise. « Produit des véritables laboratoires génétiques Marstech ! », en effet. Il trouvait ça très agaçant, quand la réalité validait les prétentions marketing. Il retourna au salon et observa le marché en contrebas. Il ne connaissait pas bien la ville, et cette partie encore moins que d'autres, mais l'immeuble d'Ertekin était un sans-ascenseur nanotech classique, et il supposa que la place piétonne en dessous avait dû faire partie du même redéveloppement. Elle possédait les lignes vaguement organiques d'une construction non ancienne. Il connaissait des parties du sud-est de Londres qui ressemblaient un peu à ça. Des immeubles dans un seau. Il suffisait de le renverser par terre et de le regarder pousser.

Il entendit Sevgi sortir de la chambre, retourner dans la cuisine. Puis il la sentit dans la pièce avec lui, derrière lui, qui le regardait. Elle s'éclaircit la voix. Il se retourna et la vit à l'autre

bout, habillée et à peu près coiffée, mug de café tenu à deux mains. Elle eut un geste avec sa tasse.

— Merci. (Elle se détourna, puis le regarda de nouveau.) Je, euh... Je ne suis bonne à rien, au réveil.

— Pas de problème. (Au hasard, pour combler le silence.) C'est peut-être un signe de grandeur. Felipe Souza ne l'était pas non plus, il paraît.

Soupçon de sourire.

— Ah bon ?

— Eh oui. Il faisait toutes ses recherches de dynamique moléculaire la nuit. J'ai lu une biographie, après mon retour sur Terre. Ça paraissait approprié, tu vois. Enfin, d'après le livre, quand on l'a embauché à l'UNAM, il refusait de donner des cours avant midi. Superprof, hein ?

— Vous, c'est différent.

Il remarqua le retour de la distance. Le matin était fini.

— Eh bien, j'ai la tête qui tourne une fois qu'on dépasse le fullerène sphérique de base, alors...

— Non, je parlais du problème le matin. (Elle souleva de nouveau sa tasse, d'une main cette fois, un peu plus ouverte.) Vous n'en avez pas...

— Oh, ça ! (Il haussa les épaules.) C'est la formation. On ne s'en débarrasse jamais vraiment.

Le silence s'ouvrit de nouveau après ses paroles. La conversation hoqueta et retomba dans les eaux peu profondes de la gêne tenace d'Ertekin. Il chercha quelque chose pour les désenliser. Quelque chose qui avait vaguement fait surface dans sa tête la veille, alors qu'il se dirigeait enfin vers le sommeil.

— Au fait, j'ai réfléchi. Vous avez débriefé le djinn de bord de la *Fierté d'Horkan*, non ? En juin, quand tout a commencé ?

— Oui.

Sa voix se tendit un peu à la fin du mot, comme pour une question. Il aimait bien le résultat. Il chercha à enchaîner.

— À qui vous avez confié ça ? Une équipe interne ?

Elle secoua la tête.

— Sans doute pas. On s'est fait remettre des transcriptions, sans doute un geek engagé par le groupe d'interface machine au MIT. C'est eux qui s'occupent de la plupart de nos trucs en

rapport avec les n-djinn. Pourquoi, vous pensez qu'ils auraient pu rater quelque chose ?

— C'est toujours une possibilité.

Un regard sceptique.

— Quelque chose que *vous*, vous trouveriez ?

— Bon, peut-être pas quelque chose qu'ils ont vraiment raté. (Il sirota son café.) Mais quelque chose qu'ils ne cherchaient pas parce que je n'étais pas là. Un lien entre Merrin et moi. Quelque chose qui me mettrait en rapport avec lui.

— Un lien ? Vous avez dit que vous ne le connaissez pas.

— C'est vrai, directement. Allez, Ertekin, vous avez été flic. Vous devez connaître la théorie de la complexité. Les réseaux sociaux.

Elle haussa les épaules.

— Bien sûr. On nous inculque les bases dans nos cours de démodynamique. Intuition de Yaroshanko, Chen et Douglas, Rabbani. Jusqu'à Watts et Strogatz, toutes ces conneries de réseau et de petit monde. Et alors ? Vous savez, une fois qu'on sort dans la vraie rue, la plupart de ces conneries de démodynamique sont à peu près aussi utiles que des poèmes dans un bordel.

Il retint un sourire.

— Peut-être. Mais les réseaux de petit monde, ça fonctionne. Et le club des variantes treize sur Mars est un *très* petit monde. Comme Mars. Je ne connais peut-être pas Merrin, mais je suis prêt à parier que vous pouvez me relier à lui en trois degrés de relation, voire moins. Et si ces liens existent, rien ne pourra les trouver mieux qu'un n-djinn.

— Ouais. N'importe quel n-djinn. Pourquoi celui de la *Fierté d'Horkan* ?

— Parce que la *Fierté d'Horkan* a été le dernier djinn à voir Merrin en vie. Il est logique de...

Une sonnerie discrète à la porte.

Ertekin regarda sa montre, par réflexe. Le trouble lui rida le coin des yeux.

— Tom doit se méfier à l'idée qu'on reste seuls tous les deux, dit Carl sans sourciller.

La confusion disparut, remplacée par un dédain qu'il estima artificiel. Elle alla décrocher le combiné de l'interphone à côté de la porte.

— Oui ?

Il la vit écarquiller les yeux. Elle hocha la tête, répéta « oui » deux ou trois fois, puis raccrocha. Quand elle le regarda de nouveau, elle fronçait carrément les sourcils. Il ne savait pas si elle était inquiète, agacée ou les deux.

— C'est Ortiz, dit-elle. Il est venu en voiture.

Il cacha sa propre surprise.

— Quel honneur... Il vient toujours chercher ses nouveaux employés en limousine ?

— Pas depuis que je travaille pour lui.

— Alors je dois être spécial.

Il avait voulu dire cela d'un ton léger et ironique. Mais il avait perdu le coup, ces quatre derniers mois. Il entendit la pesanteur de ses propres paroles, et elle aussi.

— Ouais, dit-elle de derrière sa tasse. Sans doute.

Il avait déjà rencontré Ortiz à deux reprises, mais il doutait que l'intéressé se souvienne de lui. Cela remontait à plusieurs années, dans l'ambiance de fausseté des visites diplomatiques. Carl était perdu au milieu de plusieurs pisteurs variante treize, dans une file de membres de l'Agence qui attendaient de serrer la main du nouveau venu. Munich II était en cours, on évoquait un retour de LINCOLN à la table des négociations, pour approuver entièrement les accords cette fois, et tout le monde marchait sur des œufs. À l'époque – Carl s'en rappelait vaguement, ça ne l'intéressait pas tant que ça – Ortiz était un conseiller fraîchement recruté, tout frais débarqué d'une carrière politique dans les États de la Bordure et pas encore une figure majeure de la hiérarchie de LINCOLN. Les détails étaient flous, mais Carl se rappelait des cheveux grisonnants et d'un bronzage, d'une silhouette de danseur aux hanches étroites qui faisait mentir sa cinquantaine entamée. Des yeux marron un peu en amande hérités d'une ascendance philippine ou d'une opération censée donner la même idée aux électeurs. Un bon sourire.

Pour sa part, Carl savourait à l'époque le confort de son anonymat retrouvé. L'attention des médias après son sauvetage et son retour de Mars à bord du *Felipe Souza* l'année précédente était retombée, à son grand soulagement. La machine de la célébrité s'était lassée de lui puisqu'il ne faisait rien pour raviver son intérêt. Bien sûr, il était rentré vivant et sain d'esprit après une panne des systèmes cauchemardesque en plein espace, mais qu'est-ce qu'il avait fait d'autre, récemment ? L'UNGLA était hermétique, bureaucratiquement impassible, pas le genre de festivités médiatiques que les réseaux appréciaient. Les affaires publiques étaient encore devant lui. Entre-temps, le fils adolescent d'un membre d'une famille royale africaine captivait la scène européenne en déployant ses capacités Xtrasome dans une université de Cambridge et son physique de statue d'ébène sur la scène des clubs à DJ de l'ouest de Londres. La famille Bannister s'installait, malgré les récriminations locales, dans sa citoyenneté de l'Union. Une vedette d'expéria thaïlandaise se mariait. Et ainsi de suite. L'œil toujours écarquillé des médias se portait ailleurs, et Carl ressentait son absence comme la fraîcheur soudaine d'une ombre face au soleil martien.

Ils descendirent. Dehors le froid s'infiltra par le tissu fin de son blouson S(t)igma chipé en Floride.

Ortiz les attendait de l'autre côté de la rue, appuyé contre une limousine LINCOLN, en pardessus noir sobre, en train de siroter un café acheté à un vendeur dans la rue. Carl voyait le logo noir et jaune se répéter, jeu holo discret dans l'air hivernal et lumineux du marché, et aussi sur la tasse d'Ortiz. De la vapeur s'élevait du café et se mêlait à celle de son souffle quand il le leva vers ses lèvres. Un agent de sécurité discret se tenait non loin, les mains jointes, examinant la façade de ses yeux à lentilles miroirs.

Ortiz les repéra et posa son café sur le toit de la limousine. À l'approche de Carl, il se redressa et s'avança pour lui serrer la main. Pas un froncement de sourcils, pas une hésitation, contrairement à presque tous les gens à qui il disait bonjour, s'ils savaient ce qu'il était. Au lieu de cela, le visage bronzé d'Ortiz arborait un sourire décontracté, qui rajeunissait sa solennité de plusieurs années.

— Monsieur Marsalis. Content de vous revoir. Ça fait un moment, je ne sais pas si vous vous souvenez de moi. C'était à Bruxelles.

— Au printemps 2103. (Carl masqua sa surprise.) Oui, je me rappelle.

Ortiz eut une vague grimace.

— Quelle débâcle, hein ? Deux projets différents, diamétralement opposés, qui ne cessaient pas de s'éloigner. C'est presque incroyable qu'on ait réussi à se parler.

Carl haussa les épaules.

— Parler, c'est toujours le plus facile. Ça fait joli et ça ne coûte rien.

— Oui, très juste. (Ortiz changea de conversation avec la douceur lisse d'un vrai politicien.) Mademoiselle Ertekin. J'espère que vous me pardonneriez cette intrusion. Tom Norton m'a dit que vous passeriez nous voir, mais je pensais qu'au vu des... désagréments, une escorte ne serait pas superflue. Et puisque je traversais justement la ville...

Tu t'es dit que tu en profiterais pour t'attirer des faveurs potentielles des Nations unies. C'est ça. Ou pour reluquer le treize.

Mais sous le rictus, Carl se trouva incapable de mobiliser beaucoup de rancœur pour Ortiz. C'était peut-être la poignée de main détendue et le sourire, ou le contraste avec ces quatre derniers mois dans la République. Il se retourna pour écouter la réponse d'Ertekin, voir ce qu'il lirait sur son visage. Les yeux du tigre et...

... un élan invisible fend l'air entre eux.

Carl s'était mis en branle avant de comprendre consciemment pourquoi.

... étincelle de mouvement noir du coin de l'œil...

Il percuta Ertekin avec les bras croisés, la plaqua sur la chaussée et la cloua sur place. Une main cherchait l'arme qu'il ne portait pas. Au-dessus de sa tête, l'air éclata en une rage d'impacts sifflants.

Tirs magnétiques.

Il entendit la carrosserie de la limousine éclater en premier, criblée d'un bout à l'autre – on aurait dit une averse soudaine et

lourde. Quelqu'un cria, grogna sous les impacts. Des corps s'effondrèrent derrière lui, qu'il perçut vaguement. Des cris. Il se tortillait sur Ertekin, pour trouver les...

Là.

Depuis le marché, les cris et la panique de la multitude environnante, trois silhouettes en noir, accroupies, progressant du pas chaloupé des patineurs. Ils serraient les pistolets magnétiques contre leur ventre, bas, à deux mains, tandis qu'ils fendaient la foule. Ils s'ouvraient un chemin à coups d'épaules – Carl vit des passants s'étaler sous le choc. La maille en faisait une scène au ralenti. La clarté du chlorure lui isola le tireur de tête, qui changeait de position en levant le canon de son pistolet, les yeux écarquillés dans la bande de peau pâle laissée nue par le masque de ski. Cinq ou six mètres d'écart, maximum, il allait s'assurer de toucher au but, cette fois.

Carl croisa son regard et bondit en rugissant.

Par la suite, il n'aurait pas su dire si c'était le regard, le bruit qu'il avait fait ou juste la vitesse conférée par la maille qui lui avait sauvé la vie. Il y eut peut-être un soupçon de sursaut dans l'expression de l'homme sur qui il se jetait, le masque de ski cachait un peu l'expression. Mais Carl était déjà sur lui. Trois – *compte-les, un ! deux ! trois !* – pas de course et un tourbillon de *tanindo*. Le tranchant de sa main gauche s'abattit sous le menton du patineur, la droite ajoutant simplement impact et trajectoire. Ils chutèrent dans un entrelacs de membres. Le pistolet tomba et glissa à l'écart. Carl se jucha sur le patineur et le frappa au visage et à la gorge.

Les deux autres étaient rapides. L'ailier droit sauta proprement par-dessus les corps qui étaient sur son chemin, retomba sans problème avec un choc de plastique et continua sa trajectoire. Carl aperçut vaguement l'atterrissage du saut, il était trop occupé à tuer son patineur pour s'y intéresser. Mais il sentit l'autre rater la même manœuvre et se prendre un pied sur l'épaule levée de Carl quand il sauta. La forme en noir s'étala tête la première, presque gracieusement, percuta le pavé et roula sur elle-même. Impact contrôlé, elle allait se relever d'une seconde à l'autre. La maille enchaînait les instants comme des boucles de câble. Carl frappa une dernière fois du coude, et

derrière lui le patineur retomba, soudain inerte. Tandis que l'ailier à terre se relevait presque, Carl bondit, saisit l'électromag du chef, du bout des doigts de la main gauche, se repoussa sur le flanc, trouva une ligne de visée et vida le chargeur.

Les cartouches magnétiques faisaient un bruit d'eau bouillante en quittant le canon. Aucun recul – Dieu soit loué ! – et à peu près à bout portant. Carl resta allongé, calé, et regarda les cartouches tailler leur cible en pièces. Le patineur parut trébucher en avant, mais par à-coups cette fois, sans la moindre grâce. Il s'écroula face contre terre, tressauta une fois puis ne bougea plus.

Le mécanisme de rechargement de l'électromag toussa et se tut, vide.

Les sons revinrent progressivement. Des voix fortes, des pleurs hystériques. Toujours figé par la maille, Carl entendit le tout comme au bout d'un long tuyau. Il se releva avec lassitude, toujours pas convaincu à un niveau cellulaire que le troisième ne reviendrait pas. Il lâcha l'arme vide, rejoignit sa deuxième victime. S'accroupit à côté du cadavre et lui prit son automag. Il vérifia le chargeur, presque sans y penser, en pilotage automatique, et regarda les dégâts autour de lui.

La limo était HS, la carrosserie noire criblée de gris là où les cartouches l'avaient touchée. Les fenêtres étaient crevées à une dizaine d'endroits, zébrées de blanc en toile d'araignée opaque autour de chaque impact. Incroyablement, le café d'Ortiz n'avait pas bougé et continuait à fumer dans l'air hivernal. Mais Ortiz et le garde du corps étaient tous les deux à terre, immobiles, l'un sur l'autre – le garde du corps avait apparemment essayé de plaquer son patron au sol pour le protéger. Le sang qui s'accumulait sur le trottoir moulé suggérait qu'il avait échoué. D'autres cadavres un peu plus loin, des marchands et des clients pris dans la fusillade. À genoux, Ertekin regardait le carnage comme dans un rêve. Sa peau olivâtre était pâle sous le choc.

— J'en ai eu deux, dit Carl d'une langue pâteuse en l'aidant à se relever. Le troisième est parti trop vite. Désolé.

Elle le regarda sans répondre.

— Ertekin. (Il lui passa les doigts devant les yeux.) Vous êtes blessée ? Ça va ? Ertekin, dites quelque chose.

Elle se secoua. Écarta sa main.

— Ça va. (C'était à peine un coassement. Elle s'éclaircit la voix.) Ça va. On ferait mieux d'appeler... une ambulance. Pour ces gens... (Elle se secoua une deuxième fois.) Qui c'était ? Vous avez vu...

— Non. (Carl regarda dans la direction dans laquelle le dernier patineur était parti. Il sentit une décision s'abattre sur lui comme un bloc de glace.) Non, je n'ai pas vu. Mais quand le camion frigorifique sera là, vous feriez bien de m'emmener chez LINCOLN pour qu'on s'y intéresse.

19

Sevgi tremblait encore quand les flics arrivèrent. Elle ressentit une vague honte quand le détective chargé de l'enquête, un homme fin à la peau sombre, au visage osseux, finit de parler avec les agents de patrouille et la rejoignit. Il le remarquerait forcément. Enveloppée dans un châle de récupération en isolaine, assise sur la banquette arrière de la limousine détruite, portière ouverte, elle regardait la police scientifique faire son boulot, et se sentait plongée en plein dans son statut de civile.

— Mademoiselle Ertekin.

Elle leva les yeux, presque timidement.

— Oui, c'est moi.

— Détective Williamson. (Il ouvrit la paume. L'holo du NYPD brilla en bleu et or, comme un trésor qu'elle aurait perdu.) J'aimerais vous poser quelques questions, si vous vous sentez d'attaque.

— Ça ira. (Elle avait pris sa syn ce matin-là, dans la douche, mais le produit ne s'était pas encore insufflé dans son organisme, malgré l'estomac vide. Elle essaya de se reprendre avec ses ressources naturelles, et frissonna.) J'étais dans la police, ça va aller.

— Ah oui ?

Poli, neutre. Williamson ne voulait pas être son ami. Elle devinait pourquoi.

— Ouais, pendant onze ans. Dans le Queens, puis à la criminelle. (Elle parvint à sourire.) Vous êtes du vingt-huitième, c'est ça ? Larry Kasabian est encore là ?

— Ouais, Kasabian est encore dans le coin, je crois.

Aucune chaleur dans ses paroles. Il hocha la tête vers Marsalis, qui était assis sur les marches d'un immeuble dans son blouson de détenu de Floride du Sud, à regarder les

détectives faire leur boulot comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre donnée pour son divertissement.

— D'après les agents de patrouille, vous leur avez dit que ce mec est un treize.

— Oui. (Elle s'en voulait beaucoup, maintenant.) C'est le cas.

— Et... (Brève hésitation.) C'est répertorié auprès de quelqu'un ici, dans la ville ?

Sevgi soupira.

— On est arrivés hier, tard dans la nuit. C'est un consultant technique pour la sécurité de LINCOLN, mais on n'a pas encore eu le temps de prévenir qui que ce soit.

— D'accord. (Mais il avait clairement beaucoup de réserves sur la situation. L'expression de Williamson resta détendue.) Je ne vais pas insister, mais il faut l'enregistrer. Aujourd'hui. Il, euh... Il loge chez vous ?

Le sous-entendu ricanait sous les mots. C'était comme une gifle. Comme la tirade de son père quand il avait appris pour Ethan. Sevgi sentit sa propre expression se crispier.

— Non, il ne, euh, loge pas chez moi, parodia-t-elle. Il, euh, loge dans une installation payée par LINCOLN, dès qu'on lui en aura trouvé une. Vous pourriez ranger la paranoïa de Jésusland au placard ? Et peut-être faire votre travail de policier ? Qu'est-ce que vous en dites ?

Les yeux de Williamson s'écarquillèrent.

— Ça me paraît acceptable, mademoiselle Ertekin, répondit-il d'un ton égal. Mon travail de policier me dit que ce trifouillé vient de tuer deux hommes armés en plein jour, à mains nues, et il n'a pas l'air d'avoir la moindre égratignure. Alors c'est peut-être ma paranoïa qui parle, ou alors mon bon vieil instinct de flic, mais quelque chose me dérange dans tout ça.

— Il porte un biohôte systémique d'environnement martien. Et il a été formé au combat dès ses sept ans.

Williamson grogna.

— Ouais, c'est ce que j'avais entendu dire sur ces machins. Des vrais durs à cuire, hein ? Et vous ne pensez pas que les types qu'il a tués étaient doués pour le combat ?

— Ils en ont l'air ? (Sevgi tapa sur la carrosserie criblée de balles de la limousine.) Allez, Williamson, regardez-moi ça. Doués pour le combat ? Non, ils avaient des flingues, c'est tout.

— Et vous avez une idée de ce qui pourrait pousser quelqu'un à envoyer une équipe d'assassins au rabais contre un cadre de LINCOLN ?

Elle secoua la tête sans un mot. Ce n'était pas Ortiz qu'ils visaient, elle le savait. Ortiz s'est trouvé là, c'est tout. Ils venaient tuer Marsalis. Le tuer avant qu'il puisse se mettre sur la trace de Merrin.

Pas la peine d'en parler au détective Williamson pour le moment.

— Et vous avez dit à la patrouille que vous n'avez pas du tout vu le combat ?

Elle secoua la tête de nouveau, plus catégorique cette fois.

— Non, j'ai dit que je n'avais pas vu grand-chose. J'étais allongée par terre...

— Là où il vous a jetée, c'est ça ?

— Oui, c'est ça. (Le poids du corps de C... de Marsalis sur le sien.) Il m'a sans doute sauvé la vie.

— Alors il les a vus venir ?

— Je ne sais pas. Vous devriez lui poser la question.

Williamson hocha la tête.

— Je vais le faire. Pour le moment, c'est à vous que je la pose.

— Et je vous ai répondu que je n'en savais rien.

Il y eut une pause lourde. Williamson recommença :

— Dans votre déposition, vous dites que vous croyez qu'il y avait trois assaillants. Ou n'est-ce que ce que votre ami le trifouillé vous a dit ?

— Non, j'en ai vu un partir vers le boulevard. (Elle indiqua les cadavres enveloppés des hommes que Marsalis avait tués. Le harnachement de patineur noir était visible sous le plastique.) Et je sais compter.

— Description ?

Elle le regarda un long moment.

— Habillé en noir. Avec un masque de ski.

Williamson soupira.

— Bon, d'accord. Parlez-moi un peu de cet autre type.

Il désigna le troisième cadavre sur la chaussée. Le visage pâle et moucheté de sang du garde du corps d'Ortiz regardait au travers du plastique, les yeux écarquillés. Ils avaient dû le rouler sur le dos pour dégager Ortiz et le charger, et c'était comme ça que les légistes l'avaient emballé.

Sevgi haussa les épaules.

— Garde du corps.

— Vous le connaissiez ?

— Non, c'est une autre section.

Sevgi comprit d'un coup pourquoi Williamson était si tendu. En théorie, le NYPD avait le contrôle de l'enquête, mais d'après la loi d'Initiative Coloniale, elle pouvait le lui prendre à peu près quand elle voulait. La conscience soudaine de son pouvoir la traversa comme des papillons dans le ventre. Ce n'était pas une sensation propre.

Williamson fit quelques pas pour se planter à côté du garde du corps mort. Il regarda son visage.

— Donc, ce type a couvert Ortiz, c'est ça ?

— Oui, apparemment.

— Ouais, c'est son boulot. Et notre ami trifouillé, là...

— Vous pouvez arrêter d'utiliser ce putain de mot ?

Cela lui valut un regard spéculatif. Le détective revint vers la limousine.

— D'accord. Le garde du corps protège Ortiz. Votre ami *génétiquement modifié* vous couvre. Vous savez pourquoi il a fait ça ?

Sevgi secoua la tête.

— Pourquoi vous ne lui posez pas la question directement ?

— Ouais, je vais le faire. Mais les treizes ne sont pas connus pour leur franchise. (Williamson marqua une pause délibérée.) Ni leur altruisme. Il devait avoir quelque chose à y gagner.

Elle foudroya le détective du regard, et c'était peut-être la syn qui se mettait en marche, mais elle se dit qu'elle aurait pu tirer une balle dans la tête de Williamson si elle avait eu une arme sur elle. Au lieu de cela, elle se releva et lui fit face.

— J'ai fini de vous parler, détective.

— Je ne pense...

— J'ai dit que j'avais fini de vous parler.

Cette fois, c'était sûr, la syn était là. La colère la poussait, mais c'était la drogue qui lui donnait l'assurance nécessaire. Williamson la dépassait d'une tête, mais elle s'imposa dans son espace personnel comme si elle était en armure antiémeute. Comme si les quarante dernières minutes n'avaient pas eu lieu. Le châle d'isolaine tomba à ses pieds.

— Si vous avez quelqu'un d'un peu plus évolué que vous, je serai heureuse de m'entretenir avec lui. Mais vous, vous me faites perdre mon temps.

— C'est une enquête sér...

— Oui, pour l'instant, c'est ça. Vous voulez voir combien de temps il me faut pour transformer ça en opération de sécurité LINCOLN ?

Sa mâchoire se crispa, mais il ne répondit rien.

— Lâchez-moi la grappe, détective, foutez-moi la paix, et vous garderez votre enquête. Sinon, j'en appelle à la loi LINCOLN et vous pourrez annoncer à la vingt-huitième qu'ils ont perdu la juridiction.

Derrière la syn, elle ressentit un vague sursaut de culpabilité en regardant Williamson s'effondrer. Ses propres années de l'autre côté de la barrière la forçaient à sympathiser.

Elle se reprit. Et rejoignit Marsalis.

LINCOLN arriva avec des forces modestes une dizaine de minutes plus tard. Un Land Rover sécurisé s'engagea calmement sur le marché, ouvrant la foule avec une impulsion infrasonique de basse intensité qui agaçait les dents de Sevgi même de loin. Elle n'avait pas appelé Norton. Quelqu'un avait dû autoriser le convoi quand on avait annoncé la mort d'Ortiz. Ça faisait déjà un moment que la police tenait à l'écart les équipes d'info accréditées et les cameramen isolés ; la nouvelle avait dû faire le tour des rédactions.

Le Land Rover s'arrêta au bord de la scène du crime, sans grande considération pour les barrières d'incident érigées par le NYPD. Un coin blindé de sa carrosserie franchit le rayon jaune et déclencha l'alarme. Les uniformes de la police arrivèrent au trot.

— Subtil, remarqua Marsalis.

La portière du passager avant du Land Rover s'entrouvrit. Tom Norton se leva sur le marchepied, examina l'endroit. Même de loin, Sevgi voyait qu'il faisait grise mine.

— Sev ?

— Ici.

Elle lui fit signe depuis les marches, et Norton la repéra. Il ouvrit complètement la porte, descendit et la referma. De brèves paroles avec les uniformes en chemin, un échange de plaques, et ils lui dégagèrent le passage. Quelqu'un alla couper l'alarme de franchissement de barrière, et le calme revint dans la rue. Le Land Rover recula de quelques mètres et resta là, le moteur au ralenti comme le tank élégant qu'il était. Le chauffeur n'en descendit pas.

— On en fait un peu beaucoup, non ? demanda Sevgi quand Norton la rejoignit.

Il grimaça.

— Dis ça à Ortiz.

— Il va bien ?

— Par rapport à quoi ? Il n'est pas mort, si c'est ce que tu veux savoir. On l'a relié à la moitié des machines de réanimation disponibles à Weill Cornell. Dégâts internes majeurs, mais il doit avoir des rechanges cultivés sur mesure, quelque part. La famille a été prévenue. (Norton regarda les cadavres d'un air écoeuré.) Qu'est-ce qu'il foutait ici, Sev ?

Elle secoua la tête.

— Je crois qu'il venait me voir, proposa Marsalis.

Il se leva pour la première fois depuis l'assaut, avec un bâillement colossal. Norton le regarda avec agacement.

— Tout pour votre pomme, hein ?

— Le NYPD ne lui a pas lâché la grappe, Tom, dit Sevgi pour désamorcer la tension. Le détective responsable se cogne complètement d'Ortiz, il voulait surtout savoir pourquoi on avait un treize non enregistré dans les rues.

— Je vois. (Norton se consacra à cette nouvelle tâche.) Il s'appelle comment, le détective ?

— Williamson. Du vingt-huitième.

— Je vais aller lui parler.

— Je m'en suis déjà occupée. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je pense que ça se passerait mieux si on laissait dire que c'était une attaque contre Ortiz.

— Tu penses que c'en était pas une ? (Norton cligna des yeux, indiqua les assassins morts.) Des patineurs, Sev. Qui ont suivi la limousine et se sont perdus dans la circulation, c'est la procédure standard. Dix ou douze meurtres par an en ville, de la même façon. Qu'est-ce que tu veux que ce soit ?

Sevgi hocha la tête vers Marsalis.

— Allez, Sev, tu te fous de moi. Ça ne fait même pas une journée qu'on est là. Personne n'est au courant !

— Le reste non plus n'aurait aucun sens, Tom. Ces types étaient de la rue. Un groupe d'action niveau zéro. Pourquoi ils s'attaqueraient à un aussi gros gibier qu'Ortiz ? Il n'a jamais rien eu à voir avec la rue.

— À part aujourd'hui, rappela Marsalis sans broncher.

Norton le regarda durement. Sevgi s'interposa.

— Bon, quoi qu'il se soit passé, on a eu largement notre part de publicité déplacée en Floride. Pas la peine de répéter le numéro. Demande aux flics de suivre cette piste-là, et que les médias le répètent. Pour le public, Marsalis peut n'être qu'un autre garde du corps LINCOLN héroïque, à l'identité protégée pour qu'il puisse continuer son travail.

— Oui, soupira Norton. Plutôt qu'un dangereux sociopathe qui n'a rien fait du tout d'utile pour le moment.

— Tom...

Marsalis sourit. Comme un muscle qui se crispe.

— Eh bien, je viens de sauver la vie de votre co-équipière. Ça ne compte pas ?

— J'ai surtout l'impression que vous avez sauvé votre peau à vous, avec des avantages secondaires. Sevgi, si ce Williamson veut faire oublier notre ami, il faut qu'on vous fasse déguerpir d'ici.

— Bonne idée, tiens.

La voix de Marsalis était conciliante, mais une vibration en dessous força Sevgi à se tourner vers lui. Elle se rappela la façon dont il avait regardé l'endroit par où l'assassin avait fui, le ton plat de sa voix quand il avait dit : « Quand le camion frigorifique

sera là, vous feriez bien de m’emmener chez LINCOLN pour qu’on s’y intéresse ». Il y avait une finalité dans la façon dont il avait dit cela, comme le silence qui suit un coup de feu. Et maintenant, soudain, elle avait peur pour Tom et sa brusquerie.

— À moi aussi, ça me convient, dit-elle en vitesse. Tom, on peut brancher le n-djinn de la *Fierté d’Horkan* chez LINCOLN ? Une interface directe ?

Norton la regarda étrangement, laissa son regard glisser sur le Noir derrière elle, puis revenir à son binôme.

— Oui, j’imagine qu’on *pourrait*. Mais pourquoi faire ? Le MIT nous a déjà donné les transcriptions. (Il s’adressa brièvement à Marsalis.) Elles sont classées au bureau. Vous pourrez les parcourir si vous voulez.

— Mais je ne veux pas, répondit Marsalis avec le même sourire doux qui fit frissonner Sevgi. Ce que je *veux*, Tom, c’est parler au n-djinn de la *Fierté d’Horkan*.

Norton se raidit.

— Parce que tout d’un coup, vous êtes expert en psychologie des intelligences artificielles ?

— Non, je suis expert en chasse et élimination de variantes treize. C’est pour ça que vous m’avez embauché. Vous vous souvenez ?

— Ouais, et vous ne pensez pas que cette précieuse expertise serait...

— Tom !

— ... mieux utilisée en examinant les scènes des crimes ?

Et le Noir continuait à sourire. Il restait décontracté, à une distance que Sevgi identifia soudain comme juste hors d’atteinte de Norton.

— Non, je ne pense pas.

— Tom, ça suffit. Qu’est-ce qui t’arrive, ce mat...

— Ce qui m’arrive, c’est que...

Un grattement de gorge en deux temps – pour attirer l’attention. Ils se turent tous les deux, se tournèrent vers Marsalis.

— Vous ne comprenez pas, dit Marsalis.

Ils se taisaient. L’appel d’attention restait suspendu à ses paroles comme un ordre.

— Vous ne comprenez pas à quoi vous avez à faire. (Le sourire revint, fugace, comme poussé par des souvenirs.) Vous pensez que Merrin a tué quelques dizaines de personnes et donc que ça fait de lui un tueur en série comme les autres. Ça n'a rien à voir. Les tueurs en série sont des humains *endommagés*. Tu le sais, Sevgi, même si Tom ne s'en rend pas compte. Ils laissent une piste, des indices, ils se font choper. Parce qu'en fait, consciemment ou non, ils veulent se faire attraper. Le meurtre calculé est un acte antisocial, difficile à concrétiser pour les humains, et seules des circonstances spéciales au niveau social ou personnel permettent d'accéder à ce genre de capacités. Mais ça, c'est vrai pour *vous*. Pas pour moi ou pour Merrin, ni pour les autres variantes treize. Nous ne sommes pas comme vous. Nous sommes les monstres. Nous sommes les exilés violents, les nomades, les loups solitaires que vous avez peu à peu chassés de la race à l'époque où l'agriculture et la sédentarité sont devenues si populaires. Nous n'avons pas, nous n'avons pas *besoin* d'un contexte social. Vous devez le comprendre. Merrin n'est pas fou. Il n'est pas endommagé. Il ne tue pas ces gens pour exprimer une psychose infantile, il ne fait pas ça parce qu'il les identifie comme un groupe extra-tribal déshumanisé et différent. Il applique simplement un plan, et ça ne lui pose aucun problème. Et il ne se fera pas choper à cause de ça – à moins que vous puissiez m'amener jusqu'à lui.

Norton secoua la tête.

— Vous dites que Merrin n'est pas endommagé ? Vous n'étiez pas là quand on a ouvert la coque de la *Fierté d'Horkan*. Vous n'avez pas vu le massacre.

— Je sais qu'il a mangé les passagers.

— Non. Il ne les a pas simplement mangés, Marsalis. Il les a taillés en pièces, leur a arraché les yeux et a éparpillé les morceaux d'un bout à l'autre des quartiers de l'équipage. Voilà ce qu'il a fait. (Norton prit une inspiration pour se ressaisir.) Si vous voulez appeler ça un plan d'action, allez-y. Mais moi, je trouve que c'est de la bonne vieille folie classique.

La pause fut fractionnelle, mais Sevgi vit que cette nouvelle arrêta Marsalis net.

— Eh bien, il faudra me montrer les images, finit-il par dire. Mais, à mon avis, il y avait une raison pour ce qu'il a fait.

Norton eut un rictus sans joie.

— Bien sûr qu'il y avait une raison. Sept mois tout seul dans l'espace, à manger des cadavres. Moi-même, je me sentirais un peu *borderline* au bout du chemin.

— Ça ne suffit pas.

— C'est ce que vous dites. Vous ne vous êtes jamais dit que vous pourriez avoir tort ? Peut-être que Merrin a vraiment perdu les pédales. Les variantes treize ne sont peut-être pas aussi inhumaines que tout le monde le pense.

Cela arracha un sourire amer à Marsalis.

— Merci pour ta solidarité, Tom. C'est gentil, mais je ne suis pas pressé de me faire assimiler. Les variantes treize ne sont pas des humains comme vous, et Merrin ne fera pas exception. Juger ses actions d'après des standards humains normaux serait une grosse erreur. Quoi qu'il en soit, vous m'avez engagé pour faire un écho-profil de ce mec, alors si on s'y mettait ? À commencer par la dernière personne vivante à lui avoir parlé. Vous me présentez le n-djinn de la *Fierté d'Horkan*, oui ou non ?

20

Le ciel nocturne s'étendait à ses pieds.

Pas le genre de ciel nocturne qu'on voit depuis la Terre ou Mars, ni nulle part ailleurs aussi loin sur le bras de la galaxie. Au lieu de cela, le sol noir était lourdement moucheté d'incandescence. Les étoiles occultaient la brillance de leurs voisines, ou tachetaient les veines de marbre multicolores des nébuleuses. Ç'aurait pu être une vue générée avec précision d'un monde hypothétique au cœur de la Voie lactée, ou un millier de ciels nocturnes locaux différents, superposés les uns aux autres et poussés à la luminosité maximale. Il fit quelques pas, et les étoiles se brisèrent sous ses pieds en poudre blanche sur un noir d'encre. Au-dessus de sa tête, le ciel était d'un gris acier étouffant, parcouru de gros rivets informes en larges spirales.

Putains de fantômes dans la machine !

Personne ne savait pourquoi les djinns de bord utilisaient ce genre d'environnements virtuels. Quand les ingénieurs d'interface humaine les interrogeaient sur ce sujet, ils étaient accueillis par des réponses vagues qui n'avaient aucun sens linguistique. « Découlée du ça-volonté, impossible le lourd, dans là, dans au travers, sans pente et mûr » était une des plus célèbres. Carl avait connu un ingénieur IF sur Mars qui l'avaient affichée au-dessus de sa couchette comme *koan*. La mathématique concernée était apparemment encore moins compréhensible, mais le type insistait : « elle possède une certaine élégance démente », ce qui en soi ne paraissait pas signifier grand-chose non plus. Il préparait un livre, un recueil de haïkus de n-djinn imprimés très petit sur du papier cher, avec des illustrations des formats virtuels sur les pages opposées.

Carl était d'avis, quoique sans la moindre preuve concrète, que les n-djinns se payaient la tête de l'imbécillité humaine. Il

supposait que le livre, s'il était un jour imprimé, pourrait être considéré comme la chute de la blague.

Dans ses moments les plus sombres, il se demandait ce qui viendrait après. La plaisanterie finie, fin de la gentillesse ?

— *Marsalis.*

La voix arriva en premier, puis la 'face, presque comme si le n-djinn avait oublié qu'il devait manifester un point focal pour l'attention humaine. Comme quelqu'un demandant un numéro de téléphone, puis cherchant un stylo pour l'écrire. La 'face se définit. Un corps androgyne, bleu, criblé de confettis, qui se dressait comme s'il était constamment repoussé par une soufflerie. De longs cheveux emmêlés, volant au vent. Une peau comme un million d'ailes battantes s'agitant sur l'os. Il était impossible de reconnaître des traits masculins ou féminins. Sous la voix, il y avait un léger bruissement, comme du papier qui brûle.

C'était comme parler à un ange. Carl grimaça.

— C'est moi. Vous avez fait des recherches ?

— *Vous êtes présent dans le flux.*

La 'face souleva un bras et un rideau d'images en cascade jusqu'au sol rehaussé d'étoiles. Carl remarqua les photos de l'induction dans *Anguille*, des reportages après le *Felipe Souza*, d'autres trucs qui illuminèrent des recoins de souvenirs et les rendirent de nouveau familiers. Quelque part, il crut voir le visage de Marisol, mais il ne l'aurait pas juré. Un sursaut défensif le traversa.

— Je ne savais pas qu'ils vous laisseraient vous connecter si tôt.

C'était un mensonge. Ertekin lui avait montré les documents de libération du MIT – il savait à l'heure près quand le n-djinn avait été recalibré et réinséré dans le flux.

— *Il est potentiellement nuisible pour mes systèmes de fonctionner sans accès à des données abondantes, dit la silhouette bleue avec gravité. Pour réactiver une machine à conscience artificielle de niveau nano, il faut la reconnecter aux flux de données locaux.*

Inhumainement, le djinn avait gardé le bras levé, et le flot d'images se poursuivait. Carl indiqua l'affichage.

— D'accord. Alors, que dit le flux de données local sur moi, ces derniers temps ?

— *Beaucoup de choses. L'UNGLA vous définit pour l'heure comme un agent de licence génétique. Le Miami Herald vous qualifie de meurtrier. Le révérend Jessie Marshall de l'Église de la Pureté humaine vous traite d'abomination, mais c'est une référence généralisée. Les liaisons d'actualité du flux martien et retransmises localement vous qualifient d'homme le plus chanceux de l'année sur Mars, même si l'année en question est bien sûr 2099. Le Frankfurter Allgemein vous app...*

— D'accord, vous pouvez vous arrêter.

Les n-djinns de bord étaient d'une littéralité notoire. C'était dans la nature de leur fonction. Besoin d'interface minimal. Les humains étaient une cargaison congelée. Les djinns restaient seuls, dans un silence noir étoilé saturé de parasites, parlaient parfois avec d'autres machines sur Mars ou sur Terre quand ils accostaient ou que d'autres opérations logistiques l'imposaient.

— Je suis venu vous poser quelques questions.

La 'face attendit.

— Vous rappelez-vous Allen Merrin ?

— Oui. (Le visage de Merrin, christique et émacié, évolua dans l'air près de l'épaule de la 'face. Cliché d'identité standard.) Occupant de la capsule de section d'équipage bêta, réarrangée pour cargaison humaine sous la directive de transport humain interplanétaire LINCOLN c93-ep4652-21. Certification cryo Bradbury 5 novembre 2106, code de protocole 55528287.

— Oui, à part qu'il n'a pas beaucoup occupé la capsule bêta, hein ?

— *Non. Le système l'a ranimé à quatre cent quatorze heures de trajet.*

— Vous avez dit à l'équipe de débriefing que vous vous êtes coupé volontairement à trois cent soixante-dix-neuf heures, parce que vous soupçonniez la présence d'un matériau corrompateur dans un module de navigation.

— *Oui. J'avais peur de permettre à un agent potentiellement viral de se transmettre au cœur navigationnel secondaire. Les mesures de quarantaine étaient appropriées.*

— Et Merrin se réveille trente-six heures plus tard. C'est une coïncidence ?

La silhouette bleue déchirée hésita, le visage inexpressif, les yeux fixés sur lui. Carl estima qu'elle essayait de calibrer ses perceptions de causalité et d'événement, en l'évaluant depuis un million de fragments de preuves déposés dans les détails du flux présenté devant elle. Était-il religieux, était-il superstitieux ? Que pensait-il du rôle de la chance dans les affaires humaines ? Le n-djinn assimilait ses spécifications, comme une machine vérifierait la topographie de l'interface sur un nouveau logiciel.

Il lui fallut environ vingt secondes.

— *Aucune preuve système n'indique une relation entre ces deux événements. La réanimation semble être due à un dysfonctionnement de la capsule.*

— Aviez-vous conscience de Merrin une fois qu'il fut éveillé ?

— *Dans une certaine mesure, oui. Comme je l'ai dit, il est potentiellement nuisible pour mes systèmes de fonctionner sans accès à des données abondantes. Dans un verrouillage de quarantaine, les systèmes secondaires du vaisseau continuent à alimenter mes cœurs, quoiqu'il me soit impossible d'y répondre de quelque façon que ce soit. La circulation est à sens unique, un protocole d'interruption empêche les boucles. On pourrait considérer cela comme les données traitées par l'esprit humain pendant un sommeil REM.*

— Donc, vous rêviez Merrin.

— *C'est une façon de décrire cela, oui.*

— Et dans ces rêves, Merrin parlait-il ?

La silhouette de confettis se déplaça légèrement dans son vent invisible. Elle affichait une expression de curiosité, ou peut-être de douleur, ou une extase sexuelle contenue. Elle ne maîtrisait pas encore les expressions humaines.

— *À qui aurait-il parlé ?*

Carl haussa les épaules, mais c'était tout sauf décontracté. Il était trop chargé de souvenirs glaçants.

— Aux machines. Aux gens dans les cryocaps. Parlait-il tout seul ? Ou aux étoiles ? Il est resté seul un long moment.

— *Si vous considérez que cela constitue une conversation, oui, il parlait.*

— Souvent ?

— *Je ne suis pas calibré pour juger ce qui constituerait « souvent » en termes humains. Merrin garda le silence pendant quatre-vingt-sept virgule vingt-trois pour cent de la trajectoire, temps de sommeil compris. Quarante-trois virgule neuf pour cent de ses paroles étaient apparemment dirigées...*

— Peu importe. Êtes-vous équipé pour une fonction intuitive de Yaroshanko ?

— *Les constantes sous-jacentes de Yaroshanko sont présentes dans mon système d'opération, oui.*

— Très bien. Alors j'aimerais lancer un honorifique Tjaden/Wasson pour trouver des liens entre Merrin et moi-même, avec des inférences suivant la courbe de Yaroshanko. Pas plus de deux degrés de séparation.

— *Quels référents désirez-vous employer pour cette courbe ?*

— Pour commencer, nos empreintes respectives dans le flux de données. Ou ce à quoi on vous laisse avoir accès. Vous allez recevoir beaucoup de liens Bacon standard. Ce n'est pas ce que je cherche.

Carl regretta soudain que Matthew ne soit pas là pour s'occuper de ça avec lui, pour se répandre avec la rapidité et la fraîcheur du vif-argent dans le système, et traiter avec la machine à son propre niveau de conscience. Matthew aurait été à l'aise ici – Carl se sentait maladroit par contraste, la langue engoncée dans cette terminologie des mathématiques de complexité.

— Faites une référence croisée avec tout ce que Merrin a dit ou fait pendant qu'il était à bord de la *Fierté d'Horkan*. Apportez-moi tous les résultats confirmés.

La silhouette déchirée bleue se déplaça légèrement, s'agitant dans un vent que Carl ne sentait pas.

— Cela prendra du temps, dit-elle.

Carl regarda la désolation nue du construct au sol de ciel. Il haussa les épaules.

— Eh bien, trouvez-moi une chaise, alors.

Il aurait pu, se dit-il, quitter la virtualité et tuer le temps d'une façon ou d'une autre dans les salles néonordiques du

complexe de LINCOLN sur Jefferson Park. Il aurait pu parler à Sevgi Ertekin, voire essayer de ramener Tom à une attitude moins revêche avec des platitudes de tête-à-tête entre hommes. Il aurait pu manger quelque chose – son estomac lui faisait mal de n’avoir absorbé que du café depuis la veille en Floride. Il l’ignora avec un stoïcisme aguerri. Ou alors, il aurait pu partir se promener le long des terrasses du complexe, qui longeaient le fleuve. Sevgi lui avait assuré qu’il pouvait aller où il voulait.

Au lieu de cela, il resta assis sous le ciel de métal riveté et regarda Merrin marcher dans les rêves du n-djinn.

La 'face l'avait mené à sa chaise – géométrie percussive de queues de comète tendues de gaz de nébuleuse, surgie du ciel nocturne comme si on la lui avait lancée – avant de disparaître dans les perspectives diminuées du vent qui traversait en permanence son corps. Quelque chose d’autre souffla à sa place – au début, un petit panneau rectangulaire comme un ancien timbre-poste holographique que Carl avait vu dans un musée, ses coins rigides tremblant sous la brise et grandissant tandis qu’il s’approchait. Enfin, ça s’arrêta net, trois mètres de haut, deux de large, légèrement incliné en arrière à la base, à quelques pas de Marsalis. C’était une cascade d’images, comme le rideau où il avait vu son propre visage depuis le bras tendu du djinn. Silencieux et incohérent comme les procédés d’association inhumains du n-djinn.

Il vit Merrin se réveiller dans sa capsule bêta dans la section d’équipage, sonné par la réanimation mais déjà en mouvement, avec une économie concentrée que Carl reconnaissait. Il le vit arpenter le couloir dorsal de la *Fierté d’Horkan*, le visage hermétique.

Le vit se curer les dents des restes d’Helena Larsen avec un tournevis de précision pris dans les placards de maintenance.

Le vit demander l’ouverture d’un hublot latéral, lumières intérieures éteintes. Le vit plaquer les mains de chaque côté de la vitre et regarder au dehors comme un homme malade dans un miroir.

Le vit crier, la mâchoire béante, mais en silence, en silence.

Le vit trancher la gorge d’un corps démembré qui se réveillait, la paume tendue pour dévier le jet artériel. Le vit

arracher les yeux, avec prudence et considération, l'un après l'autre, et s'essuyer les doigts contre le métal mat d'une couchette.

Le vit parler à quelqu'un qui n'était pas là.

Le vit se retourner dans le couloir et fixer la caméra, comme s'il savait que Carl l'observait. Il sourit, et Carl se sentit glacé de sentir ses propres muscles faciaux réagir.

Il y en avait bien davantage, même dans le temps court qu'il fallut au n-djinn pour faire tourner la Tjaden/Wasson. Les images sautèrent, clignotèrent, et furent mangées par d'autres effets d'écran. Il ne savait pas pourquoi la machine les lui montrait, ou selon quels critères elle les sélectionnait. C'était la même sensation qu'il avait connue à bord du *Felipe Souza*, la sensation irritante d'essayer de deviner les motivations d'un dieu capricieux dont on lui avait assuré – « ...non, vraiment, c'est vrai, c'est dans le programme » – qu'il veillerait sur lui. L'impression que tout ce qui lui arrivait avait un sens, dont la compréhension restait juste hors d'atteinte.

Peut-être le djinn avait-il lu en lui quelque chose qu'il montrait sans le savoir, un besoin dont il n'avait pas conscience. Il pensait peut-être que c'était ça qu'il désirait.

C'était peut-être bien le cas. Il n'était pas sûr.

Il n'était pas certain de ce qui le poussa à regarder. Mais il fut heureux que cela s'arrête.

La silhouette bleue flottante revint.

— *Il y a cela.*

La 'face leva un bras qui ondulait comme une aile. L'écran s'anima en dessous.

Merrin passe sous le tapis roulant automatique qui emmène Helena Larsen pour son court voyage de la chambre cryo à l'autochirurgien. Le deuxième voyage pour elle – sous la ligne de son justaucorps, sa cuisse droite s'achève déjà par un moignon soigneusement bandé. Elle marmonne dans son demi-éveil, à peine audible.

Le n-djinn compensa et amplifia le son.

— *... non, encore ?..., plaide-t-elle vaguement.*

Merrin se penche pour entendre le murmure, mais pas beaucoup.

Carl sait à quel point l'ouïe de Merrin a acquis une finesse surnaturelle. Au milieu de l'immobilité étouffante et infinie du vaisseau qui tombait vers sa destination, le changement de tonalité dans le bourdonnement d'un réseau capacitateur qui accroît son couplage, pourtant amorti par des murs sans nombre, suffit à vous réveiller. Le bruit d'un ustensile de cuisine qui tombe paraît résonner d'un bout à l'autre du vaisseau. Les pas sont amortis par des chaussons conçus pour ne causer aucune friction et, après un moment, on se retrouve à faire tout son possible pour ne pas perturber le silence du tout. Parler – à soi-même, pour rester sain d'esprit, aux machines conscientes et semi-conscientes qui vous maintiennent en vie, aux visages rêveurs derrière les visières des cryocaps, à tous ce qui pourrait écouter, au moins dans votre imagination – parler devenait un acte de défi obscur, une violation irrespectueuse du silence.

— *Oui, encore, répondit Merrin à la femme qu'il dévorait. L'héritage du cormoran.*

L'image se figea.

— *Cormoran, répéta Carl en sentant sa mémoire se réveiller.*

— *Merrin utilise le même mot, hors contexte, à plusieurs occasions, dit le djinn. Une association se suggère. D'après les données des rotas des camps de travail de la région Wells sur Mars, vous et Merrin connaissiez Robert P. Danvers, NIS 84437hp3535. L'extrapolation de forme Yaroshanko vous connecte tous les deux via Danvers aux familias andinas martiennes et, en intégrant le terme cormoran utilisé ici, avec une grande probabilité à l'identité Franklin Gutierrez, NIS incertain.*

Carl garda le silence un moment. Les souvenirs revenaient en nombre, des émotions qu'il pensait avoir abandonnées cinq ans plus tôt. Il sentit ses doigts se crispier comme des serres.

— *Tiens tiens tiens, dit-il enfin. Gutierrez...*

21

— Jamais entendu parler !

Norton, déterminé à ne pas se laisser impressionner. Il se tenait assez près de Carl pour que ce soit un défi.

— Non, c'est normal. (Il dépassa Norton en l'effleurant, alla jusqu'à la fenêtre du bureau et regarda la vue. Un soleil d'automne dessinait des taches métalliques sur l'East River, comme une sorte de lubrifiant chimique.) Franklin Gutierrez était un faucon de données de Lima, au milieu des années quatre-vingts. L'un des meilleurs, à ce qu'on dit. En 86, il a craqué la Serbanco pour un peu plus d'un demi-milliard de soles. Exécution sans accroc, il leur a fallu presque un mois pour se rendre compte du coup.

Norton grogna.

— Ça ne devait pas être si propre, s'il a fini sur Mars.

Carl réprima une envie soudaine d'arracher les cordes vocales de Norton à mains nues. Il invoqua ses réserves de patience, comme Sutherland. « Si tu cèdes aux réactions qu'évoque l'autre homme, tu as déjà perdu la bataille pour le soi. Regarde au-delà, et trouve-toi là-bas. » Il se concentra sur les détails de la vue en contrebas. LINCOLN New York, peut-être dans un écho conscient du territoire des Nations unies, se dressait à quelques longs pâtés de maisons de Jefferson Park, s'élevait au-dessus de Franklin D. Roosevelt Drive et contemplait le fleuve. C'était une succession fractale de structures qui ne rappelaient rien autant qu'une poignée de quartiers abandonnés d'une orange pelée. Un nanocarb blanc et fin s'étendait comme une toile sur les courbes et les angles du verre fumé ambré, puis descendait pour s'ancrer avec élégance au milieu des passerelles, des chemins et des jardins à plusieurs niveaux qui reliaient chaque section au reste du site. Depuis le bureau en *open space* d'Ertekin et Norton, on voyait l'ensemble,

les jardins, le bord en escalier de la mezzanine et le fleuve au-delà. Le regard de Carl retourna à l'eau, et il subit une soudaine résurgence de ce qu'il avait connu à ses premiers jours sur Terre, sept ans plus tôt. À l'époque, la vue de n'importe quelle étendue d'eau lui donnait un choc viscéral, abrupt.

Le temps passé avec le n-djinn de la *Fierté d'Horkan* l'avait laissé chamboulé et éreinté de vieux souvenirs.

Au temps pour aller de l'avant.

— Ouais, ils ont attrapé Gutierrez, dit-il d'un ton neutre. Mais ils l'ont coincé pendant qu'il dépensait l'argent, pas pendant qu'il le volait. Pensez-y. Ce type avait ses points faibles, mais se tirer avec le butin, ça n'en faisait pas partie.

— Donc, on lui a proposé l'exil ? demanda Ertekin.

— Ouais, et il a accepté. Vous avez déjà vu une prison péruvienne ? (Carl abandonna le panorama de la fenêtre pour revenir vers ses nouveaux collègues.) Il a fini à Wells, à s'occuper des systèmes d'équilibre atmosphérique pour l'Uplands Initiative. Quand il ne faisait pas ça, il s'occupait des crimes de données pour les *familias andinas* martiennes. Je pense que ça payait mieux que son boulot officiel.

Norton secoua la tête.

— Si ce Gutierrez avait des liens avec le crime organisé martien, on a déjà fouillé du côté de ses associations avec Merrin.

— Non.

Un regard échangé entre Norton et Sevgi Ertekin. Norton soupira.

— Écoutez, Marsalis. L'un des premiers trucs qu'on a faits dans cette enquête, c'est de...

— ... contacter la police coloniale, et lui demander de dresser la liste des associés connus de Merrin sur Mars. Oui. (Carl hocha la tête.) Oui, c'est logique, j'aurais fait pareil. Mais ça n'aurait rien donné. Si Gutierrez a eu un contact avec Merrin, il n'y en a plus aucune trace, il a été effacé du flux comme de la merde du cul d'un bébé. Il ne reste que des associations mineures avec un intermédiaire de petite envergure comme Danvers. Et les types comme Danvers côtoient presque tous ceux qui ont travaillé dans les camps de Wells, de toute façon.

En d'autres termes, la transaction est invisible. C'est le principe, quand Gutierrez fait quelque chose pour vous.

— Et comment vous le savez ?

— À votre avis ? répondit Carl en haussant les épaules.

— Gutierrez a fait quelque chose pour vous, dit Ertekin tout bas. C'était quoi ?

— Quelque chose dont je ne vais pas vous parler. L'important, en termes de flot de données, c'est que ma connexion avec Gutierrez n'existe plus, pas plus que celle de Merrin. Toutes les recherches associatives que la coloniale a faites sur Merrin se seront arrêtées à Danvers. Le n-djinn de la *Fierté d'Horkan* n'est allé plus loin que parce qu'il n'aimait pas la coïncidence de deux treize qui reviennent de Mars dans les mêmes circonstances *et* avec un lien distinct et sans rapport avec un petit fourgue comme Danvers. L'intuition Yaroshanko mise à profit. Très puissant quand ça fonctionne, mais ça a besoin d'un point de départ depuis lequel trianguler.

— Je ne vois toujours pas, protesta Norton avec irritation, comment ça nous mène à ce Gutierrez.

— En soi, ça ne nous y mène pas. Mais dans les souvenirs du n-djinn, j'ai vu Merrin parler d'un cormoran à plusieurs reprises.

Norton hocha la tête.

— Ouais, on l'a vu la première fois. « L'héritage du cormoran, les départs du cormoran », « tordre le cou de ce putain de cormoran ». On a demandé à nos propres n-djinns de référence de chercher. Dans l'argot martien, ça n'a rien donné.

— Non, ce n'est pas un terme martien.

— Peut-être que ça l'est devenu, fit remarquer Ertekin. Vous êtes rentré depuis un moment. Mais on a consulté le projet Législateur et l'argot des treizes. Toujours rien.

— C'est du *limeño*.

Norton cligna des yeux.

— Pardon ?

— Un terme de la pègre de Lima. Assez obscur et ancien. Votre n-djinn a dû considérer que ce n'était pas intéressant. Ça remonte au début des années soixante-dix, et à l'époque, Gutierrez était un jeune loup sur le terrain des faucons de

données des Andes. Vous avez entendu parler de l'*ukai*? (Regards vides.) Eh bien, l'*ukai* est une forme de pêche où on utilise des cormorans dressés pour ramener les poissons. À l'origine, ça vient du Japon, mais c'est devenu très populaire dans la communauté japonaise du Pérou il y a une cinquantaine d'années, quand tout le concept d'ingénierie d'élevage a pris. L'*ukai* se pratique la nuit, et les cormorans plongent avec un anneau sur la gorge qui les empêche d'avaler le poisson. On les nourrit quand ils ramènent la prise au dresseur. Vous voyez l'imagerie ?

— Fauconnerie digitale sous contrat. (Les yeux d'Ertekin s'allumèrent quand elle comprit.) Pour les *familias andinas*.

— Ouais. À l'époque les *familias* terriennes étaient encore une force importante. Si on voulait démarrer comme faucon sur la côte du Pacifique sud, il fallait travailler pour les *familias*, ou changer de job. On pouvait finir très connu comme *halcon de datos*. Mais on commençait cormoran.

Ertekin hochait la tête.

— Comme Gutierrez.

— Comme Gutierrez. (Une étincelle claqua entre eux tandis que Carl répétait les paroles d'Ertekin.) Plus tard, sa réputation a grimpé, il a eu ses propres contrats. Il s'est fait serrer.

— Et quand il est arrivé sur Mars, les *familias* l'attendaient encore.

— Exactement. C'est comme si on reculait de cinquante ans, là-bas. Les *familias* ont une emprise qu'elles n'ont plus sur Terre depuis des décennies. Apparemment, Gutierrez a dû retourner faire de l'*ukai*. Redevenir un cormoran. (Carl écarta les mains, comme pour dire : « affaire réglée. ») Il se plaignait auprès de moi en permanence.

— Ça ne veut pas forcément dire qu'il en ferait autant avec Merrin.

— Bien sûr que si. Gutierrez aimait bien les treizes. Comme beaucoup de gens sur Mars. Il y a toute une sous-culture fétichiste qui nous est consacrée. C'est comme les fan-clubs de bonobos ici. Gutierrez en était un membre à part entière, il était fasciné. Il établissait une analogie entre les treizes et les faucons de données de Lima. Des animaux apprivoisés. Des surhommes

hyperspécialisés, craints et haïs par le troupeau pour la même raison.

Norton gloussa.

— Des surhommes. Ben voyons !

— C'était sa théorie, rappela Carl d'un ton égal, pas la mienne. Ce qui est intéressant, c'est qu'il n'arrêtait pas de se plaindre qu'on l'avait relégué à de l'*ukai*, et il estimait que je pouvais comprendre ce qu'il ressentait, à cause de qui j'étais, de *ce que* j'étais. Il a dû en parler exactement de la même façon à Merrin.

— Donc, interrompit Norton en s'avançant dans le déluge de lumière, on appelle la coloniale, on lui dit d'arrêter Gutierrez pour lui mettre la pression.

Carl renifla.

— Ouais, lui mettre la pression à quelques centaines de millions de kilomètres. Dix minutes de latence dans chaque sens. Ça, c'est un interrogatoire que je ne veux pas rater.

— Je n'ai pas dit que ce serait nous. La police coloniale peut le faire.

— La coloniale ne serait pas foutue de mettre la pression à un verre de bière. Laisse tomber. Ce qui se passe sur Mars ne sert à rien chez nous. Ce n'est pas une distance humaine.

Ertekin s'enfonça dans son fauteuil, croisa les mains et regarda dans le lointain. La lumière de la fenêtre haute tombait sur elle comme les pluies lumineuses de coucher de soleil sur Mars. Les souvenirs éveillés de Carl revinrent le frapper à la poitrine.

— Si les *familias andinas* ont aidé Merrin à quitter Mars, dit-elle lentement surtout pour elle-même, alors elles l'aident peut-être ici aussi.

— Pas les chapitres d'Amérique du Sud, remarqua Carl. Ils sont en guerre avec les *familias* martiennes depuis des décennies. Enfin, en état de guerre, en tout cas. Elles ne coopéreraient jamais avec ce qui vient de Mars.

Ertekin secoua la tête.

— Ce ne serait pas nécessaire. Je pensais aux *familias* de Jésusland, et à ce qui en reste dans la Bordure. Elles se réclament de l'héritage de l'Altiplano, mais c'est à peu près tout.

Au nord, elles jouent selon leurs propres règles, et beaucoup de leurs affaires concernent le trafic d'êtres humains. La Bordure les a à peu près laminées après la Sécession, elle a détruit leurs marchés en changeant les lois sur les stupéfiants et avec les politiques de biotech ouvertes. En gros, il ne leur reste que les esclaves sexuels et le franchissement de frontière. Mais elles existent encore, là-bas et ici. Et entre les deux, dans la République, il leur reste pas mal d'influence.

Elle se tut et regarda le bureau d'un air sinistre.

— Ouais, OK. Elles ont le logiciel de trafic d'êtres humains dont Merrin aurait eu besoin pour faire ses allers-retours entre la Bordure et la République. Elles ont peut-être un lien avec les chapitres martiens, en fait, une sorte d'accord qui leur permet d'utiliser les services de ce Gutierrez. La question, c'est pourquoi ? À quoi ça leur sert ? Qu'est-ce qu'elles y gagnent ?

— Vous pensez, proposa Norton, qu'il tue pour le compte de la *familia* ?

— Ils ramènent un treize de Mars pour accomplir leurs basses œuvres ? (Ertekin fronça les sourcils.) Ce serait un peu abuser. On trouve des *sicarios* pour un dollar la douzaine dans toutes les grandes villes de la République. Les prisons en sont pleines.

Norton lança un coup d'œil à Carl.

— Oui, c'est vrai.

— Non, c'est autre chose, dit Ertekin à Carl. Tu as dit que Gutierrez avait fait quelque chose pour toi sur Mars. On peut supposer que tu avais aussi une relation de travail avec les *familias*.

— Je les fréquentais de temps en temps, oui.

— Tu pourrais nous proposer une idée ou deux sur la raison de leurs actions ?

Elle le regardait encore. De petits éclats dans l'iris de ses yeux.

Carl haussa les épaules.

— Dans des circonstances normales, je dirais que ça ne ressemble pas à un truc qu'elles feraient. Les *familias* ont un fonctionnement macho et à l'ancienne, ici comme sur Mars.

Elles ont tous les préjugés classiques contre les gens comme moi.

— Mais ?

— Mais. Il y a environ trois ans, j'ai rencontré un treize qui essayait de monter une alliance avec ce qui reste des chapitres de l'Altiplano. Un certain Névant. Un français, ancien du département Huit, unité d'insertion spéciale. Un type très malin, spécialiste d'insurrection en Asie centrale. Liaison avec les seigneurs de guerre, contre-enseignement, toutes ces conneries. Avec un peu de temps, il aurait pu monter quelque chose ici aussi.

— « Aurait pu », commenta Norton. Donc, on peut supposer qu'il n'a pas eu le temps.

— Non. En effet.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Carl eut un sourire timide.

— Moi, je lui suis arrivé.

— Tu l'as tué ? demanda Ertekin.

— Non. Je l'ai retrouvé chez des amis d'Arequipa, je l'ai braqué avec le pistolet Haag, et il a levé les mains plutôt que de mourir.

— Un peu inhabituel pour un treize, non ? (Norton haussa un sourcil.) Abandonner comme ça ?

Carl imita le haussement de sourcil, impassible.

— Comme je vous ai dit, c'est un type malin.

— D'accord, donc tu as coincé ce petit génie de Névant et tu l'as coffré. (Ertekin se leva et alla regarder par la fenêtre. Il supposa qu'elle voyait où ça les mènerait.) Et il est où, maintenant ?

— Au chaud. Centre d'internement d'Eurozone, est de l'Anatolie.

— Et tu veux lui rendre visite.

Ce n'était pas une question.

— Je pense que ce sera plus efficace qu'un v-link ou un coup de téléphone, oui.

— Il acceptera de te voir ?

Elle ne se retourna pas.

— Eh bien, rien ne l’y oblige, reconnut Carl. La charte d’internement de l’Eurozone garantit son droit de refuser les entretiens extérieurs. Si c’était une enquête officielle de l’UNGLA, on pourrait peut-être faire pression, mais tout seul, je n’ai aucun poids. Mais je pense qu’il acceptera quand même de me voir.

— Et ça repose sur quoi, ça ? demanda Norton.

— Sur mon expérience passée. (Carl hésita.) Euh, on s’entend bien.

— Je vois. Il y a trois ans vous coincez ce type, vous l’envoyez dans le désert turc pour perpète, et résultat, vous êtes les meilleurs amis du monde ?

— L’Anatolie n’est pas un désert, corrigea Ertekin par réflexe sans se retourner.

— Je n’ai pas dit qu’on était amis, j’ai dit qu’on s’entendait bien. Quand je l’ai eu coincé, on a eu quelques jours à tuer à Lima, pour attendre les autorisations de départ. Névant aime parler, et j’écoute bien. On a...

Un téléphone sonna sur le bureau de Norton, à l’autre bout de la pièce. Il regarda Carl, puis alla répondre. Ertekin se détourna de la fenêtre et piégea Carl sous un regard de méfiance.

— Tu penses vraiment que je devrais te laisser traverser l’Atlantique ?

Carl haussa les épaules.

— Fais comme tu veux. Si tu veux suivre une autre direction pour ton enquête, n’hésite pas à en trouver une. Mais Névant est une piste évidente, et je doute qu’il me parlerait en virtuel, parce qu’une identité virtuelle peut être trafiquée. À vrai dire, moi non plus, je ne m’y fierais pas, ici. Les arriérés génétiques n’aiment pas les technologies modernes, tu sais.

Il remarqua le sursaut momentané de sa bouche, avant qu’elle réprime un sourire. Norton revint de son coup de fil, et le moment s’évanouit. Le cadre de LINCOLN faisait la tête.

— À votre avis ?

— Merrin est retranché dans le bâtiment des Nations unies avec un engin nucléaire, suggéra Carl avec bonne humeur. Et assez de délégués en otage pour grignoter jusqu’à Noël.

Norton hocha la tête.

— Content que ça vous fasse marrer. Mais perdu. Vous faites la une un peu partout. « Un treize sauve le directeur de LINCOLN et tue deux assaillants. »

— Oh, merde ! (Les épaules d'Ertekin s'effondrèrent.) Il ne manquait plus que ça. Comment c'est possible ?

— Apparemment, un petit con de geek des infos de la ville a une mémoire totale. Il a vu le visage de notre ami sur la scène du crime, son visage lui disait quelque chose, il l'a fait coïncider avec les événements en Floride. (Norton pointa l'index.) À moins que ce soit le blouson. Difficile à rater, et pas très élégant. Enfin bon, le geek en question appelle le commissariat du vingt-huitième et pose quelques questions orientées. Apparemment, il a eu un coup de bol. Il a parlé à quelqu'un de très gentil, ou de très bête.

— Putain de Williamson.

Norton hocha la tête.

— Ouais, lui ou un autre. Une demi-heure après que Williamson était rentré, tous les flics du commissariat devaient savoir qu'il y avait un treize en liberté. Et eux ne voyaient sans doute pas pourquoi ils devraient garder le secret. À leurs yeux, c'est une question de sûreté publique élémentaire. Ils savent qu'ils n'ont aucun poids contre nous, alors ils doivent être plus qu'heureux de laisser les infos faire leur campagne de haine.

— De haine ? s'étonna Carl avec un sourire. Je croyais qu'on parlait de moi parce que j'avais sauvé Ortiz ?

— Et pour avoir tué deux assaillants, rappela Ertekin. N'oublie pas.

— Ils demandent une déclaration, Sev. D'après Nicholson, c'est pour ta pomme. Une ancienne détective du NYPD, ça devrait aider à faire baisser la pression contre LINCOLN au vingt-huitième.

— Oh merci ! Tom. (Ertekin se jeta sur son dossier et foudroya son partenaire du regard.) Une putain de conférence de presse ? Tu crois que je n'ai rien de mieux à foutre que de parler aux médias ?

Norton écarta les mains.

— J'y peux rien, Sev. C'est Nicholson. Et de son point de vue, non, tu n'as rien de mieux à foutre pour le moment. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je lui dis que tu as dû quitter la ville ?

De l'autre côté de la pièce, Carl croisa le regard de la jeune femme. Il souriait.

PARTIE III

LOIN DE TOUT

« Malgré la portée limitée de ce rapport, il est impératif de garder à l'esprit que nous avons à faire à de véritables êtres humains et non à des modèles théoriques du comportement humain. Nous ne devrions donc pas être surpris de rencontrer une masse de facteurs émotionnels et d'interactions complexes et potentiellement troublantes ; pas plus que nous ne devrions être étonnés de découvrir qu'une solution réelle devra être cherchée au-delà de la portée de notre enquête. »

Rapport Jacobsen août 2091

LINCOLN Istanbul se trouvait du côté européen, près de la place Taskim, niché dans une forêt de tours de verre pourpre ou bronze, identiques, occupées principalement par des banques. La nuit, une équipe de sécurité réduite et des mitrailleuses automatiques gardaient les niveaux inférieurs ouverts, éclairés par des flaques bleu pâle, au cas où une urgence surviendrait. L'Initiative Coloniale, pour paraphraser ses propres campagnes de publicité, était une entreprise sur laquelle le soleil ne se couchait jamais. On ne pouvait jamais prévoir quand ni où elle pourrait avoir besoin de déployer ses forces géopolitiques. Mieux valait rester toujours en alerte. Sevgi, qui associait surtout Taskim avec le meurtre de son grand-père et de son grand-oncle par des forces de sécurité turques trop zélées, s'arrêta juste le temps de récupérer les clés de l'appartement prêté par LINCOLN de l'autre côté du Bosphore, dans Kadikoy. Elle pourrait accéder à presque tout ce dont elle aurait besoin via son ardoise. Parler à Stéphane Névant ne serait pas une mission LINCOLN.

« Moins il sentira que tu es une présence officielle, mieux ce sera », lui avait dit Marsalis. « Névant est spécial, c'est l'un des rares treizes que je connais qui réussisse à s'accommoder d'une autorité extérieure. Il a vidé sa rage. Mais ça ne veut pas dire que ça lui fait plaisir. Autant ne pas appuyer exprès là où ça fait mal. »

La même limousine qui les attendait à l'aéroport les amena vers le terminal de Karakoy, où les ferries du côté asiatique naviguaient toute la nuit. Sevgi repoussa les protestations sécuritaires du chauffeur d'un haussement d'épaules. Faire le tour *via* le pont leur prendrait au moins aussi longtemps que d'attendre le ferry, et elle avait besoin de se vider la tête. Elle n'avait pas envie de venir ici, et encore moins avec Marsalis. Elle

commençait à se demander si elle n'aurait pas dû céder et accepter la conférence de presse.

Ils l'avaient regardée sur New England Net, pendant que la suburb THY du milieu d'après-midi les emmenait de JFK à l'autre côté du globe. Norton, sobre et imposant dans son costume de télé. Les spectateurs aimaient voir une bonne paire d'épaules et des cheveux fournis, plus encore que tout ce qui pouvait sortir de la bouche qu'ils écoutaient. Et Tom Norton était bien pourvu dans ces deux domaines. Il aurait pu, Sevgi en était certaine, se porter candidat à un poste officiel quelconque. Il répondit aux questions avec exactement la bonne mesure de confiance patricienne et de bonne humeur.

— Dan Meredith, *Republic Today*. Est-il vrai que LINCOLN emploie à présent des hypermâles comme forces de sécurité ?

— Non, Dan. Non seulement ce n'est pas vrai, mais c'est surtout une supposition profondément erronée. (Un geste inclusif pour toute la pièce.) Je pense que nous avons tous conscience de ce à quoi un hypermâle ressemblerait, si quelqu'un avait l'idiotie criminelle d'en construire un. (Une onde de murmures parmi les journalistes. Norton lui laissa le temps de se répandre, puis l'écrasa.) La tendance génétique hypermâle est, pour ne pas trop finasser, une forme d'autisme. Un hypermâle ferait un très mauvais garde du corps, Dan. Non seulement ne reconnaîtrait-il pas les signes d'attaque imminente d'un autre être humain, mais il serait sans doute trop occupé à compter les balles de son arme pour tirer sur qui que ce soit.

Rires. La caméra se rabat momentanément sur le visage de Meredith dans la foule. Il parvint à sourire tant bien que mal. Une ironie du Sud s'infiltrait dans sa voix :

— Je suis désolé, Tom. Même si nous écartons le fait avéré que les Chinois ont bien fabriqué des superautistes pour leurs programmes d'interface n-djinn, je faisais référence aux variantes treize, que la plupart des Américains normaux appelleraient des « hypermâles ». Des hypermâles comme celui dont vous admettez qu'il était présent lors de la tentative d'assassinat d'aujourd'hui contre Alvaro Ortiz. Employez-vous ce genre de gens comme gardes du corps ?

— Non.

— Alors...

Mais Norton avait déjà levé la tête pour observer la foule, et inviter la question suivante.

— Sally Asher, *New York Times*. Vous avez décrit ce variante treize, Carl Marsalis, comme un consultant. Pouvez-vous nous dire exactement sur quel sujet vous le consultez ?

— Je regrette, je ne suis pas en mesure de divulguer ce renseignement à l'heure actuelle. Je puis en revanche vous assurer que cela n'a rien à voir avec les événements tragiques de ce matin. M. Marsalis s'est trouvé présent à ce moment-là, et il a agi comme n'importe quel bon citoyen le ferait s'il en avait l'occasion.

— N'importe quel bon citoyen armé d'un fusil d'assaut, peut-être. (La voix d'Asher était légère.) M. Marsalis était-il armé ?

Norton hésita un moment. On comprenait le dilemme. Les données existaient, elles étaient lâchées dans le flux. Des images de la scène, des témoignages oculaires, voire des rumeurs lancées par les laboratoires de pathologie. Pas moyen de savoir ce qui était ou non de notoriété publique, et Norton ne voulait pas être pris en plein mensonge. D'un autre côté...

— Non, M. Marsalis n'était pas armé.

Bourdonnement calme mais croissant. Ils avaient tous vu la limousine criblée de balles, au moins.

— Comment un homme, un homme ordinaire, aurait-il pu...

Meredith de nouveau, la voix puissante avant que le bras de Norton le fasse taire de nouveau, lançant une question depuis le côté opposé de la pièce. L'image ne montrait pas le visage de Meredith, mais Sevgi ressentit un ignoble frémissement de plaisir en imaginant le chagrin de l'envoyé de Jésusland.

— Monsieur Norton, est-il vrai, pardon, Eileen Lan, *Rim Sentinel*. Est-il vrai, monsieur Norton, que LINCOLN forme son personnel sur Mars à des techniques de combat encore inconnues ?

— Non, ce n'est pas vrai.

— Alors pourriez-vous éclairer ce commentaire d'un témoin oculaire des événements du jour ?

Lan leva un micro-enregistreur, et une voix d'homme s'éleva par le haut-parleur : « Ce type était carrément fluide. J'ai vu ce genre de machin sur les vidéos d'*Ultimate Fighting* de Mars. C'est du *tanindo*. C'est un machin, ils veulent même pas l'enseigner sur Terre, ils disent que c'est trop dangereux de laisser des gens normaux l'apprendre parce que... »

Le micro-enregistreur s'interrompit avec un déclic, mais Lan garda le bras levé comme un défi. Norton s'accoua au lutrin et sourit d'un air détendu.

— Eh bien, je ne suis pas vraiment un fan de *l'Ultimate Fighting...* (rires polis)... alors je ne peux pas commenter précisément ce dont parle votre témoin oculaire. Il existe effectivement une discipline martienne appelée « *tanindo* », mais ce n'est pas une initiative LINCOLN. Le *tanindo* a évolué spontanément sur une base d'arts martiaux préexistants en réponse à l'environnement basse gravité de Mars. En japonais, cela signifie littéralement « voie de l'immigrant », parce que sur Mars, comme vous le savez, nous sommes tous des immigrants. On l'appelle parfois « combat flottant » et, en quechua – pardonnez ma prononciation –, « *pisi llasa awqanakuy* ». M. Marsalis a passé du temps sur Mars, et peut très bien être un initié de ce style de combat, mais un art martial conçu pour un environnement de basse gravité a peu de risques d'être très dangereux, voire utile, sur Terre.

À moins d'avoir une force et une rapidité surhumaines, rectifia Sevgi intérieurement. Son regard passa discrètement de l'écran posé sur ses genoux à Marsalis, qui dormait sur le siège à côté d'elle. Norton avait trouvé cinquante milli de bétamyélide de qualité LINCOLN et un inhalateur juste avant leur départ, et Marsalis s'était envoyé une dose dans la salle d'embarquement de JFK. Cela lui avait valu quelques regards méfiants, mais personne n'avait dit quoi que ce soit. À part un grognement de satisfaction quand le chlorure avait fait effet, il n'avait émis aucun commentaire, mais, dès qu'ils étaient arrivés à leurs sièges, il avait fermé les yeux et un sourire béat avait fendu son visage d'une demi-lune ivoire. Il s'était endormi en un rien de temps.

— Bonita Hanitty, *Good Morning South*. Vous n'avez pas l'impression qu'en libérant un criminel condamné d'une institution pénale de Floride, LINCOLN bafoue le concept même de justice américaine ?

Nouveaux murmures, peu sympathiques. Les journalistes de la République représentaient une minorité dans la salle, et la presse de l'Union portait « Lindley vs. NSA » sur sa poitrine collective comme une médaille de guerre. Les reporters en herbe avaient grandi avec cette histoire, les vieux de la vieille racontaient leurs souvenirs du front d'avant la Sécession et parlaient de leurs collègues de la République avec pitié ou dédain. Norton connaissait le terrain et suivit le mouvement.

— Eh bien, Bonita, je pense que « justice » est un terme à manier avec précaution. Comme le spécifie le disque de briefing que vous avez reçu, M. Marsalis n'avait pas été véritablement accusé de quoi que ce soit au cours de ses quatre mois d'incarcération. Et il reste la question du piège qu'on lui avait tendu à la base, non laissez-moi finir s'il vous plaît, du piège employé par la police de Miami pour arrêter M. Marsalis. Et cela sans parler des lois de la République et de ses différents États concernant l'interruption de grossesse, qui vont à l'encontre des principes des droits de l'homme, bien établis par les Nations unies.

Balbutiements étranglés de quelques endroits, et quelques cris enthousiastes rapidement étouffés. Norton attendit que le tout retombe avec une expression solennelle, puis continua :

— Alors pour ma part, je dirais que LINCOLN a libéré un homme qui était, selon toute probabilité, innocent, et dont l'État de Floride ne savait pas vraiment quoi faire. Oui, Eileen, je vous écoute.

Bien sûr, cela ne s'arrêta pas là. Hanitty, Meredith et quelques autres reporters de Jésusland essayèrent de retourner au casier judiciaire de Marsalis et aux morts dans le camp de *Garrod Horkan*. Heureusement, rien au sujet de Willbrink. Norton géra le tout d'une main prudente et polie, sans tout à fait ignorer les envoyés de Jésusland mais en penchant lourdement vers les journalistes de l'Union qu'il connaissait et qui ne

risquaient pas de le prendre en traître. Sevgi bâilla et regarda jusqu'au bout.

À côté d'elle dans la suborbitale, l'objet de toutes leurs peurs et attentions dormait, insouciant.

Elle-même se sentait incapable de dormir – la syn l'en empêchait. Elle était encore en pleine effervescence quelques heures plus tard quand elle se vautra dans le siège en plastique bon marché de la salle d'attente du ferry, à observer avec un œil de flic les rares autres passagers qui attendaient. L'endroit était minimaliste, plein de courants d'air, éclairé du dessus par des spots sporadiques sur les poutres et sur les côtés par le clignotement diffus de panneaux publicitaires LCLS dont les sponsors n'avaient pas spécifié de créneaux horaires particuliers pour l'activation. « Efes Extra !! », « Jeep Performance !! », « Travaillez sur Mars !! » Des panneaux inactifs entre les autres évoquaient de longues pierres tombales grises sur les murs de tôle ondulée.

Par les portes roulantes, la superstructure blanche du ferry amarré était visible comme une tranche d'un autre âge. Les autres additions plus modernes à la flotte de transport d'Istanbul avaient un air carré et plastique qui traduisait bien leur statut de bus aquatique, n'offrant rien d'autre au bout du voyage que l'achèvement du trajet quotidien. Mais le pont haut et large, la cheminée trapue et la grande taille des vieux navires qui reliaient encore Karakoy et Kadikoy évoquaient des départs vers des destinations lointaines, une époque où le voyage pouvait encore être une évasion.

Marsalis revint de sa visite des alentours. Elle supposa qu'à l'époque de son grand-père, on l'aurait davantage regardé pour la couleur de sa peau, mais à présent, il n'était pas plus remarquable que la demi-douzaine de passagers africains qui attendaient sur le quai, ou les deux hommes en bleu de travail sur le pont d'un ferry, derrière les portes. On ne le regardait que vaguement, et encore, plus pour sa carrure et les caractères orange vif de son blouson.

— Tu es vraiment obligé de porter ça ? demanda-t-elle d'un ton irrité.

Il haussa les épaules.

— J'ai froid.

— Je t'ai dit à l'aéroport que je pourrais t'acheter autre chose.

— Merci. Je préfère acheter mes vêtements moi-même.

— Alors pourquoi tu ne l'as pas fait ?

Des sirènes grincèrent dans les poutres au-dessus d'eux. Une flèche LCLS sur une potence mobile indiqua les rideaux de l'arrière, en signalant les destinations Haydarpasa et Kadikoy. Les deux hommes sur le ferry tendirent une passerelle, et un lent exode humain commença vers le bateau.

Poussée par le souvenir de ses visites dans l'enfance, Sevgi longea le bastingage tribord et s'assit sur le banc tourné vers l'extérieur, près de la proue, avant de poser les pieds sur l'échelon inférieur du bastingage. Le métal contre son dos lui transmettait le ronronnement des moteurs du bateau. La puanteur d'huile de moteur et d'amarres mouillées la replongèrent dans le passé. La main de Murat qui lui ébouriffait les cheveux tandis qu'elle se tenait à côté de lui contre le bastingage, à peine assez grande pour voir par-dessus. Les doux rythmes chuintants du turc qui chassaient l'anglais de sa tête. L'impact d'un monde entier qu'elle n'avait encore vu qu'en photo, une cité qui n'était pas New York, un endroit qui n'était pas chez elle, mais possédait un sens vital pour ses parents – elle le devinait dans la façon dont ils regardaient autour d'eux, s'exclamaient, se serraient la main sous ses yeux. Istanbul l'avait choquée viscéralement, du haut de ses quatre ans, et chaque fois qu'elle y revenait, cela recommençait.

Marsalis se posa dans le siège à côté d'elle et prit la même posture qu'elle. Le barreau trembla légèrement avec un bruit de métal en soutenant le poids de ses jambes.

— Et maintenant, dit-il avec gaieté, je vais être bien content de l'avoir, mon blouson. Tu vois ?

Le bourdonnement du moteur s'approfondit, devint un rugissement et la proue du ferry se souleva dans un monticule d'eau écumante. Des cris de l'équipage, des cordes jetées et un angle d'espace qui s'ouvre rapidement entre le ferry et le quai. Le bateau oscilla un peu et choisit son vecteur pour traverser l'eau noire. Karakoy s'éloigna, devint une grappe mouchetée de

lumières dans la nuit. Un vent marin frais frappa le visage et les cheveux de Sevgi. La ville s'ouvrait autour d'elle, des ponts illuminés de couleurs et de longues piles d'horizon bas, le tout flottant sur un noir liquide piqueté des phares de position des autres navires. Elle inspira profondément, se cramponna à l'illusion du départ.

Marsalis se pencha vers elle. Il plaça sa voix pour couvrir les moteurs et le vent de leur progression :

— La dernière fois que je suis venu ici, il y avait un retard au terminal suburbain ; une sorte d'alerte. Mais je ne l'ai appris qu'après avoir quitté ma chambre d'hôtel. J'avais quelques heures à tuer avant d'avoir besoin de me présenter à l'aéroport. (Il sourit.) J'ai passé les deux heures comme ça, à faire l'aller et retour en ferry jusqu'à ce que ce soit l'heure. J'ai même failli rater mon vol, bordel. Ici, pour regarder tout ça, tu vois. C'était une sorte d'évasion, de départ.

Elle le regarda, touchée au plus profond d'elle par l'écho de ses propres pensées. Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as le mal de mer ?

Elle secoua la tête. Lança quelque chose pour combler le vide :

— Pourquoi tu es revenu, Marsalis ? Sur Terre ?

— Bah ! (Autre sourire.) J'ai gagné le gros lot. Ça aurait été triste de ne pas accepter.

— Je suis sérieuse. (Féroce, dans le vent entre eux.) Je sais que c'est pas la joie là-bas, mais tous les treizes dont j'ai entendu parler adoraient l'idée de Mars. L'évasion vers une nouvelle frontière, un endroit où l'on peut se tailler une part du gâteau soi-même.

— Ce n'est pas comme ça.

— Je sais. Mais ça n'empêche pas les gens d'y croire. (Elle regarda l'eau.) C'est là qu'ils vont tous, hein ? Ceux que tu chasses. Ils partent vers les camps pour un aller simple vers le rêve martien. Un endroit où on leur promet qu'ils seront nécessaires, que leur force sera appréciée à sa juste valeur. Au lieu de les parquer comme du bétail.

— La plupart vont vers les camps, oui.

— Tu t’es déjà demandé pourquoi l’UNGLA ne les laisse pas partir, prendre une cryocap et débarrasser le plancher ?

Il haussa les épaules.

— Bon, pour commencer, parce que les Accords les en empêchent. L’Agence existe pour s’assurer que toutes les variantes génétiques sur Terre sont fichées et suivies en fonction du niveau de risque qu’elles présentent pour la société. Et dans le cas des variantes treize, ça mène à l’internement. Si on commence à fermer les yeux quand ils entrent par effraction juste parce qu’on pense qu’ils vont filer vers Mars, il y en aura bientôt qui ne fileront pas vers Mars, qui se cacheront quelque part, et commenceront peut-être à se reproduire. Et ça ramène toute la race humaine à une panique pré-Munich.

— Tu parles comme s’ils n’étaient pas toi, dit-elle d’un ton vaguement accusateur. Comme si tu étais différent.

— Parce que je le suis.

Comme Ethan, bordel, exactement pareil. Son propre désespoir remonta en flèche. Elle parla d’une voix qui lui parut éteinte :

— Ça ne te dérange pas qu’on les traite comme ça ?

Autre haussement d’épaules.

— Ils vivent les choix qu’ils ont faits, Ertekin. Ils auraient pu partir sur Mars quand LINCOLN a ouvert les portes, à Munich. Ils ont choisi de rester. Ils auraient pu continuer leur vie dans les réserves. Ils ont choisi de s’évader. Et quand je les attrape, ils ont le choix de se rendre.

Souvenir épars du corps d’Ethan criblé de balles sur la table. Elle, appelée pour l’identifier, tremblante de froid et de choc.

— Le choix, oui, grogna-t-elle. Tous les choix sont des putains d’humiliations. Abandonne ta liberté, fais le beau et obéis. Tu sais exactement quel choix ça représente, pour un treize.

— C’est le choix que j’ai fait, moi, rappela-t-il d’un ton neutre.

— Ouais. (Elle se détourna, dégoûtée.) Tu as raison. Tu es différent.

— Oui. Je suis plus intelligent.

Un ferry passa à une centaine de mètres, dans l'autre sens. Elle sentit une attraction irrationnelle vers la petite île de lumières et de chaleur derrière les hublots, les silhouettes aperçues à l'intérieur. Puis la stupidité de cette situation la frappa comme le vent. Derrière elle, contre ses épaules, s'ouvraient des hublots semblables, un intérieur éclairé et chauffé. Elle lui avait tourné le dos.

Ouais, ça vaut mieux comme ça, Sev. Détourne-toi. Reste dans le froid et regarde l'eau, l'inatteignable qui s'éloigne.

Connasse.

— Alors, il est mort en se battant ?

Elle se retourna d'un bloc.

— Qui ça ?

— Le treize avec qui tu sortais. (Le même calme neutre dans sa voix.) Tu m'as dit qu'il était mort, tu m'en veux de gagner ma vie comme ça. On pourrait donc en déduire que ce type a été abattu par quelqu'un comme moi.

— Non, dit-elle d'un ton crispé. Pas quelqu'un comme toi.

— OK, pas quelqu'un comme moi...

Il attendit, laissa le silence s'installer comme les ténèbres et le bruit de leur passage qui le traversait.

Elle serra les dents.

— Ils ont envoyé le SWAT, finit-elle par dire. Une dizaine de mecs, bordel. Ou plus. En armure d'intervention avec armes automatiques, contre un seul mec chez lui. Ils...

Elle dut déglutir.

— Je n'étais pas là, c'était le matin et j'étais déjà partie travailler. Il était de repos, juste rentré de son service de nuit. Quelqu'un dans le département l'a prévenu qu'ils arrivaient, ils ont trouvé un appel sur le téléphone plus tard, un numéro du central. Il...

— Il était flic ?

— Ouais, il était flic. (Elle eut un geste d'impuissance, la main crispée.) C'était un bon flic. Costaud, honnête, fiable. Il est passé détective en un temps record. *Il n'a jamais rien fait de mal.*

— À part falsifier ses papiers, bien sûr.

— Ouais. Il s'était trouvé une identité de la Bordure avant le début des internements. Il a dit qu'il l'avait vu venir. Il a acheté une toute nouvelle identité à Angelina, il a vécu un peu partout sur la Côte Ouest pour la rendre crédible, puis il a demandé une immigration officielle dans l'Union. On ne faisait pas encore de dépistage des variantes treize à l'époque et, une fois à l'intérieur, il avait le Cross Act pour se protéger. Le droit à l'intimité génétique.

— Le numéro de disparition parfait.

— Ah ouais ? (Elle sourit, d'un air saturé de douleur.) C'est ton avis de professionnel ?

— Pour ce qu'il vaut. Il devait être intelligent.

— Ouais, ouais. Pour citer Jacobsen : « tendance sociopathe alliée à des niveaux dangereux d'intelligence brute. » C'est pour ça qu'on enferme les treizes, non ?

— Non. On les enferme parce que le reste de la race humaine a peur d'eux. Et une société d'humains qui a peur est une chose très dangereuse. Quelques internements pour l'éviter, c'est pas cher payé.

Elle chercha l'ironie sur son visage. Ne sut pas si elle en voyait.

— Il s'appelait Ethan, finit-elle par dire. Ethan Conrad. Il avait trente-six ans quand on l'a tué.

L'autre ferry était presque parti, disparu au milieu des étincelles de trafic et des lumières du côté européen. Elle prit une dernière inspiration.

— Et j'étais enceinte de six mois.

23

Du côté asiatique, une fois l'Europe réduite à des lumières scintillantes de l'autre côté de l'eau, elle se saoula et lui raconta le reste.

Il ne savait pas trop pourquoi – peut-être à cause de l'alcool, à moins que la boisson n'ait été que le moyen d'arriver au but qu'elle recherchait. Quoi qu'il en soit, il ne s'était pas attendu à ça. Il avait regardé la façon dont elle avait refermé la bouche après cette admission de deuil, et il avait reconnu une blessure qui ne guérirait pas de sitôt. La descente du ferry à Kadikoy s'était faite sans parler, dans un silence personnel qui amortissait entre eux les bruits métalliques du débarquement. La même bulle de silence les accompagna tandis qu'ils remontaient le long d'une demi-douzaine de pâtés de maisons, une côte depuis le port, suivant l'holo directionnel dans la clé électronique, jusqu'à atteindre la rue venteuse de Moda Caddesi et la tour basse que LINCOLN y possédait. C'était un quartier résidentiel, depuis longtemps endormi, et ils ne croisèrent personne sur leur chemin.

Ce moment était imprégné d'une étrange sensation secrète de refuge et de libération. Tout doucement, ils montèrent se cacher des lumières du terminal et de son ferry, dépassèrent les étals fermés d'un marché et les fenêtres closes d'un monde endormi, guidés par la carte scintillante au creux de la paume d'Ertekin et la lumière bleutée qu'elle projetait sur son visage. Quand ils arrivèrent, elle ouvrit la porte depuis la rue avec un soin exagéré, et ils prirent l'escalier plutôt que de réveiller la machinerie de l'ascenseur. Dans l'appartement – air vaguement épicié et froid d'un espace vide depuis un moment – ils se retrouvèrent dans la cuisine, toujours sans parler, et trouvèrent une bouteille ouverte mais à peine entamée de raki Altinbas sur l'espace de travail.

— Tu devrais me verser un verre, avait-elle lancé d'un ton sinistre.

Il chercha les verres appropriés, fins et longs, les trouva dans un placard pendant qu'Ertekin versait de l'eau du robinet dans une cruche. Il remplit les deux verres à moitié avec le raki huileux et pesant, et la regarda compléter la dose avec l'eau. Avalanche laiteuse de nuages blancs. Elle saisit un verre et le vida sans reprendre sa respiration. Le reposa, et regarda Carl d'un air expectatif. Il la resservit, et la regarda verser l'eau. Ce verre-là, elle y trempa les lèvres et l'emporta dans le froid du salon abandonné. Il la suivit avec la bouteille, la carafe et son propre verre.

Ils étaient au dernier étage. Une grande baie vitrée s'ouvrait sur les toits de Kadikoy, quelques étages au-dessus des vis-à-vis. Avec l'éclairage tamisé de la pièce, ils voyaient jusqu'à la mer de Marmara et l'horizon des minarets de Sultanahmet, du côté européen. Tourné dans cette direction, Carl eut la soudaine sensation hallucinatoire de laisser quelque chose derrière lui, comme si les deux rives s'éloignaient l'une de l'autre. Ils restèrent dans les gros fauteuils en Skaï face aux fenêtres, plutôt que face à face, et burent. Sur la mer de Marmara, de gros navires étaient ancrés, attendant d'entrer dans le détroit du Bosphore. Leurs phares de position clignotaient et se déplaçaient.

Ils avaient vidé une bonne moitié de la bouteille quand elle se remit à parler :

— Ce n'était pas voulu, tu peux me croire.

— Tu savais ce qu'il était ?

— À l'époque, oui. (Elle soupira, mais le souffle se coinça quelque part dans sa gorge. C'était tout sauf un son détendu.) On aurait pu s'en débarrasser, hein ? Vu les risques. *A posteriori*, je ne sais pas trop pourquoi on ne l'a pas fait. Je pense... Je pense qu'on commençait à se croire invulnérables. Ethan était comme ça depuis le début, c'est un truc de treize. Il se comportait toujours comme s'il était invulnérable. Ça crevait les yeux dès qu'il mettait les pieds dans une pièce. (Elle changea de ton, des bouffées de colère obscure dans la voix.) Et une fois qu'on est enceinte, la biologie est là, l'horloge biologique et les

hormones rééquilibrées. On se dit que c'est *bien*, que c'est *normal*, que ça devait se passer comme ça. On ne s'inquiète pas de savoir comment, on part du principe que ça va marcher. On arrête de se maudire pour le rappel contraceptif qu'on a laissé passer, ou pour ne pas avoir forcé le type à se vaporiser avant, on ne s'en veut plus d'être assez faible ou stupide pour se laisser piéger par sa biologie. Parce que cette même biologie répète que tout va bien se passer et vous prive de toute faculté critique. On se dit que les lois d'intimité génétique sont plus fortes dans l'Union que partout ailleurs sur Terre et que cette législation va continuer à avancer dans la bonne direction. On se dit que, quand viendra le moment d'en parler à l'enfant qu'on porte, tout aura changé, il n'y aura plus de panique sur la dilution de la race et les monstres génétiquement modifiés, plus d'Accords et de chasse aux sorcières. Et de temps en temps, quand ça ne suffit pas et que le doute s'installe, on fait face. On se dit qu'on est deux flics, deux flics du NYPD. C'est nous qui appliquons les lois ici, alors qui va venir nous chercher des noises ? On se dit qu'on appartient à cette grande famille qui veille toujours sur ses membres.

— Tu avais rencontré Ethan au boulot ?

Cela lui valut un sourire amer.

— Bien sûr. Comme tout le monde, non ? Quand on est flic, on fréquente assez peu de civils. Pour quoi faire, après tout ? La moitié du temps, ils vous détestent à vue, et le reste du temps ils ne peuvent pas se passer de vous. Qui veut payer un verre à un trouble de la personnalité pareil ? Alors on se serre les coudes avec sa famille adoptive, et la plupart du temps ça suffit. (Elle haussa les épaules.) À mon avis, c'est quelque chose qui a toujours plu à Ethan. Il cherchait à se couper de son passé, et le NYPD ne demande qu'à occuper tout votre univers. C'est un peu comme partir sur Mars.

— Pas tout à fait. On peut toujours quitter la police.

Elle leva son verre, renversa un peu de raki.

— On peut toujours gagner à la loterie du Billet Retour.

— Ouais.

— Enfin bref, Ethan... Je l'ai rencontré au pot de départ en retraite de mon chef d'escadron. Il venait de passer détective, il

fêtait ça. Un grand type, fier de lui comme pas permis. Ça crevait les yeux. Le genre de rempart qu'on a envie d'abattre tout de suite, pour voir ce qu'il y a derrière cette façade de macho. Alors je suis allée voir.

— Et tu l'as fait ? Tu as abattu la façade ?

— Tu veux savoir si on a baisé ?

— Non, en fait, mais...

— Oui, on a baisé. C'était instantané, tout s'est mis en place. Comme ça. (Elle claqua des doigts, sans vrai effet ; fronça les sourcils et recommença. « Clac ».) Comme ça. Deux semaines après, on laissait des fringues l'un chez l'autre. Une brosse à dents. Ce genre de chose. Il voyait une blondasse qui bossait quelque part sur les crimes informatiques, j'avais vaguement une liaison avec un propriétaire de bar du Queens. Je vivais encore là-bas, je n'ai jamais réussi à déménager de l'autre côté du fleuve quand je suis passée à la criminelle du centre-ville. Une fille du quartier, tu vois. Bon, j'ai plaqué mon barman, il a quitté sa majorette. (Nouveau froncement de sourcils.) Un peu flou à ce niveau-là, mais bon, un mois plus tard il emménageait chez moi.

— Il t'avait dit ce qu'il était ?

— Pas encore. (Un nouveau geste, plus réservé.) Enfin, il ne m'avait pas menti. Il n'avait rien dit, et qui irait poser la question ? Les treizes sont tous enfermés, non ? Soit dans les réserves, soit sur Mars. Ils ne sont pas dans la rue comme toi ou moi. Et encore moins avec un badge doré dans la main, hein ?

— Non, c'est plutôt rare.

— Oui. (Elle garda son verre contre elle.) Je ne sais pas s'il me l'aurait dit. Mais un soir, un autre treize s'est pointé et a demandé à voir Ethan, mais sous un autre nom. Et il m'a tout raconté.

— L'autre type voulait quoi ?

Elle retroussa les lèvres.

— De l'argent. Apparemment, il appartenait à la même unité Législateur qu'Ethan quand on les avait déployés dans un coin paumé d'Asie centrale, dans les années quatre-vingts. Bobby quelque chose, mais il se faisait appeler Keegan. Il était encore en vie quand les internements ont commencé, et Mars ne lui

disait rien, alors on l'a envoyé à Cimarron. Il a mis les bouts, s'est caché un moment dans Jésusland jusqu'à trouver un gang pour le ramener dans l'Union. Ça faisait déjà quelques années qu'il était en ville quand il a débarqué chez nous. Il gagnait sa croûte à droite à gauche. C'est par pure déveine qu'il a reconnu Ethan devant un traiteur coréen de Flushing et l'a suivi jusque chez nous.

— Il l'a reconnu ? J'aurais cru...

— Ouais, Ethan s'était fait opérer dans les États de la Bordure, mais le changement n'était pas profond, ça n'a pas suffi. Il n'arrêtait pas de répéter que ce n'était pas le visage, mais tout le reste. La façon dont Ethan se déplaçait, dont il parlait. Bon, il a appris qu'Ethan était flic, s'est dit que ça devait être un coup fourré. Pour faire chanter des gens. Il n'arrivait pas à... (Elle serra un poing.) Il ne voulait pas croire qu'Ethan était devenu détective du NYPD à la loyale. « C'est pas comme ça qu'on fait les choses », il répétait. « T'es un treize, mec. Pas un toutou. »

Un regard appuyé.

— C'est bien comme ça que vous nous appelez, non ? « Les toutous » ? « Le troupeau », aussi ?

— Certains le font, oui.

— Ouais, eh bien, Keegan avait du mal à croire qu'Ethan soit devenu un toutou. Mais une fois qu'il a eu compris, ça n'a fait qu'empirer les choses. Pour lui, il y avait deux possibilités. Soit Ethan montait un coup dans la police, auquel cas il voulait participer. Soit Ethan avait renoncé à être un treize et cherchait à entrer dans le troupeau, auquel cas... (elle haussa les épaules)... on pouvait se servir de lui comme de n'importe quel toutou. Prendre ce qu'on voulait, quitte à ce qu'il en crève.

Le silence revint dans la pièce. Elle but. Sur la mer, les gros navires ancrés, patients.

— Alors, il s'est passé quoi ? demanda-t-il enfin.

Elle se détourna.

— Tu imagines.

— Ethan a réglé le problème.

— Keegan a commencé à venir régulièrement. (Elle parlait d'un ton mécanique, moins expressive qu'une machine bon

marché.) À se comporter comme s'il était chez lui. La caricature du treize, digne des films de psychodrigues de Jésusland. Comme si *moi*, j'étais à lui, quand Ethan n'était pas là.

— Tu en as parlé à Ethan ?

— Pas la peine. Il savait ce qui se passait. Et puis, tu sais quoi, Marsalis ? Je peux me débrouiller toute seule. J'ai arrêté ce connard chaque fois.

Elle s'arrêta. Choisit ses mots.

— Mais ça ne calmait pas Keegan, tu sais. Il reculait, c'est tout. Comme quand on jette des pierres à un chien. On en jette une, le chien recule. Dès qu'on arrête, il revient. Il n'y a qu'une seule façon d'arrêter un treize, pas vrai ?

Il haussa les épaules.

— C'est ce que les films de psychodrigues veulent nous faire croire.

— Ouais. Et on ne pouvait pas risquer qu'il attire l'attention. Si un officier tue quelqu'un, la police des polices fourre son nez partout. Une autopsie, des tests génétiques qui détectent la variante treize. Grosse enquête. Keegan le savait, il en profitait. D'une façon ou d'une autre, il nous épuiserait.

— Jusqu'à...

Elle hocha la tête.

— Jusqu'à ce que je rentre à la maison un jour et que je trouve Ethan en train de brûler des vêtements dans la cour. On n'a jamais revu Keegan. On n'en a jamais reparlé non plus, ce n'était pas la peine. Ethan avait des bleus tout le long de la paume gauche. Les phalanges écorchées, des marques de doigts sur la gorge. (Un léger sourire fatigué.) Et la maison n'avait pas été aussi propre depuis des mois. Le sol avait été lavé partout, les salles de bains étaient dignes d'une publicité, tout nanodépoussiéré. On entendait encore les nanobes travailler dans la baignoire, si on tendait l'oreille. De tout le temps où on a été ensemble, il n'a jamais fait le ménage comme ça.

Nouveau silence. Elle vida son verre et tendit la main vers la bouteille de raki par terre. Lui en proposa.

— Ça te dit ?

— Merci, ça ira.

Il la regarda se préparer une autre dose, avec des gestes incertains. Quand elle eut fini, elle prit son verre sans le boire et regarda les bateaux.

— On a passé tout l'été à retenir notre respiration, dit-elle à voix basse. À attendre. Je connaissais beaucoup de flics du Queens, d'avant l'époque où j'avais changé de secteur ; j'ai recommencé à aller leur rendre visite, de temps en temps, pour voir s'il y avait une personne disparue, ou un cadavre. On a vérifié les liens du NYPD vers la liste des personnes recherchées par l'UNGLA. Keegan n'y a jamais figuré. Ethan s'est dit que vous l'aviez classé comme trouduc qui ne méritait pas qu'on le poursuive. Il suffisait de lui laisser assez de temps pour qu'il creuse sa propre tombe.

Carl secoua la tête.

— Non, on aime bien les crétins. Ils sont faciles à retrouver, c'est bon pour l'image de l'Agence. Si votre type n'était pas sur la liste, c'est que ceux qui l'ont aidé à s'évader de Cimarron ont trouvé un moyen de le faire discrètement. Ou que celui qui avait le contrat de gestion du camp a caché son évasion pour améliorer les statistiques. La prime de surveillance est faible à Cimarron, même selon les standards de Jésusland, et si le renouvellement du contrat était imminent, eh bien... (Il écarta les mains.) Tous les types de cette réserve savent que le meilleur moment pour s'évader, c'est juste avant l'appel d'offres. La corporation en place essaie comme une malade de pousser son équipe mal payée à des records d'efficacité, et se retrouve à la place avec une émeute en puissance. Donc, si certains s'évadent, il n'y aura pas de chasse à l'homme : les contractants ne peuvent pas se permettre une telle publicité. C'est comme ça que la moitié de ces mecs se font la malle aussi facilement.

— Putain de Jésusland ! bredouilla-t-elle, ivre.

— Bah, je ne me plains pas. C'est ce genre de truc qui me permet de bosser. Et puis, Jésusland n'est pas le seul endroit où j'ai vu des surveillances laxistes.

— Non, mais c'est le seul endroit où ils en sont fiers. (Elle considéra son verre.) J'arrive toujours pas à y croire, quelquefois, tu sais.

— À croire à quoi ?

— La Sécession. Ce que l'Amérique s'est fait. Bon... (Elle leva sa main libre.) Putain, c'est nous qui avons inventé le monde moderne, Marsalis. On l'a façonné, à l'échelle d'un continent, on l'a fait fonctionner, on l'a vendu au reste du monde. Les cartes de crédit, le voyage aérien à la portée de tous, le flux de données mondial. Le vol spatial. La nanotech. C'est nous qui avons mis tout ça en place, tu sais ? Et après, on laisse quelques malades fanatiques préhistoriques tout détruire ? C'est quoi ces conneries, Marsalis ?

— Là, je suis largué. C'était un peu avant mon époque.

— Mais bon... (Elle ne l'écoutait pas, ne le regardait pas. Sa main continuait à s'ouvrir et à se refermer, formant vaguement des poings dans le vide.) Si les Chinois ou les Indiens étaient venus nous virer de derrière le volant, je pourrais peut-être accepter. Toutes les cultures doivent céder la place, à un moment ou un autre. Il y a toujours quelqu'un de plus jeune, de plus frais. Mais on s'est infligé ça tout seuls. On a laissé la lie haineuse, avide et craintive de notre propre société nous faire basculer dans le précipice.

— Tu vis dans l'Union, Sevgi. Ce n'est pas vraiment l'abysse, hein ?

— Mais justement. C'est ce qu'ils voulaient depuis le début, Marsalis. La séparation du Nord. La Sécession. Leur propre petite mare boueuse d'ignorance, pour se vautrer dedans. Il leur a fallu deux cents ans, mais au final, ils ont eu *exactement ce qu'ils voulaient*.

— Allez, détresse. Ils ont perdu les États de la Bordure. Ça fait quoi, un tiers du PIB américain ?

Il ne comprenait pas pourquoi il débattait aussi intensément avec elle. Il était au courant des bases parce que tous ceux qui travaillaient pour l'UNGLA les connaissaient, mais il était tout sauf expert. Et il s'en cognait, quelque chose de puissant.

— Et regarde, d'après ce qu'on m'a dit de Chicago, ils ne garderont peut-être pas les Lacs très longtemps. Après, il y a l'Arizona...

— Ouais, c'est ça. (Elle renifla et se renfonça dans son fauteuil.) Putain d'Arizona !

— On parle d'une admission dans la Bordure.

— Marsalis, c'est l'Arizona. Ils auraient plus de chances de déclarer une république indépendante. Et de toute façon, si tu crois que Jésusland va les laisser, les Lacs ou eux, faire Sécession comme le Nord-Est, tu te trompes. Ils ramèneront la Garde nationale plus vite que tu pourrais dire « Dieu soit loué ! ».

Parce qu'il s'en fichait comme d'une guigne – *n'est-ce pas ?* – il ne répondit rien, et la conversation se referma sur ses paroles avec un claquement. Il y eut une longue pause. Ils regardèrent les bateaux.

— Désolée, marmonna-t-elle après un moment.

— Laisse tomber. Tu me parlais de Keegan. Vous attendiez de trouver le cadavre.

— Ouais... (Elle trempa les lèvres dans son verre.) Pas grand-chose à dire. Jamais eu de nouvelles. En septembre, on s'est de nouveau détendus. Pas d'un coup, mais ça a commencé. C'est là qu'on s'est sentis en confiance. On ne s'inquiétait plus de la situation, on vivait comme s'il n'y avait aucun danger, comme si Ethan était un type ordinaire. Une année comme ça et « pan, oups ». (Un sourire triste.) La biologie en marche.

— Et on te l'a pris.

Le sourire s'effaça.

— Ouais. La loi de l'Union est assez progressiste, mais pas à ce point-là. Aucune lignée issue d'une variante treize n'est admise, tous les matériaux génétiques incubés doivent être détruits. J'ai des avocats sur le coup, qui plaident le précédent moral dans des affaires d'avortement tardif datant d'avant la Sécession, le droit à la vie, tout ça. Ça fait presque cinq ans, et on continue à se battre. Appel, refus, objection, contre-appel. Mais on est en train de perdre. L'UNGLA a tout l'argent du monde pour mener la lutte, et ses avocats sont meilleurs que les miens.

— C'est le genre de chose qui rend le salaire de LINCOLN plutôt attractif, j'imagine.

— Ouais. (Son expression se durcit.) Le genre de chose qui donne aussi très envie de travailler pour une association qui n'en a rien à branler de l'UNGLA.

— T'inquiète pas pour moi, je suis indépendant.

— Oui. Mais c'était quelqu'un comme toi qui faisait la liaison entre l'UNGLA et la mairie, et qui est parti à la recherche d'Ethan, puis qui a lancé le SWAT contre lui. C'est quelqu'un comme toi qui a autorisé l'induction de mon putain de bébé à six mois et demi, pour le coller dans une cryocap jusqu'à ce que l'équipe légale de l'UNGLA puisse obtenir le jugement qui permettra de le tuer.

Elle s'étrangla sur le dernier mot. Elle s'enterra dans sa boisson. Et refusa de le regarder.

Il n'essaya pas de la libérer de la colère tranchante derrière laquelle elle s'était retranchée, parce qu'elle en avait besoin. Il ne fit pas remarquer les défauts évidents de son argumentation.

« En fait, Sevgi, ne dit-il pas, ce n'était sans doute pas quelqu'un comme moi, parce que pour commencer, on n'est pas si nombreux que ça. Quatre autres treizes enregistrés employés par l'UNGLA à ma connaissance, et aucun dans un poste de liaison.

Et surtout, Sevgi Ertekin, si ç'avait été quelqu'un comme moi aux troussees d'Ethan Conrad, il se serait pointé sans escorte. Il n'aurait pas transmis le dossier à des toutous du SWAT pour rester en coulisses comme un putain de hiérarque du troupeau.

Quelqu'un comme moi se serait chargé de le tuer lui-même. »

Au lieu de cela, il garda le silence et regarda Ertekin passer d'un mutisme boudeur à un assoupissement ivre. La conscience de l'endroit où il se trouvait revint peu à peu à son esprit, l'appartement obscur dans la cité fendue, les lumières lointaines, la femme endormie presque à portée de main mais coupée de lui pour le moment, le silence...

« *Eh, Marsalis, t'étais où ? Ça faisait longtemps.* »

Ce putain de silence écrasant, comme des rouleaux d'eau noire, le silence ruisselant et Elena Aguirre, une fois de plus, qui lui parlait doucement...

« *Tu te rappelles le Felipe Souza ?* » *Des étoiles et du silence, des couloirs vides et des visages sagement rêveurs derrière le verre, qui regardent dans la solitude. Ce petit gémissement que je poussais dans le creux de tes oreilles, la façon dont je venais derrière toi pour chuchoter dans ce gémissement. Tu croyais*

que j'étais partie, hein ? Aucune chance. Je t'ai trouvé là-bas, Marsalis, et ce sera toujours comme ça. Toi et moi, Marsalis. Rien que toi et moi. »

... et les navires qui patientaient, ancrés sur la houle silencieuse.

24

Ils le firent attendre à la réception. Ce n'était pas tout à fait une expérience désagréable ; comme beaucoup de formats-v de la Bordure, le site de la Human Cost Foundation était subtilement peuplé de 'faces secondaires en boucle courte, intégrées au système pour donner au décor ce que les brochures qualifiaient avec enthousiasme « d'environnement plus humain ». Assise en face de lui dans la salle d'attente, une jeune femme svelte en jupe de tailleur courte croisa ses longues cuisses fuselées et lui sourit d'un air aimable.

— *Vous travaillez pour la Fondation ?* demanda-t-elle.

— Euh, non. Mon frère, oui.

— *Vous venez le voir ?*

— Oui. (Les sculpteurs de format virtuel avaient bien travaillé. Il se sentit tout à fait grossier de s'arrêter sur ce monosyllabe sec.) On ne se voit plus beaucoup, ces temps-ci.

— *Vous n'êtes pas du coin, alors ?*

— Non. Je suis branché à New York.

— *Oh, ça fait loin, ça ! Et vous vous y sentez bien ?*

— Ce n'est pas si loin que ça, pour moi. C'est là que je vis, c'est là qu'on a grandi tous les deux. Et après, mon frère, a déménagé.

Petite étincelle de rivalité fraternelle sur l'exceptionnalisme de Manhattan, et le choc d'adrénaline quand il reconnut l'un et l'autre. Après tout, peut-être que la psychiatrie par interface, qui l'avait toujours fait rire, fonctionnait pour de bon.

— Alors, euh... (La question monta à ses lèvres, il sentit sa bêtise mais la fatigue la laissa échapper malgré tout, en partie par défi et en partie pour détourner la conversation de Jeff.) Et vous, d'où vous venez ?

Elle sourit de nouveau.

— *C'est presque une question métaphysique, non ? Je devrais sans doute dire de Jakarta. C'est là que j'ai été conçue. Vous y êtes déjà allé ?*

— Une fois ou deux, par liaison. Jamais en vrai.

— *Vous devriez. C'est très beau, maintenant qu'ils ont fini la nanoconstruction. Vous devriez essayer de voir...*

Et ainsi de suite, évitant sans effort tous les courants de conversation qui pourraient les obliger à affronter ce qu'elle était. Il se dit que ce devait être aussi le fonctionnement de la prostitution de haut vol, mais il était trop fatigué pour s'en soucier. Il se laissa aller, se laissa bercer par le flot élué de ce qu'elle savait, la dynamique participative qui sous-tendait sa conversation, la géométrie en collant de ses jambes croisées avec élégance. Il semblait y avoir une sous-routine réactive qui mesurait à quel point il voulait parler et ajustait sa quantité de réponse en fonction. Il se rendit compte, étrangement, qu'il avait très envie de bavarder.

Il n'entendit pas Jeff approcher, jusqu'à ce que son frère se tienne tout à côté de lui, avec un sourire fatigué.

— Ah. (Il se leva maladroitement, se reprit.) Enfin.

— Ouais, désolé. Tout un bateau de réfugiés en arrivage de Wenzhou il y a quelques jours, et ça va nous faire dépasser le budget pour le trimestre. J'ai passé la journée à négocier avec la législature. (Il indiqua la femme, toujours assise.) Je vois que tu as rencontré Sharleen.

— Oui.

— Ravissante, hein ? Tu sais, il m'arrive de venir ici lui parler, juste par plaisir.

Tom Norton regarda la 'face. Elle leur sourit, la tête levée, l'expression très légèrement absente, comme si ce qu'ils disaient était un chant d'oiseau, ou un mouvement d'une symphonie qu'elle aimait.

— Il faut que je te parle, dit-il avec malaise.

— Bien sûr. (Jeff Norton lui fit signe d'avancer.) Suis-moi. Au revoir, Sharleen.

— Au revoir.

Elle sourit par-dessus son épaule quand ils partirent, puis se retourna et resta immobile quand ils sortirent de son périmètre

de déclenchement. Jeff mena son frère au-delà de la réception et le long d'un couloir tronqué avec une fontaine rafraîchissante au bout. Une dizaine de pas plus loin, le passage s'oculta et devint le bureau de Jeff. Il ressemblait tout à fait au souvenir que Norton en avait gardé, de quelques années plus tôt, avec quelques différences dans la teinte pastel des murs et le mobilier, peut-être un ou deux bibelots sur les étagères qu'il ne reconnaissait pas. Une photo de Megan trônait sur le bureau. Avec une inspiration crispée, il s'assit sur le canapé d'angle face à la fenêtre et au panorama du Golden Gate Park. Son frère se pencha sur le bureau et fit tomber quelque chose.

— Alors ?

— Il me faut ton avis. Tu as appris, pour Ortiz ?

— Non. (Jeff s'appuya contre le bord de son bureau.) Qu'est-ce qu'il prépare, encore des tournées de solidarité des Nations unies ?

— On lui a tiré dessus, Jeff.

— Pardon ?

— Ouais. Les actus ne parlent que de ça. Tu étais où ? Je pensais que tu serais au courant. J'ai donné une conférence de presse chez LINCOLN à ce sujet, hier après-midi.

Jeff soupira. Secoua la tête comme si elle ne fonctionnait pas convenablement. Il vint s'écrouler sur l'angle adjacent du canapé.

— Bon sang, ce que je suis fatigué ! Je suis sur ce machin de Wenzhou depuis une journée et demie, non-stop. Je ne suis même pas rentré hier soir. Je suis en virtuel depuis ce matin. Il est encore en vie ?

— Oui, état stationnaire. On l'a relié à des machines de réanimation d'urgence, à Weill Cornell. Le n-djinn médical dit qu'il s'en remettra.

— Il peut parler ?

— Pas encore. Ils vont le brancher dans un format-v quand il aura repris connaissance, mais ça pourrait prendre du temps.

— Bordel de Dieu... (Jeff regarda son frère d'un air hagard.) Quel rapport avec moi ? De quoi tu as besoin ?

— Pour Ortiz, de rien. Je ne pense pas que tu pourrais aider, de toute façon. Comme je t'ai dit, il n'est même pas conscient. Il a de la famille et des amis proches à l'hôpital. Mais...

Son frère le regarda avec un soupçon de sourire.

— Ouais, je sais. Ce n'est plus mon monde. J'ai raté ma chance au jeu du pouvoir de l'Union, hein ?

— Ce n'est pas ce que...

— J'ai filé vers l'Ouest, pour finir en béni-oui-oui de la charité.

Norton eut un geste d'impatience.

— Ce n'est pas la question. Je veux te parler de Marsalis. Tu sais, le treize qu'on a sorti de South Florida State ?

— Oh ! oui. (Jeff se frotta le visage.) Ça se passe bien ?

Norton hésita.

— Je ne sais pas.

— Tu as des soucis avec lui ?

— Je ne... (Il leva les mains.) Il a signé sans hésiter. Tu avais raison à ce propos.

— À propos de quoi ? du fait qu'il serait prêt à te bouffer la main pour sortir d'une taule de Jésusland ? Comme tout le monde, non ?

— Ouais. J'imagine que je te dois une belle faveur pour cette suggestion. Et je dois dire qu'il correspond bien à ce qu'on dit des treizes. Il était là quand ils ont tué Ortiz et, apparemment, c'est grâce à lui qu'il respire encore. Il a foutu en l'air deux des trois assaillants et mis le dernier en fuite. Sans armes. Tu y crois, toi ?

— Oui, dit Jeff. J'y crois. Je t'ai dit, ces types sont terribles. Alors, où est le problème ?

Norton regarda ses mains. Il hésita de nouveau, puis secoua la tête avec irritation et leva les yeux pour croiser la curiosité de son frère.

— Tu te rappelles que je t'ai dit que j'avais une coéquipière ? Une ancienne du NYPD ?

— Avec qui tu aimerais coucher, ce que tu ne veux pas admettre. Oui, je m'en souviens.

— Eh bien, il y a autre chose que je ne t'avais pas dit. Elle a eu une liaison avec un treize renégat, il y a quelques années. Ça ne s'est pas bien passé, et il y a euh... euh... des complications.

Jeff haussa les sourcils.

— Oh oh !

— Oui. Je n'y avais pas réfléchi, même quand on a engagé ce mec.

— Mon cul, oui !

Tom soupira.

— OK, j'y avais pensé. Mais tu sais, je me suis dit : « elle est forte, elle est intelligente, elle gère la situation ». Pas de souci.

— Bien sûr. (Jeff se pencha en avant.) Alors de quoi tu t'inquiètes ?

Norton regarda le bureau.

— Je ne sais pas. (Il leva les bras au ciel.) Je ne sais pas, bordel, je ne sais pas.

Son frère sourit, soupira.

— Tu as déjà mâché des feuilles de coca, Tom ?

Norton cligna des yeux.

— Des feuilles de coca ?

— Ouais.

— Quel...

— J'essaie de t'aider. Réponds à la question. Est-ce que tu as déjà mâché des feuilles de coca ?

— Bien sûr. Chaque fois qu'on doit descendre aux camps de prépa pour un survol de Marstech, on nous en donne un gros sac à l'aéroport. C'est conseillé pour l'altitude. Ça a un goût de chiotte. Quel rapport avec...

— Ça te fait planer ?

— Oh, c'est pas vrai...

— Réponds-moi.

Norton serra les dents.

— Non. Je ne plane pas. Quelquefois, on a la bouche tout engourdie, mais c'est tout. Ça donne de l'énergie et on se sent moins fatigué.

— Exactement. Écoute-moi. Cet effet dynamisant fait partie de la relation de travail évoluée entre les humains et la plante de coca. La coca apporte des avantages médicaux aux humains,

et ceux-ci s'assurent qu'on cultive beaucoup de coca. Tout le monde y gagne. La physiologie humaine gère très confortablement les effets que fournit la feuille. C'est un avantage qui ne perturbe aucune des autres dynamiques nécessaires à ta survie. On ne fait rien de stupide parce qu'on a mâché de la coca.

— Pourquoi faut-il, demanda Norton avec fatigue, que chaque fois que je te demande un conseil, tu me donnes un cours ?

Jeff lui sourit.

— Parce que je suis ton grand frère, Simplet. Écoute-moi bien. Si tu extrais l'alcaloïde de la feuille de coca, si tu lui fais subir le processus chimique artificiel qui la transforme en cocaïne, et si tu balances ce machin dans le cerveau humain, le résultat est très différent. Avec deux lignes de cette saloperie, tu planes. À coup sûr. Et tu risques de faire des conneries, ou des trucs qui finiront par te faire tuer dans un environnement évolutionnaire moins clément que New York. Tu ne fais plus attention aux signes émotionnels et sociaux des gens qui t'entourent, ou tu les lis de travers. Tu oublies des détails personnels importants. Tu dragues la mauvaise nana, tu te bats avec le mauvais type. Tu estimes mal les vitesses, les angles et les distances. Et à long terme, bien sûr, tu infliges trop de tension à son cœur. Autant de bonnes façons de se faire tuer. Le principal, c'est que notre évolution ne nous a pas préparés à gérer les substances que notre niveau de technologie nous permet d'obtenir. C'est une histoire éternelle, comme le sucre, le sel, la synadrive...

— Et les variantes treize, termina Norton avec résignation.

— Bingo. Même si on parle de logiciel plutôt que de matériel, pour le coup. Au moins dans la mesure où on peut faire la différence, en matière de chimie cérébrale. Enfin bon... D'après tout ce que j'ai lu, les fondateurs du projet Législateur pensaient que les variantes treize auraient été très prospères dans un contexte de chasseurs-cueilleurs. Le fait d'être grand, fort et violent est un avantage indubitable dans ces sociétés. On obtient davantage de viande, davantage de respect et de femmes. On se reproduit davantage. Une fois que les humains se sont installés

dans des communautés agricoles, ces types ont commencé à poser un problème sérieux. Pourquoi ? Parce qu'ils refusent de faire ce qu'on leur dit. Ils ne veulent pas travailler aux champs et rentrer la moisson pour un vieux con de kleptocrate barbu. Et c'est là qu'ils sortent de l'espèce, parce que les gens comme nous, les trouillards, les conformistes, s'unissent sous la même autorité sacrée de cet enfoiré de kleptocrate paternaliste, et on prend nos torches et nos fourches pour exterminer ces pauvres types.

— À part les kleptocrates. (Héritage d'une vie de rivalité fraternelle, Norton pointa les points faibles de la théorie de son frère.) Merde, ça doit être des variantes treize aussi, non ? Sinon, comment ils ont pris le pouvoir ?

Jeff haussa les épaules.

— Apparemment, c'est encore sujet à débats. Le plus étrange, c'est que le profil génétique d'un kleptocrate et celui d'un treize ne paraissent pas aussi similaires qu'on le croirait. Les treizes ne semblent pas s'intéresser beaucoup à la richesse matérielle, pour commencer. Ils se contentent de ce qu'ils peuvent porter sur leur dos.

— Allez... Comment tu veux mesurer un truc comme ça ?

— Facile. Réaction mentale involontaire aux stimuli visuels, par exemple. On le fait avec les réfugiés quand ils arrivent. Ça nous aide à les répertorier. Enfin bon, il y a des preuves aussi – apparemment avant Jacobsen et les arrestations, la plupart de ces types vivaient dans de petits appartements, avec en gros de quoi remplir un gros sac à dos. Alors les kleptocrates n'étaient peut-être pas des treizes, mais juste des types malins, mais comme nous, qui ont imaginé une construction sociale pour battre les grands méchants mecs dans la course aux femmes.

— Parle pour toi.

— Je parle pour tout le monde, Tom. Parce que depuis vingt mille ans environ, ces types ont disparu. On les a exterminés. Et après cette extermination, on a perdu toute capacité évoluée d'interagir avec eux.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, quelle est la qualité première de n'importe quel chef, de tout membre dominant d'un groupe ?

— Je ne sais pas. La capacité de former un réseau social ?

Jeff rit.

— Putain, un vrai petit New-Yorkais, Tom.

— Comme toi, avant.

— Le charisme ! (Jeff claqua des doigts, prit la pose.) Les chefs sont charismatiques. Persuasifs, imposants, charmants malgré leur force. Faciles à suivre. Attirants pour les femmes.

— Et si ce sont des femmes, justement ?

— Arrête, je parle des sociétés de chasseurs-cueilleurs.

— Je croyais que tu parlais du présent.

— La société des chasseurs-cueilleurs, c'est maintenant, en termes d'évolution humaine. Nous n'avons pas tant changé que cela ces cinquante ou cent mille dernières années.

— À part l'élimination des treizes.

— Ouais, mais ce n'est pas de l'évolution. C'est le démarrage de la civilisation.

Norton fronça les sourcils. C'était une amertume abrupte qu'on ne trouvait pas souvent chez Jeff.

— Ça te rend bien maussade, tout d'un coup.

Son frère soupira.

— Travailler pour Human Cost, ça finit par user l'âme. Enfin bon, les variantes treize semblent posséder une certaine prédisposition génétique pour la domination charismatique, et ça fonctionne à des niveaux auxquels on n'a pas été confrontés depuis vingt mille ans. C'est comme s'ils portaient en eux un tourbillon émotionnel qui chavire tous ceux qu'il touche. Les femmes sont attirées par eux, ça les prend aux tripes, les hommes les détestent. Les faibles et les facilement influençables les suivent, cèdent, font ce qu'ils veulent. Ceux qui ont une disposition violente les frappent. Nous, les autres, on les déteste en silence, mais on n'agit pas. Tu parles d'une telle force de personnalité que si un type comme ça se présentait à des élections, il écraserait n'importe quel adversaire. Ce serait des politiciens Marstech purs et durs, des gagnants garantis chaque fois. Pourquoi tu crois que Jacobsen voulait les faire interner et castrer chimiquement ? D'après lui, si on les lâchait dans la population, il ne leur faudrait que quelques décennies pour diriger tous les pays démocratiques de la planète. Ils

démoliraient le processus électoral, reviendraient sur tout ce que la société civile féminisée a accompli ces derniers siècles. Et ils reprendraient pied dans l'humanité en se reproduisant comme des lapins, parce que n'importe quelle femme un tant soit peu attirée par les hommes tomberait d'un coup pour un mec comme ça. (Jeff lui adressa un nouveau sourire jaune.) Et nous, on n'aurait aucune chance. C'est ça qui te dérange, petit frère ?

Norton eut un geste d'irritation.

— Non, ce n'est pas ça qui me dérange. Ce qui me dérange, c'est que Marsalis va coopérer avec nous juste le temps qu'il lui faudra pour se préparer un angle mort, et après il mettra les bouts. Et le pire, c'est que mon binôme est peut-être aveugle à ce danger particulier, et qu'elle laisse la bride sur le cou à Marsalis au moment où nous pouvons le moins nous le permettre. Alors ce que je voudrais savoir, c'est à quel point je peux me fier à Sevgi Ertekin pour ne pas tout foutre en l'air pendant que ce mec est là ?

— Eh bien, comment elle va ?

— Je ne sais pas. Mais elle est partie à Istanbul avec lui, sur une piste qu'il a tirée d'à peu près nulle part. C'était hier, et elle n'a pas encore appelé.

— Istanbul l'Exotique, hein ?

— Oh, ta gueule !

Jeff ravala son sourire.

— Désolé, c'était trop tentant. Bon, Tom, pour ce que ça vaut, rien de ce que tu m'as dit ne mérite que tu te mettes la rate au court-bouillon. Il y a des chances qu'à un niveau ou un autre, elle crève d'envie de se faire ce mec...

— Super.

— ... mais crever d'envie de se faire un mec ne signifie pas forcément qu'elle devient stupide. Le truc des bonobos, c'est pareil. Ils ont amplifié le sex-appeal féminin, qui a le même effet sur le système sexuel que la cocaïne sur le cerveau...

— Ouais, tu sais de quoi tu parles.

Jeff s'arrêta et le regarda d'un air de reproche.

— Tom, je me suis excusé pour ma blague sur Istanbul. Lâche-moi un peu, tu veux ? Tu ne m'imagines pas quitter

Megan et les enfants pour Nuying, hein ? Risquer le divorce, la séparation d'avec Jack et Luisa, peut-être un procès pour faute professionnelle, tout ça parce que je suis dingue d'une chatte modifiée. Ces trucs sont importants pour moi, et je parviens à garder l'équilibre avec ce que Nu m'apporte. Et je gagne sur les deux tableaux. J'ai le contrôle, et je profite des deux. Bien sûr, j'ai un problème de drogue, cette drogue étant la tendance bonobo. Mais je gère. C'est ce qu'il faut faire, gérer ses faiblesses. Accepter la tension. Si cette femme dont tu parles est vraiment professionnelle, sérieuse dans son travail, si elle sait qui elle est et ce qu'elle fait, alors il n'y a aucune raison qu'elle ne puisse pas mener la même analyse rationnelle et se comporter en fonction. Les preuves génétiques suggèrent même que les femmes sont encore meilleures que nous pour ça... Alors elle a un avantage de départ. Je ne dis pas que je voudrais laver leurs draps à la main, mais...

— Putain, *Jeff*!

Jeff écarta les mains.

— Désolé, petit frère. Tu veux que je te dise que la voie est libre et que tu peux te lancer à l'assaut de cette petite New-Yorkaise ? Je ne peux pas. Mais si tu as peur pour son efficacité professionnelle – alors tu n'as pas de souci à te faire.

Ils ne dirent plus rien pendant quelques instants. Pour son frère, laisser Jeff avoir le dernier mot était comme une défaite.

— Mais, cette piste à Istanbul, alors ? Sérieusement, ça n'a rien à voir avec nos enquêtes actuelles, c'est complètement décalé. Un autre treize que les Européens ont interné en Turquie, qui *pourrait* avoir un lien avec un gangster péruvien qui *pourrait* avoir des liens avec les gens qui *pourraient* avoir renvoyé notre treize renégat depuis Mars. Et je suis censé me fier à ça ? C'est plutôt faiblard.

Jeff regarda par la fenêtre.

— Peut-être. Les treizes ne pensent pas comme nous, leur câblage synaptique est totalement différent. La partie la plus extrême, on la classe comme de la paranoïa, ou comme une tendance sociopathe. Mais souvent, c'est simplement un point de vue différent. C'est pour ça que l'UNGLA emploie des gens comme ce Marsalis, d'ailleurs. D'une certaine façon, c'est pour

ça que je t'ai suggéré d'aller le chercher en Floride. Pour te donner accès à ces points de vue. (Un regard soudain, dur.) Tu n'as dit à personne que l'idée venait de moi, hein ?

— Bien sûr que non.

— Sûr ? Même pas à ta petite agente si spéciale ?

— Je te l'ai promis, Jeff. Et je tiens mes promesses.

— Ouais, d'accord. (Son frère appuya le pouce et l'index sur ses paupières.) Désolé, je ne devrais pas être aussi dur avec toi, mais je suis carrément flippé, là. Déjà quand tout va bien, c'est de l'équilibrisme politique, ici, mais là c'est de pire en pire. Si quelqu'un apprend que le directeur de la Fondation Human Cost donne des conseils à un officier de LINCOLN sur des sujets d'améliorations génétiques, je vais me retrouver au chômage. On aura toutes les saloperies de conspiration Bordure-Chine-Mars qui nous péteront de nouveau au nez. On perdrait sans doute le gros de nos fonds en une journée. C'est déjà grave qu'on accueille les réfugiés des labos noirs pour leur donner la citoyenneté de la Bordure. Si on organise la libération de variantes génétiques dangereuses, c'est fini.

— Ouais. Mais bon, du calme, tout va bien. Personne n'est au courant. (Norton sentit une crispation inhabituelle dans sa gorge en regardant son frère.) Merci pour tout, Jeff. Ça ne se sent pas forcément tout le temps, mais je suis reconnaissant.

— Je sais. (Jeff lui sourit.) Je m'occupe de toi depuis que tu sais marcher, de toute façon. Ça sert à ça, les grands frères, non ? Pareil, tout un tas de prédispositions génétiques pour ça.

Norton secoua la tête.

— Tu travailles là-dedans depuis trop longtemps, Jeff. Pourquoi tu ne me dis pas que tu m'aimes ?

— C'est ce que je viens de faire. La raison de base de l'amour qu'on porte à sa famille, c'est la génétique. Je le savais avant d'arriver chez Human Cost.

Une image de Megan fleurit dans l'esprit de Tom. De longs membres bronzés, un sourire à taches de rousseur, du soleil et des cheveux dans les yeux. Le souvenir s'avança de force, parut obscurcir sa vision. Il avait l'impression que le format-v et son frère avaient soudain été décontrastés et éloignés. Quand il parla, il trouva sa propre voix très vague :

— Ah oui, et la rivalité entre frères ? D'où ça vient ?

Son frère haussa les épaules.

— Également de la génétique. Tout vient de là, en fait. Hormis les Xtrasomes, tout ce que nous sommes est construit sur une base de tendances génétiques.

— Et c'est comme ça que tu justifies Nuying.

L'expression de Jeff se crispa.

— Je pense que nous avons déjà eu cette conversation, et déjà la dernière fois elle ne m'a pas plu. Je ne *justifie* pas ce que j'ai fait avec Nu. Mais je comprends d'où ça vient. Ce sont deux choses très différentes.

Tom Norton laissa le souvenir de Megan disparaître.

— Ouais, d'accord. Laisse tomber. Désolé de te retomber dessus. Je me sens plutôt stressé aussi. Moi aussi, j'ai des tendances génétiques à gérer, hein ?

— Comme nous tous, souffla son frère. Treize, bonobo ou putain de con de base comme nous. Tôt ou tard, il faut faire face à ce qu'on a en nous.

Le matin arriva, mêlé des bruits de la circulation sur Moda Caddesi et de cris d'enfants. Un soleil vif et haut le long du mur de la pièce où il avait choisi de dormir, et la déduction malheureuse que, derrière l'immeuble, juste sous la fenêtre, s'ouvrait une cour d'école. Il se traîna hors du lit, piétina quelques instants pour trouver la salle de bains, tomba au passage sur les ronflements légers d'Ertekin. Elle dormait, étalée sur le dos, la bouche ouverte, longiligne et magnifiquement inélégante dans son tee-shirt NYPD délavé et les draps emmêlés, un bras replié sur la tête. Il savoura cette vision, puis ressortit en silence, trouva la salle de bains et put enfin, *enfin*, pisser. Une légère gueule de bois lui appuyait sur les tempes, pas aussi terrible que ce qu'il avait attendu. Il se passa la tête sous le robinet.

Il laissa Ertekin dormir, alla jusqu'à la cuisine à pas lourds et trouva un gestionnaire de provisions semi-intelligent dans le mur, à côté du panneau de chauffage. Il commanda du pain frais et des *cimits*, faute de connaître les préférences d'Ertekin, du lait et autres petites gâteries. Trouva un paquet de café neuf – cultivé sur Terre, sans modification – dans un placard et une cafetière italienne sur l'espace de travail. Il lança le système, posa la cafetière, et le temps qu'elle commence à bouillonner, la livraison du petit déjeuner sonnait à la porte d'entrée. Il laissa entrer les livreurs, trouva un téléphone avec écran et l'emporta à la table de la cuisine. Il déballa les *cimits* – des anneaux de pâte cuite et tordue, saupoudrés de graines de sésame, encore chauds – en cassa un en morceaux, se versa un café, et se lança à la recherche de Stéphane Névant.

Ce qui prit un moment.

Il ne connaissait pas l'officier de service au QG du centre d'internement d'Ankara, et il ne pouvait pas invoquer son grade

de l'UNGLA parce que ses codes opératoires étaient obsolètes depuis six mois.

Il lâcha le nom de quelques amis, sans grand résultat non plus. Il dut se contenter d'un renvoi vers un des bureaux du site où, apparemment, Battal Yavuz faisait des heures supplémentaires. Quand il essaya le site, Battal était parti en inspection et ne répondait pas à sa radio. La femme sur place ne put que prendre un message. Que voulait...

— Dites-lui simplement que Battal est un enfoiré de repris de justice, et qu'un grand méchant treize va venir lui piquer sa femme s'il ne me rappelle pas.

— Je ne pense pas que...

— Non, vraiment, c'est mon message. Merci.

Des bruits dans le couloir. Il raccrocha et émietta un autre *cimit*. Trouva un sourire inattendu aux commissures de ses lèvres, l'effaça d'un froncement de sourcils. Ertekin utilisa la salle de bains, retourna à la chambre, d'après les bruits de pas, et pendant un moment il crut qu'elle allait se recoucher. Il se pencha en arrière sur sa chaise pour la voir entrer dans la cuisine. En se demandant si elle porterait encore son tee-shirt. Il remarqua vaguement que sa gueule de bois cédait du terrain.

Elle était habillée. Les cheveux très ébouriffés, un froncement de sourcils fraîchement débarbouillé.

— Bonjour. Bien dormi ?

Elle grogna.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Je travaille. (Il indiqua le téléphone.) J'attends qu'on me rappelle au sujet de Névant. Pourquoi, qu'est-ce que tu croyais ? Que je mettrais les bouts dès que tu t'évanouirais ? En bon petit treize perfide et égoïste que je suis ?

— Je ne me suis pas évanouie.

— Eh bien, tu as lâché ton verre pendant que tu te reposais les yeux, alors. Je me suis dit que tu avais fini de boire, de toute façon, alors je suis allé me coucher. Comment va ta tête ?

Le regard qu'elle lui adressa valait toutes les réponses.

— Il reste du café, mais il doit être presque froid. Je peux...

Le téléphone sonna. Il haussa un sourcil et appuya sur le bouton de décrochage. Ertekin s'occupa du café, et Marsalis

regarda l'écran. Une image se dessina, rendue grenue par le relais. Un grand angle sur un paysage aride au travers du pare-brise poussiéreux et de la fenêtre conducteur d'un véhicule tout-terrain. Battal Yavuz sur le siège du passager, ses traits rondouillards étrécis par l'incrédulité.

— Carl ? Sans déconner, pas possible !

— Et pourtant...

— On t'a collé en taule à Jésusland, bordel. C'est Di Palma qui nous l'a dit. Pouvoirs spéciaux invoqués, détention indéfinie sans procès. Comment tu es sorti ?

— Je suis revenu de Mars, Battal. Tu pensais que Jésusland arriverait à me garder ?

— On sait jamais, mec. Ils ont un lourd passé avec ces conneries de détention indéfinie. Putains de Barbares !

De l'autre côté de la table, Sevgi Ertekin eut un hoquet de rire. Carl lui lança un regard interrogateur. Elle haussa les épaules et sirota son café.

— Alors, qu'est-ce que tu branles à Istanbul ? Tu viens nous rendre visite ?

— Je crois que je n'aurai pas le temps, Battal. Mais dis-moi, j'espérais que tu pourrais me rendre service...

Quand il eut raccroché, Ertekin était encore vautrée en face de lui, et scrutait le fond de sa tasse de café. Il la regarda avec curiosité.

— C'était quoi, le problème ?

— Quel problème ?

Il imita son hoquet de rire.

— Ça.

— Ah. Oui. Eh bien, c'est amusant d'entendre un Turc parler de la barbarie des autres.

— En même temps, il parlait de Jésusland.

— Ouais, ouais. (Elle se leva.) Tu vois, Marsalis, mon père avait une bonne raison de quitter le pays. Son père et son oncle ont tous les deux été tués sur la place Taskim, parce que les célèbres militaires turcs avaient soudain décidé que la liberté de parole devenait un peu trop gênante. Vous, les Européens, vous vous croyez tellement supérieurs aux autres, avec vos sociétés

laïques, votre pouvoir mou et vos forces de sécurité douces dont personne n'aime parler. Mais au final...

— Au final, dit-il avec un peu de dureté parce que Battal était un de ses rares amis, la Turquie est encore en un seul morceau. Ici aussi, ils avaient un élément religieux psychotique, et un problème avec le dogme patriotique acharné. Mais ils l'ont réglé. Ceux qui sont restés, ceux qui n'ont pas cédé devant l'idiotie fondamentaliste ou qui n'ont pas détalé pour un abri confortable ailleurs – au final, ils ont fait la différence, et ils ont tenu le pays.

— Ouais, avec un financement judicieux de la part de parties intéressées en Europe, il paraît.

— Rien de tout cela n'invalidant le fait que Jésusland est une putain de société barbare, d'où tu ne viens pas, de toute façon, alors *où tu veux en venir?* (Elle lui lança un regard noir. Il haussa les épaules.) Écoute, moi aussi, j'ai mal à la tête, d'accord ? Discute un peu avec Battal quand il arrivera. C'est lui qui m'a donné des cours sur l'histoire du coin. Ce type enseignait en prison, avant. Il connaît son sujet. Il a écrit sa thèse de doctorat sur la Turquie et les anciens États-Unis, et les points communs – plus nombreux qu'on le pense. Parle-lui.

— Tu penses qu'il va venir ici ?

— Si Névant accepte de me parler, il lui faudra une escorte. Et je n'imagine pas Battal rater une chance de voir ses amis de la maison de thé à Istanbul aux frais de quelqu'un d'autre. Ouais, il viendra.

Ertekin renifla.

— *Si* Névant accepte.

— Ne t'inquiète pas pour Névant. Le simple fait que je lui demande son aide suffira à le faire venir. Il sera trop heureux.

— À moins que ça l'amuse de te laisser dans la mouise.

— Peut-être. Mais il voudra voir ma tête, en personne. Et puis... (Carl écarta les mains, lui lança un sourire entendu.) Il y a une bonne chance pour que ce soit sa seule occasion de sortir du camp d'internement avant au moins dix ans.

Elle hocha lentement la tête, comme quelqu'un qui assimile un nouveau concept, le regard toujours sur son café. Il eut l'impression soudaine et dérangeante que la prise de conscience

d'Ertekin n'avait pas grand-chose à voir avec ce qu'il lui avait dit.

— Bien sûr, dit-elle. Aucun des deux n'a vraiment besoin de venir ici, n'est-ce pas ? On aurait pu aller les voir, non ? (Elle leva les yeux d'un coup vers son visage.) Dans le camp ?

Ce ne fut qu'un fragment de seconde, mais elle l'avait coincé.

— Oui, on aurait pu, répondit-il avec douceur. Mais on a tous les deux la gueule de bois, et j'aime bien la vue d'ici. Alors... pourquoi se fatiguer à y aller, s'il peut venir chez nous ?

Elle se leva et le regarda de haut.

— C'est ça.

Un instant, il crut qu'elle allait insister, mais elle sourit, hocha de nouveau la tête et le laissa assis dans la cuisine, parmi les souvenirs du camp et de ceux qu'il y avait traînés qui flottaient dans la brume de sa gueule de bois.

Il était encore assis là quand Névant appela.

26

— Tu savais que je viendrais, hein ?

— Ouais.

Névant tira sur sa cigarette, laissa la fumée s'élever de sa bouche et l'inspira par le nez.

— Mon cul, oui.

Carl haussa les épaules.

— Comme tu veux.

— Tu veux savoir pourquoi je suis là ?

— Bien sûr.

Le Français sourit et se pencha par-dessus la table, feignant d'échanger des confidences.

— Je suis venu te faire la peau, Marsouille.

Derrière la vitrine du restaurant, le soleil bleuissait et ensanglantait le ciel par-dessus la mer de Marmara. Nuage déchiré, tacheté de rouge. Carl riva son regard à celui de Névant.

— C'est original.

— Eh bien... (Névant se laissa aller sur sa chaise, regarda le plateau de la table.) Parfois, les vieilles raisons génétiques sont les meilleures, tu sais.

— C'est pour ça que tu avais essayé de convaincre Manco Bambaren de te loger chez lui ? Pour des raisons génétiques ?

— Si on veut. C'était une question de survie.

— Ouais, de survie dans le troupeau.

Névant leva les yeux. Carl vit le soubresaut d'une instruction de combat réprimée passer dans les nerfs d'un bras. Comme la plupart des treizes, le Français était physiquement puissant, large d'épaules et de poitrine, ses longs membres portant des muscles noueux, la tête carrée. Mais chez Névant, cette masse paraissait s'être flétrie pour n'être plus qu'un ressort de potentiel pâle et lycanthropique. Il avait perdu du poids depuis

la dernière fois où Carl l'avait vu, son nez et ses pommettes dessinaient des angles aigus sous sa chair. Les yeux gris-vert étrécis étaient nébuleux de rage, et le sourire vint au ralenti, un feulement silencieux. Il était rapide, à Arequipa, trois ans plus tôt – Carl l'avait battu grâce à sa maille, point. S'il se jetait par-dessus la table, ce serait fulgurant, comme une attaque de serpent.

— J'aime pas beaucoup ton blouson. C'est la dernière mode carcérale ?

Carl haussa les épaules.

— Un souvenir.

— C'est pas une excuse. Ça t'a coûté quoi ?

— Quatre mois, en gros.

Brève pause. Le Français haussa un sourcil.

— Tiens, tiens. Pourquoi, ta licence a expiré ?

— Non, elle tient encore.

— Tu fais toujours les mêmes saloperies, hein ? (Névant souffla une poumonnée de fumée sur la table.) Tu pourchasses toujours tes frères pour le pouvoir en place ?

— T'as fini, oui ?

— Tu sais, ce ne serait pas seulement pour moi, Marsouille.

— Pardon ?

— Si je te tuais. Ce ne serait pas seulement pour moi. Tu as un grand fan-club dans le camp. On ne peut pas leur en vouloir, hein ? Et s'ils apprenaient que je t'ai tué... (Névant bâilla et s'étira, libérant la tension de combat de son corps.) Eh bien, je n'aurais sans doute plus jamais besoin de m'acheter des cigarettes.

— Ils préféreraient me tuer eux-mêmes, à mon avis.

Le Français eut un geste vague de la main.

— Les limites de la vengeance. Ils ne peuvent pas tous te tuer, et coincés là où ils sont, peu auraient une occasion de le faire. On apprend une sorte de sagesse, dans les camps – on se contente de ce qu'on peut avoir, c'est mieux que rien.

— Je suis censé avoir des remords ?

Le sourire refit son apparition.

— Tes sentiments t'appartiennent, Marsouille. Tu peux t'y vautrer à loisir.

— Ils ont eu leur chance, Stéphane. Toi aussi. Tu aurais pu partir sur Mars.

— Ouais, apparemment, il n’y a pas que des caillasses rouges et des sas. J’ai vu les pubs en arrivant. (Névant heurta le verre de raki sur la table devant lui, du bout de l’ongle. Il n’y avait pas encore touché, ni au plateau de mézès entre les deux hommes.) Ça a l’air génial. Je ne comprends pas pourquoi tu es revenu.

— J’ai touché le gros lot.

— Ah oui, j’avais oublié ! C’est tellement bien sur Mars que les péquenauds achètent un ticket de loterie par mois pour voir s’ils ne peuvent pas se casser.

Carl haussa les épaules.

— Je n’ai pas dit que c’était le paradis. C’était une possibilité.

— Écoute, mon vieux. Toi, tu es rentré, et la raison de ce retour, c’est que la vie sur Mars, ça pue la chiasse. (Névant lui souffla encore sa fumée au nez.) Tout le monde n’a pas besoin d’y mettre les pieds pour s’en rendre compte.

— Tu faisais des plans pour passer le reste de ta vie sur l’Altiplano quand je t’ai coincé. C’est comme Mars, avec plus de gravité.

Névant sourit.

— Si tu le dis.

— Pourquoi je te mentirais ?

Dehors, les lampadaires s’allumaient le long de la promenade maritime. Sevgi Ertekin était assise avec Battal Yavuz sur des tabourets hauts, à un étal de *sahlep* une dizaine de mètres plus loin. Ils sirotaient leur boisson entre leurs mains en coupe, et paraissaient bien s’entendre. Névant les désigna d’un mouvement de la tête.

— C’est qui, au fait ?

— Non, je ne suis pas sa partenaire. (Sevgi s’efforça de garder une voix neutre.) C’est un arrangement strictement temporaire.

— OK, désolé. Au temps pour moi. Mais vous avez l’air, enfin...

— L’air quoi ?

Yavuz haussa les épaules.

— Liés, je dirais. C'est bizarre, pour Marsalis. Même pour un treize, il est plutôt renfermé. Et ce n'est pas facile de s'approcher de ces mecs-là, même des plus ouverts.

— Tu m'étonnes.

— Ouais. Je ne veux pas parler comme ces connards de la Pureté humaine, hein, mais je travaille dans les camps depuis presque dix ans, et je dois dire que les variantes treizes sont ce qu'on verra de plus proche d'une race extraterrestre.

— J'ai déjà entendu dire la même chose à propos des femmes.

— Ouais, certains hommes disent ça.

Yavuz sirota son *sahlep* et sourit. Sa silhouette joviale se découpait dans la pénombre du soir et les lumières jaunes de l'étal. Le col de son blouson encadrait un visage bronzé et bien nourri, et il arborait une petite bedaine assumée sous son sweater.

— Naturellement. Vu comment les gens comme toi sont câblés, par rapport à nous.

— Les gens comme moi ?

— Je plaisante, bien sûr. Mais ces deux-là... (Yavuz pointa un pouce nonchalant vers l'intérieur éclairé du restaurant et les deux hommes face à face derrière la vitrine)... sont aussi différents de nous que les câblages génétiques masculin et féminin entre eux.

— Un peu plus proches des *gens comme toi*, pourtant, rectifia Sevgi d'un ton amer. Non ?

Yavuz gloussa.

— Pas faux. Par leur chimie de testostérone, leur prédisposition aux actes violents et leur suspension de l'empathie essentielle, oui, sans doute. Ils sont plus masculins que féminins, bien sûr. Mais personne n'a jamais essayé de construire une treize. Une *femme* treize.

— À notre connaissance.

— À notre connaissance, répéta-t-il avec un soupir. D'après ce que j'ai compris, la prédisposition à la violence et la suspension de l'empathie étaient exactement les caractéristiques que les chercheurs comptaient développer. Pas étonnant qu'ils aient choisi un modèle masculin.

Pendant un instant, il regarda la mer, par-dessus l'épaule d'Ertekin.

— Parfois, dit-il, ça me fait honte d'être un homme.

Sevgi changea de position sur son tabouret, mal à l'aise. Elle tourna la tasse de *sahlep* entre ses mains. Ils parlaient tous les deux turc, et elle sentait que le manque de pratique l'avait rendue un peu hésitante. Et, pour une raison quelconque, une association peut-être avec une bêtise d'enfant et la gronderie qui avait suivi, cette expression turque – « ça me fait honte » – prêta une force obscure aux propos de Yavuz. Elle sentit ses joues s'échauffer contre l'air frais.

— Après tout..., reprit-il toujours sans la regarder, on indexe le degré de civilisation d'une nation par le niveau de participation féminine dont elle jouit. Nous craignons les sociétés où les femmes n'ont toujours aucun pouvoir, et à juste titre. En enquêtant sur les crimes violents, nous supposons, correctement, que le criminel sera plus vraisemblablement un homme. Nous utilisons la domination sociale masculine comme prédiction de problèmes, de souffrances, parce que quand on réfléchit un peu, le problème, ce sont les hommes.

Les yeux de Sevgi se posèrent sur la vitrine du restaurant. Stéphane Névant était penché au-dessus de la table, gesticulait, parlait avec intensité. Marsalis le regardait d'un air impassible, accoudé au dossier de sa chaise, la tête légèrement penchée sur le côté. La même intensité paraissait crépiter entre les deux hommes, malgré la différence de leurs attitudes. La même impression de force brute. Il était difficile de les imaginer évoquant leur honte. À propos de quoi que ce soit.

Au plus profond de l'estomac, malgré elle, quelque chose se réchauffa et glissa. Elle sentit ses joues rougir de nouveau, davantage. Elle s'éclaircit la voix.

— Je pense qu'il y a une autre façon de considérer la chose, dit-elle rapidement. À New York, j'ai une amie, Meltem, qui est imam. Elle dit que c'est une question d'étapes dans l'évolution sociale. Tu es musulman, non ?

Yavuz la regarda avec un sourire canaille.

— En théorie.

— Eh bien, Meltem est turque aussi, turco-américaine, je veux dire, et elle est croyante, bien sûr, mais...

— Ouais, souffla Yavuz. C'est un des risques du métier, j'imagine.

Elle rit.

— C'est ça. Mais c'est une soufi féministe. Elle a étudié auprès de Nazli Valipour à Ahvaz, avant la répression. Tu as entendu parler de l'école de Rabiah ?

L'homme devant elle hocha la tête.

— J'ai lu quelque chose sur le sujet. C'est le truc d'Ibn Idris, c'est ça ? Il remet en question toute autorité postérieure au Prophète.

— Eh bien, Valipour cite Idris, oui, mais en fait elle retrace une ligne jusqu'à Rabiah Basri, et elle avance que l'interprétation par Basri des devoirs religieux purement comme un amour religieux, est, euh, tu vois... la compréhension proto-féministe typique de l'islam.

Puis elle se tut, soudain timide. À New York, elle ne parlait jamais de ces trucs-là. Elle mettait rarement les pieds à la mosquée ; elle avait toujours autre chose à faire. Ses conversations avec Meltem s'étaient arrêtées peu après la mort d'Ethan. Elle était trop en colère, contre un Dieu en qui elle n'était plus certaine de croire, et contre son absence notoire aux côtés de tous ceux qui avaient le tort de prendre son parti.

Mais Battal Yavuz sourit et sirota son *sahlep*.

— OK, c'est une approche intéressante. Et comment ton imam fait-elle coïncider son féminisme islamique avec tous ces textes mal pratiques dans les *hadiths* et le Livre ?

Sevgi fronça les sourcils, ralliant son turc branlant.

— Eh bien, ce sont des cycles, tu vois. La façon dont on voit ça dans un contexte historique, le cycle masculin de la civilisation devait forcément arriver en premier, parce qu'il n'y avait que la force masculine pour créer une civilisation. Pour avoir la loi, l'art et la science, il faut des sociétés agraires et une classe non ouvrière qui peut développer tout ça. Mais ce genre de société doit être appliqué de force, et assez brutalement d'après notre façon de voir actuelle.

— Exact. (Yavuz désigna les deux treizes dans la vitrine du restaurant.) Pour commencer, il faudrait éliminer tous ces mecs.

— C'est le client. (Carl prit une fourchette et attaqua une tranche d'aubergine sur le plateau de mézès.) On mange ?

Une dernière et profonde bouffée de cigarette, sourcils haussés. Névant éteignit son mégot.

— Tu fais dans l'indépendant, maintenant ?

— Depuis toujours, Stéphane. L'UNGLA possède ma licence, mais ils ne m'appellent que quand ils ont besoin de moi. Le reste du temps, il faut que je mange, comme tout le monde.

— Alors que me veut « le client » ?

— On remonte des connexions avec une *familia andina*. J'essaie de faire sauter un réseau de Marstech dans les camps d'induction.

— Et il y aurait une raison pour que je t'aide ?

— À part le fait que Manco Bambaren t'a vendu il y a trois ans, ce qui m'a permis de te mettre la main dessus ? Non, aucune. Je t'ai toujours pris pour un mec pas rancunier.

Névant eut un bref rictus.

— Ouais, *tayta* Manco m'a vendu. Mais c'est toi qui es venu me serrer.

— Tu as raison, autant accuser le messenger.

— Oh que oui.

Carl se servit encore un peu de mézès.

— Tu pensais vraiment qu'un parrain au rabais, avec des illusions d'ethnicité, allait s'opposer à l'UNGLA pour tes beaux yeux ? Tu étais vraiment désespéré au point de croire que tu avais trouvé une planque, Stéphane ? Manco n'est pas devenu *tayta* par hasard, ni par charité humaine.

— Qu'est-ce que tu en sais, Marsouille ? Si je me rappelle bien, la plupart du temps, tu étais en mission de pacification urbaine au Proche-Orient.

— Je sais bi...

— Tu sais qu'on trouve encore des alliances de seigneurs de guerre en Asie centrale, que j'ai construites à partir de rien en

87 ? Tu sais combien de ces présidents fantoches que tu vois la ramener sur Al Djazira j'ai aidé à mettre en place ?

Carl haussa les épaules.

— Si ça marche en Asie centrale, ça ne veut pas dire que ça marchera en Amérique du Sud. C'est un autre continent, Stéphane.

— Ouais, et un tout autre enjeu. (Névant secoua son paquet pour en tirer une autre cigarette. Il se la coinça à la commissure des lèvres, l'alluma en tirant dessus et haussa les sourcils.) Tu en veux une ?

— Je mange.

— Comme tu veux. (Il se pencha en avant, souffla sa fumée vers Marsalis et sourit.) Tu vois, les *familias* n'ont rien à voir avec ces enfoirés de seigneurs de guerre. Les seigneurs de guerre veulent la même chose que n'importe quel politicien toutou – la légitimité, la reconnaissance, et le respect du reste du troupeau. Tout le toutim officiel.

Carl hocha la tête en mâchant. Névant lui avait donné à peu près le même cours trois ans plus tôt, pendant qu'ils attendaient que les paperasses soient finalisées pour pouvoir emmener le Français depuis Lima, menotté. Mais Carl était tout disposé à écouter Névant pérorer. C'était sa meilleure chance d'apprendre quelque chose d'utile.

— Donc, en général, on a un vide sans légalité et quelques connards qui se battent pour apposer leur marque sur un ordre nouveau et monter dans la limousine de tête. Mais avec les *familias*, ce ne sera jamais comme ça. Il y a déjà une structure en place, et elle est pleine de connards légitimés, de *criollos* blancs et d'*indigenas* apprivoisés qui sont là pour la forme, des gens qui ont l'armée, le parlement, les banques, les propriétaires terriens et tous ces trucs dans la poche. Les *familias* n'ont aucune chance d'entrer ; il ne leur reste que le crime et ce léger écho de doléances ethniques. (Névant posa la main en corolle autour de son oreille.) Et l'écho s'estompe, mec. LINCOLN a envoyé tellement d'indigènes de l'Altiplano sur Mars ces cinquante dernières années, investi tellement d'argent dans la région, que les *familias* ont beaucoup plus de mal qu'avant à recruter. Le seul endroit où elles sont assez fortes,

c'est parmi les populations des ghettos de la République. Les autres s'en foutent, maintenant. Plus personne n'a peur d'elles.

— Et toi, tu allais ramener cette peur.

Encore de la fumée, qui monte en volutes. Névant se cache à moitié derrière.

— Il faut jouer avec les atouts qu'on a. Tout le monde a peur des treizes.

— Ouais, enfin, tout le monde aurait peur s'ils n'étaient pas tous enfermés.

Le Français sourit.

— Dans tes rêves.

— Oh, allez... (Carl eut un geste de la fourchette.) On en a quelques dizaines en liberté, au maximum.

— Aucune importance, Marsouille. Aucune.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui est important, alors ?

Névant joua avec les couverts de son côté de la table, les effleurant avec les doigts de la main droite.

— Ce qui est important, c'est qu'on existe. On est la cible parfaite des atavismes de peur hérités de l'époque où ils nous ont éliminés, la première fois. Depuis, ils n'ont pas arrêté de chercher des sorcières et des monstres. Et maintenant, on est de retour.

— D'accord, donc la force masculine et la hiérarchie figent la race humaine en un ordre social cohérent, éliminent les pires éléments incontrôlables et érigent une base stable pour que des milliers d'années plus tard, les principes féminins puissent émerger pour gouverner avec un minimum de décence civilisée. C'est la position de ton imam ?

Sevgi hochala tête.

— C'est aussi celle de Valipour, en gros. Et c'est une bonne position soufi, pour la raison que cela représente une révélation continue.

— Mais ça explique aussi le contrecoup, hein. (Yavuz sourit.) « Merci les mecs, vous avez fait un superboulot, vu les limites de votre sexe, mais maintenant on s'occupe de tout. » Difficile d'imaginer les *shahuda* acceptant sans broncher.

— Eh bien... (Elle haussa les épaules.) C'est clair, ils l'ont mal pris.

— Ouais, je me rappelle les manifestations ici, qui scandaient dans les rues quand j'étais gamin. (Yavuz mit une note tendue et traînante dans sa voix.) « Les hommes ont l'autorité sur les femmes parce qu'Allah a créé l'un pour qu'il domine l'autre. » Et ainsi de suite.

Sevgi gloussa.

— Ces vieilles conneries.

— Ces vieilles conneries, si je me souviens bien, c'est le Coran. Le Coran ne fait pas partie de l'islam, à New York ?

— Très drôle. Le contexte historique ne fait pas partie de la réflexion intelligente, ici ?

Retour du sourire espiègle. Yavuz paraissait se remettre rapidement de sa soudaine attaque de honte masculine.

— Par ici, si, bien sûr. Mais pas besoin de descendre très loin au Sud-Est pour que la pensée intelligente humaine soit sévèrement mal vue. D'ailleurs, d'après ce que je sais, on rencontre le même genre de problème si on descend un peu au sud-ouest de New York.

Elle rit.

— Très juste. Marsalis m'a dit que tu avais écrit une thèse là-dessus. Les similitudes entre les États-Unis avant la Sécession et la Turquie, je crois ?

— « *Parallèles psychologiques dans les nationalismes américain et turc* », cita Yavuz avec une fausse fierté sapée par un geste modeste. Rien n'est jamais si simple, bien sûr, mais les points communs étaient très nombreux. Deux gros nationalismes forts en gueule fondés sur un terreau culturel très peu profond. Deux sociétés constitutionnellement laïques harcelées par un fondamentalisme rancunier. Toutes deux avec un fossé culturel massif entre les sociétés urbaine et rurale. Toutes deux mal à l'aise devant les Nouvelles Mathématiques, essayant de repousser les virilicides avec des lois draconiennes sur les drogues et en se berçant d'illusions. Ce pays aurait pu se retrouver coupé en deux, comme les États-Unis, sans les Européens qui manipulaient les choses en coulisses.

— Ça n'a pas l'air de te faire plaisir.

Le Turc soupira.

— Ouais, je sais. Ça devrait, pourtant. Je ne voudrais pas que les *shahuda* se retrouvent à patrouiller ici pour lapider mes filles si elles sortent sans chaperon ou dénudent plus de peau qu'un cadavre dans son linceul. Mais ce n'est pas rigolo, non plus, de savoir que tout ton pays sert de cour de récré à une poignée d'ex-impérialistes cyniques possédés par la folie des grandeurs.

— Eh, on dirait presque un patriote.

— Non, non. (Il secoua la tête, sombre.) Carl t'a dit que j'enseignais en prison avant de bosser dans les camps ?

— Il me l'a dit, oui.

— Eh bien, on voit des trucs vraiment déplaisants, dans le système pénal turc. J'ai rencontré trop de prisonniers politiques portant des stigmates de torture pour rester patriote. À mon avis, toute personne fière de son pays est soit une brute, soit quelqu'un qui ne connaît rien à l'Histoire.

— Ça me plaît bien, ça. (Sevgi sourit dans son *sahlep*.) Tu penses que les États-Unis auraient pu tenir comme la Turquie, alors ? S'il y avait eu une force extérieure pour appliquer la pression nécessaire ?

— Pas forcément, non. (Yavuz parut inexplicablement triste de dire cela.) Il y a toute l'histoire des droits des États, qu'on n'a jamais eus. Deux siècles de ressentiment du Sud et d'abrasion culturelle, de fureur religieuse, de tensions raciales. Ce sont des fissures assez profondes. Plus les lois antidrogues, qui empêchaient le virilicide de dégager le terrain autant qu'ailleurs.

Il posa sa tasse de *sahlep* sur le comptoir, et tendit ses paumes ouvertes vers l'objet, comme en invocation.

— Mais de toute façon, c'est purement académique. Parce qu'il n'y a jamais eu de force extérieure assez grosse pour vous obliger à être sages ; LINCOLN n'existait pas en tant que tel à l'époque, les Nations unies étaient encore un tigre de papier qui essayait de se trouver des griffes et les Chinois n'en avaient rien à carrer. Les intérêts privés domestiques se comportaient tous comme des brigands, ils voulaient simplement les ressources et la main-d'œuvre les moins chères possibles, aussi longtemps

que possible. On avait le lobby environnemental qui criait, la fièvre de Zhang qui terrorisait toute la population asiatique. Les intérêts commerciaux de la Bordure pacifique n'avaient pas envie de se battre : ils débarquaient et ils faisaient leur offre ; et à peu près tout le monde sur la côte ouest poussait un soupir de soulagement quand ça arrivait. Los Angeles est partie en premier, pour goûter l'eau, puis toute la côte a plongé à sa suite.

Sevgi hocha la tête. Quelque part, dans une boîte au-dessus d'une armoire, elle avait encore une réplique du parchemin de la charte du port franc d'Angelina. Murat la lui avait rapportée d'une conférence médicale sur la côte ouest à l'époque où elle était encore à l'école primaire. Comme la plupart des immigrants de première génération qui ont réussi la transition, il se passionnait pour son pays adoptif, même s'il s'était fracturé devant lui pratiquement à sa descente de l'avion.

— Ouais, dit-elle d'une voix presque blanche. Et tout ce que la côte ouest peut faire...

Yavuz eut un hochement de tête professoral.

— Exactement. Les États du Nord-Est profitent de ce précédent et s'en vont aussi. Et de tous les côtés, la rhétorique a été tellement avivée que plus personne ne peut calmer le jeu. C'est l'impasse masculine classique. L'honneur est satisfait, et tout le monde perd. Un cas d'école. Tu as déjà lu Mariela Groombridge ? *États d'évolution* ?

Elle secoua la tête.

— Tu devrais. Elle est excellente. Elle enseignait à l'université du Texas avant qu'on l'en chasse pour avoir signé une pétition anticréationniste. Elle est à Vienne, maintenant. En gros, elle avance que la Sécession était l'exemple d'un État-nation qui disparaît parce qu'il n'a pas su s'adapter. L'Amérique ne pouvait pas faire face à la modernité, et elle est morte du choc, déchirée par des entités plus adaptables. Même si je pense qu'elle tourne autour du pot quant à la vraie raison de la mort de l'Amérique.

— C'est-à-dire ?

Yavuz haussa les épaules.

— La peur.

— C'est un pouvoir qui dépasse les chiffres. (Névant n'avait toujours pas touché à ses mézès, mais il avait avalé quelques doigts de raki. Il ricana.) Tu crois que les toutous en ont quelque chose à branler, des *faits*? Des statistiques et des études formelles? C'est le réflexe, mec. C'est pour ça que les gens comme eux vivent et respirent. Il y a des monstres, le mal existe vraiment, et il rôde tout près, *dans le noir*. *Oooouh!* Tu sais, quelques années avant que je parte pour le Pérou, Manco faisait courir la rumeur qu'il employait des *pistacos*. Pour se venger des coups qu'on lui avait portés dans la guerre, en 03.

Carl hocha la tête. Sur Mars, il avait vu des *familias* utiliser la même dynamique parmi les ouvriers les moins éduqués de l'Uplands Initiative. On lui avait même proposé un poste de *pistaco*, deux ou trois fois, malgré sa peau tout sauf pâle.

— Du moment que ça marche, hein...

— Ouais, ouais. Ça a marché un moment. (Névant eut un gloussement écoeuré et prit une autre gorgée de raki.) Manco était tellement content de lui, il n'a pas vu le plan s'écrouler quand un de ses *pistacos* a raté son coup. Je lui avais dit – vu ce que j'avais imaginé, il aurait pu avoir son monstre pour de vrai. Des vrais monstres génétiques qui feraient son sale boulot. Ça aurait fait peur à tout le monde, pas seulement aux illettrés. Imagine ce qui se serait passé si on l'avait su... « Si vous défiez les *familias*, elles vous envoient un putain de *treize* aux basques. »

— Toujours en supposant que toi et ta future armée de treizes auriez été plus efficaces que les faux de *tayta Manco*.

Névant le regarda d'un air triste.

— Tu t'es souvent fait battre par un humain normal, toi?

— Non. Mais comme tu viens de me le dire, ce ne sont pas les faits qui impressionnent les humains. Manco n'avait peut-être pas besoin d'une vraie menace. Ou au moins, pas assez pour faire ami-ami avec une bande de trifouillés.

— Il n'avait pas de mal à faire ami-ami avec cette pute hibern de Jurgens, dit Névant avec amertume. Marrant comme on peut abandonner ses préjugés quand ils sont masqués par une bonne paire de nichons.

— Greta Jurgens ? (Carl appela un vague souvenir d'une blonde alanguie aux yeux gris, dans une de ses enquêtes sur Névant, trois ans plus tôt. Elle s'occupait d'une société-écran pour Manco à Arequipa.) C'était une hibernoïde ?

— Ouais. Pourquoi ?

Carl haussa les épaules.

— Comme ça. Mais vu ce que Manco pense des trifouillés, c'est bizarre qu'il en ait toléré une aussi haut placée chez lui.

— Comme je t'ai dit, avec des seins pareils... Et ce cul... Et puis, si ça se trouve, les hibern peuvent faire des trucs de malades qu'on ne peut pas demander à une humaine normale.

Carl sirota son verre, secoua la tête.

— Non, ça, c'est les bonobos. Et même pour elles, c'est des conneries. De toute façon, si Manco voulait ce genre de délire, il pouvait aller à Lima et choisir dans n'importe quel bordel de trifouillées. Allez, ça tient pas.

— Alors, peut-être qu'il y a différents types de trifouillés. (La lèvre de Névant se releva.) Quelqu'un dont les parties rigolotes sont recroquevillées et dorment par tranches de quatre mois, ça fait peur à personne. Ça menace pas beaucoup la virilité, ça. Il n'y a que les gens comme nous qui se font enfermer et qui n'ont pas le droit de se reproduire.

Carl regarda les couverts sur la table. Il hocha la tête, un peu triste.

— Les gens comme *toi*. Ils enferment les gens comme *toi*, Stéphane. Moi, j'ai une licence.

— Une laisse, tu veux dire.

— Appelle ça comme tu veux. On ne peut pas revenir vingt mille ans en arrière, Stéphane.

Névant dégaina de nouveau son sourire de loup.

— Tu es sûr ?

— Tu vois, autrefois, disait Yavuz, la peur était une force unificatrice. À l'époque, on pouvait écrire une chanson de country sur la xénophobie. C'est le vieux modèle, la nation est une forteresse. Mais dans un monde qui repose sur l'interdépendance et le commerce mondial, la forteresse devient une prison. Une fois ce système-là en place, les tendances

xénophobes deviennent un handicap. Une caractéristique non adaptative, pour reprendre les termes de Groombridge. Elle cite...

Un peu plus loin sur la promenade, un bruit de verre brisé. Sevgi se retourna d'un bloc, à temps pour voir la vitrine du restaurant éclater vers l'extérieur sous l'impact de deux corps emmêlés. Quelqu'un hurla.

— Ah, putain !

Elle tâtonna pour trouver le pistolet qu'elle n'avait pas le droit de porter ici, ses doigts aveugles enregistrant son absence avant sa conscience. Elle se releva d'un bond – le tabouret vacilla et bascula, elle l'entendit tomber avec un éclat de métal – et se lança vers le combat. Yavuz était à côté d'elle, brandissant un pistolet autorisé...

Le treize blême avait coincé Marsalis au sol. Son bras se leva, quelque chose dans la main, frappa vers le bas. Marsalis parvint à se détourner, et un mouvement de ses jambes changea l'équilibre du combat. Névant recula, secouant une main qui avait dû frapper le béton avec une force mortelle et briser des os. Il essayait de coincer le Noir avec l'autre bras, mais la prise ne tenait pas. Marsalis glissait de côté par degrés, et son épaule se dégagea. Sa main battit, empoigna, tira le Français vers lui. Son torse se releva brusquement, pour porter un coup de tête contre le visage de Névant. Sevgi entendit le bruit, et ses dents se crispèrent.

Ils arrivèrent.

— Ça suffit, enculé, cria Yavuz en anglais d'une voix rauque de surprise et en brandissant son pistolet dans l'oreille de Névant. Fini de jouer.

Névant chancela, une main contre le visage, le sang gouttant entre ses doigts depuis un nez qui devait être cassé. Il toussait, respirait avec un bruit de bulles, mais derrière tout ça montait un rire. Marsalis grogna et se dégagea de sous son adversaire, replia une jambe et écarta Névant avec le genou. Celui-ci tomba à moitié, sans lâcher son visage. Ni cesser de rire. La main qu'il utilisait était celle qu'il venait de briser sur le béton.

— Il faudra... (il inspira, avec un bruit humide)... que je m'achète mes cigarettes moi-même, finalement.

— On dirait, oui.

Marsalis se releva, d'un mouvement fluide. Il examinait son corps à la recherche de coupures.

— Je t'avais prévenu.

— Ouais, et tu as foiré ton empalmage de couteau, quelque chose de sévère.

Le Noir semblait absent. Il tourna la main droite avec un froncement de sourcils, et Sevgi vit des traits de sang dans la paume. Marsalis leva la main au niveau de son visage, tourna la paume vers l'extérieur et retroussa sa manche. Il grimaça. Il y avait une longue coupure, et une fine aiguille de verre plantée vers la base de sa paume.

— Ne bouge pas, *connard*, répéta Yavuz à Névant sans que le canon de son pistolet s'éloigne du front du treize pâle. Tu restes assis et tu ne *fais pas un geste*.

De sa main libre, il tira un téléphone portable de son blouson et appuya sur un raccourci de numérotation rapide. Derrière, dans la caverne créée par le trou dans la vitrine, des gens observaient les chaises et la table renversées. Les serveurs hésitaient à s'approcher. Un gros éclat triangulaire encore accroché en haut de la vitrine chuta enfin, se brisant mollement en trois.

Au sommet du fragment le plus fin, comme indiqué par une flèche en verre, Sevgi vit l'éclat du couteau, là où Névant l'avait lâché. Les paroles que les deux treizes venaient d'échanger la rattrapèrent. Elle regarda Marsalis.

— Tu... *savais* qu'il allait faire ça ?

Le Noir pinça le verre entre l'index et le pouce et tira doucement jusqu'à arracher l'écharde de verre. Il la tourna entre ses doigts avec curiosité, puis la lâcha.

— Eh bien... (Il serra deux ou trois fois sa main blessée et grimaça de nouveau.) Il y avait toujours un risque qu'il succombe à la génétique, oui.

— Tu nous as dit que vous étiez amis.

Un gloussement étranglé de la part de Névant, adossé contre la deuxième vitrine, intacte celle-là. Marsalis regarda Sevgi sans ciller par-dessus sa blessure.

— Je crois que j'ai dit qu'on s'entendait bien.

Sevgi prit conscience du battement dans sa poitrine et ses tempes. Elle prit une grande inspiration, se redressa. Eut un geste ample pour désigner les dégâts.

— Et ça, c'est un signe de bonne entente ?

Marsalis haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? On est câblés comme ça.

Par terre, Névant gloussa de nouveau, derrière le sang et les os brisés.

Il fallait lui recoller la main, et il restait des fragments de verre dans la blessure. Il attendit dans une unité médicale des Nations unies de Fenerbahce qu'un infirmier vienne le nettoyer. L'éclat des plafonniers était aveuglant et – détail dont il se serait bien passé – un écran dans le coin affichait un agrandissement microscopique de la blessure pendant qu'on la traitait. Carl regardait obstinément ailleurs.

Ertekin aurait préféré les installations de LINCOLN, situé sur le côté européen, mais l'hôpital des Nations unies était beaucoup plus près. Il leur avait fallu moins de cinq minutes en taxi pour l'atteindre – pour échanger la promenade ensanglantée et la foule massée et curieuse contre les rues résidentielles de Fenerbahce et les lampes fanal devant la façade nanobât modeste de l'hôpital. À présent, Ertekin était repartie un peu plus loin dans le couloir avec Battal Yavuz et Névant, pour faire traiter les blessures du Français. Carl supposait qu'elle voulait entendre sa version de l'histoire. Il estima aussi qu'elle se sentait un peu engourdie par l'action, et ne pouvait pas lui en vouloir. La tension de la rencontre avec Névant traînait encore dans son sang, plus qu'il le montrait.

La porte s'ouvrit et un Turc en costume entra en bâillant. Cheveux grisonnants et moustache en brosse assortie, menton gris ardoise pas tout à fait rasé de frais. Le costume était coûteux et accompagné d'une cravate en soie bien nouée. Seuls les yeux encore bouffis de sommeil et le bâillement suggéraient le lit dont on l'avait tiré d'un coup de fil. Le regard endormi jaugea Carl un instant, puis le nouveau venu murmura quelque chose à l'infirmier, qui posa immédiatement ses outils à microcam et s'excusa. La porte se referma en silence derrière lui. Carl haussa un sourcil.

— Il va falloir que je paie tout ça ?

Le Turc eut l'obligeance de sourire.

— Très amusant, monsieur Marsalis. Bien sûr, en tant qu'expert-comptable de l'UNGLA, vous bénéficiez d'une assurance santé auprès de nos installations. Là n'est pas la raison de ma présence. (Il s'avança et tendit la main.) Je suis Mehmet Tuzcu, liaison spéciale UNGLA.

Carl serra la main, en ménageant sa blessure. Il resta assis.

— Et que puis-je pour vous, *Mehmet bey* ?

— Votre escorte de l'Initiative coloniale se trouve à l'étage supérieur. (Le regard de Tuzcu se leva vers le plafond.) Un véhicule vous attend dans la rue, à l'arrière de ce bâtiment. Nous partirons par le monte-charge, discrètement. Nous pouvons vous trouver une suborbitale en partance pour Londres dans la demi-heure, mais... (un coup d'œil à une lourde montre en acier) ...il faudra faire vite.

— Vous venez... me sauver ?

— Si vous voulez. (Retour du sourire patient.) On vous attendait à New York, mais les événements se sont précipités. À présent, nous devons...

— Je... (Carl eut un geste de sa main presque réparée) je n'ai pas vraiment besoin qu'on vienne à mon secours. LINCOLN ne me retient pas par la contrainte.

Le sourire pâlit.

— Néanmoins, vous participez à une opération de récupération non autorisée. LINCOLN enfreint les Accords de Munich en vous employant pour cela.

— Je le lui dirai.

Tuzcu fronça les sourcils.

— Vous refusez de m'accompagner ?

— Ouais.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

Tu peux toujours, fut-il tenté de répondre. Je me pose la même question, et je n'ai toujours pas de réponse intelligente.

— Vous connaissez Gianfranco Di Palma ?

Les yeux de Tuzcu étaient prudents.

— Oui. J'ai rencontré le signor Di Palma plusieurs fois.

— Une sale petite crotte, hein ?

— Où voulez-vous en venir, je vous prie ?

— Vous me demandiez une raison. Dites à Di Palma que c'est ce qui arrive quand on emploie des agents sur une base de pas de capture/pas de prime et avec un délai de trois mois sur les remboursements de frais. Ils commencent à avoir des problèmes de loyauté.

L'homme de l'UNGLA hésita. Il regarda la porte. Carl se leva.

— Ne faisons rien d'inconsidéré, Mehmet, dit-il d'un ton détendu.

Sevgi le trouva plus tard, assis dans la salle d'attente du rez-de-chaussée, à regarder un concert sans intérêt sur un écran en hauteur. Une fausse blonde sans voix paraissait sur la scène dans des vêtements qui n'étaient guère que des rubans déchirés, avec des postures et mouvements prévus pour exposer un maximum de peau. Une troupe de danseurs, des jeunes hommes et femmes, pareillement dévêtus, la suivent dans un écho corporel décérébré. La chanson continua, accompagnée par des instruments qu'on ne voyait nulle part.

— Ça te plaît ?

— C'est mieux que ce que je regardais avant. (Il regarda derrière Ertekin.) Qu'est-ce que tu as fait de Névant ?

— Il arrive.

— Super. (Les yeux de Marsalis se portèrent de nouveau sur l'écran.) Je dois reconnaître que vous êtes très forts pour ça.

— Vous ?

— Les humains. Regarde ça. (Il agita sa main gantée vers les images en couleurs.) Parfaitement synchrones. L'esprit grégaire. Pas étonnant que vous fassiez de si bons soldats.

— C'est un peu ironique, venant de toi, répondit-elle avec humeur. Avec les compliments du guerrier génétique parfait.

Il sourit.

— Ertekin, il ne faut pas croire tout ce qu'on dit aux infos.

L'ascenseur tinta, et Battal Yavuz en sortit, poussant Névant devant lui. Le treize pâle portait un masque de bandages sur le devant de son visage, et un autre pansement du même genre autour de sa main brisée. Il paraissait de bonne humeur.

— À un de ces quatre, dit-il à Marsalis en levant sa main blessée. Quand ce sera réparé, peut-être.

— Pas de problème. Tu sais où j'habite. Appelle-moi quand tu seras sorti.

Yavuz paraissait très gêné.

— Carl, je suis désolé. Si j'avais su qu'il préparait...

— Laisse, aucune importance. (Carl se leva et assena une claque sur l'épaule du Turc.) Merci d'être venu. Ça m'a fait plaisir de te voir.

Sevgi restait dans son champ de vision et surveillait Névant.

— Tu veux que je vous accompagne à l'héliport ? demanda-t-elle à Yavuz.

Il secoua la tête.

— Pas la peine.

— Mais si...

Marsalis sourit.

— Montre-lui ta cheville, Stéphane.

Comme s'ils partageaient tous une plaisanterie, le Français releva la jambe gauche de son pantalon. Serrée autour de son tibia, une fine bande de fibre noire et poreuse brillait. Guère plus grosse qu'une montre d'homme, avec une diode verte qui clignotait sans cesse d'un côté. Elle n'aurait pas dû être surprise mais sentit tout de même sa respiration se couper un instant.

— Restreinte d'excursion, dit Yavuz. Personne ne sort des camps sans en porter une. Stéphane ne me fera aucun ennui.

— Et s'il l'enlève ? Ou s'il la coupe ?

— C'est prévu pour, expliqua Névant d'un ton étrangement doux. Format piège à loup. À la moindre interférence, il se déclenche. Vous voulez savoir ce que ça fait ?

Elle le savait déjà. Les menottes pièges à loup avaient une longue histoire très déplaisante, aggravée par des souvenirs personnels. Des infos sur les prisonniers de guerre musulmans aux mains des Américains avaient suivi son père après son choix de destination d'émigration – son courrier les dernières semaines avant qu'ils quittent Istanbul pour de bon avait été émaillé de menaces de mort mal orthographiées. La controverse faisait rage dans les infos, un vitriol facile et violent autour du combat personnel de Murat contre sa culture et sa conscience – dans de nombreuses républiques islamiques autoproclamées, les puissances occidentales avaient recours à l'accusation de

crime de guerre, avec des détails sur les menottes modifiées utilisées pour les châtiments de la *shari'ah*. Cette contre-attaque avait tenu un moment, jusqu'à ce qu'on apprenne que c'étaient ces mêmes puissances qui avaient vendu la technologie aux puristes islamiques. Murat, retrouvant le goût de l'hypocrisie dans tous les fruits où il mordait, avait malgré tout abandonné la Turquie sans un regret.

Par la suite, comme s'il s'agissait d'une malédiction familiale, Sevgi avait à son tour rencontré les pièges à loup.

— Elle est flic, Stéphane, dit Marsalis derrière elle pour meubler son silence soudain. Je pense qu'elle a déjà fait connaissance avec, oui.

Elle était flic, mais tout juste, depuis moins de deux ans, quand elle avait *fait connaissance avec*. La police des polices était tombée sur le cent huitième comme une bombe, avait monté un dossier sur des détectives qui utilisaient ces menottes contre les suspects violents, apparemment – mais qui pourrait vraiment comprendre leur logique – pour leur faire peur et obtenir une confession utilisable. Pendant un interrogatoire, la pression était montée un peu trop haut. La jeune Sevgi Ertekin s'était retrouvée associée aux fautifs, puis rapidement innocentée. Elle dut tout de même faire le pied de grue à l'aube dans un champ du nord de l'État de New York, à regarder la brume se cramponner à l'herbe rase, en écoutant le bruit précis d'une pelleteuse mécanique et enfin, avec des haut-le-cœur quand le robot fouisseur avait gentiment exhumé trois cadavres vieux de neuf semaines, aux mains tranchées par les menottes.

Bienvenue au NYPD.

Petite consolation – « il faut voir les choses comme ça, Sev », avait suggéré un officier qui n'était pas impliqué à l'époque –, les menottes, depuis longtemps illégales dans l'Union, étaient arrivées clandestinement jusqu'au cent huitième via le beau-frère d'un des détectives condamnés, résident de Jésusland, un officier en retraite et fondateur d'un service de police privé en Alabama, où les forces de police de la République – évidemment – les utilisaient toujours largement malgré trois traités internationaux et une décision de tribunal fédéral que seul l'Illinois avait ratifiée.

« *Il faut voir les choses comme ça, Sev.* »

La police des polices avait reculé assez rapidement pour que l'officier Ertekin ne soit pas cataloguée comme collaboratrice. Encore mieux, l'équilibre exemplaire dont elle fit preuve, entre loyauté envers ses collègues et devoir envers sa vocation, avait attiré l'attention de ses supérieurs. Avec le temps, cela lui permit d'entrer à la criminelle.

« *Il faut voir les choses comme ça, Sev.* »

Les cadavres dans le champ ne manqueraient à personne – ils avaient tous les trois un casier de trafiquant sexuel de part et d'autre de la frontière pour avoir attiré des jeunes femmes de Jésusland dans la République en leur promettant un travail facile et lucratif dans les lumières de la grande ville, puis les avoir dressées à force de coups et de viols jusqu'à ce que la plupart aillent travailler, l'esprit brisé, à fournir des orifices aux hommes les moins riches de New York.

Comme on le lui conseillait, elle se cramponna à ces minuscules consolations. Tout ce printemps-là, elle « vit les choses comme ça », mais au final tout se résumait à la puanteur inoubliable de la chair humaine putréfiée au petit matin. Quelque chose avait changé en elle ce jour-là – elle en vit la conscience dans le regard de Murat quand elle était rentrée chez son père. À partir de ce jour-là, il n'avait plus essayé de la convaincre qu'il y avait de meilleures carrières que la police. Peut-être avait-il vu que si cette expérience ne l'avait pas fait démissionner, c'était que rien n'y parviendrait.

Névant laissa retomber la jambe de son pantalon, et elle revint au présent avec un clignement de paupières. Une bulle de silence éclata dans la salle d'attente.

— Je croyais qu'elles étaient illégales en Europe, dit-elle pour rompre ce silence.

— Sur les humains, oui, confirma Névant en lançant un regard à Marsalis. Mais avec les treizes, on n'est jamais trop prudent. Pas vrai, Marsouille ?

Le Noir haussa les épaules.

— Je dirais que ça dépend si le treize en question est intelligent ou pas.

Il regarda Yavuz emmener le Français et le remettre dans la voiture profilée des Nations unies sans un mot ou un geste. Son visage aurait pu être sculpté dans l'antracite. Ce ne fut qu'une fois le véhicule en mouvement qu'il regarda la troupe de danseurs devant lui. Et quelque chose changea dans les rides autour de ses yeux. Sevgi y lut du dégoût, mais elle n'aurait pas su dire avec certitude à qui il s'adressait. N'aurait pas su dire si Marsalis lui-même le savait.

Leur retour à l'appartement fut imprégné d'une sensation bizarre, l'impression qu'ils avaient quelque chose à y récupérer. Ils rentrèrent à pied, parce qu'il ne faisait pas vraiment froid et qu'il n'était pas très tard, et peut-être parce qu'ils avaient tous les deux besoin de cet espace et de ce temps. Ils se perdirent, ce qui ne les déranga ni l'un ni l'autre, et plutôt que d'utiliser l'holo directionnel de la clé, ils naviguèrent vaguement vers le quai, le suivirent d'aussi près que possible jusqu'à arriver au bout de Moda Caddesi, au sommet d'une pente légère mais longue qui descendait vers le pâté de maisons de LINCOLN. La colle sur la blessure de Carl le démangeait dans l'air frais.

À un moment, Ertekin lui posa la question évidente :

— Quand as-tu su qu'il allait te sauter dessus ?

Il haussa les épaules.

— Quand il me l'a annoncé. Quelques minutes après que Battal et toi nous avez laissés.

— Et ça ne t'a pas assez dérangé pour nous rappeler ?

— Si j'avais fait ça, il aurait mis les bouts tout de suite. Sans rien me dire.

Ils n'ajoutèrent rien avant un moment. Les appartements de Fenerbahce les dominaient de toute leur hauteur ; les balcons étaient lourds de feuillages, dont certains encore humides de leur arrosage récent. Un mur aveugle portait une représentation massive d'Atatürk, l'œil vif, le front clair et impérieux, la tête auréolée de la proclamation qu'il avait vue assez souvent lors de ses premières visites pour pouvoir la réciter au pied levé. « *Ne Mutlu Turkum Diyene* ». « Quelle joie de dire que je suis turc ». Quelqu'un avait gravi la façade, sans doute avec des gants

gecko, et avait peint à la bombe une bulle de dialogue façon bande dessinée, pleine de caractères qu'il ne savait pas lire.

— Ça dit quoi ? demanda-t-il.

Elle hésita avant de traduire :

— Euh... La calvitie précoce – un problème plus grave qu'on le croit.

Il regarda les cheveux déjà raréfiés du héros national et gloussa.

— Pas mal. Je m'attendais à un truc musulman.

Elle secoua la tête.

— Les fanatiques n'ont aucun sens de l'humour. Ils l'auraient juste dégradée.

— Et toi ?

— Ce n'est pas mon pays, affirma-t-elle d'un ton neutre.

Au balcon du deuxième étage devant eux, un vieil homme se pencha au milieu d'un nuage de fumée de pipe pour observer la rue. Carl croisa son regard quand ils passèrent en dessous, et le vieil homme le salua d'un hochement de tête aimable. Mais il était clair qu'il observait surtout la femme à côté de lui. Carl coula un regard vers elle, remarqua la ligne du nez et de la mâchoire d'Ertekin, ses cheveux emmêlés. Son regard glissa sur le renflement affiché de ses seins, qui écartaient les revers de son blouson.

— Et au fait, il t'a dit quelque chose d'utile, Névant, ou pas ?

Il ne savait pas si elle avait surpris son regard, mais elle parlait d'un ton rapide. Il reporta son attention sur le trottoir devant eux.

— Je ne sais pas trop, commença-t-il avec prudence. Je pense qu'il faut qu'on aille parler à Manco Bambaren.

— Au Pérou ?

— Eh bien, je doute qu'il accepte une invitation à New York. Alors oui, il faudra aller là-bas. Déjà, ça lui conviendra. C'est son territoire.

— C'est le tien aussi, non ? (Il crut la voir sourire.) Tu comptes me larguer dans l'Altiplano ?

— Si je devais te larguer, Ertekin, je l'aurais fait depuis un moment.

— Je sais. Je plaisantais.

— Ah.

Ils atteignirent le bout du pâté de maisons, tournèrent à gauche d'un même mouvement pour sortir d'un cul-de-sac évident. Il ne savait pas si c'était lui qui avait suivi son mouvement à elle, ou l'inverse. Cent mètres plus loin, la rue s'achevait par une pente raide et nue, avec des marches en evercrete blanc sale et une pancarte cryptique portant un seul mot, « Moda ». Ils grimpèrent dans un mutisme essoufflé.

— Cette entrave... (Elle s'arrêta au sommet pour reprendre sa respiration.) Tu savais que Névant la portait ?

— Je n'y avais pas vraiment réfléchi. (Il prit le temps d'y penser.) Ouais, je savais qu'elle serait là, j'imagine. C'est une procédure standard.

— Ça ne l'a pas empêché d'essayer de te tuer.

— Eh bien, ces machins sont lents à agir. Il faudrait sans doute une vingtaine de minutes pour lui couper complètement le pied. Bien sûr, j'aurais pu la toucher dans le combat, la déclencher, mais pendant que j'aurais perdu du temps à faire ça, ce vieux Stéphane m'aurait planté son couteau dans la colonne vertébrale. (Il s'arrêta, jouant le combat.) Ou dans l'œil.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Sa repartie était chargée d'une exaspération bouillante, d'une tension qui lui serra le ventre et infusa une tumescence lente et lancinante à la base de sa queue.

— Alors qu'est-ce que tu voulais dire ?

— Il savait qu'il aurait pu perdre un pied et se vider de son sang en essayant de s'enfuir, et il a quand même essayé de te tuer.

Il retint de justesse son commentaire – *Tu es sûre que tu es sortie avec un treize ? Un vrai de vrai ?* – et continua à marcher. De modestes peupliers de Virginie aux gènes rognés poussaient à intervalles réguliers depuis des carrés découpés dans le trottoir, le long de cette partie de Moda. Leurs branches filtraient la lumière des lampadaires, formant une mosaïque douce de lumière et d'ombre sous leurs pieds.

— Bon, dit-il à titre d'essai. Pour commencer, Stéphane Névant ne comptait pas s'enfuir. Il était venu me tuer, c'est tout. Nous, les « guerriers génétiques », comme tu dis, on est très

déterminés, pour ce genre de choses. S'il avait réussi à me dessouder, il se serait levé immédiatement, aussi calme qu'une ménagère de Jésusland, pendant que Battal et toi l'auriez maîtrisé, et il serait retourné avec plaisir dans le camp.

— Mais c'est complètement stupide !

— Vraiment ?

Cette fois, il s'arrêta sur le trottoir, se tourna vers elle. Il sentait son propre contrôle lui échapper, sentit que cela s'entendait dans sa voix, mais il ne savait pas à quel point cela venait de la conversation, de la moue d'Ertekin qui se tenait enveloppée de lumière et d'ombre, de ses cheveux emmêlés et de sa longue bouche mobile, du renflement de ses seins sous le sweater sombre, de ses hanches déjetées, de ses jambes gainées de jean, longues alors que ses bottes n'avaient pas de talon.

— C'est moi qui ai mis Névant dans ce camp. Il était dehors, et je l'ai fait enfermer, dans un endroit dont il ne sortira jamais autrement que menotté comme aujourd'hui. Il n'aura jamais d'enfants, ne couchera avec personne qui ne soit pas une pute payée par le camp ou une employée de l'UNGLA qui veut s'offrir un frisson. Il sait, à quelques milliers de kilomètres carrés près, exactement où il mourra. Réfléchis-y, et demande-toi si ça vaudrait le coup ou pas de perdre un pied – qui serait remplacé par une prothèse en biocarbone, de toute façon, selon les règles de l'internement – demande-toi si c'est ou non un prix tolérable pour éteindre la lumière dans les yeux du mec qui t'a fait enfermer.

— Et la mort, ce serait un prix acceptable ?

— Tu oublies qu'il n'y a pas de peine de mort en Europe, même pour les treizes.

— Je voulais dire que tu aurais pu le tuer.

Carl haussa les épaules.

— Oui. Tu oublies aussi que Névant était soldat. Tuer ou se faire tuer, c'est un peu son boulot.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Tu l'aurais tué ? Si on n'était pas intervenus ?

Il la regarda quelques instants puis, aussi rapide qu'en combat, s'avança et lui passa un bras autour de la taille. Elle glissa sur le trottoir, se pencha en arrière et leva une main aux

doigts longs. Un fragment de seconde, il crut qu'elle allait le frapper, puis les doigts se refermèrent sur le col de son blouson et elle attira le visage de Carl vers le sien. Elle lui mordit la bouche, l'ouvrit de force avec sa langue au goût de café. Elle eut un grognement bas et doux quand Carl moula sa main libre sur un de ses seins, et l'attira dans l'ombre de l'entrée de l'immeuble.

C'était comme la maille, une marée montante de sang et de muscles. Il lui arracha ses vêtements, fendit la fermeture statique du jean et le lui descendit sur les genoux, passa la main dans le slip en dentelle de coton qu'elle portait en dessous. Déjà moite, elle hoqueta sous cette caresse. De l'autre main, il releva le sweater au-dessus du renflement des seins et défit l'un des bonnets profilés. Le sein s'alourdit dans sa main. Il enfouit le visage dans cette chair, comme pour boire de l'eau dans sa main en coupe. Sa bouche aspira le téton, et le plaqua contre son palais. Dans le piège intime de sa culotte et de ses cuisses, il écartait les lèvres humides. Elle frissonna, saisit maladroitement la bosse dans le pantalon de Carl, finit par ouvrir sa ceinture à deux mains. Son membre s'en dégagait tout seul, pleinement dressé dans l'air frais. Elle rit, un éclat brusque et rauque, quand elle sentit la longueur de sa queue, la jugeant d'une caresse.

Quatre mois dans les prisons de Floride, sans une femme en vue. Il se sentit dévaler cette longue pente, força sa bouche à lâcher le sein avec un effort de volonté, laissa les doigts de son autre main où ils étaient et s'accroupit, essayant de lui retirer une botte. Elle comprit ce qu'il essayait de faire, rit de nouveau, secoua la jambe impatiemment, tapa du pied et tendit la cheville pour faciliter le mouvement. La botte resta en place. Elle lui donna au passage un coup de genou sur la pommette. Avec un grognement, il secoua la tête.

— Oh merde, désolée ! (Elle s'arrêta, se pencha vers lui. Il sentit ses doigts sortir du sous-vêtement, humides.) Arrête, attends.

Elle se détourna, d'un mouvement de judoka, le redressa et le plaqua contre le mur, là où elle s'était trouvée. Elle se dégagait de son blouson, un bras après l'autre, le roula en boule et le

laissa tomber à ses pieds, pour s'y agenouiller. Un grand sourire pour lui, puis elle se pencha sur son gland et le prit dans sa bouche. Ses doigts montaient et descendaient sur la base de sa queue, sa bouche comme un écho, plus haut. Carl plaqua les mains sur le mur de chaque côté, comme s'il pouvait griffer le béton. Il se dit que c'était pour maintenant, saisit l'instant, mais quelque chose en lui s'était crispé et refusait de lâcher. L'orgasme recula, s'estompa, juste hors d'atteinte.

Elle sentit le changement, eut un bruit interrogateur et étouffé, et s'appliqua deux fois plus, de la bouche et des doigts. Il se sentit remonter la pente, mais savait une fois de plus que cela ne suffirait pas. Ses mains se détendirent, se décollèrent du mur, restèrent là. Il regarda dans les ombres.

— Eh..., dit-elle tout bas.

— Bon, on va voir...

— Non, c'est toi qui vas voir.

Une assurance soudaine dans la voix, et Carl baissa les yeux vers le sourire d'Ertekin. De la main gauche, elle souleva ses seins et les serra l'un contre l'autre. Elle empoigna son érection de la main droite et caressa le gland avec le début de son décolleté. Il sentit quelque chose bondir dans sa poitrine. Elle sourit de nouveau, se pencha et laissa couler un filet de salive sur son gland. Puis, sans relâcher sa poigne, poussa la chair humide entre ses seins, le frotta ainsi, comme un sexe, pendant les dix ou vingt secondes de plus qu'il fallut avant qu'il sente monter cette chaleur furieuse, sans hésitation cette fois, sans retenue...

Et jaillisse.

Il eut un bruit étranglé de noyé qu'on remonte à bord, comme celui qu'il avait émis le jour où le vaisseau de sauvetage avait appelé le *Felipe Souza* pour la première fois, et il s'avachit contre le mur, s'assit en glissant, comme si on lui avait tiré dessus. Il sentit les doigts d'Ertekin le lâcher, collant, la sentit rassembler ses vêtements épars, et tendre la main.

— Attends.

— On devrait y aller, c'est...

— Tu n'iras... nulle part, articula-t-il tant bien que mal. Lève-toi.

Il la redressa d'une poussée, là où elle avait été, contre le mur, et cette fois il put s'accroupir, glissa les mains entre ces longues cuisses pour les écarter, écarter aussi le coton et enfoncer sa langue, le plus loin possible.

Dans l'appartement, il recommença, sur le lit où il s'était réveillé le matin même. Pressa son visage pour sentir son odeur, la main soutenant le coussin de ses fesses pour que les lèvres de sa chatte accueillent sa bouche comme un baiser étrange, les doigts de son autre main au plus profond d'elle, et la largeur de sa langue contre le bouton élastique de son clitoris. Il sentit une faim Carnivore monter en lui, une soif profonde qui ne fut que partiellement satisfaite quand elle se cabra puis se replia contre le lit, enserra la tête de Carl entre ses cuisses et ses mains, comme si, simplement par force, elle pouvait le pousser plus loin.

Elle retomba, haletante, le visage détourné, les yeux fermés, ailleurs, et il se hissa sur elle pour la pénétrer jusqu'à la garde de sa nouvelle érection. Elle écarquilla les yeux, et souffla « oh », rien que ce son, léger, ravi, une faim renouvelée poussée en avant par cette syllabe.

Puis ce fut comme l'ascension des marches qu'ils avaient gravies pour accéder à Moda : le souffle coupé par l'effort, sans la moindre parole pendant toute la longue montée vers le sommet inévitable.

— Il a fait quoi ?

Norton la foudroyait du regard par écran interposé, la colère et l'incrédulité se disputant le contrôle de son visage.

— Il s'est battu avec Névant, répéta patiemment Sevgi. Du calme, Tom, ça a déjà eu lieu. On n'aurait rien pu faire.

— Si. Tu aurais pu refuser de lui passer son caprice.

— Lui passer son caprice ? (Elle sentit son cou rougir. Tous les endroits que Marsalis avaient mordillés étaient soudain très chauds.) Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que Marsalis décide soudain qu'il a besoin de voler à l'autre bout du monde, et tu acceptes sans discuter. Notre ami le cannibale tue en Amérique, pas en Europe. Tu ne t'es pas dit que Marsalis pouvait chercher un moyen de rentrer chez lui sans tenir ses engagements ?

— Si, j'y ai pensé, Tom. Il y a un moment, à l'époque où tu proposais naïvement de le fourrer dans un hôtel de New York sans surveillance pour la nuit.

Pause.

— Sauf erreur, je voulais le loger chez moi.

— Peu importe, Tom. On a engagé Marsalis pour faire un certain boulot. Si on ne lui fait pas confiance pour ça, à quoi bon le sortir de taule ?

Norton ouvrit la bouche, puis dut se raviser. Il hocha la tête.

— D'accord. Alors, après avoir dérouillé Névant, que veut faire notre expert chéri ?

— Il parle du Pérou.

— Du *Pérou* ?

— Oui, du Pérou. Les *familias andinas*, rappelle-toi. Névant lui a donné des pistes qui pointent du côté de l'Altiplano, alors c'est là qu'il va falloir aller.

— D'accord. (Il s'éclaircit la voix.) Bon, Sevgi, tu penses qu'à un moment, on va aller enquêter là où les meurtres ont eu lieu ? Tu sais, je n'ai jamais été flic, mais...

— Mais merde, Tom ! (Elle se pencha vers l'écran.) C'est quoi ton problème ? On est au XXII^e siècle. Tu sais, la connexion globale ? Le domaine humain intégré ? On peut être à Lima dans quarante-cinq minutes. À Cuzco quelques heures plus tard, au pire. Et de retour à New York avant la fin de la journée.

— C'est déjà la fin de la journée, rétorqua Norton. Il est plus de minuit, ici.

— Eh, c'est toi qui m'as appelée !

— Ouais, parce que je m'inquiétais un peu de ton silence, Sev. Ça fait deux jours que tu es partie, et pas la moindre nouvelle.

— Une journée et demie.

La réponse était automatique, mais elle ne savait pas qui était le plus proche de la vérité. Elle avait perdu la notion du temps. Leur traversée du Bosphore paraissait remonter à plusieurs semaines, New York et la Floride à quelques mois.

Norton ne paraissait pas non plus prêt à débattre. Il regarda sa montre, haussa les épaules.

— Admettons. Si tu restes encore longtemps, Nicholson et Roth vont commencer à aboyer.

— Ah, c'est ça qui t'embête ! sourit-elle. Allez, Tom, tu peux leur tenir tête. J'ai vu la conférence de presse. Tu as éliminé Meredith et Hanitty comme une paire de crétins.

— Meredith et Hanitty *sont* une paire de crétins, Sev. C'est le principe. Quoi que tu penses de Nicholson, il n'est pas stupide, et c'est notre patron. Roth, deux fois plus encore. Ils ne supporteront pas ça très longtemps. Pas sans autre retour que les intuitions de ton nouveau petit camarade. (Le regard de Norton parcourut les cadrans de l'écran, scannant l'espace par-dessus ses épaules.) Où il est, d'ailleurs, le champion ?

— Il dort... (elle se reprit)... j'imagine. C'est une heure plutôt antisociale ici aussi, tu sais.

En fait, quand le téléphone avait sonné, elle s'était retournée dans le lit et avait ressenti un frisson de ravissement en trouvant la masse de la présence de Carl à côté d'elle. Le frisson

s'était transformé en décharge quand elle avait constaté, à une distance d'environ dix centimètres, qu'il était réveillé et la regardait. Il indiqua la sonnerie d'un mouvement du menton. « L'appartement appartient à LINCOLN, avait-il dit, j'imagine que c'est pour toi ». Elle avait hoché la tête à son tour, cherché son tee-shirt à tâtons à côté du lit et l'avait enfilé. Le poids du regard de Carl sur elle, sur le mouvement lourd de ses seins pendant qu'elle s'habillait, lui avait envoyé une autre décharge de chaleur onctueuse. La sensation perdura quand elle rejoignit le téléphone à pas lourds.

— « Sur l'empire de LINCOLN, le soleil ne se couche jamais », cita Norton. Enfin, si tu veux aller au Pérou, il va falloir te mettre en route.

— Tu as parlé à Ortiz ?

L'expression de Tom s'assombrit.

— Ouais, un peu plus tôt. On l'a placé dans un format-v pendant une dizaine de minutes. Les médecins refusent de lui laisser plus que ça, ils disent que la fatigue mentale est vraiment contre-indiquée. Ils ont lancé des nanoréparations sur les lésions internes, mais les balles étaient sales, une trace de cancérigène, et ça déglingue la croissance des nouvelles cellules.

— Il va mourir ?

— On va tous mourir, Sev. Mais lui, ce ne sera pas de ça. Son état est stable. Il n'est pas sorti de l'auberge, mais c'est sur la bonne voie.

— Qu'est-ce qu'il a dit, en virtuel ?

Une grimace.

— Il m'a dit de faire confiance à ton instinct.

Ils embarquèrent sur une suborb de fin de matinée vers La Paz – comme la plupart des pays collaborant à l'Initiative Coloniale des Nations occidentales, la Turquie proposait des vols vers les terminaux de l'Altiplano toutes les deux ou trois heures. Sevgi appela la limousine LINCOLN pour qu'elle vienne les chercher à la porte – cette fois, pas de voyage touristique en ferry.

— On aurait pu attendre le vol vers Lima, indiqua Marsalis en désignant l'aéroport qui se rapprochait pendant qu'ils

remontaient à toute vitesse la file prioritaire. Ça nous aurait moins pressés. J'aurais eu le temps d'acheter les vêtements pour lesquels tu me tannais.

— On m'a enjointe de me presser, répondit-elle.

— Ouais, mais tu sais qu'il y a une chance que Bambaren soit à Lima, de toute façon. Il travaille beaucoup sur la côte.

— Dans ce cas, on ira là-bas.

— Ça prendra du temps.

Elle lui sourit d'un air supérieur.

— Mais non. Tu travailles pour LINCOLN, maintenant. On est chez nous, là-bas.

Pour bien insister sur ce point, elle exigea un détachement de réception de l'autre côté. Trois *indigenas* austères, un homme et deux femmes, qui les firent sortir du terminal avec vigilance et efficacité, pour les amener à un Land Rover blindé sous des lumières vives dans une zone de stationnement interdit. Au-delà, des ténèbres douces, une lune floutée par le smog et la masse vague des montagnes au loin. Dès qu'ils furent dans le Land Rover, une des femmes donna un pistolet à Ertekin – Beretta Marstech, deux chargeurs et un holster d'épaule en cuir souple. Elle ne l'avait pas demandé. « Bienvenue à La Paz », dit la femme, et Sevgi n'aurait pas su dire si elle était ou non ironique.

Puis ils se remirent en route, transportés en douceur dans les rues endormies, jusqu'à une suite dédiée au *Hilton Acantilado*, avec une vue sur toute la cuvette de la ville, et des systèmes de sécurité de niveau Marstech. Un portail de données/comm Bang & Olufsen, au design parfait, était installé discrètement dans un coin de chaque pièce – à part la salle de bains, qui possédait son propre téléphone. Les lits étaient vastes et suppliaient qu'on les utilise.

Ils se tenaient chacun à un bout du mur vitré qui donnait sur la ville, qu'ils contemplaient. L'heure était, une fois de plus, indécentement matinale – ils avaient semé le soleil avec mépris quand la suborbitale avait franchi le sommet de sa trajectoire pour replonger vers la Terre. Les ténèbres de l'aube s'agitaient derrière la fenêtre ; le firmament inversé de la ville en contrebas leur apportait une légèreté irréaliste. Cela ressemblait trop à un

moment de virtuel. L'air raréfié et la faim ajoutaient encore à la surcharge. Sevgi se sentait devenir vague.

— Tu veux avaler quelque chose avant d'y aller ? demanda-t-elle.

Il lui lança un regard qu'elle reconnut.

— Et toi ?

— De la nourriture, insista-t-elle. Pour l'instant, je n'ai mangé que les *cimits*.

— C'est le contrecoup du progrès. Sur un vol plat, on nous aurait servi à manger deux fois, au moins. Les inconvénients cachés du voyage suborb.

— Tu veux manger ou pas ?

— Bien sûr. Prends ce que tu veux, je ne suis pas difficile.

Il alla au portail B&O, vérifia le protocole de l'écran d'accueil et alluma le système. Elle secoua la tête, admira la vue une dernière fois et alla commander à manger depuis la pièce à côté.

À mi-chemin du menu, elle appela par inadvertance la section « santé ». Son œil s'arrêta sur la sous-catégorie « stimulants en tablettes et accélérateurs synaptiques », et elle se rendit compte avec un léger sursaut de surprise qu'elle n'avait pas pris de syn depuis presque vingt-quatre heures.

Elle n'en avait pas ressenti le besoin.

La première fois que Carl avait voulu attirer l'attention de Manco Bambaren, trois ans plus tôt, il s'était rendu chez les partenaires commerciaux du *tayta* pour leur infliger autant de dégâts qu'il le pouvait sans se faire mal. C'était une vieille tactique des *Anguilles* en Asie centrale, et la traduction n'avait en rien diminué son efficacité.

La branche Bambaren des *familias* trafiquait les tissus exotiques depuis les entrepôts des camps de préparation, en volume suffisamment bas pour ne pas provoquer de réaction de LINCOLN. Elle amassait le matériel récupéré dans des villages isolés avant de l'acheminer vers Lima pour alimenter la bouche toujours béante du marché noir de Marstech. Tous ces renseignements étaient plutôt faciles à trouver – tout le monde ou presque était au courant, mais les pots-de-vin et les intéressements évitaient que les forces de sécurité péruviennes,

réputées mais sous-payées, s'invitent dans l'équation. De son côté, Bambaren était assez intelligent pour limiter son pillage aux objets relativement courants qui ne hérissèrent plus la sensibilité des détenteurs de brevets. Les corporations faisaient jouer leur assurance, gesticulaient comme il fallait mais ne faisaient aucun effort pour colmater les fuites. Dans ce donnant donnant tacite, Bambaren ne s'impliquait pas dans le sujet plus délicat des relations de travail locales, où les *familias* possédaient une influence traditionnelle qui aurait pu être problématique. Les loyautés locales et la réputation féroce de Bambaren, taillée dans les bas quartiers de Cuzco, faisaient le reste. C'était un système fluide et, puisque tout le monde était heureux, il pourrait rester intact très longtemps.

Carl s'était invité dans l'histoire sans la moindre rancœur vis-à-vis de qui que ce soit, et sans rien à perdre à part sa prime pour la capture de Stéphane Névant. Pendant deux semaines, il avait tranquillement mené ses recherches, puis une nuit, il avait braqué un des camions de *tayta* Manco sur l'autoroute battue par les vents qui courait à flanc de montagnes entre Cuzco, Nazca et la côte. Le garde sur le siège passager du camion s'était indigné, ce qui d'un point de vue logistique était une très bonne chose. Carl l'avait abattu, puis avait donné au chauffeur le choix entre rejoindre son collègue sur la terre blanche du bas-côté, ou aider Carl à faire basculer le véhicule dans le précipice avec une grenade incendiaire – équipement standard de l'armée péruvienne, il l'avait achetée à un troufion sympathique – scotchée au réservoir. Chauffeur coopératif, explosif fonctionnel : le camion s'embrasa avec superbe lors de son premier tonneau, emmenant les flammes et les débris au fond du canyon, où il brûla pendant environ une heure, libérant assez de polymères polluants et exotiques dans l'atmosphère pour attirer l'attention d'un satellite de surveillance environnementale. Peu de chose brûle avec cette signature-là, et les objets concernés n'avaient rien à faire hors de la juridiction LINCOLN, surtout en flammes. Les hélicoptères se réunirent en pleine nuit, comme de gros papillons autour d'un feu de camp. Ils étaient accompagnés des inévitables journalistes, eux-mêmes suivis de près par des politiciens locaux, des experts en

environnement et des représentants de La Terre prime, mais pas avant qu'on ait pris quelques clichés spectrographiques très embarrassants, et que des questions tout aussi embarrassantes soient affûtées sur la pierre de la spéculation journalistique sauvage.

À ce moment-là, Carl avait mis les bouts depuis longtemps. Il avait déposé le chauffeur à Nazca, en lui confiant un message pour *tayta* Manco, avec un numéro à appeler. Bambaren, qui n'était pas idiot, appela dès le lendemain et, après une certaine démonstration de rage masculine pour la galerie, demanda ce que Carl voulait, *bordel d'enculé*. Carl le lui avait dit. Trente-six heures plus tard, Stéphane Névant entra dans sa chambre d'hôtel d'Arequipa et faisait connaissance avec le canon du pistolet Haag.

En ce qui concernait le crime organisé, Carl avait appris que la subtilité était un outil très surestimé.

Il composa son numéro en conséquence.

— J'espère pour vous que c'est une question de vie ou de mort, dit froidement Greta Jurgens quand elle finit par répondre. Vous savez quelle heure il est ?

L'écran la montrait en train de s'asseoir face au téléphone, en fermant une robe de chambre en soie grise. Elle avait le visage bouffi.

Carl consulta sa montre, pour la forme.

— Ouais, octobre. Ce qui doit me laisser encore quelques semaines avant que tu ailles te coucher. Comment ça va, Greta ?

L'hibernoïde plissa les yeux, et son visage perdit toute expression.

— Tiens tiens. Marsalis, c'est ça ? Le croque-mitaine.

— En personne.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est ça qui me plaît chez toi, Greta. Ta conversation charmante. (Carl eut un geste décontracté, la main ouverte.) Pas grand-chose. Je voulais parler à Manco. Juste bavarder du bon vieux temps.

— Manco n'est pas en ville pour l'instant.

— Mais tu sais comment le contacter.

Jurgens ne répondit rien. Son visage n'était pas seulement bouffi, il était plus rond que dans le souvenir de Carl, la peau lisse, et épaissi de graisse sous-cutanée accumulée vers la fin du cycle. Il se dit qu'elle devait réfléchir au ralenti, aussi. Le silence était une option de sécurité.

Carl sourit.

— Bon, il y a deux façons de faire. Soit tu peux dire à Manco que je veux lui parler, et on organise une rencontre amicale, ou je vous repourris la vie. Tu préfères quoi ?

— Tu auras un peu plus de mal, maintenant.

— Vraiment ? Vous vous êtes fait de nouveaux amis chez l'Initiative ? (Il lut la confirmation sur le visage de l'hibernoïde.) Rends-toi service, Greta, rends service à Manco. Si tu remontes cet appel, tu sauras qui me paie, là. Après, décide si tu veux me coller les abeilles ou pas.

Il raccrocha, et Greta Jurgens disparut au milieu de sa réponse.

Carl se leva et alla regarder les lumières de La Paz en contrebas. *Quelques heures, au max*, se dit-il. Jurgens avait des spécialistes d'astreinte qui pourraient tracer le coup de fil, et il ne leur faudrait pas longtemps pour l'associer à la suite de LINCOLN au Hilton. Les systèmes de niveau Marstech apparaissaient dans le flux de données comme un implant métallique sur une radiographie. Les faucons de données des *familias* ne pourraient sans doute pas aller plus loin. De toute façon, c'était tout ce qui intéresserait Jurgens. Mais ils comprendraient ce qu'ils voyaient, merci beaucoup. Disons, une heure pour faire tout ça. Ensuite, mettons que Jurgens disait la vérité et que Manco était vraiment en déplacement... Où qu'il soit, elle pourrait le joindre, et ça non plus, ça ne prendrait pas longtemps. Quand il aurait entendu ce que Jurgens avait à dire, il rentrerait.

Ertekin revint de l'autre pièce. Elle avait enfilé son tee-shirt NYPD et un pantalon de jogging.

— La nourriture est arrivée.

Dans le calme étouffé de la suite, il n'avait pas entendu le garçon d'étage.

— On ne devrait pas trop manger à cette altitude. Ton corps a déjà assez de mal comme ça.

— Ouais, Marsalis. (Elle se campa devant lui, les mains sur les hanches.) Je suis déjà venue plusieurs fois sur l'Altiplano. Je bosse pour LINCOLN, tu sais ?

— C'est pas ce qu'il y a de marqué sur tes seins, lui dit-il en regardant justement cet endroit.

— Ça ? (Elle posa une main sur un sein pour toucher le logo NYPD, avec un sourire.) Ça te dérange que je porte ça ?

Il sourit en retour.

— Seulement si tu m'empêches de te le retirer après le petit déjeuner.

— On verra ça, dit-elle.

Mais le ton était bien plus prometteur que les paroles.

Seulement, après le petit déjeuner, ils n'eurent pas le temps. Le téléphone sonna pendant qu'ils étaient encore en train de parler, assis avec de grandes tasses de *mate de coca* en grès entre les mains. « *Appel extérieur* », annonça le système d'une voix féminine suave. Carl emmena sa tasse dans la pièce d'à côté pour répondre. Il se laissa tomber dans le fauteuil devant le Bang & Olufsen et accepta l'appel.

— Ouais ?

Les traits incas de Manco Bambaren, burinés par le vent et le soleil, le fixaient depuis l'écran. Son visage était impassible, mais ses yeux noirs fulminaient. Il parlait un anglais saccadé, à l'accent lourd.

— Alors, le nègre. Tu reviens nous casser les couilles ?

— D'un point de vue historique, ça va vous faire un sacré changement, les mecs. (Carl sirota son thé léger, croisa le regard de l'autre derrière la vapeur.) C'est mieux que de se faire enfiler par les Blancs, hein ?

— Joue pas sur les mots, trifouillé. Qu'est-ce que tu veux ?

Carl passa au quechua.

— Je ne fais que citer votre serment d'allégeance, là. « Union indigène, née des cendres de l'oppression raciale », toutes ces conneries. Ce que je veux ? Te parler. Face à face. Je n'en ai que pour quelques heures.

Bambaren se pencha vers l'écran.

— Je ne m'intéresse plus à tes fuyards de frères ou leurs planques. Je n'ai rien à te dire.

— Ouais, Greta m'a dit que tu avais pris du galon. Finis les identités bidons et le pillage Marstech à la petite semaine ? Tu dois être devenu un criminel respectable. (Carl laissa sa voix se durcir.) Ça change rien. Je veux de parler quand même. Où tu veux.

Il y eut une longue pause pendant que Bambaren essayait de lui faire baisser les yeux. Carl inhala la vapeur, savoura l'odeur humide de thé vert, et attendit.

— Tu parles encore ma langue comme un bouseux ivre, dit le chef de *familia*. Et tu te conduis comme si c'était une gloire.

Carl haussa les épaules.

— Eh bien, je l'ai apprise chez les bouseux, et on était souvent ivres. Désolé si ça te choque. Et maintenant, dis-moi où on se retrouve.

Nouveau silence. Bambaren le foudroya du regard.

— Je suis à Cuzco, dit-il. On se retrouve à Sacsayhuaman, à 13 heures.

Même dans le quechua dansant de l'Altiplano, ses paroles paraissaient crispées.

— Disons quinze, dit Carl d'un ton indolent. J'ai un truc dont j'aimerais m'occuper avant.

Il avait encore l'odeur d'huile et de sel de Sevgi Ertekin sur les doigts, plus tard, assis dans la Jeep de LINCOLN, le menton calé sur le pouce, à regarder sombrement le paysage pour attendre Manco Bambaren. C'était sa seule source de joie dans son humeur vénéneuse. Le décalage horaire et la confrontation avec Névant le rattrapaient comme des chiens de chasse. Il avait acheté deux nouvelles tenues par le réseau de services de l'hôtel, fut déçu à leur arrivée, mais n'eut pas le courage de les renvoyer pour en commander d'autres. Elles étaient noires et solides – *comme moi*, s'était-il dit amèrement – et de la meilleure qualité. La dernière génération de tissus Marstech déclassifiés, proposée au public fortuné parmi une brume de témoignages de personnalités mondiales et d'anciens employés martiens. Il les avait déjà en horreur, mais il faudrait que ça fasse l'affaire pour le moment.

Par pur entêtement, il avait gardé le blouson S(t)igma.

— Il est en retard, dit-elle derrière le volant de la Jeep.

— Bien sûr. C'est pour la frime.

Par le pare-brise, les terrasses herbeuses de Sacsayhuaman s'élevaient sur les murs de pierres massives et imbriquées, sombres sous un ciel aux nuages blancs aveuglants. Aussi tard dans la journée, ils étaient presque seuls dans les ruines, et le vide prêtait aux remparts un air boudeur. Il restait quelques touristes, en cette fin de saison, pour se promener sur le site, mais l'échelle des pierres incas les écrasait, leur donnait un air de nains. Réduite de même, une petite grappe d'autochtones s'était reculée en marge, des femmes et des enfants qui s'occupaient de lamas patients décorés de rubans, attendant tous une occasion de se faire prendre en photo contre quelques pièces. Ils dessinaient de légères taches de couleur contre la pierre sombre.

Ce n'était pas la première fois que Carl voyait Sacsayhuaman, mais comme toujours cette maçonnerie le fascinait. Les pierres taillées et poncées restaient très irrégulières, en écho à l'énormité solide et trapue des formations de pierre naturelles. Les lignes de puzzle entre elles attiraient l'œil comme des détails dans un tableau. On aurait pu s'asseoir là, regarder ça un long moment, ce qui – il consulta sa montre – était leur cas.

— Tu penses que ça aussi, c'est pour la frime ? (Ertekin indiqua les murs d'un mouvement de tête.) « La terre de mes ancêtres », ce genre de chose ?

— Peut-être.

— Mais tu n'y crois pas.

Il lui lança un regard en biais.

— J'ai dit ça ?

— C'était tout comme.

Il contempla de nouveau les pierres. Comme en surimpression, Névant le regardait au milieu d'une tache de sang, son visage au nez cassé pâle sous l'éclairage de l'hôpital. « *Tes sentiments t'appartiennent, Marsouille. Tu peux t'y vautrer à loisir.* »

Il fit un effort.

— Tu as peut-être raison, admit-il. Il parle comme un putain de poète la moitié du temps, et il est grave égocentrique. Alors ouais, peut-être qu'il nous joue la carte culturelle.

Ertekin hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

Dix autres minutes traînèrent en longueur. Carl envisageait de se dégourdir les jambes quand un Range Rover noir blindé traversa le parking sur leur gauche. Vitres en verre fumé, flancs incurvés brillants, jupe antigrenades qui traînait presque par terre. Carl abandonna son introspection. Le décalage horaire se replia dans un coin.

— C'est parti.

La voiture freina et une porte s'ouvrit dans la carapace noire. Manco Bambaren sortit, immaculé dans un costume sable et flanqué par des gardes en Ray Ban miroirs comme celles de Manco. Pas d'arme en vue, mais ce n'était pas utile. Les

postures et les lunettes réfléchissantes étaient une vieille menace d'Amérique du Sud, Carl avait vu la même chose répétée *ad nauseam* de Buenos Aires à Bogota. Les miroirs que Bambaren et ses gardes avaient à la place des yeux exprimaient le même pouvoir élitiste que les flancs antibombes brillants du Range Rover. On se voyait réfléchi par ces surfaces, exclu, dépourvu d'importance pour les yeux à l'intérieur.

Carl descendit de la Jeep.

— Je t'accompagne, dit rapidement Ertekin.

— Comme tu veux. De toute façon, on va se parler en quechua.

Il traversa le parking vers la Range Rover, retenant un sursaut inutile de la maille. Il comptait mettre la pression à Bambaren, mais ça ne donnerait sans doute pas de combat, même s'il aurait aimé réduire les miroirs en miettes tranchantes plantées dans ses yeux, arracher un membre au plus gros des gardes et...

Eh, Carl ! On se calme et on respire, d'accord ?

Il atteignit le chef de la *familia* et s'arrêta, juste hors d'atteinte.

— Salut Manco. Merci d'être venu. Tu aurais pu laisser les enfants à la maison, hein.

— Salut Noiraud. (Manco eut un geste du menton.) Sympa ton blouson. Jésusland ?

Carl hocha la tête.

— South Florida State.

— C'est bien ce que je me disais. J'ai un cousin qui avait le même.

Carl pinça un revers de son blouson entre le pouce et l'index.

— Ouais, ça va être la dernière mode dans pas longtemps.

— D'après ce que j'avais compris, dit le chef de la *familia* sur le ton de la conversation, c'est déjà le cas, à Jésusland. Le plus haut taux d'incarcération de la planète, il paraît. Alors, c'est qui la paire de miches, là ?

Carl tourna la tête et vit qu'Ertekin était descendue mais ne l'avait pas suivi. Tandis qu'il la regardait, elle s'adossa à la Jeep à côté du logo LINCOLN, et glissa les mains dans ses poches. Le

mouvement écarta sa veste, révélant la lanière de son holster d'épaule. Elle avait chaussé ses lunettes de soleil.

Carl retint un sourire.

— Ce n'est pas une paire de miches. C'est une amie.

— Un treize avec des amis. (Les sourcils de Bambaren apparurent au-dessus de la monture.) Ça doit te défriser, hein.

— On s'adapte aux circonstances. Tu veux parler ?

Manco Bambaren hocha la tête pour ses gardes qui se détendirent, et s'écartèrent de leur *tayta*. Lui-même s'éloigna de quelques pas dans la direction des murs de pierre. Carl le suivit. Il vit le chef de la *familia* couler un regard derrière ses lunettes de soleil, vers la vigilance nonchalante d'Ertekin.

— Alors comme ça, tu travailles pour LINCOLN ?

— Avec. (Carl libéra son sourire carnassier.) Je travaille avec LINCOLN. C'est une coopération. Ça doit te parler, non ?

— Ça veut dire quoi ?

— Que tu t'es fait une vie en coexistant avec l'Initiative et, d'après ce que m'a dit Greta, c'est une relation prospère.

Bambaren secoua la tête.

— Je doute que Greta Jurgens ait discuté de mes associations professionnelles avec toi.

— Non, mais elle a essayé de s'en servir pour me menacer. L'implication était que tu avais des amis plus importants qu'à l'époque, et que tu pouvais compter sur eux.

— Et c'est de ça que tu voulais parler ?

— Non. Je veux parler de Stéphane Névant.

— Névant ? (Un froncement plissa le front du *tayta*.) Pourquoi ?

— Il y a trois ans, il essayait de vous faire entrer dans une alliance. Je veux savoir jusqu'où c'est allé.

Bambaren s'arrêta et le regarda. Carl avait oublié combien il était petit et râblé. La force de personnalité palpable du chef de la *familia* effaçait les facteurs physiques.

— Jusqu'où c'est allé ? Noiraud, je t'ai *donné* Névant. À ton avis, c'est allé où ?

— Tu me l'as donné parce que c'était plus facile que de me laisser perturber ton business dans les camps. Ça ne veut pas dire qu'il ne t'apportait rien de précieux.

Le *tayta* ôta ses lunettes de soleil. Dans la lumière crue du ciel de l'Altiplano, ses yeux s'étrécirent à peine.

— Ici, Stéphane Névant survivait à peine. Il n'avait ni amis ni alliés. Il n'avait rien d'utile pour moi.

— Mais ç'aurait pu venir, avec le temps.

— Je n'ai pas le luxe de m'occuper de ce qui aurait pu advenir. Pourquoi tu n'as pas posé ces questions-là à Névant ?

Carl sourit.

— Je l'ai fait. Il a essayé de me tuer.

Le regard de Bambaren se porta sur la blessure recollée à la main de Carl. Il haussa les épaules et rechaussa ses lunettes de soleil. Se remit à marcher.

— Ça ne veut pas dire qu'il avait des choses à cacher. À sa place, j'aurais sans doute essayé aussi.

— Tout à fait.

Ils atteignirent le mur. Carl tendit la main pour caresser la surface sombre et lisse de pierres imbriquées, chacune de la taille d'une petite voiture. C'était instinctif, les bords des pierres, taillés vers l'intérieur pour se rencontrer avec une grâce organique ronde, lui évoquaient une chair de femme, le renflement des seins et la jonction douce des cuisses. On voulait les caresser, les paumes fourmillantes du désir de les empoigner.

Les ancêtres de Manco Bambaren avaient assemblé ce puzzle de pierres massives et parfaitement jointes avec des outils de bronze, de bois ou de pierre.

— Je ne veux pas dire que tu aurais suivi le plan de Névant, concéda Carl. (*Quoique sinon, pourquoi aurait-il choisi de traiter avec toi ?*) Mais tu n'es pas le seul *tayta* par ici. Quelqu'un d'autre y a peut-être vu du potentiel ?

Bambaren avança quelques instants en silence.

— Mes *familiars* partagent un dégoût commun pour ta race, Marsalis. Tu n'étais peut-être pas au courant.

— Oui. Je sais aussi que vous avez un attachement sentimental pour les liens du sang, mais ça ne vous a pas empêchés de vous faire la guerre durant l'été 2103, ou de couper les ponts avec Lima après ça. Allez, Manco, les affaires avant

tout, ici comme partout. L'affectation raciale cède forcément le pas à l'économie.

— Eh bien, ce n'est pas vraiment une question de race, avec les treizes, répondit l'homme avec froideur. C'est plus une différence d'espèce.

Carl toussa de rire.

— Oh, tu me blesses, Manco. Tu me fends le cœur.

— Quoi qu'il en soit, je ne vois pas d'application fructueuse, pour moi ou n'importe quel autre *tayta*, à traiter avec quelqu'un comme toi.

— On fait des monstres très pratiques.

Bambaren haussa les épaules.

— La race humaine a déjà bien assez de monstres. Il n'y a jamais besoin d'en inventer de nouveaux.

— Ouais, comme les *pistacos*, hein ? Il paraît que tu jouais aussi cette carte-là, en 2103.

Un coup d'œil.

— Qui t'a raconté ça ?

— Névant.

— Tu as dit que Névant avait essayé de te tuer.

— Ouais, mais on a discuté un peu, avant. Il m'a dit qu'il avait proposé de devenir ton *pistaco* privé, et éventuellement de recruter quelques treizes pour faire le même coup. Pour former une sorte d'escouade de monstres génétiques d'élite pour toi. Ça te dit quelque chose ?

— Non. (Le chef de la *familia* parut réfléchir.) Névant parlait beaucoup. Il avait des plans dans tous les sens. Rationaliser mon opération de fausses identités, des coups d'échange dans les camps, des améliorations de sécurité. Au bout d'un moment, j'ai arrêté de l'écouter.

Carl hocha la tête.

— Mais tu le gardais sous le coude.

Bambaren écarta les mains.

— Il était venu me voir, comme d'autres évadés de son genre auparavant, pour des papiers et une nouvelle identité. Si on veut faire ça comme il faut, ça prend du temps. On ne travaille pas comme les ateliers de merde sur la côte. Alors oui, il était dans

les parages. Il restait. Et je ne sais pas comment il a fait. Il se rendait utile pour des petits trucs. Il était doué pour ça.

Carl pensa aux chefs de guerre et aux fantoches politiques en Asie centrale et au Proche-Orient, qui laissaient Névant se rendre utile, sans jamais voir que ce spécialiste en insurrections les manœuvrait adroitement pour les amener à une certaine place géopolitique. « Une incapacité à comprendre les liens sociaux au niveau émotionnel », avait conclu Jacobsen, « et donc une absence des contraintes émotionnelles nécessaires à une insertion dans la toile sociale. » Mais Carl ne connaissait pas un seul treize qui n'ait ri comme un automate de drive-through en lisant ces lignes. « On comprend », avait-il assuré à Zooly par une nuit d'ivresse. Ses doigts s'étaient tendus l'un après l'autre, pour l'énumération, comme des lames à cran d'arrêt, jusqu'à former une main tendue, prête à frapper. « Nationalisme. Tribalisme. Religion. Putain, même le football. (Il faisait les cent pas dans son salon, furieux, comme un animal en cage.) Comment ne pas comprendre des dynamiques aussi simplistes ? C'est vous qui ne comprenez pas ce qui vous fait réagir, au niveau émotionnel. »

Plus tard, en pleine gueule de bois, il lui avait demandé pardon. Il lui devait trop pour l'écraser sous ces vérités génétiques. À côté de lui, Bambaren avait continué à parler :

— ... ne sais pas, mais si ses plans comprenaient un rêve de *pistaco* génétique, il était complètement con. On n'a pas besoin de vrais monstres pour faire peur aux gens. Loin de là. Les vrais monstres sont toujours décevants. La menace invisible, la rumeur, c'est bien plus puissant.

Carl ressentit un mépris soudain pour l'homme à côté de lui, une flamme rapide et dévorante courant sur la mèche de sa rage remémorée.

— Ouais, ça plus des exemples pour la forme, hein ? Quelques exécutions sur des places de village.

Le *tayta* dut entendre le changement dans sa voix. Il s'arrêta de nouveau, pivota d'un coup face au Noir, la bouche crispée. Le message de ce mouvement fut parfaitement bien reçu au Range Rover. Sa vision périphérique montra à Carl les deux gardes qui s'avançaient. Il ne savait pas si Ertekin les imitait, mais il sentit

la mise en place géométrique, les lignes de tir du Range Rover jusque-là où il était, entre la Jeep et le Range Rover, la ligne courte que sa main gauche décrirait pour écraser la gorge de Manco Bambaren pendant qu'il attraperait les vêtements du *tayta* de la droite et le retournerait pour s'en faire un bouclier, le tout comme des effets spéciaux en superposition rouge, putative, avec les valeurs des distances annotées près des lignes de trajectoire, la distance qu'il ne pourrait jamais parcourir assez vite quand les gardes tireraient les armes nécessairement hi-tech qu'ils devaient garder sous leur manteau en cuir ; il devrait espérer qu'Ertekin pourrait abattre les deux hommes à temps...

Il l'imagina tomber, dépassée, ou pas assez rapide...

— Du calme, Manco, murmura-t-il. Tu ne veux pas mourir aujourd'hui, quand même ? Pas par un temps de merde comme ça ?

La lèvre supérieure du *tayta* se rétracta sur ses dents. Ses poings se serrèrent à ses côtés.

— Tu crois que tu peux me tuer, trifouillé ?

— Oui, bien sûr. (Carl ne bougeait pas les mains, les gardait ouvertes, inoffensives. La maille frissonnait en lui comme un compte à rebours.) Je ne sais pas comment ça se passera après, mais ce ne sera plus un problème pour toi, tu peux en être sûr.

L'instant se figea. Un vent calme soufflait contre le rempart de pierre derrière lui. Il regarda les verres miroirs de Manco. Vit le mouvement des nuages gris dans le ciel, comme un départ, un deuil.

Et merde...

Le chef de la *familia* prit une inspiration.

Desserra les poings.

Il baissa le regard, et Carl perdit la vue du nuage dans les lunettes de soleil. Se vit lui-même, en double.

L'instant, déjà parti, s'enfuit de plus en plus vite. La maille le sentit, et recula.

Le rire de Bambaren rebondit contre les pierres massives et sonna forcé, artificiel.

— Tu es fou, noiraud. Comme Névant avant toi. Tu penses que j'ai besoin de faire courir les rumeurs sur les *pistacos*. Tu

crois que j'ai besoin d'une armée de monstres, vraie ou imaginaire, pour maintenir l'ordre ? J'ai des hommes qui s'en chargent déjà, des *vrais* hommes.

Il eut un geste mou, pour se tourner vers le puzzle des grands murs. Sa colère était retombée au niveau d'une lassitude générale.

— Regarde autour de toi. Autrefois, c'était une ville à l'épreuve des tremblements de terre, construite pour honorer les dieux et louer la vie par les jeux et les fêtes. Puis les Espagnols sont venus et l'ont rasée pour construire des églises qui tombaient en miettes à chaque petite secousse. Ils ont massacré tant de mes ancêtres dans la bataille pour prendre cette ville que le sol était tapissé de cadavres, et que les condors se sont repus pendant des semaines de leurs carcasses. Les Espagnols ont placé huit de ces mêmes condors sur le blason de la ville pour fêter ces cadavres putréfiés. Partout ailleurs, leurs soldats arrachaient les nourrissons au sein de leur mère pour les lancer vivants à leurs chiens, ou les claquer en les tenant par les talons contre la pierre afin de leur briser le crâne. Inutile que je te raconte ce qu'on faisait aux mères après ça. Il ne s'agissait pas de démons, ni d'abominations artificielles comme toi. C'étaient des hommes. Des hommes ordinaires. Nous – mon peuple – avons inventé les *pistacos* pour expliquer les actes de ces hommes ordinaires, et nous continuons à inventer des histoires pour nous protéger de la vérité – ce sont des hommes ordinaires, toujours, qui se comportent comme des démons quand ils ne peuvent pas obtenir ce qu'ils veulent autrement. Je ne lance pas de rumeurs sur les *pistacos*, noiraud, parce que le mensonge des *pistacos* est déjà en chacun de nous. Il revient régulièrement à la vie sur l'Altiplano, sans que je l'encourage.

Carl regarda les deux gardes et le Range Rover. Les hommes étaient de nouveau au repos, les mains jointes tranquillement devant eux, au niveau de la taille. Ils l'ignoraient consciencieusement. Ou alors, comprit-il, ils essayaient d'intimider Sevgi Ertekin. Difficile à dire, à cette distance.

— Je vois, dit-il dans un soupir. Et tes deux chiens d'attaque, là-bas, ils ont beaucoup de sang espagnol ?

Bambaren prit une inspiration entre ses dents serrées. Mais il n'allait pas mordre, pas maintenant. Ce petit sifflement était le bruit de la maîtrise de soi.

— Tu comptes passer l'après-midi à m'insulter, noiraud ?

— Non, *tayta*, je compte obtenir des réponses franches. Et les discours sur les atrocités, ça n'en fait pas partie.

— Tu rejettes...

— Je rejette ton sens de l'indignation raciale soigneusement cultivé, oui, exactement. Tu es un putain de criminel, Manco. Tu parles comme un poète, mais tes gardes sont synonymes de brutalité de Cuzco à Copacabana, et les histoires qu'on raconte sur la façon dont tu es sorti de la rue me font penser que tu as sans doute participé personnellement à leur formation dans ce sens. Un peu comme ces chiens de guerre espagnols qui te dérangent tant.

— Il faut que mes hommes me respectent.

— Ouais, c'est ce que je disais. Comme des chiens. Bordel, les humains sont trop prévisibles.

Sous les lunettes, la bouche de Bambaren afficha un rictus déplaisant.

— Qu'est-ce que tu en sais, noiraud ? Qu'est-ce que tu sais de la vie humaine dans les favelas ? Qu'est-ce que tu sais de la lutte ? Tu as grandi dans une communauté d'éducation bien protégée du projet Législateur, avec tous les soins, toute la nourriture, tous les capr...

— Je suis anglais. Anglais, Manco. On n'avait pas de projet Législateur.

— Ça fait aucune différence. Toi. (Le visage du chef de la *familia* se tordit.) Névant. Vous tous. On vous a tous traités pareil. Tous les frais, tous les soins, rien n'était trop cher. Vous êtes tous nés dans un endroit à peine moins protégé que les mères de location à l'intérieur desquelles vous avez grandi, à téter le lait et l'affection tarifés de femmes colonisées trop pauvres pour pouvoir s'offrir leurs propres enfants.

— Va te faire mettre, Manco.

Mais il avait prononcé ces mots trop vite pour qu'ils aient l'air de l'irritation calculée qu'il désirait. Sa voix, trop claire et hérissée des souvenirs superflus de Marisol. Et Manco sourit en

entendant cela, vigilant comme tous les gangsters aux points faibles d'autrui ; et doué pour les exploiter.

— Ah ! tu pensais peut-être qu'elle t'aimait pour toi ? Quelle surprise ça a dû être, ce jour-là.

— Eh, va te faire mettre, j'ai dit ! Je répète... (Cette fois, il avait la bonne inflexion, traînante.) On n'est pas là pour parler de ma famille.

Mais le *tayta* Manco avait grandi en jouant du couteau dans les taudis de Cuzco et il savait quand une lame avait trouvé sa cible. Il se pencha en avant, et sa voix était sirupeuse, basse et corrosive :

— Oui, la petite caravane en acier pour le débriefing, les types en uniforme, la vérité atroce. Quel choc ! La certitude que là-bas, dans le monde extérieur, ta vraie mère a vendu la moitié de toi pour du liquide. On t'a récolté sur elle, et après une autre femme, encore pour de l'argent, a pris sa place pendant quatorze ans. Et ce jour-là, précisément, elle t'a laissé, comme si sa peine de prison était finie. Ça t'a fait quoi, trifouillé ?

Et cela arriva, une pulsation, la furie assassine, la marée noire à l'arrière de son cerveau comme une effervescence, un détachement. Très difficile à tenir face aux calculs froids qu'il faisait deux minutes plus tôt, la certitude de la mort de Manco Bambaren contre le tranchant de sa main. Il n'y avait aucune élégance là-dedans, juste les pouces crochetés dans les yeux du chef de la *familia*, enfoncés jusqu'au cerveau, un réflexe de crispation dans ses mâchoires, la déferlante de l'envie d'écraser et de mordre...

« Si nous sommes dominés par ce que leur entraînement a fait de nous, dit Sutherland loin derrière les vagues de sa rage, alors nous ne sommes ni meilleurs ni pires que l'arme qu'ils comptaient faire de nous. Mais si nous sommes dominés à la place par notre câblage limbique, alors toutes leurs peurs de grenouilles de bénitier haineuses, tout ce qu'ils nous reprochent devient une vérité. Nous devons trouver une autre voie. Nous devons penser clairement et trouver une autre voie. »

Carl trouva un sourire à afficher et repoussa sa rage, prudemment, comme une arme chérie remise dans son fourreau.

— Ne nous soucions pas de mes sentiments pour le moment, dit-il. Explique-moi, comment tu t'entends avec tes cousins martiens ?

Il avait compté sortir ça de but en blanc et, à voir la tête de l'autre, ça avait porté. Bambaren le regarda en clignant des yeux, comme s'il venait de demander où se trouvait le trésor perdu des Incas.

— De quoi tu parles ?

Carl haussa les épaules.

— Il me semblait que c'était une question simple. Tu as des contacts avec les chapitres martiens, ces temps-ci ?

Bambaren écarta les mains. Son front se rida d'irritation.

— Personne ne parle à Mars. Tu le sais bien.

— Vous vous parleriez si ça pouvait te rapporter quelque chose.

— Ils ont renoncé à cette possibilité en 74. Quoi qu'il en soit, maintenant ça ne servirait à rien. Il n'y a aucun moyen de passer outre la quarantaine des nanodocks.

« Bien sûr que si. Tu n'es pas au courant ? Il suffit de court-circuiter le n-djinn d'un vaisseau qui rentre, de grimper dans une cryocap surnuméraire – si tu as faim, tu peux toujours bouffer l'occupant précédent – et descendre en piqué dans le Pacifique avec les modules qui résisteront. Les doigts dans le nez. »

— Tu ne trouves pas que c'est un peu inutile, aussi, de déclarer une guerre par-delà ces quarantaines ? Par-delà les distances interplanétaires ?

— Tu ne pourrais pas comprendre.

Carl sourit.

— La haine trouve toujours un moyen de s'exprimer, hein ? La magie ancestrale de la *deuda de sangre*.

Le chef de la *familia* étudia le sol.

— Tu es vraiment venu jusqu'à Cuzco pour discuter *l'afrenta marciana* avec moi ?

— Pas vraiment, non. Mais je m'intéresse à ce que tes collègues et toi pourriez savoir sur une résurgence.

De nouveau, l'éclair d'irritation sur le visage de Manco.

— Une résurgence de quoi, noiraud ? On est en guerre. C'est comme ça, c'est la réalité. Jusqu'à ce que la technologie nous donne un moyen de mener cette guerre, la situation ne changera pas.

— Ou jusqu'à ce que tu t'entendes assez bien avec LINCOLN pour avoir de l'influence au nanodock.

Manco regarda la Jeep qui avait amené Carl au lieu du rendez-vous.

— LINCOLN, c'est un fait de la vie, dit-il d'un ton sombre. On s'accommode tous de la réalité, d'une façon ou d'une autre, tôt ou tard.

— Ouais, ouais, très poétique.

Sevgi les ramenait de Cuzco par la route tortueuse, négociant les virages avec une absence d'attention délibérée. Marsalis se tenait à la lanière en cuir au-dessus de la portière.

— Il n'a pas tout à fait tort.

— Je n'ai pas dit ça. J'aimerais juste savoir ce que tu en as tiré – à part de la poésie à deux balles – qui vaille le coup d'être venus, quoi.

Marsalis ne dit rien. Elle lui lança un regard de côté. La Jeep profita de cette inattention pour se déporter un peu vers le centre du virage, et ils se retrouvèrent face à un autocamion. Sursaut écoeurant d'adrénaline et de sueur sur la peau d'Ertekin. Mais lent – elle était encore un peu engluée du presque assaut contre les hommes de Bambaren. Elle tira sur le volant, ils s'écartèrent de la trajectoire du camion, heurtèrent le trottoir. L'alerte de collision de l'autocamion cria tandis qu'il les dépassait, colère mécanique. Les gens sur le trottoir les regardèrent. L'homme assis à côté d'elle ne lui dit rien.

— Alors ?

— Eh bien, je pense que tu devrais regarder la route.

Elle frappa le volant du talon de la main, enfonça le bouton de pilotage automatique. Lâcha le volant. Le système de navigation de la Jeep alluma le tableau de bord en bleu et tinta.

— *Veillez annoncer votre destination.*

Putains d'intonations parfaites d'Asia Badawi, une fois de plus.

— Centre-ville, cracha Sevgi.

Ils étaient arrivés directement de l'aéroport, n'avaient pas encore d'hôtel. Elle baissa la voix, se tourna vers lui.

— Marsalis, au cas où tu n'aurais pas remarqué, on a failli se farcir une fusillade, là-bas. Je ne t'ai pas lâché.

— Je sais.

— Bon. Prendre des risques, ça ne me dérange pas, mais je veux savoir pourquoi. Alors commence à me dire ce que tu as en tête, avant que ça nous pète à la gueule.

Il hocha la tête, surtout, se dit-elle, pour lui-même.

— Bambaren est clean, dit-il avant d'ajouter à contrecœur : à mon avis.

— Mais ce n'est pas tout ?

Il soupira.

— Je ne sais pas. Je lui ai joué l'angle martien, il n'a pas moufté. Ou plutôt, on aurait cru que je lui parlais martien, justement. La guerre continue, et je suis prêt à parier tout ce que j'ai palpé l'année dernière que personne là-haut n'a entendu la moindre rumeur qui change ça. Je doute qu'il sache quoi que ce soit sur le retour de notre cher Merrin.

Elle remarqua qu'il avait haussé le ton à la fin.

— Mais ?

— Mais il est nerveux. Comme tu l'as dit, ça a failli défourailler, là-bas. La dernière fois que j'ai parlé à Manco Bambaren, je venais de faire sauter un camion à lui, plein bien sûr, et j'avais tué un de ses mecs. Je lui promettais de recommencer s'il ne me donnait pas ce que je voulais. Ça l'avait à peu près autant ému qu'un de ces murs de pierre, là-haut. Cette fois, je venais juste lui poser des questions, et il a failli tous nous faire tuer. Ça n'a aucun sens.

Elle grogna. Elle savait ce que c'était, ce doute, cette impression de *quelque chose de travers*. Le genre de truc qui empêche de dormir, qui fait tourner le cerveau à fond toute la nuit, un quelque chose pioché dans l'affaire pendant la journée et qui vous obnubile jusqu'à ce que le café refroidisse. On n'a qu'une envie : tirer sur ce fil jusqu'à ce qu'il se démêle ou qu'il casse.

— Alors, qu'est-ce que tu veux y faire ?

Il regarda par la fenêtre.

— Je pense qu'on ferait bien de parler à Greta Jurgens. Elle approche du sommeil de fin de saison, et les hibernoïdes ne sont pas à leur meilleur niveau dans ces moments-là. Elle pourrait laisser échapper quelque chose.

— C'est à Arequipa, c'est ça ?

— Ouais. On pourrait y être demain, si on roule toute la nuit.

— On se retrouverait à peu près aussi frais que Jurgens. Non merci. Ce soir, je dors dans un lit.

Marsalis haussa les épaules.

— Comme tu veux. Mais ça nous rend plus discrets si on y va par la route. Il y a des chances pour que Manco fasse surveiller l'aéroport, pour savoir quand on partira, et où on ira. Et s'il voit qu'on a choisi Arequipa, eh bien, même un crétin comprendrait ce qu'on compte faire.

— Tu penses qu'il essaierait de nous empêcher de voir Jurgens par la force ? Tu penses qu'il risquerait ça avec des représentants accrédités de LINCOLN ?

— Je ne sais pas. Il y a quelques heures, je t'aurais dit non. Mais tu étais là quand les gorilles ont failli s'énerver. Tu en penses quoi ?

Une longue pause. Sevgi se rappelait la façon dont ça s'était joué, comme sa réaction à la quasi-collision quelques minutes plus tôt, la sueur soudaine, irritante, quand les gardes de la *familia* avaient bougé, le choc d'adrénaline dans ses tripes et ses avant-bras. Il lui avait fallu un effort de volonté conscient pour écarter sa main de la crosse de son arme, et elle avait eu peur, rouillée d'être à l'abri depuis trop longtemps, méfiante vis-à-vis de son jugement. Elle ne savait pas si elle serait assez rapide, ni si elle prendrait la bonne décision.

Elle soupira.

— Ouais, d'accord. (Elle se renfonça dans son siège, donna quelques coups de coude irrités dans la garniture de la portière.) *Inch'Allah !* On pourra incliner ces machins et se reposer un peu.

Puis elle parla plus fort, pour la Jeep :

— Changement de destination. Trajet long, Arequipa.

Des lumières dansèrent sur le tableau de bord.

— *Ce voyage se poursuivra jusqu'au petit matin*, lui apprit doucement Asia Badawi.

— Ah ouais ? Sans déconner...

30

Le centre de Cuzco était englué dans la circulation, principalement des véhicules pilotés par des humains. Aucune coopération, aucune vision d'ensemble – l'air de fin d'après-midi vibrait des klaxons et des files alignées en travers des intersections. Les conducteurs passaient à deux doigts du duel pour changer de file ou s'injecter depuis les voies de Filtrage jusque dans une circulation déjà immobile. Les fenêtres étaient baissées pour faciliter les échanges d'insultes, mais la plupart des gens restaient assis derrière leur volant et regardaient devant eux, comme s'ils pouvaient générer un mouvement par la seule puissance de leur volonté. Plus l'utilisation généreuse de leur klaxon, bien sûr. Les agents de la circulation se tenaient au milieu de tout ça, les bras levés, gesticulant tels des chefs d'orchestre frénétiques et s'époumonant dans leur sifflet, sans aucun effet visible. Peut-être, se dit Sevgi avec amertume, ne voulaient-ils pas se retrouver exclus de tout ce bruit.

La Jeep était un modèle standard de covoiturage. Ses systèmes automatiques, réglés par sécurité sur un mode de patience déférente, étaient dépassés. Après être restés immobiles à un carrefour particulièrement disputé pendant douze minutes d'après la pendule du tableau de bord, Marsalis se tortilla sur son siège.

— Tu veux conduire ?

Sevgi regarda la file ininterrompue de voitures, pare-chocs contre pare-chocs, dans laquelle ils essayaient de s'introduire.

— Pas vraiment, répondit-elle d'un air sombre.

— Je peux, alors ?

Le feu passa au vert, et le camion qui barrait l'intersection s'écarta. La Jeep avança d'un demi-mètre, s'arrêta net tandis que le véhicule derrière le camion s'avavançait à son tour. L'ouverture se referma.

Derrière eux, quelqu'un enfonça son klaxon.

— Bon...

Ce fut son ton désinvolte qui arrêta Sevgi. Avant qu'elle ait compris ce qui se passait, il avait ouvert la portière et était descendu. Le bruit de klaxon redoubla. Il regarda la voiture derrière eux.

— Marsalis, non...

Mais il était déjà parti, à grands pas, vers la voiture derrière eux. Elle se tordit sur son siège et le vit atteindre le véhicule, monter sur le capot pour rejoindre le côté conducteur – elle entendit le bruit de métal de ses deux pas sur la tôle – et redescendre. Le klaxon s'arrêta net. Il se pencha par la fenêtre un instant, elle crut le voir tendre la main à l'intérieur, elle n'était pas sûre.

— Et merde...

Elle vérifia que son arme se trouvait bien dans son holster, se retournait pour ouvrir sa portière quand il y apparut. Elle ouvrit.

— Qu'est-ce que tu...

— Pousse-toi.

— Qu'est-ce que tu viens de faire ?

— Rien. Pousse-toi, je passe en manuel.

Elle jeta un nouveau regard au véhicule derrière eux, ne vit rien derrière le pare-brise fumé. Un instant, elle ouvrit la bouche pour protester. Vit le feu leur redonner la priorité, et secoua la tête, résignée.

— Admettons...

Il coupa le système automatique, passa une vitesse et vira sec, visant un interstice dans le flot opposé. Il passa un coin de la Jeep, fit un vague signe de remerciement au véhicule à qui il venait de couper la route, puis s'inséra dans la faille quand elle s'agrandit. Ils s'installèrent dans le flux, avancèrent de quelques mètres et s'éloignèrent de l'intersection. Elle regarda le visage de Marsalis et vit qu'il souriait doucement.

— Ça t'a fait plaisir ?

Il haussa les épaules.

— Ça apportait une certaine satisfaction opérationnelle.

— Je croyais que le but d’y aller par la route était de rester discrets. Tu m’expliques comment on peut faire ça si tu commences à te battre un peu partout ?

— Ertekin, personne ne s’est battu. (Il la regarda dans les yeux.) Sérieux. J’ai juste dit au type de la fermer et qu’on faisait de notre mieux.

— Et s’il n’avait pas cédé ?

— Oh. (Il réfléchit un instant.) En général, avec vous, ce n’est pas un souci.

Il leur fallut encore près d’une heure pour atteindre les faubourgs sud et s’engager sur l’autoroute vers Arequipa. La journée commençait à s’alourdir d’obscurité, et les lumières s’allumaient dans les immeubles autour des rues, offrant des instantanés jaunes de la vie de leurs occupants. Sevgi vit une fille de neuf ou dix ans se pencher avec concentration sur le moteur exposé d’un camion dans un atelier, le regard concentré pendant qu’un vieil homme avec une moustache de morse blanche travaillait sur les entrailles de métal. Une mère assise sur une marche au pied d’un immeuble fumait en regardant passer la circulation, trois jeunes enfants accrochés à ses jupes. À la porte d’une boutique, un jeune homme en costume flirtait avec la fille derrière le comptoir. Chaque scène défilait et lui laissait l’impression terrible d’une vie qui vous passe entre les doigts.

Sur le périphérique, ils firent halte à un *Buenos Aires Beef Co* et commandèrent des pampaburgers à emporter. Le restaurant franchisé se découpait dans l’obscurité douce comme un ovni, tout en lumières vives et construction modulaire en plastique. Des séries de phares approchaient et repartaient en procession. Sevgi s’arrêta un instant en retournant à la Jeep, le sac de nourriture chaud contre sa poitrine malgré les emballages, le tapis lumineux de Cuzco étendu sur la vallée. Une impression de départ en conflit avec autre chose, aussi douloureuse que tous ces instants jaunâtres qui venaient de défiler. Elle pensa à Murat, à Ethan, à sa mère quelque part en Turquie, allez savoir où. Elle ne comprenait rien – mais ça faisait mal.

« *C’est censé devenir plus facile avec l’âge, Sev.* »

— *Ben voyons.* »

Marsalis la rejoignit par-derrière, lui posa la main sur l'épaule.

— Ça va ?

— Tout baigne, mentit-elle.

Il monta derrière le volant de la Jeep, puis enclencha le pilotage automatique. Sevgi cligna des yeux. Ethan serait resté au volant jusqu'à ce que ses yeux se ferment tout seuls.

— Tu ne veux plus conduire ?

— Sert à rien. Il va faire nuit et je ne parle pas la même langue que la plupart des camions.

Il avait raison. Quand ils sortirent de Cuzco, les autocamions commencèrent à se multiplier dans la brume, dirigés droit sur les dépôts et entrepôts des corporations en périphérie de la ville. Ils paraissaient sortir de nulle part, comme des baleines remontant à la surface à côté d'une barque, sans alerte, sans lumière blanche qui arrivait par-derrière ; ils filaient simplement à côté d'eux dans un soudain choc d'air, restaient un instant à leur hauteur, leurs flancs d'acier vibrant et oscillant dans la vague lueur de leurs feux de position avant de s'éloigner dans la nuit. Les systèmes de la Jeep tintaient doucement à chaque passage, pour poser des questions, s'adapter. Et leur souhaiter bonne route, peut-être.

— Tu t'y es habitué, sur Mars ? demanda-t-elle. Aux machines ?

Il fronça les sourcils.

— Je m'y suis adapté dès la naissance, comme tout le monde. L'âge de la machine, tout ça...

— Je pensais que sur Mars...

— Ouais, tout le monde pense ça. C'est l'image réflexe. Les machines qui font vivre tout le monde, c'est ça ? Ça doit être un vestige des premières années, avant qu'ils mettent l'environnement en place. Enfin, d'après ce que j'ai lu, à l'époque, même les scientifiques pensaient que la terraformation prendrait des siècles. Ils n'avaient pas dû prévoir l'effet de la nanotech sur nos chronologies. La courbe de technologie accélère, on passe tous notre vie à lui courir après. Alors maintenant on reste bloqués sur les rochers rouges et les

sas, toutes ces images d'avant que l'air soit respirable. Quand les gens se forgent une image de quelque chose, ils n'aiment pas en changer.

— C'est clair.

Il s'arrêta, la regarda. Sourit.

— Ouais. Et puis, bien sûr, Mars, c'est loin. Un peu trop loin pour aller voir soi-même, dissiper l'illusion. Ça fait beaucoup de vide à traverser juste pour ça.

Le sourire disparut avec les derniers mots. Elle vit la façon dont son regard se perdait dans la nuit, entendit la distance dont il parlait dans le changement de sa voix, et soudain une porte sembla s'être ouverte sur le froid de l'espace, insinué entre ses paroles.

— C'est dur, hein ? demanda-t-elle doucement. L'attente ?

Il lui lança un bref coup d'œil.

— Assez dur, oui.

Le silence revint dans l'habitacle, l'espace éclairé de bleu par le tableau de bord oscillant doucement avec le mouvement de la Jeep dans les ténèbres.

— Il y avait une femme, dit-il enfin. Dans une des cryocaps. Elena Aguirre, je crois qu'elle venait d'Argentine. Une technicienne en terre arable, qui rentrait chez elle après la période de service. Elle ressemblait un peu à... quelqu'un que j'avais connu. Alors je lui parlais. Ça a démarré comme une blague, tu vois, on parle beaucoup à voix haute pour rester sain d'esprit. Je lui demandais comment se passait sa journée, ce genre de truc. Si elle avait vu de la terre intéressante. Des soucis avec les nanobes ? Et je lui racontais ce que j'avais fait, j'inventais des conneries sur des réunions avec le contrôle terrestre et l'équipage d'un vaisseau de secours.

Il s'éclaircit la voix.

— Tu vois, au bout d'un moment, quand on est tout seul là-haut, on commence à faire des associations d'idées qui n'ont aucun sens. Le fait qu'on est niqué commence à passer pour autre chose qu'un accident. On se demande, *pourquoi moi ? Pourquoi cette putain d'impossibilité statistique de panne pendant mon voyage ?* On commence à se dire qu'il y a une

force maligne, quelqu'un qui contrôle toutes ces conneries. (Il grimaca.) C'est de la religion, non ?

— Non, ce n'est pas de la religion.

Une aspérité soudaine dans la voix de la femme.

— Ah bon ? (Il haussa les épaules). Eh bien, c'est ce que j'ai connu de plus proche. Comme je t'ai dit, c'en est arrivé à un point où je croyais que quelque chose, n'importe quoi, était décidé à me faire la peau ; et bientôt j'aurais juré avec la même certitude qu'une force opposée, à l'intérieur avec moi, avait décidé de veiller sur moi. Alors j'ai commencé à la chercher, à chercher des signes. Des associations d'idées, des schémas. Et il ne m'a pas fallu longtemps pour en trouver un. Tu vois, chaque fois que je m'arrêtais à côté de la cryocap d'Elena Aguirre, chaque fois que je regardais son visage et que je lui parlais, je me sentais mieux. Et bientôt, me sentir mieux, c'était comme me sentir protégé, et j'ai décidé rapidement qu'Elena Aguirre avait été placée sur le *Felipe Souza* pour me protéger.

— Mais ce n'était... qu'un être humain. Une personne.

— Je n'ai pas dit que c'était rationnel, Ertekin. J'ai dit que c'était de la religion.

— Je croyais, dit-elle avec sévérité, que les treizes étaient incapables de pensée religieuse.

Ethan l'était, lui. Elle se rappelait son incompréhension indifférente et entrecoupée de bâillements, chaque fois qu'elle essayait d'en parler, comme s'il se retrouvait devant un immigré de Jésusland qui voulait lui vendre des saloperies en plastique.

Marsalis regarda la lueur bleue du tableau de bord.

— Ouais, il paraît qu'on n'est pas câblés pour ça. Quelque chose dans le cortex frontal, qui fait aussi qu'on gère mal l'autorité. Mais comme je t'ai dit, c'était dur, là-haut. J'étais coincé dans un vide obscur, à chercher des raisons là où il n'y avait que des coïncidences. Je me sentais impuissant, j'allais vivre ou mourir à cause de facteurs que je ne contrôlais pas. Je parlais à des visages endormis ou aux étoiles, parce que c'est mieux que de parler tout seul. L'argument du câblage cortical, je ne sais pas, mais je peux te dire que pendant quelques semaines à bord du *Felipe Souza*, j'ai eu l'impression d'être croyant.

— Qu'est-ce qui a changé ?

— J'ai regardé par la fenêtre.

Nouveau silence. Un autre autocamion passa doucement, les agitant dans son sillage de vent. La Jeep oscilla, perdue dans la nuit.

— Le *Souza* avait des hublots d'observation dans la soute inférieure, expliqua Marsalis lentement. J'y allais parfois, je demandais au n-djinn de remonter les boucliers. Il faut couper les lumières intérieures avant de voir quoi que ce soit, et même là... (Il la regarda, écarta les mains.) Il n'y a rien. Pas de sens, pas d'œil conscient. Rien qui nous regarde. Juste l'espace vide et, si on va assez loin, des machins en mouvement qui nous tuent à la première occasion. Une fois qu'on comprend tout ça, ça va. On arrête de s'attendre à quoi que ce soit de mieux ou de pire.

— Alors c'est ça, ta philosophie générale ?

— Non, c'est ce qu'Elena Aguirre m'a dit.

Pendant un instant, elle ne comprit rien. C'était comme ces moments où quelqu'un lui parlait en turc, sans prévenir, et où elle fonctionnait encore en anglais. Impossible d'absorber les mots qu'elle venait d'entendre.

— Pardon ?

— Comme je t'ai dit. Elena Aguirre m'a dit d'arrêter de croire à toutes ces conneries et de regarder en face ce qu'on voyait par la fenêtre.

— Tu te fous de moi ? lui demanda-t-elle d'un ton rude.

— Non, je ne me fous pas de toi. Je te raconte ce qui m'est arrivé. J'étais devant ce hublot, les lumières éteintes, et j'ai entendu Elena Aguirre arriver derrière moi. Elle m'avait suivi vers la soute, et elle se tenait derrière moi, dans le noir. Elle respirait. Elle m'a parlé à l'oreille.

— C'est impossible !

— Je sais, oui. (Il sourit, mais pas pour Ertekin. Il regardait la lumière bleue, les yeux aveugles, vidés par la lueur électrique.) Elle aurait laissé du gel cryo partout sur le pont, hein ? Et puis surtout, elle aurait fait sonner toutes les alarmes du vaisseau en sortant de sa cuve. Je ne sais pas combien de temps je suis resté bloqué devant le hublot après son départ, on

a tendance à perdre la notion du temps, et j'avais vachement peur, mais...

— Arrête. (Elle entendit la crispation dans sa propre voix. Sentit l'envie de frissonner remonter la nuque comme une main froide.) Arrête. Sois sérieux.

Il fronça les yeux devant le tableau de bord.

— Tu sais, Ertekin, pour quelqu'un qui croit en un architecte suprême de l'Univers et en une autre vie spirituelle, tu prends ça très mal...

— Écoute... (Lancé comme un défi.) Comment tu pouvais savoir que c'était elle ? Cette Elena Aguirre, tu n'as jamais entendu sa voix...

— Quel rapport ?

Il y avait une simplicité calme dans cette question qui la fit basculer, d'un coup, comme le sexe la première fois que ça s'était passé comme il fallait et qu'elle avait joui, cette apesanteur, comme son premier cadavre près des rails à côté de Barnett Avenue. Comme la respiration de Nalan qui s'arrêtait pour la dernière fois dans son lit d'hôpital. Elle secoua la tête, perdue.

— Je...

— Tu vois, tu m'as demandé si c'était dur. Alors je te raconte à quel point c'était dur. Je suis descendu très loin, Sevgi. Assez loin pour qu'il m'arrive des trucs bizarres, câblage génétique ou non.

— Mais tu ne peux pas croire...

— Qu'Elena Aguirre était l'incarnation d'une présence qui veillait sur moi ? Bien sûr que non.

— Alors...

— C'était une métaphore. Elle. (Il expira, comme pour abandonner quelque chose.) Mais elle m'a échappé, comme ça arrive parfois avec les métaphores. Quand on descend aussi loin, on peut perdre pied, et laisser ce genre de machin s'échapper. J'imagine que j'ai de la chance. Je suis descendu, et ce qui m'attendait au fond m'a recraché. Peut-être que mon câblage génétique lui a donné une indigestion, finalement.

— De quoi tu parles ? (Une colère plate. Elle ne pouvait pas la retenir.) Une indigestion ? Des métaphores ? Je ne comprends rien à ce que tu me racontes.

Il la regarda, peut-être surpris par sa colère.

— Ce n'est pas grave, je ne m'explique peut-être pas très bien. Sutherland en aurait mieux parlé, mais il a eu des années pour tout mettre à plat. Disons juste que là-haut, en voyage, je me suis parlé tellement longtemps que j'ai déclenché des trucs au niveau inconscient, et qu'il a fallu que j'invente une aide inconsciente pour m'en ramener. C'est mieux ?

— Pas vraiment. C'est qui, Sutherland ?

— Un treize, un type que j'ai rencontré sur Mars, ce que les Japonais appelleraient un « *sensei* », j'imagine. Il enseigne le *tanindo* dans les camps de Sommet. Il disait que les humains vivent toute leur vie par métaphores, et que le problème pour les treizes, c'est qu'on entre beaucoup trop bien dans la case métaphorique des trucs qui rôdent dans la nuit à l'écart du feu de camp. La case des monstres.

Elle n'avait rien à répondre. Les souvenirs enfonçaient cela jusqu'à la garde, des visages tournés vers elle pleins d'accusation muette quand ils avaient appris ce qu'était Ethan. Les amis, les collègues, même Murat. Une fois qu'ils savaient, ils ne voyaient plus Ethan comme avant, rien qu'une obscurité en forme d'Ethan, comme le portrait-robot qui servait en virtuel pour l'assassin de Toni Montes.

— Des monstres, des boucs émissaires... (Les mots tombaient des lèvres de Marsalis comme des cartes qu'il aurait distribuées. Il était même railleur.) Des anges et des démons, le paradis et l'enfer, la moralité, la loi, la langue. Sutherland a raison, tout ça, c'est de la métaphore. Un échafaudage pour soutenir les parties où la réalité de base ne vous suffit pas, à vous ; là où il fait trop froid pour que les humains vivent sans aide. On codifie nos espoirs, nos peurs et nos désirs, et on construit des sociétés entières sur ces codes. Puis on oublie que c'était du codé, pour considérer que c'est la réalité. On agit comme si l'Univers en avait quoi que ce soit à branler. On déclare la guerre, on pend des hommes et des femmes par le

cou, on commet des attentats dans les trains et les bâtiments, pour ça.

— Si tu parles encore de Dubaï...

— Dubaï, Kaboul, Tashkent et tout Jésusland, d'ailleurs. On regarde n'importe où, c'est pareil, ce sont des humains. Ce sont...

Il s'arrêta net, le regard toujours sur le tableau de bord, mais cette fois plus concentré.

— Ce sont quoi ?

— M'en branle. On est en train de ralentir.

Elle se tordit sur son siège pour regarder par la lunette arrière. Aucun signe d'un autocamion dont ils bloqueraient le passage. Et pas de flashes rouges sur l'affichage pour signaler un problème matériel. Mais la Jeep perdait de la vitesse.

— On a été piratés, annonça Marsalis d'un ton sinistre.

Sevgi regarda par les fenêtres. Aucun éclairage, mais un pauvre croissant de lune lui montrait un paysage délavé et vallonné de caillasse et de buissons, un mur de montagnes sur la droite, et de l'autre côté de l'autoroute, un à-pic dans le ravin. La route contournait le flanc de la montagne, et il n'y avait plus qu'une seule voie dans chaque direction. La démarcation centrale s'était réduite à un marqueur de guidage lumineux d'un mètre de large, peint sur l'evercrete pour les autocamions. Ni lumière ni habitation humaine où que ce soit. Aucune circulation.

— Tu es sûr ?

— Tu ne me crois pas ?

Il prit le volant et essaya d'engager l'option manuelle. Verrouillé, le système refusa avec un carillon triple très satisfait, parsemant le bleu de clignotements orange. Il leva les mains et écrasa les pédales.

— Tu vois ? Putain...

Il pouvait parler à la machine ou à celui qui les avait harponnés. Sevgi sortit son pistolet et ôta la sécurité. Marsalis entendit ce déclic, se fixa sur le pistolet entre les mains de la jeune femme. Puis il se pencha en travers du tableau de bord et enfonça le bouton d'arrêt d'urgence. L'affichage vira au rouge et les freins se serrèrent. Ils avaient encore une bonne inertie. Les

pneus de la Jeep couinèrent devant cet outrage et se bloquèrent. Ils dérapèrent, mais pas très loin. S'arrêtèrent avec un à-coup terrible.

Silence. Et le clignotement cliquetant des warnings en automatique. Une lueur rouge cerise qui s'allumait à chaque coin de la Jeep, disparaissait. Apparaissait, disparaissait. Apparaissait, disparaissait.

— Bon.

Carl fit pivoter son dossier pour l'allonger au maximum et plongea vers le coffre, retenu par les hanches. Sa voix se crispa sous la pression sur ses abdos.

— J'ai déjà vu ça, dans les Zagros. Surtout de l'autre côté du piège, remarque. On alpaguait les transports de troupes iraniens comme ça, pour tendre des embuscades. On les accroche bien avant qu'ils nous voient. (Une couverture s'éleva et retomba entre ses mains, rejetée.) Une fois qu'on a cassé les protocoles du pilote, on peut faire à peu près ce qu'on veut. (Un cliquetis d'objets en plastique qui tombent. Il se pencha un peu plus.) Les faire se rentrer dedans, les faire basculer dans le ravin, s'il y en a un. Ou sauter sur une mine bien placée, *bordel*.

— Mais qu'est-ce que tu fous ?

— Je cherche une arme. On ne va pas partager ton Beretta, hein ? Obligations contractuelles, toutes ces conneries.

Il se rassit sur le siège, les dents crispées de frustration, regarda autour de lui, puis ouvrit la portière. Contourna la Jeep au trot. La poussière soulevée par leur arrêt d'urgence formait un nuage dans le vent léger, et les enveloppa. Puis elle partit en flottant, silencieuse comme un fantôme et parfois éclairée de rouge par les warnings. Sevgi regarda derrière elle et vit Marsalis forcer pour décrocher quelque chose du hayon. La Jeep dansait sur ses suspensions à chaque traction. Les warnings éclairaient le treize dans la poussière, lui donnaient un visage démoniaque dans la tension et l'effort. Elle crut l'entendre grogner. Quelque chose se décrocha.

Il revint à la porte, portant une pelle pliante.

— Bon, écoute, dit-il avec un calme soudain. Si on a de la chance, ce sont des gros bras du coin, habitués à alpaguer des camions faciles à braquer et des bus de touristes. Si c'est ça, il

nous reste encore quelques minutes avant qu'ils comprennent ce qu'on a fait. Trois ou quatre minutes après, ils vont venir nous chercher. Mais ça ne fait pas beaucoup. Alors, réaction de base, on sort de là et on se trouve un abri en vitesse.

Sevgi hocha la tête, muette, soudain consciente de sa bouche sèche. Elle sortit l'écran du Beretta, comme à l'entraînement, à angle droit et incliné pour pouvoir lire la jauge de chargement. Trente-trois, plus une dans la chambre. Les pistolets Marstech fonctionnaient avec des munitions à expansion, fines comme un crayon, précises à longue portée et explosives à l'impact. Elle se gratta la gorge et leva le Beretta.

— Tu penses qu'on va pouvoir les semer ?

Il la regarda. Les warnings le peignaient en noir, rouge, noir, rouge, noir, rouge, noir. Il regarda la pelle entre ses mains. La déplia et la verrouilla en position. Quand il regarda de nouveau Sevgi, les mains sur le mécanisme de serrage, sa voix était presque douce :

— Sevgi... Il va falloir qu'on les tue.

Ils étaient sept.

Depuis son point de vue limité, Carl les identifia comme des militaires péruviens, et se détendit un peu. Des tueurs de la *familia* auraient été pires. Il laissa la maille s'activer, la sentit s'infiltrer dans ses muscles comme une rage. Sa vision se resserra sur l'avant-garde. Ils marchaient à trois de front sur la voie opposée, dix pas devant une Jeep ouverte de l'armée, au pas elle aussi, qui transportait les quatre autres et équipée d'une mitrailleuse montée. Le véhicule avançait sans les phares – ça au moins, ils le faisaient convenablement – et l'avant-garde avait le fusil d'assaut prêt à tirer. Une tension hésitante dans leur façon de bouger criait : « bleus-bite ». Il aurait pu s'agir des mêmes types en uniforme, souriants et décontractés, avec qui il avait discuté football en allant tuer Gray. Avec un peu de chance, ils seraient aussi jeunes et surpris.

Ils s'arrêtèrent à vingt mètres des warnings de la Jeep LINCOLN. Marmonnèrent en espagnol, trop loin pour qu'il comprenne. Le virage était ouvert, ils avaient vu les warnings depuis au moins cent mètres, mais ils avaient choisi de s'arrêter maintenant pour discuter tactique. Carl sourit pour lui-même et resserra les mains sur le manche de la pelle. Le bord de métal érodé, froid et ébréché, lui toucha le visage.

La Jeep recula un peu. Les soldats de l'avant-garde traversèrent la séparation centrale éclairée, regardant des deux côtés comme des enfants bien élevés. Carl crut entendre le bourdonnement lointain d'un autocamion quelque part dans la nuit, sans savoir où il était ni dans quelle direction il se dirigeait. Autrement, il n'y avait que la lune sur les roches poreuses, et les montagnes à l'arrière-plan. Les étoiles brillaient dans le ciel, presque aussi fort que sur Mars. Le silence

permettait d'entendre les pieds bottés traîner sur l'evercrete, et le grognement du moteur de la Jeep.

Sept, bordel. Ertekin, j'espère que tu fais le poids.

Il lui avait demandé si elle savait tuer quelqu'un avec son Beretta gris mat. Si elle avait déjà abattu quelqu'un. En espérant à moitié qu'elle céderait et qu'elle le lui donnerait. Le regard qu'elle lui avait renvoyé suffisait. Mais elle n'avait pas répondu à la question, et il ne savait toujours pas.

L'avant-garde arriva au véhicule de LINCOLN. Ils avançaient en crabe et se penchèrent dans l'habitacle. Tirèrent sur les poignées de porte et crièrent de surprise quand celles-ci s'ouvrirent doucement sur leurs moteurs hydrauliques. Ils pointèrent nerveusement leur arme à l'intérieur. Il les entendait parler. Un ton bravache forcé dans l'espagnol doux de la côte, des accents comme de la terre coincée dans un tamis. Des gamins, quoi.

— Tu vérifies derrière, Ernesto ?

— Déjà fait. Ils sont pas là. Ils ont détalé. J'avais bien dit au sergent qu'on aurait dû les choper à l'ancienne. Gyrophares, barrage, ça marche chaque fois.

— Tu sais rien faire d'autre, protesta une troisième voix de l'autre côté de la Jeep, un peu plus vieille. C'est pas un syndicaliste bolivien, là, c'est un putain de treize. Il nous aurait foncé droit dessus, il nous aurait explosé la gueule.

— Moi, c'est le cul que je vais lui exploser, à cette salope *de gringa*.

Rires.

— C'est pas une *gringa*, Ernesto. T'as pas vu la photo ? J'ai une belle-sœur à Barranca qui a la peau plus claire.

— Eh, elle est de Nueva York, alors je lui fais le cul.

— Vous savez quoi, les mecs ? Vous me débectez. Et si votre mère vous entendait parler comme ça...

— Oh, allez, Ramon ! Fais pas l'enfant de chœur toute ta vie. T'as vu les photos de cette salope ? Elle a de ces nichons, on croirait Cami Chachapoyas. Me dis pas que ça te fait pas envie.

Ramon ne répondit rien. L'aîné s'en chargea pour lui.

— Je vous dis, moi, si vous la sautez, vous avez intérêt à vous vaporiser, d'abord. *Les gringas*, elles chopent tout ce qui passe.

J'ai un cousin à Nueva York, qui m'a dit que ces chiennasses se tapent tout ce qui bouge.

— Eh, si t'as de la famille partout, pourquoi...

Un sous-off gueula depuis la Jeep :

— Au rapport, caporal !

— RAS, chef, répondit la voix de l'aîné. Ils ont mis les bouts. Il faut quadriller le secteur.

Dans la Jeep, on grommela quelque chose sur ces putains d'infrarouges. Sans doute, supposa Carl, parce qu'ils n'en avaient pas.

— Une battue. Oh, putain... Je vous promets, si on chope ce trifouillé et sa connasse...

C'est parti.

Il laissa la rage le pousser, boula et prit appui sur le bord du toit du module de stockage, arriva un mètre avant, de l'autre côté de la Jeep militaire. La toile cirée élastique résistant à la chaleur qui l'avait caché se tendit quand il roula, le lâcha puis claqua en se rétractant.

Ce fut la seule mise en garde.

Il tomba au milieu des uniformes. Les fit chanceler et tomber – pas le temps de compter. Celui devant lui avait le dos tourné, ne tomba pas tout à fait...

— Merde, Ramon, qu'est-ce que tu branles ?

Le soldat n'avait pas compris ce qui se passait. Se retournait, détendu, un peu agacé, quand Carl lui abattit la pelle sur le visage. Éclaboussure de sang, chaud et invisible dans le noir, mais il le sentit sur sa joue. L'homme lâcha son fusil d'assaut et serra sa pommette éclatée, avec un bruit humide et un cri quand il tomba. Carl se détournait déjà. Un deuxième uniforme, qui se relevait à quatre pattes. Ramon l'enfant de chœur ? Carl frappa vers le bas avec la pelle, sur la partie fragile du crâne. L'homme émit un bruit de vache paniquée et s'étendit, immobile. Encore du sang, une chaleur sur son visage.

Le troisième soldat était encore de l'autre côté de la Jeep LINCOLN. Il contourna le véhicule à toute allure et Carl l'accueillit de front avec un sourire carnassier, noir et barbouillé de sang. Le soldat paniqua, cria. Oublia de lever son arme.

— Il est là...

Carl bondit. Tendit la pelle, le tranchant dans la gorge du soldat. Le cri d'alarme s'étrangla avec lui. Carl referma l'espace entre eux, bloqua d'une main le canon du fusil qui se levait trop tard, enfonça le manche de la pelle dans le nez du type. Le combat cessa, le soldat bascula, étranglé. Carl retourna la pelle et frappa avec la pointe, dans la gorge, jusqu'à ce que le type arrête de faire du bruit.

La nuit s'illumina sous le projecteur de l'autre Jeep. Des cris d'alarme de l'autre côté. Encore quatre, il le savait. Aucun moyen de savoir combien il en restait dans le véhicule, combien étaient déployés...

Allez, Ertekin. Au boulot.

Des tirs – le craquement plat et aigu d'un pistolet Marstech, six coups en succession rapide. La lumière baissa. Cris paniqués depuis la Jeep.

Putain. Tu tires bien, petite.

— Ouvrez le feu !

Carl partit au pas de course. D'un coup de pied, il écarta la victime au visage en miettes pour lui prendre son fusil d'assaut. Vaguement, il enregistra que c'était un Imbel brésilien, pas tout à fait du matos de pointe mais...

La mitrailleuse montée de la Jeep tira. Le bruit déchira la nuit. Un tonnerre bégayant, et l'éclat froid des cartouches calibre 50 qui éclatent contre le flanc blindé de la Jeep LINCOLN. « *Mars-tech, Mars-tech, c'est du Marstech.* » Le refrain idiot lui traversa la tête, il revit les gamins qui chantaient ça derrière les préfabulles de Wells. Carl sourit, un rictus de combat crispé, se déplaça sur le côté sous le couvert que lui offrait la Jeep et passa l'Imbel sous le véhicule. Il tira une rafale généreuse en riposte, puis s'interrompit. Des cris confus, la mitrailleuse s'arrête, soudain silencieuse. Carl appuya le visage sur la surface de la route et regarda – sa vision encore flinguée par les projos. Il ferma les deux yeux, serra les paupières, les rouvrit.

— Putain d'enculé de trifouillé de...

Le soldat blessé était sur lui, frappait au hasard à coups de poing, le visage ouvert là où la pelle l'avait déchiré. Sa voix était un torrent d'insultes pleurnichardes, une rage de gamin. Carl le

frappa sous le menton avec la crosse de l'Imbel, puis une deuxième fois près de sa blessure. Le soldat cria et recula. Carl leva le canon. Bégaiement d'une rafale courte. L'éclair illumina le visage ravagé du gamin, se tendit vers lui et le toucha à la poitrine comme de la magie – puis l'envoya voler de l'autre côté de la route.

La mitrailleuse reprit de plus belle, s'interrompit aussi soudainement quand un ordre claqua depuis la Jeep. Sans cesser de sourire, Carl se redressa, caché derrière l'aile du véhicule LINCOLN. Il s'accroupit et plissa les yeux, arrachant des détails à sa vision brûlée par la détonation. Vit la silhouette du servant de la mitrailleuse. Quarante mètres, environ. Ça lui faisait mal de forcer ses pupilles douloureuses à lui donner des détails, mais...

Autant s'en débarrasser.

Comme si elle l'avait entendu, le pistolet Marstech d'Ertekin craqua dans la nuit une nouvelle fois, trois coups rapides. Le soldat sur la mitrailleuse se retourna, à la recherche de l'origine du tir. Carl épaula l'Imbel, se redressa, serra son arme et pressa la détente. Un rugissement dans son oreille tandis que l'éclair du canon crevait une nouvelle fois la nuit. Une longue rafale, avant de redescendre à couvert, sans regarder...

Mais il savait déjà.

La mitrailleuse montée garda le silence.

Il attendit encore une minute, pour être sûr – *juste pour ne pas céder à cette arrogance à la con des treizes, hein Sutherland?* – puis leva son fusil d'assaut par-dessus l'aile, crosse en l'air. Aucun tir. Il passa vers l'arrière de la Jeep et leva la tête juste de quoi l'autre véhicule.

Des silhouettes silencieuses étendues à côté de la Jeep ouverte. La mitrailleuse, sinistre et squelettique au milieu du carnage, abandonnée crosse en l'air. Carl sortit de son abri. Marqua une pause. Avança lentement, la pulsation de la maille retombant le long de ses nerfs à présent que le combat était fini. Il couvrit la distance jusqu'à l'autre Jeep en un arc prudent. En périphérie, il aperçut Ertekin qui sortait du ravin où elle s'était cachée. Il arriva au transport de troupes bien avant elle, en fit le tour une fois, prudemment, puis regarda son œuvre.

— Eh bien, on dirait que ça a marché, dit-il à personne en particulier.

Apparemment, le sergent s'était éloigné de la Jeep, pour aller aider ses hommes, quand il avait croisé la rafale de l'Imbel. Du coup, il était étalé contre le passément de roue avant, comme un ivrogne à un coin de rue. Au-dessus de lui, le conducteur était encore derrière le volant, les mains sur les genoux, le visage arraché, le cerveau gouttant sur sa chemise comme une sauce épaisse. L'impact des cartouches de l'Imbel avait fauché le servant de la mitrailleuse, qui avait à moitié basculé par l'arrière de la Jeep, retenu par un pied. Sa tête touchait presque la route, une expression de surprise sur son visage de garçon inerte, les yeux ouverts et fixes. Carl le dépassa.

Le dernier homme était blotti derrière la Jeep comme un gamin jouant à cache-cache. Dans la lumière basse, le sang brillait d'un éclat sombre sur son treillis, mais il respirait encore. Carl tendit la main et lui toucha l'épaule. Les yeux du soldat s'ouvrirent d'un air rêveur. Il cligna des yeux deux ou trois fois, amusé. Des bulles de sang éclatèrent à la commissure de ses lèvres quand il parla.

— Oncle Gregorio, murmura-t-il tout bas. Qu'est-ce que tu fais là ?

Carl le regarda, et les yeux du soldat se refermèrent. Sa tête bascula un peu sur le côté, se posa de nouveau sur la carrosserie. Carl tendit la main et chercha le pouls. Il soupira.

Ertekin le rejoignit.

— Ça va ? lui demanda-t-il d'un ton absent.

— Ouais. Marsalis, tu as du sang...

— C'est pas le mien. Je peux voir ton pistolet un instant ?

— Euh. Bien sûr.

Elle lui tendit l'arme, prit l'Imbel qu'il lui proposait en échange. Il soupesa le Beretta un instant, vérifia la sécurité et l'indicateur de charge. Puis il le leva et tira une balle dans le visage du jeune homme. La tête du garçon se renversa, revint mollement. Il remit la sécurité en place, caressa la chaleur du canon et rendit le pistolet à Ertekin.

Elle ne le prit pas. Sa voix, quand elle s'éleva, était crispée de colère :

— Pourquoi tu as fait ça, connard ?

Il haussa les épaules.

— Parce qu'il n'était pas mort.

— Ça t'obligeait à le tuer ? (La colère commença à percer, et elle se mit à crier :) Regarde-le, Marsalis. Il ne nous menaçait pas, il était blessé...

— Ouais. (D'un geste, Carl désigna la route déserte et le paysage abandonné.) Tu vois un hôpital quelque part ?

— À Arequipa...

— À Arequipa, il nous aurait retardés. (Il libéra une partie de sa propre colère.) Ertekin, il faut qu'on se dépêche de parler à Greta Jurgens, avant qu'elle apprenne ce qui s'est passé ici. On n'a pas le temps de passer à l'hosto. Ce n'est pas... Quoi ?

Ertekin fronçait les sourcils, la colère écartée pour le moment tandis qu'elle mettait la main dans sa poche intérieure. Elle en tira son téléphone, qui vibrait doucement et s'illuminait d'une vague lueur cristalline.

— Putain, c'est une blague ? (Carl se détourna vers la perspective de la route, enragé d'incrédulité.) Il a vu l'heure ?

— Ça a sonné tout à l'heure, déjà, expliqua-t-elle en collant le combiné contre son oreille. Juste avant le feu d'artifice. Je n'ai pas eu le temps de décrocher. Ertekin.

Puis elle écouta en silence. Émit quelques assentiments monosyllabiques. Raccrocha, rangea le téléphone, le visage calme et pensif.

— Norton, devina-t-il.

— Ouais. On rentre.

— Quoi ?

— Tu m'as entendue. (Elle croisa son regard, son calme soutenu par quelque chose de plus dur.) La ForSéBo a appelé. Ils ont un cadavre. Il faut qu'on rentre.

Carl secoua la tête. Les vestiges du combat éclataient sur ses nerfs, et firent sursauter la toile.

— Super, un cadavre ! Un de plus. Trop cool. Tu vas reculer maintenant, alors qu'on avançait ?

Ertekin regarda le carnage.

— Tu appelles ça « avancer », toi ?

— Ils ont essayé de nous arrêter, Sevgi. Ils ont essayé de nous tuer.

— On a essayé de nous tuer à New York, aussi. Tu veux y retourner ? D'ailleurs, Névant a essayé de te tuer à Istanbul. La violence a tendance à te suivre, Marsalis. Comme Merrin. Comme...

Elle serra les lèvres.

Carl la regarda et sentit la vieille fatigue revenir à l'assaut. Il appela l'esquisse d'un sourire pour la masquer.

— Allez, Sevgi, dis-le. « Comme Ethan. » Vas-y, ça fera un poids de moins sur ta jolie poitrine. Quitte à le penser...

— Tu n'as aucun droit de supposer...

— Ah non ? (Il s'arrêta pour souligner son effet.) Ah oui, j'oubliais ! Sauter des poissards, ça te fait mouiller, c'est vrai. Et du coup, tu as l'impression de mieux nous considérer que le reste de la race humaine. Il faut plus qu'une branlette espagnole et quelques draps sales pour...

D'un coup, il était par terre.

Il resta étendu là dans la poussière de la route, les yeux levés pendant qu'elle se tenait au-dessus de lui et se massait le poing droit.

— Pauvre enculé !

Elle avait avancé avant de frapper, comprit-il. Un crochet du droit, ou un uppercut, il ne savait pas. Il n'avait rien vu venir.

— Tu crois que je ne sais pas ce que tu ressens, Marsalis ?

— En étant allongé sur la route, tu veux dire ?

Il se redressa sur un coude.

— Ta gueule ! (Elle tremblait. Peut-être le contrecoup du combat. Peut-être pas.) Tu crois que je ne sais pas ce que c'est ? Perdu, connard ! Essaie de grandir en étant musulman en Occident, pendant que le Proche-Orient explose une fois de plus. Essaie d'être une femme dans une culture musulmane occidentale, qui se bat sans cesse contre un fondamentalisme à la mentalité médiévale. Essaie d'être l'une des trois seules femmes flics turco-américaines dans un commissariat de New York dominé par des hommes d'origine grecque. Essaie de *coucher* avec un treize, c'est presque aussi populaire que d'en

être un, surtout auprès de ta propre famille. Ouais, les gens sont cons, Marsalis. Tu crois que j'ai besoin qu'on me le dise ?

— Je ne sais pas de quoi tu as besoin, Ertekin.

— Non, tu n'en as aucune idée. Et écoute-moi bien... Si tu as un problème avec ce qu'on a fait à Istanbul, alors tu te démerdes pour digérer. Mais tu ne remets jamais, jamais en question ma relation avec Ethan Conrad. La prochaine fois, je te jure que je te flingue.

Carl se frotta la joue. Bougea la mâchoire sur le côté.

— Tu permets que je me relève ?

— Je m'en bats les couilles.

Elle s'écarta, regarda au-delà des cadavres et du paysage aride. Il se remit doucement sur pieds.

— Ertekin, écoute-moi un instant. Regarde autour de toi. Regarde ce merdier.

— J'ai les pieds dedans.

— Bon. Donc, ça doit vouloir dire quelque chose, non ?

Elle ne le regardait toujours pas en face.

— Ouais, ça doit vouloir dire que Manco Bambaren en a marre que tu viennes le faire chier chez lui.

— Allez, Ertekin, tu es flic, oui ou merde ?

— Oui, je suis flic. (Soudain, elle se retourna contre lui. Assez rapide pour presque déclencher une parade.) Et pour le moment, pendant que tu me trimballes aux quatre coins de la planète pour exploiter ta propension génétique au massacre de masse, d'autres flics ailleurs font de vraies enquêtes et avancent. Norton avait raison, on perd notre temps. On rentre.

— Tu commets une erreur.

— Non. (Elle secoua la tête, décidée.) C'est à Istanbul que j'ai commis une erreur. Maintenant, je la rectifie.

PARTIE IV

EN MER

« Nous devons nous prémunir contre toute impression fautive d'accomplissement final. Recommander le changement, comme le fait ce rapport, ne suggère pas la disparition des problèmes abordés, ni leur résolution définitive. Au mieux, ils disparaîtront *de notre vue*, ce qui pourrait être contre-productif : cela ne pourrait qu'encourager une indifférence que nous ne pouvons pas nous permettre. »

Rapport Jacobsen,
août 2091

Greta Jurgens arriva au travail tôt, traversant à pas traînants les cours désertes de pierre blanche devant la Plaza de Armas, avant que le soleil soit suffisamment haut pour les faire briller. Malgré cela, elle portait des lunettes de soleil à large monture contre la lumière, et son pas était assez lent pour une chaleur de plein été, ou une femme deux fois plus vieille qu'elle. Ses os n'étaient pas délicats, elle n'avait pas la pâleur qu'on aurait pu supposer vu son ascendance allemande, mais la masse bronzée et hypermusclée des deux gardes du corps samoans assignés à son escorte quotidienne depuis la limousine lui donnait un air chétif. Et quand elle atteignit le bord ombragé de la cour où se trouvait son bureau, passa sous le toit en pierre et monta jusqu'à la porte du bureau, elle frissonna, plus fort que la plupart des humains le pourraient. Octobre était une certitude, une torpeur qui s'insinuait dans son sang. Des jours plus sombres et plus froids qui arrivaient.

En Europe, le cycle saisonnier pour lequel son métabolisme avait à l'origine été calibré était déjà bien installé dans l'automne et approchait de l'hiver. *Et tu n'as jamais vraiment pris le temps de le faire recalibrer, hein, Greta.* Trop peu de confiance dans les prestataires de services locaux – c'était une procédure complexe, très profonde – et trop peu de temps ou de revenus superflus pour rentrer chez elle et payer quelqu'un de fiable. *Ouais, et puis, reconnais, ce n'est jamais le bon moment. Trop occupée, puis trop déprimée, puis trop endormie, bordel.* C'était une plainte courante pour les hib – outre les facteurs physiologiques évidents, le fonctionnement hormonal des hibernoïdes se prêtait à des fluctuations mentales d'une intensité presque bipolaire. Tout au long de la phase d'éveil du cycle, elle bourdonnait comme une dynamo magdrive surchargée, elle travaillait, elle gérait, elle échangeait, elle *vivait*

mais toujours trop occupée, trop occupée, trop occupée pour se reposer ou se détendre ou dormir ou s'occuper de considérations mineures comme améliorer sa vie. Puis, quand la marée hormonale commençait à refluer et que ces considérations finissaient par affleurer au premier plan comme des inquiétudes conscientes, elles devenaient vite des tâches insurmontables, épuisantes, à tel point qu'elle se retenait tout juste de pleurer face à l'inanité d'essayer d'y changer quoi que ce soit. *Mieux vaut dormir, renoncer pour cette fois, je reprendrai au printemps et...*

Et elle repartait pour un tour.

« Effet psychologique secondaire regrettable », disait le texte aride et moralisateur du protocole Jacobsen. Mais pas d'inquiétude, quoique « un peu débilitant pour les personnes impliquées, [...] ce n'est pas un échec qui devrait inquiéter ce comité, ni une menace sociale en tant que telle. »

« *Un peu débilitant.* » *C'est ça.* Ses doigts s'écrasèrent sur les touches du digicode, lents et maladroits, comme s'ils ne lui appartenaient pas. Les Samoans attendaient. Isaac et Salesi, tous deux bras armés de la *familia* depuis leur jeunesse, depuis longtemps formés à une sorte de diplomatie de majordome plutôt sévère en ce qui concernait les escortes – ils savaient qu'il valait mieux éviter de proposer leur aide. Elle était de mauvaise humeur depuis plusieurs jours, tendue et cassante. Son jugement foutait le camp, ses capacités sociales étaient à peine opérationnelles. Dans des circonstances normales, elle aurait déjà transmis ces opérations à l'un des bras droits intelligents de Manco, cédé aux changements inévitables de la chimie de son sang, et laissé la marée froide prendre une chaleur opiacée dans ses veines. Elle serait déjà cloîtrée chez elle, dans la retraite de Colca, à tout arranger pour le long sommeil imminent. Dans des conditions normales, elle n'aurait pas...

Il arriva de nulle part.

Elle avait encore ses lunettes de soleil, sa vision matinale floue, et pas beaucoup de vision périphérique à ce moment tardif du cycle – pas étonnant qu'elle n'ait rien vu venir. Sa première sensation fut le son d'un impact solide et imprécis derrière elle. La porte, ouverte, se rabattait déjà vers l'intérieur.

Elle sentit la grosse main d'un de ses gardes du corps la pousser dans les reins vers l'intérieur. Elle trébucha, se rattrapa maladroitement au coin d'un bureau dans le petit espace encombré, lutta pour comprendre.

On nous attaque.

Impossible. Son esprit rejeta cette idée aussitôt, les objections se télescopant dans un brouillard flou. Manco avait écrasé les gangs d'Arequipa depuis des années, fait ses allégeances, effacé le reste. Personne – *personne* – n'était assez con pour essayer de renverser l'ordre. Et la cour, la cour de pierre blanche, était déserte quand ils l'avaient traversée, si tôt dans la matinée.

Le bruit derrière elle, rejoué sous son crâne. La surprise se figea dans son sang quand elle comprit.

Quelqu'un avait sauté de la promenade pavée au-dessus de l'auvent, sauté sur plus de cinq mètres en à-pic sur l'un de ses gardes du corps. Se trouvait dehors, prêt à finir le travail...

Isaac passa la porte d'un coup et s'effondra là, en essayant de se retenir. Le sang souillait ses cheveux et coulait entre ses yeux. Il fit un effort convulsif pour se relever, échoua, s'écroula tout à fait.

Derrière lui, dans l'encadrement de la porte, une silhouette noire à contre-jour du soleil matinal. Quelque chose s'ébroua dans le sang figé de l'hibernoïde, un sursaut de peur instinctive viscérale juste avant la reconnaissance.

— Bonjour, Greta. Surprise de me voir ?

— Marsalis. (Elle cracha le nom, immédiatement révoltée.)
Qu'est-ce que tu fous, bordel ?

Il entra prudemment dans le bureau, contournant la masse écroulée d'Isaac avec un soin de chat et un regard de côté méfiant. Derrière lui, par la porte ouverte, elle vit Salesi étendu et immobile sur le pavage d'échiquier gris et blanc de la cour, comme une baleine échouée. Marsalis n'avait pas un bleu, ne paraissait même pas essoufflé. Il se tenait juste à portée de main, et la regardait d'un air impassible.

— Je n'ai pas beaucoup dormi, Greta. Je prendrais ça en compte, si j'étais toi.

— Je n'ai pas peur de toi.

Il vit que c'était vrai. Sourit un peu.

— On dirait, en effet. Bienvenue dans la confrérie des trifouillés, hein ? L'amicale des monstres.

— Je répète... (Elle s'écarta du coin du bureau et se redressa face à lui.) Qu'est-ce que tu fous ?

— Je pourrais poser la même question à Manco. Tu vois, j'ai été assez poli, pour le moment. Une petite conversation rapide et je te lâche la grappe pour de bon. Sans dégâts ni interruption, tout le monde est content. Enfin, ça, c'est ce que je voulais...

— On n'a pas toujours ce qu'on veut, Marsalis. Ta maman te l'a jamais dit ?

— Si. Elle m'a aussi dit que c'était grossier de couper la parole. (Il tendit la main, rapide comme un fouet, et lui arracha ses lunettes de soleil. Elle sentit sa vision se troubler.) Comme je t'ai dit, Greta, je pourrais déjà être sorti des pattes de tout le monde. Au lieu de ça, la nuit dernière, pendant que je venais te voir, quelqu'un a payé une poignée de vos illustres soldats locaux pour me faire disparaître.

Elle cligna des yeux pour dégager sa vision. Maudit en silence les larmes que cela fit perler à la commissure de ses yeux.

— Dommage qu'ils n'aient pas réussi.

— Ouais, on ne peut plus compter sur le petit personnel, de nos jours. Enfin bon, Greta, à ton avis, la faute à qui ?

Elle pencha la tête pour regarder la silhouette avachie près de la porte.

— On dirait que tu as déjà décidé, non ?

— Tu confonds le but et la nécessité. Je doute que tes amis insulaires auraient été très emballés de nous voir discuter tous les deux.

Elle croisa son regard.

— C'est surtout toi qui parles, non ?

Pendant un instant, ils se regardèrent en silence. Puis Carl haussa les épaules et lança les lunettes de soleil sur le bureau. Indiqua la chaise derrière.

— Eh bien, je t'écoute, alors.

Elle contourna le bureau et s'assit. À la porte de la petite pièce, Isaac s'agita, secoua la tête. Marsalis le regarda, se tourna

vers Greta et tendit un doigt de mise en garde, puis rejoignit le Samoan. Isaac grogna et cracha du sang, regarda le visage noir avec une rage incrédule. Il ramena ses bras contre lui, posa ses grosses mains par terre.

— Si tu te lèves, avertit Marsalis sans passion, je te tue.

Le Samoan ne parut pas l'entendre. Ses bras se plièrent, sa bouche se plia en rictus.

— Isaac, il est sérieux. (Greta se pencha sur le bureau, parla avec un peu plus d'urgence :) C'est un treize, un poissard. Reste où tu es. Je vais arranger ça.

Marsalis la regarda.

— Comme c'est gentil de ta part.

— Ta mère, Marsalis ! Certains d'entre nous ont des loyautés qui dépassent l'argent. (Un bâillement soudain, irrépressible, caverneux.) Mais tu ne pourrais pas comprendre.

— Oh, je t'empêche de dormir ?

— Va chier ! Si tu veux poser des questions, envoie. Et après dégage.

— Tu as parlé à Manco aujourd'hui ?

— Non.

Il s'assit au bord du bureau.

— Hier ?

— Avant qu'il aille te voir. Depuis, rien.

— Pourquoi il utiliserait l'armée, et pas des types des *familias* ?

— Tu supposes que ça vient de lui.

— Il a failli me sauter dessus lui-même, à Sacsayhuaman.

Ouais, je suppose que c'était lui.

— T'as pas d'autre ennemi ?

— Je croyais que c'était moi qui posais les questions ?

Elle haussa les épaules. Attendit.

— Manco a des intérêts à Jésusland ?

— À ma connaissance ? Non.

— Dans la Bordure ?

— Non.

— Il avait un cousin en taule en Floride. Avec un blouson comme le mien, apparemment. Ça te dit quelque chose ?

— Non.

— Vous trafiquez de la technologie médicale ?

Elle retint un autre bâillement.

— Si ça paie...

— Tu connais un dénommé Eddie Tanaka ?

— Non.

— Texan. Une petite frappe.

— J'ai dit non.

— Et Jasper Whitlock ?

— Non.

— Toni Montes ?

— Non.

— Allen Merrin ?

Elle leva les mains.

— Marsalis, c'est quoi, ça ? *Perdu de vue* ? J'ai une tronche de présentatrice télé ? On n'est pas une agence de recherche de personnes disparues, hein...

— Alors tu connais pas Merrin ?

— Jamais entendu parler.

— Et Ulysses Ward ?

Elle se radossa dans le fauteuil. Soupira.

— Non.

— Manco te traite bien, Greta ?

Elle s'énerva de nouveau, cette fois pour de vrai.

— Ça ne te regarde pas.

— Eh, je me posais la question, c'est tout. Après tout, t'es mignonne et tout, mais au bout du compte t'es qu'une trifouillée, comme moi, et...

— J'ai rien à voir avec toi, poissard, dit-elle froidement.

— ... on sait ce que les *familias* pensent des trifouillés. Je n'imagine pas Manco différent des autres *taytas*. Ça doit être dur pour toi.

Greta ne répondit rien.

— Alors ?

— Je n'ai pas entendu de question.

— Vraiment ? (Il eut un sourire sans joie.) Ma question, Greta, était la suivante : comment une *gringa hib* comme toi se retrouve-t-elle à tenir le bureau public des *familias* ?

— Je ne sais pas, Marsalis. Peut-être parce que certains *trifouillés* peuvent transcender ce que leur disent leurs gènes et travailler comme il faut. Tu y as déjà pensé ?

— Greta, tu dors quatre mois sur douze. Ça doit sacrément flinguer ta productivité. Ajoute à ça que tu es blanche, que tu es une femme et que tu n'es pas du coin. Les *familias* ne sont pas connues pour leur attitude progressiste. Alors je ne vois pas comment ça marche, à moins que mes sources aient raison et que tu te tapes le patron.

De l'autre côté de la pièce, les yeux d'Isaac s'écarquillèrent de rage. Elle croisa son regard et secoua la tête, puis dévisagea Marsalis.

— C'est ce que tu voudrais croire ?

— Non, c'est ce que m'a dit Stéphane. Névant.

— Névant ? (Greta gloussa.) Ce connard ? Ce putain de loser qui se prend pour un *pistaco*, trop con pour comprendre...

Elle s'arrêta, se tut.

Lapsus de fin de cycle, comprit-elle avec tristesse. Putain de modifications génétiques de mer...

Marsalis hocha la tête.

— Pour comprendre quoi ?

— Pour comprendre. Qu'il avait besoin de nous, mais qu'on n'avait pas besoin de lui.

— Ce n'est pas ce que tu allais dire.

— Ah, parce que tu es télépathe, maintenant ?

Il se leva du bord du bureau.

— Ne rendons pas les choses plus désagréables, Greta.

— Je suis d'accord. D'ailleurs, on va arrêter tout de suite.

Cette nouvelle voix les figea tous les deux dans la pièce un instant. Greta regarda la silhouette dans la porte, puis se tourna juste à temps pour voir le visage de Marsalis se relâcher, résigné. Ses lèvres articulèrent un mot, un nom, comprit-elle, et elle perçut au même moment, avec une certitude dont elle ignorait la cause, que tout était fini.

Sevgi Ertekin entra dans la pièce, Beretta Marstech en main.

Dans le taxi, ils restèrent assis, séparés par trente centimètres de désert arctique en banquettes plastiques, à

regarder les façades défiler par des vitres opposées. Dehors, le soleil grimpa dans un ciel parfait, chassant la fraîcheur matinale et éclairant la pierre volcanique blanche de la vieille ville, presque incandescente. La circulation encombrait déjà les grandes artères, leur avancée ralentissant à un pas saccadé.

— On va rater notre putain de vol, dit-elle d'un air sombre.

— Ertekin, ici, il y a une dizaine de vols par jour vers Lima. On n'aura aucun problème pour partir.

— Non, mais on aura du mal pour prendre la suborbitale vers Oakland depuis Lima si on rate celui-là.

Il haussa les épaules.

— Eh ben, on attendra à Lima, et on prendra un vol pour Oakland plus tard. Le type est mort, non ? Il n'est pas pressé.

Elle se tourna vers lui.

— Qu'est-ce que tu foutais, là-bas ?

— À ton avis ? J'interrogeais une source.

— À mon avis, tu t'apprêtais surtout à dérrouiller une nana pour qu'elle te fasse des aveux.

— Pas question d'aveux. Je pense qu'elle n'était pas au courant de notre comité d'accueil de la nuit dernière.

— Dommage que tu n'aies pas posé la question avant de te lâcher sur les gardes du corps.

Carl haussa les épaules.

— Bah, ils s'en remettront.

— Celui de la cour, pas forcément. Je l'ai examiné en entrant. Au mieux, tu lui as fracturé le crâne.

— On s'en branle.

— Non, et surtout, je t'avais dit qu'on avait fini. Je t'avais dit qu'on resterait à l'hôtel jusqu'à ce qu'on soit prêts à partir. Et tu m'avais dit que tu resterais.

— Je n'arrivais pas à dormir.

Elle jura en turc, tout bas. Il se demanda s'il devait lui dire la vérité, lui dire qu'il avait dormi, mais pas très longtemps. Qu'il s'était réveillé en rêvant d'Elena Aguirre qui murmurait derrière lui dans la soute obscure du *Felipe Souza*, qu'il avait pensé un instant glacé qu'elle était là à côté du lit dans la chambre obscure, à le regarder de ses yeux brillants. Il s'était habillé et il

était sorti, impatient de frapper, de faire quoi que ce soit qui chasserait ces souvenirs d'impuissance.

Au lieu de cela, il lui dit :

— Elle connaît Merrin.

Immobilité momentanée, raidissement à peine perceptible, puis le léger déplacement de son profil par rapport à la fenêtre, un long regard latéral.

— C'est ça.

— J'ai essayé toute une liste de noms sur elle, des victimes de ta liste. Le nom de Merrin est le seul qui l'a fait réagir. Et quand je suis passé au nom d'après, elle s'est détendue d'un coup. Soit elle le connaissait avant qu'il parte sur Mars, soit elle le connaît maintenant.

— Ou elle connaît quelqu'un d'autre qui porte le même nom ou qui le portait avant. (Elle recommença à regarder par la fenêtre.) Ou ça ressemblait au nom de quelqu'un qu'elle connaissait, ou tu te trompes sur la façon dont elle a réagi. Tu cours après des ombres, et tu le sais.

— Quelqu'un a essayé de nous tuer, la nuit dernière.

— Ouais et, comme tu le disais toi-même, Jurgens n'est au courant de rien.

— J'ai dit qu'elle n'a pas *l'air* d'être au courant.

— Comme elle avait *l'air* de connaître Merrin, tu veux dire ? (Elle le regarda de nouveau, mais cette fois sans hostilité, rien que de la fatigue.) Bon, Marsalis, ça ne marche pas dans tous les sens. Soit on fait confiance à ton instinct, soit non.

— Et c'est non ?

Elle soupira.

— Là, je ne fais pas confiance.

— Ça veut dire quoi, « là » ?

— Ça veut dire ce retour au niveau viscéral en permanence.

Tu fais le gros bras, tu énermes les gens et tu pousses jusqu'à ce que quelque chose casse et te donne une nouvelle personne à attaquer. Confrontation, escalade, la victoire ou la mort. Merde, ça marchait peut-être pour le projet Législateur à l'époque, mais ça ne donnera rien, ici. C'est une enquête, pas une bagarre.

— *Anguille.*

— Quoi ?

— *Anguille*. Je ne suis pas américain. Je n'ai jamais fait partie du projet Législateur. (Il fronça les sourcils, étincelle d'un souvenir, trop fragile pour la rattraper.) Et autre chose que je ne suis pas, Ertekin, pour que tu n'oublies pas. Je ne suis pas Ethan.

Pendant un instant, il crut qu'elle allait exploser, comme la veille sur l'autoroute, au milieu des cadavres étalés sur la Jeep immobile. Mais elle baissa simplement les yeux et se détourna.

— Je sais qui tu es, va, dit-elle tout bas.

Ils ne se parlèrent plus avant d'arriver à l'aéroport.

Ils attrapèrent le vol pour Lima à quelques minutes près, arrivèrent dans la capitale à temps et confirmèrent leur réservation sur la suborb d'Oakland une heure avant le décollage.

Du temps à tuer.

Sevgi se retrouva face à elle-même dans le miroir des toilettes, dans une bulle de silence qui l'isolait de l'activité du terminal suborb de Lima. Elle fixa son image un long moment, puis haussa les épaules et s'envoya plusieurs capsules de syn, l'une après l'autre.

Les avala sans eau, et grimaça à chaque déglutition.

Station Alcatraz. Division affaires spéciales.

Le temps qu'elle arrive, les capsules de superfonction s'étaient activées avec rage. Elle retrouvait le contrôle de ses sentiments, isolés sous vide dans l'étui en acier qu'elle leur avait construit. Un détachement glacé soutenait sa concentration et son attention à tous les détails derrière le miroir.

Encore un putain de miroir, remarqua-t-elle.

Mais cette fois, elle était assise et regardait la scène dans la salle d'interrogatoire de l'autre côté de la vitre sans tain. Coyle, Rovayo et une femme avachie sur sa chaise, jambes tendues. Elle portait du noir moulant sous un blouson de cuir lourd qu'elle n'avait pas pris la peine de retirer, et regardait ses interrogateurs avec un mépris énergique en mâchant son chewing-gum. Elle était jeune, la petite vingtaine, et son visage slave à l'ossature sévère convenait bien au mépris. Le reste était pur Bordure – cheveux blonds courts, taillés en coupe Jakarta désordonnée classique, qui ne lui allait pas vraiment, des caractères chinois rouges brodés sur la jambe de sa salopette, de la hanche à la cheville, l'encre bleue d'un tatouage maori baroque sur la tempe. Sa voix, quand elle passait par le haut-parleur de la galerie d'observation, était lourde d'un accent quelconque.

— Bon, qu'est-ce que vous me voulez, bordel ? Tout ce que vous m'avez demandé, je vous l'ai dit. Et maintenant, il faut que je parte. (Elle se pencha sur la table.) Vous savez, si je ne vais pas au boulot ce soir, on ne me paie pas. Pas comme vous, les fonctionnaires...

— Zdena Tovbina, dit Norton. Collaboratrice de Filigree Steel. On a une archive vidéo d'elle sur le pâté de maisons où le type vivait. On dirait qu'elle est venue prendre des nouvelles parce qu'il avait raté deux rotations d'affilée.

— Sympa de sa part. Dommage que Filigree Steel n'ait pas eu autant de considération.

Norton haussa les épaules.

— Marché du travail fluide, tu sais ce que c'est. Apparemment, ils l'ont appelé plusieurs fois, mais vu qu'il ne donnait pas signe de vie, ils ont supposé qu'il avait mis les bouts. Et engagé quelqu'un pour le remplacer. Ces types de la sécurité gagnent une misère, le turnover est hallucinant. Qu'est-ce que tu veux y faire, hein ?

— Je ne sais pas. Fonder un syndicat, au pif ?

— Chut !

Dans la salle d'interrogatoire, Alicia Rovayo faisait les cent pas.

— Nous informerons votre responsable de rotation si nous avons encore besoin de vous garder. Pendant ce temps, reprenons depuis le début. Vous dites que vous ne *saviez* pas que Driscoll avait un problème.

— Oh si, je savais qu'il avait un problème. Son problème, c'était qu'il avait vu l'intérieur du vaisseau. (Pendant un instant, Zdena Tovbina parut hantée.) Quand on a vu, on a tous été malades. Joey était le premier, mais on a tous vu ce qu'il y avait.

— Vous avez vu Driscoll vomir ? demanda Coyle depuis sa place.

— Non, on a entendu. (Tovbina toucha son oreille deux fois, pour illustrer.) Radio d'équipe.

— Et après, quand vous l'avez vu ?

— Il se taisait. Refusait de parler. (Un geste flegmatique.) J'ai essayé, il m'a tourné le dos. Très macho, vous voyez.

— Ces types sont entrés avec des masques, murmura Norton. Un machin minimal, visièrre pour le haut du visage, mais ils se tartinaient aussi d'anticontaminants. Tu commences à voir où ça nous emmène ?

Sevgi hochla la tête, sinistre. Elle jeta un coup d'œil à Marsalis, mais il était tout entier concentré sur la femme de l'autre côté de la vitre.

— Quand avez-vous vu Joseph Driscoll pour la dernière fois ? demanda Coyle avec patience.

Tovbina serra les dents de frustration.

— Je vous l'ai dit. Il est rentré dans la navette *Red Two*. Il a embarqué par erreur. On était tous secoués, la tête à l'envers. Quand on a été de retour à la base, je l'ai cherché dans la salle d'équipe. Il était parti.

— Ça, tu m'étonnes qu'il était loin, souffla Marsalis.

— Où ont-ils trouvé le cadavre ? demanda Sevgi.

— Pris dans des câbles sous-marins à plus de cent mètres de profondeur, en bordure d'une de ces plates-formes de bioculture qui flottent dans le coin. À peu près la zone où la *Fierté d'Horkan* est tombé, avec la dérive. Celui qui a jeté Driscoll par-dessus bord l'a lesté aux jambes avec quelques sacs de saloperies prises dans les quartiers du *Horkan*. Sans doute préparés d'avance. Ça l'a fait couler net, en vitesse, direction les fonds marins jusqu'à ce qu'il se prenne dans quelque chose. Coup de bol, une équipe de réparation est passée par là hier.

— Il s'est noyé ?

— Non, on dirait qu'il était mort avant. Larynx écrasé, nuque brisée.

— Putain ! Ces types ne portaient pas de gilets à suivi vital ?

— Si, mais apparemment personne ne surveille les signaux émis. Réduction de personnel. Filigree Steel a éliminé les médecins de quart sur ses navettes l'année dernière, quand ils ont refait l'appel d'offres.

— Super.

— Ouais. L'économie de marché, il n'y a que ça de vrai. Ah oui ! il y a des contusions plus petites sur Driscoll, aussi, des abrasions. Les légistes estiment qu'il a été collé dans un des vide-ordures près de la section cuisine, puis balancé dans l'océan. Il devait y avoir au moins quelques sorties du côté immergé, personne n'aura rien vu.

Sevgi secoua la tête.

— Faire sauter une écoutille extérieure, ça se serait remarqué. Il faut de l'énergie, ou des boulons explosifs, comme pour les écoutilles d'accès. Et ça, même submergé, ç'aurait fait du bruit.

— Il devait y avoir largement assez d'énergie dans les batteries de bord, dit Marsalis d'un ton distant. Pas besoin des boulons. Et apparemment, ces types étaient trop occupés à

vomir leurs tripes pour guetter des sursauts électriques de basse intensité. (Il s'appuya au dossier et gonfla les joues.) « Pah pah ! » Merrin a vraiment bien joué sur ce coup-là. (Il secoua la tête.) C'est du grand art.

Norton lui lança un regard inamical.

— Donc... (Sevgi voulait entendre quelqu'un le dire, quitte à ce que ce soit elle.) Merrin part en se faisant passer pour Driscoll. Vole son matériel, met son masque, et embarque dans le mauvais transport pendant la confusion générale. Vous pensez que c'était délibéré, ou un coup de chance ?

Marsalis secoua la tête une fois de plus.

— Délibéré, bien sûr. Il devait guetter ce genre de détails.

— Il rentre à la base, arrive à *sortir* de la base. Ça ne doit pas être difficile. Il doit y avoir une centaine de sorties pour un type avec son entraînement. La sécurité doit se concentrer sur le personnel entrant, pas sur la sortie de l'équipe de nuit. Et avec toutes ces péripéties, tout le monde devait courir dans tous les sens aussi vite que pour une amicale des éleveurs de serpents à Jésusland. (Elle s'arrêta.) Eh, et la quarantaine ?

Norton soupira.

— Foirée. Ils l'ont appliquée, fait l'annonce pendant le retour. « Tout le monde au nanoscan. » Apparemment. (Le mot était lourd d'ironie.) Personne chez Filigree Steel ne s'est rendu compte que Driscoll ne l'avait pas passé.

Marsalis grogna.

— Ou alors, ils s'en sont rendu compte trop tard et ils ont couvert leurs arrières.

— Bref, quoi qu'il en soit, la quarantaine a été levée dans les premières heures. Une boîte de biohazard venue de Seattle ; ils ont cherché des contaminants dans la coque avant qu'on la remorque. Si quelqu'un chez Filigree Steel se couvrait, il était tranquille avant le déjeuner.

Sevgi hocha la tête.

— Et le temps qu'on creuse un peu chez Filigree Steel, Ward est déjà mort, donc on suppose que c'est comme ça que Merrin a débarqué, et on ne se fatigue pas. Quel merdier !

— Technique d'infiltration classique, dit Marsalis. Égarer, brouiller les pistes.

Dans la salle d'interrogatoire, c'était fini. Zdena Tovbina était escortée vers la sortie, et consultait sa montre avec ostentation. Rovayo resta en arrière, lança un long regard fatigué à travers le miroir sans tain comme si elle pouvait les voir, tous les trois.

— C'est tout pour aujourd'hui, dit-elle.

— Il avait tout prévu. (Sevgi parlait encore pour se persuader.) Il a ouvert les cryocaps et bouffé les cadavres pour se payer une diversion.

— Ouais. (Marsalis se leva pour partir.) Et vous pensiez qu'il était fou. Marrant, hein ?

Coyle et Rovayo n'avaient pas chômé. On avait installé un virtuel d'étude scientifique de la mort de John Driscoll, dont une modélisation effrayante du site de récupération du cadavre. Ils se tinrent, brièvement, dans un bleu sans fond, éclairé par des lampes ; Driscoll les regardait depuis des câbles entremêlés, une main bouffie les saluant d'un geste dolent dans le courant. Une 'face légiste s'approcha obligeamment et montra des détails agrandis dont Sevgi, syn ou non, se serait volontiers passée. Les yeux de Driscoll avaient disparu, ainsi que les lobes de ses oreilles, la bouche réduite à un rictus sans lèvres et bancal ; tout son visage bouffi était devenu cireux d'infiltration adipocire, toutes les couches de gras remontées dans la peau. Sevgi avait vu pire, bien pire, repêché dans l'Hudson ou l'East River de temps en temps, mais cela remontait à un passé assez lointain. L'illusion de flotter sous le cadavre imbibé dans les profondeurs de l'océan déclenchait le réflexe de retenir sa respiration.

— Vous avez dit que les légistes ont examiné l'appartement, souffla-t-elle. On pourrait voir ça ?

— Déplacement complet, maison de données six, ordonna Coyle à la 'face.

Le marasme bleu s'intensifia jusqu'à devenir un éclair blanc aveuglant, puis se redessina avec les couleurs sombres d'un logement bon marché. Soit Driscoll économisait pour se payer mieux, soit son foyer ne constituait pas à ses yeux une priorité budgétaire. Le mobilier était fonctionnel et usé, les murs portaient des œuvres d'art promotionnel corpo génériques, de

ce qui paraissait être une série d'employeurs successifs. La fenêtre donnait sur un immeuble d'habitation identique, à vingt mètres de l'autre côté d'une ruelle.

Sevgi soupira de soulagement.

— Vous avez une concordance de trace génétique ?

— Ouais. (Rovayo tendit la main, et tout autour des pinceaux de lumière rouge transparente s'allumèrent sur la pièce et ses éléments.) Il est venu. Il a utilisé l'appartement plusieurs jours, au moins.

Marsalis alla regarder par la fenêtre.

— Quelqu'un l'a vu ? Des témoins ?

Le détective de la Bordure fronça les sourcils.

— Pas lourd côté témoins, non. Ces immeubles sont construits exprès pour la main-d'œuvre immigrée. La rotation des locataires est rapide, et les gens se fréquentent assez peu. Il y a quelques vidéos de sécurité des couloirs, mais ça ne donne pas grand-chose. On dirait qu'il a désactivé la plupart des équipements de surveillance dans l'immeuble juste après son arrivée. Personne n'a pris la peine de les réparer avant plusieurs semaines.

— Classique, murmura Marsalis.

— Eh, ça va, hein. En Europe aussi vous avez des taudis pour immigrés, non ? grogna Coyle.

Le Noir lui accorda un bref coup d'œil.

— Je parlais de la désactivation de la surveillance. Procédure de pénétration urbaine classique.

— Oh !

— Vous voulez voir ce qu'on a trouvé ? demanda Rovayo.

Elle gesticulait déjà pour appeler un écran dans le vide. Marsalis haussa les épaules et s'écarta de la fenêtre.

— Bien sûr. Ça ne peut pas faire de mal.

Donc, ils observèrent tous un angle de caméra étroit où Merrin marchait, dégingandé et les yeux enfoncés dans l'entrée de l'immeuble, regardait pensivement l'objectif, puis reprenait sa marche. Sevgi, qui observait aussi Marsalis, crut voir le Noir se raidir légèrement quand Merrin les regarda depuis l'écran. Elle n'était pas sûre de ce qu'il avait vu pour se crispier de la sorte, peut-être juste un adversaire digne de lui. Pour elle, le

moment bascula abruptement dans sa tête, Merrin qui levait les yeux, le cadavre de Joey Driscoll qui les baissait, tueur et cadavre, des petites fenêtres qui s'ouvraient en décalé pour laisser les morts et le destructeur les regarder. Putain de formats virtuels. Des mondes copiés où seuls les fantômes avaient leur place, administrés par la perfection mécanique et la compétence angélique des 'faces.

Elle se demanda soudain si c'était cela, le paradis dont parlaient les imams. Des fantômes et des anges, inhospitalier pour tout ce qui était humain ou chaud.

— On a un problème, là, dit-elle pour dissiper l'impression de terreur croissante. Si c'est comme ça que Merrin est descendu de la *Fierté d'Horkan*, alors...

— Ouais... (Coyle finit à sa place.) Comment il s'est retrouvé le même après-midi chez Ward Biosupply, à repeindre le quai avec le sang d'Ulysses Ward ?

— Plus que *comment*, souffla Marsalis, vous pourriez vous demander *pourquoi*.

Norton s'éclaircit la voix.

— Ward était en mer. Les vidéos-satellites et les plans enregistrés par le sous-marin le prouvent. On a supposé que c'était une coïncidence, qu'il était dans le coin par déveine. Qu'il avait sauvé Merrin de l'épave et que celui-ci l'avait remercié en le tuant.

— Grosse supposition, répondit Marsalis moins calmement.

— On n'a rien supposé du tout. (Fatigue irritable dans la voix de Rovayo ; maintenant que Sevgi y faisait attention, aucun des deux flics de la Bordure ne paraissait très reposé.) On a fouillé le passé de Ward à l'époque. N-djinn de sécurité approuvé par LINCOLN. Aucune preuve de lien avec Merrin, ou avec Mars en général.

— Il y en a un, maintenant. Vous n'avez peut-être pas creusé assez profond.

Coyle se crispa.

— Qu'est-ce que vous en savez, bordel ? Vous êtes devenu flic, tout d'un coup ?

— Un peu, oui.

— Marsalis, vous vous foutez de la gueule du monde. Vous êtes au mieux un tueur à gages officiel, et d'après ce qu'on m'a dit, vous n'étiez même pas très doué pour ça. On vous a tiré d'une taule de Floride pour ce boulot, non ?

Marsalis sourit faiblement.

— On va retourner sur Ward, dit Rovayo rapidement.

Elle s'était interposée entre les deux hommes, son langage corporel mêlé de soutien à Coyle et de volonté de désamorcer la situation. Sevgi y lut une réaction instinctive – on ne pouvait pas se battre en virtuel, mais Rovayo paraissait oublier où ils se trouvaient.

— On changera les protocoles, on les passera par un n-djinn différent, par exemple. On creusera jusqu'à trouver le lien. Mais c'est sûr qu'ils se connaissaient. Alors on peut sans doute parier que Ward était parti avec la volonté claire de ramener Merrin.

Coyle hocha la tête.

— À part que Merrin ne voulait pas suivre le mouvement. Il n'est pas venu. Après ce qui lui est arrivé en transit depuis Mars, il ne fait pas confiance à Ward, ni à qui que ce soit d'autre qui a participé au coup. Et Ward a une fenêtre limitée avant que Filigree Steel rapplique, il n'a pas le temps de fouiller l'épave pour trouver le type qu'il devait récupérer.

— Ou alors, proposa Rovayo, Ward est descendu dans la coque, et quand il a vu le bazar, il a pris peur.

— Ouais, ça pourrait marcher aussi, reconnut Coyle avec une grimace. Quoi qu'il en soit, Merrin se débrouille pour déguerpier, puis part à la recherche de Ward. Vous savez quoi ? Moi, je trouve que ça ressemble à de la vengeance.

Sevgi se tourna vers Marsalis.

— Ça vous semble plausible ?

— Bah, vous savez, nous les treizes... (Marsalis se tourna vers Coyle et imita un accent de Jésusland burlesque.) On d'vient boug'ment irrationnels quand qu'on nous met en rogne...

— Ouais, il paraît, renvoya Coyle avec un haussement d'épaules.

— Merrin vient de subir sept mois de transport, rappela Norton. Il a dû recourir au cannibalisme pour survivre. Tout ça parce que quelqu'un a foiré son dégel. S'il en voulait à Ward...

— Ou si Alicia a raison et que Ward a détalé... Allez, de quelque façon qu'on regarde le coup, ce tri... ce type ne va pas être de très bonne humeur. C'est de la vengeance, pure et simple.

— Marsalis... (Sevgi retenta sa chance.) Je vous ai demandé ce que vous en pensiez. Ça vous dérangerait de me répondre ?

Il la regarda d'un air impénétrable.

— Ce que j'en pense ? Je pense qu'on perd notre temps, ici.

Coyle lâcha un rire vide. Rovayo posa la main sur son arme. Le Noir regarda à peine dans sa direction. Il fit un pas dans l'appartement virtuel, regarda l'écran où Merrin était figé pendant qu'il s'écartait, quittant l'angle de vision de la caméra de sécurité.

— Il était tranquille, dit-il lentement. Il avait échappé à votre groupe de sécurité privé à la mords-moi-le-nœud, il les avait laissés se gerber dessus exactement comme prévu. Il les avait semés sans se fatiguer, avait détourné l'attention de tout le monde pour disparaître dans la population locale, comme il est entraîné à le faire. Retourner flinguer Ward, c'était se découvrir, se rappeler à votre bon souvenir. (Un long regard spéculatif pour Coyle.) Quand on est agent en territoire ennemi, on ne prend pas ce genre de risque juste pour se faire plaisir.

— Ben voyons. Les gens comme vous laissent courir. Vous permettez aux gens qui vous ont abandonnés dans l'espace de s'en tirer.

— Qui a parlé de s'en tirer ? (Marsalis eut un rictus désagréable.) Les gens comme *moi* savent attendre, toutou. Les gens comme *moi* laisseraient les responsables vivre avec la certitude qu'ils arrivent. Moi, je les laisserais se réveiller chaque jour sachant que...

— Comment vous m'avez appelé ?

Il avait fallu à Coyle un ou deux instants pour comprendre l'insulte inhabituelle qu'on venait de lui lancer.

— Vous m'avez bien entendu.

— Vous allez arrêter, tous les deux ? lança Sevgi. Marsalis, vous dites que ce n'est pas de la vengeance. Alors de quoi s'agit-il ?

— Je ne sais pas, répondit le Noir avec irritation. Je ne suis pas Merrin. Et contrairement à ce que pense votre ami, toutes les personnes portant une matrice génétique variante treize ne raisonnent pas de la même façon.

Norton s'engagea dans la brèche :

— Non, mais vous avez reçu le même entraînement, et ce n'est pas rien. Vous dites que cet entraînement ne lui autoriserait pas une impulsion de vengeance. Que dicterait-il, dans ce genre de situation ?

— Il avait peut-être simplement besoin de faire taire Ward, dit Rovayo. Pour couvrir sa retraite. Si Ward parlait...

Sevgi secoua la tête.

— Ça ne colle pas. Ward n'est pas assez haut dans la chaîne de commandement. Les magnats autodidactes en biofournitures n'ont pas assez d'influence pour donner des ordres sur Mars, même en Californie. Si Ward participait à ça, c'était un tout petit rouage. On l'a engagé pour repêcher Merrin dans Pacifique et le faire accoster. Fin de l'histoire. Il ne savait rien d'autre que ce qu'on lui avait dit.

— OK, reprit Coyle. Mais il devait connaître sa chaîne de commandement, ou au moins son contact le plus proche. On prend tout ça par le mauvais bout. Merrin n'est pas allé voir Ward pour le faire taire, il est allé le faire parler. Pour avoir les noms de ceux qui donnaient les ordres.

Norton eut soudain l'air soulagé.

— Tu penses que Merrin a pris sa liste de cibles à Ward ?

— Il y a peu de chance. (Marsalis faisait les cent pas dans l'appartement virtuel comme s'il cherchait un signe de sortie de secours caché en hauteur.) Vu comment Merrin sautille d'un côté et de l'autre de la frontière, il travaille d'après des renseignements partiels, ou au moins séquentiels. Ward lui a peut-être donné quelque chose, mais pas le nom de ses victimes.

— Ou alors pas la liste en entier, insista Norton. Peut-être que Ward n'avait que les premiers noms.

— Il n'y a aucun lien de Ward à Whitlock, signala Rovayo.

— Ni à Montes, ajouta Coyle.

Norton soupira.

— Exact. Ni à aucun autre mort de Jésusland, d'après ce que nous avons pu établir. Dommage, ç'aurait été bien de trouver quelque chose, pour une fois.

— Ouais, mais pour ça, il faudrait chercher au bon endroit. (Marsalis désigna l'appartement autour d'eux.) Je vous ai dit qu'on perd notre temps.

La lèvre de Coyle se retroussa.

— Alors vous pourriez peut-être nous dire où on utiliserait notre temps de façon plus profitable ?

— À part en retournant sur l'Altiplano pour s'attaquer à Manco Bambaren ? (Haussement d'épaules. Marsalis croisa le regard de Sevgi, dans un choc de lames acérées.) Eh bien, vous pourriez commencer par vous demander pourquoi ce cadavre débarque maintenant, tout d'un coup, alors qu'on s'attaque à la surface des *familias*. Vous pourriez vous demander pourquoi il a fallu presque six mois pour que quelqu'un aille renifler du côté de l'aquaculture près du lieu de l'accident...

— C'est qui, ce Bambaren ? demanda Rovayo.

Elle coula un regard entre Norton et Sevgi. Celle-ci secoua la tête, fatiguée. *Laissez tomber*.

Pendant ce temps, le rictus de Coyle gagnait en intensité.

— S'il a fallu *cinq* mois pour trouver ce cadavre – n'en déplaise à une putain de paranoïa génétiquement améliorée –, c'est que la maintenance de routine sur les plates-formes de profondeur de Ward Biosupply est confiée à un prestataire itinérant, sur la base d'une intervention bisannuelle. Daskeen Azul. Ils travaillent depuis un radeau-usine en coop appelé *Le Chat de Bulgakov*. Et ils passent par ici environ tous les six mois pour faire leur boulot. Ils viennent d'arriver.

— Vous pensez que je suis parano ? demanda Marsalis avec le même sourire aimable qu'il avait utilisé sur Coyle.

Le gros flic de la Bordure gloussa.

— Vous vous foutez de moi ? Vous êtes conçus pour être paranos, Marsalis. Vous et tous les types de votre espèce.

Norton s'éclaircit la voix.

— Je pense que...

— Nan, on va en parler, ce sera fait. (Coyle tendit l'index vers le treize.) Au cas où ça vous aurait échappé, Marsalis, je n'aime

pas les types comme vous. Je n'aime pas ce que vous êtes, et je pense que vous ne devriez pas vous trimballer en liberté sans menottes pièges à loup. Mais c'est pas moi qui décide.

— Non, en effet, dit Norton. Alors pourquoi...

— Je n'ai pas fini.

Marsalis regardait le flic de la Bordure avec calme. Il le jugeait, comprit Sevgi. Il évaluait le type en face de lui.

— Cette enquête est sous la juridiction de la police des États de la Bordure, rappela Coyle. Ce n'est pas une zone de carnage clandestine au fin fond du Proche-Orient. On arrête les criminels, nous, on ne les abat pas...

— Oui. Et pourtant, vous n'avez pas encore arrêté Merrin, on dirait.

Coyle montra les dents.

— Très drôle. Non, on ne l'a pas encore arrêté, celui-là. Mais on le fera. Et à ce moment-là...

— Roy... (C'était, si la mémoire de Sevgi était bonne, la première fois qu'elle entendait Rovayo appeler son binôme par son prénom.) Calmos, tu veux ?

— Non, Al, j'en ai plein le dos des suppositions. Il faut que ça sorte. (Coyle regarda Sevgi et Norton avant de se concentrer de nouveau sur le treize.) Si tes maîtres chez LINCOLN ont décidé qu'ils veulent faire exécuter Merrin sommairement quand on aura fait notre boulot et qu'on l'aura arrêté, là on aura besoin de tes connaissances professionnelles. D'ici là, tu arrêtes tes conneries de tri... tes tendances génétiquement modifiées et tu nous laisses travailler, d'accord ?

Un mur de silence. Ces dernières paroles parurent y rebondir comme des graviers sur de l'evercrete. Hors du virtuel, comprit Sevgi avec l'acuité de la syn, cet espace aurait été rempli de violence, de la même façon que le sang afflue pour combler une blessure. Marsalis et le flic de la Bordure étaient verrouillés sur le regard l'un de l'autre, comme si rien d'autre n'existait autour d'eux. Elle surprit quelque chose sur le visage de Rovayo qu'elle n'aurait pas su définir. L'autre femme paraissait fermée, à un pas infranchissable de faire quelque chose. Norton s'agita, plein d'exaspération impuissante. Et elle, Sevgi, regardait la situation pourrir comme...

— D'accord, accepta Marsalis très doucement.

Sevgi pensait qu'il avait fini. Elle ouvrit la bouche, mais le Noir reprit la parole :

— Mais d'abord, deux ou trois choses. (Toujours aussi doux, comme des fleurs de coton qui peluchent entre les doigts.) D'abord, si vous pensez que vous arrêterez Allen Merrin autrement que mort, vous ne vivez pas dans la réalité. Ni vous ni personne. Et ensuite, *Roy*, si tu me parles encore une seule fois comme ça, dans la réalité justement, je te colle en réa.

Le flic de la Bordure s'empourpra.

— Eh, si tu veux qu'on aille s'expliquer tous les deux...

— Oui, j'en ai très envie. (Mais Sevgi avait l'étrange impression que Marsalis secouait imperceptiblement la tête en répondant cela.) Mais ce ne sera pas le cas. Alors troisièmement, je veux que tu te rappelles un nom, *Roy Sutherland*. Isaac Sutherland. Il t'a sauvé la vie, aujourd'hui.

Puis il disparut.

Effacé en un sursaut de lumière digitale tandis qu'il les laissait dans l'appartement virtuel, le portrait figé de Merrin sur l'écran s'éloignant, et les centaines de lueurs rouges, rémanences de sa présence envolée.

34

Étrangement, ce fut Rovayo qui vint le chercher. Le temps qu'elle l'ait retrouvé, il avait cessé de faire les cent pas pour se calmer, et il s'était arrêté, tout à sa contrariété sur une galerie extérieure à l'extrémité ouest du complexe. Elle le trouva penché sur la balustrade, à regarder le moutonnement argenté de la mer vers l'embouchure de la baie et son pont suspendu couleur rouille. Un banc de brume vertigineux approchait contre le bleu du ciel, comme une vague de barbe à papa pâle sur le point de déferler.

— Ça vous fait assez d'eau ? demanda-t-elle.

Carl lui lança un regard curieux.

— Ça fait un moment que je suis rentré.

— Ouais, je sais. (Rovayo s'accouda à côté de lui.) J'ai un cousin au Port-franc, il a tiré six ans sur Mars quand il était plus jeune. Ingénieur en terre arable. Deux périodes de qualpro de trois ans, d'affilée. Il m'a dit qu'on ne se réhabitue jamais à la taille de la mer, même si on est revenu depuis longtemps.

— Eh bien, c'est son affaire. Tout le monde réagit différemment.

— Ça vous manque, parfois ?

Il la regarda de nouveau.

— Qu'est-ce que vous voulez, Rovayo ?

— Il dit que le ciel lui manque, continua-t-elle d'un ton neutre comme si Carl n'avait pas parlé. Le ciel la nuit, vous voyez. Tout ce paysage sur ce petit horizon, il dit qu'on dirait des meubles entassés dans un entrepôt trop petit. Et toutes ces étoiles. Il dit qu'il avait l'impression que tout le monde campait en même temps, que vous faisiez tous partie de la même armée. Tous les autres êtres humains qu'on connaît sur la planète, tous avec la même raison d'être là, comme si on accomplissait tous quelque chose d'important.

Carl grogna.

— Vous avez déjà ressenti ça ?

— Non. (C'était plus abrupt qu'il l'aurait voulu. Il soupira et ouvrit les mains sur la rambarde.) Je suis un treize, n'oubliez pas. On n'a pas besoin de se sentir utiles comme vous. On n'est pas câblés pour l'harmonie de groupe.

— Ouais, mais vous ne vous laissez pas toujours commander par votre câblage, pas vrai ?

— Peut-être pas, mais je dirais que ça ne fait pas de mal de l'écouter, de temps en temps. Si on compte être heureux un jour, je veux dire.

Rovayo se retourna, posa son dos arqué contre la rambarde et y accrocha les coudes pour se soutenir.

— Je crois me souvenir d'un truc que j'avais lu, selon lequel personne n'est câblé pour ça. Être heureux. Ce n'est qu'un produit dérivé chimique de la fonction, une astuce pour nous faire suivre nos gènes.

Il laissa son regard glisser sur le côté, attiré par la manœuvre délicate qu'elle avait utilisée pour se retourner. Il aperçut son profil, élancé, un corps aux seins hauts et aux cuisses longues, un visage aux facettes sombres et évasées. Le vent de la baie ébouriffait ses boucles, les rabattait sur son front.

— Ne vous inquiétez pas trop pour Coyle, dit-elle sans le regarder.

— Je ne m'inquiète pas.

Elle sourit.

— Oui. Enfin. Bon, on ne voit pas beaucoup de treizes ici, dans la Bordure. Il y en a bien un ou deux pour débarquer de temps en temps, on les coffre et on les renvoie. On les balance à Cimarron ou Tanana. Jésusland, c'est toujours pratique pour se débarrasser des trucs dont on n'a pas envie chez soi. Les déchets radioactifs, les essais nanotech, les recherches sur les cultures de pointe... La République accepte tout ça, pour un chouïa de ce que ça nous coûterait de le traiter nous-mêmes.

— Je sais.

— Oui, vous avez rattrapé plusieurs évadés de Cimarron, hein ?

— Six. (Il réfléchit.) Sept, si on compte Éric Sundersen l'année dernière. Il s'est échappé en chemin, il n'est même pas arrivé à Cimarron.

— Ah oui, je me rappelle ! Le mec qui a court-circuité l'autocoptère, c'est ça ?

— Oui.

— C'est vous qui l'avez chopé ?

— Non.

Éric Sundersen était mort dans une rafale de fusil d'assaut dans les rues de Minneapolis. Munitions et tactiques standard de la police. Apparemment, on l'avait confondu avec un dealer local. Carl courait après une fausse piste à Juarez, à l'époque. Il était rentré chez lui avec les dépenses de la journée, et des lacérations mineures à la suite d'un combat au rasoir, pour avoir posé une question de trop dans le mauvais bar.

— Non, lui je l'ai raté, ajouta-t-il.

— Ah ouais ? (Elle se redressa contre la rambarde.) Enfin bon, comme je disais. Les types comme vous, on n'a pas l'habitude de les côtoyer vraiment. Selon Coyle, dont la mentalité reflète bien celle de la Bordure en général, c'est une très bonne chose. Et avec le bordel que Merrin a foutu dans le vaisseau... Coyle est un flic, et il ne veut plus voir de sang dans les rues.

— Vous essayez de vous excuser à sa place ? C'est ça ?

Elle fit la grimace.

— J'essaie juste de faire en sorte que vous ne vous entretuiez pas avant qu'on ait fini le boulot.

Il haussa un sourcil.

— Je peux vous garantir que Coyle ne me tuera pas.

— D'accord. (Elle hocha la tête et crispa les lèvres.) Eh bien, soyez prévenu, c'est mon coéquipier. Je ne resterai pas sur la touche s'il y a du grabuge.

Il laissa planer un instant, attendant de voir si elle avait fini, si elle le laisserait seul avec cette menace. Puisqu'elle restait, il soupira de nouveau.

— D'accord, Rovayo, vous avez gagné. Allez dire à votre bon coéquipier de flic honnête et plein de compassion que s'il arrive à se calmer un peu sur le mot *trifouillé*, je lui lâcherai la grappe.

— Je sais. Je suis désolée, pour ça.

— Pas la peine. Ce n'est pas vous qui l'avez dit.

Elle hésita.

— Le mot ne me plaît pas plus qu'à vous. Mais bon, comme je vous ai dit, on n'a pas...

— Ouais, je sais. On ne voit pas beaucoup de gens comme moi dans la Bordure, alors Coyle a le droit de balancer ses insultes sans répercussion. Ne vous inquiétez pas, c'est comme ça un peu partout.

— Sauf sur Mars ?

Il se retourna pour la regarder vraiment.

— Mars, hein ? Votre cousin a dû vraiment vous bourrer le mou. Pourquoi ? Vous pensez y aller ?

Elle ne croisa pas son regard.

— Pas du tout. Mais Enrique, mon cousin, parlait souvent du fait que personne n'a de problème avec les treizes là-bas. Il a même dit que c'était un peu des stars.

Carl gloussa.

— Ouais, juste un peu, alors. On dirait que votre cousin Enrique a une sale attaque de nostalgie de qualpro. C'est assez courant une fois qu'on est rentré à l'abri, mais il faut remarquer que rares sont les types qui signent pour une nouvelle période. Il ne l'a pas fait, hein ?

Elle secoua la tête.

— Je pense qu'il le voulait un peu, qu'il aurait aimé rester plus longtemps, ou ne pas revenir du tout. Mais il a eu peur. Il ne me l'a pas vraiment dit, mais ça se sentait dans ce qu'il disait, vous voyez.

— Eh bien, c'est facile d'avoir peur, là-bas, admit Carl d'un ton bourru.

— Même un treize ?

Il haussa les épaules.

— On n'est pas très doués pour la peur, c'est vrai. Mais c'est plus profond, ce n'est pas vraiment la peur de quoi que ce soit en particulier. C'est quelque chose qui vient de l'intérieur. Sans prévenir, sans signe avant-coureur ou déclencheur. Juste une sensation.

— Une sensation de quoi ?

Carl grimaça, dans ses souvenirs.

— L'impression qu'on n'est pas à sa place. Qu'on ne devrait pas être là. Comme quand on se trouve chez quelqu'un sans que la personne le sache et qu'on sait que l'occupant peut revenir à n'importe quel instant.

— Des grands méchants monstres martiens, hein ?

— Je n'ai pas dit que ça tenait debout. (Il regarda le pont. La tour était presque perdue dans la brume, à présent, enveloppée et masquée quasiment jusqu'au sommet. Les filaments passaient sous le tablier principal.) Il paraît que c'est la gravité et l'horizon apparent qui font ça. Ça déclenche une angoisse de survie. C'est peut-être vrai.

— Vous pensez que vous avez géré ça mieux que les autres ? (Elle eut un geste gêné.) À cause... ben, de ce que vous êtes ?

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, Rovayo ? Qu'est-ce que vous voulez entendre ?

— Eh, je fais la conversation, c'est tout. Si vous voulez rester tout seul, vous me le dites. Je comprends la subtilité, si on me la tartine assez longtemps...

Carl sentit un léger sourire relever les commissures de ses lèvres.

— Avec un peu de travail, on atteint un certain équilibre. La peur se transforme en ravissement. La faiblesse devient une force, elle permet de faire face à ce que votre angoisse de survie pense que vous devez surveiller. Ça commence à être agréable au lieu d'inquiétant. (Il regarda le dos de ses mains, posées sur la rambarde.) C'est même addictif, au bout d'un temps.

— Vous pensez que c'est pour ça qu'ils sont contents de vous avoir, sur Mars ?

— Rovayo, ils sont contents d'avoir n'importe qui, sur Mars. Les types de qualpro rentrent chez eux presque dès que leur période est finie – votre cousin doit être coriace, s'il est resté pour sa deuxième période. Et il y a un taux élevé de problèmes de santé mentale chez les colons permanents, que ce soient les manuts ou ex-manuts qui ont appris sur place, ça ne fait aucune différence. Au bout du compte, il n'y a jamais assez de main-d'œuvre pour tout le monde, jamais assez de personnel qualifié

ou de matériau humain brut et fiable à qui enseigner le travail. Alors ouais, ils supportent que vous soyez un trifouillé sociopathe développé *in vitro*, du moment que vous êtes capable de faire le boulot. (Un sourire étroit.) Et en général, on en est capables.

La flic de la Bordure hocha la tête, comme pour se convaincre de quelque chose.

— Il paraît que les Chinois cultivent une nouvelle variante pour Mars. Malgré la charte. Vous y croyez ?

— Je croirais à peu près n'importe quoi sur ces connards de Beijing. On ne garde pas la mainmise sur la plus grosse économie du monde comme ils le font sans ignorer une grosse poignée de droits de l'homme.

— Vous avez vu des preuves ? Quand vous y êtes allé, je veux dire ?

Carl secoua la tête.

— On ne voit pas beaucoup les Chinois, sur Mars. Ils sont surtout installés à *Hellas* ou autour de la colonie *Utopia*. Ça fait loin de *Bradbury* et *Wells*, à moins d'avoir une bonne raison d'y aller.

Ils regardèrent un moment l'eau argentée.

— J'ai pensé à y aller, reconnut Rovayo après un moment. J'étais plus jeune, encore adolescente, quand Enrique est revenu avec toutes ses histoires. J'allais suivre des études, signer pour trois ans.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle rit.

— La vie continue, mon vieux. C'était un de ces rêves contre lesquels la logistique s'est acharnée, c'est tout.

— Vous n'avez sans doute pas raté grand-chose.

— Eh, vous y êtes allé, vous...

— Ouais. Parce que c'était ça ou l'internement. (Un bref souvenir du rictus de Névant se faufila sous son crâne.) Et je suis revenu dès que j'en ai eu l'occasion. Il ne faut pas croire toutes les histoires de guerre de votre cousin. Ces machins sont toujours plus intéressants *a posteriori*. Mars, très souvent, c'est juste un endroit froid et difficile où on n'aura jamais notre place, même si on se tue à essayer.

Rovayo haussa les épaules.

— Ouais, mais bon... (Il eut un sourire dur, mais sa voix était calme et sage comme celle d'un flic.) Vous pensez que c'est différent sur Terre, Marsalis ? Vous pensez qu'on vous laissera être chez vous, ici ?

À cela, il n'avait aucune réponse. Il resta là à regarder le pont disparaître dans la brume, jusqu'à ce que Rovayo se redresse et lui touche le bras.

— Allez, dit-elle avec douceur. On retourne bosser.

Ils travaillaient sur l'affaire de la *Fierté d'Horkan* dans une enfilade de pièces fermées, dans les niveaux inférieurs de la station Alcatraz. La protection de la structure au-dessus d'eux garantissait un environnement de données sans fuite : les systèmes de transmission entrant et sortant fonctionnaient avec un cryptage niveau Marstech, et tout l'équipement était relié avec des mètres et des mètres de gros câbles noirs, des vrais câbles, épais comme des boas. Cela donnait aux bureaux une ambiance rétro qui cadrerait bien avec les murs de pierre brute et décapée et la fraîcheur souterraine qui en émanait. Sevgi se tenait dans un fauteuil de bureau réquisitionné, et fixait un coin mal dégrossi de la pièce pour éviter de regarder Marsalis. Furieuse, aussi, de la crispation qu'elle avait ressentie dans le ventre quand Rovayo était revenue avec lui.

— Coyle et Norton sont allés parler à Tsai, leur apprit-elle. Ils vont réserver du temps de n-djinn, et faire une recherche de liens entre Ward et les victimes, dès qu'on aura la machine.

Rovayo hocha la tête et alla à son bureau, où elle resta debout, feuilletant une pile de papiers sans grand enthousiasme. Sevgi se tourna vers Marsalis.

— Il y a un fichier de données sur Mars que vous devriez regarder. On dirait que Norton est entré en contact avec l'autorité martienne pendant qu'on était à Istanbul ; il a demandé l'arrestation de Gutierrez. Vous voulez jeter un coup d'œil ?

Elle crut le voir se crispier. Mais il haussa les épaules.

— Vous pensez que ça vaut le coup de le regarder ?

— Je ne sais pas, répondit-elle avec acidité. Je ne l'ai pas encore vu.

— Les chances que la police coloniale ait tiré quoi que ce soit d'utile d'un vieil homme de main des *familias* comme Gutierrez sont assez maigres.

— Ce n'est pas vraiment l'important, dit Rovayo d'un ton absent sans quitter ses papiers des yeux. Un flic vous dira que c'est ce qu'un type ne dit pas, autant que ce qu'il dit, qui vous donne les bonnes pistes.

— Euh, tout à fait, confirma Sevgi, surprise.

Marsalis coula un regard acide aux deux femmes.

— D'accord ! concéda-t-il de mauvaise grâce. Allez, allons tous regarder ces conneries.

Mais dans la salle de visionnage, elle vit son irritation retomber, se muer en une concentration qu'on aurait pu prendre pour de l'ennui si elle ne lui avait pas vu la même expression pour le troisième patineur à New York, celui qu'il n'avait pas réussi à tuer. Elle n'avait aucune façon de savoir exactement où se portait l'attention de Marsalis – le fichier était une bande d'interrogatoire classique : l'écran LCLS montrait tout à la fois Gutierrez de face, son visage et son torse depuis la table, ses signes vitaux en longitudinal en dessous, une image réduite de la salle d'interrogatoire en entier depuis deux angles différents et des profils vocaux en déroulé sur la gauche. Son entraînement de flic lui permettait de recueillir les détails de l'ensemble par touches aléatoires. Mais si on lui avait demandé de deviner, elle aurait dit que le treize à côté d'elle était captivé par les traits un peu émaciés et brûlés de soleil du faucon de données des *familias*, qui subissait l'interrogatoire en fumant d'un air détaché.

— Ils lui ont laissé ses putains de cigarettes ? demanda Rovayo d'un ton outré.

— Ce ne sont pas vraiment des cigarettes, expliqua Sevgi avec d'autant plus de patience qu'elle avait réagi pareil la première fois. C'est une branchie. Tu sais, comme dans les films des colons. La braise chimique émet de l'oxygène au lieu d'en brûler. Comme un turbo pour les poumons.

Rovayo claqua des doigts.

— Ah ouais, comme celle que Kwame Oviedo a au bec dans presque toutes les scènes de la trilogie *Upland Heroes...*

Sevgi hocha la tête.

— Ouais, et pareil pour Marisa Mansour. Même dans *Marineris Queen*, ce qui quand on y pense est assez...

— On n'était pas censés regarder ça ? demanda Marsalis d'une voix forte.

Sevgi haussa un sourcil pour la flic de la Bordure et elles se retournèrent vers l'écran. Gutierrez s'était installé dans son rôle de criminel cool. Le quechua des plateaux s'écoulait de ses lèvres nonchalantes – le moniteur de langage le suivait dans le coin inférieur droit et fournissait une traduction instantanée en amanglais, mais pour les interrogateurs, ç'avait dû être difficile. Ils devaient parler le quechua de la rue, supposa Sevgi – il fallait bien, pour être flic – mais on sentait qu'ils n'étaient pas à l'aise. Au lieu de cela, ils retomberaient systématiquement en anglais ou en espagnol – deux langues que Gutierrez maniait couramment, d'après son dossier – et écoutaient constamment leurs oreillettes noires. Le faucon de données, de son côté, souriait d'un air crâne.

— Bon, on arrête de tourner autour du pot, Nicki, dit-il. Il n'y a aucun moyen que vous ayez quoi que ce soit contre moi, bordel. Tôt ou tard, vous allez devoir me laisser passer mon coup de fil. Alors gagnons du temps, laissez-moi le faire maintenant.

L'officier supérieur de l'autre côté de la table se recula sur sa chaise et fixa le faucon d'un regard sombre.

— Je crois que tu as oublié sur quelle planète tu es, Franklin. Tu pourras passer ton coup de fil quand je serai d'accord. Pas avant.

Son collègue se leva et commença à faire les cent pas autour de la table, lentement. Gutierrez pencha la tête en arrière pour le regarder, tira sur sa branchie et souffla un long plumet de fumée en l'air, puis regarda de nouveau la femme. Il secoua la tête.

« *Tu sais qu'ils viendront me sortir d'ici avant le petit déjeuner, Nicki. Tu le sais.* »

L'autre flic le frappa, d'un coup bien appuyé, la paume contre l'oreille. La branchie vola au loin. Sous la gravité molle de Mars, Gutierrez en fit autant, et la chaise avec. Choc du plastique contre le béton inusable, cri de surprise. Rovayo sourcilla – Sevgi le vit du coin de l'œil, malgré les deux places qui les séparaient. À l'écran, Gutierrez arrêtait sa glissade et le flic était sur lui. Le faucon secouait la tête timidement, essayait de se relever – son assaillant lui prit le cou dans un étranglement et le releva sans peine avec un seul bras. La femme officier regardait d'un air imperturbable.

« Perdu, connard, souffla le flic musclé à l'oreille qu'il n'avait pas assourdi. Tu vois, on a largement de quoi faire, ce coup-ci. Tu as vraiment merdé avec la Fierté d'Horkan, vraiment vraiment. LINCOLN y met vachement plus d'entrain que ce que tes petits copains de Wells pourront supporter. Je dirais qu'on va te garder ici au moins une quinzaine de jours. »

Le faucon croassa une réponse étranglée.

« Reyes, dirent les sous-titres. Vous confondez encore vos fantasmes et la réalité. »

Le flic montra les dents dans un sourire. Il tendit la main vers le bas, saisit l'entrejambe de Gutierrez et le tordit. Un couinement étouffé quitta la gorge du faucon.

— Il a le droit de..., commença Rovayo.

Marsalis tourna légèrement la tête dans sa direction et croisa son regard.

— Police coloniale. Oh oui, ça et pire, même !

L'officier eut un léger mouvement de la tête. Son compagnon lâcha les testicules de Gutierrez et laissa retomber le faucon en avant sur la table comme un sac de linge sale. Il resta étendu là, le visage tourné, le souffle franchissant ses dents avec un bruit étranglé. Le dénommé Reyes posa la paume sur la joue du suspect, s'y appuya et se pencha sur lui.

« Tu ferais bien t'apprendre à te tenir, Franklin, dit-il sur le ton de la conversation. D'après ce qu'on m'a dit, on peut gaspiller tout le budget des dédommagements de cette année sur toi, s'il le faut. (Il regarda la femme.) C'est quoi le prix des dégâts testiculaires, maintenant, Nick ? »

L'officier haussa les épaules.

« Trente-sept mille. »

Reyes sourit de nouveau.

« Ah oui ! Pièce ? »

— Non, pour la paire. (La femme se pencha en avant.) *Il paraît que la chirurgie réparatrice est à pleurer, Franklin. Ce n'est pas quelque chose que je te souhaite.*

— Ouais, alors si tu te mettais à nous parler en anglais pour une fois ? (Reyes marqua l'emphase en faisant déraiper sa paume sur le visage du faucon, comme pour l'essuyer. Son visage se froissa de dégoût.) *Parce qu'on le parle tous, tu vois. Remballe ton charabia des plateaux un moment. Ça nous rendrait service. Et ça te sauverait peut-être les cojones, en plus... »*

Il recula. Un son ténu s'écoula de Gutierrez. Sevgi, incrédule, y reconnut un rire. Le faucon gloussait.

Reyes se retourna vers lui.

« Tu trouves ça drôle, pendejo ? »

Gutierrez se redressa. Rajusta ses vêtements. Hocha la tête, comme si on venait de lui expliquer quelque chose de tout à fait raisonnable. Son oreille devait tinter comme une alarme d'incendie.

« Notre dialogue ? Oui, beaucoup. Le reste, moins. (Son anglais était légèrement accentué, mais impeccable.) *Vous dites que vous pourrez me garder indéfiniment. OK, admettons. Nicki, vous pouvez mettre une muselière à votre chien ? »*

Reyes se tendit, mais la femme eut un nouveau mouvement presque imperceptible, et il se détendit. Gutierrez se rassit en sourcillant. Il chercha son paquet de branchies dans ses poches, le trouva et en coinça une autre entre ses lèvres. Il la tordit jusqu'à ce que le bout se détache et l'alluma. Il souffla la fumée par la bouche et l'inhala de nouveau. Sevgi prit ça pour de la temporisation. Le faucon haussa les épaules.

« Alors, qu'est-ce que vous voulez savoir ? »

— La *Fierté d'Horkan*, dit Reyes d'un ton neutre.

— Ouais, vous en avez parlé. Gros vaisseau, parti l'année dernière. *Il paraît qu'il s'est planté dans la mer.* (Il exhala sa fumée pâle.) *Et alors ?*

— Pourquoi tu as fait ça ?

— *Pourquoi j'ai fait quoi ?* »

Les deux flics échangèrent un regard d'exaspération théâtral. Reyes avança de quelques pas, les mains levées.

« *Attends un peu* », dit la femme.

L'ordre paraissait faux, prévu, après les indications si discrètes que les flics échangeaient quelques instants avant.

« *Ouais, attends, répéta Gutierrez. Vous voulez me faire porter le chapeau pour un plantage système sur une autre planète ? OK, j'étais bon dans ma jeunesse, mais pas à ce point-là.*

— *C'est pas ce qu'on nous a raconté.*

— *Qu'est-ce qu'on vous a raconté, exactement ?*

— *Pourquoi tu ne nous le dirais pas, pendejo ?* »

Gutierrez pencha la tête sur le côté.

« *Pourquoi, moi, je ne vous dirais pas ce que, vous, vous avez appris ? Vous croyez que je suis télépathe ou quoi ?*

— *Écoute, connard...* »

Marsalis grogna, petite exaspération théâtrale de sa part. Sevgi avait du mal à ne pas en faire autant. La police coloniale foutait tout en l'air dans les grandes largeurs.

Mais ils regardèrent jusqu'au bout. L'interrogatoire connut de nouveaux déboires, passant du raisonnable au foutraque, sans jamais s'améliorer. Gutierrez tirait sur sa branchie et se reprenait pendant les accalmies, encaissait la brutalité de Reyes sans broncher quand elle arrivait. Il ne céda pas d'un millimètre. Quand il repartit, il boitait sérieusement, il avait la lèvre en sang et un œil au beurre noir, ainsi qu'un poignet foulé. Il lança un sourire sanglant à une caméra en sortant. Les moniteurs de signes vitaux s'effondrèrent quand il quitta la pièce, et l'officier clôtura formellement l'enregistrement. Fondu au noir.

Marsalis soupira.

— *Alors, contente ?*

— *Je le serai quand vous m'aurez dit ce que vous en pensez.*

— *Ce que j'en pense ? J'en pense qu'à part en le torturant de manière professionnelle, avec des électrodes et des psychotropes, Gutierrez ne dira rien d'intéressant. C'est arrivé il y a combien de temps ?*

— Il y a quelques jours. Norton a lancé l'ordre d'arrestation la nuit où on est partis pour Istanbul.

— Ils l'ont recuisiné, depuis ?

— Je ne crois pas. C'est tout ce qu'on a. Je pense qu'ils n'iront pas au niveau supérieur avant de recevoir quelque chose de solide de notre part.

— Ouais, et ce sera sans doute une perte de temps quand même. Sur Terre ou sur Mars, les *familias* ont trop investi dans des types comme ça. Ils commencent tôt, ils leur donnent le même conditionnement synaptique qu'aux agents clandestins. Du coup, leur cerveau se transforme en éponge avant de lâcher les informations secrètes.

— Vous pensez qu'il aurait vraiment subi un machin pareil ? s'étonna Rovayo.

— Si c'était moi qui le contrôlais, je lui aurais fait intégrer ça depuis des années. (Marsalis bâilla et s'étira.) Et puis, n'oubliez pas, Gutierrez est un faucon de données. Ces types vivent pour le virtuel, ils passent leur vie à se déconnecter du genre de réalités physiques que la torture implique. Il n'y a pas meilleurs qu'eux pour se distancier de leur propre corps. Au début, quand la technologie était récente et que les branchements étaient beaucoup plus aléatoires que maintenant, beaucoup de faucons sont morts de déshydratation, ou brûlés vifs parce qu'ils n'avaient pas entendu une alarme incendie. Je me rappelle que Gutierrez m'a dit un jour : « Eh, la douleur, c'est juste ton corps qui te prévient que ce que tu fais, tu vas le payer. Alors il suffit de régler la facture, trempouille. » À ce niveau, c'est le pire enculé que vous trouverez jamais dans une salle d'interrogatoire. Et avec les *familias* derrière lui, il n'a pas trop peur des dégâts physiques, parce qu'il sait qu'on peut le réparer.

— Mais il doit avoir peur de mourir, hasarda Sevgi.

— Ouais, et ça fait partie de votre problème. Vous voyez, la police coloniale, ce sont des brutes, mais ils ne peuvent pas vous tuer, sauf par accident. Mais les gens pour qui bosse Gutierrez, les *familias* – là, c'est autre chose. Si eux pensent qu'il a parlé, ou même qu'il pourrait parler, ils n'hésiteront pas à le flinguer. Pas un instant, et il le sait. Alors ouais, Gutierrez a peur de

mourir, comme tout le monde. Mais il faut pouvoir mettre la menace à exécution.

Ils restèrent assis quelques minutes, face à l'écran LCLS éteint. Sevgi regarda Rovayo.

— Vous pourriez nous laisser quelques minutes ? demanda-t-elle.

— Non, lâcha-t-il dès qu'ils furent seuls.

— Je ne dis pas...

— Je sais exactement ce que tu vas dire, et tu peux l'oublier aussi sec. Ils sont sur Mars, Ertekin. Tu as vu la vidéo. Tu penses que je peux faire encore plus peur à Gutierrez à deux cent cinquante mille kilomètres de distance ?

— Oui, répondit-elle fermement. Oui, je pense.

Il secoua la tête. Sa voix se crispa d'irritation :

— Ah oui ? Et pourquoi ça ?

— Parce que Gutierrez et toi, vous vous connaissez. Je suis flic, Marsalis. Depuis onze ans, alors écoute-moi un peu. J'ai vu la façon dont tu as réagi quand son nom est sorti du scan ndjinn. J'ai vu la façon dont tu le regardais à l'écran. (Elle prit une grande inspiration et la relâcha.) C'est Gutierrez qui t'a fait te réveiller en plein vol sur le *Felipe Souza*, hein ?

— Ah bon ?

La voix de Marsalis était absolument vide.

— Oui, c'est lui. (Elle en était de plus en plus certaine, vu l'immobilité du treize.) Ce n'est pas une très grosse coïncidence, Merrin et toi. À mon avis, tu avais passé un deal avec Gutierrez pour la loterie, mais Gutierrez n'a pas aimé sa partie du deal quand tu l'as payé. Il t'a renvoyé à la maison avec un coup de pied au cul. En espérant que tu deviendrais dingue avant que les secours te rattrapent. C'est ça ?

Il laissa sa tête rouler sur le dossier de la chaise et se tourna vers elle, la regarda. Et soudain, pour la première fois depuis des jours, elle eut de nouveau peur de lui.

— Eh bien, c'est toi le flic, dit-il sans la moindre intonation. Tu as tout compris, tu n'as pas besoin de moi...

Elle se leva d'un bond, alla jusqu'à l'écran et se tourna face à Marsalis. En se disant que ce n'était pas une retraite.

— Si, j'ai besoin de toi pour que tu regardes Gutierrez comme tu viens de me regarder. Que tu le regardes dans les yeux et que tu lui dises que tu vas le tuer s'il ne nous dit pas ce qu'on veut savoir.

— C'est la procédure standard du NYPD, maintenant ?

Elle était revenue sur le terrain, dans la campagne de l'État de New York à l'aube, dans la puanteur de la chair exhumée. Le regard spéculatif des détectives d'IA.

— Va chier !

— Tu vois. Je n'arrive même pas à te faire peur, alors que tu es dans la même pièce que moi. Comment tu veux que je fasse peur à Gutierrez qui est sur Mars ?

— Tu sais ce que je veux dire.

Il soupira.

— Oui, je sais ce que tu veux dire. Tu parles de la légende, c'est ça ? Tu penses que parce que Gutierrez était un fan des treizes, il croit à toutes les conneries de gènes de guerrier implacable qui vont avec. Mais il est sur Mars, Sevgi. À des centaines de millions de kilomètres d'espace, sans moyen de traverser sans permis. Tu ne comprends pas ce que ça fait à tous ces impératifs humains dont ce con de Jacobsen parlait ? Mars n'est pas juste un autre monde, c'est une autre vie. Ce qui se passe là-bas ne sort pas de la planète. Quand on revient, on laisse tout derrière soi. Il n'ira jamais croire que j'y retournerais juste pour le tuer pour ce qu'il a fait. Et encore moins pour le faire parler pour quelqu'un d'autre.

— Il pourrait croire que tu vas donner l'ordre. Payer quelqu'un qui pourra le faire de son côté.

— Quelqu'un qui n'a pas peur des *familias* ?

Elle hésita un instant.

— Il y a des options qui...

— Ouais, ouais, je sais. Je suis certain que LINCOLN pourrait monter une équipe pour moi, si ton pote Norton appelle les gens qu'il faut. Mais je tue moi-même, et Gutierrez le sait. Je ne peux pas le lui faire au flanc. Et en plus, Sevgi... même si je pouvais, je ne le ferais pas.

Ces dernières paroles lui laissèrent un drôle de goût. Sevgi sentit son expression se figer.

— Pourquoi ?

— Parce que ce sont des conneries. On nous trimballe par la queue, et ça n'a rien à voir avec ce qui s'est passé ou non sur Mars. On cherche au mauvais endroit.

— *Je ne retournerai pas à Arequipa.*

— Alors on va commencer plus près. On pourrait s'intéresser un peu plus à ton copain Norton.

Le silence noya la pièce. Sevgi croisa les bras et posa les fesses sur le dossier d'une chaise.

— Et qu'est ce que ça veut dire, ça ?

Il haussa les épaules.

— Cherche un peu. Qui d'autre savait où je dormais à New York le matin où les patineurs nous sont tombés dessus ? Qui t'a appelée au moment où on se faisait coincer sur la route d'Arequipa ? Qui nous a ramenés ici pour qu'on s'intéresse à une piste noyée depuis quatre mois au moment où on avançait enfin ?

— Oh... (Elle eut un geste de rage impuissante.) Va chier, Marsalis ! Coyle avait raison, c'est de la parano de treize.

— Vraiment ? (Marsalis se leva d'un mouvement et la rejoignit à grandes enjambées.) Réfléchis, Ertekin. Vos recherches n-djinn ont échoué. Elles n'ont pas trouvé le lien entre Ward et Merrin, elles n'ont pas trouvé Gutierrez. Tout ce qu'on a trouvé depuis que j'ai commencé à secouer le cocotier pue la manipulation, et Norton est à la place idéale pour ça. Il est parfait, même...

— Tu vas la fermer immédiatement, Marsalis. (Rage soudaine.) Tu ne sais rien du tout de Tom Norton. Rien du tout !

— Je connais les mecs comme lui. (Ils étaient nez à nez, leurs corps si proches qu'elle avait l'impression de sentir la chaleur de Carl.) J'en ai vu des dizaines dans le projet *Anguille*, aussi loin que je me rappelle. Ils s'habillent bien et ils parlent doucement, ils sourient comme s'ils faisaient tout ça pour les rubriques sociales du journal. Et quand le moment est venu, ils ordonnent la torture et le massacre de femmes et d'enfants sans ciller, parce qu'au fond, ils se cognent complètement de tout ce qui ne les concerne pas directement. Et, toi, enfin, les gens comme toi,

vous leur laissez le contrôle chaque fois, parce qu'en fin de compte, vous n'êtes que des toutous à la recherche d'un maître.

— Ouais... (La colère passa, ses tripes se dénouèrent. Un réflexe intuitif, peut-être après les années qu'elle avait passées avec Ethan, lui apprirent comment s'en servir pour garder sa voix dure et détachée.) Eh bien, si c'est eux qui géraient *Anguille*, on dirait que vous leur avez bien laissé le contrôle aussi, hein...

C'était comme un interrupteur.

« On sent un tir parfait, lui avait expliqué son instructeur de tir au NYPD au début de sa formation. Comme si la cible, la balle, ton flingue et toi, vous faisiez partie du même mécanisme. Si tu tires comme ça, tu sauras que tu l'as touché avant même de le voir tomber. »

D'un coup. La colère disparut de Marsalis de manière presque visible. Il ne bougea pas du tout, mais parut reculer.

— J'avais onze ans..., commenta-t-il tout bas.

Et après il recula, vraiment, sortit sans se retourner, ferma la porte et la laissa seule avec l'écran LCLS éteint.

— *Ce n'est pas ta mère, lui dit l'oncle aux yeux pâles en costume.*

— *Si, dit-il en indiquant Marisol de l'autre côté de la clôture en croisillons. Elle est là.*

— *Non. (L'oncle se plante face à Carl, s'adosse à la clôture en croisillons et la fait ployer, avec un bruit de frisons quand elle s'incline. Un vent insouciant et brusque souffle de la mer ; l'oncle hausse le ton pour se faire entendre.) Aucune n'est une vraie mère, Carl. Elles travaillent ici, c'est tout, pour s'occuper de vous. Ce sont des tantes, plutôt.*

Carl le regarde avec rage.

— *Je ne te crois pas.*

— *Je sais bien, dit l'oncle. (Sur son visage, Carl lit une expression étrange, comme s'il ne se sentait pas très bien.) Mais ça viendra. C'est un grand jour pour toi, Carl. Gravier cette montagne, ce n'était que le début.*

— *Il faut qu'on y retourne ?*

Il essaie de poser la question d'une façon détendue, mais sa voix tremble un peu. La montagne faisait peur, comme aucun autre jeu des oncles n'avait fait peur. Ce n'était pas simplement qu'à certains endroits, on pouvait tomber et se tuer – il n'y avait pas de cordes, cette fois. C'était l'impression que les oncles l'observaient plus attentivement quand il arrivait à ces endroits-là, et pas parce qu'ils s'inquiétaient pour lui ; ils se fichaient de savoir s'il allait bien, ils voulaient juste savoir s'il avait peur ou pas. Et ça flanquait encore plus la trouille, parce qu'il ne savait pas s'il devait avoir peur, ou non, il ne savait pas s'ils voulaient qu'il ait peur (même si ça lui semblait improbable). Et puis, il commence à être tard ; si Carl est à peu près sûr de pouvoir refaire l'ascension, il ne pense pas y parvenir dans le noir.

L'oncle se force à sourire.

— Non. Pas aujourd'hui. Mais on a d'autres choses à faire. Il faut que tu reviennes avec les autres, à l'intérieur.

De l'autre côté de la clôture et des nombreux rouleaux de fil rasoir, Marisol a traversé l'héliport, de telle manière qu'il puisse la voir malgré la silhouette de l'oncle. Elle le regarde, mais elle ne lève pas la main, elle ne l'appelle pas. Elle l'avait embrassé ce matin-là, se souvient-il, avant que les oncles viennent le chercher, lui avait tenu la tête entre les mains et avait regardé son visage attentivement, comme elle le faisait parfois quand il revenait avec des coupures ou des bleus, quand il s'était battu. Puis, rapidement, elle l'avait lâché et s'était détournée. Sa gorge avait poussé un gémissement étranglé, mais elle avait levé les mains et s'était recoiffée, comme s'il y avait du vent. Et bien sûr maintenant elle était décoiffée et elle n'avait plus qu'à...

Il avait reconnu les signes révélateurs. Mais il ne comprenait pas ce qu'il avait fait pour la faire pleurer, cette fois. Ça faisait au moins une semaine qu'il ne s'était pas battu avec un autre enfant. Encore plus qu'il n'avait pas fait preuve d'insolence vis à vis d'un oncle. Sa chambre était rangée, il n'avait que des étoiles dorées pour ses devoirs, sauf en maths et en armes blanches ; et oncle David et M. Séances avaient dit qu'il faisait des progrès, dans ces domaines-là. Il avait aidé à la cuisine presque tous les soirs et, quand il s'était brûlé sur le bord d'une poêle la veille, il avait supporté sans rien dire, grâce aux techniques que tante Chira leur enseignait dans son cours de gestion de la douleur. Il avait lu de la fierté dans les yeux de Marisol.

Alors quoi ?

Il avait cherché pendant tout le trajet jusqu'aux montagnes, sans trouver de réponse. Marisol ne pleurait pas souvent, et jamais sans raison. À part la fois, quand Carl devait avoir cinq ou six ans, où il était rentré de l'école avec plein de questions sur l'argent, pourquoi certains en avaient beaucoup plus que d'autres, est-ce que les oncles gagnaient plus que les tantes, est-ce qu'il fallait forcément en avoir, et est-ce qu'elle pourrait faire quelque chose qu'elle n'aimait vraiment, vraiment pas

pour en avoir ? Cette fois-là, elle avait pleuré pour rien, d'un coup, elle lui parlait encore quand les premières larmes avaient commencé à couler, avant qu'elle puisse se détourner pour les cacher.

Il sait, il savait déjà à l'époque, que les autres mères pleuraient comme ça, parfois, pour des raisons que personne ne comprenait. Et bien sûr, il y avait la mère de Rod Gordon, qui avait dû partir parce qu'elle n'arrêtait pas. Mais il avait toujours été vaguement sûr que Marisol n'était pas comme ça, qu'elle était différente, comme il était fier de la couleur sombre de la peau de sa mère, de l'éclat blanc de ses dents quand elle souriait, de la façon dont elle chantait en espagnol dans la maison. Marisol est spéciale, il le sait. Il le découvre, en fait, pour la première fois maintenant, des ébauches de sagesse, prises pour acquises, évidentes, qui se regroupent en un bloc de compréhension solide, aussi lourd à encaisser qu'un coup de poing. Elle réapparaît dans son esprit, limpide. Il la voit de l'autre côté de la clôture et du fil rasoir, comme pour la première fois.

Elle lève la main lentement, comme lui en classe quand il n'est pas sûr de connaître la réponse. Elle lui fait un signe.

— Je veux lui parler, dit-il à l'oncle.

— Tu ne peux pas, Carl.

— Je veux le faire.

L'oncle se redresse contre la clôture, les sourcils froncés. La clôture se relève avec un autre frisson métallique.

— Tu sais que tu ne dois pas parler comme ça. Tes souhaits n'ont pas beaucoup de poids dans ce monde, Carl. Tu es précieux à cause de ce que tu peux faire, pas de ce que tu veux.

— Où l'emmenez-vous ?

— Elle part. (L'oncle le domine de toute sa hauteur.) Elles partent toutes. Elle a fait son travail, elle rentre chez elle.

C'est ce qu'il savait déjà, dans un coin de sa tête, mais ces paroles sont comme la giflette du vent contre son visage et lui coupent le souffle. Il sent ses jambes sapées, sa posture changer légèrement sur le béton. Il veut tomber, ou au moins s'asseoir, mais sait qu'il ne doit rien montrer. Il regarde, au-delà, les structures massées du camp Anguille Dix-huit, les maisons

bien alignées, l'école et le réfectoire, les lumières qui s'allument tout juste çà et là tandis que l'après-midi plonge dans le soir. Les ondulations noires d'une lande côtière sous un ciel vespéral d'étain noirci, la montée lointaine des montagnes usées par l'âge. L'Atlantique froid derrière tout cela, au nord.

— C'est ici, chez elle, essaie-t-il de se convaincre.

— Plus maintenant.

Carl regarde soudain l'homme devant lui. À onze ans, il est déjà grand pour son âge, et l'oncle ne lui rend qu'une demi-tête.

— Si vous l'emmenez, je vous tuerai, dit-il avec une conviction aussi profonde que ce savoir soudain sur Marisol.

L'oncle l'étend d'un coup de poing.

C'est un coup rapide, court, au visage – plus tard, Carl se rendra compte qu'il lui a ouvert la peau au-dessus de la pommette. Mais quand il se redresse comme on le lui a appris, libère sa rage et revient, l'oncle pare son coup et le frappe de nouveau, du poing droit sous la base des côtes pour lui couper la respiration. Il recule en chancelant et l'oncle le suit, le frappe du tranchant calleux de sa paume gauche contre le cou et le fait tomber une deuxième fois.

Il heurte le sol, aspirant un air qu'il ne trouve pas. Il est tombé dos à l'héliport et à Marisol. Son corps se replie convulsivement sur l'asphalte, essayant de se retourner, de respirer. Mais l'oncle connaît ses points de pression et les a trouvés avec une précision aisée. Carl peut à peine sursauter, et encore moins bouger. Derrière lui, il pense que Marisol doit courir vers lui, mais il y a le fil rasoir, la clôture, les autres tantes et oncles...

L'oncle s'accroupit dans son champ de vision et examine les dégâts. Il paraît satisfait.

— Tu ne nous parleras plus jamais sur ce ton-là, à aucun d'entre nous, dit-il calmement. Tout d'abord, parce que tout ce que tu as eu, y compris la femme que tu prends pour ta mère, t'a été donné par nous. Souviens-t'en, Carl, et montre un peu de respect, un peu de reconnaissance. Tout ce que tu es, tout ce que tu es devenu et tout ce que tu deviendras, c'est à nous que tu le dois. C'est la première raison. La deuxième, c'est que si tu

nous reparles sur ce ton-là un jour, je veillerai personnellement à ce qu'on te punisse si fort que ce qu'on a dû faire à Rod Gordon ressemblera à une simple claque. Tu me comprends ?

Carl le regard au travers des larmes qui menacent de déborder. L'oncle le voit, soupire et se relève.

— Un jour, dit-il d'une très grande hauteur, tu comprendras.

Et au loin, le ronronnement de l'hélicoptère s'approche, traversant le ciel d'automne comme une moissonneuse sur les récoltes de l'été.

Il se réveilla doucement dans un lit qu'il ne connaissait pas, entre des draps dont émanait l'odeur d'une femme. Un léger sourire lui tordit les lèvres, adoucissant l'arrière-goût amer de ses souvenirs *d'Anguille*.

— Tu as fait un cauchemar ? lui demande Rovayo à l'autre bout de la pièce.

Assise à quelques mètres de là, sur un sofa moelleux sous la fenêtre, blottie et nue à part un caleçon blanc, elle lit les données projetées par un casque d'affichage. L'éclairage public du dehors souligne légèrement les courbes d'ébène de son corps, la ligne d'une cuisse levée, le dôme d'un genou. Le souvenir percute Carl comme un camion – le même corps enroulé sur le sien tandis qu'il était agenouillé sur le lit et lui tenait les fesses comme un fruit et qu'elle se soulevait et s'abaissait sur son érection, avec encore et toujours le même souffle long dans sa gorge, comme quelqu'un qui savoure une nourriture parfaitement préparée.

Il se redressa. Cligna des yeux et observa l'obscurité dans la chambre. Impression de dislocation – problème.

— J'ai dormi longtemps ?

— Non, pas trop. Une heure, je dirais.

Elle ôta le casque, le posa sur le dossier du sofa, toujours allumé. De minces panneaux de lumière bleue brillaient dans la visière, comme le regard calme d'un chaperon mécanique. Elle secoua ses cheveux et sourit à Carl.

— Je me suis dit que tu ne l'avais pas volé.

— Putain de décalage horaire. (Il se rappelait vaguement s'être endormi, longtemps après qu'elle fut parvenue à le ramener à de meilleures intentions avec les mains ou la bouche, allongé avec la tête sur les cuisses de Rovayo, à savourer le parfum de sa chatte comme si c'était l'océan.) Mon horloge interne est flinguée. Alors, j'avais l'air de faire un cauchemar ?

— Tu avais l'air de disputer le titre de Californie avec Harrison le Cobra, surtout. Tu t'agitais dans tous les sens. (Elle bâilla, s'étira et se leva.) J'ai failli te réveiller, mais il paraît qu'il vaut mieux laisser faire, laisser les images se dissiper complètement ou je ne sais quoi. Tu ne te rappelles pas ce que c'était ?

Il secoua la tête et mentit :

— Pas cette fois.

— Eh bien, peut-être que tu rêvais de moi ! (Elle posa ses mains sur ses hanches et sourit de nouveau.) De la cinquième reprise ?

Il répondit par un autre sourire.

— Je ne sais pas. Là, je crois que tu m'as étendu pour le compte.

— Oui, sans doute, concéda-t-elle. Mais tu avais l'air de savoir ce que tu voulais.

Il ne pouvait pas dire le contraire – autoéjecté de la chambre de visionnage, tendu de sa colère contre Ertekin, il était resté au centre de la pièce des opérations. Quand il avait vu Rovayo qui l'observait, calée sur le bord de son bureau, il l'avait rejointe comme une aiguille qui tire vers le nord.

— Un souci ? avait-elle demandé d'un ton neutre.

— On peut dire ça, oui.

Elle avait hoché la tête. S'était penchée en travers de son bureau vers le système de données pour saisir le code d'extinction. L'avait regardé de nouveau, d'un air interrogateur.

— Vous voulez prendre un verre ?

— C'est exactement ce que je veux, avait-il répondu d'un ton sinistre.

Ils étaient partis, avaient pris l'ascenseur pour retraverser Alcatraz jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le ciel et la mer derrière les fenêtres. La pression avait diminué d'un cran. Sur les balcons

supérieurs, Rovayo l'avait conduit à un café franchisé, le *Lima Alpha*, dont la terrasse donnait sur la baie. Elle leur avait commandé des *pisco sour* assez corsés, en avait tendu un à Carl et s'était enfoncée dans le fauteuil opposé avec un regard fixe et spéculatif. Il avait siroté son cocktail, agréablement surpris. Sa colère commençait à retomber. Ils avaient parlé de tout et de rien, bu et savouré le soleil de fin d'après-midi. Avaient abandonné à un moment l'amanglais pour l'espagnol. De plus en plus détendus, ils s'étaient laissé aller dans leur fauteuil. Aucun des deux n'avait fait le premier pas.

Le téléphone de Rovayo avait attiré leur attention. Avec une grimace, elle l'avait sorti et collé à son oreille. Audio seulement.

— Allô ? (Nouvelle grimace.) Je rentre, pourquoi ?

Une voix d'homme avait répondu dans le combiné, lointaine et inintelligible.

— Roy, ça fait trente... attends. (Elle avait consulté sa montre.) Trente-cinq heures que je n'ai pas mis les pieds chez moi. Douze que je n'ai pas dormi, et encore c'était une heure et demie sur le canapé du bureau...

Dispute crépitante. Rovayo avait froncé les sourcils.

— ... Non, ça n'avait rien à voir...

Coyle avait continué. Jusqu'à ce qu'elle l'interrompe.

— N'essaie pas de me dire combien de temps j'ai dormi, Roy. Tu ne...

« Groumf, groumf, grrr... »

— Ouais, exactement, on est tous fatigués, et quand on est fatigué à ce point-là, tu sais ce qu'on fait, Roy ? On dort. Je ne vais pas me refaire une nuit blanche de macho de mes deux juste pour que tu joues les flics à l'ancienne avec Tsai. Il n'y a que dans tes polars d'époque pré-mil que ça sert à quelque chose. Si vous voulez oublier que les Nouvelles Maths sont arrivées, tant mieux pour vous. Moi, je rentre !

Une réplique moins forte. Rovayo avait regardé Carl et haussé un sourcil.

— Non, avait-elle assuré. Je ne l'ai pas vu. Il n'a pas de téléphone ? Ah bon ? Eh bien, essaie à son hôtel. On se voit demain.

Elle avait raccroché.

— On te cherche, apparemment...

— Oh.

— Ouais. Tu veux qu'on te trouve ?

— Pas tant que ça.

— C'est bien ce que je pensais. (Elle avait terminé son verre et lui avait lancé un regard dubitatif.) Eh bien, je dirais que ton hôtel est surveillé, maintenant. Tu viens prendre un verre chez moi ?

Il lui avait rendu son regard.

— C'est une question piège ?

La station d'Alcatraz proposait un service de navettes « courte distance » en hélicoptère pour ses employés, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, d'un bout à l'autre de la baie. Le service d'Oakland proposait plusieurs points de dépose d'où l'on pouvait se rendre à pied jusque chez Rovayo. Ils avaient marché avec aisance, enveloppés dans les *Pisco sour* et un sentiment commun de clandestinité, parsemant l'air du soir de leurs rires. Elle lui avait demandé pourquoi il avait appris l'espagnol, il lui avait parlé un peu de Marisol, un peu plus de Mars et des projets du Plateau. Comme avant, elle paraissait affamée de détails. Ils s'étaient touchés, bien davantage que ce que la norme culturelle de Rovayo, vu son enfance hispanique, pouvait considérer comme anodin. Les signaux étaient clairs. Ils avaient gravi l'escalier pour entrer dans son appartement du deuxième étage, échangé quelques sourires avant de se sauter dessus.

La porte s'était refermée derrière eux avec un claquement solide et le bourdonnement des sécurités électroniques mises en place.

Leur maîtrise de soi était tombée en même temps que leurs vêtements.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Rovayo se tenait debout devant lui, les mains sur les hanches, un grand sourire aux lèvres. Malgré tout, Carl sentit sa queue endolorie et rabougrie sursauter devant le spectacle.

— Je croyais que tu étais fatiguée.

Elle haussa les épaules.

— Moi aussi. Mais le moment doit être passé. Ça reviendra sans doute dans quelques heures.

— Tu me fais un plan Xtrasome ?

— Non, je ne te fais pas un plan Xtrasome. (Soudain, sa voix parut très tendue.) Tu as l'impression que je viens d'une famille friquée ? À ton avis, si mes parents avaient les moyens de me faire modifier, je bosserais pour la ForSéBo ?

Il cligna des yeux. Leva les mains, paumes vers elle.

— D'accord, d'accord, je disais ça comme ça. On entend parler de ce genre de trucs dans la Bordure, c'est tout.

Elle ne l'écoutait pas. Elle eut un grand geste pour désigner son corps, mouvement privé de toute sensualité par son expression.

— Ce que j'ai, soit je suis née avec, soit je me suis fait mal pour le former moi-même. Je suis montée en interne, depuis la base, il m'a fallu huit ans pour arriver détective, et je n'ai pas pris de raccourci génétique. Je n'avais pas...

— J'ai déjà capitulé, détective.

Ça l'arrêta. Elle se laissa tomber sur le sofa, s'assit sur le bord, les bras sur les cuisses, les mains dans le vide entre ses genoux. Elle leva la tête pour le regarder, et son expression avait quelque chose de fantomatique.

— Désolée, marmonna-t-elle. On est tous un peu fatigués des Asia Badawi et Meredith Chang par ici.

— Badawi est une Soudanaise de New York, fit-il remarquer.

— Ah ouais ? Tu devrais voir la maison qu'elle a sur la côte. Pas mal de terrain, pour une étrangère. Enfin bon, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ah bon ?

Soudain, cette intimité postcoïtale était trop pressante, comme des liens sur ses membres, un film opaque contre son visage. Rovayo redevint d'un coup l'inconnue qu'elle était, mais nue et trop proche. Il ressentit une nostalgie parasite pour ses coïts avec Sevgi Ertekin.

— Donc, tu n'es pas fan des améliorations en général ?

Elle renifla de dédain.

— Tu penses qu'il y a beaucoup d'amateurs d'Xtrasomes, parmi ceux qui n'ont pas les moyens ?

— Moi, par exemple. (Mais il savait qu'à la base il essayait de la provoquer.) Tu crois que je serais dans cette merde s'ils

avaient compris la technologie des chromosomes artificiels pour les humains il y a quarante ans ? Tu crois qu'on chercherait un supersoldat surgonflé transformé en putain de cannibale, si les tendances treize pouvaient être chargées et activées ou éteintes à volonté ? Regarde-moi bien, Rovayo. Je suis l'incarnation de la génétique hâtive pré-Xtrasome du siècle dernier.

— Je sais.

— Ça m'étonnerait, franchement. (Carl toucha son propre visage, sa pommette.) Tu vois ça ? Quand on est une variante, les gens ne regardent pas. Ils passent au travers de la peau, et ce qu'ils voient est inscrit sur ta double hélice.

La flic haussa les épaules.

— Tu préférerais peut-être qu'ils s'arrêtent à ta peau ? D'après ce que je sais de l'histoire de ce continent, on est tous les deux de la mauvaise couleur pour espérer mieux. Tu préférerais vraiment ce qui se passait avant ? Une dose de bon vieux racisme à l'ancienne ?

— J'ai déjà donné. Je suis resté presque quatre mois dans une prison de Jésusland, souviens-toi.

Elle écarquilla les yeux. Cela lui donnait un air presque juvénile. Ertekin, se dit-il, aurait simplement haussé un sourcil interrogateur.

— Tu as passé *quatre mois* là-dedans ? Je croyais...

— Ouais, c'est une longue histoire. Mais l'important, c'est que ça a l'air trop simple, quand tu en parles, Rovayo. Tant que tu n'auras pas vécu dans un code génétique modifié et verrouillé, tu ne sauras pas ce que c'est. Tu ne sais pas à quel point tu es heureuse de pouvoir te rattraper avec un déclencheur Xtrasome on/off.

— Tu crois ?

Rovayo se pencha et passa le bras derrière le sofa, attrapa sa chemise et l'enfila. Elle ne le quitta pas une fois des yeux. Carl se sentit soudain indigne de confiance, comme un intrus dans son appartement. Elle referma à moitié la fermeture statique, assez pour cacher ses seins.

— Qu'est-ce que tu sais vraiment de moi, Marsalis ? *Vraiment*, je veux dire ? (Il sentit les réparties acerbes sur sa

langue, les ravalait. Elle le vit peut-être.) Ouais, je sais, on a baisé. Ne me dis pas que ça signifie quoi que ce soit.

Il haussa les épaules.

— Eh bien, je ne comptais pas te demander en mariage.

Cela lui valut un sourire fin, sans humour.

— Ouais. Ben tu vois, Marsalis... (Elle se radossa au sofa.) Je suis une bonobo.

Il la regarda fixement.

— N'importe quoi.

— Ah oui ? Tu croyais qu'on était toutes des ménagères en kimono ou des geishas chaudasses ? À moins que tu t'attendes à la salope qui glousse, comme dans ce ranch à puttes de merde au Texas ?

— Non, mais...

— Je ne suis pas complète. Ma mère, oui, cent pour cent, elle était hôtesse pour une agence du Panama, elle a rencontré mon père pendant qu'il était descendu pêcher. Il l'a fait sortir en douce.

— Alors tu n'es pas une bonobo.

— À moitié, si. (Elle le regarda, mâchoire crispée, le regard braqué sur celui de Carl.) Relis ton Jacobsen. « Les traits héréditaires seront un facteur inconnu pour les générations à venir. » Je cite.

Quelque chose se passa dans la pièce. Un silence dense, assourdissant, appuyait la voix de la jeune femme et déferla comme une marée quand elle arrêta de parler.

— Coyle est au courant ? demanda-t-il pour rompre ce silence.

— À ton avis ?

Et de nouveau, ce silence.

La bouche de Rovayo finit par se soulever d'un côté.

— Je ne sais pas..., dit-elle lentement. Quand je vois ce que je suis, la façon dont je réagis, et qu'après je la regarde, elle, ma mère, je ne sais pas... Mon vieux m'a dit qu'elle ne s'était jamais adaptée là-bas, qu'elle n'a jamais été soumise comme les bonobos sont censées l'être. Il dit qu'elle était différente des autres, c'est pour ça qu'il l'a choisie, elle. Je ne sais pas si je le crois, ou si c'est juste un rêve nostalgique.

Carl repensa aux bonobos qu'il avait vues dans les camps de transit en Irak et au Koweït, celles qu'on retrouvait partout en Thaïlande et au Sri Lanka quand on partait en perm. Il leur avait parlé. Il avait couché avec une ou deux. Et à Londres, la copine de Zooly, au club, Krystalayna, qui disait toujours qu'elle en était une mais ne lui avait jamais prouvé que ce n'étaient pas simplement des conneries de *fangirl*.

— Je pense, dit-il avec prudence, qu'il ne faut pas confondre soumise avec maternelle ou non-violente. La plupart des bonobos que j'ai connues savaient arriver à leurs fins, aussi bien que les autres.

— Ouais. (La violence crispa la voix de Rovayo.) Moi aussi, je suce bien. Tu trouves pas ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Tu sais ce qu'on ressent, Marsalis ? À toujours évaluer ses actes par rapport à une théorie de ce qu'on croit qu'on devrait penser ? À se demander, chaque jour, chaque fois qu'on accepte un compromis, chaque fois qu'on soutient un des hommes de l'équipe, si ce ne sont pas simplement les gènes qui parlent ? (Un sourire amer dans la direction de Carl.) Chaque fois que je nique, le mec avec qui je nique, la façon dont je me le tape, tout ce que je fais, ce que je veux faire, ce que je veux qu'on me fasse... Tu sais ce que c'est de douter de tout ça tout le temps ?

Il hocha la tête.

— Bien sûr que oui. Ça décrit à peu près la façon dont je vis.

— Je suis une bonne flic, insista-t-elle aussitôt. On ne dure pas à la ForSéBo, sans ça. J'ai abattu trois types dans le cadre du boulot, et ça ne m'empêche pas de dormir. OK, j'ai gerbé sur le coup, je suis allée voir les psys comme tout le monde, mais après ça allait. J'ai eu des médailles, une promotion anticipée aux affaires spéciales, des accréditations qui...

— Rovayo, arrête... (Il leva la main, surpris de la fatigue qu'il ressentait en voyant ce reflet de sa jeunesse.) Je te l'ai dit, je sais. Mais tu t'y prends mal. Tu n'as pas besoin de te justifier auprès de qui que ce soit, à part toi-même. Au bout du compte, c'est tout ce qui compte.

Elle lui renvoya ce rictus dur et sans humour.

— C'est parlé comme une vraie variante treize. Tu n'as jamais eu à te retrouver devant un évaluateur de convenance génétique, hein ?

— Je croyais que...

— Oui, les citoyens des États de la Bordure ont pas mal de droits à ce niveau-là. Mais citoyenne ou pas, il faut quand même que je vive avec ma licence Jacobsen. Et avant que tu en parles, oui, c'est une donnée confidentielle, protégée par la charte jusqu'à la gueule. Mais on renonce à cette protection quand on s'engage dans la ForSéBo.

— Et malgré ça, Coyle n'est pas au courant ?

— Non. L'évaluation a lieu durant la procédure standard de validation des officiers. Personne ne peut savoir que j'ai subi autre chose que les autres. Tsai est au courant, c'est mon officier supérieur, il a accès au fichier. Et quelques autres au niveau de la division, ceux qui étaient au comité d'évaluation. Mais ils tiennent trop à leur boulot pour lâcher une fuite pareille.

— Tu crois que ça dérangerait Coyle, s'il savait ?

— Je ne sais pas. Tu dis à tous tes amis ce que tu es ?

— Je suis un treize, répondit-il sans rire. On n'a pas d'amis. Elle joua le jeu, et rit. Avec, cette fois, un amusement réel.

— C'est pour ça que tu es là ?

— Je pensais que mes intentions étaient claires, là...

— Eh bien... (Elle pencha la tête sur le côté.) Oui, je dirais que tu m'as plutôt bien expliqué, tout à l'heure.

— Merci.

— Mais tu ne m'as pas répondu. (Elle ouvrit un peu sa posture. Croisa ses cuisses d'ébène, fit sautiller son pied et écarta les bras sur le dossier du sofa.) Qu'est-ce qu'on fait ?

Il sourit.

— Je crois que j'ai une idée, assura-t-il.

Vu depuis l'hélicoptère en descente, *Le Chat de Bulgakov* avait l'aspect grossier et carré d'un gratte-ciel nocturne coupé à la base, qui aurait flotté en long dans l'océan. Des lumières suivaient chaque segment du radeau-usine, mouchetaient ses antennes et ses paraboles, marquaient les héliports et un stade à ciel ouvert sur les niveaux supérieurs. Carl reconnut un petit terrain de base-ball avec son diamant, un autre de football, une poignée de terrains de basket et des piscines à l'éclairage doux et tamisé, dont la moitié paraissait utilisée. Comme la plupart de ses sœurs, cette usine se vantait d'être une ville sans cesse en mouvement, un moteur vibrant de production, d'emploi et de loisir dont le cœur alimenté par réacteur ne cessait jamais de battre. La publicité voulait qu'elle abrite trente mille personnes, sans compter les touristes. Rien qu'en la regardant, Carl se sentait à cran et sociopathe.

À côté de lui, Alicia Rovayo lâcha un bâillement caverneux et lui lança un regard acide par-dessus le col relevé de son blouson.

— Je n'arrive pas à croire que tu as réussi à me convaincre.

— Tu m'as demandé ce qu'on allait faire.

— Ouais. (Elle se pencha par-dessus les genoux de Carl pour regarder par le hublot.) Ce n'est pas du tout ce que j'avais en tête.

L'autocoptère se rapprocha, décrivit un tour sur lui-même avant de se poser, pour que ses marquages puissent être lus par les humains et pas seulement par les machines. Carl reconnut des silhouettes isolées sur un terrain de basket, des formes aux ombres étirées parcourant des longueurs dans les lumières tranquilles et ondulantes des piscines.

— Vois ça comme un raccourci intuitif, dit-il.

— Je vois ça comme la poursuite d'un rêve de parano. Et c'est exactement l'impression que ça donnera quand il faudra que je remplisse les paperasses pour l'hélico. Donaldson et Kodo sont venus ici hier, pour leur parler, je te l'ai dit. J'ai les fichiers d'entretiens et de rapports. On perd notre temps. Un long vol pour rien.

— Oui, ça aussi il faudrait y penser. Ce petit *Chat* est à encore quelques centaines de kilomètres de la distance idéale pour la visite d'entretien de Ward. Pourquoi ils se sont précipités pour venir ici, au lieu d'attendre la semaine prochaine ?

— Comment tu veux que je le sache ? grogna-t-elle. Si tu avais consulté le fichier, au lieu d'insister pour venir ici en personne, tu aurais peut-être la réponse.

— Ouais, j'aurais une réponse. J'aurais le mensonge que Daskeen Azul a décidé de vous balancer pour se couvrir. Ce n'est pas ça que je veux.

Rovayo leva les yeux au ciel.

— C'est bien ce que je disais. Complètement parano.

L'autocoptère trouva son port attiré, échangea un bref bavardage électronique avec les systèmes de régulation de trafic, et se laissa flotter jusqu'au sol avec une perfection inhumaine caractéristique. L'écoutille s'ouvrit et Carl descendit. Rovayo le suivit, toujours rebelle.

— Ne casse rien, conseilla-t-elle.

Daskeen Azul possédait un bureau ordinaire au milieu du radeau, pour les contacts directs avec les clients, et quelques ateliers desservis par ascenseur dans la coque, où était entreposé le matériel sous-marin. Ils sous-traitaient le temps d'hélicoptère et le soutien aérien auprès d'un prestataire, mais possédaient leurs propres embarcations de surface et sous-marines en cale sèche, à la poupe tribord. Ça, Rovayo le savait pour l'avoir lu dans le rapport de Donaldson et Kodo. Il y avait d'autres éléments dans le fichier, et en théorie elle aurait pu le demander *via* la tête de données de l'hélico, mais la policière paraissait hésiter à utiliser le système plus qu'ils le faisaient déjà – et même, elle paraissait déjà regretter qu'ils aient réquisitionné ce transport avec son insigne des affaires

spéciales. Carl s'en fichait pas mal. Il avait déjà bien assez à faire.

Ils avaient présenté leur visite sur *Le Chat de Bulgakov* comme une simple vérification de routine post-enquête, ce que l'autocoptère annonça à la tête de données du radeau-usine, et les protocoles de sécurité de la Bordure firent le reste. Techniquement, les embarcations comme le *Chat* étaient des États-nations autonomes, mais toute nation-État qui vivait si solidement ancrée dans une niche de l'économie hyperdynamique des États de la Bordure devait composer avec les réalités politiques d'une telle relation. *Le Chat de Bulgakov* naviguait librement dans la juridiction côtière de la Bordure, ses citoyens avaient un droit de débarquement dans la Bordure, ses contrats étaient légalement applicables devant les tribunaux de la Bordure – mais le tout à un prix colonial assez élevé.

Rovayo mena Carl le long des coursives et promenades du radeau-usine avec une confiance de propriétaire, et un pistolet chargé et autorisé sous son blouson. Ils auraient pu tout aussi bien se promener dans la station d'Alcatraz, vu comme elle était décontractée. Ils n'avaient parlé à personne depuis leur arrivée à bord, pris aucune mesure de politesse au niveau humain. Quelque part dans les murs, les machines parlaient d'eux en chuchotant avec un accent électronique incompréhensible, mais à part cela, ils arrivèrent chez Daskeen Azul sans prévenir.

— Et à cette heure de la nuit, se plaignit le réceptionniste avec une irritation à peine masquée. Enfin, nos heures d'ouverture habituelles...

— ... ne me concernent pas, rappela Rovayo. Nous sommes ici pour un suivi sur une enquête de la ForSéBo sur un meurtre et, aux dernières nouvelles, *Le Chat de Bulgakov* est une communauté de services vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vous avez vu ma carte, alors j'aimerais que vous vous occupiez du service et que vous répondiez à mes questions.

L'agent se tourna vers Carl.

— Et lui, qui c'est ?

— Le type qui s'impatiente, répondit Carl impassible.

— Vous ne m'avez montré aucun document d'identité, insista l'agent. (Sous le comptoir lisse de la réception, ses mains s'affairaient à appuyer sur des boutons.) Je dois voir votre carte.

Rovayo se pencha sur le comptoir.

— C'est votre mère qui vous a trouvé ce boulot ? demanda-t-elle avec curiosité.

L'agent la regarda bouche bée, une colère à retardement lui faisant ouvrir la bouche pour une répartie qu'il ne fut pas assez rapide pour lancer.

— Parce qu'on dirait que vous n'avez pas envie de le faire correctement. Cet homme est un consultant privé de la ForSéBo, en liaison avec moi, pas avec vous. Je vous ai montré ma plaque, petit, et dans environ dix secondes je vais vous montrer un ordre de fermeture de la ForSéBo, préalable à une perquisition et saisie avant mise en examen. Alors soit vous répondez à mes questions, soit vous réveillez quelqu'un de mieux payé pour le faire. L'un ou l'autre, ça me va. Vous préférez quoi ?

L'homme derrière le comptoir sourcilla comme si elle l'avait frappé.

— Je vais voir, marmonna-t-il en enfouissant d'autres boutons sous ses doigts. Mais, euh, je vous en prie, asseyez-vous.

— Merci, répondit Rovayo avec une bonne dose d'ironie.

Ils se plièrent sur les chaises utilitaires en face de la réception. Dehors, sur la vaste étendue du centre commercial, une meute de clients, éparses mais infinies, faisaient du lèche-vitrines, en tenues colorées, le pas lent et sans but, comme des somnambules ou les victimes d'un tour d'hypnose de masse. Carl resta assis et essaya, comme Sutherland le lui avait appris, de ne pas ressentir le mépris habituel. Ce n'était pas facile.

— *Sur Mars...*

— *Ouais, mon cul.*

— *Sur Mars, les choses sont différentes par nécessité, trempouille. (Sourire en biais, comme s'il transmettait un secret qu'il devait cacher.) Mais c'est tout à fait temporaire. Ça n'a pas plus de vérité à long terme que toutes les conneries qu'on te vend dans les pubs de qualpro. Un jour, ici, ce sera comme sur Terre, moins la gravité. C'est eux, Carl. Les*

humains. Tu peux les emmener où tu veux et, si tu leur laisses le temps, ils te reconstruiront le même terrain de jeu enchanté qu'ailleurs. Et c'est ça, le construct dans lequel tu dois vivre, trempouille, que ça te plaise ou non. »

Une femme mince en tenue élégante émergea d'une porte derrière le comptoir. Tailleur-pantalon sur mesure, noir et vert olive, dont la coupe évoquait très subtilement un soupçon de bleu de travail. Une vraie beauté, bagage génétique chinois mâtiné d'autre chose. Elle se pencha à côté du réceptionniste, lui parla brièvement à voix basse, puis releva les yeux. Carl croisa son regard de l'autre côté de la pièce et, à la profondeur de calme qu'il y lut, il comprit qu'ils accédaient à un échelon très différent. Carl vit quelque chose qui aurait pu être une reconnaissance dans ce regard, puis la femme se redressa et contourna le comptoir pour les rejoindre. Elle marchait comme une danseuse. Ou une guerrière.

Carl se releva, en pilotage automatique, de la même façon qu'il l'aurait fait si quelqu'un dans la pièce avait dégainé une arme.

La nouvelle venue le vit faire et sourit. Il fut frappé en deuxième lieu, après la vague de méfiance, par sa grande beauté, à la manière du Pacifique asiatique, le métissage de la Bordure, comme les vedettes de cinéma du Port-franc et les grandes politiciennes de toute la côte ouest. Elle tendit la main, d'abord à Carl. La poignée de main et le regard qui l'accompagnait étaient tous deux évaluateurs et calmes. Serrer la main de Rovayo était un sujet annexe, une formalité dont elle s'acquitta sans y penser.

— Bonsoir, leur dit-elle. Je suis Carmen Ren, responsable de quart adjointe. Je vous présente toutes nos excuses pour l'accueil. Nous sommes tous encore un peu secoués après notre découverte chez Ward Biosupply. Mais, bien sûr, nous voulons coopérer entièrement sur l'enquête. Suivez-moi, je vous prie.

Elle les mena à la porte par où elle était arrivée, leur fit traverser un espace de stockage encombré par des étagères d'équipement sous-marin et autres matériels moins identifiables. De l'autre côté d'une unité isolée, Carl aperçut deux portes de monte-charge industriel. Une vague humidité

chargée de sel marin imprégnait l'air. À l'arrière, le hangar possédait une autre porte qui donnait sur un bureau où Carmen Ren leur proposa d'un geste les deux chaises visibles ; elle tira un troisième siège, à abattant, du mur. Ils s'assirent ; la pièce était si petite que leurs genoux se touchaient presque. La Chinoise les regarda tour à tour.

— Bien, commença-t-elle avec entrain. J'avais cru comprendre que vos collègues avaient tous les renseignements dont ils avaient besoin, mais apparemment je me trompais. Que puis-je faire pour vous ?

Rovayo regarda Carl et hocha la tête avec une largesse ironique. Elle fulminait encore de leur réception, et de la subtile relégation que Ren venait de lui infliger. Carl haussa les épaules et prit la parole.

— Les champs de Ward Biosupply sont à au moins deux cents kilomètres au nord-ouest, dit-il. Et presque trois cents, quand vous y êtes allés il y a deux jours. Pourquoi ne pas avoir attendu que *Le Chat* soit un peu plus proche ?

— Eh bien... Je n'étais pas responsable de ce quart-là, donc je ne peux pas vraiment vous répondre. Mais nous nous présentons souvent en avance pour un contrat. Cela dépend surtout des rotations d'effectifs, de l'usure du matériel, ce genre de chose. Bien davantage que de la proximité. Comme vous avez dû le lire dans nos brochures, Daskeen Azul possède un rayon de déploiement opérationnel d'environ cinq cents kilomètres autour du *Chat*, si besoin est.

— Et besoin était, donc.

— Il semblerait, oui. Même si, comme je vous l'ai dit...

Rovayo entra dans la danse :

— Oui, vous n'étiez pas là. Effectivement, vous l'avez dit. Qui était responsable à ce moment-là ?

— Il faudrait que je vérifie les journaux de bord pour en être certaine. (Une nuance de reproche teinta la voix de Ren.) Mais je suis à peu près sûre que les officiers qui nous ont rendu visite avant-hier ont relevé cette information.

Carl ignore le regard lourd de sens que lui adressait Rovayo.

— Je ne m'intéresse pas à ce que vous avez dit à Donaldson et Kodo, affirma-t-il. Je cherche Allen Merrin.

Ren fronça les sourcils, de surprise véritable ou de contrôle parfait.

— Alan...

— Merrin, compléta Rovayo.

— Alan Merrin. (Ren hocha la tête, sérieuse, et conserva cette faute de prononciation du prénom.) J'ai peur que nous n'ayons aucun employé de ce nom. Ni de client, à ma connaissance. Je pourrais...

Carl sourit.

— Je ne suis pas policier, Ren. Ne commettez pas cette erreur avec moi. Je suis ici pour Merrin. Si vous ne nous le remettez pas, je vous passerai sur le corps pour le trouver. À vous de voir, mais d'une façon ou d'une autre, ce sera fait. Il peut se cacher dans toute l'Amérique, se dissimuler dans la foule comme un toutou s'il a envie, mais ça ne le sauvera pas. La partie est finie. La prochaine fois que vous lui parlerez, dites-le lui de ma part.

Ren poussa un léger soupir, le bruit de la politesse embarrassée.

— Et qui êtes-vous, exactement ?

— Peu importe qui je suis. Vous pouvez m'appeler Marsalis, si c'est important. Mais *ce que je suis*... (Il étudia son visage attentivement.) Je suis une variante treize, comme votre ami Merrin. Ça aussi, vous pouvez le lui dire, si vous voulez.

Elle laissa son regard glisser vers Rovayo, comme une supplique.

— J'ai peur de ne vraiment pas savoir de qui vous parlez. Et, détective Rovayo, je dois dire que votre collègue ici présent est beaucoup moins bien élevé que les deux officiers qui vous ont précédés.

— Ce n'est pas mon collègue, corrigea Rovayo d'un air absent. Je crois qu'il se cogne des bonnes manières. À votre place, je commencerais à coopérer.

— Nous coopérons déjà entièrement avec...

— Vous avez jeté l'ancre à Lima en venant, hein ? Pas vrai ?

Cette fois, le froncement de sourcils était authentique.

— *Le Chat de Bulgakov* jette très rarement l'ancre, comme vous dites, où que ce soit. Mais il peut arriver à certains de le

faire. *Le Chat de Bulgakov* est, comme vous le savez certainement, autorisé dans toute la Bordure pacifique américaine. Et Daskeen Azul possède effectivement des contacts le long du segment péruvien. Comme beaucoup de compagnies présentes à bord. Mais tout ceci est de notoriété publique – vous auriez pu l'apprendre avec le registre du commerce privé de la région.

— Vous avez vu Manco Bambaren récemment ? Ou Greta Jurgens ?

Nouveau froncement élégant du front lisse. Les lèvres font la moue, la tête se secoue avec regret. Les longs cheveux brillants déferlent en vagues.

— Je suis désolée... Aucun de ces noms ne m'est familier. Et je ne comprends toujours pas de quoi vous nous accusez... si vous nous accusez de quoi que ce soit.

— Combien vous êtes payée, Ren ?

Pause. De nouveau, ce bref sourire.

— Je doute vraiment, monsieur Marsalis, que mon salaire vous re...

— Non, je suis sérieux. Réfléchissez. Je pense que les gens que je représente ne seraient pas ingrats si vous trahissiez. Et de toute façon, on est déjà en train de renifler dans le coin. On n'a pas de quoi agir tout de suite, mais ça viendra. Et quand Merrin sortira de sa cachette, je serai là. Croyez-moi, vous ne voulez pas vous retrouver prise dans cette fusillade-là.

— Chercheriez-vous à m'intimider, monsieur Marsalis ?

— Non, je fais appel à votre sens des réalités. Je doute que vous soyez facile à intimider, Ren. Mais au final, je pense que vous êtes assez intelligente pour savoir quand le moment est venu de larguer les amarres. (Il soutint son regard.) Et c'est maintenant.

Retour du soupir poli et prolongé.

— Je ne sais vraiment pas quoi vous répondre. Vous essayez de me... soudoyer ? (Nouveau regard pour Rovayo.) À quelle fin, exactement ? Est-ce une procédure standard de la ForSéBo ?

— Je vous l'ai déjà dit, je ne suis pas flic, Ren. Je suis comme vous. À vendre et...

Ren se releva d'un coup, d'un mouvement net et rapide, sans s'appuyer sur les meubles autour d'elle. Dans cet espace confiné, c'était un très bel exemple de précision physique. Elle leva des poings à demi fermés devant sa poitrine, posture formelle qui faisait écho à une formation en dojo.

— Ça suffit ! cracha-t-elle. Cette conversation s'arrête ici. J'ai coopéré de mon mieux, détective Rovayo, et je n'ai reçu en retour que sous-entendus et insultes. Je refuse d'être comparée à une... variante. Faites sortir votre grossier ami modifié d'ici, et partez. À l'avenir, si vous voulez me parler, contactez nos représentants légaux.

— Tu penses que c'était du sérieux ? demanda Rovayo tandis qu'ils retournaient à l'héliport. Elle tenait encore entre ses doigts la carte de visite d'avocat que Ren lui avait remise.

Carl secoua la tête.

— Elle voulait nous faire sortir, et elle a saisi la première occasion de nous faire taire en vitesse.

— Ouais. C'est bien ce qui me semblait.

— Si elle est responsable de quart chez Daskeen, je suis une putain de bonobo. Tu as vu comment elle bouge ?

Rovayo hocha la tête malgré elle.

— Tu crois toujours que je suis paranoïaque ?

— Je crois que tu...

Et de nulle part, dans un coin du centre commercial, encore au milieu des clients, depuis la foule éparse, depuis la douce muzak et les murmures, soudain, un cri de badaud paniqué, puis une silhouette qui saute, grande et fine, un visage déformé autour de son hurlement viscéral, des yeux écarquillés de haine. Et l'éclat métallique d'une machette qui s'abat.

Scott Osborne en avait assez vu, assez entendu. Presque cinq mois à glander, à attendre parce que Carmen lui avait dit que c'était la bonne chose à faire. Cinq mois que *Le Chat de Bulgakov* allait et venait le long des Amériques ; la côte était toujours cachée derrière l'horizon, comme le Jugement que Carmen avait annoncé et qui n'arrivait pas. Des mois en mer. Scott n'avait jamais vu l'océan avant d'arriver à la Bordure. Vivre au milieu de cette immensité d'eau, semaine après semaine, ne paraissait pas naturel. Il ne s'y ferait jamais. Il supportait sans rien dire parce que, quand Carmen venait à lui, tout paraissait moins grave. Allongé à côté d'elle, après, il avait l'impression de sentir la tempête qui approchait et l'acceptait avec la même douleur confortable qu'il avait sentie l'été précédent, quand il était parti retrouver les passeurs à Bozeman. C'était l'impression d'un temps qui touche à sa fin, et la valeur soudaine de tout ce qu'on prend généralement pour acquis, tout ce qu'on va bientôt perdre.

Mais la tempête n'arrivait pas.

Au lieu de cela, ils attendaient, et la vie à bord du radeau-usine prenait les mêmes proportions aliénantes que la vie à n'importe quel endroit où on essaie de survivre sans être chez soi. Il se promenait sur *Le Chat de Bulgakov*, cherchait des choses à faire, acceptant tous les travaux qu'on lui confiait. Il évitait l'étranger – même maintenant qu'il avait appris à l'appeler Merrin, maintenant que ses genoux ne tremblaient plus quand il regardait ces yeux enfoncés – et il ne posait pas de questions quand Merrin et Carmen disparaissaient ensemble pendant de longues périodes. Mais la joie qui avait été la sienne sur la base aérienne déserte, des mois plus tôt, se transformait – et pas de manière positive.

Il ne voulait pas croire que c'était un manque de foi. Il priait, encore plus à présent que lorsqu'il était encore chez lui, et il priait surtout pour savoir quoi faire, parce que tout ce qui avait semblé si clair au départ, avec sa tête encore bandée et la peur au cœur, se transformait lentement mais sûrement en un brouhaha de voix dans cette même tête et ce même cœur. Il savait que le jugement ne tarderait pas. Au début, il avait éprouvé une supériorité presque méprisante vis-à-vis des autres ouvriers et clients du *Chat*, tandis qu'il les regardait mener dans l'ignorance ce qui serait sans doute les derniers mois de leur vie. Mais cela s'estompait. Cette même ignorance bienheureuse l'agaçait comme une chaussure trop grande, irritait quelque chose au fond de lui qui lui donnait envie de les saisir par la gorge tandis qu'ils se promenaient tels des moutons devant les vitrines scintillantes des boutiques, ou s'offraient une pause dans les entrailles du radeau à rire et à aboyer comme des anormaux tout ce qu'ils feraient à cette sale catin d'Asia Badawi s'ils la croisaient dans un ascenseur. Il voulait les étrangler, les gifler, briser leur béatitude idiote, leur crier au nez : *Vous ne comprenez pas, l'heure est venue ! Vous serez jugés, et vos âmes seront condamnées !*

Il ravalait tout cela, au plus profond de lui. Priait pour trouver la patience et parlait à Carmen.

Mais Carmen n'était plus le refuge qu'elle était autrefois. Quand ils couchaient ensemble à présent, il sentait parfois la jeune femme fulminer d'impatience, comme s'il était un entrelacs d'algues autour d'une bouée des propriétés Ward. Elle lui avait crié dessus une fois ou deux juste après, s'était bien sûr excusée aussitôt, lui avait dit qu'elle était désolée, qu'elle était fatiguée, oui, elle aussi en avait assez d'attendre, mais c'était comme ça, c'était ce qu'il fallait faire, le chemin des Justes est, euh, semé d'embûches.

Et puis, il y avait Merrin.

À présent, il craignait vraiment que sa foi soit trop précaire. L'angoisse remontait le long de ses bras, hérissait ses poils comme la caresse d'un fantôme. Elle faisait sourdre la sueur sur ses paumes et l'enveloppait dans un effroi glacé, comme au bord d'un précipice. *Et s'il se trompait ? Et si Carmen se trompait, et*

s'ils se trompaient tous ? Merrin était si souvent loin d'eux, Scott n'avait aucun moyen de savoir ce qu'il faisait de son temps. D'autant que quand il était là, Scott ne ressentait pas la présence d'un sauveur, du Roi des Cieux revenu en triomphe. Au lieu de cela, il avait l'impression de partager du temps-v avec une 'face sans ses protocoles, un des modèles à châssis nu qu'on pouvait acheter en série et personnaliser comme les gosses avec qui il avait partagé un squat dans le Port-franc. Merrin parlait peu, répondait encore moins aux questions, restait généralement drapé dans son silence, pour regarder la mer depuis le point élevé où il s'était posé à ce moment-là. Comme si lui non plus n'avait jamais vu la mer, et pendant un moment cela donna à Scott un sentiment de parenté avec cet homme. Il pensait que cela pourrait faire de lui un disciple plus méritant.

Bien sûr, il savait qu'il fallait laisser Merrin en paix. Carmen avait été claire là-dessus, au moins. Mais, de temps en temps, dans les couloirs étroits et les espaces de stockage de Daskeen Azul, il avait croisé le regard de l'étranger, et cela le glaçait toujours. Il n'en avait jamais parlé à Carmen, n'avait pas osé lui raconter, la fois où il était arrivé derrière Merrin pendant qu'il regardait l'océan, et avait dit, d'une voix aussi respectueuse et posée qu'il l'avait pu : « Ouais, moi aussi ça m'a vraiment chaviré quand je l'ai vu pour la première fois. Ça ne paraissait pas possible, autant d'eau au même endroit. » Merrin s'était retourné vers lui comme un ivrogne dont on vient de renverser le verre, mais plus vite, avec une rapidité inhumaine. Et il n'avait rien dit, rien du tout, il l'avait simplement fixé avec la même absence de bonté froide que Nocera avait parfois, la même mais pas tout à fait, parce que ces yeux-ci abritaient quelque chose de si profond, si froid, si distant que quoi que Scott croie au sujet de cet homme, il savait que ce que Carmen Ren lui avait dit était vrai : pour les rejoindre, Merrin avait vraiment traversé un gouffre que rien d'humain ne pouvait traverser intact. Il avait de nouveau regardé ces yeux, quelques secondes, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, et il y avait senti un froid glacé, comme une porte ouverte sur le vide qu'il avait franchi.

Scott avait sourcillé, s'était détourné en balbutiant des excuses.

Il bouge comme un serpent.

En repartant, il avait entendu Merrin marmonner une phrase dont il ne comprit que « tout, tout », il ne comprenait pas ce que ça voulait dire, et essaya d'oublier tout cet épisode. Mais la façon dont l'étranger s'était tourné vers lui, cette rapidité, ce venin, rien ne voulait s'effacer. *Il bouge comme un serpent*, voilà le poison qui s'instillait dans son cerveau. Il ne parvenait pas à faire la paix entre ce qu'il avait vu et ce qu'il voulait croire.

« Le Jugement, ce n'est rien d'autre que cela », les avait toujours prévenus le pasteur William. « Vous pensez que le Seigneur va venir comme un de ces libéraux des Nations unies, le pardon aux lèvres, pour nous faire nous aimer les uns les autres ? Oh que non ! Il viendra rendre Son jugement et Se venger de ceux qui ont souillé Ses présents. Comme il est dit dans le Livre... (la grosse bible noire à la couverture souple brandie près de sa tête)... “Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée.” Oui, quand le Seigneur viendra, Il sera courroucé, et ceux qui n'ont pas marché dans le droit chemin connaîtront la terreur de Sa justice. »

La terreur, Scott l'acceptait, la comprenait, mais le sauveur de l'humanité devait-il vraiment bouger *comme un serpent* ?

Les questions et les doutes tourbillonnaient sous son crâne, et Carmen qui se retirait, plus froide chaque fois qu'ils couchaient ensemble, qui s'écartait de lui. Parfois, récemment, elle n'avait simplement pas eu envie de lui. Elle avait fourni des excuses qui le convainquaient de moins en moins. Il voyait venir le moment où...

Et au lieu de cela, ce fut l'homme noir qui vint.

— Reste en dehors de ça, avait craché Carmen en enfilant des vêtements en vitesse. Tu ne fais rien sans que je te le dise, compris ? (À la porte du petit appartement dans un des ponts inférieurs, elle s'était retournée, avait radouci sa voix, avec un effort qui se lisait sur son visage.) Désolée, Scott. Mais tu sais à quel point c'est dur pour tout le monde. Laisse-moi m'en occuper. Ça ira.

Alors au lieu d'intervenir, il avait observé sur les moniteurs, et il avait vu l'homme noir en personne. Plus aucun doute dans son esprit, il sentit le martèlement de la certitude dans son sang. L'homme noir, qui se trahissait par son arrogance. « Je ne suis pas policier, Ren. Ne commettez pas cette erreur avec moi. Je suis ici pour Merrin. Si vous ne nous le remettez pas, je vous passerai sur le corps pour le trouver. À vous de voir, mais d'une façon ou d'une autre, ce sera fait. » Scott sentit sa confusion passée s'estomper. La conviction retrouvée était une joie solide dans sa gorge, une pulsation dans ses membres.

Et Carmen, sans peur – son cœur gonfla d'amour et de fierté – pourtant il savait la terreur qu'elle devait ressentir, seule face aux ténèbres incarnées. Carmen, assez courageuse pour garder le silence face aux menaces de l'homme noir, pour supporter sa présence, mais pas assez forte pour faire le nécessaire.

« Nous avons un rôle à jouer dans cette histoire, Scott. Toi, tu as un rôle. »

Et maintenant, il savait lequel.

La machette était accrochée sous le matelas par un panneau à friction. Il n'en avait pas parlé à Carmen, mais il savait comment cela pourrait se passer, l'ennemi défonçant la porte comme les policiers des Nations unies avec leur casque sans visage dans *End Times*, volume I, numéro 56, pour les traîner hors du lit, nus et sans défense.

Il refusait que ça se passe comme ça.

Il s'habilla, enfila un caban avec le logo de Daskeen Azul dans le dos et sur les manches. Il libéra la machette de son rangement, la passa sous son manteau, sous un bras. Se regarda dans le miroir et vit que cela fonctionnerait, pas assez pour franchir des portes gardées, mais, dans la foule incessante des ponts des magasins, bien assez pour qu'il s'approche.

Le reste dépendait de Dieu.

Il regarda dans le miroir, vit la détermination tendue que renvoyait son visage ; pendant un instant, ç'aurait pu être Lui, Merrin, qui regardait par les yeux de Scott, qui lui prêtait la volonté nécessaire.

Scott murmura une rapide prière de remerciement, et partit affronter l'homme noir.

C'était le retour de ces putains de chiens d'intervention saoudiens. De Dudeck et ses Aryens. Carl vit les yeux, soutint le regard, d'instinct, et c'était le même vide, la même haine passionnée qui les habitait. *Quel est le con...*

Pas le temps. La machette s'abattait. Son attaquant était un grand type, avec de l'allonge, la réaction s'écrivit toute seule. Carl s'élança en avant, à l'intérieur de l'arc mortel, para et fit un crochet du pied, pour amener le combat au sol. Contre toute attente, l'autre type se débattit comme un scarabée sur le dos. Carl le frappa d'un coup de coude au visage, pour sonner, avec une prise de *tanindo* sur le bras de la machette. D'une torsion, l'arme tomba au sol. Un genou remonta et le frappa à l'entrejambe, pas très puissant mais assez pour saper à moitié ses forces. L'autre type lui cria dessus, d'étranges invectives entrecoupées d'invocations religieuses. Les mains se tendirent vers sa gorge. Carl n'avait jamais vu ce style de combat. Il repoussa les mains, s'attendant à une ruse. Au lieu de cela, l'autre recommença, faiblement. Carl fit ce qui s'imposait, saisit un doigt et le tordit sur le côté jusqu'à le casser. Les imprécations s'interrompirent sur un cri. Une autre jambe frappa, mais Carl amortit le coup, garda sa prise sur le doigt cassé et tordit encore. Son assaillant cria de nouveau, trembla comme un poisson qui se noie. Carl eut le temps de replonger dans les yeux, et n'y vit aucune reddition. Il frappa sur le côté de la gorge, retint son coup au dernier instant. Il aurait besoin de parler à ce type.

Le combat cessa.

Rovayo arriva par le côté, un déplacement circulaire avec son arme braquée sur le type immobile à terre. Carl grogna autour de la douleur dans ses couilles, et regarda le pistolet d'un air ironique.

- Merci. C'est un peu tard.
- Il est mort ?

— Pas encore. (Carl se remet sur ses pieds, et grogna de nouveau, avec un regard autour de lui ; la foule des curieux observait la scène, bouche bée.) Il était tout seul ?

— On dirait. (Rovayo tendit un bras, montra l'holo de sa paume aux spectateurs.) ForSéBo. (Elle lançait ça comme un défi.) Quelqu'un bosse pour la sécurité, ici ?

Hésitation, puis un Samoan massif en uniforme fendit la masse des badauds à coups d'épaules.

— Moi.

— Très bien, vous êtes temporairement assermenté. (Elle lut le nom sur sa poche poitrine.) Suaniu. Appelez la police, demandez des renforts. Les autres, reculez.

Par terre, l'assaillant de Carl toussa et s'agita. Tout le monde le regarda. Carl vit soudain qu'il était jeune, encore plus que Dudeck. Tout juste sorti de l'adolescence. Près d'eux, Carl aperçut plusieurs chaises et tables en fibre de carbone, autour d'un comptoir à sushis fermé pour la nuit. Il souleva le garçon par les revers de son blouson et le traîna vers la chaise la plus proche. La foule s'écarta à reculons, pressée. Les paupières du garçon voletèrent. Carl le laissa tomber sur un siège, et le gifla un grand coup.

— Ton nom.

Le garçon s'étouffa, essaya de se frotter le cou là où Carl l'avait frappé pour la dernière fois. L'homme noir le gifla de nouveau.

— Ton nom, répéta-t-il.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça, protesta une femme dans la foule.

Avec un accent australien. Carl tourna la tête, l'isola d'un coup d'œil. Une belle femme à la peau olivâtre, à l'orée de la cinquantaine, squelettique. Quelques sacs, ocre et vert à poignées noires, lançaient leurs publicités pour une franchise ou une autre en écriture thaï noire. Il retroussa les lèvres.

— Vous n'avez pas des chaussures à aller acheter ?

— Allez vous faire foutre. (Elle ne céderait pas.) On n'est pas sur la Bordure. Vous ne pouvez pas faire tout ce que vous voulez.

— Merci, j’y penserai. (Carl se retourna vers le garçon, le gifla du revers de la main et lui fendit la lèvre.) *Ton nom !*

— Marsalis, intervint Rovayo à côté de lui. Ça suffit.

— Tu crois ça ?

Elle se mit à murmurer.

— Elle a raison, on n’est pas sur la Bordure. On a moins de marge de manœuvre.

Carl regarda autour de lui. Le vigile samoan était au téléphone, mais il regardait le gosse et le Noir penché sur lui. La foule avait reculé quand Rovayo l’avait ordonné, mais ne faisait pas mine de partir pour autant. Carl se dit qu’une personne sur dix seulement avait dû voir le combat, et encore moins l’attaque à la machette qui avait précédé. Le scénario se prêtait à de nombreuses interprétations.

Il haussa les épaules.

— C’est toi qui es armée.

— En effet. Et je ne vais pas tirer sur ces gens.

— Je ne pense pas qu’on en arrivera là.

— Marsalis, ça suffit. Je ne vais pas...

Une toux grasse. Le garçon sur la chaise s’avachit, agrippé aux accoudoirs de toile carbone. Son regard ne quittait pas le visage de Carl.

— L’homme noir, cracha-t-il.

Carl coula un regard en biais à Rovayo.

— Observateur, ce petit con.

La policière s’interposa entre Carl et le siège. Elle lui montra l’holo de la ForSéBo.

— Tu vois ça ? Tu imagines la merde où tu es, mon petit ?

Le garçon la foudroya du regard.

— Je sais que vous mentez pour lui. L’autorité de Babylone, et les mensonges noirs qui protègent les serviteurs de Satan. Je sais qui est votre maître.

— Oh, super...

— Marsalis, boucle-la cinq minutes. (Rovayo ferma la main, rangea son pistolet et regarda leur prisonnier, les mains sur les hanches.) Tu viens de Jésusland, pas vrai ? Tu es entré illégalement ? Tu as idée à quel point je peux te faire renvoyer chez toi rapidement ?

— Je ne réponds pas devant vos lois. Je ne me prosterne pas devant Mammon et Bélial. J'ai été élu. (Dans la lumière cristalline du centre commercial, le visage du gosse était pâle et poisseux de sueur.) Je suis au-delà, séparé du troupeau.

— Oui, on dirait que tu es parti sacrément loin.

— Marsalis !

— Eh, c'est pas toi qui viens de te faire attaquer à la machette...

Le garçon essaya de se relever. Rovayo le repoussa dans son fauteuil, qui glissa un peu sous le poids du garçon.

— Reste assis, conseilla-t-elle.

La rage détonna dans les yeux du jeune homme. Sa voix grimpa dans les aigus :

— Vous êtes de *faux juges. Vos lois sont fausses, vous changez l'argent, noyés dans vos péchés puants de chair et de corruption.* (Il semblait vomir une nausée longtemps retenue.) *Vous ne m'égarerez pas, vous ne me...*

— Tu veux que je le fasse taire ?

— ... *vaincrez pas, je suis au-delà de vos pièges. Le Jugement...*

— Non, surtout pas. Je veux...

— ... *approche. Il est ici ! Il est vivant, incarné, parmi nous ! Vous l'appellez Merrin, mais vous ne savez rien, il est...*

La tirade flancha un peu, perdit une partie de sa rage stridente, quand Carl et Rovayo se tournèrent vers le garçon avec un intérêt renouvelé.

— ... *le commandant des Légions angéliques*, finit-il d'un ton incertain.

— Merrin est ici ? demanda Carl. À bord du *Chat* ? Là, maintenant ?

Les lèvres du garçon se crispèrent. Carl regarda Rovayo. Elle sortit son téléphone.

— Tu peux faire boucler ce rafiote ?

— Tout de suite. (Elle composait déjà le numéro. Le téléphone à l'oreille, elle regarda Carl.) Alcatraz peut autoriser un arrêt de la circulation entrante et sortante. Il faudra peut-être réveiller quelques personnes, mais...

Le téléphone traversa les protocoles de brouillage avec des cliquetis audibles, puis émit une voix. Rovayo l'interrompit :

— Alicia Rovayo, affaires spéciales. Vérifiez l'empreinte, puis passez-moi l'officier de veille d'Alcatraz.

Pause. Très délibérément, Carl tourna le dos au garçon dans son fauteuil. Décontracté, il demanda :

— Ça pourra se faire par satellite ?

Rovayo hocha la tête.

— Il y aura forcément quelque chose au-dessus. Un à nous, ou alors on louera du temps dessus. Les affaires spéciales font ça, en général. Allô ? Oui, c'est Rovayo. Écoutez...

— Eh, non !

Carl n'avait pas besoin du cri anonyme. Le *tanindo*, tel que Sutherland l'enseignait, amenait une perception de proximité élevée, et la maille l'amplifiait encore. Il sentit le garçon se lever sans avoir besoin de se retourner. Il le fit pourtant, lentement, et aperçut la tentative de fuite du coin de l'œil. La même conscience inconsciente qui l'avait sauvé de l'attaque à la machette. Le garçon était déjà hors d'atteinte, et filait vers l'abri d'une passerelle latérale. Il courait, tête en arrière, à la vitesse du désespoir. Pas mal, vu les circonstances.

Carl vit Rovayo se raidir, arrêter de parler à Alcatraz. Porter la main à son pistolet rangé. Il tendit un bras pour l'interrompre, secoua la tête.

— Laisse-le partir. Je m'en occupe.

— Mais tu...

— Du calme. Courir après les cons, c'est mon boulot.

Il se détourna. Il aurait aimé prendre l'arme, mais il n'avait pas le temps de la convaincre.

— Il s'enfuit ! cria l'Australienne.

Carl lui lança un regard assassin, puis se mit en mouvement. Une course lente qui accélère graduellement, prend de la vitesse et de l'élan, acquiert l'intensité focale précise de la chasse.

Maintenant, il allait trouver Merrin et l'arrêter.

Bien réveillée, laminée par le décalage horaire à tel point que même la syn ne parvenait pas à la regonfler, Sevgi regardait la baie, assise à la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Privilèges LINCOLN – suite au dernier étage, panorama total. Les lumières mouvantes du pont menaient inexorablement son regard vers l'endroit où l'affichage nocturne d'Oakland brillait depuis la côte jusque dans les collines.

Putain de connard de merde !

Norton voulait lancer un ordre d'arrestation sur toute la ville, mais ni Coyle ni elle n'étaient emballés. Les deux autres savaient pertinemment où se trouvait Marsalis, et le fait que cela représente techniquement un état de fuite n'avait guère d'importance. Rovayo ne répondait pas au téléphone, et ce que ça voulait dire se lisait sur le visage de son coéquipier comme un œil au beurre noir. Sevgi ne savait pas si Coyle et Rovayo étaient ensemble dans un sens ou un autre, mais ils étaient coéquipiers, et la plupart du temps, c'était encore plus profond. La loyauté allait plus loin – les gens qu'on accepte dans son lit ont peu de chances de devoir vous sauver la vie de manière régulière. Au NYPD, Sevgi avait eu sa part de liaisons malavisées avec des collègues, mais elle n'avait jamais, jamais franchi cette ligne-là avec ses partenaires. Non pas parce qu'elle n'avait jamais été tentée, mais parce que ç'aurait été stupide. Comme emmener un gros hors-bord des gardes-côtes jusque dans les eaux peu profondes d'une plage de touristes. Tôt ou tard, on se retrouve forcément coincé.

— Alors que là, non, hein Sev ? se moqua la syn. Cette fois, tu contrôles tout, hein ? Eau profonde, mer plate...

— *Oh, ta gueule...*

Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était assise là, déconnectée, dans la nuit étincelante, quand quelqu'un frappa à la porte.

— Sevgi ?

Elle cligna des yeux. C'était la voix de Norton, vaguement traînante, étouffée par l'isolation phonique de la porte. Ils étaient restés un moment au bar de l'hôtel, un peu plus tôt, devant des verres qu'ils avaient à peine touchés, et une conversation qu'ils avaient à peine alimentée. En tout cas, elle avait eu l'impression qu'ils ne buvaient rien, jusqu'à ce que, de but en blanc, il lui dise : « Comme la cocaïne, hein. On n'a acquis aucune défense, c'est trop pour le cœur. » Elle lui rendit son regard, consciente qu'il l'avait coincée, mais incapable de comprendre rationnellement ses paroles. « Je ne sais pas à quoi tu penses, Tom, avait-elle répondu avec raideur, mais moi, je suis là, je pense à Helena Larsen et je me dis qu'on n'a toujours pas réussi à coincer le connard qui lui a fait ça. » Ce n'était pas tout à fait un mensonge, d'ailleurs. Les promesses qu'elle s'était faite et le cadavre mutilé en juin pesaient encore lourdement à son esprit, chaque fois qu'elle les laissait faire.

Elle avait fui le bar, planté Norton sur place avec le plus bref des adieux.

Ramenée au présent par un nouveau coup, elle rejoignit la porte à pas lourds et l'ouvrit. Norton était appuyé contre le chambranle, un bras levé, pas aussi soul qu'elle l'avait craint.

— Ouais, je suis là, dit-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

Il sourit.

— Ça va te plaire. Coyle vient d'appeler.

— Ah ouais ? (Elle se détourna, laissa la porte ouverte.)
Entre. Alors, qu'est-ce qui se passe ? Il est allé chez Rovayo et il a tiré Marsalis de son lit ?

— Non, pas tout à fait.

Norton la suivit à l'intérieur, attendit qu'elle se retourne face à lui. Il n'avait pas cessé de sourire. Elle croisa les bras.

— Alors ?

— Alors Rovayo et Marsalis ont débarqué sur *Le Chat de Bulgakov*, ce soir, se sont introduits dans les bureaux de

Daskeen Azul en parlant haut, et ont foutu le bazar. Ça a énervé quelqu'un, qui a attaqué Marsalis à la machette.

— Quoi ?

— Eh oui ! Rovayo a demandé le verrouillage complet du radeau par la ForSéBo, et Marsalis est dans le ventre de la Bête, à poursuivre le malade de la machette, parce qu'il pense que tout cela fait partie d'une grande conspiration pour le conduire à Merrin.

— Tu te fous de moi, là...

— Si seulement.

— Bon... Et où est Coyle ?

— Il est en chemin pour nous rejoindre. Il part s'incruster à la fête avec une bande de gardiens de l'ordre de la ForSéBo. J'ai un peu insisté pour qu'il passe nous prendre au passage.

Sevgi arracha son blouson au lit et l'enfila avec rudesse.

— Je me serais contentée de savoir qu'il la sautait, marmonna-t-elle avant de se rappeler brusquement qu'elle n'était pas seule.

Norton fit comme s'il n'avait rien entendu.

Dans les entrailles du *Chat de Bulgakov*, Carl trouva un soulagement étrange. Au moins là, il n'y avait pas de boutiques.

Sa mémoire à court terme lui rappela les rues au revêtement doux qui s'enfilaient sans fin et les devantures changeantes, d'une telle magnitude que leur individualité finit par disparaître dans des motifs perceptibles d'attraction. Des vêtements sous verre, une sobriété de musée ou un étalage vulgaire et criard, selon la proie qu'on visait. De minuscules fragments de matériel hi-tech sous des lumières tamisées. De la nourriture et des boissons étalées en des amoncellements holoréalistes et impressionnistes censés imiter le souvenir fantôme des marchés de plein air. Des agrandissements holo de psychomédicaments où les pilules et leurs molécules commençaient à ressembler aux articles fétichisés des magasins d'électronique. Des services et des biens intangibles vendus avec de grandes images cinématiques sans presque aucun lien discernable avec le produit. Niveau après niveau après niveau, passerelle après

passerelle, des dédales de couloirs, d'ascenseurs et d'escaliers, tous illuminés et infinis.

Il se ferma à tout cela et poursuivit le gamin à la machette, d'aussi près que l'éparse foule nocturne le lui permettait.

Il avait depuis longtemps appris que quand une personne non entraînée est poursuivie, elle se retourne beaucoup aux premières étapes de la poursuite, mais gagne rapidement en confiance si elle n'aperçoit pas de poursuivant évident. Ce devait être une tendance évoluée : « Si le gros prédateur ne t'a pas chopé dans les premières minutes, tu es sans doute tiré d'affaire. » Quoi qu'il en soit, l'astuce était de rester en arrière et de laisser la proie acquérir cette confiance, puis de la suivre jusqu'à ce qu'elle vous amène où vous voulez. Ça ratait rarement.

Bien sûr, il aurait apprécié un peu plus de couverture. Les badauds nocturnes étaient rares, et, pour ne rien arranger, typiques de la Bordure : les visages noirs et blancs étaient beaucoup plus rares que les asiatiques ou les hispaniques. Et le garçon à la machette paraissait étrangement obsédé par la couleur de peau de Carl. C'était peut-être une haine raciale très ancienne – après tout, ce gosse venait de Jésusland, et crachait toutes sortes de conneries religieuses, alors tout était possible – mais même si ce n'était pas le cas, le gosse chercherait un visage noir, et il n'y en avait pas tant que ça dans la foule. Carl avait besoin qu'il en voie quelques-uns, pour se faire peur et se sentir soulagé immédiatement après. Plus cela se produirait, plus la réaction d'adrénaline du gosse à un visage noir s'estomperait, plus il se détendrait.

Il resta en retrait, utilisa les surfaces réfléchissantes – le narcissisme des espaces commerciaux –, et observa la course frénétique, hésitante de sa proie qui se retournait beaucoup, puis ralentit et se transforma en une avancée plus volontaire dans la foule. Au lieu de se retourner tout à fait, le garçon regardait par-dessus son épaule, et de moins en moins souvent. Carl avança tranquillement, restant derrière des grappes de badauds et s'accroupissant quand il n'y avait personne d'assez grand pour le cacher.

Puis les boutiques disparurent.

Ils descendaient continuellement depuis le début de cette poursuite, empruntant des escaliers de marbre cirés et des ascenseurs étincelants comme des écrins à bijoux, toujours vers le bas. Au début, Carl pensait qu'ils retournaient peut-être chez Daskeen Azul, mais ils étaient déjà trop profond pour cela, et il doutait que le garçon ait la compétence ou la présence d'esprit pour essayer de l'égarer. Dans les devantures, les prix baissaient. Les espaces commerciaux à louer commencèrent à s'interposer entre des unités occupées. Les holoaffichages se firent moins reluisants ; la marchandise et la façon dont on la vendait acquirent une qualité imitative, devinrent des copies pas tout à fait au point des ponts supérieurs. Les services à vendre se firent moins sains, ou en tout cas moins proprement présentés. « Puticide à louer », vit-il écrit en néon sale, sans savoir de quoi ça parlait, sans savoir s'il voulait vraiment le savoir. Ailleurs, quelqu'un avait taggué un gros rectangle vide sur la vitrine d'une unité vide, et l'avait rempli des mots : « ACHETEZ CONSOMMEZ MOUREZ – ŒUVRE EN COURS. » Personne n'avait nettoyé.

Le garçon quitta le flot des badauds et attaqua un autre escalier. Cette fois, c'était une structure en métal brut, utilitaire et déserte. Quand Carl y arriva, il entendait les pas de sa proie résonner dans la cage.

Merde.

Il attendit que les bruits de pas métalliques se soient arrêtés, puis les suivit, en essayant de faire le moins de bruit possible. Au fond de la cage d'escalier, il se retrouva dans une zone résidentielle modeste, des portes de sécurité vertes plantées dans un couloir d'un gris triste sur lequel les cicatrices de graffitis hachés étaient presque un soulagement. Un bourdonnement constant dans la structure suggérait des moteurs lourds pas très loin. Le sol était sale, taché et encombré d'une poussière qui craquait sous les pieds, des rangées de débris soigneusement écartés sur les côtés, par des chariots de nettoyage mécaniques ou par les résidents eux-mêmes. Une preuve claire, si besoin était, que les systèmes de nanonettoyage ne descendaient pas souvent. *Ni, se dit-il, ceux qui ne vivent pas ici ou ne connaissent aucun résident.*

Ce qui était bien sûr parfait pour Merrin.

Le couloir était désert. Des rangées sans fin de portes fermées, et aucun signe du gosse à la machette. Des couloirs s'écartaient sur la gauche et la droite, tout aussi déserts quand il les atteignit et observa leur perspective miteuse. La tension de la maille retomba peu à peu quand il comprit que sa proie s'était cachée. Il repoussa du mieux possible l'agacement qui le prit, suivit le couloir gauche, ignorant le bruit du moteur pour guetter des voix ou des pas. Conscient – *je sais, et je t'emmerde* – que les portes devaient avoir des caméras de sécurité et que chacune de celles qu'il dépassait augmentait le risque de se faire repérer si sa proie regardait l'écran dans un des appartements à regarder l'écran.

Il continua quand même. Le machetteux avait peut-être trouvé une autre arme, et attendait une deuxième chance de tuer l'homme noir.

Il trouva un plan vissé dans le mur au croisement suivant, l'étudia et s'orienta dans la zone. Le mur à côté de la carte proposait la légende cynique : « Vous êtes ici. Désolé, faut faire avec. » Il sourit involontairement et revint sur ses pas, pour entreprendre une fouille digne de ce nom. Histoire de s'occuper avant que la ForSéBo débarque en force. Il fallait espérer que le bouclage serait fructueux.

Derrière lui, le claquement d'une porte qui désactivait ses verrous. Il se retourna, ramassé sur lui-même et prêt au combat quand il vit la femme sortir à reculons. Elle portait une salopette anonyme, un logo qu'il ne reconnut pas, et avait discipliné ses cheveux emmêlés sous un bandeau rigide. Un teint de *mestiza*, un pétard éteint au coin des lèvres. Quand elle eut fini de se retourner, il avait l'air tout à fait décontracté.

— Salut.

Elle le jaugea des pieds à la tête.

— Qu'est-ce qu'y a, z'êtes perdu ?

— Si seulement. (Il lui fabriqua un sourire.) J'ai rendez-vous avec un type qui bosse pour Daskeen Azul, et soit je suis paumé, soit il s'est planté en m'expliquant...

— Ah oui ?

Elle regardait le blouson S(t)igma, comprit-il. Peut-être le nom de la corporation et son domaine d'activité n'étaient-ils pas de notoriété publique à l'Ouest, mais à moins d'être immunisé aux résumés d'info du continent américain, il était difficile de se tromper sur le sens du style du blouson et des chevrons de couleur vive sur la manche. Il soupira.

— Je cherche un boulot, vous voyez, souffla-t-il avec une fatigue feinte. Il a dit qu'il pourrait peut-être me trouver quelques heures.

Un autre coup d'œil pour terminer de le jauger. Elle hocha la tête et se sortit le pétard de la bouche, se retourna et le tendit vers le mur avec la carte.

— Tu vois ce carrefour, là ? Tu tournes là, et tu prends la troisième à gauche. Du coup, tu te retrouves au chargement bâbord. Je crois que *Daskeen* a quelques piaules, là. T'es pas si loin — t'as juste dû t'planter d'escalier pour descendre de Margarita.

— Super. (Il laissa la pulsation redoublée de la maille passer pour de l'impatience.) Merci beaucoup, hein !

— Pas de souci. Tiens. (Elle lui tendit son pétard.) Si t'as le job, fais la fête en pensant à moi.

— Oh, euh, c'est sympa mais...

— Prends-le, mec. (Elle garda la main tendue jusqu'à ce qu'il s'exécute.) Crois-moi, moi aussi, j'ai été dans la merde.

— Merci. Merci. Bon, il faut que...

— Ouaip. Faut pas arriver en retard aux entretiens.

Il sourit en hochant la tête, se retourna et partit à grandes enjambées vers l'angle. Dès qu'il l'eut passé, il se mit à courir.

« *Qui est là ?*

— *Ici Guava Diamant. On est grillés, Pince. Je répète, grillés. Le Céleste est en danger, voire pire et démasqué. Je ne sais pas à quoi tu joues là-bas, mais ça nous tombe dessus. On n'a ni couverture, ni stratégie de fuite garantie. Je demande une extraction immédiate. »*

La cursive était d'un noir nanofibre riche, brut et brillant, et aussi loin des murs gris de la zone résidentielle que sa chemise

achetée au Hilton l'était du blouson qu'il portait par-dessus. Des marquages jaune vif délimitaient les écoutilles d'accès. *A priori*, on pouvait les verrouiller par code au niveau moléculaire, les gonds et la gâche se fondant solidement au reste de la surface. Il traversa, soudain poignardé par des souvenirs de Mars. Il comprit que depuis qu'il avait quitté le pont des magasins, c'était ce que lui évoquaient ces couloirs. La vie sur Mars. Jusqu'à la camaraderie de la *mestiza* qui l'avait aidé, au joint offert spontanément.

« Tu crois que rien de tout ça va te manquer », avait dit Sutherland en souriant. « Et pourtant, trempouille... Tu verras, mon vieux. Tu verras. »

Devant lui, la baie de chargement bâbord.

Il avait déjà mis les pieds sur des radeaux-usines, mais il était toujours facile d'oublier leur taille. En regardant par-dessus le bastingage de la passerelle il eut l'impression de regarder un terrain de test pour tramways. L'espace de chargement était une pente de cinquante mètres qui remontait de l'océan, avec un vaste toit tissé de la même nanofibre que les coursives, si haut qu'il aurait presque pu s'agir du ciel nocturne. Incrustés dans la pente, une dizaine au moins de treuils remontaient du bord de l'eau jusqu'aux entrailles des cabanes d'arrimage. Les câbles de nanofibre brillaient dans leur gorge comme de la réglisse. L'éclat cru des plafonniers LCLS à arc leur prêtait un éclat neuf et humide. Placés à différents points entre la mer et l'entrée ventrale des ateliers, des berceaux fixes abritaient une variété d'embarcations arrimées à côté de leur pente respective de mise à l'eau. Des rampes et des escaliers en acier à croisillons montaient et descendaient sur les flancs des pentes, pour la maintenance, et se pressaient contre les hauteurs de cette cale sèche. Les grues et les pylônes de soutènement hérissaient la surface en pente. Des silhouettes minuscules s'affairaient avec des cris ténus qui rebondissaient dans l'air froid comme celui d'une grotte. Carl chercha le logo Daskeen Azul sur le toit des hangars, le trouva sur la sixième structure et se mit à courir.

« *Guava Diamant ?*

— *Je suis toujours là.*

— *Nous ne pouvons pas vous aider, Guava Diamant. Je répète, nous ne pouvons pas vous aider. Je vous suggère...*

— *Quoi ? Enculeur de bonobo de mes deux, dites-moi que j'ai mal entendu.*

— *Il y a des complications de contrôle de notre côté. Nous ne pouvons pas agir. Je suis désolé, Guava Diamant. Vous allez devoir vous débrouiller sans nous.*

— *Si on sort d'ici en un seul morceau, vous le regretterez.*

— *Je vous le répète, Guava Diamant, nous sommes pieds et poings liés. Je vous suggère d'appliquer immédiatement le plan Léopard et de quitter Le Chat de Bulgakov pendant que vous le pouvez. Il vous reste peut-être du temps. »*

Pause.

— *Vous êtes un homme mort, Pince. »*

Sifflement statique.

Carl était presque arrivé à l'unité de Daskeen Azul quand le câble qui y menait s'anima. Les reflets changeants sur la nanofibre noire dans son logement donnaient plutôt une impression de fonte, ou de liquide qui s'écoule, que de mouvement véritable. Il entendit le changement dans le bruit du moteur quand les câbles se tendirent sous le poids de leur charge. Un peu plus bas, un sous-marin de poche tressauta et commença à monter.

C'est parti.

Il était encore au niveau d'accès initial où il était arrivé, trois mètres au-dessus des toits de la ligne de hangars et un peu en arrière. De longues marches peu profondes quittaient la plateforme où il se tenait, plongeaient entre les unités et rejoignaient une passerelle basse qui bordait chaque hangar. Il supposa que c'était le niveau d'accès aux portes et écoutilles qui menaient dans l'installation. Encore plus bas, un escalier en colimaçon descendait vers la pente et les embarcations.

Il y avait des écoutilles dans le toit de l'unité Daskeen Azul, mais elles seraient sans doute scellées de l'intérieur ; même si ce n'était pas le cas, entrer comme ça, c'était un bon moyen de prendre une balle dans la peau. Carl ralentit, trotta, accroupi,

passa le coin du hangar et descendit l'escalier qui le longeait. Le murmure du moteur du treuil lui parvint au travers du mur. Quelques petites fenêtres perçaient la surface d'alliage ondulé, et il vit une porte fermée en bas de l'escalier. Pas d'entrée facile. Il s'arrêta et évalua ses options. Il n'avait aucune arme, et aucune idée de la disposition intérieure. Aucune idée du nombre d'employés de Daskeen Azul qu'il aurait à affronter, ni de leurs armes.

Ouais, alors là, tu baisses les bras et tu attends la cavalerie de Rovayo.

Mais il savait déjà que ça ne se passerait pas comme ça.

Il se faufila sous une des fenêtres, leva la tête et aperçut un angle de la pièce. Un sol propre, avec des carapaces de dinghy et divers autres équipements moins identifiables empilés. La masse râblée du treuil occupait le sommet de la pente ; quatre silhouettes étaient réunies à côté. Il plissa les yeux – le verre était sale et le treuil bloquait la lumière. Quatre, tous avec un blouson Daskeen Azul, et le seul visage qu'il voyait clairement était celui d'un étranger, un homme. Mais le profil à côté de lui était celui du gosse à la machette, qui gesticulait devant une femme que Carl identifia à sa posture comme Carmen Ren, avant même de voir son visage. Elle tenait un téléphone contre sa hanche, inactif.

La quatrième silhouette tournait le dos à la fenêtre, ses cheveux longs étaient réunis en une queue-de-cheval qui pendait sous le col de son blouson. Carl le regarda, et une plaque solide lui tomba sur la poitrine. Il n'avait pas besoin de voir ce visage. Il avait vu la même silhouette s'éloigner dans l'esprit du n-djinn de la *Fierté d'Horkan*, dans le silence mort des couloirs du vaisseau. L'avait vu s'arrêter et se retourner vers la caméra, comme s'il sentait la présence de Carl.

D'ailleurs, il se retourna comme si on l'avait appelé.

Carl rentra la tête d'un coup, mais pas avant d'avoir aperçu ses traits tirés, peut-être un peu remplumés, mais les yeux toujours aussi enfoncés. Il surveillait la porte, percevant le regard de Carl par un murmure d'intuition.

Allen Merrin, rentré de Mars.

Carl retourna à ses marches, fumasse. Avec le pistolet Haag, l'arme de service de Rovayo, n'importe quelle arme, en fait, il aurait défoncé la porte et défouraillé dans tous les sens. La maille de Merrin et ses instincts de treize, la posture de combat de Carmen, la quantité inconnue de l'autre employé de Daskeen Azul ou de leur armement – rien de tout ça n'aurait eu d'importance. Il aurait rempli l'air de balles en un clin d'œil, en cherchant les impacts multiples. Et après, il aurait fait le ménage.

Sans arme, ce serait une erreur fatale.

« *Putain, ForSéBo, vous branlez quoi ?* »

Les paroles de Rovayo lui revinrent à l'esprit. « Alcatraz peut autoriser un arrêt de la circulation entrante et sortante. Il faudra peut-être réveiller quelques personnes, mais... »

Mais rien du tout ! Merrin et ses potes vont mettre les bouts avant que ces putains de décisionnaires de la ForSéBo se réveillent...

Le sous-marin montait la pente dans son berceau.

Et s'arrêta.

Carl regarda au travers des croisillons d'acier de la passerelle où il se trouvait. Le berceau de treuillage se trouvait encore à une vingtaine de mètres sur la pente, immobile. Dans le hangar, le moteur continuait à tourner, mais avec une autre tonalité. Le câble de réglisse était immobile dans son canal. Le treuil s'était désenclenché.

Carl parcourut du regard l'étendue de la pente de chargement, et vit la même situation tout du long. Aucun mouvement, aucun câble ne se déplaçait.

Bouclage. Il avait été un peu dur avec la ForSéBo.

Il le vit venir, *in extremis*. Se décolla du mur, changea de position pour se préparer au combat, puis la porte s'ouvrit en claquant, trois marches plus bas. La maille lui martelait les entrailles. Ren sortit, les autres sur ses talons.

— ... larguer les amarres du treuil et suivre le mouvement. Il n'y a pas d'autre...

Elle le vit. Il bondit.

Leur nombre jouait en faveur de Carl. Il percuta Ren, l'éjala à plat dos sur la passerelle. Le gosse à la machette rugit et

voulut le frapper, d'un coup beaucoup trop ample. Carl para, remonta le coude et poussa le gosse vers les deux autres hommes derrière lui. Ils reculèrent jusque dans le hangar en trébuchant. L'employé inconnu de Daskeen Azul cria et brandit une arme d'une main maladroite. Il criait :

— Poussez-vous, poussez-vous, putain !

Carl reconnut un fusil à requins et sa chair se hérissa. Il suivit leur élan, les envoya bouler tous les trois. Il posa les mains sur le bras de l'inconnu, tordit, pour le forcer à tomber, et le suivit à terre, un genou dans l'estomac. Trouva le point de pression dans le poignet, tordit de nouveau. Le fusil à requin toussa une fois, une symphonie de cliquetis et de claquements métalliques quand la charge meurtrière déchira le toit en plusieurs endroits. Puis l'arme fut en sa possession tandis que l'autre se débattait sous lui, désarmé. Carl retourna le fusil, le pointa vers le bas à bout portant et appuya sur la détente. L'employé de Daskeen Azul se transforma instantanément en bouillie d'os et de chair au-dessus de la taille. Le sang et les tripes giclèrent, le trempant de la tête aux pieds.

Son sens de proximité se mit à hurler. Carl se leva et se retourna à la vitesse de sa maille, les yeux encore pleins de sang. Le gosse à la machette se précipita sur le pistolet à requins, en criant ses abominations infernales. Cette fois, Carl tira par pur réflexe. L'impact rejeta le garçon vers la porte et le déchira en plein air. Le cri mourut au milieu d'une syllabe, le mur et la porte furent soudain écarlates. Carl regarda, stupéfait, les dégâts infligés par l'arme...

... et Merrin le percuta sur le côté. Coinça l'arme exactement comme Carl l'avait prise à son ancien propriétaire. Carl grogna et laissa l'attaque de l'autre treize les emporter dans un roulé-boulé. Continua à écarter le canon du fusil à requin, le plus possible. Il essaya une projection de *tanindo*, mais Merrin connaissait la manœuvre. Ils se relevèrent, les pieds au bord de l'ouverture dans le sol du hangar, là où le pan incliné s'achevait.

— Je te cherchais, affirma Carl derrière ses dents serrées.

Les doigts de Merrin se plantèrent dans son poignet. Carl déplaça la main et lâcha le fusil à requin sur le sol en pente. Il percuta la rampe et glissa dans un cliquetis de métal. C'était

mieux que de le laisser dans les parages et de risquer que Ren s'en serve. Il essaya une autre technique pour se dégager, écarta ses pieds du trou, frappa du coude vers le ventre de Merrin. L'autre treize amortit le coup, crocheta la cheville de Carl avec le talon et les fit tous les deux tomber. Il porta un coup de coude à son tour, sur le côté du visage de Carl. Sa vision se brisa. Merrin se mit sur Carl, et sourit comme un loup.

— Je n'ai pas traversé le vide pour me faire tuer comme un toutou, siffla-t-il. Pour mourir comme de la viande à l'abattoir. Vous n'avez pas *compris* qui je suis.

Il enfonça son avant-bras dans la gorge de Carl, appuya et commença à lui écraser le larynx. Carl, la vision encore brouillée, choisit la dernière option possible, poussa d'une jambe, les fit rouler et basculer tous les deux sur la pente.

La chute n'était pas longue jusqu'à la pente de treuillage, à l'endroit où elle entrait dans le hangar. Deux mètres, trois au maximum. Mais l'impact leur fit lâcher prise à tous les deux et ils dégringolèrent séparément. Vingt mètres plus bas, la masse d'acier solide du berceau immobile attendait de les accueillir. L'impact allait faire mal.

Carl se plaça pieds en avant et essaya de coincer un talon dans le canal du câble. La semelle de sa botte dérapa sur la nanofibre, le freina, mais pas beaucoup. Merrin le dépassa et lui délogea le pied. Carl rua, le rata, et glissa derrière l'autre treize. Le berceau approchait, la courbe lisse du sous-marin dans son étreinte de fer. Merrin le percuta, se rétablit à la vitesse de la maille, se redressa en s'appuyant contre un bord du berceau. Il se tourna face à Carl avec un regard tout en dents. Carl paniqua, remit le pied dans l'espace du câble, essaya de s'asseoir quand son genou plia. Il avait dû heurter un boulon, ou un montant de soutien. Sa chute s'arrêta quelques mètres avant l'impact avec le berceau. L'élan le remit presque droit, le précipita vers Merrin comme un mauvais patineur qui essaie de rester debout. L'autre treize ouvrit la bouche ; Carl arrivait beaucoup trop haut. Carl tendit le poing, un réflexe qu'il ne savait pas posséder, et l'enfonça dans le côté du cou de Merrin avec toute la force de sa trajectoire.

Il faillit se casser le poignet.

Il sentit l'articulation maltraitée grogner sous l'impact, mais la douleur fut perdue dans l'élan de joie sauvage en voyant Merrin s'étrangler et tomber. Carl pivota après le coup et percuta le flanc du sous-marin. Merrin esquissa une parade, faible. Carl l'enfonça, saisit la tête de l'autre treize à deux mains et la projeta de côté, de toutes ses forces contre le bord du berceau du sous-marin. Merrin eut un hoquet enragé et frappa. Carl encaissa le coup, cogna de nouveau la tête du treize contre le métal – et recommença – et recommença...

Sentit que l'autre homme abandonnait le combat. Ne s'arrêta pas pour autant.

Ne s'arrêta pas avant que le sang dessine un nuage de points sur la coque grise du sous-marin et lui éclabousse le visage d'un jet chaud.

Sevgi descendit l'escalier depuis la passerelle au milieu des lumières aveuglantes des légistes et des experts assis sur leur matériel. La ForSéBo avait isolé toute la zone de chargement bâbord, fait sortir tout le monde pour les interrogatoires, puis verrouillé les lieux. Il y avait des uniformes sur les passerelles supérieures à tous les points d'entrée, et un patrouilleur noir à profil de requin qui rôdait le long de la baie ouverte. Des embarcations pneumatiques plus petites avaient accosté au bas de la pente, ondulant comme des algues orange sous le ressac le long de l'ouverture. Il y avait une impression de creux sous ce toit en arche, d'une créature évidée, achevée.

Sevgi sortit sa plaque LINCOLN d'une poche et la montra à l'officier superviseuse du hangar de Daskeen Azul. Fut surprise par un bref accès de nostalgie pour l'époque de son holoplaque palmaire du NYPD. Pour l'époque où elle était flic. L'officier la regarda d'un air vide.

— Ouais, vous voulez quoi ?

— Je cherche Carl Marsalis. On m'a dit qu'il est encore ici.

— Marsalis. (La femme resta interdite un instant, puis la lumière se fit.) Oh, le trifouillé, vous voulez dire ? Le type qui a foutu tout ce chantier ?

Sevgi était trop remuée pour reprendre la policière de la Bordure sur sa terminologie. Elle hocha la tête. L'officier lui indiqua le bas de la pente.

— Il est assis là-bas, sur le berceau vide, en face de la pente. J'allais le faire emmener de force pour l'interroger, mais un type des affaires spéciales a appelé et m'a dit de lui foutre la paix, qu'il pouvait rester assis où il voulait. (Elle écarta les bras.) Qu'est-ce que je pouvais répondre à ça ?

Sevgi murmura quelques paroles compatissantes et descendit l'escalier le long de la pente Daskeen Azul. Quand elle

arriva à la hauteur du berceau vide de l'autre côté, elle dut traverser la surface glissante à pas précautionneux, chancelant une fois ou deux et s'accroupissant pour s'empêcher de tomber. Elle atteignit le berceau et s'y cramponna avec soulagement.

— Salut, dit-elle d'un ton mal à l'aise.

Marsalis baissa les yeux, apparemment surpris de la voir. C'était la première fois qu'elle le voyait si oublieux de ce qui l'entourait, et cela la secoua davantage que la surprise avait ébranlé Marsalis. Elle se demande brièvement s'il était en état de choc. Ses vêtements étaient couverts de sang séché en grosses taches inégales ; il y avait des mouchetures sur son visage, là où il s'était lavé mais n'avait pas dû frotter assez fort.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Quelques bleus. Rien de grave. Quand est-ce que tu es arrivée ?

— Il y a un moment. J'étais en haut, je me défoulais sur la direction de Daskeen Azul. (Sevgi se hissa sur le berceau, se cala contre la fourche et tendit les jambes devant elle.) Bon. Tu avais raison, finalement.

— Ouais. Paranoïa de treize.

— Ne frime pas, Marsalis. C'est pas séduisant.

— Je ne cherche pas à tirer ma crampe.

Elle lui lança un coup d'œil en biais.

— Non, j'imagine que tu as suffisamment donné pour ce soir.

Il haussa les épaules une deuxième fois, sans la regarder.

— Daskeen Azul nie avoir été au courant, dit-elle. Pour eux, Merrin, Ren et Osborne étaient tous des employés ordinaires, des contrats renouvelés automatiquement chaque mois à moins qu'il y ait un problème. Et il n'y en a jamais eu. Ils mentent comme des arracheurs de dents, mais je ne sais pas si la ForSéBo pourra le prouver.

— Osborne ?

— Le type qui t'a attaqué à la machette. Scott Osborne, un clandestin de Jésusland. Les légistes de la ForSéBo pensent que c'était un des employés de Ward Biosupply qui a mis les bouts quand Merrin y a débarqué. L'ADN correspond à des traces génétiques d'ici et de chez Ward.

Il hocha la tête.

— Et Ren ?

— C'est plus dur. Il n'y avait aucune trace génétique d'elle chez Ward. Elle, ou quelqu'un, d'autre a dû aller y faire le ménage après leur départ. Mais on travaille avec des portraits-robots faits par des témoins, et oui, on dirait qu'elle y était aussi.

— Et les traces génétiques ici ? Ils ont cherché ?

— Pas encore. (Elle le regarda de nouveau, avec curiosité.) Tu n'as pas l'air très heureux de tout ça.

— Bien vu.

Elle fronça les sourcils.

— Marsalis, c'est fini. Tu peux rentrer chez toi. Tu sais, retourner à Londres et à ta zone de confort européenne si orgueilleuse.

Il haussa un sourcil, regarda la mer.

— Quelle chance...

D'un coup, elle sentit un battement léger dans sa gorge. Elle essaya de faire de l'ironie.

— Quoi, je vais te manquer ?

Cette fois, il se tourna vers elle.

— Ce n'est pas terminé, Sevgi.

— Ah bon ? (Elle sentit l'ambiance macabre de la scène de crime s'infiltrer dans sa voix.) Eh bien, j'y aurais mis ma main à couper, moi. Après tout, tu les as tous tués, non ? Osborne et l'autre type sont étalés sur les murs et le sol. Merrin, tu lui as éclaté la tête. Je dirais qu'on a fini, quand même...

— Et Ren ?

Sevgi balaya l'objection d'un revers de la main.

— On la coïncera tôt ou tard.

— Ah ouais ? Comme quand elle est partie de chez Ward Biosupply ?

— Marsalis, tu me fous ma victoire en l'air. Ren, c'est un détail, c'est une note de bas de page. Merrin est mort, c'est ça l'essentiel.

— Ouais. On devrait faire la fête, c'est ça ?

— T'as tout pigé.

Il hocha la tête et glissa la main dans son blouson. En sortit un joint bien roulé et le lui tendit.

— Tu en veux ?

— C'est quoi ?

— Je ne sais pas. On me l'a donné. Au cas où j'aurais besoin de faire la fête. (Il se glissa le joint aux lèvres et en écrasa l'extrémité pour l'allumer. Inhala la fumée, toussa un peu.) Pas mal. Tiens, essaie.

Elle le prit et tira sur le pétard. La fumée glissa, douce et grasse, une came améliorée enrichie d'un soupçon d'autre chose. Elle garda la fumée, la recracha. Sentit la langueur froide de la montée se répandre dans ses membres. Toutes sortes de nœuds parurent se défaire dans sa tête. Elle inhala de nouveau, recracha la fumée un peu plus vite cette fois, et lui rendit le joint.

— Alors, dis-moi pourquoi tu n'es pas content, invita-t-elle.

— Parce que je n'aime pas qu'on se paie ma fiolle, et que toute cette affaire était un piège depuis le début. (Il fuma dans un silence sinistre, puis leva le joint et en examina l'extrémité incandescente.) Putains de mythes du monstre !

— Hein ?

— Des monstres, répéta-t-il d'un ton amer. Des superterroristes, des tueurs en série, des génies criminels. C'est toujours le même putain de mensonge. On pourrait aussi bien parler de loups-garous et de vampires, vu la différence que ça fait. Nous, on est les gentils, les civilisés. Blottis là dans notre petite lumière, autour du feu, nos villes et nos foyers, alors que là-bas, dehors... (un geste ample, alors qu'il s'échauffait)... dans le noir, les monstres rôdent. Les Dangers, la Menace Contre la Tribu. Si on tue la Bête, tout ira bien. Et tant pis pour...

— Tu vas le fumer, ou pas ?

Il cligna des yeux.

— Ouais, désolé. Tiens.

— Alors tu ne crois pas qu'on a tué la Bête ?

— Bien sûr que si. On l'a tuée. Et alors ? Ça ne nous donne pas de réponse. On ne sait toujours pas pourquoi Merrin est rentré de Mars, ni à quoi servaient toutes ces morts.

— Tu aurais dû le lui demander.

— Ouais, mais ça m'est sorti de la tête, sur le coup.

Elle regarda le bout de ses propres bottes. Fronça les sourcils.

— Bon. Tu as peut-être raison. Peut-être qu'on n'a pas encore toutes les réponses. Mais le fait qu'on ne sache pas de quoi il était question ne nous empêche pas de nous réjouir de l'avoir arrêté.

— On n'a rien arrêté. Je te dis que c'était un piège, tout ça.

— Calme-toi cinq minutes. Comment, un piège ? D'après Rovayo, vous avez pris Daskeen Azul par surprise. Ils ne s'attendaient pas à ça.

— On était en avance.

— Quoi ?

Il lui reprit le joint.

— On était en avance. Ils ne s'attendaient pas que je cherche autant, cette scène-là aurait peut-être attendu encore une semaine.

— Comment ça, « cette scène » ? (L'exaspération de sa voix était légèrement troublée par ce qu'ils fumaient.) Tu penses que Merrin avait *prévu* de te laisser le tuer ?

— Je ne sais pas, répondit-il d'un air pensif. Il ne s'est pas battu aussi fort que je l'aurais attendu. Oui, j'ai eu de la chance, à la fin, mais tout ça, ça m'a paru... Je ne sais pas. Mou. Enfin bon, peu importe. Ren aurait pu intervenir à n'importe quel moment pour rétablir l'équilibre. Elle n'était pas blessée, je l'ai juste fait tomber.

— Et alors ? Elle a préféré sauver sa peau pendant qu'elle le pouvait.

— Après avoir accompagné ce type pendant quatre mois ? Certainement pas. Ren est une pro, ça se voyait sur sa figure. Sa façon de se tenir, de bouger. De me regarder. Quelqu'un comme ça, ça ne panique pas. Ça ne confond pas un type désarmé et une invasion de la ForSéBo.

— Tu lui as dit que tu étais un treize ? (Il lui décrocha un regard fatigué.) Alors ? Oui ou non ?

— Oui, mais...

— Eh bien, voilà ! (Elle plia un genou, se tourna un peu plus face à lui.) C'est ça qui l'a fait paniquer. Écoute, Marsalis, je t'ai

vu te battre, et même moi, ça me fait peur. Et je sais ce qu'est vraiment un treize.

— Elle aussi. Elle en soigne un depuis quatre mois, n'oublie pas.

— Ce n'est pas la même chose que d'en affronter un. Elle devait avoir une réaction standard, humaine...

— Pas cette femme-là.

— Ah, parce que maintenant tu es un expert en matière de femmes ?

— Je suis un expert en matière de soldats, Sevgi. Et Ren n'était rien d'autre. C'était le soldat de quelqu'un, le même quelqu'un qui avait engagé Merrin sur Mars. Et, quelle que soit cette personne, quelles que soient ses raisons, elle se préparait à le vendre. Peut-être parce qu'il avait rempli son rôle, peut-être parce qu'on était trop près du but à Cuzco. Quoi qu'il en soit, ça... (Il indiqua du menton les légistes qui s'affairaient sur la pente au-dessus d'eux.) ...tout ça, c'était l'issue prévue. LINCOLN, un pied sur le cadavre de la Bête, un grand sourire pour la photo, félicitations générales. Fondu au noir sur le happy end.

— Ça me plaît bien, murmura-t-elle.

— Vraiment ? (Il souffla sa fumée vers la voûte de nanofibre.) Et dire que je te prenais pour une flic.

— Ex-flic. Tu me confonds avec Rovayo. Tu devrais vraiment essayer de différencier les nanas que tu sautes.

Elle lui prit le joint d'un geste brusque. Il la regarda fumer quelques instants en silence. Elle fit comme si elle ne remarquait rien.

— Sevgi, dit-il enfin. Tu ne peux pas me dire que tu es satisfaite de laisser tomber, alors qu'on sait que quelqu'un se fiche de nous.

— Ah bon ? (Elle le regarda dans les yeux. Lui cracha sa fumée au visage.) Tu te trompes, Marsalis. Si, je suis contente de me barrer, parce que le sale malade qui a découpé Helena Larsen en rondelles et l'a mangée est mort. Et pour ça, au moins, je devrais te remercier.

— Avec plaisir.

— Ouais. Et OK, peut-être qu'on ne sait pas pourquoi Merrin est revenu, et peut-être qu'on ne le saura jamais. Mais ça ne m'empêchera pas de dormir, parce que j'ai eu plus d'affaires non résolues que tu pourrais l'imaginer, à l'époque où j'étais à la criminelle. On n'arrive pas toujours à tout résoudre. La vie, c'est le bordel, et le crime, c'est pareil. Parfois, il faut se satisfaire de coincer le méchant, et lâcher le reste.

Il se tourna vers la mer.

— Ça doit être un truc d'humain.

— Oui, sans doute.

— Norton sera content.

Elle roula des yeux, souffla sa fumée et le fusilla du regard au travers du nuage.

— Pas question qu'on parle de Tom Norton.

— D'accord. On ne va pas parler de Norton, on ne va pas parler de Ren. On ne va pas parler de quoi que ce soit de désagréable, parce que tu as eu ton monstre, et c'est tout ce qui compte. Bordel, pas étonnant que ce soit un tel foutoir, chez les gens comme toi.

La colère s'alluma dans les yeux d'Ertekin.

— Les gens comme moi ? Je t'emmerde, Marsalis. Les gens comme moi ont créé une planète plus pacifique que dans toute l'histoire de l'humanité. Il y a la prospérité, la tolérance, la justice...

— Pas en Floride, il me semble.

— Oh, te fous pas de moi ! C'est Jésusland. Mais au niveau mondial, ça va mieux. On ne se bat plus au Moyen-Orient...

— Pour le moment.

— ... il n'y a pas de famine en Afrique, pas de guerre contre la Chine...

— Seulement parce que personne n'a les couilles de se les faire.

— Non. Parce qu'on a appris que « se les faire », c'est une idée à la con. Plus personne ne gagne les guerres, maintenant. Le changement est lent, il doit venir de l'intérieur.

— Dis ça aux réfugiés des labos noirs.

— Oh, épargne-moi ta pseudo-empathie à deux balles ! Tu te cognes complètement des réfugiés chinois que tu ne connais

pas. Je t'ai pigé, Marsalis. L'injustice, pour les gens comme toi, il faut que ce soit une affaire personnelle – si ça ne t'est pas arrivé à toi, ou à quelqu'un que tu considères comme ta propriété, alors ça n'est pas arrivé du tout. Tu n'as...

— Ça m'est arrivé !

Le cri se libéra, s'éloigna dans l'immensité de la voûte. Elle se demanda si l'équipe des légistes l'avait entendu. Il avait les mains sur les épaules d'Ertekin, les doigts dans sa chair, la tête très proche de la sienne, les yeux braqués dans les siens. Ils n'avaient pas été aussi proches depuis leur dernier rapport, et quelque chose de profondément enfoui, un réflexe ancestral dans les gènes de Sevgi, remarqua cette proximité et envoya de vieux signaux troublés.

C'était la partie d'elle-même qu'elle détestait le plus.

Elle ne lâcha pas son regard. Lui écrasa le joint sur la main.

Quelque chose explosa dans les yeux de Marsalis, et se vida tout aussi vite. Il la lâcha d'un coup. Recula millimètre par millimètre. Elle le repoussa du regard.

— Ne me touche pas..., siffla-t-elle.

— Tu crois... (Il avait la voix rauque. Il s'arrêta, déglutit et reprit :) Tu crois que je ne peux pas avoir d'empathie pour les réfugiés des labos noirs, les expériences génétiques incarnées ? Je suis comme eux, Sevgi. Tu crois que c'était quoi, *Anguille* ? Je suis une putain d'expérience, comme eux. J'ai grandi dans un environnement contrôlé, géré et paramétré par des types en costard. J'ai perdu...

Il s'arrêta de nouveau. Cette fois, il détourna le regard. Un léger froncement de sourcils lui barra le front. Pendant un fragment de seconde, elle crut qu'il allait se mettre à pleurer, et quelque chose se serra dans sa gorge en réaction.

— Enculé..., souffla-t-il doucement.

Elle attendit, décida finalement de le relancer :

— Quoi ?

Marsalis la regarda dans les yeux, et son regard était vide de cette colère. Il parla à voix basse :

— Bambaren, dit-il. Cet enculé de Manco Bambaren.

— Quoi encore ?

— Il a tapé sous la ceinture, à Sacsayhuaman. Mais il croyait qu'on m'avait retiré Marisol – ma porteuse – quand j'avais quatorze ans. Ça, c'était chez les Législateurs, à *Anguille* c'était à onze ans. Théorie psychologique différente.

— Et alors ?

— Et alors, il était trop proche des détails. Pas seulement l'âge, tout le reste. Il parlait de types en uniforme, de débriefings dans des caravanes en acier. Tous les cadres d'*Anguille* portaient un costume. Et on n'a jamais eu de caravanes, tout était construit spécifiquement en dur.

Elle haussa les épaules.

— Il a peut-être lu un livre. Ou vu des images.

— On n'aurait pas dit, Sevgi. Ça avait l'air personnel. Comme s'il était impliqué. (Il soupira.) Je sais. Parano de treize, hein ?

Elle hésita.

— Ça paraît un peu léger.

— Ouais. (Il se détourna. Parut faire un effort ; elle vit sa bouche se serrer. Il croisa de nouveau le regard d'Ertekin.) Je suis désolé de t'avoir alpaguée comme ça. Je croyais que je contrôlais ces conneries.

— Pas grave. Ne recommence pas, c'est tout.

Il lui prit le joint, très doucement. Il ne restait qu'un mégot, presque éteint là où elle le lui avait écrasé sur la main. Il parvint à tirer un peu dessus, inhala profondément.

— Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer ? demanda-t-il d'une voix tendue par la fumée dans ses poumons.

Elle grimaça.

— Les détails, comme je disais. On va cavalier pendant des mois après les détails, mais la priorité de l'affaire va être supprimée. Quelqu'un va comprendre comment récupérer de grosses Marstech sans permis, et on va nous lancer là-dessus. On se gardera les paperasses sur Merrin pour plus tard.

— Ouais. C'est bien ce que je pensais.

— Écoute, Carl, oublie tout ça. (Sous l'effet d'une impulsion, elle lui prit la main, celle-là même qu'elle avait brûlée.) Laisse tomber, rentre chez toi. Tu es libre. On jettera un œil du côté des *familias*, on ne sait jamais, ça donnera peut-être quelque chose.

— Si tu vas là-bas sans moi, tu te feras tuer, et c'est tout.
(Mais il souriait.) Tu as vu ce qui s'est passé.

Elle lui renvoya son sourire.

— On s'y prendra peut-être de façon moins hostile.

Il grogna. Leva le pétard mort, d'un air interrogateur. Elle secoua la tête, et il le laissa là, entre eux, un instant ou deux. Puis il haussa les épaules, prit une dernière taffe et le lança sur la pente, pour qu'il dégringole jusque dans l'eau.

— Ne néglige pas ces détails, dit-il.

— Compte sur moi.

Mais derrière la voûte de la baie bâbord, les vagues commençaient à pâlir, à grisonner, tandis que la lumière d'une nouvelle journée approchait.

À l'hôtel, il opacifia les fenêtres contre l'aube intrusive. Le décalage horaire et la douleur du combat le suivirent jusqu'à son lit. Il abandonna ses vêtements par terre et les regarda. « S(t)igma », lui rappela le dos de son blouson de détenu en lettres orange joyeuses. Debout dans son souvenir, Sevgi Ertekin lui adressa un geste d'adieu – elle l'avait accompagné à l'héliport du *Chat de Bulgakov* et avait attendu son départ. Elle était encore là, un bras levé, quand le *Chat* avait disparu en dessous de l'autocoptère, tous les détails devenus flous.

Il grimaça, essaya d'oublier cette image.

Il ouvrit le lit d'un geste rageur, s'y glissa et ramena le drap sur son épaule.

Le sommeil l'enterra.

Le téléphone.

Il se réveilla dans la chambre toujours obscure, convaincu qu'il venait à peine de fermer les yeux. Les chiffres bleus qui luisaient sur le chevet dissipèrent cette impression. 17 h 09. Il avait fait le tour du cadran. Il leva le poignet, regardant bêtement la montre qu'il avait oublié de retirer, comme si un réveil d'hôtel pouvait se tromper. Il avait encore mal du coup raté contre Merrin. Il fit tourner son poignet, plia. Il était peut-être...

Téléphone. Réponds à ce putain de téléphone.

Il le chercha à tâtons, traîna le récepteur jusqu'à son oreille.

— Ouais, quoi ?

— Marsalis ? (Une voix qu'il aurait dû connaître mais ne connaissait pas, brouillée par le sommeil.) C'est vous ?

— C'est qui, bordel ?

— Ah, c'est bien vous. (Le nom arriva juste avant qu'il identifie cette voix policée.) Gianfranco Di Palma, à l'appareil. Bureau de Bruxelles.

Carl s'assit dans le lit, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je viens de discuter avec un certain agent Nicholson de New York. (L'anglais parfait de Di Palma, avec son infime accent des Nations unies, flottait d'un ton décontracté sur la ligne.) J'ai cru comprendre que LINCOLN n'a plus besoin de vos services et qu'ils se sont débrouillés pour que toutes les accusations portées contre vous dans la République soient abandonnées. On dirait que vous allez très bientôt rentrer en Europe.

— Ah ouais ? Je ne savais pas.

— Eh bien, je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'attendre pour des formalités. Je vais envoyer une navette de l'UNGLA à SFO dès ce soir. Si vous pouviez être au terminal suborbital vers minuit...

— Non, je ne pourrai pas.

— Pardon ?

South Florida State lui revint à l'esprit, comme une eau noire refoulant d'une canalisation bouchée. Une décision soudaine le prit, aussi guillerette que les lettres sur son blouson *S(t)igma*.

— Je vous ai dit d'aller vous faire voir, Di Palma. Je vous l'épelle ? Merde. Vous m'avez laissé croupir dans une prison de Jésusland pendant quatre mois, et j'y serais encore vu les efforts que vous faisiez pour me récupérer. Et vous me devez encore mes notes de frais de *janvier*, bordel. (Et d'un coup, sans prévenir, il était furieux, tremblant sous cette rage soudaine.) Alors n'allez pas vous imaginer un seul instant que je vais revenir vers vous parce que vous avez fini par vous sortir les doigts du cul. J'ai des trucs à finir ici. Plein, même, alors je rentrerai quand je serai prêt à rentrer.

Il y eut une légère pause à l'autre bout du fil.

— Vous comprenez, j'imagine, répondit Di Palma d'une voix soyeuse, que vous n'avez pas le droit d'opérer hors de la juridiction de l'UNGLA. Bien sûr, vous pouvez faire ce que vous voulez de votre temps, mais nous ne pouvons pas accepter que

vous ayez dorénavant le moindre contact professionnel avec LINCOLN ou avec la Sécurité des États de la Bordure. Dans l'intérêt de...

— C'est quoi, votre problème, Di Palma ? Vous n'avez pas entendu ? Je vous ai dit d'aller vous faire foutre. Dans quelle langue il vous le faut ?

— Je vous conseille vivement de changer de ton.

— Ah ouais ? Et moi, je vous conseille vivement d'aller vous faire faire un lavement à la soude. On verra à qui ça fait le plus de bien, hein.

Il raccrocha. Regarda le téléphone un moment.

« Eh ben ! Tu comptes te payer ton propre ticket de suborb ? Et chercher un nouveau boulot en rentrant ? »

— Tu parles. Ils ont trop besoin de moi pour que l'ego de Di Palma entre en compte.

— Mais pas suffisamment pour faire oublier une rupture des Accords. Et c'est ce que tu vas faire, si tu décroches ce téléphone pour appeler Sevgi Ertekin. Tu l'as entendu. "Pas le moindre contact professionnel." »

Il avait le combiné en main.

« Rentre chez toi, Carl. Tu leur as donné leur monstre, un de plus à ton tableau de chasse, juste après Gray. Liquidateur de treizes au top de ta forme. Ça devrait te suffire, non ? Tu pourrais même t'en servir pour négocier une augmentation, en rentrant. »

Le téléphone.

« Fous-lui la paix. Ça ne lui rendra pas service, si tu insistes. Laisse-la oublier tout ça, si elle en a envie.

— Elle ne veut peut-être pas vraiment oublier.

— Oh, ben voyons, le vrai mâle alpha dans toute sa splendeur. Et après, tu formes un groupe hommage à Angry Young ? Les gens ont le droit de décider par eux-mêmes, Carl. »

Il resserra sa prise sur le combiné de plastique lisse. Le porta à sa tête. Il avait mal partout, se rendit-il soudain compte, une dizaine de rappels différents du combat avec Merrin.

« Merrin est fini, Carl Fini.

— *Il reste Norton. Ce sale menteur a essayé de te faire tuer à New York, et peut-être aussi au Pérou.*

— *Tu n'en sais rien.*

— *Il est encore avec elle. Si elle commence à poser les mauvaises questions, il pourrait la faire dessouder, comme il a voulu faire avec toi.*

— *Tu n'en sais rien, ce n'était peut-être pas lui. Et de toute façon, il craque un peu trop pour Sevgi pour laisser un truc lui arriver, et tu le sais. »*

Il grogna. Baissa le téléphone et le regarda de nouveau.

« *Laisse tomber, Carl. Tu cherches juste une bonne raison pour retourner dans un truc où tu n'aurais jamais dû mettre les pieds. Laisse tomber et rentre chez toi. »*

Il grimaça. Et composa le numéro de mémoire.

Sevgi décrocha pendant qu'elle traversait une masse apparemment infinie de badauds. Les foules de la fin d'après-midi encombraient les centres commerciaux et les magasins ouverts, et la forçaient à piétiner. Elle ralentissait tout le temps, effectuait des pas de côté pour éviter les familles immobiles ou les grappes de jeunes sur leur trente et un. Elle devait faire la queue pour les escalators tandis qu'ils suivaient leurs trajectoires lentes de lèche-vitrines forcé dans cette cathédrale d'étagères et de gondoles. Elle dut se frayer un chemin à coups d'épaules dans des grappes de chasseurs de bonnes affaires, sous des pancartes holo qui annonçaient : « réduction, réduction, réduction monstre ».

Ça avait été pareil toute la journée, où qu'elle aille dans les étages supérieurs du *Chat de Bulgakov*. La tentation de sortir sa plaque et son flingue pour se frayer un chemin était une démangeaison palpable dans son estomac.

— Allô ? Ertekin.

— Contrôle d'Alcatraz. J'ai un appel à vous transférer, vous prenez ?

— À transférer ? (Elle fronça les sourcils.) D'où ça ?

— New York, apparemment. Un certain détective Williamson ?

Elle chercha à se rappeler – revit le grand Noir à l’ossature lourde au milieu des uniformes et des barrières d’incident, et les cadavres emballés devant chez elle. Marsalis, assis sur les marches, qui regardait tout ça comme un touriste, comme si les cadavres n’avaient aucun rapport avec lui. Un air vif d’octobre, et les bruits jamais au repos de la ville qui continuait sa vie. New York parut soudain aussi lointaine que Mars, et cette fusillade un épisode de son lointain passé.

— Ouais, je prends.

Williamson prit la parole, d’une voix brouillée par la liaison :

— Mademoiselle Ertekin ?

— C’est moi.

Un peu essoufflée par sa marche dans une librairie merveilleusement peu fréquentée.

— Je vous dérange ?

— Pas spécialement. Que puis-je pour vous, détective ?

— C’est plutôt l’inverse, pour tout vous dire. Nous avons des renseignements qui peuvent vous intéresser. (Il hésita un instant.) J’ai croisé Larry Kasabian. Il a une très haute opinion de vous.

Elle cligna des yeux pour revenir aux bruits assourdis par la brume du robot fouisseur, le champ à l’aube et l’odeur soudaine des cadavres. Kasabian à côté d’elle, muet et boudeur, un coup d’œil occasionnel sous ses sourcils froncés. Une fois, il avait hoché la tête d’un air sombre, amalgame à peine perceptible de solidarité et de fatigue, mais il n’avait rien dit. C’était une habitude de plusieurs semaines – ils faisaient tous attention à ce qu’ils disaient. Il y avait des IA partout, autorisées pour les écoutes électroniques.

— C’est très gentil de sa part. (Elle esquiva un troupeau de bovins qui broutaient du prêt-à-porter pour hommes, dut presque s’arrêter et les contourna.) Et très gentil de votre part de m’appeler. Alors, qu’est-ce que vous avez appris ?

— Le nom du troisième assaillant de Joaquin Ortiz.

Elle faillit s’arrêter net, dans un espace vide.

— Il est vivant ?

— Tout à fait. Il a un trou dans l’épaule, mais à part ça, il se porte très bien. Il s’est battu à Brooklyn, a sorti un flingue, mais

le bar était plein de flics qui prenaient leur pause. (Williamson gloussa.) Vous y croyez, vous ?

— Il n'était pas du coin, alors ?

— Non, il vient de la République, vers l'Ouest. Dirk Shindel. Droit de résidence dans l'Union, il a un grand-parent dans le Maine, mais pas de citoyenneté officielle. On n'a aucune trace génétique pour certifier qu'il y était, mais il a avoué...

— Comment vous avez fait ?

— On l'a bien cuisiné, dit Williamson sans émotion. On l'a confié à une équipe des psychologues de la criminelle. Mais notre petit Dirk était défoncé aux boosters d'hormones et à la syn artificielle pour le coup de Brooklyn. Vous imaginez ce que ça fait. Il n'arrêtait pas de parler, on aurait cru un dresseur de serpents.

Dans ses nerfs, Sevgi ressentit le martèlement soudain de son propre dosage de syn, sans aucun rapport avec ce qu'on trouvait dans la rue. Elle parvint à glousser à son tour.

— Ouais, j'en ai déjà vu. Et il a dit quoi, pour Ortiz ?

— Beaucoup de choses, je peux vous envoyer le dossier si vous voulez. En résumé, il a été engagé depuis Houston par un type qu'il n'a jamais rencontré, un ami des deux autres de l'équipe. Beaucoup d'argent, ce qui est normal pour un contrat sur un mec comme Ortiz, mais ça n'explique pas les bras cassés qu'on avait engagés. Shindel assure qu'il a déjà descendu des gens, dans la République, mais l'équipe des psychos dit que c'est du vent. Au mieux, ils pensent que c'était un chauffeur, ou une roue de secours.

— Et les autres ?

— Ouais, Leroy Atkins. C'est le type que votre ami, euh, amélioré a abattu avec le pistolet-mitrailleur. Il a un casier dans la République, mais juste des fusillades à partir d'un véhicule. Le flic à qui j'ai parlé au Houston PD m'a dit qu'Atkins avait peut-être passé la vitesse supérieure ces dernières années, et qu'il avait quitté l'État pour travailler. Rien qu'on puisse vraiment lui coller sur le dos, c'étaient juste des rumeurs et ça impliquait des connexions avec les Yaroshanko via une location de temps depuis Houston sur un n-djinn de la côte ouest. Pareil pour l'autre type, là, Fabiano, Angel Fabiano. Résident de

Houston, vague affiliation à un gang sur place. Il fait des passages en taule depuis qu'il est petit, mais on ne l'a jamais coincé pour pire que possession d'abortifs avec intention de vendre, et coups et blessures caractérisés. Mais Houston pense qu'il a pu accélérer aussi, c'est un associé connu d'Atkins.

— OK. (Une méfiance envers Norton s'infiltra en elle, assez forte pour la faire grimacer. Elle posa quand même la question :) Shindel avait-il quelque chose à dire sur Marsalis ?

— Marsalis ? Le treize, là ? (Pause, pendant que Williamson feuilletait sans doute le dossier.) Non. Rien du tout à part : « On l'aurait eu, en plus, si ce putain de nègre de trifouillé avait pas été là. Euh, désolé. »

— « Euh, désolé » ?

— Eh ouais. (La voix de Williamson passa à l'amusement amer.) L'un des mecs de l'équipe de psycho est de la même couleur que moi. Il est prévenant, notre petit de Jésusland.

Sevgi grogna.

— C'est sans doute à cause de la syn. Il vous a dit comment ils se sont retrouvés devant chez moi ?

— Oui, ça aussi, ça lui mettait les nerfs. Il nous a dit qu'ils surveillaient Ortiz depuis des semaines, pour repérer ses déplacements. Apparemment, il s'arrêtait toujours au même café sur la Quatre-vingt-dix-septième ouest. Ils comptaient le suivre là-bas en patins et l'allumer dehors. Les patins, c'est un vieux classique des *sicarios* de Houston. Pratique pour les assassinats en centre-ville, où il y a beaucoup de circulation lente. Enfin bon, à en croire Shindel, Ortiz a changé d'itinéraire, et ils ont failli crever rien qu'à le suivre. Arrivés à la Cent huitième, ils étaient à bout de souffle comme des chiens, et ils ont eu envie d'en finir.

— Très pro.

Elle entendit la légèreté dans sa voix. Les soupçons sur Norton la quittèrent comme emportés par un vent frais. Elle parvint même à s'extraire un sourire pour une idiote maquillée comme une voiture volée qui la bouscula en contournant un poteau, et s'excusa avec moult grimaces et excuses.

— Clair. On dirait que ce n'était pas la crème de Houston, admit Williamson.

— Non.

— Ouais. (Le détective de New York hésita de nouveau.) Bon, comme je vous ai dit, j'ai discuté avec Kasabian. Il m'a dit que ça vous intéresserait. Je comptais attendre que vous rentriez, mais je vous ai vue aux infos dans la Bordure ce matin. Alors je me suis dit qu'Ortiz venait de là-bas et qu'il y avait peut-être un lien avec ce qui vous occupe.

La conférence de presse, convoquée rapidement dans un jardin du gouvernement au milieu du pont, son rapport sec d'absence de progression renfloué par des promesses en langue de bois, l'annonce de la coordination des efforts de la ForSéBo et des services de sécurité du *Chat*, une déclaration rapide et sonore d'un assistant politique local – tout semblait glisser vers le passé à une vitesse inquiétante. Elle fit un rapprochement fugace avec le sentiment qu'elle avait eu sur l'autoroute de Cuzco, l'impression que le temps lui échappait. Marsalis à côté d'elle comme un rocher noir auquel elle pouvait se raccrocher. Elle grimaça. Écarta cette image, comme un autre badaud qui se serait mis sur son chemin.

— Eh bien, merci détective, c'est gentil d'avoir pris la peine de me prévenir. J'essaierai de vous renvoyer l'ascenseur un jour.

— Pas la peine. Je vous dis, j'ai vu les actus. On parle beaucoup de coopération entre les agences en Amérique de nos jours. Je me suis dit qu'on pourrait peut-être faire un peu plus qu'en parler.

— Ce n'est jamais perdu. Vous pouvez envoyer le dossier de Shindel à la ForSéBo à Alcatraz ? Je le récupérerai là-bas.

— Ça marche. J'espère que ça vous servira à quelque chose.

La liaison depuis New York se coupa, emmenant l'accent de Williamson et l'hiver de la ville avec elle. Sevgi resta là avec le presque silence des parasites stellaires de la liaison-satellite, puis plus rien du tout.

— Rien. C'est ce que je te dis.

Carl secoua la tête, irrité.

— Matthew, je t'ai dit que ce type est louche. Tu es sûr ?

— Je suis plus que sûr, Carl. Je suis mathématiquement exact. Les contacts de Tom Norton sont aussi proches du

citoyen parfait qu'on peut l'être pour un humain. Le pire que je trouve est une implication dans les données : son frère l'a peut-être aidé à entrer chez LINCOLN. Mais on parle d'une recommandation informelle, glissée à l'oreille de la bonne personne, c'est pas du népotisme direct. Et ça remonte à plusieurs années, aucune impression d'influence continue.

— Tu en es certain ?

— Oui, j'en suis certain. À vrai dire, les données suggèrent que son frère et lui ne s'entendent pas très bien. Les relations entre frères ou sœurs sont souvent conflictuelles. Dans ce cas précis, les Norton ont l'air d'avoir réglé la leur en vivant chacun à un bout du continent.

Carl regarda la fenêtre de l'hôtel, où le soir commençait déjà à éteindre le ciel. Son reflet lui rendit son regard, le borda. Il posa le coude contre le verre et y appuya l'avant-bras au-dessus de sa tête, les doigts dans les cheveux. C'était quelque chose que Marisol fai...

— Et l'attaque à New York ? Le fait qu'il était le seul à savoir où je dormais ?

— C'est une coïncidence, répondit Matthew d'un ton brusque.

Il croisa le regard de son reflet.

— Eh bien, de là où je suis, on ne dirait pas.

— C'est le principe d'une coïncidence. Ce n'est pas dans la nature du câblage humain d'accepter les coïncidences. Et, en tant que treize, tu as une prédisposition accrue pour la paranoïa, ce qui n'arrange rien.

Carl grimaça.

— Matt, il ne t'est jamais...

— Matthew.

— Oui, Matthew. Désolé. Il ne t'est jamais venu à l'idée que pour un treize, pour quelqu'un qui a du mal à créer des liens dans les dynamiques de groupe, la paranoïa pourrait être une caractéristique très utile ?

— Si, et une caractéristique de sélection évolutive, en plus.

Le ton didactique du faucon de données n'avait pas changé. Il ne changeait presque jamais. La didactique faisait partie du câblage de Matthew.

— Mais ça n'a rien à voir. L'intuition humaine est trompeuse, parce qu'elle n'est pas toujours exacte. Elle n'est pas nécessairement adaptée à notre environnement, ni aux mathématiques qui le sous-tendent. Quand elle reflète la forme mathématique, elle indique clairement une capacité inhérente à détecter ces mathématiques sous-jacentes.

— Mais pas quand il y a opposition. (Carl appuya le front contre la vitre. Ils avaient déjà eu cette discussion, un nombre incalculable de fois.) C'est ça ?

— Pas quand il y a opposition, confirma Matthew. Quand il y a opposition, les mathématiques restent correctes. L'intuition indique simplement un décalage entre les capacités évoluées et leur environnement altéré ou en cours d'altération.

— Donc, Norton est réglo ?

— Norton est réglo.

Carl tourna le dos à son reflet. S'adossa à la vitre et regarda la chambre où il était enfermé. Il reconnaissait ce réflexe — chercher une issue.

« *Abruti, et la porte, là ?*

— *Alors prends-la, connard. »*

— Ça ne te dérange jamais ? demanda-t-il au téléphone.

— Qu'est-ce qui pourrait me déranger, Carl ?

— Tout. (Il eut un geste, comme si Matthew pouvait le voir.) Jacobsen, ces putains d'Accords, l'Agence et sa loi. Devoir te faire enregistrer, comme un putain de matériau toxique ?

— Dans la mesure où les dossiers d'identification personnelle sont une forme d'enregistrement social, nous sommes tous enregistrés, les humains de base autant que les variantes. Si l'autorisation elle-même reflète certains degrés de risques sociaux, est-ce une si mauvaise chose ?

Carl soupira.

— OK, laisse tomber. C'est pas avec toi que je devrais en parler.

— Pourquoi ?

— Eh bien, sans vouloir te vexer, t'es un filtreur. Tout ton profil est postautiste. Et là, je te parle de trucs émotionnels.

— Mon éventail émotionnel a été rééquilibré et élargi psycho-chimiquement.

— Ouais, par un n-djinn. Désolé, Matthew, je ne sais pas pourquoi je te tombe dessus avec tout ça. Tu n'es pas plus normal que moi.

— Si on écarte la question de ce que tu considérerais, exactement, comme un humain normal, qu'est-ce qui te fait penser qu'il te donnerait une réponse plus valide ? Les humains normaux sont-ils particulièrement doués pour découvrir les vérités éthiques complexes ?

Carl réfléchit.

— Non. En tout cas, ça m'a pas frappé, admit-il d'un ton lugubre.

— Donc, ma perception de l'ordre post-Jacobsen n'est sans doute ni plus ni moins utile que celle d'un autre humain rationnel.

— Ouais, mais justement, c'est le problème, sourit Carl. (Il ressentit un plaisir solide à coincer le faucon de données et son esprit superéquilibré, surtout parce que ça n'arrivait pas très souvent.) La question ne concerne pas les humains rationnels. Le rapport Jacobsen n'était pas une réaction rationnelle aux licences génétiques, c'était un groupe d'hommes rationnels qui essayaient de passer un marché avec la masse de l'humanité irrationnelle. Les fous religieux, les puristes ethniques, toute la bande qui annonce la fin de la civilisation à tout bout de champ. (Pendant un instant, il regarda sans rien voir l'angle de sa chambre.) Tu te rappelles le bordel en 89 et en 90 ? Les manifs ? La haine dans les actus ? Les foules devant les installations et les bases militaires, qui passaient les clôtures en force ?

— Oui, je me rappelle. Ça ne me dérangeait pas.

Carl haussa les épaules.

— Faut dire, vous leur faisiez moins peur que nous.

— Et pourtant, Jacobsen n'était pas une capitulation devant les forces dont tu parles. Le rapport est aussi critique envers les réactions irrationnelles et les raisonnements simplistes.

— Ouais. Mais regarde qui se retrouve dans les réserves, au final ?

Matthew ne répondit rien. Carl vit le rictus carnassier de Stéphane Névant, se frota les yeux pour l'effacer.

— Bon, Matt, merci...

— Matthew.

— Pardon. Matthew. Merci d'avoir cherché sur Norton, hein ? Et à bientôt.

Il raccrocha. Jeta le téléphone sur le lit et s'habilla en vitesse, avec les vêtements les moins froissés et les moins ensanglantés de sa garde-robe assez limitée. Il sortit de la chambre d'hôtel, s'arrêta brièvement devant la porte de Sevgi Ertekin, puis grogna d'un ton exaspéré et continua. Il s'impatientait dix secondes devant l'ascenseur, puis ouvrit la porte de l'escalier de secours d'un bras raide et descendit les marches deux à deux. Traversa le hall à pas rapides, et partit dans la ville. Il marcha le long d'un pâté de maisons pour prendre la mesure de la soirée, puis héla un autotaxi.

L'intérieur était faiblement éclairé et confortable, matrice de Skaï noir avec des fenêtres étroites sur la rue qu'ils remontaient. Dans l'obscurité du panneau avant, un écran blindé s'alluma et lui montra une interface féminine plutôt idéalisée. Une beauté générique de la Bordure, le mélange classique asio-hispanique. Les cheveux noirs relevés, vaguement bouclés, une veste chic à col montant. Un peu de Carmen Ren dans ses traits et sa posture, mais inhumainement parfaite. La voix était une imitation d'Asia Badawi.

— *Bonsoir, monsieur. Bienvenue chez Cable Cars. Quelle sera votre destination pour ce soir ?*

Il hésita. Sutherland, il le savait, aurait été pas mal déçu.

Sutherland est sur Mars, bordel.

— Amenez-moi juste quelque part où je pourrai me battre.

Déconnecté et imprudent à cause du décalage horaire, de sa longue sieste et du combat de la veille, il ne remarqua pas la silhouette sur le trottoir qui le regarda sortir de l'hôtel, ni la voiture profilée passe-partout qui s'engagea dans la circulation depuis sa place de stationnement pour suivre son taxi.

41

Dougie Kwang passait une semaine de merde, et la soirée n'était pas partie pour renverser la tendance. Il avait déjà perdu trois parties contre Valdez, il rôdait sur les angles de la table, lançant de violents coups brusques pour se défouler. Cette technique – *si on peut dire*, rumina-t-il – faisait claquer les boules près des poches, mais les blousait rarement. Il savait que c'était exactement à cause de cette colère qu'il perdait, mais il ne parvenait pas à s'en défaire. Trop de merde autour de lui.

La cargaison de Wundawari avait été interceptée par la DTM de Jakarta, Wundawari elle-même était à présent coincée dans une geôle indonésienne sur une accusation surgonflée, jusqu'à ce qu'un de ses avocats véreux de Seattle puisse envoyer de quoi la libérer. L'argent ? Envolé. « Oublie-le », avait sèchement conseillé le type de Seattle au téléphone, « ce que tu pourras peut-être récupérer au transit maritime, tu me le devras en honoraires. » Dougie aurait pu lui tenir tête, mais Wundawari ne pourrait pas faire de prison, et Seattle le savait autant que lui. Elle était trop tendre, issue de la bourgeoisie de Kuala Lumpur et d'une crèche de connexions de gosses de riches au Port-franc. Elle paierait tout ce que Seattle demanderait.

Dans la rue, ça n'allait guère mieux. La station d'Alcatraz débarquait en force un peu partout, des interventions lourdes de la ForSéBo à des niveaux où ces mecs-là ne mettaient pas les pieds, normalement. Il ne comprenait toujours pas pourquoi. Une connerie de descente dans un radeau-usine la veille, et les retombées. Aucun des rares contacts qu'il s'était achetés dans la ForSéBo n'était assez haut placé pour en savoir davantage. Surtout, ils avaient trop peur d'Alcatraz pour fureter. Au final, il ne pouvait rien faire livrer au nord de Selby ou à l'ouest du Boulevard. Même dans les chantiers de Hunter Point, on le surveillait d'un peu trop près. Et la frontière était poisseuse

depuis des mois, maintenant. Aucune des bandes qu'il connaissait ne pouvait faire passer davantage qu'un petit refuge de temps en temps, surtout des Blanches bien propres sur elles venues des Dakota, des filles qui prenaient une éternité à former, et qui ne réagissaient pas très bien aux cadences infernales.

Maman continuait à tousser. Elle ne voulait toujours pas prendre ses cachets.

Et maintenant, Valdez était sur le point de lui remettre une branlée parce qu'il jouait trop vite et trop fort, deux boules au-dessus de leurs blouses ouvertes, des angles bien dégagés partout, puis la huit avec un rebond sur le côté, un des coups préférés de Valdez, il aurait pu le réussir les yeux fermés s'il avait voulu. Encore cinquante dollars. Il...

Mais Valdez fronça les sourcils, à la place, et releva le menton de la queue. Se leva et contourna la table vers Dougie, les yeux étrécis.

— Eh, *pengo mio*. Tu m'as dit qu'Elvira ne travaillait pas ce soir ? (Il indiqua le bar d'un mouvement de tête, à l'autre bout de la salle chichement éclairée.) Parce que si ça, c'est pas du boulot, tu as un souci.

Dougie coula un regard tendu vers ce que Valdez regardait, et comme si tout le reste ne suffisait pas, il vit Elvie sur son tabouret, dos au bar, les coudes posés et les seins tendus dans ce top rouge qu'il lui avait offert en mai, les jambes qui dessinaient toutes sortes de plis entre la minijupe et l'armature du tabouret. Et tout ça pour le gros Noir vautre sur le tabouret voisin, qui la regardait comme un fruit sur un étal de Meade Avenue.

Ça dépassait les bornes.

Il inversa sa prise sur la queue, la tint d'une main à cinquante centimètres du bout le plus large, et rejoignit le bar en la tenant bas à son côté. Elvira le vit arriver, afficha cette grimace idiote qui lui était habituelle et arrêta de parler. Dougie laissa le silence travailler pour lui, fit quelques pas de plus et s'arrêta un mètre et demi derrière l'épaule du Black.

— Tu fais fausse route, mon vieux, dit-il le souffle court — la colère lui brouillait la voix comme la peinture étalée d'un logo

mal fini. Tu vois, Elvira ne bosse pas, ce soir. Si tu veux de la chatte pas cher, tu ferais mieux de revenir un autre jour. Pigé ?

— On parle, c'est tout. (La voix du Black était basse et raisonnable, presque lasse. Avec un drôle d'accent. Il ne regarda même pas Dougie.) Si Elvira ne travaille pas, elle est disponible pour ça, pas vrai ?

Dougie sentit le poids de la journée lui tomber dessus comme une masse de démolition.

— J'ai pas l'impression que tu m'écoutes, dit-il au type d'une voix crispée.

Puis le black se retourna pour le regarder, un changement soudain de telle manière que ses yeux cueillirent le regard de Dougie comme le mec à la troisième base attraperait une balle basse au Monster Park.

— Si, si, au contraire.

Ça arrêta net Dougie, le repoussa et l'empêcha de lever la queue de billard. Parce qu'à un certain niveau qu'il ne pouvait pas vraiment reconnaître, il savait que ce type cherchait activement ce qui allait suivre. C'était comme un dérapage, la glace sous les pneus quand on s'y attend le moins. Il savait qu'il ne pouvait pas reculer. Il n'y avait pas foule ce soir, mais Valdez le regardait, le barman aussi, et quelques autres. Quoi qu'il se passe, tout le monde serait au courant avant le lendemain, par le téléphone arabe. Mais le sol sous ses pieds avait changé, il n'était plus ferme ; Dougie ne savait pas ce que le type allait faire.

Il resserra sa prise sur la queue.

— Essaie de me frapper avec ce truc, souffla le Noir, et je te tue.

Le cœur de Dougie s'emballa dans sa poitrine. Il sentit la rage chanceler, trop attisée, trop retenue, soudain traîtresse. Une petite voix de mise en garde dans les intervalles. Il inspira, ravala cette certitude.

— La porte est là-bas. Fous le camp !

— J'ai mal aux pieds.

Alors Dougie abattit sa putain de queue, comme il savait depuis le début qu'il le ferait. Les lèvres retroussées en un

grognement, sous le sursaut d'une décharge d'adrénaline trop longtemps retenue.

Dans une situation pareille, qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre ?

Alors même que le combat éclatait, Carl éprouva une légère déception. Cette crapule à la petite semaine qui ne tenait qu'à peine debout, un peu plus de cran que la plupart des macs, peut-être, mais au final il n'était de taille à rien. Ce n'était pas une menace.

Comme si tu t'étais attendu à autre chose, ici, dans un bar bunker aux murs noirs, dans un quartier craignos en bordure d'un chantier naval presque entièrement automatisé. Pourtant, il en avait longuement discuté avec l'autotaxi, avait cherché assez longtemps dans les rues désertes, à pied. Fais-toi une raison, trempouille, c'est exactement ce que tu cherchais. C'est ce que tu voulais. Amuse-toi bien.

Le combat était si joué d'avance dans sa tête qu'il était presque chorégraphié. Il avait déjà déplacé son poids du tabouret où il se tenait, une partie dans l'avant-bras qu'il appuyait sur le bar, davantage dans les jambes qu'il le laissait voir. Il vit l'intention trembler dans le biceps du type, saisit le tabouret et leva le siège d'un coup sauvage. Les pieds frappèrent et coupèrent, au torse et au visage. L'élan centré autour de la partie siège fit tourner le tabouret et bloqua complètement le coup de la queue de billard – qui ne monta pas plus haut que la taille. Carl lâcha le tabouret, avança tandis que le mac reculait, la main levée sur la coupure à sa joue. Le tabouret s'éloigna avec un tintement métallique. Carl lança un coup long, du tranchant de la main vers le côté du cou. Le mac tomba, *a priori* mort. Elvira hurla.

À la table de billard, le copain au crâne rasé du mac restait ébahi, immobile, la queue dressée en défense, en travers de son corps, à deux mains. Carl avança de quelques pas, son sens de proximité à l'affût de toute la pièce.

— Alors ? souffla-t-il.

Il y avait cinq ou six mètres, maximum. Si le skinhead avait une arme, il n'aurait pas le temps de la sortir avant que Carl soit sur lui. À son visage, Carl vit qu'il le savait.

Vision périphérique, à gauche. Le barman, qui cherchait quelque chose, arme ou téléphone, à tâtons. Carl tendit le bras, l'index dressé.

— Mauvaise idée.

Par terre, le mac gémit et se tortilla. Carl observa chaque visage dans la pièce, calibra les réactions probables, puis donna un coup de pied dans la tête du mec par terre. Les gémissements cessèrent.

— Comment il s'appelle ? demanda-t-il à la pièce.

— Euh, Dougie. (Le barman.) Dougie Kwang.

— D'accord. Eh bien, tous ceux qui sont très amis avec Dougie Kwang et qui voudraient rester discuter avec moi sont les bienvenus. Les autres feraient mieux de mettre les bouts.

Des pas précipités, des grincements de pieds de chaise qu'on recule précipitamment. La clientèle rare qui se dépêche de partir. La porte s'ouvrit, il sentit l'air froid du dehors contre sa nuque. Le barman saisit l'occasion, partit également. Le laissa avec Elvira en larmes – qui se traînait par terre à côté de Dougie – et le skinhead – qui ne devait pas faire confiance à Carl pour le laisser passer. Le treize lui lança un sourire froid.

— Tu veux vraiment le défendre ?

— Non. Regarde sa tête. Arrête de faire le con et laisse-le partir.

Le contrôle et la maille l'empêchèrent de se retourner d'un bloc vers cette voix, son amusement froid et sa certitude de fer. Il savait déjà, rien qu'à ce ton de voix, qu'on lui braquait un pistolet sur la tête. Il ne comprenait pas pourquoi il n'était pas déjà à côté de Dougie, mourant ou mort.

Il ravala cet émerveillement, s'écarta avec une politesse ironique et fit signe au skinhead de passer. Un souvenir momentané de la chapelle de South Florida State, l'Aryen qui passe devant lui avec un rictus méprisant. Soudain, il en eut marre, de ces fanfaronnades à deux balles, de ces regards, de toute la prévisibilité mécanique de la danse des hommes.

— Vas-y, dit-il d'un ton neutre. On dirait que tu as un joker. Tu devrais emmener Elvira.

Il regarda l'ami de Dougie Kwang lâcher sa queue de billard et s'avancer à pas hésitants. Il ne comprenait pas non plus ce qui se passait. Ses yeux allaient de Carl au nouveau venu et revenaient, sans cesse. Une incapacité stupéfaite à comprendre se lisait sur son visage comme une empreinte de botte. Il s'agenouilla à côté de la pute en congés et essaya de la redresser de force. Elle se débattit en pleurant, refusa de se lever, les mains encore collées sur le corps inerte de Dougie, ses cheveux sombres et bouclés encadrant son visage figé aux yeux écarquillés. Elle gémissait et sanglotait, des fragments à demi compréhensibles, un mélange sino-espagnol de la rue que Carl avait du mal à suivre.

Tu savoures ton œuvre ?

Il se demanda un instant si, quand le moment viendrait, il y aurait une femme, n'importe laquelle, pour pleurer sur lui de la même façon.

— On n'a pas toute la nuit, insista la voix derrière lui.

Carl se retourna lentement, la peur de la balle lui crispant la nuque. Il était temps de voir ce qui avait merdé.

C'est ça. Comme si tu ne le savais pas déjà.

Il y avait un type à la porte.

Et deux autres, tous assez massifs, mais c'était le premier qui attirait l'attention, de la même façon qu'on se concentre sur la couleur dans un paysage morne. Les sens de Carl affûtés par la maille se fixèrent sur le lourd revolver argenté dans la main tendue et gantée de noir, la déclaration bizarre et antique qu'il représentait, mais ce n'était pas ça. Ce n'était pas non plus les cheveux noirs gominés et coiffés en arrière, ou le léger éclat des traits blancs bronzés et crevassés, signes révélateurs d'un gel facial et capillaire cellulaire pour les assassins qui n'ont aucune intention de laisser des traces de matériaux génétiques sur la scène d'un crime. Carl vit cette information, et l'écarta pour considérer le plus important.

C'était la façon dont le type se tenait, la façon dont il regardait la pièce comme s'il s'agissait d'un décor dressé pour lui. La façon dont ses vêtements sombres étaient drapés sur son

corps comme s'il avait été poussé là par une tempête, comme s'il se moquait de les porter ou non. La familiarité que recelait son visage bronzé, l'impression que Carl l'avait déjà rencontré, et qu'à l'époque ç'avait été important.

Treize.

Forcément. Paranoïa confirmée. L'équipe de soutien de Merrin, qui venait se venger. Ce n'était pas fini.

À côté de Carl, le joueur de billard parlait d'un ton pressant à Elvira, et réussit enfin à la faire se lever pour l'entraîner vers la porte, un bras autour des épaules. Le même mélange de surprise et d'incompréhension qu'il arborait déjà plus tôt. Carl lui fit signe de passer, d'un hochement de tête, puis se tourna lentement pour le regarder porter à moitié Elvira jusqu'au seuil. Les nouveaux arrivants s'écartèrent pour laisser sortir le couple, et l'un d'eux referma la porte derrière eux. Pendant tout ce temps, le pistolet argenté ne changea pas une fois d'orientation.

Carl adressa à son propriétaire un sourire sardonique et avança de quelques pas décontractés. L'autre homme le regarda approcher, mais ne se déplaça pas ni n'émit d'objections. Carl respira un peu mieux. Apparemment, il n'allait pas se faire descendre tout de suite.

Mais ça ne va pas tarder.

Il saisit cette vive étincelle de peur, la brisa et la rangea. La maille et une volonté intacte de faire du vilain battirent un peu plus fort.

Continue, pour voir jusqu'où tu peux aller.

Il arriva presque assez près pour toucher le type.

Qui le laissa approcher jusque-là, et eut même un sourire d'encouragement doux, comme un adulte indulgent qui observe un enfant dont il a la charge s'adonner à une activité audacieuse. Assez près pour que la compréhension que Carl avait de la situation commence à se briser, et le laisse tout d'un coup incertain quant à la façon de jouer la scène. Mais alors, à quelques mètres du canon, le sourire du type changea, sans vraiment disparaître, et devint dur et vigilant.

— Ça suffit, souffla-t-il. Je ne suis pas si imprudent.

Carl hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais. Je vous ai déjà vu ?

- Je ne sais pas. À votre avis ?
- Comment vous vous appelez ?
- Vous pouvez m'appeler Onbekend.
- Marsalis.

— Oui, je sais. (L'homme indiqua une table voisine du menton.) Asseyez-vous. On a un peu de temps.

Tiens. Un vent frais de confirmation sur sa nuque, sur ses avant-bras.

- Je vous en prie, allez-y. Je préfère rester debout.

Le chien du revolver se recula avec un clic.

- Asseyez-vous ou je vous tue.

Carl le regarda dans les yeux et n'y vit aucun espace, pas même pour la réplique qui en jette – genre : « De toute façon, ça va se terminer comme ça, non ? » Ce type n'hésiterait pas à l'abattre immédiatement. Il haussa les épaules et alla jusqu'à la table, se posa sur une des chaises abandonnées, encore chaude de son occupant précédent. Il s'y enfonça et écarta les pieds, aussi loin du bord de la table qu'il pensait pouvoir se le permettre. Onbekend regarda l'une de ses ombres, et indiqua la porte d'un mouvement de tête. L'homme se glissa silencieusement au dehors.

L'autre resta immobile, les bras croisés, son regard froid fixé sur Carl. Onbekend lui consacra un autre coup d'œil, puis alla s'asseoir en face de Carl.

- Vous êtes le type de la loterie, hein ? dit-il.

Carl soupira. Ce n'était pas entièrement du pipeau.

- Ouais, c'est moi.

- Celui qui s'est réveillé au milieu du trajet.

- Ouais. Vous voulez un autographe ?

Cela lui valut un sourire crispé.

— Je suis curieux. Ça fait quoi, de se retrouver coincé là-haut, à attendre aussi longtemps ?

- C'est l'éclate. Vous devriez essayer.

Onbekend ne réagit pas davantage qu'une pierre. L'impression de familiarité grandissait – Carl était certain que c'était spécifique. Il connaissait ce visage, ou un autre qui lui ressemblait beaucoup.

— Vous vous êtes senti abandonné ? Comme quand vous aviez quatorze ans ?

Quatorze ?

Carl sourit. Ce petit bout d'avantage lui fit l'effet d'une injection d'adrénaline. Il pencha la tête, sagement décontracté.

— Alors vous étiez Législateur, hein ? Les derniers *chicken wings* bien cuits de l'Amérique se posent enfin.

Juste là, tout aussi infime, mais présente quand même, dans les coins des yeux d'Onbekend : une perte d'assurance, une colère ravalée. Juste un instant, Carl l'avait fait reculer.

— Vous pensez me connaître ? Vous ne savez rien de moi, l'ami.

— Je ne suis pas votre ami, en tout cas, lui dit Carl d'un ton doux. Ça prouve qu'on fait tous des erreurs. Qu'est-ce que vous me voulez, exactement ?

Pendant un moment si bref qu'il s'envola avant que Carl le remarque, il crut qu'il était mort. Le canon du revolver ne bougea pas, mais il sembla briller de manière plus délibérée dans le bas de son champ de vision. La bouche d'Onbekend se pinça un peu plus, ses yeux haïrent davantage.

— Vous pourriez commencer par me dire ce qu'on ressent quand on pourchasse d'autres variantes treize pour les toutous des Nations unies.

— Rémunéré. (Carl regarda froidement l'autre treize dans les yeux. L'un d'eux allait mourir dans ce bar.) On se sent rémunéré. Et vous, vous faites quoi ces jours-ci ?

— Je survis.

— Oh ! (Carl hocha la tête, avec une compréhension fausse.) Vous jouez les hors-la-loi, c'est ça ?

— Je ne travaille pas pour le troupeau, si c'est ce que vous voulez dire.

— Bien sûr que si. (Carl bâilla – un besoin d'oxygène soudain, alimenté par la tension, mais il tombait si bien qu'il aurait pu en ronronner.) On travaille tous pour lui, d'une façon ou d'une autre.

Onbekend crispa la mâchoire. Pencha un peu la tête, comme un chien ou un loup qui écoute un son ténu.

— Vous parlez très facilement des compromis des autres hommes. Comme je vous l’ai dit, vous ne savez rien de moi.

— Je sais que vous avez acheté à manger aujourd’hui. Je sais que vous êtes venu ici dans un véhicule manufacturé, dans des rues construites et entretenues par les citoyens locaux, d’une façon ou d’une autre. Je sais que vous tenez un pistolet que vous n’avez pas construit vous-même sur votre temps libre.

— Ça ?

Onbekend leva légèrement l’arme, décala vaguement le canon. Il paraissait amusé. Carl se força à ne pas se crispier, à ne pas regarder les mouvements de l’arme.

— J’ai pris cette arme à un type que j’ai tué.

— Oh, le bon modèle d’économie durable que voilà ! Vous avez tué le type qui vous a servi le petit déjeuner ce matin, aussi ? Pour ne pas être obligé de le payer non plus ? Vous allez tuer le type à qui vous avez acheté ou loué votre mode de transport, et le type qui tient l’endroit où vous dormirez ce soir ? Vous avez des projets pour les types qui les emploient, aussi ? Ceux qui possèdent les moyens de production, les gérants et les propriétaires, et les personnes qui vendent pour eux, et ceux qui leur achètent leurs produits ? (Carl se pencha en avant avec un sourire dur contre la proximité de la mort. Il avait l’impression de mordre le type.) Vous ne comprenez pas ? Vous êtes cerné de toutous. Vous ne pourrez pas leur échapper. Vous ne pouvez pas vous en éloigner. Chaque fois que vous consommez, vous travaillez pour eux. Chaque fois que vous voyagez. Sur Mars, chaque fois que vous respirez, vous en faites partie.

— Eh bien... (Onbekend sourit à son tour.) Vous avez bien appris votre leçon. Mais j’imagine qu’un chien finit toujours par apprendre, si on le bat suffisamment.

— Oh, sans déconner... Vous savez quoi ? Vous voulez faire comme s’il y avait une autre façon de vivre ? Si vous voulez vous échapper dans un âge d’or prévirilicide mythique – allez vivre à Jésusland, où ils croient encore à ces conneries. J’y étais la semaine dernière, ils adorent les types comme nous. Ils nous feraient tous les deux monter sur le bûcher plutôt que de nous regarder. Vous ne comprenez pas ? *Il n’y a plus de place pour des gens comme nous.* (Les paroles de Sutherland parurent

remonter en lui, la voix basse, calme et amusée du vieil homme comme un tonnerre, comme une force.) Ils nous ont tués il y a vingt mille ans avec leurs récoltes et leur respect peureux pour la hiérarchie. Ils ont gagné, Onbekend, et vous voulez savoir pourquoi ? Ils ont gagné parce que ça *marchait*. La coopération de groupe et l'obéissance à un butor avec une barbe fonctionnaient mieux que de rester tout seul, comme un treize le fera toute sa vie. Ils nous ont épuisés, Onbekend, avec leurs foules, leurs chefs, et leur putain d'union qui fait leur force. Ils nous ont pourchassés, exterminés, et, en récompense, ils ont eu l'avenir. Et maintenant qu'on est là, dans le joli jardin d'agrément de la *success story* des toutous, vous me dites non, non, vous n'avez pris ni l'ascenseur ni l'escalier, vous êtes venu en volant, tout seul, avec vos propres ailes. Mon cul, oui !

Onbekend se pencha en avant lui aussi, les yeux furieux. C'était instinctif, un réflexe de colère. Le revolver se déplaça légèrement dans sa main, pour permettre le changement de posture. Légèrement détourné. Carl le vit et retint le sursaut de la maille. *Pas encore, pas encore*. Il croisa le regard de l'autre homme, y lut sa propre mort, et ne s'en inquiéta pas vraiment. Une rage montait en lui qu'il reconnaissait à peine. Les paroles le maintenaient en vie, le réchauffaient du moment qu'il pouvait les cracher.

— Ils nous ont construits, Onbekend, bordel ! Fabriqués. Ils nous ont ressuscités pour la seule chose qu'on sait faire. La violence. Le massacre. Vous. Et moi. (Il eut un geste de dégoût, les deux mains ouvertes.) Nous tous, jusqu'au dernier. On est des dinosaures. Des monstres ramenés du passé sombre et violent pour protéger les lumières vives et les privilèges commerciaux de la civilisation occidentale. Et on l'a fait, tout comme ils voulaient. Vous voulez me parler des toutous, de la façon dont ils plient devant l'autorité, de la façon dont ils laissent le groupe commander ? Dites-moi en quoi on est différents. Projet comment, déjà ? *Législateur* ? Ça vous évoque quoi ?

— Ouais, parce qu'ils nous ont dressés. (Pour la première fois, la voix d'Onbekend monta presque jusqu'au cri, jusqu'à la douleur ; il la modula de nouveau, tout de suite, la ramena à une

colère froide, maîtrisée.) Ils nous ont enfermés depuis l'enfance, Marsalis. Ils nous ont écrasés avec leur conditionnement. Vous le savez, *Anguille*, ça devait être pareil. Comment vous vouliez qu'on...

— On a fait ce-qu'on-nous-disait ! (Carl espaça ses mots, s'y appuya comme sur un pied-de-biche dans la maçonnerie.) Comme eux, comme les toutous. On a raté, comme on avait échoué il y a vingt mille ans.

— C'était à l'époque, ça ! cracha Onbekend. Et maintenant, certains d'entre nous ont changé de chemin.

— Oh, ne me faites pas rire. Je vous l'ai déjà dit, *tout ce que vous êtes* fait partie du monde des toutous. Si vous ne pouvez pas le supporter, autant vous foutre en l'air...

Un fantôme de sourire s'afficha sur le visage d'Onbekend.

— C'est votre suicide qu'on m'envoie organiser, Marsalis, pas le mien.

— On vous envoie ? (Carl répéta avec plus de mordant dans l'espace qui les séparait.) On vous *envoie* ? Bah, voilà, je crois que tout est dit !

— Les treizes ont une tendance malheureuse à mourir de leur propre main. (La voix de l'autre homme était levée, ses paroles précipitées, pour piétiner le mépris de Carl, essayer de souligner un point marquant qu'il n'avait pas aussi bien exprimé que prévu.) Un suicide violent, dans les réserves. Alors, un treize avec autant de culpabilité que vous ?

— De la culpabilité ? Vous voulez rire ? Vous vous mettez même à parler comme eux. Les variantes treize ne donnent pas dans la culpabilité, c'est un truc de toutou.

— Oui, tous ceux que vous avez traqués, assassinés ou ramenés à une vie d'enfer dans les réserves. (Mais Onbekend était plus calme à présent, la voix égale.) On comprend que vous n'ayez pas supporté ça cent sept ans.

— Laissez-moi le temps, vous serez surpris.

Un sourire triste.

— Heureusement, ce ne sera pas nécessaire. Et quant au suicide, vous m'avez aidé.

— Vraiment ? (Carl regarda autour de lui.) Je trouve que ça ne fait pas très suicide, ça.

Mais sous sa réplique, il vit déjà le plan, et un semblant de panique commença à le glacer. Il avait joué toutes ses cartes, et Onbekend ne s'était pas assez relâché. L'autre treize le surveillait de nouveau de près, avait retrouvé le même contrôle froid qu'à son arrivée. La conscience de l'endroit où ils se trouvaient le saisit – des meubles antiques et crasseux, le bras long du bar, les cicatrices et les taches qui scintillaient dans la lumière ténue et les verres et bouteilles empilés derrière. Les tables de billard usées dans leur flaque de lumière tombée d'au-dessus. Dougie Kwang étalé sur le dos, la tête sur le côté, les yeux béants qui regardaient Carl. Il attendait de la compagnie, quelqu'un pour le rejoindre, dans la poussière et les taches collantes.

— Le suicide serait difficile à truquer, ici, convint Onbekend. Et plus dur encore ailleurs. Mais vous avez eu la gentillesse de lâcher la bride à vos impulsions, et nous voilà. Une bagarre de bar sans raison, dans un quartier minable avec les criminels minables qui vont avec, et on dirait que Carl Marsalis a mal calculé les probabilités. C'est un peu con, comme façon de mourir, mais c'est comme ça... (Il haussa les épaules. Sa voix se teinta soudain de mépris.) Ils ne douteront pas une minute de cet enchaînement. Vous ne leur avez donné aucune raison de croire le contraire.

Cette accusation indirecte fut cuisante. À l'arrière de son crâne, Sutherland la confirma. « Si nous sommes dominés à la place par notre câblage limbique, alors toutes leurs peurs de grenouilles de bénitier haineuses, tout ce qu'ils nous reprochent devient une vérité. »

Ertekin n'y croira peut-être pas.

Ou alors, si. « On n'arrive pas toujours à tout résoudre, Marsalis. Tu te rappelles ? La vie, c'est le bordel, et le crime, c'est pareil. »

Kwang parut lui faire un clin d'œil depuis le sol.

Et ça, ce sera peut-être juste assez le bordel pour elle, trempouille.

Comme s'il n'avait pas assez à faire sous l'assaut de ses propres pensées, Onbekend continua sa diatribe.

— Ils croiront que vous étiez trop stupide pour surmonter votre propre programme, dit-il d'un air badin comme s'il avait été présent aussi pour les réflexions de Sutherland. Parce que c'est le cas. Ils penseront que vous êtes allé là où vous pourriez vous défouler, et que vous avez eu affaire à trop forte partie. Alors ils mèneront de vagues interrogatoires, ils parleront à quelques personnes, et au final ils décideront que vous avez été abattu à bout portant par une arme à feu quelconque qu'on ne retrouvera jamais, de la main d'un petit truand anonyme qu'on ne retrouvera jamais non plus, et ils classeront l'affaire, Marsalis, ils la classeront parce que ça s'inscrira exactement dans l'idiotie que vous avez spontanément générée pour nous. Je n'aurais pas pu mieux arranger les choses moi-même.

Carl tendit la main.

— Elle n'est pas très quelconque, comme arme.

— Ça ? (Onbekend leva de nouveau le revolver, le soupesa.)

C'est...

Maintenant.

Ce n'était pas grand-chose – la réaction réflexe de baisser un peu le revolver chez l'autre homme, les étincelles neurochimiques assagies et amorties par les gestes pacifiques de Carl et le calme revenu après les cris. Puis le déplacement fractionnel du canon du revolver, les quelques degrés de décalage et l'absence brève de tension sur la détente. Sans compter la supériorité que ressentait Onbekend, comme tous les treizes, ce besoin étrange qu'il avait de pérorer. Ce n'était pas grand-chose.

Vraiment pas grand-chose.

Carl quitta sa chaise avec la soudaineté d'une explosion, les mains sur le bord de la table, pour la retourner. Onbekend tira une fois, loin de sa cible, puis recula en trébuchant, essayant de se relever. L'ombre près de la porte cria et se déplaça. Carl avait traversé l'espace vide où s'était trouvée la table. Il se pressa contre Onbekend, du talon de la paume et du coude, se tourna, essaya d'attraper le pistolet, de le coincer pour l'empêcher de tirer. Il avait saisi le bras de l'autre treize à deux mains ; il tordit le revolver vers le haut, chercha du regard le gorille près de la porte. Essayait de s'approprier la détente. Onbekend sortit le

doigt du pontet, bloqua sa tentative, mais tant pis. L'autre homme cria de nouveau, s'écarta de la balle qu'il pensait sur le point de fuser. La porte s'ouvrit à la volée, l'autre moitié de l'équipe d'Onbekend entra dans la pièce. Carl tira encore sur le revolver, ne parvint pas à le dégager. Le nouvel arrivant ne commit pas la même erreur que son compagnon. Il s'approcha, avec un sourire.

— Empêche-le juste de bouger, Onbee.

Désespéré, Carl frappa de côté avec un pied, essaya d'amener le combat au sol et d'arracher le revolver à la poigne obstinée d'Onbekend. L'autre treize cala sa cheville contre celle de Carl, garda l'équilibre, et c'est Carl qui chuta à la place, déséquilibré par son propre poids et une prise de *tanindo* qui n'était pas passée. Onbekend suivit à la perfection, s'écarta et le lâcha au sol comme un sac à dos trop lourd. Carl tomba, essaya de se rattraper au revolver, le rata. Onbekend lui lança un coup de pied dans l'entrejambe. Il se replia autour de la douleur, essaya frénétiquement de rouler sur lui-même, de se relever...

Onbekend pointa son arme.

Le monde parut s'arrêter, se pencher sur eux pour regarder.

Dans cette immobilité irréaliste, Carl connut l'impact avant qu'il arrive, et cette connaissance était terrifiante parce qu'elle avait un goût de liberté. Il se sentit s'y ouvrir, comme des ailes écartées, comme un jappement de colère. Ses yeux se rivèrent sur ceux d'Onbekend. Il sourit et lui cracha une dernière insulte :

— Pauvre petite merde, tu n'as rien compris !

Puis les détonations, la violence finale dans le silence, encore – encore – encore, comme une porte qui claque sans fin dans la tempête.

Le Beretta Marstech avait une fonction « rafale » qui permettait trois tirs à chaque pression sur la détente. Sevgi Ertekin entra, l'arme pointée à deux mains, et elle appuya deux fois sur la détente pour chaque silhouette en joue. Pas le temps de faire dans la subtilité, elle avait vu par la fenêtre ce qui allait se jouer. Les cartouches à expansion s'éjectèrent avec un bruit neutre, antidramatique, mais déchirèrent leurs cibles comme du carton.

Les corps tressautèrent et s'écartèrent. Deux de moins.

Le troisième se retournait, rapide comme un tigre ; la première rafale le rata complètement. Un gros revolver argenté terminait de se braquer dans sa main. Elle tira de nouveau, et il sauta en arrière comme un acrobate de cirque.

Marsalis se débattait au sol, essayait de s'asseoir. Elle ne savait pas s'il était blessé. Elle avança dans la pièce, braquant le pistolet de droite et de gauche pour couvrir les angles comme il fallait. Regarda les hommes qu'elle venait de toucher, non...

... yeux fixes, postures étranges, brisées, l'un d'eux vautré de manière presque comique sur les accoudoirs d'un fauteuil, les jambes coupées sous lui ; un par terre, les membres étalés comme la poupée d'un enfant colérique...

... les hommes qu'elle venait de *tuer*. Le pistolet Marstech et ses cartouches, aussi impitoyables qu'un juge de Jésusland.

Le troisième la percuta de côté. Un visage ensanglanté vu du coin de l'œil, déformé par la rage. Elle tomba, les bras en arrière pour amortir la chute, lâcha le putain de Beretta sous l'impact. Pendant un instant, le troisième homme resta au-dessus d'elle, grognant entre ses lèvres retroussées, les mains vides tendues comme des serres. L'expression de son regard était sauvage, dépourvue de toute humanité. Elle sentit la terreur se déployer comme des ailes dans son estomac et sa poitrine.

Il vit le pistolet à terre. Enjamba Ertekin pour le ramasser.

— Onbekend !

Son assaillant se retourna, penché vers le Beretta, vit la même chose qu'elle : Carl Marsalis appuyé d'un coude sur le sol, le gros revolver dans l'autre main.

Il pivota sur lui-même, et le coup le rata. Rugissement du gros calibre dans la pièce. Marsalis gronda, se retourna et tira de nouveau. La porte se referma sur l'autre homme.

Sevgi ramassa son arme.

— Ça va ?

Hochement de tête sinistre. Il se relevait tant bien que mal. Elle lui sourit d'un air crispé et alla à la porte. L'entrouvrit et jeta un œil au dehors. La voiture profilée qu'elle avait suivie en taxi depuis l'hôtel était toujours là, de l'autre côté de la rue déserte et décrépie. Le troisième homme, blessé, tenta d'ouvrir la portière, finit par y parvenir. *Vite !* Elle sortit et prit sa position de tir sur le trottoir. Un millier de souvenirs lui revinrent, des rues et ruelles du Queens et de Manhattan, onze ans de poursuites et d'arrestations – cela battait en elle, l'ancrait, lui assurait les mains.

— Police ! Posez les mains sur la tête, allongez-vous par terre !

Il parut s'agenouiller devant la portière ouverte. Elle approcha à petits pas lents.

— J'ai dit les mains...

Il se retourna, une arme à la main. Se releva en tirant. Elle riposta. Une rafale de trois – Sevgi le vit rejeté contre le flanc de la voiture profilée, mais sut en même temps qu'elle visait trop haut. Sentit un choc à l'épaule gauche, accompagna le mouvement et retomba contre la façade du bar. Une jambe se déroba sous elle, elle battit des bras pour ne pas tomber. Appuyée contre le mur, Sevgi vit l'homme retomber de la voiture, laisser des traînées de sang sur la carrosserie brillante et basculer dans le véhicule. Elle lutta pour se redresser, le regarda se pencher pour refermer la portière, sut qu'elle n'aurait pas le temps. Elle leva le Beretta d'une main et tira. La rafale de trois était trop puissante pour qu'elle compense le recul, les balles ricochèrent sur la voiture en forme de goutte d'eau, loin

de leur cible. Sitôt la portière claquée, le moteur prit vie. Sevgi s'avança en trébuchant, essaya de se redresser, essaya malgré son épaule engourdie de viser la voiture profilée qui démarrait.

Trois fois, elle appuya sur la détente. Neuf coups, un choc violent dans son épaule blessée à chaque détonation, à cause de sa posture, arme tenue à deux mains. La voiture dérapa sur le côté, se redressa, atteignit le virage et le prit sans ralentir. Sevgi laissa retomber ses bras, poussa un soupir écœuré et resta là un moment.

— Et merde ! finit-elle par souffler d'une voix forte dans la rue redevenue silencieuse. Deux sur trois, c'est déjà pas mal, hein ?

Personne ne la contredit.

Elle retourna dans le bar, ouvrit la porte et s'appuya au chambranle pour inspecter le désordre. Marsalis s'était redressé au milieu de tout ça, revolver en main. Il sursauta quand elle entra, puis resta immobile, à la regarder. Un léger sourire déforma les lèvres d'Ertekin.

— J'imagine qu'il n'y a personne dans les toilettes.

— Tu imagines bien.

— Tant mieux. Je suis fatiguée.

Elle rangea le Beretta dans son holster, sourcillant sous la douleur dans son épaule.

— Ça va ?

Elle regarda son épaule gauche, traversée par la balle. Du sang coulait doucement sur la manche de son blouson abîmé. L'engourdissement disparaissait et se transformait en douleur lourde et lancinante. Elle plia la main gauche, la leva et grimâça un peu.

— Ouais, il m'a touchée. Rien de grave, ça ira.

— Tu veux que je jette un œil ?

— Non, je ne veux pas que tu jettes un œil, bordel. (Elle hésita, eut un geste qui aurait pu être d'excuse. Adoucit sa voix.) La ForSéBo est en route. Ça peut attendre.

— J'ai entendu la voiture. Il est parti ?

Elle grimâça.

— Ouais. Je l'ai touché plusieurs fois, mais pas assez pour le sécher. Putains de treizes !

— Ouais, on est des grands gars costauds.

Puis Marsalis parut se dégonfler comme une baudruche crevée. Il alla au bar, passa derrière et posa délicatement le revolver sur le bois crevassé.

— Putain, heureusement que c'est terminé, dit-il avec soulagement. Tu veux un verre ?

— Non, je ne veux pas un verre. Il a filé.

Marsalis se retourna pour consulter les bouteilles du regard derrière lui. Il trouva les yeux d'Ertekin dans le miroir.

— Ouais, mais vois les choses du bon côté. Ni toi ni moi ne sommes morts, ce qui est une grosse amélioration par rapport à ce que j'imaginai il y a dix minutes.

Elle frissonna un peu. Se reprit. Marsalis choisit une bouteille dans la multitude, et deux verres à liqueur sous le bar. Il posa les verres sur le comptoir et y versa une boisson ambrée.

— Bon, fais-moi plaisir. Je te dois bien quelques whiskies volés, tu m'as sauvé la vie, après tout. Et à voir ta tête, ça ne te ferait pas de mal.

— Oh, de mieux en mieux. Je te sauve la vie et tu me dis que j'ai une sale gueule.

Il tendit la main et la fit osciller, comme un avion en perte d'assiette.

— Disons que tu es un peu pâle.

— Je t'emmerde.

Elle prit le verre.

Il l'imita, ils trinquèrent d'un geste mesuré. Et il lui dit, tout doucement :

— Je te dois une fière chandelle, Sevgi.

Elle trempa les lèvres et déglutit.

— Disons qu'on est quittes pour les patineurs. Tu ne me dois rien du tout.

— Oh que si ! Les types de New York voulaient me tuer autant que toi, c'était de l'autodéfense. Ça, c'est différent. À la tienne !

Ils vidèrent leur verre. Sevgi s'appuya sur le bar et sentit la chaleur gagner son ventre. Il leva la bouteille, l'air interrogateur. Elle secoua la tête.

— Je te l'ai dit, la ForSéBo arrive d'un instant à l'autre, dit-elle. Je les ai appelés à peu près quand tes amis ont fait leur entrée. Je serais bien intervenue un peu plus tôt, mais j'espérais des renforts.

— Eh bien...

Carl regarda ses mains et vit qu'elles tremblaient un peu. Sevgi se sentit retournée de voir ça. Il leva de nouveau les yeux, sourit.

— C'était quand même un timing parfait. Comment tu t'es retrouvée ici ?

— Je t'ai vu sortir de l'hôtel. J'arrivais tout juste. (Elle indiqua les cadavres par terre entre eux.) J'ai vu la voiture de ces types suivre ton taxi. Il m'a fallu quelques secondes pour en attraper un. Puis quand je suis arrivée ici, je les ai vus assis devant le bar, à attendre. Je ne savais pas ce qui se passait, ce que tu foutais dans ce coin de la ville, ni si ces types étaient avec toi ou pas. J'ai appelé quand j'ai entendu un coup de feu, puis j'ai rappliqué. Tiens, au fait... Qu'est-ce que tu foutais ici ?

Il se détourna, regarda dans un coin de la pièce.

— Je cherchais la bagarre, bêtement.

— Ah ouais ? On dirait que tu as été servi... (Il ne répondit rien.) Alors, c'était qui ?

— Je ne sais pas.

— Je n'ai pas compris comment tu l'as appelé. (Une soudaine attention de flic saisit son esprit, ruina le moment avec ses objections.) Quand il a plongé vers le flingue. Je t'ai entendu. On-quelque chose.

— Onbekend, oui. C'est son nom. Il s'est présenté, avant de me tuer. (Marsalis fronça les sourcils.) C'était un treize.

— C'est lui qui te l'a dit.

— C'est arrivé dans la conversation, oui.

Elle frissonna de nouveau.

— Quelle coïncidence !

— N'est-ce pas. D'ailleurs, et toi, pourquoi tu me surveillais, à l'hôtel ?

— Ah oui, ça. (Elle hocha la tête, laissa la satisfaction d'avoir eu raison relever ses lèvres en un sourire.) Je venais te prévenir.

Le NYPD a retrouvé le troisième patineur. Il dit que c'était Ortiz, la cible, pas toi.

Marsalis cligna des yeux.

— Ortiz ?

— Ouais. On dirait que, toi et moi, on a juste été pris dans la fusillade. Ça innocente Norton, aussi, hein. Enfin, hors paranoïa extrême.

— Tu es sûre ? Enfin, le NYPD a vérifié si...

— Marsalis, laisse tomber, bordel ! (Sa fatigue paraissait croître. À moins que le whisky ait été une mauvaise idée. D'une façon ou d'une autre, elle avait mal aux yeux.) Et encore mieux, tu pourrais t'excuser, si tu sais comment on fait. Tu te plantais. Fin de l'histoire.

— Ne frime pas, Ertekin. C'est pas séduisant, rappelle-toi.

Là, elle fut bien forcée de rire, malgré le poids écrasant de la fatigue. Au loin, elle entendit approcher les sirènes de la ForSéBo.

— Et je cherche pas à tirer mon coup.

— Mais si.

Elle gloussa.

— Oh que non !

— Mais si.

— Non, espèce de...

Elle toussa violemment, prise par surprise par la violence abrupte de la quinte. Secoua la tête et se rendit compte que ses yeux étaient pleins de larmes. Elle entendit Marsalis glousser à son tour.

— Bon, admettons. Je ne voudrais pas...

Un autre frisson la prit, plus fort. Après sa quinte de toux, elle avait soudain mal à la tête. Elle fronça les sourcils et porta la main à son front.

— Sevgi ?

Elle leva les yeux, lui adressa un sourire indécis. Les frissons étaient encore là, ils ne passaient pas. La sirène était plus forte, mais elle semblait piégée dans sa tête, et le bruit qu'elle y faisait lui cuisait.

— Je ne me sens pas très bien.

Le visage de Carl se figea sous l'effet de la surprise.

— Avec quoi il t’a tiré dessus, Sevgi ?

— Je ne...

— *Est-ce que tu as vu avec quoi il t’a tiré dessus ?*

Il sortit de derrière le bar pour la rejoindre tandis qu’elle secouait la tête, dolente.

— Non. Il est parti. Je te l’ai dit.

Il la retourna, posa les mains de chaque côté de son visage. Sa voix était tendue, insistante :

— Écoute-moi, Sevgi. Tu ne dois pas t’endormir. Tu vas te sentir très fatiguée dans les...

— Je vais ? (Elle gloussa.) Putain, Marsalis, je pourrais dormir pendant un mois, là par terre.

— Non, ne t’endors pas ! (Il lui secoua la tête.) Écoute, ils arrivent, ils sont bientôt là. On va t’emmener à l’hôpital. Me crève pas dans les bras.

— De quoi tu parles ? Je ne vais pas...

Elle s’arrêta parce qu’elle vit, remarqua faiblement, qu’il avait les yeux pleins de larmes, comme elle. Elle fronça les sourcils ; et la peau de son visage paraissait chaude et raide, elle dut forcer l’expression, comme si elle enfonceait la main dans un gant trop étroit. Elle eut un bruit de gorge amusé.

— Eh, Marsalis, articula-t-elle avec peine. Qu’est-ce qui t’arrive ? Toi aussi, tu te sens patraque ?

L’équipe médicale de la ForSéBo la déposa sur un brancard, la fit monter dans l’hélicoptère. Elle ne savait pas vraiment ce qui se passait. Un instant, Marsalis la tenait dans ses bras au milieu des cadavres, dans le bar, et après elle avait décollé dans l’air froid, face aux étoiles voilées. La conscience était un drap qui claquait au vent derrière ses yeux, disparaissait parfois avant de revenir mollement. Elle essaya de tordre le cou et de voir ce qui se passait derrière elle, mais tout était flou, les cris, les lumières, et les gens qui se pressaient. Le ronflement des rotors de l’hélicoptère ajoutait simplement à son mal de crâne.

— Sevgi ?

Oh, Marsalis ! Il était là.

— Ça va aller, monsieur. On s’en occupe.

— Dites-leur que c’est une cartouche Haag.

Elle ne comprenait pas pourquoi il criait, à moins que ce soit le bruit des rotors. Rien ne paraissait faire sens comme ç'aurait dû. Elle se dit qu'elle avait dû perdre beaucoup de sang, après tout.

— Dites-leur de lui donner leurs antiviraux les plus intelligents, tout de suite.

— On sait, monsieur. On les a prévenus.

Elle plissa les yeux sous l'éclat des feux d'atterrissage de l'hélicoptère. Ça faisait mal. Elle distinguait à peine la silhouette de Marsalis. Il tenait l'un des urgentistes par l'épaule et le secouait.

— Ne la laissez pas mourir, criait-il. Si elle meurt, je vous tuerai, vous et tous les gens que vous aimez.

Des bruits de pas. L'hélicoptère se déplaça, se souleva et vira. Les collines de la ville étaient piquetées de lumières, dans tous ses vallonnements, jusqu'à l'horizon bancal. Comme si elle n'avait pas assez le vertige comme ça.

Elle avait l'impression de faire un effort depuis une éternité. Pas seulement à cause de cette saloperie, quoi que ça puisse être, mais de toute l'affaire de la *Fierté d'Horkan*. L'histoire avec Marsalis, et la tentative ratée d'en faire quelque chose. Les coups de fil à son père, les conversations polies et prudentes, la barrière qu'elle ne parvenait plus à dépasser. Les souvenirs d'Ethan, la lutte pour la garde et la réimplantation de Murat-à-naître, les rangées d'avocats rigides et leurs putains de salles d'attente. La lutte pour garder la foi, pour retourner à la mosquée et comprendre ce qui sortait de la poésie de Rabiah et des écrits de Nazil Vapour, de la patience souriante de Meltem. La quête pour trouver des raisons de continuer qui ne soient pas conditionnées en bouteille ou dans du papier d'aluminium.

Tout cela lui défila dans la tête en une procession disparate, et elle en eut soudain assez, plus qu'assez, de faire un effort. Autant regarder les lumières clignoter et se balancer dans la ville en dessous, suivre le mouvement, écouter le moteur qui martelait son refrain de bruit blanc, comme si elle se trouvait à côté d'une chute d'eau qui sentait très légèrement l'huile et le métal chaud. Le ciel nocturne incliné, la sensation de la mer,

plate et noire tout au fond. Ce n'était pas si mal, tout compte fait. Pas si difficile.

Elle arrêta de se cramponner peu de temps après, lâcha tout et se laissa glisser sur la pente de son immense fatigue.

PARTIE V

RETOUR AU NID

« Les problèmes que nous traitons ici concernent toute l'humanité. Aucune mesure d'isolement privilégié, de ségrégation ou d'exclusion hiérarchique ne nous isolera d'un processus de retombées déjà entamé. Si nous sommes arrogants, si nous ne parvenons pas à accepter cette généralité et à prendre les mesures nécessaires pendant qu'il est temps – alors le prix que nous paierons pour notre échec sera horrible, et il pèsera sur chacun d'entre nous. »

Rapport Jacobsen
août 2091

L'aube se leva sur le campus de Stanford comme un peintre prudent, qui ajouterait ses couleurs au monochrome du ciel pour qu'il passe par toutes les nuances du gris vers un bleu matinal, rajoutant du beige sur les angles des pierres meulières de l'hôpital, couche par couche, du haut vers le bas. Dans les jardins, les haies et les arbres retrouvèrent leur verdure, et l'on vit des gens commencer à suivre les chemins de gravier, seuls ou par deux. Beaucoup remarquèrent le Noir assis seul sur le banc, mais personne ne s'arrêta. Il y avait chez lui une immobilité étrange qui repoussait toute impulsion d'établir un contact et faisait taire toute conversation avant qu'elle ait commencé. Ceux qui travaillaient dans les ailes de soins intensifs du centre médical savaient au premier coup d'œil ce que cela signifiait. C'était un homme qui s'opérait sans anesthésie – qui avait entrepris la lente séparation brutale entre lui et un autre être humain, quelque part dans cet hôpital.

Sur la Highway 101, les bruits de circulation occasionnels s'accumulaient, devenaient un murmure constant. Les chants d'oiseaux produisaient leurs contrepoints fervents, comme des poignées de cailloux aux couleurs vives jetées sur un large tapis roulant gris. Les voix humaines s'y inséraient de plus en plus nombreuses, de plus en plus fortes, et le bruit des pas sur le gravier était celui d'une tombe que l'on creuse. Le jour prit d'assaut les murs que Carl avait érigés autour de lui aux heures froides, brisa la simplicité de sa veille sous l'accumulation de détails humains. Il leva les yeux du désastre avec une haine calme et implacable pour tout ce qu'il voyait.

— Vous êtes content ?

Norton se tenait devant lui, hors d'atteinte. Il avait dormi quelque part, tout habillé ; même son jean Marstech était froissé.

— Non. Et vous ?

Il y avait un banc de pierre de l'autre côté du chemin, jumeau de celui où Carl était assis. Norton s'y posa.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, dit-il d'un ton dur. Je vais vous faire renvoyer à South Florida State. Je vais vous faire envoyer à Cimarron ou Tanana pour le restant de vos jours.

À le voir, il avait dû pleurer. Carl ressentit une brève jalousie.

— Comment elle va ? demanda-t-il.

— Vous plaisantez, j'espère ? Connard...

La maille s'éveilla dans sa désolation. Carl leva la main, mollement, et la pointa vers Norton.

— Ne me cherchez pas, Norton. Ça me ferait du bien de tuer quelqu'un, là, et vous feriez très bien l'affaire.

— J'en ai autant à votre service. (Norton regarda ses propres mains, comme pour évaluer leur utilité pour cette tâche.) Mais ça n'aidera pas Sevgi.

— Rien ne peut aider Sevgi, pauvre con ! (Il ressentait un plaisir brutal dans ces paroles crachées, comme s'il mordait dans un aphte jusqu'à le faire saigner.) On ne vous a rien dit ? C'était une cartouche Haag.

— Oui, on me l'a dit. On m'a aussi dit que Stanford avait la meilleure clinique de réparation des systèmes immunitaires de toute la côte ouest. Une technologie de pointe.

— Ça ne changera rien. C'est du Falwell. Il n'y a que la mort qui l'arrête.

— Ben voyons. Allez-y, abandonnez. Vous êtes bien anglais, tiens.

Carl le regarda quelques secondes, émit un bruit de crachat écoeuré, et se détourna. Une jeune femme les dépassa, en poussant son vélo. Le petit sac à dos noir qu'elle portait était orné d'un badge Smiley, éclat jaune cruel dans la lumière du matin. « Quoi que vous fassiez, » suggérait vivement un patch métallisé au-dessus du Smiley, « faites-le bien. »

— Norton, dit-il tout bas. Comment elle va ?

Le cadre de LINCOLN secoua la tête.

— Ils l'ont stabilisée. C'est tout ce que je sais. Ils font cartographier les mutations virales par un n-djinn.

Carl hoch la tête. Gardait le silence.

Enfin, Norton lui demanda :

— Combien de temps il lui reste ?

— Je ne sais pas. (Carl inspira. Souffla par degrés.) Pas longtemps.

Nouveau silence. D'autres personnes passèrent entre eux, en échangeant des riens intimes. En vivant.

— Marsalis, comment ce type a-t-il pu trouver un pistolet Haag ? (La voix de Norton se teintait d'une note désespérée, aiguë, comme un enfant qui protesterait contre une punition injuste.) Ils sont illégaux partout, à ma connaissance, incroyablement chers sur le marché noir. Mortellement dangereux entre de mauvaises mains. Il ne doit pas y avoir plus de deux cents personnes sur la planète avec un permis de port de Haag.

— Ouais. Pour n'importe quelle personne avec des tendances masculines hypertrophiées, vous avez décrit l'objet de désir idéal. (Carl aviva les détails collatéraux comme des braises mourantes, se blottissant contre leur chaleur et la distraction qu'ils apportaient.) Le pistolet Haag est infiniment attirant pour n'importe quelle personne qui s'intéresse d'un peu près aux armes. J'ai connu un type au Texas qui m'a offert un demi-million de dollars pour le mien. En cash, dans une valise.

— Bon, OK. (Le Cadre de LINCOLN se passa les mains sur le visage. Relevait la tête derrière ses doigts.) Disons que ce type, ce Onbekend, a réussi à se trouver un Haag parce que ça lui colle la gaule. Il l'emmène dans une situation où il court le risque de se faire arrêter, ou d'échanger des tirs contre la ForSéBo, et juste avant que l'action démarre, il le laisse dans sa voiture ? Ça n'a aucun sens.

— Si.

Il avait eu toute la nuit pour réfléchir, assis sur une chaise devant l'unité de soins intensifs, pour ressasser la marche inéluctable des événements qui avait placé Sevgi Ertekin dans un cocon de réanimation de l'autre côté des portes hermétiques. Il avait trouvé la solution avant l'aube, et elle le regardait droit dans les yeux comme un crâne, l'avait chassé des couloirs immaculés jusque dans la lumière grisonnante du jardin.

— Onbekend a apporté l'arme pour moi, parce qu'il pensait qu'il devrait m'obliger à sortir de l'hôtel pour m'amener à un endroit où il pourrait maquiller ma mort en suicide. Ils ne pouvaient plus se permettre un meurtre, ils essaient de rester discrets. Et Onbekend ne pouvait pas m'anesthésier, parce que cela pourrait se voir en cas d'autopsie. Il voulait me coincer et m'emmener conscient, ce qui n'est pas évident avec un treize. Il est difficile de nous effrayer, et on n'a pas vraiment peur de la mort. Mais il y a différentes façons de mourir. J'aurais essayé de me battre contre n'importe quelle arme ordinaire, même si tout était contre moi. Mais pas contre un Haag.

— C'est lui qui vous l'a dit ? Qu'il voulait faire croire à votre suicide ?

— Ouais, il me l'a dit. (Carl consulta ses souvenirs.) Quelle que soit la raison pour laquelle on l'a engagé, Onbekend me haïssait. J'ai l'habitude de ce genre de réaction chez les treizes, c'est normal. Mais là, c'était autre chose. Il voulait me dépouiller de tout avant que je meure. Me faire comprendre à quel point j'avais été stupide, à quel point il était meilleur que moi, plus intelligent. À quel point j'aurais l'air pitoyable, après m'être fait sauter le caisson quelque part.

— Mais ils ont abandonné l'idée.

— Ouais. (Carl prit une autre inspiration. Le souvenir du mépris d'Onbekend le blessa de nouveau.) Ils n'en avaient plus besoin. Je suis allé me promener, et le plan a changé. Il suffisait de maquiller ça en décès accidentel, dans la rue. Plus besoin de me menacer avec le Haag, et ç'aurait été une grosse erreur de me tuer avec, du coup. Onbekend l'a laissé dans sa voiture et ne l'a utilisé contre Sevgi que parce qu'il n'avait rien d'autre sous la main.

Norton le regarda.

— Je suis sûr que ça lui fera très plaisir.

Carl lui rendit son regard, fatigué.

— Si vous voulez dire que c'est ma faute, allez-y, Norton. Si vous avez besoin d'une cible pour votre rage masculine impuissante, ne vous gênez pas. J'ai l'habitude qu'on me déteste, ça ne changera rien, pour moi. Mais faites attention,

parce que je suis fatigué et que je vous casserai en deux si vous allez trop loin.

— Si vous n'étiez pas...

— Si je n'étais pas sorti, ç'aurait été différent. Je sais. Ils m'auraient attaqué dans l'hôtel, m'auraient fait sortir, et Sevgi Ertekin aurait quand même été là parce que, Norton, elle venait me voir, justement. C'est peut-être ça qui vous dérange, en fait, non ?

— Oh, merde...

Mais c'était dit d'une voix lasse, et il se détourna.

— Vous voulez la vérité, Norton ? Savoir pourquoi elle venait me voir ?

— Non.

— Elle venait vous innocenter.

Le cadre de LINCOLN le regarda comme si Carl venait de le gifler.

— Pardon ?

— Je ne vous faisais pas confiance, Norton, pas plus qu'à un discours présidentiel de Jésusland. À cause des patineurs qui nous ont attaqués ce matin-là, devant chez Sevgi. Vous étiez le seul à savoir où j'étais. Je me suis dit que vous aviez comme projet de m'effacer de l'équation.

— Quoi ? C'est *moi* qui vous ai fait sortir de taule, Marsalis. C'était *mon* idée, *mon* initiative. Pourquoi je...

— Eh ! Appelez ça de la paranoïa de treize. (Carl soupira.) Bon, de toute façon, la nuit dernière, Sevgi a reçu un coup de fil du NYPD, ils ont cueilli le troisième patineur et il a craché le morceau. Ce n'était pas moi la cible, c'était Ortiz. Sevgi venait me le dire, parce qu'elle ne supportait pas que quelqu'un vous soupçonne. (Norton ne dit rien.) Vous vous sentez mieux, maintenant ?

— Non.

C'était un murmure.

— Elle n'a jamais cru à ma théorie. Elle m'a giflé, quand j'ai essayé de lui en parler. Je ne sais pas si vous avez été ensemble, tous les deux...

— Jamais.

Réponse dure, brutale, menaçante.

— Eh bien, quelle qu’ait été votre relation, elle était plutôt profonde.

Long silence. Norton regarda le jardin comme s’il pensait y trouver une explication dans un buisson ou dans l’eau de la fontaine.

— C’était une flic, finit-il par marmonner. Deux ans chez LINCOLN, mais je pense qu’elle n’avait pas changé.

— Ouais, c’était un flic. C’est pour ça qu’elle vous soutenait, vous, son coéquipier, contre tout ce que je pouvais lui dire. Et c’est pour ça qu’elle a couru après Onbekend, et pour ça qu’elle s’est fait tirer dessus.

Nouveau silence. La lumière directe atteignait le pied des bâtiments, dorait les graviers. Une réelle chaleur se glissait dans la journée, à présent. Un groupe d’étudiants les dépassa en vitesse, sans doute en retard. Une femme vêtue de la tunique bleue des médecins s’approcha des deux hommes depuis l’unité des soins intensifs.

— Lequel d’entre vous est Marsalis ? demanda-t-elle d’un ton pressé.

Sous ses cheveux courts, la fatigue tirait ses traits asiatiques.

Carl leva la main. Le médecin hocha la tête.

— Venez avec moi. Elle vous demande.

Norton se détourna.

Le format-v était hypermoderne, et prit moins de temps qu’il l’aurait pensé pour cajoler son système nerveux de treize jusqu’à la relaxation et l’abandon. Il apparut derrière des portes coulissantes en verre qui allaient du sol au plafond. De l’autre côté se trouvait un jardin, moins aride et stylisé que celui du monde réel. Ici, une bordure de végétation verdoyante entourait la pelouse bien tondue, sur fond de fougères ondulantes et de feuillages drapés sur les hauts arbres. Deux chaises longues en bois étaient posées au centre.

Sevgi Ertekin l’attendait dans l’une d’elles, dans un peignoir ardoise et bleu, brodé de caractères arabes. Elle avait un livre sur les genoux, mais elle le tenait fermé, l’index entre deux pages, et elle avait levé la tête comme pour écouter. Elle

regardait autre chose, comme si quelqu'un se trouvait déjà de l'autre côté du jardin, tout aussi patient.

Le verre coulissa sans un bruit, et il entra. Ce mouvement attira l'œil d'Ertekin, à moins que le système soit câblé pour sonner à l'arrivée des visiteurs. Elle le vit, leva un bras pour le saluer.

— Sympa, hein ? lança-t-elle. On ne recule devant aucune dépense pour les cadres de LINCOLN.

— Je vois ça.

Il la rejoignit, la regarda dans les yeux. Le système n'avait inclus aucun signe de la maladie dans son image. Elle indiqua la chaise longue.

— Allez, assieds-toi, prends le soleil.

Il s'installa.

— Je dois avoir bien meilleure mine qu'en vrai, dit-elle d'un ton enjoué. Pas vrai ?

Il sursauta presque de la trouver si proche de ses propres réflexions.

— Je ne sais pas. On ne m'a pas encore laissé te voir.

— Eh bien, on ne m'a pas non plus donné un miroir. D'un autre côté, je ne leur ai pas demandé. Le but doit être de faire en sorte que je me sente le mieux possible, en espérant que ça réveille ma volonté de vivre ainsi que mon système immunitaire et que ça me fasse sortir de leurs coûteux soins intensifs aussi vite qu'il est humainement possible. (Elle s'arrêta net, comme si on l'avait débranchée, et il vit pour la première fois à quel point elle avait peur. Elle se lécha les lèvres.) Bien sûr, cette dynamique ne s'applique pas à moi.

Il ne dit rien, ne trouva rien à répondre. Un ruisseau murmurait tout seul au-delà du feuillage. Quelques oiseaux traversèrent la pelouse en sautillant, plus proches des humains qu'ils l'auraient sans doute osé dans la réalité. Le soleil traversait les branches presque à la verticale.

— Mon père arrive de New York, dit-elle avant de soupirer. Pour ça, je ne suis pas pressée.

— Lui non plus, j'imagine.

Elle retint un gloussement, à peine plus fort que le ruisseau.

— Non, sans doute pas. On ne s'entend pas très bien depuis quelques années. On ne se voit pas beaucoup, on discute à peine. Pas comme avant, en tout cas. (Nouveau rire discret.) Il va sans doute se dire que j'ai fait ça juste pour attirer son attention. La réconciliation sur mon lit de mort. Je donne à fond dans le mélo, hein ?

Carl sentit sa bouche se crispier, ses molaires se serrer avec une force involontaire. Il lui fallut plus d'efforts qu'il l'aurait cru pour continuer à la regarder.

— Norton est là ? demanda-t-elle.

— Oui. (Il essaya de sourire. C'était comme s'il avait oublié quels muscles utiliser.) Je crois qu'il a un peu de peine que tu aies demandé à me voir en premier.

Ertekin grimaça.

— Oui, eh bien... Il y aura du temps pour tout le monde, je n'ai pas tant d'amis que ça.

Il s'intéressa à l'un des oiseaux colorés près de ses pieds.

— Marsalis ?

Il leva les yeux à contrecœur.

— Oui ?

— Combien de temps il me reste ? Vraiment ?

— Je ne sais pas, répondit-il en vitesse.

— Mais tu sais comment fonctionne un pistolet Haag. (Sa voix était pressante, presque implorante.) Tu en as utilisé un suffisamment de fois, tu dois avoir une idée.

— Sevgi, ça dépend. On te traite avec des antiviraux de pointe, ici...

— Ouais, comme Nalan, bordel.

— Pardon ?

Elle secoua la tête.

— Laisse tomber. Je ne paniquerai pas plus que maintenant. Dis-moi la vérité. Ils ne peuvent pas l'arrêter, hein ? (Il hésita.) Dis-moi la vérité, bordel, Carl.

Il la regarda dans les yeux.

— Non. Ils ne peuvent pas l'arrêter.

— Bon. Maintenant, dis-moi combien de temps il me reste.

— Je ne sais pas, Sevgi. Sérieusement. Ils peuvent sans doute le comparer à ce qu'ils ont ici, le modéliser pour...

Il vit l'expression d'Ertekin et s'arrêta.

— Quelques semaines, dit-il. Au mieux, deux mois.

— Merci.

— Sevgi, je...

Elle leva la main, fabriqua un sourire pour lui. Elle se leva.

— Je vais me promener près de la rivière. Tu viens ? On m'a dit que je ne suis pas censée me fatiguer, même ici. Feedback de stimulus, apparemment ça affecte le système nerveux presque autant que si c'était vrai. Mais je pense que j'aimerais marcher un peu, pendant que je peux encore. (Elle leva le livre.) Et il faut faire une pause de temps en temps, dans la poésie du XV^e siècle.

Il lit le titre sur la vieille reliure verte et brun roux. *La Prairie parfumée* – Mouhammad al-Nafzâwi.

— C'est bien ?

— Les recettes aphrodisiaques sont moyennes, mais le reste est plutôt pas mal, oui. Je m'étais toujours promis de le lire, un jour. (De nouveau, le bref éclat de peur dans les yeux, rapidement écrasé.) Mieux vaut tard que jamais, hein ?

Une fois de plus, il n'avait pas de réponse, ni pour ce qu'elle disait ni pour ce qu'il avait vu dans son regard. Il la suivit sur la pelouse vers le bruit de l'eau, et l'aida à écarter les branches basses qui barraient le passage. Ils passèrent, pliés en deux, et s'arrêtèrent sous le feuillage caressé par le soleil, sur la rive d'un ruisseau tranquille. Sevgi regarda le flot les dépasser un moment.

— J'aimerais te demander deux services, dit-elle doucement.

— Bien sûr.

— J'aimerais que tu restes ici. Je sais que je t'ai dit que tu étais libre de partir, je sais que je t'ai plus ou moins envoyé te faire voir, mais...

— Ne t'inquiète pas. (Il sentit sa voix se serrer. Il dut atténuer la montée de colère.) Je ne vais pas tourner le dos à tout ça. Onbekend est un homme mort. Et ses commanditaires aussi.

— Tant mieux. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Non ?

— Non. Avec ce qui vient de se passer, on a largement de quoi maintenir l'enquête ouverte. Ce serait bien si tu restais

pour aider quand je serai... (Elle tendit une main molle vers le ruisseau.) Mais ce n'est pas pour ça que je te le demande. C'est, eh bien, plus égoïste.

— C'est grâce à toi que je suis vivant, Sevgi, dit-il d'une voix neutre. Ça te donne pas mal de droits.

Elle se tourna. Lui toucha la main.

Ce fut un choc bref, viscéral. Le contact tactile était l'un des problèmes que la technologie n'avait pas encore lissés. Par conséquent, l'étiquette du format avait tendance à l'exclure. En dehors des virtuels pornos grossiers et étrangement frustrants qu'il avait utilisés sur base à l'armée, il doutait d'avoir touché qui que ce soit dans un format plus d'une demi-douzaine de fois dans sa vie – par collision accidentelle, la plupart du temps. Maintenant, il sentait la main de Sevgi Ertekin comme à travers des gants, et une impression de frustration monta pour aviver les braises de sa colère retombée.

— J'ai besoin que tu restes avec moi, dit-elle en regardant leurs mains jointes, comme pour essayer d'y voir un détail dont la présence était incertaine. Ça va être difficile. Murat – mon père – il aura trop mal, et Norton est trop divisé. Tous les autres sont trop loin, je les ai tous écartés, depuis Ethan. Je ne saurais pas quoi leur dire. Ce qui ne laisse que toi, Carl. Tu es propre. J'ai besoin que tu m'aides à faire ça.

Propre ?

— Tu as dit deux services, rappela-t-il.

— Ouais. (Elle lui lâcha la main, retourna regarder l'eau.) Je pense que tu te doutes de ce que sera l'autre.

Il resta à côté d'elle, regarda l'eau couler.

— D'accord, accepta-t-il.

Il attendit Norton dans le couloir devant la station de visite et les cabines de format-v. Le cadre de LINCOLN en sortit les yeux plissés et en battant des paupières, comme si la lumière du couloir était trop vive.

— Il faut que je vous parle, dit Carl.

Le visage de Norton se tordit.

— Et vous croyez que c'est le moment ?

— Son état ne va pas s'améliorer, Norton. Vous avez intérêt à prendre l'habitude de fonctionner dans ces conditions.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous avez lu la déposition que j'ai faite à la ForSéBo ?

— Non, je... (Norton ferma les yeux un instant.) Oui. Je l'ai parcourue. Et alors ?

— Quelqu'un a envoyé Onbekend m'éliminer. Sans doute le même quelqu'un qui a engagé Carmen Ren pour accompagner Merrin, le même quelqu'un qui a fait revenir Merrin sur Terre. C'est pas encore fini, loin de là.

Norton soupira.

— Oui, je viens de passer vingt minutes avec Sevgi pour qu'elle me dise la même chose. Je n'ai pas besoin que vous insistiez. LINCOLN va dynamiser l'enquête, la ForSéBo est déjà en train de préparer le travail. Mais pour le moment...

— Je ne partirai pas avant que ce soit fini.

— Oui, Sevgi m'a aussi expliqué ça.

Norton essaya de l'écarter de son chemin. Carl ravala un désir de lui attraper le poignet pour le retourner. Au lieu de cela, il recula à pas rapides, et tendit le bras pour s'appuyer contre le mur, afin de forcer le cadre de LINCOLN à s'arrêter. Norton serra les dents, crispa les poings.

— Qu'est-ce que vous me voulez, Marsalis ?

— Deux choses. La première, vous devez parler à Ortiz et lui dire de mettre mon transfert à l'UNGLA en attente. J'ai reçu un coup de fil du bureau de Bruxelles la nuit dernière, et ils sont impatients de me récupérer.

— Ortiz sort à peine de réa. Il n'est pas en état...

— Alors parlez à celui qui peut prendre la décision. Je ne veux pas me battre contre l'UNGLA en plus du commanditaire d'Onbekend.

Norton inspira d'un air crispé.

— D'accord. Je dois parler à Nicholson cet après-midi, je lui transmettrai ça en même temps. Quoi d'autre ?

— Je veux que vous fassiez pression sur l'autorité coloniale. Je veux parler à Gutierrez.

LINCOLN possédait une petite unité administrative sur deux pâtés de maisons dans le centre-ville d'Oakland, avec une liaison de comm vers Mars. Norton appela un autocoptère de la ForSéBo pour les ramener de l'autre côté de la baie, et une limousine de LINCOLN pour qu'elle les attende à l'atterrissage. Il fit tout cela avec l'air d'autorité détaché d'un homme préoccupé qui rentre chez lui par un chemin familier. Dans la limousine, il appela le technicien de garde aux communications pour préparer l'appel.

Sevgi brûlait dans la tête de Carl comme un marquage au fer rouge ; les yeux secs à côté du ruisseau ; tout ce qu'elle ne disait pas. Et qu'il ne disait pas non plus.

Les formalités administratives de la police coloniale sur Mars étaient féroces et protectrices. Faire arrêter et interroger Gutierrez avait été facile, par comparaison – la police coloniale savait, à sa façon pataude, faire tout cela. Mais des communications extra-planétaires autorisées, entre une personne arrêtée et une autre extérieure à LINCOLN, c'était apparemment trop exotique pour avoir un précédent, ou une procédure établie. Après trois dérobades hiérarchiques, Norton parvint enfin à convaincre quelqu'un de faire ce qu'il disait. Et la distance n'aidait pas vraiment – Mars était pour le moment à un peu moins de deux cent cinquante millions de kilomètres, soit un temps de transmission d'environ treize minutes et demie

dans chaque sens. Presque une demi-heure entre chaque acte de communication. Cela paraissait assez emblématique.

Marsalis rôdait à l'extérieur de la pièce, parfois visible au travers du carreau de la porte, à hauteur de tête. Norton ressentait une satisfaction méchante à exclure le treize des premières procédures, impulsion qu'il reconnaissait tristement comme l'équivalent humain du chat de gouttière qui pisse pour marquer son territoire.

Il était trop fatigué pour résister à cette envie, trop furieux contre tout et n'importe quoi pour se sentir embarrassé par son comportement.

Il vint à bout des résistances administratives de la police coloniale avec une colère froide et contrôlée qu'il ne se connaissait pas, fit appel au bon sens de son interlocuteur quand il put, menaça et força la main le reste du temps. Il attendit pendant les longs silences qui ponctuaient le tout avec la patience d'un automate. Rien de tout cela ne paraissait important, si ce n'est pour repousser la certitude que Sevgi allait mourir, mourait en ce moment même par étapes, tandis que son système immunitaire s'écroulait sous les coups répétés des virus Falwell et de leur tourbillon mutagène.

Enfin, il laissa Marsalis entrer. Céda le siège de l'opérateur et se plia sur une chaise hors du champ de vision, sur le côté de la pièce. Regarda d'un air vide le treize qui s'installait.

— Vous pensez vraiment que ça va marcher ?

Même lui trouvait sa propre voix désinvolte et insolente, comme aplatie par la surcharge émotionnelle.

— Ça dépend, dit Marsalis en étudiant le compte à rebours au-dessus des caméras et écrans devant lui.

— De quoi ?

— De si Franklin Gutierrez a envie de vivre ou pas.

Les derniers chiffres clignotèrent, l'indicateur de réception tinta, et l'écran dessina l'image d'une salle de transmission similaire à la leur, sur Mars. Gutierrez était assis là, nettoyé depuis que Norton l'avait vu traîné hors de la salle d'interrogatoire. Il portait un bandage plâtré propre et blanc sur sa main blessée, et les hématomes sur son visage avaient été traités avec des suppressants d'inflammation. Il fronça les

sourcils vers la caméra, regarda quelqu'un hors champ, puis s'éclaircit la voix et se pencha en avant.

— Tant que je ne verrai pas qui est de l'autre côté, je dirai rien. Pigé ? Dites à ces abrutis de me lâcher, et on pourra peut-être faire affaire. Mais ce sera quand j'aurai vu votre tête, pas avant.

Il se radossa. Le sceau de verrouillage de transmission en code machine devint vert, et l'image se figea. La lumière d'émission s'alluma en orange. Marsalis regarda l'écran, pas plus mobile qu'un cadavre.

— Salut Franklin, dit-il d'un ton neutre. Tu te souviens de moi ? Je suis sûr que oui. Bon, maintenant que tu sais qui est à l'autre bout, écoute-moi bien. Tu vas me dire tout ce que tu sais sur Allen Merrin et m'expliquer pourquoi tu as aidé à le renvoyer ici. Ce sera ta seule chance. Ne me déçois pas.

Il toucha le contrôle sur l'accoudoir, et la transmission se scella, décolla. Au-dessus de leur tête, le compteur recommença à égrener le compte à rebours.

— Vous me pardonnerez de ne pas être très impressionné..., dit Norton.

Marsalis bougea à peine sur sa chaise, mais ses yeux pivotèrent et sans prévenir, derrière la fatigue et la peine, Norton y lut quelque chose qui le fit frissonner des reins jusqu'à la nuque, comme une eau froide qui tourne dans une vasque.

Ils attendirent que le compte à rebours achève son tour. Il atteignit zéro, recommença à compter le temps utilisé avant la transmission à l'autre bout.

— Eh, le gagnant du gros lot !

Gutierrez arborait un sourire mauvais, mais derrière, Norton voyait le frisson, le même sursaut qu'il avait ressenti quand Marsalis l'avait regardé une demi-heure plus tôt. Et le compteur racontait sa propre histoire en chiffres lumineux figés. Ils en étaient à environ deux minutes et demie de plus que le temps de transmission et trajet. À moins que le faucon de données ait offert un discours à la caméra, la différence de temps, c'était de l'hésitation. Gutierrez avait coincé, avait dû demander qu'on suspende l'émission. Sa fanfaronnade sonnait aussi faux qu'une étiquette Marstech du Tennessee.

— Ouais, ta chance t'a pas lâché sur Terre, Marsalis ? Comment ça va ? Les filles du *Dozen Up Club* te manquent pas trop ?

Après cela, Gutierrez passa au quechua. L'écran mitrailla des sous-titres pour suivre la cadence.

— Tu es à trois cents millions de kilomètres de moi. Ça fait loin pour balancer des menaces. Qu'est-ce que tu comptes faire, monter en hibernation ? Tu vas venir jusqu'ici juste pour me tuer ? Tu ne me fais plus peur, Marsalis. Tu me fais rire.

Ça continuait comme ça, dérisoire, pour faire monter la fanfaronnade. En résumé, ça disait « Va chier, connard ! »

Et ça sonnait toujours faux.

Marsalis regarda tout ça avec un sourire crispé.

Quand la transmission s'arrêta, il se pencha en avant et répondit, lui aussi en quechua. Malgré l'incompréhension générale – Norton ne parlait la langue de l'Altiplano que pour compter de un à vingt ou demander quelques objets utiles –, il sentit une froideur sèche émaner du Noir et de ce qu'il disait. Les mots s'écoulaient dans un grand sifflement, avec détermination, comme une créature reptilienne sortant de son œuf. Sous le manque de sommeil qui lui étouffait peu à peu les sens, Norton connut un moment de clarté si suprême qu'il sut que c'était forcément un mensonge ; mais durant ce moment, il eut l'impression que quelque chose d'autre parlait au travers de Marsalis, quelque chose d'ancien et de pas vraiment humain qui se serait servi de sa bouche et de son visage comme d'un masque, d'un point de lancement pour se projeter au travers du gouffre entre les mondes. Afin de saisir Franklin Gutierrez par la gorge et le cœur comme s'il était assis de l'autre côté d'un bureau et non à un quart de milliard de kilomètres de vide sidéral.

Il lui fallut un peu plus d'une minute pour tout dire, mais pour Norton, cela parut se dérouler en dehors du temps. Quand Marsalis eut fini de parler, le cadre de LINCOLN ouvrit la bouche pour dire quelque chose – n'importe quoi, briser ce grincement, ce silence de « quelque-chose-vient-de-partir », puis il s'arrêta, parce que Marsalis n'avait pas enclenché le bouton de transmission. Le message était encore ouvert,

attendait qu'on le scelle, et pendant ce qui sembla un temps très long, le Noir fixa l'objectif en silence. Il le regardait, et rien d'autre.

Puis il toucha le bouton et, d'une façon que Norton n'aurait pas pu définir, il parut s'effondrer.

Il fallut une bonne minute avant que le cadre de LINCOLN trouve les paroles nécessaires.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? demanda-t-il avec des lèvres sèches.

Marsalis s'agita comme quelqu'un qu'on réveille. Lui lança un regard normal, humain. Haussa les épaules.

— Je lui ai dit que je retournerais sur Mars et que je le retrouverais s'il ne me disait pas ce que je veux savoir. Je lui ai dit que LINCOLN paierait le ticket, aller et retour. Je lui ai dit que je le tuerais, et tous ceux qu'il aime dans la foulée.

— Vous pensez qu'il va y croire ?

L'attention du Noir retourna à l'écran. *Lui aussi doit être très fatigué*, se dit soudain Norton.

— Oui, il va y croire.

— Et sinon ? Si votre coup de bluff ne prend pas ?

Marsalis le regarda de nouveau, et Norton entendit la réponse avant que les paroles calmes et pragmatiques résonnent dans la pièce :

— Ce n'était pas du bluff.

Ils attendirent, jusqu'à zéro sur le compteur lumineux, puis les minutes continuèrent à s'accumuler. Aucun des deux ne parla – Norton, pour sa part, ne voyait rien à dire. Mais cette absence formait presque une compagnie. Marsalis croisa son regard une fois ou deux, et une fois il hocha la tête comme si le cadre de LINCOLN avait parlé, au point que Norton se demanda si, dans ses extrémités de fatigue et de chagrin, il n'avait pas exprimé tout haut quelque pensée intime.

Si c'était le cas, il ne s'en souvenait pas.

Le silence de la pièce le recouvrait comme une couverture, chaude et apaisante, invitant à la fuite, à l'abandon de cette peine, de ce foutoir, invitant à la chute vers l'oubli moelleux du sommeil trop retardé...

Il se réveilla en sursaut.

Le tintement de la réception, et son cou, tordu et douloureux.

L'écran dessina une nouvelle image.

Accompagnée de la voix de Gutierrez, paniquée et balbutiante.

« *Tu es propre.* »

Il ne comprenait pas ce qu'elle avait voulu dire, pas vraiment. Il essayait. Il s'attaqua à toutes les implications touffues de ces paroles, tandis qu'il attendait, assis, dans une flaque de lumière dans les bureaux éteints de LINCOLN, et se rejouait la transcription des aveux de Gutierrez. Exaspéré, il abandonna le problème. Y revint, perdu dans ses ramifications.

« *Ce qui ne laisse que toi, Carl. Tu es propre.* »

Il tâta les contours de ces mots, de cette idée, mais c'était comme chercher des prises sur l'une des improbables falaises du massif Verne. Les doigts vous disaient ce qui était là, vous donnaient quelque chose à saisir, une prise où s'appuyer, mais c'était une applicabilité immédiate, et non la forme d'ensemble. Ce n'était pas la compréhension. Il savait quels gestes suivraient, ce que signifiait « *ce qui ne laisse que toi, tu es propre* », en termes de ce qu'elle voulait qu'il fasse, mais cela ne lui apprenait rien sur ce qu'elle pensait de lui, ce qu'elle considérait qu'ils étaient l'un pour l'autre – pas plus qu'une série de mouvements réussis sur la roche de Verne ne vous donnait une carte topographique de la paroi.

C'était comme s'il était de retour au camp *Anguille*, à réfléchir sur un des *koans* d'entraînement les plus obscurs de tata Chitra.

« *Tu es propre.* »

La phrase tictaquait dans son crâne comme une bombe.

Norton partit, sans doute pour dormir avant de s'effondrer. Il ne dit rien d'autre que : « À demain matin. » Son ton était hésitant, sinon amical, du moins assez proche, adouci par l'épuisement. À un moment donné, dans ces dernières heures,

la tension entre eux s'était modifiée de manière indéfinissable, et cédait le pas à une autre relation.

Carl resta dans les bureaux déserts, écouta la transcription en boucle, regarda dans le vide, jusqu'à ce que l'étage où il se trouvait se prépare pour la nuit. Les plafonniers s'éteignirent les uns après les autres, et les ténèbres derrière les baies vitrées s'invitèrent lentement pour remplir les espaces de travail comme une eau sombre. Les systèmes inertes passèrent en veille prolongée, les écrans se verrouillèrent sur l'acronyme LINCOLN, et de minuscules veilleuses rouges s'allumèrent dans les ténèbres. Personne ne monta voir ce qu'il faisait. Comme la plupart des installations de LINCOLN, les bureaux d'Oakland étaient occupés en permanence, mais la nuit, cette équipe était réduite au minimum, dans un environnement contrôlé par un système intelligent logé au sous-sol. La sécurité se trouvait là-bas aussi – Norton avait dû les prévenir de le laisser tranquille.

Gutierrez avouait, à mots rapides et désarticulés, se reprenait, se corrigeait, sans doute avec des mensonges et des enjolivures en chemin. Une image d'ensemble émergea malgré tout.

« ... il fallait bien que quelqu'un dans les familias... prenne une initiative tôt ou tard... cette guerre est complètement idiote... »

« ...je ne sais pas, Marsalis, on ne m'a pas donné toutes les informations... il fallait juste que je fasse passer le type, c'est mon boulot, tu sais... »

À un moment dans cet interrogatoire prolongé – une demi-heure –, quelque chose céda en Gutierrez. La peur, la promesse potentielle de la protection de LINCOLN, une rancœur pour ce temps passé en prison qu'il ressentait comme une trahison, un abandon, ce temps à attendre un sauvetage que les *familias* n'avaient pas encore envoyé... le ressentiment bâti sur des charbons ardents, qui finit par prendre feu et devenir une révolte ouverte, haineuse.

« ... Bon, je suis un putain de cormoran, mec, un câble à louer, ce n'est pas comme si j'étais de leur sang, pourquoi ils me diraient quoi que ce soit de plus que le nécessaire... »

« ... Enfin, bien sûr, quelqu'un qui aurait énormément à gagner dans les cessations des hostilités avec Mars... Tu sais de qui je parle, hein... »

« ... ouais, ouais, on contourne les protocoles d'arrimage, on le largue au large de la Californie... »

« ... non, on m'a pas dit pourquoi, comme je t'ai dit... »

« ... ouais, bien sûr je lui ai montré comment déclencher le gel de cryocap... c'était la seule façon qu'il survive à l'amerrissage... »

Et avec le ressentiment, un autoapitoiement croissant, et des justifications à la pelle :

« ... Eh ouais, ben ouais, c'était un accident. Tu crois que je voulais vraiment le renvoyer chez lui réveillé comme ça ? Tu penses que c'est comme ça que je choisis de faire mon boulot ? Il aurait dû se réveiller à deux semaines de la Terre, pas de Mars... Ça aurait été le cas, si j'avais eu mon mot à dire. Je leur avais dit que c'était risqué, de flinguer le n-djinn deux semaines après le lancement, je leur ai dit que ça pourrait dérégler d'autres trucs, mais bon, pourquoi ils écouteront l'expert, hein, il ne connaît rien à rien... »

« ... Parce que, si tu coupes le n-djinn deux semaines avant l'arrivée, LINCOLN Terre envoie un vaisseau de sauvetage pour savoir ce qui s'est passé. Sûr et certain. Ils ne veulent pas prendre le risque d'un problème à l'arrimage, ça ferait mauvaise presse. Mais si ça se coupe deux semaines après le lancement, et si le vaisseau fait tout le trajet en silence, ils font confiance aux systèmes automatiques et laissent courir. Tu sais comment ils sont dès qu'il s'agit d'engager des frais... »

Il y en avait plusieurs heures du même genre, même quand on coupait le délai de transmission. La résistance du faucon de données avait disparu, comme une digue qui s'effondre. Carl repassa l'enregistrement, encore et encore, parce que c'était ça ou penser à Sevgi Ertekin. Il écouta jusqu'à ce que les paroles de Gutierrez commencent à se lisser sous son crâne, deviennent un bruit modulé, sans plus de signification que les motifs géométriques de lumière et de ténèbres des fenêtres des autres bâtiments, au dehors.

Il la vit une nouvelle fois entrer dans le bar, vit la grimace agacée et le suintement de sang sur son épaule, sur sa manche. La crispation de sa propre gorge quand il l'avait vue, le soulagement quand elle avait dit qu'elle allait bien, le...

« ...sang », dit la transcription pour la nième fois.

« ...pas comme s'ils étaient de mon sang... »

Il fronça les sourcils. Mit en pause, rembobina. La transcription baragouina à rebours, repartit.

Gutierrez boudait une fois de plus.

« ... Bon, je suis un putain de cormoran, mec, un câble à louer, ce n'est pas comme si j'étais de leur sang... »

Il entendit sa propre voix et celle de Bambaren, agitée par le vent de Sacsayhuaman.

« Mes familières partagent un dégoût commun pour ta race, Marsalis. Tu n'étais peut-être pas au courant.

— Oui. Je sais aussi que vous avez un attachement sentimental pour les liens du sang, mais ça... »

Il se redressa d'un coup. Rejoua la séquence, écouta une fois de plus la juxtaposition qu'il n'avait pas remarquée les fois précédentes.

C'est forcément ça.

Il rembobina un peu plus loin, joua les vagabondages verbaux du faucon de données :

« ...Enfin, bien sûr, quelqu'un qui aurait énormément à gagner dans les cessations des hostilités avec Mars... Tu sais de qui je parle, hein... »

Putain, forcément c'est ça ! Il contempla la révélation qui se dessinait dans l'éclairage LCLS de la lampe de bureau. Bambaren qui connaissait le projet Législateur de façon si précise. Greta Jurgens, si fière, la confirmation sous-entendue et fuyante de Bambaren quand il en avait parlé. Les deux sujets se télescopèrent dans sa tête.

« Tu t'es fait une vie en coexistant avec l'Initiative, et d'après ce que m'a dit Greta, c'est une relation prospère.

— Je doute que Greta Jurgens ait discuté de mes associations professionnelles avec toi.

— *Non, mais elle a essayé de s'en servir pour me menacer. L'implication était que tu avais des amis plus importants qu'à l'époque, et que tu pouvais compter sur eux.*

« ... *quelqu'un qui aurait énormément à gagner...*

— *... un attachement sentimental pour les liens du sang... »*

Putain, forcément !

Malgré les déferlantes de fatigue, il comprit à quel point il avait été proche de la solution, et se sentit pris d'un vertige de satisfaction.

Tout ce temps, tout ce temps, on était tout près. Putain, attends que je dise ça à...

... Sevgi.

Puis, d'un coup, ça ne valait plus rien, et il ne lui restait que la rage.

Il vérifia les fichiers, appela Matthew pour lui en parler.

— Gayoso. (Le faucon de données parut savourer ce nom.) OK, mais ça pourrait prendre du temps, surtout si on a essayé de cacher des choses, comme tu me le dis.

— Je ne suis pas pressé.

Légère pause à l'autre bout du fil.

— Ça ne te ressemble pas, Carl.

— Non. (Il regarda son reflet dans la vitre enténébrée du bureau. Grimaça.) Non, sans doute pas. (Nouveau silence. Matthew n'aimait pas le changement, en tout cas pas chez ses collègues humains. Carl sentit son malaise remonter la ligne.) Désolé, Matt, je suis un peu fatigué.

— Matthew.

— Oui, Matthew. Encore pardon. Je te dis, fatigué. J'attends que les choses bougent de mon côté, alors je ne suis pas pressé pour tout ça. C'est tout ce que je voulais dire.

— OK. (La voix de Matthew retrouva sa disposition enjouée, comme s'il avait appuyé sur un interrupteur.) Eh, tu veux que je te dise un secret ?

— Un secret ?

— Oui. Un secret confidentiel. Tu veux ?

Carl fronça les sourcils. Il utilisait rarement la vidéo pour parler à Matthew. D'une part, le faucon de données ne semblait

pas apprécier ça et, d'autre part, les appels étaient généralement fonctionnels, un point c'est tout, donc ça paraissait un peu inutile. Mais ce coup-ci, pour la première fois, il regretta de ne pas voir le visage de Matthew.

— En général, c'est pour des données confidentielles que je t'appelle, dit-il avec prudence. Alors oui, je t'écoute.

— Eh bien, tu es en froid avec le bureau de Bruxelles. Gianfranco Di Palma est très fâché après toi.

— C'est lui qui te l'a dit ?

— Oui. Il m'a ordonné de ne plus communiquer avec toi, pas tant que tu seras dans la Bordure.

Une colère lente s'accumula dans le ventre de Carl.

— Ah, tiens...

— Eh oui !

— Je remarque que tu ne fais pas ce qu'il a dit.

— Bien sûr que non, répondit Matthew avec sérénité. Je ne travaille pas pour l'UNGLA. Je fais partie de la liaison interagences. Et tu es mon ami.

Carl sourcilla.

— C'est bon à savoir.

— Je pensais que ça te ferait plaisir.

— Écoute, Matthew... (La colère changeait, teintée d'un élément beaucoup moins évident. L'élan de compréhension précédent paraissait reculer, noyé par de nouveaux facteurs.) Si Di Palma te reparle...

— Je sais, je sais. Je ne lui dis pas que je fais des recherches pour toi sur Gayoso.

— Exactement. (Un malaise montant.) Mais tu lui dis aussi qu'on est amis, d'accord ? Que tu es mon ami.

— Il le sait déjà, Carl. C'est évident si on regarde les données que...

— Ouais, mais il ne les a peut-être pas assez bien regardées. Tu lui dis que c'est moi qui l'ai dit et que je t'ai demandé de le lui répéter. (Carl regarda la nuit au dehors, l'air sinistre.) Juste pour que ce soit clair.

Un peu plus tard, il quitta le bâtiment, à la recherche d'un taxi pour rentrer à l'hôtel. Il marcha dans l'air froid du soir, sur

de gros rectangles successifs de lumière violette cristalline dispensée par les lampadaires LCLS. Il avait l'impression de traverser une série de petites scènes de théâtre, chacune éclairée pour une représentation qu'il refusait de donner. Il avait la tête brumeuse de fatigue. Un tourbillon spéculatif las qui refusait de se taire et disputait encore la primauté à une colère expansive et déchaînée.

'culé de Di Palma !

Il ne comprit pas à quel point cette colère devait se lire sur son visage avant de bousculer une artiste de rue qui venait en sens inverse, chargée d'un bric-à-brac sans queue ni tête. Ils se percutèrent, épaule contre épaule, et la masse de Carl envoya la femme à terre. Son chargement s'éparpilla à grand bruit, sur tout le trottoir. Une roue de vélo d'enfant s'éloigna en roulant dans les LCLS et bascula abruptement dans le caniveau. L'artiste le regardait depuis l'endroit où elle était tombée, ses traits maquillés crispés.

— Vous pourriez...

Et sa voix s'étrangla.

Il regardait le visage de clown au maquillage criard, la perruque cuivrée rigide, puis se rendit compte que sa propre bouche était crispée, sa mâchoire contractée de colère rentrée contre Di Palma, Onbekend, contre toute une horde de cibles évanescentes.

Ouais, mais cette fille n'en fait pas partie. Respire, Carl.

Il grogna et lui tendit la main.

— Désolé. Je ne faisais pas attention. C'est ma faute.

Il la remit sur ses pieds. Elle avait encore peur, et elle dégagea sa main dès qu'elle le put. Il alla pour l'aider à ramasser les accessoires de son numéro qu'il avait fait tomber, vit son sursaut, la crainte que lui inspirait encore ce gros Noir dans la rue déserte illuminée de violet. Une irritation lasse le traversa.

— Je vous laisse faire, dit-il avec brusquerie.

Il eut l'impression qu'elle le regardait s'éloigner. Cette rencontre lui laissait un arrière-goût de malaise, mais il avait autre chose à faire que se creuser la tête. Un taxi passa au carrefour devant lui et il cria en levant la main. Les senseurs reconnurent le signal et après un demi-tour à la perfection

mécanique, le taxi se gara doucement pour l'attendre. Ouvrit sa porte.

Il monta, lumière tamisée et fenêtres minimales, intérieur Skaï. Le flot des souvenirs du taxi de la veille au soir, celui que Sevgi Ertekin l'avait vu prendre et avait suivi, lui causa des blessures minuscules et inexplicables.

L'interface féminine générique se dessina.

— *Bienvenue chez Merrit Cabs. Quelle est...*

— *Red Sands International*, dit-il brusquement.

— *La chaîne Red Sands opère des deux côtés de la baie.*

Lequel désirez-vous ?

— San Francisco.

— *C'est parti*, dit la 'face avec douceur.

Les traits au repos, il pensa une fois de plus à Carmen Ren et à sa beauté générique des États de la Bordure, la...

La clown.

Cette conne de clown !

— Arrêtez le taxi, cracha-t-il.

Ils s'arrêtèrent rapidement. Il lutta contre la porte.

— Vous allez me laisser sortir ?

— *La prise en charge est due*, dit le taxi avec raideur. *Quelle que soit le trajet, Merrit Cabs se réserve...*

— Je reviens, je vais revenir ! Attendez-moi ici.

La porte s'ouvrit avec un claquement. Il descendit, remonta la rue jusqu'au carrefour. Avant de l'atteindre, il sut exactement ce qu'il allait trouver. Il tourna tout de même en vitesse, remonta la longue enfilade de scènes violettes, vers les bâtiments LINCOLN.

La rue était déserte, bien sûr. Tous les accessoires étaient restés par terre. La roue de vélo reposait de travers dans le caniveau. La femme maquillée avait disparu.

Il tourna sur lui-même, pour fouiller la rue du regard dans les deux directions.

De pâles scènes rectilignes, éclairées pour le prochain numéro, s'étendaient dans les deux directions. Il resta sous l'éclairage LCLS violet pâle, tout à fait seul. Une sensation d'irréalité vertigineuse. Pendant un instant fragmenté, il s'attendit à voir Elena Aguirre flotter vers lui par-dessus les

étroites bandes d'obscurité qui séparait les panneaux de lumière.

Pour venir le chercher, après tout.

Ils en parlèrent dans le jardin.

Sevgi Ertekin avait refusé qu'on l'exclue des briefings. « C'est encore ma putain d'enquête, » avait-elle dit d'un ton sec pour faire taire les protestations de Norton. Carl se dit que ça valait mieux, pour elle, que de penser à l'inéluctable, et elle paraissait avoir fini ou s'être lassé d'al-Nafzâwi. Ils s'assirent donc sur les chaises longues en bois au soleil, écoutèrent le ruisseau près d'eux et se comportèrent tous comme si Sevgi n'était pas sur le point de mourir.

— Maquillée, bordel, explosa-t-elle quand Carl leur raconta sa rencontre de la veille. Cette salope m'a fait exactement le même coup sur *Le Chat de Bulgakov*. Elle m'est rentrée dedans de derrière un pilier. C'était forcément elle. Pourquoi elle fait ça ?

— Pour t'écouter, dit Carl. Je suis retourné à Alcatraz hier soir, juste après. J'ai déclenché toutes les alarmes en essayant d'entrer dans les suites protégées. Ils ont retiré un micro tête d'épingle de mon blouson. Gros comme une miette, dans un étui chaméléochrome. Ça se colle à l'impact, avec une batterie pratiquement éternelle.

— Alors il doit y en avoir un aussi sur mes vêtements.

— Certainement, oui.

— Donc, c'est Ren. Elle est encore dans la partie ? (Norton fronça les sourcils.) Ça ne me paraît pas très logique. Elle devrait être en cavale. Vers le Port-franc, pour trouver une nouvelle identité et se faire refaire la tête.

Carl secoua la tête.

— Elle est trop intelligente pour ça. Pourquoi subir une opération majeure alors qu'elle peut juste mettre du maquillage et une perruque ?

— Ouais, confirma Sevgi avec amertume. Tu sais combien il y a d'artistes de rue dans cette ville. On en voit partout.

— Ça ne nous dit pas ce qu'elle fout encore dans les parages, rappela Norton. Si sa mission d'origine était de seconder Merrin, elle est au chômage.

— Je vous avais bien dit que ce n'était pas fini, rappela Carl. On a abattu Merrin un peu en avance, mais à part ça, celui qui tenait les ficelles poursuit son plan comme prévu.

Norton lui adressa un regard dubitatif.

— Ouais, mais *quel* plan ? dit Sevgi. Tu as dit que Gutierrez pensait renvoyer Merrin en tant qu'assassin martien des *familias* – pour venger des attaques menées dans les années soixante-dix. Manco Bambaren a participé parce qu'un changement de politique ne lui ferait pas de mal, et lui donnerait la chance de faire fructifier à plein ses relations avec les corpos de l'Initiative. Puis, au lieu d'abattre les patrons de Lima, Merrin a dessoudé une vingtaine de citoyens de Jésusland et de la Bordure, au hasard. Ça n'a aucun sens.

— Gutierrez pensait renvoyer un assassin des *familias*, nuança Carl en se préparant à lâcher l'info. Mais il y a un autre projet, c'est évident. D'une part, Bambaren est lié à tout ça par beaucoup plus que des intérêts d'affaires.

Nouveau haussement de sourcils de Norton.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que la mère génétique de Merrin, Isabela Gayoso, est aussi la mère de Manco Bambaren. Bambaren et Merrin étaient frères. Enfin, demi-frères.

Sevgi se redressa d'un coup, les yeux écarquillés.

— Oh ! putain !

— Eh oui ! Isabela Rivera Gayoso, mère pauvre des bas quartiers d'Arequipa, donna des matériaux génétiques à une unité médicale américaine venue en maraude avec Elleniss Hall Genetech. Ça a dû lui rapporter cinquante dollars. Elle a donné son deuxième nom de famille, celui de sa mère, parce qu'elle avait honte. Et apparemment, elle a donné un faux NIS, parce que celui archivé par Elleniss Hall est un cul-de-sac. À moins qu'ils l'aient brouillé. Je pense qu'à l'époque, ils ne se souciaient pas vraiment de la justesse de leurs archives. Tout le projet était

clandestin, de toute façon. Sur le papier, le projet Législateur n'existait pas.

— Je n'y crois pas, dit Norton d'un ton égal. Les n-djinns de recherche auraient trouvé cette piste-là, si c'était vrai.

— Oui, ils auraient pu, s'il n'y avait pas eu autant de masquage de données à l'origine. Comme je te l'ai dit en arrivant dans l'enquête, Sevgi, on était tous des fantômes, à l'époque. Rien de concret, rien qu'un journaliste trop zélé aurait pu apprendre de manière certaine. Et ils ont utilisé les débuts de la technologie n-djinn pour gérer le brouillage, c'est du solide. Quand Jacobsen est arrivé, on a levé une partie de la brume, mais la plupart des archives du projet Législateur appartiennent encore à la République confédérée, et elle n'a pas beaucoup coopéré quand on a créé l'UNGLA. Nos types des recherches secrètes découvrent en permanence des petits secrets que l'armée américaine avait enterrés quelque part et oubliés.

— Si c'est vrai, comment as-tu appris tout ça ?

— J'ai demandé à un de nos types des recherches secrètes. Il a creusé pour moi la nuit dernière, enfin, de jour en Europe, et il m'a appris tout ça ce matin, juste avant d'aller se coucher. Il a dit qu'il avait l'impression qu'on avait aussi planqué des trucs à l'autre bout, un travail de faucon petits-bras, sans doute Bambaren qui voulait cacher cette histoire de famille gênante une fois qu'il avait acquis une certaine influence. Avoir une mère qui a coopéré avec l'armée des *gringos*, qui a écarté ses cuisses pour leur vendre ses ovaires, pour ainsi dire – eh bien, ce n'est pas génial sur le CV, si on veut grimper dans les *familias*...

Norton renifla.

— Je ne vois pas comment ton chercheur aurait pu réussir un truc que nos n-djinns n'ont pas pu faire.

— Il y a plusieurs raisons. La première, c'est que je m'y attaquais par l'autre bout. Un truc que Bambaren m'avait dit, à propos du sang, une impression que j'avais. J'ai commencé par cette supposition-là, et j'ai demandé à mon chercheur de trouver Gayoso. J'avais déjà ma connexion. Vos n-djinns travaillaient de l'autre bout, sur un large éventail de pistes à

suivre au travers du flot de données, avec Merrin comme point de départ, puis un filtre d'importance et un suivi plus détaillé. Les n-djinns ne sont pas humains, ils ne font pas de sauts cognitifs comme nous. Je vous l'ai dit la semaine dernière, l'intuition de Yaroshanko, c'est génial, mais il faut quelque chose sur quoi baser la triangulation. Les filets à données des n-djinns ne sont qu'aussi bons que leurs filtres, et j'imagine que ceux-ci étaient davantage tournés vers Mars ou la Bordure.

— Et le projet Législateur.

— Oui, Législateur aussi, bien sûr. Mais réfléchis à ce que ça veut dire – tu crois vraiment qu'une recherche de n-djinn qui tombe sur les protocoles du projet Législateur va faire attention aux sources génétiques ? Ces gens-là n'ont jamais rencontré leurs enfants, jamais eu de contact avec eux. Dans le cas de Gayoso, on parle de quelqu'un qui ne s'est même jamais retrouvé dans le même pays, qui n'a jamais été à moins de mille kilomètres du fruit de ses ovules. Le matériau génétique ne vaut rien du tout, même maintenant que Jacobsen est appliqué. À l'époque, c'était encore moins. Aucune machine ne considérerait ça comme un lien pertinent, les filtres le recracheraient sans analyse poussée. Il faut déjà *savoir* que les gènes transmis par Isabela Gayoso à son fils sont importants avant de pouvoir demander au n-djinn de faire le lien. Et comme je l'ai dit, ils ne se sont jamais croisés.

Norton fronça les sourcils.

— Attends. Il y a eu un déploiement en Bolivie, non ? En 88 ou 89 ?

— Quatre-vingt-huit, confirma Sevgi. Argentine et Bolivie. Mais ce n'est pas certain. Beaucoup de données disent qu'il n'y a peut-être jamais mis les pieds. D'après son dossier, il dirigeait aussi un peloton à Koweït City, à l'époque.

— Ouais, mais s'il était bien en Amérique du Sud, insista Norton soudain enthousiaste, ça ferait un point de contact. C'est peut-être là que Bambaren a appris qu'il avait un demi-frère, et...

— Et quoi, Tom ? (Sevgi secoua la tête, irritée.) Ils se sont rencontrés, ils prennent quelques bières, et Merrin va mener sa pacification urbaine dans la Bordure. Six ans plus tard, il va sur

Mars, et *douze ans* après ça, un chef des *familias* de Mars monte un plan de vengeance à la con en envoyant un assassin, choisit Merrin, et une fois arrivé en bas, le gars déclare : « Ah, au fait, j'ai un demi-frère sur Terre qui peut nous aider ? » Non, c'est pas ça. Il doit y avoir autre chose, un lien plus solide que ça.

— Sans doute, concéda Carl. J'ai dit qu'il y avait plusieurs raisons pour que vos n-djinns n'aient pas pu trouver ce que mon chercheur a déniché. La deuxième, c'est qu'il y a eu beaucoup de brouillage des données, et beaucoup plus récemment que toutes ces histoires. Quelqu'un a encore très envie de garder tout ça caché.

— Quelqu'un qui utilise Carmen Ren, marmonna Sevgi. Et la conserve en ressource active.

— C'est une idée, admit Carl.

— Ils ont détruit ton micro ?

— Non, ils le gardent pour le moment. On pourrait essayer de s'en servir, j'imagine. Voir si on peut attirer Ren. Mais je ne vois pas comment. Elle est trop maligne pour ça. Après un tel silence, elle doit se douter qu'elle est grillée.

— Alors, ça nous laisse quoi ?

— Ça nous laisse Bambaren, dit Carl avec humeur. On descend le voir, et on lui met la pression jusqu'à ce qu'il nous dise ce qui nous intéresse.

— Et Onbekend ? demanda Sevgi avec une lueur étrange dans le regard.

Silence. Norton se précipita pour le remplir.

— J'ai vérifié hier, j'ai parlé à Coyle. Aucune archive qui corresponde à votre description. Mais Onbekend, c'est un nom néerlandais. Apparemment, c'était le passe-partout danois pour tous ceux qui n'avaient pas de nom de famille établi à mettre sur leurs papiers d'identité. (Il grimâça.) Ça veut dire « Inconnu. »

Sevgi eut une quinte de rire.

— Oh, génial !

— Ouais, apparemment, pas mal d'Indonésiens l'ont adopté au siècle dernier, parce qu'ils n'avaient pas de nom de famille au sens où les Néerlandais comprennent ce concept. C'est assez courant dans toute la Bordure pacifique de nos...

Il s'arrêta, parce que la toux de Sevgi ne s'était pas arrêtée. Elle grandit, s'intensifia jusqu'à la secouer, renvoyée dans la simulation par le stimulus qui avait déclenché la même réaction dans son lit d'hôpital. La force de la quinte l'avait pliée en deux sur sa chaise, puis elle commença à clignoter, à mesure que sa concentration faiblissait. Carl et Norton échangèrent un regard silencieux.

La présence de Sevgi vacilla une nouvelle fois, puis se stabilisa. Elle prit une inspiration sifflante, puis parut se maîtriser.

— Ça va, Sev ?

— Non, Tom, ça ne va pas. (Elle prit une inspiration forte.) Je suis en train de mourir, d'accord ? Désolée si ce n'est pas pratique.

Carl regarda de nouveau Norton, surpris par l'élan soudain de sympathie qu'il ressentit pour l'autre homme.

— On devrait peut-être faire une pause, dit-il doucement.

— Non, c'est... (Sevgi ferma les yeux.) Pardon, Tom. C'était impardonnable. Je n'avais aucune raison de te tomber dessus comme ça. C'est passé. Revenons à Onbekend.

Ce qu'ils firent, en quelque sorte, mais l'incident resta présent avec eux comme un quatrième compère. La conversation était lente, traînante, puis se brisa. Sevgi évita le regard de Norton, resta assise à se tordre les doigts sur ses genoux, jusqu'à ce que le cadre de LINCOLN finisse par s'éclaircir la voix et s'excuser, sous prétexte d'appeler New York. Il disparut avec un soulagement évident. Carl resta assis, attendant.

Elle continuait à se tordre les doigts. Finalement, elle leva les yeux vers lui.

— Merci d'être resté, souffla-t-elle.

Il désigna l'environnement d'un mouvement de tête.

— C'est mieux que le jardin qu'ils ont dehors. Trop aride, trop stylisé. Celui-ci est très britannique, j'ai l'impression d'être chez moi.

Cela lui valut un rire bref, mais plus prudent cette fois.

— Ton père est arrivé ?

— Ouais. (Hochement de tête raide.) Il est venu me voir ce matin, avant vous. Pour de vrai, dans l'hôpital. On lui a donné une chambre dans les logements du personnel. Politesse entre confrères.

— Ou influence de LINCOLN.

— Oui, peut-être aussi.

— Et ça s'est passé comment ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas. Il a... eh bien, il a beaucoup pleuré. Moi aussi. Il s'est excusé pour toutes les disputes à propos d'Ethan, pour l'éloignement. Beaucoup d'autres choses. Mais...

— Oui ?

Elle le regarda.

— J'ai vraiment peur, Carl.

— Ça me paraît légitime.

— Je, je fais plein de rêves où en fait, c'est une erreur, ce n'était pas vraiment une cartouche Haag. Ou c'est moins grave qu'ils croyaient, ils ont un antiviral qui tient la route. Ou alors tout ça n'était qu'un rêve, et je me réveille à New York, avec le marché dehors. (Des larmes débordèrent de ses yeux. Sa voix prit un ton désespéré, grinçant.) Et après, je me réveille pour de vrai, et je suis ici, dans ce putain de lit, avec les perfusions et les moniteurs, et cette saloperie d'équipement autour de moi, comme des parents que je ne voudrais pas voir. Et je suis en train de mourir. De *mourir*, Carl !

— Je sais, répondit-il d'un ton creux, stupide même à ses propres oreilles.

Il aurait aimé avoir quelque chose à lui dire, à lui renvoyer. Il ne trouvait rien.

Elle déglutit.

— J'avais toujours cru que ce serait comme une porte, comme se tenir devant une porte par laquelle il faut passer. Mais non. Rien à voir. C'est un putain de mur qui se précipite vers moi, et je suis sanglée dans mon siège, je ne peux pas bouger, je ne peux pas changer de direction ou sortir. Je vais rester là comme une conne et je vais mourir !

Elle serra les dents sur le dernier mot. Elle regarda sans les voir le jardin et les feuillages en bordure. Ses poings se

crispèrent sur ses genoux. Se décrispèrent, puis se serrèrent de nouveau. Il la regarda, et attendit.

— Je ne veux pas que tu ailles courir après Bambaren et Onbekend, dit-elle doucement sans quitter le feuillage ensoleillé du regard. Je ne veux pas que tu finisses comme moi, comme ça.

— Sevgi, on termine tous comme ça, tôt ou tard. Ce serait comme si je te rattrapais, c'est tout.

— Eh bien, il y a de meilleures façons de me rattraper. Je ne recommande pas la méthode Haag.

— Je peux me faire Onbekend.

— Bien sûr. (Elle reporta son regard sur Carl.) La dernière fois que tu t'es trouvé face à lui, il a fallu que je vienne te sauver la peau, si je me souviens bien.

— Je serai plus prudent, cette fois.

Elle eut un bruit étouffé, qui aurait pu être un nouveau rire.

— Tu ne comprends pas, hein ? Je n'ai pas peur qu'Onbekend te tue là-bas. C'est égoïste, Carl. J'ai peur que tu ne reviennes pas. J'ai peur que tu me laisses ici, à mourir à petit feu, sans personne pour m'aider.

— Je t'ai déjà dit que je resterais.

Elle ne l'écoutait pas. Elle ne le regardait plus.

— J'ai vu ma cousine mourir comme ça, quand j'étais petite. Un virus sexuel, un des hyperévolués, c'est un soldat qui le lui avait refilé, en Orient. Personne n'y pouvait rien. Je ne veux pas faire comme elle. Pas crever comme elle.

— Ça va aller, Sevgi. Je ne bouge pas. Je suis avec toi. Mais je pense qu'il est temps que tu me laisses te voir pour de vrai, dans l'hôpital.

Elle frissonna. Secoua la tête.

— Non, pas encore. Je ne suis pas encore prête.

— Rester en format-v, ça te fatigue beaucoup. C'est mauvais pour le système nerveux.

Sevgi renifla.

— Tu parles. Tu veux qu'on parle de tension nerveuse ? Je vais te le dire. La tension, c'est de rester allongée là dans mon putain de lit, à regarder le plafond et à écouter les machines auxquelles je suis branchée, à sentir mes poumons se remplir, à

sentir toutes les aiguilles qu'on m'a plantées, la douleur générale, alors que je suis incapable de bouger toute seule. Par rapport à ça... (elle leva la main mollement)... ce jardin, c'est le paradis.

Elle regarda les branches basses en silence.

— Il paraît que c'est un jardin, d'ailleurs, marmonna-t-elle. Le paradis, je veux dire. Un jardin plein de fruits et du bruit de l'eau.

— Et de vierges, non ? Soixante-dix vierges chacun, un truc comme ça ?

— Pas pour les femmes. Et puis, ce n'est que pour les martyrs. (Elle fit la grimace.) Et puis, c'est surtout des conneries. De la propagande islamiste post-coranique pour abrutis du désert. Aucune personne douée d'intelligence dans le monde musulman moderne ne croit plus à ces conneries. En plus, les vierges, c'est très surfait. Il faut tout leur apprendre. C'est comme coucher avec un mannequin de vitrine dont les circuits ont grillé.

— On dirait que tu sais de quoi tu parles, hein ?

Il sauta sur l'occasion de changer de sujet. Elle concéda un sourire faible.

— J'en ai inauguré un ou deux, oui. Et toi ?

— Pas que je sache.

— Ce n'est pas très généreux de ta part. Il faut bien que quelqu'un s'y colle.

Il haussa les épaules.

— Bah... Bon, j'essaierai de contribuer un peu plus, maintenant.

Le sourire de Sevgi disparut, effacé par la mention de l'avenir, comme un nuage qui serait passé sur la pelouse ensoleillée. Elle frissonna, et se replia un peu sur sa chaise longue. Il se maudit de cette inattention.

— J'ai lu quelque part, dit-elle doucement, que dans trente ou quarante ans, on imagine qu'il y aura des formats-v si puissants qu'on pourra y vivre. Tu sais, le n-djinn copiera juste tout ton esprit dans le construct et te fera fonctionner comme un élément de la simulation. On endort le corps, et on vit dans sa tête. Même une fois que le corps sera mort. Dans quarante

ans, à ce qu'on dit, peut-être moins. (Elle eut un sourire désespéré.) Ça fera un peu tard pour moi, hein ?

— Eh, tu n'aurais pas besoin de ces conneries. (Il chercha désespérément une réponse.) Tu vas aller au paradis, hein ? Un jardin, comme tu disais.

Elle secoua la tête.

— Je crois que je ne crois pas vraiment au paradis, Carl. À dire vrai, je pense que personne n'y croit vraiment. Au plus profond de nous, on sait tous que c'est de la connerie. C'est pour ça qu'on est tous si déterminés à répandre la bonne parole, à la faire avaler de force aux autres. Parce que si on ne peut pas les convaincre de croire, comment pourra-t-on étouffer nos propres doutes ? Et ce doute-là, il est glaçant. (Elle le regarda et frissonna en terminant sa phrase. Sa voix baissa jusqu'à un murmure :) Comme novembre dans un parc, tu sais ? Comme l'hiver qui arrive.

Il se leva et la rejoignit, et essaya de son mieux de la serrer dans ses bras. Une sensation grossière, comme au travers d'une combinaison, comme des poignées de velours, comme rien de réel. Aucune sensation de chaleur, mais puisqu'elle recommençait à frissonner, il la serra un peu plus fort, et il lui appuya la tête contre sa poitrine pour qu'elle ne voie pas à quel point il crispait la mâchoire, à quel point sa bouche était une ligne sauvage et rageuse.

Comme l'hiver qui arrive.

Sevgi vécut encore quatre jours.

Ce furent les jours les plus longs de la vie de Carl, depuis la semaine où il avait attendu le retour de Marisol, convaincu qu'il était imminent malgré tout ce que les oncles lui avaient expliqué. Il était resté assis sans rien dire, comme maintenant à l'hôpital, à regarder dans le vide pendant des cours où il excellait d'habitude. Il avait accepté les passages à tabac par lesquels les oncles le punissaient, avec une absence de réaction stoïque à la limite de la catatonie – ça n'aurait servi à rien de se défendre, il le savait, à part à encaisser encore plus de dégâts. Le cours de gestion de la douleur de tante Chitra était arrivé juste à temps.

Bien des années plus tard, il se demanda si ce cours particulier n'était pas volontairement donné dans les mois précédant le départ des mères. Peu de choses se produisaient à *Anguille 18* sans une planification minutieuse. Et la douleur, après tout, comme Chitra le leur avait dit au début de son cours, prenait de nombreuses formes. « La douleur est inévitable », avec un sourire gentil pour le groupe pendant qu'elle leur serrait à chacun la main. Cette petite femme aux traits de rapace avec une peau comme un alliage de cuivre brûlé par le soleil, des cheveux noirs courts était une donnée inconnue, par rapport à leurs autres professeurs : sa silhouette envoyait des signaux tout juste compréhensibles à leurs hormones prépubères, et ses mains sèches et calleuses annonçaient à ces mêmes hormones qu'ils feraient mieux de se tenir à carreau. Sa poignée de main était ferme, son regard direct et calculateur. « Nous sommes cernés par la douleur, elle prend bien des formes. Mon travail sera de vous apprendre à reconnaître ces formes, à les comprendre, et à ne pas les laisser vous écartier de votre véritable objectif. » Carl avait bien appris ses leçons. Il réagit à

la brutalité prudente des oncles exactement comme s'il s'agissait d'un des exercices pratiques de Chitra. Il savait qu'ils ne lui infligeraient aucune blessure irréparable, parce que tous les enfants *d'Anguille 18* apprenaient, encore et encore, à quel point ils étaient précieux.

Il savait aussi que les oncles auraient préféré ne pas utiliser autant la violence physique. Ce n'était jamais la méthode disciplinaire préférée, à *Anguille*, elle ne servait qu'à punir les écarts de conduite sérieux, le manque de respect et d'obéissance, et seulement en dernier recours. Mais toutes les autres corvées qu'ils avaient données à Carl cette semaine-là, il avait simplement refusé de les accomplir. Pire, il leur avait craché son refus au visage, il avait savouré ce frisson de désobéissance comme la douleur de se punir par une course ou l'escalade d'une falaise. Et, quand cette violence mesurée était venue, il l'avait acceptée avec joie, s'était glissé dans les cours de Chitra comme dans un harnais familial, et avait accueilli les oncles avec une fureur vierge qu'ils ne purent égaler.

Au final, ce fut Chitra qui avait déverrouillé ses efforts, tout comme elle lui avait donné ce dont il avait besoin pour supporter les châtiments. C'était un après-midi gris. Carl était assis, la bouche contusionnée et en sang, son dos douloureux calé contre un cabanon de rangement près de l'héliport. La tante était restée à côté de lui un moment, sans rien dire, puis était entrée dans son champ de vision direct, les mains dans les poches de sa combinaison. Il avait essayé de se détourner, mais cela faisait trop mal de rester dans cette position. Elle n'avait pas bougé.

Au final, il avait été forcé de la regarder.

« À quoi sers-tu, Carl ? lui avait-elle demandé doucement. (Ni son ton ni son expression n'avaient exprimé de jugement, rien qu'une question honnête.) Je comprends ta douleur, je vois comment tu as essayé de l'externaliser. Mais quel est ton but ? »

Il n'avait rien répondu. *A posteriori*, il doutait qu'elle avait vraiment attendu une réponse. Mais, après son départ, il s'était rendu compte – s'était autorisé à comprendre – que Marisol ne reviendrait vraiment pas, que les oncles disaient vrai, et qu'il gaspillait son temps, et le leur.

Attendre Sevgi, c'était autre chose. Elle était là, avec lui. Il servait à quelque chose.

Il allait quand même la *perdre*.

Il rencontra le père de Sevgi dans le jardin, un gros Turc aux cheveux gris avec des épaules puissantes et les mêmes yeux de tigre que sa fille. Il ne portait pas la moustache, mais un début de barbe épaisse lui mangeait les joues, depuis les fossettes de son menton, et il n'avait pas perdu ses cheveux avec l'âge. Il devait être très beau dans sa jeunesse ; même à présent – Carl estima qu'il devait avoir la soixantaine –, assis sur le banc de pierre beige à regarder fixement la fontaine, il exsudait une autorité calme et charismatique. Son costume sombre uni était assorti à son épaisse chemise de laine et aux cernes sous ses yeux.

— Vous êtes Carl Marsalis, dit-il quand Carl atteignit le banc.

Il n'y avait pas de point d'interrogation dans sa voix, elle était un peu rauque mais d'une fermeté d'acier en dessous. S'il avait pleuré, il le cachait bien.

— Oui, c'est moi.

— Je suis Murat Ertekin. Le père de Sevgi. Joignez-vous à moi, s'il vous plaît. (Il indiqua la place à côté de lui sur le banc, attendit que Carl s'asseye.) Ma fille m'a beaucoup parlé de vous.

— Vous pouvez me donner des détails ?

Ertekin le regarda en biais.

— Elle m'a dit que votre loyauté n'est pas de celles qu'on achète facilement.

C'était un vrai compliment. La sagesse populaire voulait que les treizes n'aient aucune loyauté au-delà de leurs propres intérêts. Il se demanda si Ertekin citait Sevgi directement, ou s'il traduisait ce qu'elle lui avait dit.

— Vous a-t-elle dit qui je suis ?

— Oui. (Nouveau regard en biais.) Vous attendiez-vous à ma réprobation ? À de la haine, peut-être, ou de la peur ? Aux préjugés habituels ?

— Je ne vous connais pas, dit Carl d'un ton égal. Outre le fait que vous ne vous entendiez pas et que vous avez quitté la Turquie pour des raisons politiques, Sevgi ne m'a pas du tout parlé de vous. Je ne pouvais pas savoir quelle attitude vous

auriez envers ma race. D'après ce que j'avais compris, la dernière indiscretion de Sevgi avec une variante treize ne vous avait pas comblé de joie.

Ertekin resta raide. Puis il s'avachit. Il ferma les yeux, serra les paupières, et les rouvrit pour affronter le monde.

— C'est ma faute, dit-il tout bas. Je l'ai abandonnée. Toute notre vie, tant qu'elle était chez moi, j'ai encouragé Sevgi à repousser les limites. Puis, quand elle les a enfin trop repoussées à mon goût, j'ai réagi comme un mollah de village qui n'a jamais vu le pont du Bosphore de sa vie et qui ne compte jamais s'y rendre. J'ai réagi exactement comme mon salaud de frère.

— Votre frère est mollah ?

Murat Ertekin eut un rire amer.

— Mollah, non. Mais il a peut-être raté sa vocation en étudiant la loi séculière. Il paraît qu'il n'a jamais été davantage qu'un avocat indifférent. Mais un suprémaciste masculin volontairement ignorant ? Oh que oui ! Bulent a toujours été excellent, en cela.

— Vous parlez de lui au passé. Il est mort ?

— Pour moi, c'est tout comme.

La conversation s'arrêta brutalement sur cette affirmation. Ils restèrent tous les deux assis un moment, à regarder l'espace où elle s'était déroulée. Murat Ertekin soupira. Il parla comme pour ramasser les morceaux d'un objet brisé, comme si chaque fragment du passé qu'il ramassait demandait un effort éreintant.

— Vous devez comprendre, monsieur Marsalis, que mon mariage ne fut pas une réussite. Je me suis marié jeune, en hâte, à une femme qui prenait sa foi très au sérieux. Quand nous étions encore tous deux étudiants en médecine à Istanbul, je confondais cette foi avec une force générique, mais je me trompais. Lorsque nous avons emménagé en Amérique, comme on l'appelait à l'époque, Hatun n'a pas su s'adapter. Elle avait le mal du pays, et New York lui faisait peur. Elle ne s'est jamais adaptée. Nous avons eu Sevgi parce qu'à l'époque, on nous disait qu'avoir un enfant nous réunirait. (Une grimace.) C'est un étrange article de foi — la conviction que des nuits sans

sommeil, sans sexe, un revenu amoindri et le stress constant de prendre soin d'une vie impuissante pourraient alléger la pression qui pèse sur une relation déjà tendue.

Carl haussa les épaules.

— Les gens croient toutes sortes de choses étranges.

— Eh bien, dans notre cas, ça n'a pas marché ! Mon travail en souffrit, nos disputes devinrent plus fréquentes, et la peur que Hatun ressentait pour la ville crût. Elle se retira dans sa foi. Elle portait déjà le foulard dans la rue, et se mit à porter le tchador complet. Elle refusait de recevoir des visiteurs dans la maison à moins d'être couverte et, bien sûr, elle avait déjà démissionné de son emploi pour avoir Sevgi. Elle s'isola de ses anciens amis et collègues de l'hôpital, frustrés dans leurs tentatives pour garder le contact, et finit par changer de mosquée pour en fréquenter une qui prêchait d'antiques billevesées wahhabites. Sevgi se rapprocha peu à peu de moi. Je pense que c'est naturel chez les petites filles, mais là, c'était purement de l'autodéfense. Que pouvait penser Sevgi de sa mère ? Elle grandissait dans les rues de New York, bilingue et éveillée, et pourtant Hatun ne voulait même pas qu'elle suive des cours de natation avec des garçons.

Ertekin regarda ses mains.

— J'encourageais sa rébellion, dit-il calmement. Je haïssais les changements auxquels j'assistais chez Hatun, et peut-être même Hatun elle-même, déjà. Elle avait commencé à critiquer mon travail, à le traiter d'anti-islamique, à snober nos amis incroyants ou musulmans libéraux. Son attitude se sclérosait un peu plus chaque année. J'étais déterminé à ce que Sevgi ne grandisse pas de la même façon. Cela me ravit quand elle commença à poser à sa mère ces simples questions d'enfant, celles sur Dieu auxquelles personne ne peut répondre. Je me réjouis qu'elle fût assez forte, intelligente et déterminée face au dogme creux que Hatun avait appris par cœur. Je l'incitais à continuer, la poussais à prendre des risques et à réussir, et je la défendais contre sa mère chaque fois qu'elles se heurtaient – même quand elle avait tort et que Hatun avait raison. Et quand les choses devinrent enfin insupportables et que Hatun nous quitta pour rentrer en Turquie – je pense que j'en fus heureux.

— Sa mère est-elle au courant de ce qui s'est passé ?

Ertekin secoua la tête.

— Nous ne sommes plus en contact, que ce soit Sevgi ou moi. Hatun n'appelait que pour nous faire la leçon, pour essayer de persuader Sevgi de rentrer en Turquie. Sevgi arrêta de répondre à ses appels quand elle avait quinze ans. C'est elle qui m'a demandé de ne rien dire à sa mère. C'est sans doute mieux comme ça. Hatun ne viendrait pas, ou alors pour faire un scandale, pleurer et appeler le jugement de Dieu sur nous tous. (Le mot « jugement » traversa Carl comme un accord assourdissant.) Vous n'êtes pas religieux, n'est-ce pas ? lui demanda Ertekin.

Cela méritait presque un sourire.

— Je suis un treize.

— Et donc génétiquement incapable d'avoir la foi, acheva Ertekin avec un hochement de tête. C'est ce que l'on dit. Vous y croyez ?

— Y a-t-il une autre explication ?

— Quand j'étais plus jeune, nous étions moins attachés à l'influence génétique. Mon grand-père était communiste. (Un regard amusé.) Vous savez de quoi il s'agit ?

— Oui, j'ai déjà rencontré le terme.

— Il pensait que l'on peut faire ce que l'on veut d'un humain. Que nous pouvons devenir ce que nous voulons. Que l'environnement fait tout. Ce n'est plus une vision très à la mode.

— Parce que l'on peut démontrer que c'est faux.

— Et pourtant, vous – toutes les variantes treize – avez été totalement conditionnés par votre environnement. On ne faisait pas confiance à vos gènes pour créer les soldats que vos maîtres désiraient. On vous a élevés dès la petite enfance pour affronter la brutalité comme si c'était une vérité immuable de l'existence.

Carl pensa à Sevgi, aux tubes et aux aiguilles, à l'espoir qui s'amenuisait.

— C'est bien le cas. Vous n'avez pas remarqué ?

Ertekin s'agita sur le banc, se tourna vers lui. Carl sentit que l'homme était près de tendre la main pour prendre la sienne.

Pour se raccrocher à quelque chose.

— Pensez-vous vraiment que vous seriez devenu ceci, que vous étiez génétiquement destiné à être ce que vous êtes, quelle que soit la façon dont vous auriez été élevé ?

Carl eut un geste d'impatience.

— Peu importe ce que je crois. Je suis devenu ce que je suis, la façon dont j'y suis arrivé est académique. Alors laissons les académiciens en discourir, écrire leurs articles et les publier, se faire payer pour torturer leurs méninges. Au final, rien de tout cela ne m'affecte.

— Non, mais cela pourrait affecter les gens comme vous à l'avenir.

Carl se rendit compte qu'il pouvait sourire – un sourire étroit, dur, les prémices de l'amusement.

— Il n'y aura plus d'autres comme moi à l'avenir. Pas sur cette planète. Encore une génération, et nous aurons disparu.

— Est-ce la raison pour laquelle vous n'avez pas la foi ? Vous sentez-vous condamné ?

Le sourire devint presque un rire.

— Je pense que vous vous rendrez compte, docteur Ertekin, que le terme technique pour cela est « transfert ». C'est vous qui vous sentez abandonné. Je ne me suis jamais attendu à être autrement que seul, aussi ne suis-je pas attristé quand cela se vérifie.

Marisol, assise dans sa tête, le traita de menteur. Elena Aguirre passa comme un fantôme, dans un murmure. Il retint un frisson, parla pour le repousser.

— Et vous oubliez un élément assez important de mon absence de conviction religieuse. Pour être croyant, il faut croire, mais il faut aussi avoir envie d'un être grand et patriarcal qui s'occupe de vous et veille sur vous. Il faut être capable de prier et d'adorer. Les treizes ne donnent pas dans l'adoration, de qui ou quoi que ce soit. Même si l'on pouvait convaincre une variante treize, contre toute évidence, qu'il y a vraiment un Dieu, il le considérerait simplement comme une menace à éliminer. Si Dieu était réel de façon démontrable ? (Il regarda Ertekin dans les yeux, intensément.) Les types comme moi chercheraient simplement une manière de le choper pour le dessouder.

Ertekin sourcilla et se détourna.

— Elle vous a bien choisi, murmura-t-il.

— Sevgi ?

— Oui. (Toujours détourné, il fouilla dans une poche de sa veste.) Vous aurez besoin de ceci.

Il donna à Carl un petit paquet, scellé dans un emballage blanc antiseptique glissant, avec des autocollants orange vif de mise en garde. Des lettres dans une langue qu'il ne savait pas lire, d'influence germanique, aux voyelles multiples. Carl le soupesa dans sa poche.

— Rangez-le, je vous prie, lui demanda Ertekin.

Le jardin commençait à se remplir tandis que des étudiants et du personnel médical sortaient savourer leur pause déjeuner au soleil.

— C'est sans douleur ?

— Oui. Cela provient d'une société danoise qui se spécialise dans ce genre de choses. Après l'injection, ce sera l'affaire de deux minutes.

Carl rangea le paquet.

— Si vous avez apporté ceci, dit-il tout bas, pourquoi avez-vous besoin de moi ?

— Parce que je ne peux pas le faire, dit simplement Ertekin.

— Parce que vous êtes musulman ?

— Parce que je suis *médecin*. (Il regarda de nouveau ses mains. Elles reposaient, molles, sur ses cuisses.) Et parce que même si je n'avais pas prêté serment, je ne me pense pas capable de mettre fin à la vie de ma fille.

— C'est ce qu'elle veut. C'est ce qu'elle a demandé.

— Oui. Oui. (Des larmes se massaient sous les paupières d'Ertekin.) Et maintenant, au moment le plus important, je me rends compte que je ne peux pas lui donner ce qu'elle veut.

Il prit soudain la main de Carl. Ses doigts étaient secs et puissants. Le regard aux iris de tigre se riva à celui de Carl, écarta les larmes pour qu'elles coulent sur sa peau burinée.

— Elle vous a choisi. Et au tréfonds de mon âme hypocrite et dubitative, je remercie Dieu de votre présence. Sevgi se prépare une fois de plus à repousser les limites, pour dépasser les barrières imposées par d'autres et qu'elle ne veut pas respecter.

Cette fois, je ne l'abandonnerai pas comme je l'ai fait il y a quatre ans. (Il essuya les larmes à gestes rapides et impatients.) Cette fois, je soutiendrai ma fille, dit-il. Mais vous devez m'aider, treize, afin que je ne l'abandonne pas une fois de plus.

Le complexe Haag ravage le système de Sevgi comme le vide sidéral qui s'infiltré par la coque déchirée d'un vaisseau. Les cellules se brisent, déversent leurs fluides vitaux. Les débris dérivent, son système immunitaire chancelle, se vidange désespérément, se cramponne aux renforts antiviraux que Stanford lui a injectés, et pourtant il n'est pas de taille. Ses poumons commencent à se remplir. Ses fonctions rénales ralentissent, et il faut les stimuler de manière artificielle pour que ses reins n'exploient pas. Des tubes qui entrent et qui sortent. L'écoulement des déjections de son corps commence à la faire souffrir.

Elle a de plus en plus de mal à penser clairement sur le long terme.

Ce ne fut que lorsque le format-v ne fut plus viable, quand elle se mit à y clignoter comme un fantôme désintéressé, qu'elle accepta qu'il la voie en vrai.

Il resta assis à côté de son lit, hébété.

Malgré tout ce à quoi il s'attendait, ce fut un choc de la découvrir aussi amaigrie, de voir des yeux aussi enfoncés et des joues aussi émaciées. Il voulait lui sourire, mais cette expression ne parvenait pas à s'arrimer sur son visage et clignotait comme Ertekin dans le virtuel. Quand elle vit cela, elle lui rendit son sourire, et celui-là était plus stable, comme une lampe qui brillait derrière le tissu tendu de son visage.

— J'ai une tête à faire peur, murmura-t-elle. Pas vrai ?

— Tu devrais manger un peu plus régulièrement...

Elle rit, fut interrompue par la toux. Mais il vit l'expression de son regard, la gratitude. Il essaya de se sentir bien.

Il resta à côté du lit.

Il lui tint la main.

— Dis-moi un secret.

— Quoi ?

Il avait cru qu'elle dormait. La petite pièce était figée dans l'obscurité, à la dérive dans le silence général de l'hôpital plongé dans la nuit. Les ténèbres se pressaient aux vitres, s'infiltraient dans la pièce. Les machines émettaient des clignotements rouges et ambre, murmuraient et cliquetaient pour elles-mêmes, reproduisaient en graphiques vaguement compréhensibles, aux teintes vertes et bleues froides, ce qui se passait dans leur pupille. La lampe de chevet projetait un rectangle d'ambre pâle sur le lit où Sevgi dessinait des vallons sous le drap. Son visage était dans l'ombre.

— Allez, croassa-t-elle. Tu m'as bien entendue. Dis-moi ce qui s'est vraiment passé sur Mars. Ce que Gutierrez t'a fait ?

Il cligna des yeux, lava ses yeux de tout le temps qu'il avait passé à regarder dans le vide.

— Je croyais que tu avais déjà compris.

— Eh bien, on verra si tu avais raison.

Il regarda les risques de ce passé, qu'il n'avait pas essayé de rassembler depuis des années. « C'est un autre monde, une autre époque », avait autrefois dit Sutherland. « Il faut apprendre à tout lâcher. »

— Tu y étais presque, admit-il.

— Vraiment ? Allez, Marsalis... (Un rire sortit d'elle en flottant, comme les échos depuis le fond d'un puits.) Accorde sa dernière volonté à une mourante.

Il crispa sa bouche.

— Gutierrez n'a pas truqué la loterie pour moi, dit-il. Il y a trop de sécurités autour de ça, trop de présence n-djinn. Et c'est difficile à faire, truquer un événement aléatoire pour qu'il fasse ce qu'on veut sans avoir l'air d'être truqué. Pour un truc comme ça, il faut chercher le point faible.

— C'est-à-dire ?

— Comme toujours. L'élément humain.

— Oh, les humains ! (Elle rit de nouveau, un peu plus fort.) Oui, ça doit être logique. On ne peut pas leur faire davantage confiance qu'à un prêcheur de Jésusland avec une pom-pom girl, hein ?

Il sourit.

— Exactement.

— Alors, quel humain particulier as-tu manipulé ?

— Neil Delaney. (Un léger éclat de mépris tandis qu'il se souvenait, mais les années avaient délavé le tout presque jusqu'à l'amusement.) Il était administrateur au site *Bradbury*, à l'époque.

— Il siège au conseil de supervision, maintenant.

— Oui, je sais. Mars fonctionne bien, pour certaines personnes. (Carl se surprit à se détendre. Les paroles coulaient plus facilement, ici dans la lumière basse de la lampe de chevet, juste eux deux dans le calme obscur.) Delaney vendait aux Chinois. Il minimisait des rapports de site, leur attribuait un potentiel faible, pour que LINCOLN ne prenne pas la peine de remplir des notifications d'action. Comme ça, les équipes du Nouveau Foyer du Peuple pouvaient se les approprier, sans avoir à faire le travail d'audit réel.

— Ah, l'enculé !

Mais c'était un fantôme murmuré de l'indignation, on sentait qu'elle n'avait pas la force de la ressentir pour de bon.

— Oui, bah... C'est plus simple de considérer ça comme une forme de sous-traitance. Le NFP qui achète l'expertise de LINCOLN sous le manteau, sans doute moins cher que s'ils avaient mené les prospections eux-mêmes. Il y a beaucoup de planètes à étudier, et pas grand monde pour s'en occuper. Les Chinois faisaient ce qu'ils ont toujours fait – ils agitaient assez de dollars au bon endroit pour apaiser les hésitations de l'Occident mercantile.

— Je n'ai pas l'impression que la presse verrait les choses du même œil.

— Non. D'ailleurs, c'est ce qu'on a expliqué à Delaney. (Carl réfléchit, se rendit compte que ces souvenirs lui échauffaient encore le sang.) C'était un bon plan. Il s'est écroulé net. Il nous a donné tout ce qu'on voulait.

— Il t'a renvoyé chez toi.

— Eh bien, il nous a ouvert le système de sécurité de la loterie. Il a laissé Gutierrez faire ce qu'il voulait. Alors, oui, j'ai gagné la loterie.

— Et Gutierrez, il a eu quoi ?

Carl haussa les épaules.

— Du liquide. Des services. On avait quelques autres intervenants dans l'équipe, et ils ont tous été payés.

— Mais tu es le seul à être rentré.

— Oui. Une seule cryocap à gagner, tu sais. Et c'était mon coup, mon opération, dès le début. C'est moi qui ai rassemblé l'équipe, et j'avais dit clairement aux autres ce que je voulais en retirer.

— Donc...

La respiration de Sevgi était un peu sifflante. Il tendit la main vers le verre, le porta aux lèvres de son amie et lui soutint la tête. Ces gestes paraissaient aisés, par la force de l'habitude.

— Merci, ça fait du bien. Donc, tu penses que Gutierrez était jaloux. Et qu'il t'a baisé après coup ?

— Peut-être. À moins que ce soit Delaney qui le lui ait demandé, en espérant que je péterais les plombs avant l'arrivée du vaisseau de secours. Tu te rappelles ce type qui s'était réveillé sur le retour de l'exploration de Jupiter, dans les années quatre-vingts ? Spitz, un truc comme ça ?

— Specht. Éric Specht. Oui, je me rappelle.

— Il est devenu fou en attendant les secours. Delaney espérait peut-être qu'il m'arriverait la même chose. Va savoir.

— Tu n'en sais rien ?

— Je sais que Gutierrez m'a envoyé un mail très effrayé une fois que je fus rentré sur Terre, pour me dire qu'il n'y était pour rien. Alors c'était peut-être un accident. À moins que Delaney ait engagé un autre faucon. D'un autre côté, Gutierrez a toujours été un putain de menteur, alors bon, va savoir...

— Ça ne te dérange pas ?

Il se tortilla un peu sur sa chaise, et lui sourit.

— À quoi ça me servirait d'être dérangé, Sevgi ? C'est une autre planète. Un autre monde, une autre époque. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que j'y retourne juste pour me venger ? J'avais passé toute ma dernière année sur Mars à préparer mon retour sur Terre. Il y a des moments où il faut laisser couler, tu sais.

Sous les couvertures, elle s'affaissa un peu.

— Ouais, murmura-t-elle. C'est vrai.

Ils partagèrent le silence un moment. Elle chercha sa main à tâtons, et il la lui donna.

— Pourquoi tu es revenu, Carl ? demanda-t-elle doucement.

Il eut un sourire torve dans l'obscurité.

— Écoute ce que disent les gens de La Terre prime, Sevgi. Mars, c'est un bled de merde.

— Mais tu étais libre, là-bas. (Elle lui lâcha la main pour s'exprimer avec plus d'animation.) Tu devais savoir que tu courais le risque d'être interné en rentrant. C'est un coup de bol si on ne t'a pas mis dans les réserves.

— Pas tout à fait. J'avais acheté du temps machine avant de rentrer, avant de monter le coup contre Delaney. J'ai demandé au n-djinn d'examiner la façon dont on traitait les gagnants de la loterie sur Terre, puis d'extrapoler pour un treize. La machine m'a donné un résultat de soixante-dix pour cent de chances qu'on m'accorde une exemption spéciale à cause de ma célébrité. (Il haussa les épaules.) C'était plutôt pas mal.

— Et si le n-djinn s'était trompé ? (Elle tendit le cou, s'assit à moitié. La pâle lumière dorée lui tomba sur le visage. Des yeux intenses et brûlants se rivèrent à ceux de Carl.) Et si on t'avait interné quand même ?

Autre haussement d'épaules, autre sourire tordu.

— Eh bien, il aurait fallu que je m'évade, alors. Comme les autres couillons.

Elle se rallongea, un peu essoufflée par l'effort.

— Je ne te crois pas, dit-elle quand elle eut repris sa respiration. Tous ces risques, juste parce que Mars est un bled de merde ? Pas possible. Tu aurais pu prendre l'argent, à la place. Tiré tout ce que tu pouvais de Delaney. Tu n'aurais plus jamais manqué de quoi que ce soit. Allez, Carl. Pourquoi tu es rentré, en vrai ?

Il hésita.

— Ce n'est pas si important que ça, Sevgi.

— Pour moi, si.

Des pas remontèrent le couloir au dehors. Un murmure de voix, qui s'éloignaient. Il soupira.

— Sutherland, annonça-t-il.

— Ton sensei.

— Ouais. (Il posa les mains sur ses genoux, essayant de cadrer la situation pour lui-même.) Tu vois, il y a un plateau d'apprentissage, dans le *tanindo*. Un niveau où l'important n'est plus la façon dont on agit, mais la raison pour laquelle on est là. Pourquoi on s'entraîne, pourquoi on apprend. Pourquoi on vit. Et je n'ai pas pu y accéder.

— Tu ne savais pas pourquoi ? (Elle souffla un rire muet.) Eh, bienvenue au club ! Tu crois que, nous, on sait pourquoi on est là ?

Carl laissa un écho de son amusement se calquer sur ses propres lèvres, mais d'un air absent. Il regarda le lit et ses ombres, et la silhouette de Sevgi sous le drap comme s'il s'agissait d'un paysage.

— Sutherland dit que c'est plus simple pour les humains de base, dit-il d'un ton distant. Vous construisez de meilleures métaphores, vous y croyez plus profondément. Il a dit que je devais trouver autre chose. Et que tant que ce ne serait pas fait, je serais bloqué.

— Sutherland est un treize aussi, non ?

— Oui.

— Alors comment ça se fait qu'il a réussi, lui ?

Carl hocha la tête.

— Tout est là. Il m'a donné un chemin. Un substitut fonctionnel à la foi.

— Et c'était quoi ?

— Il m'a dit de dresser une liste, une liste personnelle sur laquelle je me concentrerais. Onze choses que je voulais accomplir à un moment ou à un autre dans ce qui me restait de vie. Des choses importantes pour moi, des choses capitales.

— Tu n'as pas arrondi à une jolie douzaine ?

— Ce n'est pas le chiffre qui compte. Onze, douze, neuf, peu importe. Autant ne pas faire une liste trop longue, ce serait contraire au but de l'exercice, mais autrement on choisit un nombre et on dresse sa liste. J'ai choisi onze. (Il hésita de nouveau, et la regarda avec un air presque apologétique.) Pour neuf de ces trucs-là, je me suis rendu compte qu'il faudrait que je sois sur Terre.

Le silence de l'hôpital se referma sur eux. Il vit dans l'obscurité qu'elle se tournait pour regarder par la fenêtre.

— Tu les as toutes accomplies ? Tes missions ? demanda-t-elle tout bas.

— Non. Pas encore. (Il s'éclaircit la voix, fronça les sourcils.) Mais ça vient, petit à petit. Et ça fonctionne. Sutherland avait raison.

Pendant quelques instants, elle parut ne plus écouter, perdue dans les ténèbres de l'autre côté de la vitre. Puis – frottement sec de ses cheveux sur l'oreiller –, elle se retourna face à lui.

— Tu veux que je te dise un secret aussi ?

— Grave.

— Il y a trois ans, j'ai envisagé de faire assassiner quelqu'un.

— Ah oui ?

— Ouais, je sais. Tout le monde pense à tuer quelqu'un, de temps en temps. Mais là, c'était pour de vrai. Je me suis assise et j'ai tout préparé. Je connaissais des gens, à l'époque, des flics ou des anciens flics qui me devaient un service. Il y avait eu un « meurtre par accident » à l'époque où j'étais officier de terrain, depuis quelques années seulement, toute naïve et innocente. (Elle toussa un peu.) Bon, c'est une longue histoire, les détails sont chiants. Juste un interrogatoire qui a dégénéré, une fois. J'étais là, j'ai tout vu. Tu pourrais dire que j'étais complice. La police des polices a voulu jouer le coup comme ça, en tout cas. La pression est venue d'en haut, ils voulaient que je déballe tout, et en échange ils me donnaient l'immunité. Mais ils n'ont pas pu prouver que j'étais dans la pièce, et je n'ai rien dit. Coincés comme ils l'étaient, leur enquête s'est écroulée. Neuf ans plus tard, il y a trois ans comme je te le disais, il y avait des types avec une plaque qui me devaient un service, à New York. Des types qui ne sont pas allés en prison alors qu'ils l'auraient dû. J'aurais pu le faire, Carl. J'aurais pu demander à quelqu'un.

Elle recommença à tousser. Il lui releva la tête, lui porta un mouchoir aux lèvres jusqu'à ce qu'elle se débarrasse de ce qui lui bouchait les bronches, et lui essuya la bouche. Après lui avoir donné quelques gorgées d'eau, il la reposa doucement ; essuya la sueur que l'effort avait fait perler à son front avec un autre mouchoir, et attendit qu'elle retrouve sa respiration.

Il se pencha un peu plus près.

— Et qui est-ce que tu voulais faire tuer ?

— Cette salope d’Amy Westhoff, dit-elle avec amertume. La salope qui a tué Ethan.

— Tu m’as dit que c’était le SWAT qui a tué Ethan.

— Ouais. Mais il a fallu que quelqu’un comprenne ce qu’était Ethan et prévienne la liaison de l’UNGLA à la mairie. Tu te rappelles ce que je t’ai dit à Istanbul, qu’Ethan fréquentait une blonde au datacrime ?

— Vaguement.

— C’était Westhoff. Elle s’est pointée dans le couloir devant mon bureau la semaine où Ethan a emménagé chez moi, en me hurlant des insultes, en me disant que je ne savais pas dans quoi je m’engageais. En disant qu’elle foutrait ma vie et celle d’Ethan en l’air si je ne le lâchais pas.

— Tu crois qu’elle savait ce qu’il était ?

— Je ne sais pas. Non, sans doute pas, à cette époque. Sinon, je pense qu’elle l’aurait utilisé contre lui quand il a voulu déménager.

— Peut-être qu’elle l’a fait et qu’il ne te l’a pas dit.

La phrase arrêta Sevgi net, la cloua dans une longue pause pendant qu’elle y réfléchissait. Il pencha la tête, pour essayer d’apaiser la raideur dans sa nuque.

— Je ne pense pas qu’elle savait, à l’époque, insista Sevgi. Peut-être qu’elle avait eu des soupçons, de temps en temps. Je pense que moi aussi, à dire vrai, même avant que Keegan vienne tout foutre en l’air. Tu sais, quand on est une femme, c’est un truc auquel on ne peut pas s’empêcher de penser de temps en temps. Il y a tellement de trucs effrayants dans le monde. Toutes les mises en garde, toute la panique sexy chaque fois que quelqu’un s’évade de Cimarron ou Tanana. *La Vérité sur les Treizes*, comment les reconnaître, comment vous réagissez, en quoi vous êtes différents des autres mecs. Les signaux d’alerte, les numéros de dénonciation gratuits, les forums d’information publics, puis les retombées média, chaque fois. Tu sais, j’ai vu un article de magazine féminin, un jour pendant que j’attendais de voir mon avocat. « Votre Jules est-il un treize ? – Les treize signes qui ne trompent pas. » Ce genre de conneries.

Elle se tortilla dans le lit sous la force de sa frustration. Elle avait le souffle court et rauque. La voix impatiente.

— Enfin bon, qu'elle l'ait su ou pas à l'époque, je suis certaine qu'elle gardait Ethan à l'œil. Et là, quand on a merdé, quand on s'est sentis trop sûrs de nous après Keegan, elle a eu son occasion.

— Elle savait que tu étais enceinte ?

— Oui, on ne le cachait pas. Ça a commencé à se voir sérieusement à trois mois, et je suis passée en service réduit à quatre. Bien sûr qu'elle le savait, tout le monde le savait. (Sevgi s'arrêta, attendit que sa respiration se calme.) Ce n'était pas ça. Quand je suis tombée enceinte, quelque chose a changé chez Ethan. C'est là qu'il a commencé à chercher sa mère génétique. Il avait toujours parlé de le faire, retrouver sa vraie mère, mais avec le bébé...

— Pas sa mère adoptive ?

— Non. Ça, c'était réglé, pour lui. Il ne voulait pas la revoir. Il ne m'en a jamais parlé. Mais il était décidé à trouver Patti. Le bébé l'a vraiment décidé à passer à l'action.

Carl vit le lien.

— Tu penses qu'il est allé voir Westhoff pour commencer ses recherches ?

— Je ne sais pas. Mais il est allé voir le datacrime, ça, je le sais parce qu'il m'a dit qu'il allait le faire. C'est eux qui ont les meilleures bécane pour ça, dans toute la ville, et il connaissait plusieurs personnes là-bas, pas seulement Amy. (Il vit la façon dont ses poings se serrèrent quand elle les posa sur le lit.) Mais Amy était au courant. Elle est venue me voir dans la rue, m'a félicitée pour le bébé, a dit que c'était génial qu'Ethan reprenne contact avec sa famille. Je l'ai raconté à Ethan, mais... (elle roula de la tête sur l'oreiller)... comme je t'ai dit, on était tellement sûrs de nous...

— Il y a des preuves que Westhoff a prévenu l'UNGLA ?

— Assez pour faire une enquête ? (Il crut la voir sourire dans le noir.) Non. Mais tu te souviens que je t'ai dit que quelqu'un avait prévenu Ethan qu'il avait quelqu'un aux basques ?

— Ouais, un numéro du commissariat central, tu m'as dit.

— Ouais. (Elle souriait faiblement.) Le datacrime est au central. J'ai parlé à un sergent du datacrime, il m'a dit qu'Amy Westhoff avait été bizarre toute la journée. Énervée, elle passait son temps à s'absenter. L'appel est venu d'un autre étage, un bureau vide au cinquième, mais elle aurait pu y accéder sans problèmes.

— « Aurait pu. » Tu as dit qu'il avait beaucoup d'amis au datacrime.

— Personne n'était au courant du déploiement des SWAT. Personne à part celui qui les a prévenus.

— Ethan avait des amis dans la chaîne de commandement du SWAT ? Ou à la mairie, peut-être ?

— Bien sûr, et ils ont tous attendu le matin où ça devait se faire pour appeler. Ils ont traversé toute la ville pour aller au commissariat central, dans un bureau au cinquième étage parce qu'ils savaient qu'il serait vide. Allez, Carl, sois sérieux.

— Personne d'autre n'a trouvé ça bizarre ?

Nouveau sourire faible.

— Personne ne voulait s'y intéresser. D'abord, ce n'est pas un crime de dénoncer un treize aux autorités. Chaque fois qu'il y a une évasion de Cimarron ou de Tanana, on revoit les mêmes spots pour encourager les bons citoyens à le faire. Et puis, Ethan était flic, *a priori* balancé par un autre flic. C'est le genre de truc que la plupart des gens dans le service auraient préféré oublier.

Il hocha la tête. Il se dit que le jour se levait.

— Alors tu as prévu de l'assassiner. De la faire assassiner. Qu'est-ce qui t'a arrêtée ?

— Je ne sais pas. (Elle ferma les yeux, la voix faible et fatiguée de tous ces efforts.) Au final, je n'ai pas pu m'y résoudre. J'ai tué des gens dans le cadre du boulot, il a bien fallu, pour rester en vie. Mais c'était différent. De sang-froid. Il faut être tellement froid.

Derrière la fenêtre, la nuit commençait effectivement à se délayer. Carl vit le visage de Sevgi un peu plus clairement, y lut la désolation. Il se pencha et l'embrassa tendrement sur le front.

— Essaie de te reposer, dit-il.

— Je n'ai pas pu, dit-elle comme pour se justifier devant un juge, ou devant Ethan lui-même. Je n'ai pas pu, tout simplement.

Rovayo passa, hors des heures de service, avec des fleurs. Sevgi fut tout juste polie. Les plaisanteries qu'elle fit sur les coups tirés en vitesse, d'un chuchotis rauque, n'étaient pas drôles et personne ne rit. Rovayo encaissa, resta le temps qu'elle avait annoncé pouvoir rester, promit d'un ton gêné de revenir. L'expression dans le regard de Sevgi suggéra qu'elle s'en cognait, dans un sens comme dans l'autre. Dehors, dans le couloir, après, la flic regarda Carl avec une grimace.

— Mauvaise idée, hein ?

— C'était gentil d'y avoir pensé. (Il chercha d'autres sujets, pour se protéger de la vérité qui approchait derrière la porte dans leur dos.) Tu as récupéré quoi que ce soit sur la scène du crime ?

Rovayo secoua la tête.

— Rien qui ne t'appartienne pas à toi, aux cadavres ou à une dizaine de crapules de la baie, sans importance. Cet Onbekend devait être bien récuré.

— Ouais, il l'était. (Carl y repensa, fut surpris par la pointe de fureur qui accompagna le visage à demi familier de cet homme.) Ça se voyait dans la lumière, ça faisait salement briller ses cheveux, même. Aucune chance qu'il laisse du matériau génétique pour les experts.

— Exactement. C'est à se demander pourquoi Merrin n'en a pas fait autant. Au lieu de laisser ses traces partout, pour qu'on le piste.

— Ouais, j'imagine que c'est pour ça qu'on l'a coincé aussi facilement.

Rovayo sourcilla.

— Eh ben, t'es de bonne humeur, toi.

— Désolé. Je n'ai pas beaucoup dormi. (Il regarda la porte fermée de la chambre de Sevgi.) Tu veux prendre un café en bas ?

— Volontiers.

Par-dessus la table en plastique abîmée de la cafétéria au rez-de-chaussée, il lui demanda mécaniquement des nouvelles de la descente sur *Le Chat de Bulgakov*. Il n'y avait pas grand-chose à dire. Daskeen Azul maintenait ses déclarations. Merrin, Ren et les autres étaient des employés qui avaient détourné les politiques et pratiques de la compagnie à leurs propres fins illicites. Toute tentative d'incriminer les propriétaires ou les responsables se réglerait au tribunal. On résistait aux mandats, on posait les cautions et on les payait ; la bataille légale était lancée.

— Et on va sans doute perdre, fut le jugement amer de Rovayo. Le jour même où on a opéré les arrestations, des avocats très, très costauds sont arrivés d'Angelina. Tsai va s'y attaquer quand même, toute cette histoire l'énerve. Mais personne ne parle, ils sont tous trop effrayés ou trop sûrs d'eux. À moins que quelqu'un dans cette équipe se mette à table, et vite, on va se retrouver le cul dans l'eau.

— D'accord...

Il répondit d'une voix molle. Il n'arrivait pas à se sentir concerné.

Rovayo sirotait son café, le regardait d'un air sinistre de l'autre côté de la table et dit :

— Je ne vais poser la question qu'une seule fois, parce que je sais que c'est con. Mais ils sont sûrs de ne pas pouvoir la guérir ?

— Ouais, ils sont sûrs. Les changements viraux sont trop rapides, ils ont déjà du mal à les suivre. Il n'y a aucun n-djinn au monde doué de la capacité de modélisation chaotique nécessaire pour en venir à bout. Le système Haag est conçu pour venir à bout d'un treize, et notre système immunitaire est environ deux fois plus efficace que le vôtre, alors ils ont dû trouver quelque chose d'assez infallible.

Rovayo grogna.

— Rien ne change jamais, hein ?

— Pardon ?

— L'industrie de l'armement, qui gagne sa vie à nous ficher la trouille. Il y a deux siècles, on a conçu un type de balle tout nouveau parce qu'on pensait que des cartouches ordinaires ne

suffiraient pas à venir à bout d'un Noir avec de la cocaïne dans son organisme.

— Un Noir ?

— Oui, un Noir. La peau noire, comme toi et moi. D'abord, ils ont rattaché la prise de cocaïne à la communauté noire, pour en faire un problème racial. Puis ils se sont dit qu'ils avaient besoin d'un plus gros flingue pour nous abattre, parce qu'on était tous camés. (La flic de la Bordure eut un geste ironique de présentation.) Et voilà, la cartouche .357 Magnum.

Carl fronça les sourcils. La terminologie n'était que vaguement familière.

— Tu parles d'un truc de Jésusland, non ?

— Ça ne s'appelait pas Jésusland, à l'époque. Je te parle d'une cartouche à chemise renforcée. Il y a deux cents ans, je t'ai dit.

Il hocha la tête et se frotta les yeux avec le pouce et l'index.

— Ah oui, pardon ! C'est vrai. J'avais oublié.

— Il s'était passé la même chose quelques siècles plus tôt. Sur les tirs automatiques, cette fois. (Rovayo prit une gorgée de café.) Un type appelé Puckle a breveté une mitrailleuse à manivelle montée qui devait tirer des balles carrées contre les hordes turques.

Carl se renfonça sur sa chaise.

— Tu te fous de moi !

— Non. Ce machin devait tirer des balles rondes contre les chrétiens, et des carrées pour tuer des païens.

— Arrête ! Ils n'auraient jamais pu construire un truc comme ça à l'époque.

— Bien sûr. Ça n'a jamais fonctionné. (La voix de la flic de la Bordure se teinta de morosité.) Mais le .357, si. Et le Haag aussi.

— Les monstres, hein..., dit Carl tout bas. D'où tu connais tout ça, Rovayo ?

— Je lis beaucoup de documents historiques, dit la Noire. À mon avis, si on ne sait rien du passé, on n'a pas d'avenir.

Ils lui pompent les poumons, pour essayer de la faire respirer davantage. Elle reste allongée là pendant la procédure, avant et après, blottie dans le lit autour de sa

propre faiblesse. Toute l'opération lui évoque les coups de pied de la mi-grossesse, mais plus haut et beaucoup plus fréquents, comme une rage hystérique prénatale.

Les souvenirs apportent les larmes, mais elles coulent si lentement que le sentiment disparaît avant que les pleurs se tarissent. Elle n'a plus beaucoup de fluide à dépenser.

Elle a la bouche sèche. La peau presque craquelée.

Ses mains et ses pieds sont enflés, de plus en plus engourdis.

Quand les endorphines qu'on lui donne commencent à se dissiper, elle peut suivre le passage de son urine par les petites douleurs abrasives qu'elle lui cause avant de rejoindre le cathéter.

Son estomac la brûle à force d'être vide. Elle se sent malade à en... crever.

Quand les endorphines agissent, elle a l'impression de retourner au jardin, ou de refaire le trajet en ferry de nuit sur le Bosphore vers le côté asiatique. Une eau noire, et des lumières joyeuses. Elle hallucine une fois, très clairement, le retour à quai à Kadikoy, où Marsalis l'attend, sombre et serein sous les LCLS.

Il tend la main.

La douleur fait surface sous les médicaments, la traîne là comme des fils rouillés, et, soudain, une peur écoeurante quand elle se rappelle où elle se trouve. Étendue, vidée, et s'écoulant lentement dans des sacs tandis que d'autres tentent de la remplir. Des draps tièdes et les sentinelles inhumaines, mécaniques, autour d'elle. Tout du long, une rage déchirante, frustrée, contre le corps auquel elle est encore câblée, liée, où elle est piégée.

Il essayait de travailler.

Sevgi passait beaucoup de temps shootée aux endorphines, à flotter dans une sorte d'apaisement approximatif. Il s'était rendu compte qu'il pouvait la laisser seule pendant ces moments-là pour discuter à voix basse avec Norton dans les salles d'attente ou adossé aux murs dans les couloirs silencieux, la nuit.

— Je me suis rappelé quelque chose cet après-midi, dit-il au cadre de LINCOLN. Assis là, avec des saloperies qui me tournent dans la tête. Quand Sevgi et moi sommes allés parler à Manco Bambaren, il a reconnu ce blouson.

Norton regarda le bras que Carl lui tendait, les chevrons orange qui brillaient sur la manche.

— Ah ouais ? Une tenue classique de prisonnier de la République, n'importe quel criminel de l'hémisphère ouest doit savoir à quoi ça ressemble.

— Il n'est pas tout à fait standard.

Carl se tordit pour montrer à Norton les lettres dans le dos. Le cadre de LINCOLN haussa les épaules.

— « Sigma. » Bon. Tu sais combien de contrats ces types ont avec des prisons dans Jésusland ? Il doit s'agir du deuxième ou troisième investisseur de l'industrie carcérale. Ils répondent même aux appels d'offres sur la côte, de nos jours.

— Oui, mais Manco m'a dit qu'un de ses cousins avait séjourné à South Florida State, spécifiquement. On ne peut peut-être pas couper le brouillard de données autour d'Isabela Gayoso aussi facilement que ça, mais on devrait pouvoir trouver des archives carcérales et retrouver ce mec ; il nous dira peut-être quelque chose d'utile.

Norton hocha la tête et se frotta les yeux.

— D'accord, on peut toujours regarder. Dieu sait que ça ne me fera pas de mal de me changer les idées. Tu as un nom ?

— Non. Bambaren, peut-être, mais ça m'étonnerait. Vu comment Manco en parlait, ce n'était pas quelqu'un de très proche.

— Et on ne sait pas quand il a séjourné là-bas ?

— Non, mais je dirais récemment. Sigma n'a le contrat SFS que depuis cinq ou six ans, maximum. Pour un blouson Sigma, ça doit se situer dans cette période-là.

— Ou alors Bambaren se souvient de travers, et son cousin était dans une autre taule de Sigma, ailleurs dans la République.

— Je crois que la mémoire de Manco Bambaren se porte très bien. Ces types ne sont pas doués pour oublier ce qu'on leur a fait, surtout quand il s'agit de la famille.

— OK, je m'en occupe. (Norton regarda vers la chambre de Sevgi.) Bon, je suis debout depuis hier matin. Il faut que je dorme. Tu peux rester avec elle ?

— Bien sûr. C'est pour ça que je suis là.

Le regard de Norton se resserra sur son visage.

— Tu m'appelles s'il se...

— Oui. Je t'appellerai. Va te reposer.

Pendant juste un instant, une sensation indéfinissable passa entre les deux hommes, dans la largeur mal éclairée du couloir. Puis Norton hocha la tête, serra les lèvres et descendit le couloir.

Carl le regarda partir, les bras croisés.

Plus tard, assis à côté du lit dans la lueur bleutée des veilleuses, flanqué par les machines silencieuses, il crut sentir Elena Aguirre se glisser derrière lui en silence. Il ne se retourna pas. Il continua à regarder le visage jaunâtre et épuisé de Sevgi sur l'oreiller, le soulèvement à peine perceptible de son souffle sous le drap. Il se dit qu'Aguirre devait être assez proche pour lui poser sa main fraîche sur la nuque.

— Je me demandais quand tu arriverais, dit-il tout bas.

Sevgi se réveilla d'un coup, seule, échouée par le reflux des endorphines, et sut avec une clarté étrange que le moment était venu. La terreur autrefois vertigineuse avait disparu, s'était effondrée faute d'énergie. Elle était, enfin, plus fatiguée, plus tristement enragée et plus endolorie qu'effrayée.

C'était ce qu'elle avait attendu.

C'est le moment de partir.

De l'autre côté de la fenêtre, le matin essayait d'entrer dans sa chambre. Un doux rayon de soleil se glissait par l'interstice entre les rideaux. Attendre entre les montées d'endorphine que la nuit se termine avait paru une éternité douloureuse et irritante. Elle resta allongée encore un peu, à regarder la flaque de lumière chaude ramper jusque sur le lit à ses pieds et à réfléchir, parce qu'elle voulait être certaine.

Quand la porte s'ouvrit et que Carl Marsalis entra dans la pièce, sa décision était aussi solide qu'à son réveil.

— Salut, souffla-t-il. Je suis juste allé prendre une douche au bout du couloir.

— Putain, t'as de la chance, dit-elle d'une voix voilée.

Elle fut catastrophée de se rendre compte de la profondeur et de l'amertume de cette jalousie pour un plaisir aussi simple. Par comparaison, ses sentiments pour Rovayo paraissaient triviaux.

C'est le moment de partir.

Il lui sourit, n'avait peut-être pas entendu la tension dans sa voix, à moins qu'il ait décidé de ne pas relever.

— Tu veux quelque chose ?

La même question que chaque fois. Elle croisa son regard, et répondit par un hochement de tête ferme.

— Oui. Fais venir Tom et mon père, s'il te plaît.

Le sourire vacilla et disparut du visage de Carl. Il resta absolument immobile un moment, en la regardant. Puis il hocha la tête et sortit de la pièce.

Dès qu'il fut sorti, elle sentit son cœur se mettre à battre plus fort, jusque dans sa gorge et ses tempes. Elle avait l'impression de se retrouver lors des premières fois où elle avait été obligée de tirer son arme, en patrouille ; la compréhension soudaine, vertigineuse, qui accompagnait une situation sur le point de dégénérer. La terreur de ces dernières secondes, le goût de l'implication irréversible.

Mais le temps qu'il revienne avec les deux autres, elle avait tout digéré.

— Ça suffit, leur dit-elle d'une voix desséchée, à peine plus forte dans la pièce que dans sa propre tête. C'est fini.

Aucun d'eux ne répondit. Ils n'étaient pas surpris.

— Baba, je sais que tu me rendrais ce service, si tu pouvais. Tom, toi aussi. J'ai choisi Carl parce qu'il peut le faire, c'est tout.

Elle avala péniblement. Attendit que la douleur recule. Sifflement/cliquetis des machines autour d'elle dans le silence. Dehors, dans le couloir, la journée de travail de l'hôpital commençait à peine.

— On m'a dit qu'ils peuvent me maintenir comme ça pendant encore un mois. Baba, c'est vrai ?

Murat courba la tête. Il émit un bruit pris au piège, quelque part entre sa gorge et sa poitrine. Hocher la tête d'un mouvement

Brusque. Les larmes tombèrent de ses yeux sur les draps. Sa fille se rendit soudain compte, étrangement, qu'elle avait plus de peine pour lui que pour elle-même. D'un coup, elle constata que la peur en elle avait presque disparu, étouffée par la douleur, la fatigue, et l'agacement général que lui causait cette situation.

C'est le moment de partir.

— Je refuse de continuer comme ça pendant un mois, souffla-t-elle. Je m'ennuie, je suis malade et je suis fatiguée. Carl, je t'avais dit que j'avais l'impression qu'un mur se précipitait vers moi ? (Carl hocha la tête.) Eh bien, il ne se précipite plus. Il se traîne. Je reste assise là où je dois aller, et on dirait qu'il va falloir que je rampe plusieurs kilomètres sur de la caillasse. Je refuse. Je n'ai plus envie de jouer.

— Sev, tu es...

Norton ne parvint pas à finir sa phrase.

Elle lui sourit.

— Oui, je suis sûre de mon coup. J'y pense depuis longtemps. Je suis fatiguée, Tom. Je suis fatiguée de passer la moitié de mon temps défoncée, et l'autre moitié à me réveiller dans la douleur, pour me rendre compte que je ne suis toujours pas morte, qu'il me reste encore à franchir ce cap. Il est temps d'en finir.

Elle se retourna vers Carl.

— Tu l'as ?

Il sortit le paquet blanc glissant et le lui tendit. La lumière du matin naissant scintilla sur le plastique. Le plus dur, ce serait d'abandonner la lumière. Le soleil entra et dansait dans la pièce quand ils écartaient les rideaux tous les matins, et ça justifiait presque le fait de n'être pas tout à fait morte. C'était à cela qu'elle se cramponnait quand elle traversait les creux et les bosses interminables des rêves et des retours à la réalité, chaque nuit. Elle s'était cramponnée jusqu'à présent grâce à la lumière. Elle aurait même pu s'accrocher encore un peu, quelques matins de plus, si elle avait été moins fatiguée...

— Baba... (Elle parlait d'une petite voix et devait lutter pour qu'elle ne vacille pas.) Ça va me faire mal ?

Murat s'éclaircit la voix, un bruit humide. Il secoua la tête.

— Non, *canim*. Ce sera comme... (Il serra les dents pour s'empêcher de sangloter.) Comme de t'endormir.

— Tant mieux, murmura-t-elle. Dormir un peu, ça me fera du bien.

Des yeux, elle trouva Carl, puis hocha la tête et le regarda ouvrir le paquet. Avec des gestes efficaces, il déposa les éléments sur le lit. Il paraissait à peine conscient de ses actions – elle se dit qu'il avait effectué à peu près les mêmes sur des champs de bataille, bien assez souvent. Elle regarda Tom Norton, vit qu'il pleurait.

— Tom, dit-elle doucement. Viens me tenir la main. Baba, viens par là. Ne pleure pas, Baba, s'il te plaît. Ne pleurez pas, tous les trois. Soyez contents, je ne vais plus avoir mal.

Elle regarda Carl. Pas de larmes. Son visage était une pierre noire pendant qu'il préparait la seringue, la levait d'une main à la lumière, tandis que l'autre se posait, chaude et calleuse, sur le creux du coude de son amie. Il croisa son regard et hocha la tête.

— Fais-moi signe, dit-il.

Elle regarda leur visage une dernière fois. Sourit à chacun, serra leur main. Puis elle retrouva le visage de Carl, et s'y cramponna.

— Je suis prête.

Il se pencha sur elle. Une légère piqûre froide dans le bras, la seringue maintenue un instant par la chaleur des doigts de Carl, puis il la retira. Il tamponna la piqûre, appliqua quelque chose de frais et appuya. Elle tordit le cou pour se rapprocher, posa ses lèvres desséchées sur le duvet de sa joue pas rasée. Inspira son odeur et se reposa quand la magnifique chaleur cuisante se répandit dans son corps, repoussant la douleur.

Attendit ce qui allait suivre.

Au dehors, le soleil.

Elle voulait regarder sur le côté, l'angle qu'il dessinait, mais elle était trop fatiguée pour faire cet effort-là. Comme si ses yeux refusaient de se déplacer. Elle avait l'impression de revenir à un week-end de sa jeunesse, dans le Queens. *Elle rentre enfin se coucher un dimanche matin, juste après l'aube, usée par la longue nuit passée à danser en boîte de l'autre côté du fleuve.*

Retour en taxi, son hilarité d'ado surexcitée qui se transforme en calme pensif tandis qu'elle remonte les rues silencieuses, puis se calme en chemin. Elle arrive devant la maison à pied, passe le porte-clefs d'identification sur le verrou, et bien sûr, Murat est là, en pyjama, déjà levé et dans la cuisine, qui essaie de paraître scandalisé et n'y arrive pas du tout. Elle lui lance son sourire mutin, chipe quelques miettes de fromage frais et une olive sur son assiette, une gorgée de thé dans son verre. Il lui passe la main dans les cheveux, les ébouriffe et attire doucement sa tête pour déposer un baiser sur son crâne. Une étreinte puissante, et son odeur, le frottement de sa barbe contre sa joue. Puis, elle monte l'escalier vers sa chambre, avec un bâillement terrible, manque trébucher. Elle s'arrête au sommet, se retourne, et il est là en bas de l'escalier, à la regarder monter avec tant de fierté et d'amour sur son visage que, d'un coup, elle en oublie la fatigue de la descente et sent son cœur saigner comme une blessure toute neuve.

— Tu devrais aller dormir, Sevgi.

Toujours le cœur froissé tandis qu'elle se couche, encore à moitié habillée. Les rideaux pas tout à fait tirés, la lumière s'infiltré, mais ça ne risque pas de l'empêcher de dormir, vu comme elle est claquée. Non, aucun risque...

Au dehors, le soleil.

La douleur est oubliée. La langue plongée chaude dans la dissipation totale de l'inquiétude.

Et la pièce, avec tout ce qui s'y trouvait, disparut doucement, comme Murat qui refermait la porte de sa chambre.

Quand ce fut fini, quand elle ferma enfin les yeux et arrêta de respirer, quand Murat Ertekin se pencha sur elle, pris de sanglots incontrôlables, vérifia son pouls à la gorge et hocha la tête, quand tout fut terminé et qu'il n'eut, enfin, plus rien à faire, Carl partit.

Il laissa Murat Ertekin avec sa fille. Il laissa Norton debout, à trembler comme un garde du corps pris de fièvre mais toujours en faction. Il partit et descendit le couloir, seul. Il avait l'impression d'avancer dans une mare, de l'eau jusqu'aux cuisses. Des humains le dépassèrent, s'écartant pour le laisser

passer, alertés par son visage inexpressif et sa démarche difficile. Il n'y avait pas de panique, pas d'activité fébrile sur son passage – Murat avait su comment dériver les machines pour qu'elles n'appellent pas à l'aide quand les signes vitaux de Sevgi plongeraient.

Ils sauraient bien assez tôt. Norton avait promis de s'en occuper. C'était son boulot – Carl avait fait ce qu'il savait faire.

Il partit.

Les souvenirs tentaient de le rattraper, pour qu'on ne les abandonne pas.

— Je ne sais pas ce qui m'attend, dit-elle en souriant quand la drogue commence à faire effet, mais si ça ressemble à ça, ce sera très bien.

Puis, quand ses paupières avaient commencé à se fermer :

— On se reverra tous dans le jardin, hein...

— Oui, avec tous ces fruits, et le ruisseau qui coule sous les arbres, lui répond-il avec des lèvres qui paraissent engourdis.

La voix soudain rauque. Il est le seul à lui parler. Norton se tait, raide à côté de lui, inutile. Murat Ertekin est tombé à genoux à côté du lit, le visage contre la main de sa fille, et retient ses larmes avec un effort qui le fait trembler à chaque respiration. Carl mobilise ses forces pour continuer à parler. Lui serre la main.

— Rappelle-toi de ça, Sevgi. Tout ce soleil entre les arbres.

Elle lui serre la main en retour, à peine. Elle pouffe, doux souffle d'air entre ses lèvres, avec presque aucun son.

— Et les vierges. Ne les oublie pas.

Il déglutit péniblement.

— Oui, tiens, d'ailleurs il faut m'en garder une. J'arrive, Sevgi. Je vais te rejoindre. On te rejoindra tous.

— Putains de vierges ! souffla-t-elle d'une voix assoupie. Ça sert à rien... Faut tout leur apprendre.

Et enfin, juste avant d'arrêter de respirer.

— Baba, c'est un type bien. Il est propre.

Il ouvrit les portes à la volée ; dans les couloirs les gens s'écartèrent de lui. Il trouva l'escalier, plongea vers le bas, à la recherche d'une porte de sortie.

Sachant qu'il n'y en avait aucune.

Après cela, le cadre de LINCOLN vint le retrouver dans le jardin. Carl n'avait pas dit qu'il s'y rendrait, mais pas besoin d'être détective pour le deviner. Les bancs autour de la fontaine étaient devenus leur deuxième foyer cette dernière semaine, familiers par habitude. C'était là qu'ils venaient se réfugier quand le poids de l'hôpital les écrasait, quand l'air nanopurifié et l'odeur d'antiseptique devenaient trop difficiles et arides à respirer. Norton se laissa tomber sur le banc à côté de lui, comme quelqu'un qui retrouve son colocataire sur leur canapé commun. Il regarda sans rien dire le bassin de la fontaine éclairée par le soleil. Il s'était passé de l'eau sur le visage, mais les larmes versées lui prêtaient un air fiévreux.

— Un problème ? demanda Carl.

Norton secoua la tête, sonné. Parla d'une voix mécanique :

— Ils font un peu de bruit. Les admin de LINCOLN devraient régler ça. Ertekin leur parle.

— Donc on peut partir.

— On peut... (Le cadre fonça les sourcils, sans comprendre.)

Tu pouvais partir depuis le début, Marsalis.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Écoute, il y a l'enterrement à organiser. Je ne sais pas si...

— Je me fous de ce qu'on fera de son cadavre. Je vais trouver Onbekend. Tu m'aides ?

— Marsalis, écoute...

— C'est une question simple, Norton. Tu l'as regardée mourir. Qu'est-ce que tu vas faire pour la venger ?

Le cadre de LINCOLN prit une inspiration tremblante.

— Tu crois que tuer Onbekend va arranger les choses ? Tu crois que ça va la ramener ?

Carl le regarda.

— Je vais partir du principe que c'est une question rhétorique.

— Ça ne t'a pas suffi ?

— Pourquoi donc ?

— De tuer tout ce que tu touches. (Norton se leva, se planta devant lui. Les paroles sortirent dans un sifflement de gaz toxique.) Tu viens de prendre la vie de Sevgi, là-dedans, et tout ce que tu veux faire, c'est aller trouver quelqu'un d'autre à tuer ? *C'est tout ce que tu sais faire ?*

De l'autre côté du jardin, des têtes se tournèrent.

— Assieds-toi, dit Carl d'un ton sinistre. Avant que je te brise la nuque.

Norton eut un sourire carnassier. Il s'accroupit, le visage à hauteur de celui de Carl.

— Tu veux me briser la nuque ? (Il indiqua son cou d'une main.) La voilà, mon ami. Servie sur un plateau.

Il était sérieux. Carl ferma les yeux et soupira. Souleva les paupières et regarda de nouveau Norton, en hochant lentement la tête.

— D'accord. (Il s'éclaircit la voix.) Il y a deux façons de considérer le problème, *mon ami*. Tu vois, on peut agir de manière civilisée, féminisée, constructive, et mener une longue enquête dans les règles, qui parviendra ou non à nous mener vers Manco Bambaren et Onbekend sur l'Altiplano. Ou alors, on peut prendre ton autorisation LINCOLN et un peu de matériel, aller là-bas et foutre le feu à l'organisation de Manco.

Norton se releva. Secoua la tête.

— Et tu penses que ça va le faire craquer ? Aussi facilement ?

— Onbekend est un treize. (Carl se demanda un instant s'il ne devrait pas faire un effort pour convaincre Norton, sortir sa voix du ton mort qu'il entendait lui-même.) Manco Bambaren l'a peut-être engagé, à moins qu'il soit juste en affaires avec ses patrons, mais quel que soit leur lien, ce n'est pas le sang, comme avec Merrin. Manco va nous considérer, Onbekend et moi, comme deux oiseaux de la même espèce, des monstres qu'il peut envoyer l'un contre l'autre pour obtenir le meilleur résultat. Il m'a livré Névant il y a trois ans pour que je lui lâche la grappe, et il me livrera Onbekend exactement pour la même

raison. Au bout du compte, c'est un homme d'affaires, et il fera ce qui est bon pour ses affaires. Si on rend la situation assez difficile pour lui, il craquera.

— On ?

— Lapsus. Moi, j'y vais. Toi, tu peux venir, ou pas, selon ce que te dicte ta conscience de vrai être humain. Ce serait plus facile pour moi si tu venais, mais sinon, tant pis. (Carl haussa les épaules.) J'ai promis à Gutierrez que je retournerais sur Mars pour le tuer, et j'étais sérieux. L'Altiplano, ce sera beaucoup plus simple.

— Je pourrais t'arrêter.

— Non, tu ne pourrais pas. Au premier signe de problème avec toi, je retourne à l'UNGLA. Ils ont pratiquement essayé de me traîner de force sur la navette, la semaine dernière. Ils sauteront sur l'occasion si je les appelle. Et après, je retournerai au Pérou avec mon propre billet.

— LINCOLN pourrait quand même te mener la vie très dure, là-bas.

— Oui, c'est souvent le cas. Les risques du métier. Ça ne m'a jamais arrêté.

— T'es un dur, hein ?

— Un treize. (Carl le regarda sans émotion.) Norton, c'est ce qui est câblé en moi, c'est à ça que ma biochimie excelle. Je vais peindre une fresque à la mémoire de Sevgi Ertekin, avec le sang d'Onbekend, et j'abattrai tous ceux qui essaieront de me retenir. Y compris toi, si tu m'y forces.

Norton se laissa retomber sur le banc.

— Tu crois que je ne suis pas comme toi ? Qu'on ne ressent pas tous la même chose ?

— Je ne sais pas. Mais entre ressentir et agir, il y a un monde. En fait, il y a un type sur Mars, un dénommé Sutherland, qui m'a dit que les humains ont construit toute leur civilisation sur le fossé entre ces deux choses. Mais ça non plus, je ne sais pas si c'est vrai. Ce que je sais, par contre, c'est qu'il y a une heure, là-dedans (Carl indiqua l'hôpital), Murat Ertekin a ressenti le désir d'abrèger les souffrances de sa fille. Mais il ne pouvait pas le faire, ou ne voulait pas. Je ne le jugerai pas pour ça, comme je ne te jugerai pas si tu refuses de venir avec moi.

Ces machins-là ne sont peut-être pas câblés aussi profondément en vous. C'est ce qu'on nous disait chez *Anguille*, en tout cas. Qu'on était spéciaux parce qu'on pouvait accomplir ce que la société qui nous avait créés n'avait plus les tripes de faire.

— C'est ça, cracha Norton avec amertume. Il ne faut pas croire tout ce que disent les affiches de recrutement.

— Je n'ai pas dit que j'y croyais. Je ne pense pas forcément que c'était vrai. Mais ce qui est certain, c'est que ça n'a pas bien tourné, ni pour vous ni pour nous. (Carl soupira.) Je ne sais pas, Norton. C'est peut-être une bonne chose, que vous n'ayez plus le courage de mener des massacres, que vous soyez en train d'oublier la violence. Peut-être que ça fait de toi un meilleur être humain que moi, un meilleur membre de la société, un *homme* meilleur, en somme. Je n'en sais rien, et je m'en cogne parce que ça ne change rien, pour moi. Je vais détruire Onbekend, je vais détruire tous ceux qui s'interposeront. Je veux juste savoir si tu viens avec moi ou pas.

Dans l'hôtel, il trouva des tâches futiles pour s'occuper. Les quatre derniers jours de Sevgi avaient figé sa propre existence : il n'avait rien fait d'autre de ses heures d'éveil que rester à côté d'elle et attendre. Il portait les mêmes vêtements que la nuit où elle avait encaissé cette maudite balle, et même les tissus Marstech commençaient à paraître défraîchis. Il roula sa tenue en boule et la confia au service de blanchisserie. Commanda les mêmes vêtements sur le catalogue de l'hôtel et sortit à la recherche d'un téléphone. Certes, il aurait pu en commander un en même temps que ses vêtements, auprès de l'hôtel, mais sa prudence habituelle l'en avait empêché. Et puis, il avait besoin de marcher. Il ne savait pas de quoi il voulait s'approcher ou s'éloigner, mais ce besoin lui pesait sur l'estomac comme de petites bulles, comme une frustration montante.

— Le cousin de Bambaren, ça ne donne rien, lui avait dit Norton tandis qu'ils rentraient en ville. (Le cadre de LINCOLN était vautré à l'arrière de l'autocab comme un pantin désarticulé.) Alors si tu cherches un point d'entrée, ce n'est pas le bon. On a trouvé un nom, Suerte Ferrer, alias Maldición dans la rue, avec un casier de petits délits en bordure des *familias* de

Jésusland. Il a fait trois ans à South Florida pour des trucs de gang, mais il est sorti, et il a disparu du radar.

— Les n-djinns ne le trouvent pas ?

— Il se terre quelque part dans la République, et je ne peux pas demander une recherche n-djinn là-bas sans causer un gros incident diplomatique. On n'est pas vraiment en odeur de sainteté, depuis qu'on t'a fait sortir de South Florida State.

— Vous ne pourriez pas faire coopérer la police locale ?

— Laquelle ? (Norton regarda par la fenêtre.) Pour ce qu'on en sait, Ferrer pourrait se trouver dans une dizaine d'États différents. Et puis, la police de Jésusland n'a pas le budget pour avoir ses propres n-djinns.

— Donc ils en louent un de la Bordure.

— Oui, c'est ce qu'ils font. Mais ça implique des dépenses majeures, alors que la plupart de ces départements de police ont du mal à payer leurs salaires et à mettre leur équipement tactique à jour. Il y a eu des décennies de réductions de budget des services publics, pour faire baisser les impôts. Il n'y a aucune chance, dans un climat pareil, que je puisse commencer à appeler les détectives en chef de la République pour leur demander d'acheter du temps n-djinn pour retrouver un petit gangster inconnu, contre qui il n'y a aucun mandat, ni quoi que ce soit d'autre que le fait qu'il a une sale gueule.

Carl hochà la tête. Depuis qu'il était parti de l'hôpital, il pensait avec une clarté vaguement adrénalisée qui ressemblait à une dose de synadrive. Sevgi n'était plus là, remisee là où il pourrait la trouver plus tard, quand il aurait besoin de cette rage. Dans son absence, sa volonté concentrée lui apportait la sérénité. Carl considéra ce qui gravitait autour de Ferrer et vit l'angle dont il avait besoin.

— Norton ? (Le cadre de LINCOLN grogna.) Ce serait difficile pour toi d'avoir accès à du Marstech non déclassifié ?

Dans les faubourgs nord de Chinatown, plus ou moins au hasard, il trouva une devanture quelconque avec les mots : « Téléphones propres » écrits dans le verre en losanges LCLS verts. Il entra et acheta plusieurs audiophones à usage unique, sortit, et se retrouva dans l'air froid du soir, soudain seul. Pendant le temps qu'il avait passé dans la boutique, tout le

monde avait paru trouver des raisons pressantes de quitter la rue. Il ressentit une impression puissante d'irréalité, et un élan soudain de retourner dans la boutique pour vérifier si la femme qui l'avait servi avait elle aussi disparu, ou avait cédé la place derrière le comptoir à une Elena Aguirre souriante.

Il grimaça et regarda autour de lui, reconnut Telegraph Hill et le doigt étêté de la tour Coit sur l'horizon. Il commença à marcher dans cette direction. La lueur embrumée du soir s'estompait, et les lumières commencèrent à luire sur toute la ville. Il atteignit Columbus Avenue et il eut l'impression que la ville reprenait soudain vie autour de lui. Des véhicules en forme de goutte d'eau passaient dans les deux directions à toute allure, le ronronnement étouffé de leur moteur emplissant ses oreilles. Il rejoignit d'autres êtres humains au carrefour, attendit en leur compagnie une trouée dans la circulation, traversa d'un pas pressé avec eux, jusqu'à Washington Square. Où il y avait d'autres êtres vivants. Une partie de foot finissait tout juste au centre de la pelouse ; des gens rentraient chez eux sous les branches des arbres. Un homme grand et émacié, habillé de vêtements noirs usés, l'arrêta et tendit une sébile entre ses mains tremblantes. Une pancarte en chinois était attachée à sa chemise par des épingles à nourrice. Carl lui balança un regard noir standard pour le faire dégager, mais ça ne fonctionna pas.

— Barlionte, dit l'homme avec une voix rauque en poussant la sébile vers lui. Barlionte.

Carl croisa un regard enfoncé dans un visage de parchemin étiré. Il retint avec effort sa rage si disponible.

— Je ne vous comprends pas, dit-il d'un ton égal au vagabond, puis il tendit un doigt vers la pancarte. Je ne sais pas lire ça.

— Barlionte. Comeuvou. Donémoné.

Les yeux étaient sombres et intelligents, mais ils allaient et venaient sans cesse. Carl avait l'impression d'être observé par un oiseau. La sébile revint, tendue.

— Barlionte. Rabo noireu.

Et Carl sentit la compréhension se déverser sur sa nuque comme un frisson glacé, comme le contact d'Elena Aguirre. L'homme hocha la tête. Vit la reconnaissance.

— Oui. De rabo noireu. Barlionte. Comeuvou.

Glacé de manière si inattendue, blessé d'une façon indéfinissable, Carl fouilla dans sa poche et en sortit une galette au hasard. Il la lâcha dans la sébile sans en vérifier la valeur. Puis il écarta le mendiant d'un coup d'épaule et s'éloigna à grandes enjambées, vers la montée de Telegraph Hill. Quand il sortit du parc, il regarda derrière lui ; l'homme émacié l'observait, debout, un bras raide levé comme un épouvantail tout juste animé. Carl secoua la tête, sans savoir à quoi il disait non, et s'enfuit vers la tour.

Il arriva au sommet, essoufflé par la vitesse de son ascension.

La tour était fermée et il était seul, à part un jeune couple enlacé contre le mur qui donnait sur la mer. Il le regarda un moment sans se cacher, se demandant à quel point il devait ressembler lui aussi à un épouvantail animé, à leurs yeux. Enfin, ils finirent par se sentir mal à l'aise, et la fille attira son petit ami vers l'escalier de la sortie. C'était un garçon musclé, grand et beau, d'un genre pâle et nordique, et au début il ne voulut pas partir. Il regarda Carl, son regard bleu teinté de tension. Carl se concentra pour ne pas le tuer.

Puis la fille se hissa vers le blond et murmura à son oreille ; il se contenta d'un hoquet de rire méprisant avant de la suivre.

Quelque part en Carl, quelque chose se craquela avec bruit, comme le givre sur du verre.

Il alla au mur et regarda l'eau. Observa les lumières scintiller sur la station Alcatraz, le long du pont, par-dessus la côte jusque du côté de Marin. Sevgi était là, dans tout cela, un millier de souvenirs dont il n'avait ni envie ni besoin. Il expira par le nez, sortit un de ses téléphones du sac et composa un numéro dont il ne s'était jamais attendu à avoir besoin.

— Pensionnat Sigma, dit une voix moqueuse. C'est pas une heure pour appeler, alors laisse un message, et ça a intérêt à valoir le coup.

— Danny ? Passe-moi le Guatémaltèque.

La voix monta vers les aigus, moqueuse.

— Le Guatémaltèque dort, enculé. Rappelle pendant les heures de bureau, tu veux ?

— Danny, écoute-moi très attentivement. Si tu ne réveilles pas le Guatémaltèque tout de suite, je vais raccrocher. Et quand il apprendra que tu as pris une mauvaise décision sur ce qui était ou non important pour lui, avec ton petit crâne de piaf, il ira te faire crécher chez les Aryens pour te remercier, je te le garantis.

Silence incrédule.

— C'est qui ?

— C'est Marsalis. Le treize. Il y a quelques semaines, j'ai emmené un de tes surins dans la chapelle pour planter Dudeck, tu te rappelles ? Puis je suis sorti. J'ai quelque chose ici qui va plaire au Guatémaltèque. Alors réveille-le et dis-le-lui.

La voix à l'autre bout s'éloigna. Des parasites de murs de prison dansèrent dans l'espace inoccupé. Carl observa l'air brumeux du soir sur la baie, ferma les yeux et essuya une larme au coin de son œil avec le pouce. Des grommellements à l'arrière-plan, puis le choc de quelqu'un qui essaie d'attraper le téléphone. Le Guatémaltèque grogna dans le combiné, amusé et peut-être un peu défoncé.

— C'est toi, l'Eurofiotte ?

— Comme j'ai dit à Danny, oui. (Carl choisit son angle d'attaque avec soin.) Dudeck est sorti de l'infirmierie ?

— Ouais. Mais il bouge pas très vite, en ce moment. Tu as fait du bon boulot, ma fiotte. Il faut reconnaître. C'est pour ça que tu m'appelles ? Tu te sens nostalgique, tu veux parler du bon vieux temps ?

— Pas tout à fait. Je pensais qu'on pourrait faire affaire. Échanger quelques données. Il paraît que c'est à toi qu'il faut s'adresser pour ça. Alors j'ai quelque chose que je voudrais savoir, et tu peux peut-être m'aider.

— Des données ? (L'autre gloussa.) Je croyais que tu étais en cheville avec l'Initiative Coloniale. Et tu crois que j'ai des données que LINCOLN n'a pas ?

— Ouais, c'est ça.

Il y eut une longue pause.

— Et moi, j'y gagne quoi, là-dedans ?

— D’abord, on voit ce que tu me trouves. Tu te rappelles une petite frappe des *familias* qui serait passée par SFS pendant trois ans, qui serait sortie il y a quelques années ?

Autre gloussement bas.

— Eh, Renoi, j’ai tout un cimetière de ces *Andinos* dans la tête. Ils entrent et ils sortent tellement vite, on croirait une bite de roquet. Ils font les fiérots contre les Renois et les Aryens, et tous les autres cons qui les regardent de travers, et en général on les ressort les pieds devant. Alors lequel t’intéresse, surtout ?

— Un certain Ferrer, Suerte Ferrer. Il se fait appeler Maldición. Il est ressorti sur ses pieds, lui, alors il est plus costaud ou plus malin que la moyenne. Ça devrait te dire quelque chose.

— Ouais, Maldición. Malin, je sais pas, mais costaud, c’est clair. Oui, je crois qu’on pourrait me convaincre de me rappeler de lui.

— Tant mieux. Tu crois qu’on pourrait te convaincre de me dire où il est, maintenant ?

— Tu veux dire, où à l’extérieur ?

— Ouais, c’est ça.

Une mare de silence pensif de l’autre côté de la ligne. Carl sentait la méfiance qui s’en dégageait. La voix du Guatémaltèque revint, lente et prudente :

— Je suis ici depuis neuf ans, Eurofiotte, neuf longues années. Terrorisme *et* crime organisé, on m’a fait plonger pour les deux. Qu’est-ce qui te fait croire que je pourrais savoir quoi que ce soit sur ce qui se passe dehors ?

Carl laissa sa voix se crisper.

— Joue pas les imbéciles avec moi, je suis pas d’humeur. J’ai passé un deal avec LINCOLN, pas les stups ou la morale. C’est pas un piège pour bouseux de Jésusland. Je veux qu’on me trouve Ferrer, et si possible qu’on me le livre dans la Bordure. Je peux payer les prix de LINCOLN pour ce service-là. Alors on se fait du bien mutuellement, ou pas ?

Le Guatémaltèque hésita, à peine.

— J’ai bien entendu... Les prix de LINCOLN ?

— C’est ça.

Nouvelle pause, mais cette fois pleine d'anticipation. Carl entendait presque le ronronnement des calculs que menait le Guatémaltèque, de ses suppositions.

— Les coups à l'extérieur coûtent beaucoup plus cher qu'en prison, Finit par dire l'autre d'un ton doucereux.

— J'imagine.

— Et une livraison de l'autre côté de la frontière... (Le Guatémaltèque inspira, comme un son de salive qui grésille sur une plaque chauffante.) Faut collecter de grosses dettes, là. Gros risques, gros enjeux.

— Marstech non déclassifiés. (Carl lâcha le mot dans la mare d'attente à l'autre bout du fil.) Tu m'as entendu.

— Ça ne me sert pas à grand-chose, ici.

Mais on percevait l'impatience du Guatémaltèque en filigrane dans son ton calme.

— Alors il faudra le dépenser dehors, d'une façon ou d'une autre. T'acheter de grosses faveurs au niveau officiel. T'assurer un peu de prospérité future, ici ou là. Un type comme toi, je suis sûr que tu saurais mieux que moi trouver des investissements rentables. Bon, tu me trouves Maldición ou pas ?

Nouveau silence, crispé par la promesse de sa propre brièveté. Carl jeta un coup d'œil soudain par-dessus son épaule, avec un sentiment d'alarme. Les ténèbres derrière lui jusqu'aux marches qui menaient à la tour. Des buissons et des feuillages sombres. Rien du tout. Il fit jouer ses épaules et relâcha la tension piégée là depuis des jours. Le Guatémaltèque répondit.

— Rappelle-moi dans deux jours, dit-il calmement. Et pense à un très gros chiffre.

Il raccrocha.

Carl referma le téléphone et écouta les crépitements bas des circuits intérieurs qui grillaient et fondaient. Il poussa un long soupir et se pencha sur le mur, les épaules voûtées. La tension lui serrait le cou comme des doigts musclés. Les collines douces de la côte de Marin s'élevaient de l'autre côté de la baie. Il regarda les dernières traces orange du jour sur les flancs, rempli d'un désir obscur qu'il ne parvenait pas vraiment à identifier. Le boîtier du téléphone était chaud dans sa main, l'air autour de lui soudain glacé par contraste.

— Tu cherches aux mauvais endroits, treize.

La voix le fit se retourner aussitôt, en position de combat, le téléphone serré dans sa main comme s'il pouvait lui servir d'arme.

Elle se tenait à la limite des arbres, et Carl sut que le frisson d'alarme qu'il avait ressenti plus tôt était son regard. Elle avança, les bras écartés, les mains ouvertes, les paumes tournées vers le ciel, vides. Il connaissait cette posture, et cette voix. Chercha le maquillage, et vit qu'elle s'en était dispensée.

— Bonjour, Ren.

— Bonsoir, monsieur Marsalis.

Carmen Ren s'arrêta à environ trois mètres de lui. Les pieds écartés sur le béton inusable, dans des bottes cloutées qui promettaient une coque d'acier sous la courbure de leur pointe. Un pantalon de pilote noir, avec des poches scellées sur les cuisses, un blouson gris ordinaire, à la fermeture Éclair remontée, et un col qui pointait vers ses pommettes saillantes. Les cheveux étaient attachés à l'arrière de ce visage étroit. Il la regarda des pieds à la tête, pour chercher une arme, n'en vit aucune qui soit rapidement accessible.

Il se redressa de sa posture de combat.

— Très sage, dit-elle. Je viens t'aider.

— Alors aide-moi. Assieds-toi en tailleur avec les mains sur la tête et ne bouge pas le temps que j'appelle la ForSéBo.

Elle concéda un sourire bref.

— J'ai peur de ne pas me sentir généreuse à ce point.

— Je ne t'ai pas dit que tu avais le choix.

Quelque chose se déplaça dans les yeux de la femme, dans sa façon de respirer. Le sourire revint sur son visage, mais cette fois c'était un voile d'adrénaline, le prélude de la fuite ou du combat. Elle le lui télégraphia par un étrange abandon imprudent, presque comme si elle lui avait tendu les bras. Tout d'un coup, il n'était plus certain de pouvoir la battre. Il s'éclaircit la voix.

— C'est excellent. Comment tu fais ça ?

— L'entraînement. (Le sourire disparut, rangé pour une utilisation ultérieure.) On va parler, ou tu vas laisser tes gènes commander ?

Il repensa à Névant. Le verre brisé, le sang. Les rues nocturnes d'Istanbul, le retour à la Moda, et...

Il referma l'écran, de toutes ses forces. Grimaça.

— De quoi tu veux parler ?

— Et si je t'amenaïs l'affaire dans une boîte de *bento* ?

— Je t'ai déjà dit que je ne suis pas flic. De toute façon, pourquoi tu ferais ça ? Si je me souviens bien, tu joues dans l'équipe de Manco Bambaren.

Il observait son visage. Aucun sursaut à la mention de ce nom.

— Les gens pour qui je travaillais m'ont laissée en plan. Tu ne te demandes pas pourquoi je vous ai laissés vous battre, Merrin et toi ?

Il haussa les épaules.

— Pour abandonner le navire et trouver ton gilet de sauvetage, comme tous les rats, j'imagine.

— Tu te trompes.

— Tu peux le prouver ?

— J'ai tout ce qu'il faut sur moi, pour ça. (Elle toucha la poche de son blouson.) On y reviendra dans un instant. D'abord, pourquoi tu ne me rejoues pas le combat contre Merrin ? Réfléchis bien.

— Je crois que je préférerais voir les preuves.

Sourire étroit.

— Tu m'as fait tomber, as ramené les autres à l'intérieur, et tu as utilisé leur nombre contre eux. (Elle mima la prise d'un pistolet.) Tu prends son fusil à recoins à Huang, tu l'utilises contre lui et Scotty – Osborne, le gosse de Jésusland. Donc, je les entends crever tous les deux pendant que je suis encore par terre, mais ça me laisse le temps de me relever, et tu es là avec Merrin, à vous balancer ces conneries de *tanindo* de Mars. Tu crois vraiment que je n'avais pas le temps d'intervenir pour l'aider ? Allez, Marsalis. Fais fonctionner tes méninges. J'ai eu tout le temps du monde, et mon boulot, c'était de protéger Merrin.

Malaise infime.

— Protéger Merrin ?

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Quelqu'un te payait pour le suivre ?

— Le suivre ? (Elle haussa un sourcil élégant.) Non, juste le faire monter à bord du *Chat*. Nous installer chez Daskeen Azul et le garder là, veiller sur lui jusqu'à l'arrivée de nouvelles instructions.

Le malaise grandit, s'élargit, se transforma en confusion totale.

— Tu veux dire... que Merrin est coincé à bord du *Chat de Bulgakov* depuis quatre mois ? Il n'est allé nulle part ?

— Bien sûr. Il nous a fallu environ une semaine pour y arriver, depuis chez Ward, mais depuis ? Ouais, il est resté sur place. Pourquoi ?

La falaise de ses certitudes éclata. Explosa de l'intérieur, des détonations multiples dans le rare air martien, et le rugissement qui suivit, la roche qui se brise et s'effondre en poussière et décombres. Il vit la nouvelle face rocheuse derrière la surface exposée.

La face d'Onbekend.

La familiarité diffuse de ces traits, la certitude qu'il les connaissait, les avait déjà vus, ou des traits très semblables.

La voix de Rovayo lui revint à l'esprit :

« Cet Onbekend devait être bien récuré.

— Ouais, il l'était. Ça se voyait dans la lumière, ça faisait salement briller ses cheveux, même. Aucune chance qu'il laisse du matériau génétique pour les experts.

— Exactement. C'est à se demander pourquoi Merrin n'en a pas fait autant. Au lieu de laisser ses traces partout, pour qu'on le piste. »

L'énormité de cette idée l'écrasait comme le ciel.

« J'ai vu des données, avait raconté Sevgi le jour où il l'avait rencontrée, qui situent Merrin le même jour dans deux zones de combat éloignées de plusieurs centaines de kilomètres, des témoignages visuels selon lesquels il aurait encaissé des blessures qu'aucun document médical ne confirme, voire des blessures auxquelles il n'aurait pas pu survivre. » Sevgi dans la salle d'interrogatoire de la prison. Il se rappelait son odeur tandis qu'elle parlait et sentit sa gorge se serrer. La voix de la jeune femme ne voulait plus se taire sous son crâne : « Même ce

déploiement en Amérique du Sud est trop embrouillé pour être tout à fait exact. Il était au Tadjikistan, non il n'y était pas, il était encore en Bolivie. Il était seul, non il dirigeait un peloton de Législateurs à Koweït City. »

La succession inepte de meurtres. Un mort dans la baie, puis au Texas et plus loin, puis retour à la Bordure, des mois plus tard. C'était stupide de revenir en arrière, à moins que...

À moins que...

— Onbekend, dit-il d'une voix crispée. Tu le connais ?

— Je connais le nom. (Un sourire amusé au coin des lèvres.)

Mais ça veut dire...

— Je sais ce que ça veut dire. Est-ce que tu travailles avec quelqu'un qui porte ce nom ?

— Non. Je travaillais avec un certain Emil Nocera, et avec Ulysses Ward, jusqu'à ce que Merrin se laisse aller et les tue tous les deux. Après ça, j'ai utilisé Scotty pour m'accompagner et j'ai fait jouer des contacts ailleurs.

— Quels contacts ?

— Des contacts, c'est tout. Je ne vois pas pourquoi je t'en parlerais. Ils sont périphériques, sans importance. Des adjoints de la Bordure pour les gens qui m'ont engagée.

Carl repensa au gosse avec la machette, à son charabia religieux.

— Tu as raconté une histoire à Osborne sur moi ?

— Pas tout à fait. (Ren parut soudain fatiguée.) Je lui ai raconté que Merrin était le, comment on dit, le deuxième avènement ? Christ revenu sur terre, et caché parce qu'il y avait un homme noir qui voulait lui faire du mal. Une imagerie mélangée, préparée à partir de ce que je connaissais de l'idéologie de Jésusland et de ce que racontait Osborne.

« Très christique », se rappelait-il avoir dit en voyant la photo du dossier de Merrin. « Très Catho TV. »

Il hocha la tête.

— Ouais, ça devait bien fonctionner.

— Bah... Un type de Jésusland, tu vois le genre. Au fond, ç'avait l'air d'être un bon gosse, mais tu sais ce que la religion à l'ancienne peut faire à quelqu'un. Ce n'était pas difficile de lui vendre cette idée-là, la moitié de ces types passent toute leur

existence à attendre leur sauveur. Ils sauteraient sur la première occasion de figurer dans l'histoire. (Elle haussa les épaules, parfaitement à l'aise.) Et puis, il avait envie de moi, et il était en état de choc après un coup à la tête que Merrin lui avait donné en se battant, chez Ward. Ce pauvre type n'avait aucune chance.

— Donc, c'est moi, l'homme noir.

Elle fit la grimace.

— Oui, tu es arrivé, et tu remplissais même trop bien le rôle...

— Tu m'étonnes... (Carl s'agita au milieu de ses souvenirs une fois de plus, le combat dans le centre commercial, la nuit.) Ce n'est pas toi qui l'as envoyé m'attaquer, alors ?

— Non, c'était son idée, ça. (Le ton de Ren était amer.) Il a tout manigancé tout seul, et je n'étais pas là pour l'arrêter. Sans ça, on aurait pu descendre sans problème du *Chat*, pendant que la ForSéBo restait sur le pont à essayer de nous boucler.

— Tu sais pourquoi on t'a demandé de protéger Merrin ?

— Non. Je suis strictement free-lance. On m'a dit qu'il arrivait, amerrissage en urgence, et que Ward allait le chercher. Mon boulot, c'était juste de le protéger quelques mois, il serait utile plus tard. On allait faire ça chez Ward, mais apparemment, Merrin avait du mal à faire confiance aux gens, après ce qui s'était passé à bord de la *Fierté d'Horkan*.

— Ouais. Compréhensible. Comment tu l'as calmé ?

— À la base ? (Ren sourit.) Avec du *ninjutsu*.

— Et après ça ?

Le sourire resta en place.

— À ton avis ?

— Vraiment ? Osborne et Merrin ? Comment tu faisais ?

Nouveau déplacement élégant des épaules vêtues de gris.

— En jouant la servante du Christ, je pouvais faire ce que je voulais presque sous le nez de Scotty. Ou du moins, il se l'est vendu comme ça aussi longtemps qu'il l'a pu, parce qu'il ne voulait pas perdre le reste. C'est peut-être ça qui a vraiment déconné quand tu es arrivé. Va savoir.

— Et Merrin ?

— Eh bien, je dirais que Merrin n'est jamais tout à fait rentré de son petit voyage. Je m'étais préparée pour toutes les conneries de treize arrogant à son arrivée. (Elle secoua la tête.)

J'ai été déçue. Je ne dirai pas qu'il était brisé, mais je ne suis pas sûre qu'il ait vraiment compris ce qui se passait. Je lui ai fait comprendre que s'il faisait des vagues, il allait flinguer notre couverture ; j'imagine qu'il a été assez intelligent pour accepter au moins cette vérité-là. On l'avait entraîné pour les opérations secrètes, non ?

— Oui. Et il avait de l'expérience sur le terrain.

— Bon. Il pouvait toujours se raccrocher à ça, alors.

Carl sentit la séquence du combat revenir à son esprit. Du *tanindo* balbutiant, l'impression que les gestes étaient mous, pas tout à fait volontaires. Presque comme si Merrin était encore à moitié sur Mars, dans une gravité inférieure. Comme s'il n'était jamais tout à fait rentré chez lui.

— Et toi, tu as de l'expérience sur le terrain ? demanda Carl.

— Pas vraiment.

— Pas vraiment, hein ? (Carl regarda Marin, de l'autre côté de la baie. La lumière avait presque entièrement disparu.) Qui tu es, Ren, bordel ?

— Ce n'est pas le plus important.

— Je crois que si.

Elle le regarda quelques secondes dans l'obscurité. Écarta le sujet d'un geste.

— Je suis juste un gros bras à louer.

— Juste un gros bras. C'est ça. Avec une technique de ninjutsu assez bonne pour battre un ancien Législateur. Trouve autre chose, tu veux ? Qui es-tu ?

— Écoute, c'est simple. Oublie ce que j'ai appris en me baladant dans la Bordure pacifique. On m'a engagée ici, en Californie, pour protéger quelqu'un, parce que c'est mon boulot. J'ai fait mon travail, j'ai géré le bordel quand Merrin s'est montré difficile, et je l'ai caché. Et, quand ça a commencé à chauffer un peu trop fort, mon salaud de client m'a laissée dans la mouise. Maintenant, je cherche à me venger.

— Je croyais que tu venais m'aider.

— Oui. Ma vengeance, c'est de te livrer les gens qui m'ont plantée.

— Ça ne suffit pas.

— Il faudra bien, pourtant.

— Alors va refiler ta rancœur à quelqu'un d'autre.

Il lui tourna le dos et s'appuya contre le mur face à la mer. Regarda la lumière sur l'eau, essaya de ne pas penser à Istanbul, en vain. Malgré certaines différences superficielles, ces deux villes partageaient une essence indéniable. Les deux étaient chargées du même rêve distillé de côte marine, de collines et de ponts suspendus ; le même air brumeux ensoleillé et le même vacarme dans la journée, le même étincellement sur l'eau le soir, tandis que les ferries se croisaient dans l'ombre et que la circulation s'écoulait en ruisseaux de lumière rouge et or pâle, le long des ponts et par les veines jalonnées de lampadaires de la ville. Ce qui flottait dans l'air là-bas, il le retrouvait ici et ça lui restait en travers de la gorge.

Il entendit les bottes de Ren se déplacer derrière lui. Les pas sur le béton qui se rapprochaient. Il regarda les lumières scintiller.

— Un peu imprudent, ce soir, non ?

Elle posa les bras sur le mur, imita sa posture environ un mètre à sa gauche.

Il haussa les épaules, sans la regarder.

— Si tu veux me donner des renseignements, ça ne t'aidera pas de m'éliminer. Si tu voulais le faire, tu aurais commencé depuis un moment.

— Bonne analyse. Mais risquée, quand même.

— Je ne me sens pas très prudent, en ce moment.

— Ouais, mais tu es très difficile avec ceux qui te proposent des pistes. Je peux savoir pourquoi ?

Il la regarda en biais.

— Parce que je ne te fais absolument pas confiance, peut-être ? Enfin, autant qu'à un prêcheur avec un enfant de chœur, on va dire. Tu me donnes un truc qui ressemble à la moitié d'une solution, Ren. Et ça ne correspond pas à ce que je savais déjà. Pour moi, ça pue la diversion. Tu veux me faire croire que tu es vraiment prête à me vendre ton patron ? Dis-moi qui tu es.

Silence. La ville respira. La lumière reflétée tremblait sur l'eau.

— Je suis comme toi, dit-elle.

— Tu es une variante ?

Elle plissa les yeux sur le tranchant de sa main tendue.

— Eh oui ! produit des labos noirs de Harbin. Le meilleur, rien d'autre.

— Tu es une sorte de bonobo, alors ?

— Non, je ne suis pas une sorte de bonobo. (Il y eut quelques grammes de véritable colère dans la façon dont sa voix s'éleva.) J'ai couché avec Merrin et Scott pour mon propre bénéfice, pas parce que je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Eh bien, tu sais quoi ? (Il ne haussa pas le ton, sans savoir pourquoi il insistait, sinon une impulsion intuitive vague d'alimenter la colère de Ren et de la déséquilibrer.) Les vraies femelles bonobos, les chimpanzés pygmées en Afrique ? C'est ce qu'elles font souvent, aussi. Baiser pour calmer les mâles, les garder dociles. Tu pourrais dire que c'est à leur avantage, d'un point de vue social.

Elle se redressa et se tourna face à lui.

— Je suis une putain de treize, Marsalis. Une treize, comme toi. Pigé ?

— Mon cul. On n'a jamais fait de femme treize.

— C'est ça. Eh ben, si ça t'aide à te sentir mieux, continue à y croire.

Elle se tenait à un mètre de lui, et il la vit reprendre le contrôle de sa colère, l'écarter de sa posture et l'aplatir. Il ressentit un frisson de sympathie involontaire en la regardant faire. Elle s'appuya de nouveau au mur ; sa voix revint, calme, sur le ton de la conversation :

— Tu ne t'es jamais demandé, Marsalis, pourquoi le projet Législateur avait échoué de manière si spectaculaire ? Tu ne t'es jamais dit qu'incorporer des tendances violentes masculines améliorées génétiquement dans un châssis masculin génétiquement amélioré, c'est un peu charger la barque ?

Carl secoua la tête.

— Non, je ne me le suis jamais dit. J'étais là quand le projet Législateur a explosé. Le problème, c'est que les treizes n'aiment pas faire ce qu'on leur dit, et dès que les contraintes normales disparaissent, ils arrêtent de le faire. Les treizes ne font pas de bons soldats. C'est aussi simple que ça.

— Ouais, c'est ce que je disais. Charger la barque.

— Ou alors, c'est se planter dans la conception de ce qu'est un soldat. (Il regarda d'un air sinistre le dessin de Marin contre le ciel, regarda le flot ordonné et corpusculaire des lumières rouges qui descendaient du pont pour s'engager dans les collines obscures.) Enfin bon, en parlant de soldats, si Harbin t'a assemblée, t'a donné les gènes et le ninjutsu, je suppose que tu appartiens au département Deux.

Il crut la voir frissonner.

— Plus maintenant.

— Tu m'expliques ?

— Eh, tu m'as demandé qui j'étais. J'ai jamais dit que tu aurais tout mon CV.

Il se rendit compte qu'il souriait dans l'ombre.

— Fais-moi un dessin. Un truc général, pour me convaincre. Je ne compte pas jouer les marionnettes pour les services de sécurité chinois.

— Tu commences à me faire chier, Marsalis. Je t'ai dit que je ne jouais plus avec eux.

— Ouais, mais je suis un type méfiant de nature. Tu veux que je tue ton patron à ta place ? Fais-moi plaisir.

Il l'entendit soupirer entre ses dents.

— Fin 96, je travaillais en infiltrée pour démanteler une opération d'esclaves sexuelles des Triades, à Hong Kong. Quand on a fini par les attaquer, c'est devenu sanglant. Le département Deux n'est pas très soigneux en ce qui concerne les innocents.

— Ouais, on m'a dit ça.

— J'ai profité des cris et du sang pour partir discrètement. J'ai disparu dans le feu croisé, franchi la ligne. Grâce à mes contacts, je suis passée à Kuala Lumpur, puis au Sud. (Une étrange fatigue se glissa dans sa voix.) J'ai été agent à Jakarta un moment, j'ai joué dans les guerres de gangs contre les yakusa, me suis construit une réputation dans toute l'Indonésie. Avant de repartir au Sud. Sydney, puis Auckland. Des clients dans les grosses sociétés. Et pour finir, les États de la Bordure, parce que c'est là qu'il y a vraiment de l'argent. Et nous voilà. Ça satisfait ta curiosité ?

Il hocha la tête, surpris une fois de plus par le sursaut de camaraderie qu'il ressentait.

— Oui, ça ira, comme CV. Mais j'ai encore une question, un point d'information générale avec lequel tu pourrais m'aider. (Soupir fatigué.) Pourquoi te prendre la tête avec moi ? Tu es hypermortelle, et tu as des relations. Tu continues à balader la ForSéBo sans trop te fatiguer. Pourquoi ne pas aller éliminer cet enfoiré toi-même ? Après tout, tu sais où il est, non ? (Elle ne répondit pas tout de suite.) C'est une question simple, Ren.

— Je crois que je t'en ai assez dit. Au bout du compte, tu es chasseur de primes pour l'UNGLA. Si tu m'élimines, tu te fais du blé.

— Je sais déjà ce que tu es, dit-il d'un ton brusque. Tu m'as vu dégainer mon Haag ?

Sa voix trembla un peu sur ce dernier mot. Elle pencha la tête, comme si elle avait perçu ce tremblement. Elle examina une fois de plus le tranchant de sa main.

— Tu as fait carrière en trahissant les tiens. Je ne vois pas pourquoi tu t'arrêteras en si bon chemin, hein ?

— Ren, laisse-moi te dire quelque chose. Je ne sais même pas si j'ai encore ma licence. (Le souvenir de Di Palma lui traversa l'esprit, la supériorité bureaucratique de l'Agence.) Et même si c'est le cas, je compte la rendre à la première occasion.

— Tu changes d'avis, hein ?

Ce n'était pas tout à fait de la moquerie.

— Quelque chose dans ce goût-là. Et maintenant, réponds. Pourquoi moi ?

Nouveau silence. Il remarqua pour la première fois la froideur de l'air. Ses yeux continuaient à repartir vers les collines de Marin, le flot des voitures qui disparaissaient vers le nord. Comme si quelque chose l'attendait là-bas. Ren parut calculer dans sa tête.

— Deux raisons, dit-elle enfin. Pour commencer, il y a des chances qu'il m'attende. Toi, il n'a aucune raison de te surveiller.

— Si j'étais à ta place, ce genre de risque ne suffirait pas à me faire passer par un intermédiaire.

— Je sais, mais tu es un treize masculin. Je suis un peu plus intelligente que ça. Moi, il me suffit de savoir que ça va se faire. Je ne suis pas obligée d'être sur place et de sentir le sang.

— Je suis peut-être plus intelligent que tu le penses. Peut-être que je ne le ferai pas.

Il la vit sourire.

— On va voir.

— Tu as dit *deux* raisons.

— Tout à fait. (Maintenant, c'est elle qui regardait l'eau. Sa voix se teinta d'une sorte d'embarras, ou de fierté.) On dirait que je suis enceinte.

Le silence parut les recouvrir, comme un brouillard obscur venu de la baie. Les bruits de la ville, déjà diffus, reculèrent aux limites de leur perception. Carl plaça ses mains à plat sur le mur et les regarda dans l'obscurité.

— Félicitations.

— Ouais, merci.

— C'est Merrin ? Ou le gosse à la machette ?

— Je ne sais pas. Je m'en fiche, d'ailleurs. Comme tes amis de l'Agence. Il suffit de savoir que la mère est une treize certifiée, pas la peine de s'inquiéter du père. Ils enverront tout ce qu'ils pourront à mes trousses. Il faut que je parte, Marsalis. Je tire ma révérence et je me planque à l'abri.

— Pigé. (Il croisa les bras contre le froid et se tourna pour la regarder.) D'un autre côté, tu as un gros avantage face à l'Agence.

— C'est-à-dire ?

— Ils ne savent même pas que tu existes.

Et quelque part dans sa tête, la voix de Sevgi Ertekin :

« *Baba, c'est un type bien. Il est propre.* »

Carmen Ren étrécit les yeux pour le regarder.

— C'est vrai. Pour le moment, on ne me connaît pas.

Carl regarda de nouveau la baie. Il avait une douleur dans la gorge. Sevgi, Névant, tous les autres. Toute sa vie paraissait ensevelie sous le deuil.

— Ce n'est pas moi qui irai leur dire, assura-t-il.

Ça faisait bizarre, d'entrer pour de vrai dans les bureaux de la Human Cost Foundation. Les souvenirs du format-v se télescopiaient avec la véritable architecture de la réception et des couloirs qui en partaient. Pas de Sharleen assise là, personne du tout dans la zone de réception, et les murs étaient d'un bleu plus pâle, plus froid que dans son souvenir. Les œuvres dont il se souvenait n'étaient pas là, et les lithographies et les posters militants de La Terre prime qui les avaient remplacées paraissaient sales et usés. Jeff, quand il vint les saluer, paraissait tout aussi fatigué.

— En chair et en os, dit-il en serrant rapidement les épaules de son frère. Chouette surprise.

Tom lui rendit son étreinte.

— Oui. Mais j'ai peur que ce soit strictement pour affaires. Je viens encore profiter de tes lumières professionnelles. Voici Carl Marsalis. Carl, mon frère Jeff.

Jeff serra la main du treize sans sourciller.

— Bien sûr. J'aurais dû vous reconnaître d'après les photos d'actu. Vous voulez entrer ?

Ils prirent un couloir différent de celui que Norton se rappelait dans les bureaux virtuels, qui bien sûr ne s'estompa pas comme dans le format. Ils dépassèrent des portes aux panneaux en plastique bon marché qui indiquaient leur fonction dans le quotidien de la fondation : « conseil aux victimes », « liaison garde-côte », « réaction antiharcèlement », « financement... » Par une porte de bureau ouverte, Norton aperçut une Asiatique bien en chair qui regardait dans le vide, l'air à moitié assoupi et buvait dans une tasse à café en polystyrène. Elle leva à moitié la main sur leur passage, mais ne dit rien. À part elle, l'endroit paraissait désert.

— C'est calme, ce matin, remarqua Marsalis.

Jeff le regarda par-dessus son épaule.

— Oui, oh, il est encore tôt ! Hier, on a résolu une crise de financement majeure, alors je leur ai dit de rentrer fêter ça chez eux, quittes à arriver tard ce matin. Par ici.

Il les fit entrer dans un bureau marqué du simple mot « directeur », ferma avec soin la porte derrière eux. Là aussi, il y avait des différences avec le virtuel, la décoration était d'un mélange plus énergique de rouge et de gris, le canapé était le même mais on l'avait tourné dos à la fenêtre, avec la place de passer derrière et une table basse devant. Les bibelots avaient changé de place, ou été remplacés. La photo de Megan avait quitté le bureau, il y en avait une autre plus petite avec juste les enfants. Jeff indiqua le canapé.

— Asseyez-vous, messieurs. LINCOLN prend bien soin de vous, monsieur Marsalis ?

Le treize haussa les épaules.

— Eh bien, ils m'ont sorti de la prison de Jésusland...

— Oui, j'imagine que c'était une bonne entrée en matière. (Jeff contourna le canapé et s'assit face aux deux autres. Il arbora un sourire fatigué.) Alors, que puis-je faire pour vous ?

Norton s'agita, l'air mal à l'aise.

— Que sais-tu sur les labos noirs de Harbin, Jeff ?

Sourcils haussés. Son frère poussa un long soupir.

— Eh bien, pas grand-chose. Ils sont très, très discrets. C'est loin au nord, loin de la mer. La sécurité est très élevée. D'après ce qu'on arrive à amasser, c'est de là que viennent les produits de luxe.

— Vous avez déjà rencontré une variante treize des labos de Harbin ? demanda Marsalis. Human Cost en a déjà reçu ?

— Bon sang, non. (Jeff s'appuya contre le dossier et posa la tête dans une main. Il parut réfléchir.) Enfin, pas depuis que nous existons sous cette forme, en tout cas. Avant qu'on soit financés par l'État, avant mon époque, oui, peut-être. Je pourrai vérifier les dossiers. Mais j'en doute. La plupart de nos réfugiés sont des variantes ratées des camps expérimentaux. Ils ne les laissent pas tout à fait partir, mais ils se fichent un peu de ce qui leur arrive, alors c'est plus facile de s'évader, de piquer un bateau de pêche ou de s'embarquer clandestinement. Mais ceux

qui viennent de Harbin seraient très précieux, et sans doute très loyaux. Je doute qu'ils auraient envie de fuir, même si la sécurité était assez laxiste pour les laisser faire.

— J'en ai rencontré un hier soir, dit Marsalis.

Jeff cligna des yeux.

— Une variante de Harbin ? Où ça ?

— Ici, en ville.

— Ici ? Mon Dieu... (Jeff regarda Norton.) Tu l'as vu aussi ?

Norton secoua la tête.

— Eh bien... (Jeff écarta les mains.) Putain, c'est du sérieux, Tom. Si quelqu'un de Harbin est ici, il y a des chances qu'il travaille pour le département Deux.

— Non. (Marsalis se leva et alla à la fenêtre.) J'ai longuement discuté avec elle. Elle a abandonné le département Deux il y a un moment.

— Alors... (Jeff fronça les sourcils.) Pour qui elle travaille, maintenant ?

— Elle travaille pour vous, Jeff, dit le Noir.

La phrase plana dans la pièce, grinça un peu et oscilla comme un cadavre au bout d'une corde. Norton observait les yeux de son frère, et il y vit tout ce qu'il avait besoin de savoir. Puis Jeff baissa la tête, se retourna, regarda Marsalis. Le treize ne s'était pas détourné de la fenêtre. Jeff contempla son large dos, le blouson et le mot « S(t)igma », l'absence de mouvements. Il revint à son frère.

— Tom ?

Norton plongea la main dans la poche de son blouson et sortit le téléphone. Il regarda Jeff en face, puis appuya sur la touche de lecture.

« *Guava Diamant ?*

— *Je suis toujours là.*

— *Nous ne pouvons pas vous aider, Guava Diamant. Je répète, nous ne pouvons pas vous aider. Je vous suggère...*

— *Vous quoi ? Enculeur de bonobo de mes deux, dites-moi que j'ai mal entendu.*

— *Il y a des complications de contrôle de notre côté. Nous ne pouvons pas agir. Je suis désolé, Guava Diamant. Vous allez devoir vous débrouiller sans nous.*

— *Si on sort d'ici en un seul morceau, vous le regretterez.*

— *Je vous le répète, Guava Diamant, nous sommes pieds et poings liés. Je vous suggère d'appliquer immédiatement le plan Lézard et de quitter Le Chat de Bulgakov pendant que vous le pouvez. Il vous reste peut-être du temps. »*

Pause.

« *Vous êtes un homme mort, Pince. »*

Sifflement statique.

Ils écoutèrent ce vide rempli de parasites pendant quelques instants, comme s'ils venaient d'entendre la dernière transmission d'un avion qui s'écrase dans l'océan. Tom Norton coupa le son.

— C'est toi, Jeff, dit-il doucement. Essaie de me dire le contraire.

— Tom, tu sais à quel point on peut facilement truquer une voix, c'est...

Il s'arrêta quand les mains du Noir se posèrent lourdement sur ses épaules, par-derrière. Marsalis se pencha sur lui.

— Ne jouez pas à ça.

Jeff regarda Norton de l'autre côté de la table.

— Tom ? Tom, putain, je suis ton frère.

Norton hocha la tête.

— Oui. Tu ferais mieux de nous dire tout ce que tu sais.

— Tom, tu ne peux pas...

— Sevgi est morte ! (Soudain il criait, il tremblait, la gorge gonflée par la force de sa voix, dans le tourbillon des souvenirs de l'hôpital.) Elle est morte, Jeff. Parce que tu m'as caché ça, *elle est morte !*

Les mains de Marsalis restèrent où elles étaient. Norton serra les dents, essaya de maîtriser ces tremblements qui refusaient de s'arrêter. Il serra les lèvres, inspira plus fort.

— « Enculeur de bonobo de mes deux », répéta-t-il. Elle ne t'a pas raté, hein Jeff. Elle te connaissait bien.

— Tom, tu ne comprends pas.

— Pas encore, non, confirma Marsalis en levant une main puis en l'assenant de nouveau sur l'épaule de Jeff pour l'encourager. Mais vous allez nous expliquer.

— Je... (Jeff secoua la tête.) Vous ne comprenez pas, je ne peux pas.

Marsalis leva la tête et regarda directement Tom Norton. Qui sentit quelque chose se crispier dans son estomac, mélange de nausée et de libération. Il hocha la tête.

Le Noir posa une main sur la gorge de Jeff Norton, et le plaqua contre le dossier du canapé. Ses doigts se serrèrent. Son autre bras s'enroula sur la poitrine de Jeff, en lui coinçant un bras et en le maintenant en place. Jeff s'étrangla, se débattit un peu sur le canapé, tira sur le poignet du treize avec sa main libre. Marsalis l'écarta. Jeff continua à résister, mais ne parvint pas à se dégager.

— C'est vous qui ne comprenez pas, dit Marsalis froidement. (C'était la même voix que Norton l'avait entendu utiliser, en quechua, contre Gutierrez.) Quelqu'un va saigner pour Sevgi Ertekin. Quelqu'un va mourir. Pour le moment, c'est vous qu'on a attrapé. Si vous ne nous donnez pas quelqu'un d'autre, on s'arrêtera là. Si vous continuez à essayer de nous cacher des choses, la ForSéBo va vous retrouver sur le ventre dans la baie, avec tous les os brisés et les deux yeux crevés.

Tom Norton regarda, se *força* à regarder. Les yeux de Jeff se cramponnèrent désespérément aux siens, dans un visage qui devenait bleu. Mais la mort de Sevgi emplissait son crâne comme quelqu'un qui crie à s'en briser la voix, et cela le maintint assis, impassible.

— Tu l'as tuée, Jeff, dit-il d'un ton calme et raisonnable qui semblait présager une folie imminente. Quelqu'un doit payer.

— Onbekend !

C'était un grognement étranglé, à peine reconnaissable. Marsalis le saisit, alors que Norton cherchait encore le sens de ces syllabes rauques. Il lâcha la gorge et la poitrine de Jeff, tira sur le poignet qu'il tenait encore, le tordit en levant, pour que Jeff se retrouve étendu à plat sur le canapé. Marsalis se pencha et enfonça le côté de la tête de Jeff dans le tissu, puis appuya sur son autre tempe avec ses phalanges. Jeff toussa et s'étrangla, chercha sa respiration, les yeux pleins de larmes.

— Quoi donc, Onbekend ? demanda Norton.

Cette impression troublante de folie était encore là. Elle lui tournait autour, comme des loubards dans la rue. Tom Norton se demanda, au milieu de l'horreur de tout ceci, si c'était ce qu'on ressentait quand on était un treize, si c'était ce qu'on devait accepter pour vivre comme Marsalis ou Merrin. Il se demanda avec quelle facilité il s'y laisserait aller, et si on pouvait reprendre pied après coup.

Jeff haleta, la gorge douloureuse.

— Quoi donc, Onbekend ? répéta Norton.

— Bon, je vais vous dire. Je vais vous dire. (La voix de Jeff se brisa. Il cessa de se débattre. Il resta sur le canapé, à respirer par la bouche, ses larmes coulant lentement sur le tissu.) Laissez-moi me relever. S'il vous plaît.

Une nouvelle fois, Marsalis consulta Norton du regard. Qui hocha la tête. « Mon frère n'est ni un soldat ni un criminel », avait-il assuré au treize la nuit précédente. « Il n'est pas solide, physiquement, il ne résistera pas. Laisse-moi prendre les décisions, on en tirera tout ce qu'il nous faut. »

Marsalis hissa Jeff en position assise sur le canapé. Il se déplaça et se posa près du bureau. Croisa les bras.

— On t'écoute.

Les yeux de Jeff allèrent du Noir à son frère. Tom Norton lui rendit son regard.

— Tom...

— Tu l'as entendu, Jeff. On t'écoute...

Jeff Norton parut s'effondrer. Il frissonna. Marsalis et Norton échangèrent un regard. Norton leva la main sur ses genoux. Attendit. Jeff se passa les mains sur le visage, dans les cheveux. Il renifla, se frotta les yeux. *Ouais, pleure, Jeff, se surprit à penser Norton avec une violence qui l'ébranla. Pleure comme on n'a pas arrêté de le faire. Comme Sevgi, moi, Marsalis et Megan et Nuying, pour ce que j'en sais, et qui sait combien d'autres encore. Tu veux jouer au mâle alpha, grand frère ? Bienvenue au club.*

Jeff laissa retomber ses mains. Il invoqua un sourire faible, et le garda en place. Il jouait de nouveau la comédie.

— Tu n'as pas idée jusqu'où ça remonte, Tom. Onbekend n'est pas n'importe quel treize...

— Oui, c'est le jumeau de Merrin, dit Marsalis. On sait déjà. Vous avez demandé à Carmen Ren de protéger Merrin pendant qu'Onbekend laissait des traces génétiques sur les scènes de crime dans tout Jésusland et la Bordure. Au moment voulu, Merrin aurait refait surface, mort, et aurait porté le chapeau. Mais pourquoi ? Qui étaient ces gens ?

Jeff ferma les yeux. Soupira.

— Je peux avoir un verre, s'il vous plaît ?

— Crève, dit Marsalis. On vient juste d'accepter de te laisser la vie sauve. Pousse pas ta chance et mets-toi à table.

Jeff regarda son frère, et s'avachit un peu plus. Tom Norton vit le lien. Jeff avait besoin de ses accessoires. Toujours pour le spectacle.

— Bien sûr. Je vais te donner un verre, Jeff, dit-il doucement. (Il croisa le regard incrédule du Noir, répéta ce geste discret où il levait la main.) C'est où ?

— Le placard. Il y a une bouteille de Martell et quelques verres. Servez-vous. (Jeff Norton se tourna vers Marsalis.) Il vous a bien dressé, pour un treize, hein ?

Marsalis le regarda. Un froncement de sourcils préoccupé se dessina sur son visage.

— Ça doit faire vachement mal, ce que vous avez au nez.

— De quoi vous parlez ?

Norton se détourna du placard, juste à temps pour voir le poing du Noir fuser depuis sa taille. Un coup bref, puissant, en plein dans le nez de Jeff. Il entendit le craquement du cartilage qui se brisait. Jeff se plia en deux en criant. Il porta de nouveau ses mains à son visage. Le sang se mit à couler entre ses doigts.

— De ça, expliqua Marsalis d'une voix calme.

Norton remarqua une boîte de mouchoirs sur le bureau. Il l'attrapa et la porta jusqu'au canapé avec la bouteille de cognac et un seul verre. Il posa le tout sur la table basse, sortit un mouchoir et le donna à son frère.

— Ne joue pas au con, Jeff, dit-il tout bas. Il a déjà suffisamment envie de te tuer comme ça, et je ne suis pas loin de le laisser faire. Tiens, essuie-toi.

Jeff prit le mouchoir, plus quelques autres dans la boîte. Pendant qu'il épongeait le sang de son nez, Tom Norton lui versa un verre qu'il poussa sur le plateau de la table.

— Voilà. Et maintenant, déballe tout.

— Réaction Scorpion, leur dit-il.

Carl hocha la tête.

— Pince. Je vois. Vous utilisez encore les mêmes identifiants, pauvre con. Tu faisais quoi, Jeff, du soutien arrière ? Aucune chance que tu aies été à un poste de décisionnaire pour un truc aussi moche que Scorpion.

— Tu en as entendu parler ? demanda Tom Norton.

— Par oui-dire. Un groupe secret opérant dans les théâtres d'opération de la Bordure pacifique, une des dernières initiatives clandestines avant la Sécession. (Carl regarda Jeff Norton d'un air spéculatif.) Allez, Jeff, tu faisais quoi ?

— La logistique, dit le directeur de Human Cost d'un ton boudeur. J'étais coordinateur des opérations.

— OK.

— C'était quand, bordel ? (Tom Norton regardait son frère, incrédule.) Tu n'as emménagé ici qu'en 94. Tu étais à New York.

Jeff Norton secoua la tête, fatigué.

— Je venais tout le temps par ici, Tom. Des allers-retours, de l'Union à la Bordure, de la Bordure au Sud-Est. On avait des bureaux partout. La moitié du temps, j'étais chez moi un week-end sur cinq. (Il écarta les mouchoirs tachés de sang de son nez, les lâcha sur la table basse et grimaça.) De toute façon, tu ne pouvais pas deviner. On te voyait, quoi, une fois par mois, et encore ?

— J'étais occupé, objecta Tom Norton d'une voix sonnée.

— D'après ce qu'on m'avait dit, commença Carl, la Sécession aurait dû mettre fin à Réaction Scorpion. On aurait dû la boucler comme toutes les autres solutions de déni dont le public américain n'avait pas besoin d'entendre parler. C'est la version officielle, en tout cas. Mais ça remonte aux années soixante-dix, quelques années avant que tu aies été engagé, Jeff. Alors qu'est-ce qui s'est passé ? Ils ont basculé dans le secteur privé ?

Jeff lui lança un regard stupéfait.

— C'est ce qu'on vous a dit ?

— Non, mais ce ne serait pas la première fois qu'une bande de bidasses spécialisés dans les opérations secrètes aurait refusé la retraite anticipée et se serait mise sur le marché. C'est ça ?

— Réaction Scorpion est restée en service actif.

Jeff boudait encore. D'autres mouchoirs, pris dans la boîte sur la table. Carl attendit, impassible.

— En service auprès de qui ?

Tom Norton avait déjà la réponse.

— Les États de la Bordure. Forcément. Ils viennent de se libérer, le Pacifique est leur avenir. Tout ce qui leur donne un avantage vaut le coup qu'on s'y accroche, hein ?

— Exactement, petit frère. (Jeff écarta les mouchoirs de son nez le temps de prendre une gorgée de cognac.) On commence enfin à voir l'idée générale ?

— Toni Montes, dit Carl. Jasper Whitlock, Ulysses Ward, Eddie Tanaka. Les autres. Tous membres de Scorpion ?

— Ouais. Pas sous ces noms, mais oui.

— Et Onbekend.

— Ouais. (La voix de Jeff Norton se teinta de quelque chose. *Peut-être de la peur*, se dit Carl.) Lui aussi. Parfois. Il allait et venait, vous comprenez. En détachement occasionnel.

— Mais pas Merrin ?

Le directeur de Human Cost sourit d'un air mauvais.

— Pour nous, Onbekend, c'était Merrin. On n'était pas au courant de l'autre, personne ne savait qu'ils étaient deux. (Il regarda dans son verre.) Pas jusqu'à récemment.

Carl contourna le bureau pour aller au placard. Il regarda les bouteilles et les verres. La taverne *Bayview* se calqua sur ses pensées, un verre avec Sevgi Ertekin, du whisky volé de derrière le bar et l'odeur de cordite encore dans l'air. Il sentit le dérapage rapide de la colère dans ses tripes, voulut tout saccager dans le placard, saisir un goulot brisé, retourner à Jeff Norton et...

— Les recherches n-djinns sur les victimes n'ont trouvé aucun lien entre elles, dit-il d'une voix atone. Donc, vous avez dû utiliser une capacité n-djinn hyperpuissante de la Bordure pour enterrer ces gens dans leur nouvelle vie. Je ne vois qu'une seule raison de faire ça.

— Vous étiez en train de fermer. (La compréhension teinta d'émerveillement la voix de Tom Norton.) Vous fermiez l'opération et vous vous dispersiez.

Carl se tourna vers le canapé, les mains vides.

— Quand, Jeff. Quand, et pourquoi ?

Jeff Norton regarda son frère.

— Je pensais que tu pourrais deviner tout seul, Tom.

Le cadre de LINCOLN hocha la tête.

— Tu es venu ici pour prendre le poste chez Human Cost en 94. Toi aussi, on t'enterrait. Ça devait être à la même époque.

Jeff posa une nouvelle poignée de mouchoirs ensanglantés, en saisit d'autres. Il y avait un léger sourire sur ses lèvres. Un peu de sang goutta sur sa bouche avant qu'il l'essuie.

— Un peu plus tôt, en fait. Ce genre de truc prend de l'élan, quand ça fonctionne, et il faut du temps pour ralentir. Disons 92 pour la décision, début 93 pour la cessation des opérations. Et on avait tous disparu l'année suivante.

Carl s'approcha.

— Je t'ai demandé pourquoi.

Le directeur de Human Cost lui rendit son regard, en se tamponnant le nez. Il paraissait encore sourire.

— Vous ne devinez pas ?

— Jacobsen.

Le nom lui tomba des lèvres, lâché dans la pièce comme une invocation. La période, 91 à 94, traversa sa mémoire en un défilement d'images d'actu. Émeutes, foules en colère et rangées de policiers en armure, véhicules en flammes. Des saints hommes qui pontifiaient, des experts politiques qui péroraient, des communiqués et des discours de l'UNGLA, et, derrière tout cela, la silhouette calme et chauve du directeur de comité, un suédois, qui lisait son rapport avec le ton mesuré du diplomate de carrière, comme un homme essayant d'ouvrir un parapluie dans un ouragan. Les mots emportés, mal résumés, cités de travers, sortis de leur contexte, utilisés et épuisés pour leur capital politique. L'horrible impression rampante que, finalement, cela le concernait, lui, Carl Marsalis, l'élite *d'Anguille*. Que, aussi impossible que cela ait pu paraître, une

connerie de vague d'opinion chez ces abrutis de toutous avait pris de l'importance et que sa vie en serait affectée, finalement.

Jacobsen.

Oh oui, affectée, finalement !

Passés de héros clandestins à monstres honnis en moins de trois ans. Les déclarations sinistres, les choix encore plus désespérants ; les réserves, ou le long sommeil et l'exil vers la réserve infinie de Mars, poussés vers l'un ou l'autre par la foule idiote, comme un condamné balancé entre plusieurs potences.

Et la cryocap, glacée et étroite, qui se remplit lentement de gel tandis que les sédatifs estompent l'envie de paniquer, de la même façon qu'on lui avait pris son équipement de combat à la démobilisation. Le long sommeil, qui le recouvrait comme l'ombre d'un immeuble de mille étages et masquait le soleil.

Jacobsen.

Jeff Norton se pencha pour reprendre son verre.

— Eh oui, Jacobsen ! On ne savait pas ce que les accords donneraient en 92, on en était encore aux projets à long terme. Mais la tendance était facile à deviner. Pas besoin d'être un génie pour sentir comment le vent allait tourner.

— Mais... (Tom Norton secoua la tête.) Quel rapport ? D'accord, vous aviez Onbekend. Mais tous les autres – Montes, Tanaka et les autres. Ce n'étaient pas des variantes, c'étaient des gens ordinaires. Toi, tu étais un humain normal. Quelle importance, Jacobsen ?

Carl se dressa devant le directeur de Human Cost, et distingua, vaguement, la forme de ce qui allait venir.

— L'important, dit-il d'un ton égal, c'était ce qu'ils faisaient. Pas vrai, Jeff ? Ce n'était pas le personnel, hein ? C'était l'activité même de Réaction Scorpion. Quelle était votre mission, Jeff ? Et ne me dis pas de deviner tout seul, parce que je te ferai très mal.

Jeff Norton haussa les épaules et but son cognac.

— De la reproduction, dit-il.

Son frère cligna des yeux.

— De la reproduction de quoi ?

— Oh putain, Tom, à ton avis ? (Jeff eut un geste brusque, faillit renverser la bouteille. Le cognac semblait lui monter à la

tête.) De la reproduction de variantes, bordel. Comme ton nouvel ami, comme Nuying. Comme tout ce qu'on pouvait trouver là-bas.

— Là-bas ? demanda Carl depuis les tréfonds d'un immense calme qui déferlait sur lui. Tu veux dire, le territoire chinois ?

— Ouais. (Jeff garda les mouchoirs vaguement appuyés contre son nez, déboucha la bouteille d'une main, se resservit.) Réaction Scorpion menait des opérations clandestines dans le Sud-Est asiatique et la Chine depuis le milieu du siècle dernier. C'était leur terrain de jeu, ils y entraient et en sortaient comme une bite bien lubrifiée. Le nouveau briefing leur demandait d'y entrer et de récupérer les matériaux prometteurs. Avant Jacobsen, la science des variantes ressemblait encore à une voie d'avenir. Les Chinois s'y consacraient à fond, sans se soucier des manifestations pour les droits de l'homme ; ils prenaient de l'avance. On voulait rattraper notre retard.

Carl vit la façon dont Tom regardait partout dans le bureau, sonné, son incrédulité totale brisée par la compréhension.

— « Human Cost. » « Matériau prometteur. » Tu parles des gens ? Putain, Jeff, tu parles des *gens* ?

Son frère haussa les épaules et but.

— Bien sûr. Des gens, des cultures de tissus vivants, des embryons congelés, des notes de labo, tout ce que tu veux. À petite échelle, mais on s'intéressait à tout. On était une grosse unité, Tom. Beaucoup de soutiens, beaucoup de ressources.

— C'est pas possible. (Norton eut un geste des deux mains, comme pour repousser quelque chose.) Tu es en train de nous dire que Human Cost était... Tu gérais Human Cost comme une... une sorte de programme de test génétique pirate ?

— Pas vraiment, non. Human Cost était l'arrière-boutique caritative pour couvrir l'opération ici, dans la Bordure. C'était beaucoup plus petit, à l'époque, avant qu'on ait un financement étatique officiel, avant que je vienne le gérer officiellement. À l'époque, c'était une structure de guérilla. Quelques maisons de transit çà et là, des unités industrielles de façade à San Diego. Réaction Scorpion était la partie armée, qui réunissait les renseignements, intervenait et récupérait la marchandise. (Le

regard de Jeff se perdit dans le vague, à travers son frère.) Installait les vrais labos et les camps.

— « Les camps », répéta Tom Norton d'un ton malade. Des labos noirs, ici, dans la Bordure ? Je ne te crois pas. Où ça ?

— À ton avis, petit frère ? Où crois-tu que la Bordure colle ce dont elle ne veut pas chez elle ?

— Jésusland. (Carl hocha la tête pour lui-même.) Bien sûr, pourquoi pas ? Après tout, c'est la préemption de Cimarron et Tanana. Où vous êtes-vous installés ? Dans le Nevada ? C'est pratique, à côté de la frontière. L'Utah, peut-être ?

Jeff secoua la tête.

— Wyoming. C'est grand, à peine peuplé. Personne ne risquait de voir ce qui s'y passait, ni de s'y intéresser, et, dans cette partie du monde, l'administration vous bouffe dans la main dès que vous lui proposez des espèces sonnantes et trébuchantes pour utiliser les terres. On leur a dit que c'était un projet de cultures génétiquement modifiées. (Toujours ce regard perdu au loin.) C'est la vérité, quand on y réfléchit, hein. Donc, on a pris quelques centaines de kilomètres carrés, on les a entourés de clôtures électriques. Des champs de mines et des scanners, de grosses pancartes corpo pour interdire l'entrée. (Sa voix ne fut plus qu'un murmure.) Je l'ai vu, une fois, en activité. Une merveille. Et personne dans le coin ne le savait, ou ne s'en souciait.

— Qu'est-ce que c'est devenu quand vous avez tout plié ? demanda Carl tout bas.

— Vous ne devinez pas ?

Le Noir balança un coup de pied dans le tibia de Jeff Norton, juste sous le genou. Le directeur de Human Cost glapit et se plia en deux. Carl le saisit par les cheveux et lui cogna le visage contre la table basse. Le redressa, le frappa de nouveau...

Puis Tom Norton s'interposa. Posa les mains sur lui, pour le repousser.

— Ça suffit, dit le cadre de LINCOLN.

Carl le regarda d'un œil noir.

— Ne me touche pas.

— J'ai dit « ça suffit » ! On a besoin qu'il soit conscient.

À leurs pieds, Jeff se blottit pour échapper aux coups, recroquevillé en position fœtale entre la table basse et le canapé. Carl regarda Tom Norton un instant de plus, puis hocha la tête d'un mouvement raide. Il hissa le directeur de Human Cost sur le canapé et l'y lâcha. Se pencha pour le regarder en face.

— Je t'avais dit de ne pas me faire deviner les réponses, dit-il d'une voix égale. Donc, qu'est devenu le camp du Wyoming quand Scorpion a fermé ?

— D'accord. (Les paroles jaillirent de Jeff comme une digue qui se brise. Son nez s'était remis à saigner dans ses mains jointes.) On l'a rasé, on l'a complètement brûlé, d'accord ? L'équipe Scorpion est entrée dans le camp, a tué tout le monde, sujets et employés. Puis les gars ont miné le terrain, l'ont fait sauter et ont tout brûlé. Ils n'ont laissé que des cendres.

Dans son esprit, Carl vit la scène, le crépitement des armes de poing, la panique, les cris et les hurlements interrompus d'un coup, le crépitement des flammes. La succession d'ondes de choc quand les charges explosaient. Et par la suite, en repartant, le feu sur l'horizon au loin quand on se retournait pour regarder. Comme Ahvaz, comme Tashkent, comme les hôtels de Dubaï. Le signal ancestral. La bête est lâchée.

— Et personne n'a parlé ? demanda Norton incrédule.

— Oh, bon Dieu, Tom, tu n'as rien écouté ou quoi ? (Jeff sanglota un rire alourdi par son nez obstrué.) On parle de la République, là. Le syndrome Guantanamo, ça te dit quelque chose ? Du moment que c'est assez loin, tout le monde s'en cogne.

Carl alla jusqu'au bureau et s'adossa au bord. Ce n'était pas une procédure d'interrogatoire, il devrait conserver la proximité, la pression. Mais il se méfiait de lui-même, face à Jeff Norton.

— D'accord, dit-il d'un ton sombre. Réaction Scorpion réunit cette équipe de nettoyage, lui donne un sale secret à garder, puis enterre les détails biographiques pour qu'il ne reste aucun lien sur le flot de données. Rien de cela n'explique pourquoi on les a tués quatorze ou quinze ans plus tard. Quelqu'un refait le ménage. Pourquoi maintenant ?

Le directeur de Human Cost leva son visage ensanglanté et découvrit ses dents dans un sourire souillé. Il paraissait trembler, se fragmenter sous la tension de ce qui paraissait être... un rire ?

— Putain de progression de carrière ! dit-il avec amertume. Ortiz.

Ils prirent un vol suburb pour New York sur Cathay Pacific le lendemain. Carl aurait préféré ne pas attendre, mais il avait besoin de passer quelques coups de fil et de préparer un plan. Et puis, il voulait que Tom Norton puisse réfléchir à ses décisions le lendemain – s’il arrivait à dormir – pour faire face à cette histoire à la lumière d’un jour nouveau. Toutes choses considérées, il jouait avec de meilleures cartes qu’il l’avait pensé, mais Tom Norton restait une quantité inconnue, surtout vu la façon dont les choses s’étaient réglées à la Human Cost Foundation.

À l’aéroport, les autorisations LINCOLN de Norton leur permirent de traverser la sécurité en urgence et d’embarquer avant tout le monde. Carl s’assit près du hublot à une place de luxe, attendit que la navette se remplisse et regarda le parking de béton inusable fouetté par des rideaux de pluie battante. Derrière les silhouettes des bâtiments du terminal, une lumière pâle et morose s’infiltrait dans le ciel entre de gros nuages gris acier. Le mauvais temps avait débarqué d’un coup et paraissait décidé à s’installer.

Le bulletin météo annonçait un temps clair, sec et froid pour New York. Les pensées du treize étaient au diapason.

La navette suburb tangua un peu sur son train d’atterrissage, puis commença à reculer. Carl plia la main droite, la garda serrée. Se rappela le poids de l’ornement de verre sur le bureau du directeur de Human Cost. Il regarda Tom Norton dans le siège voisin. Le cadre de LINCOLN surprit son regard – le visage hagard, empêché de dormir par ses démons.

— Quoi ?

Carl secoua la tête.

— Rien du tout. Je suis content que tu sois venu.

— Fous-moi la paix, Marsalis. J'ai fait une promesse, je la tiens. Je n'ai pas besoin de tes rituels de fraternisation avant le combat.

— C'est pas le but. (Carl se retourna vers le hublot.) Je suis content que tu sois là, parce que sans toi ç'aurait été environ cent fois plus difficile.

Silence bref. Derrière le hublot, le terminal disparut tandis que la navette virait pour rejoindre son point de décollage. Carl sentait l'hésitation de Norton.

— Mais ça ne t'aurait pas arrêté, hein ? finit-il par dire.

Carl se tourna vers l'avant de l'appareil, enfonça son crâne dans l'appuie-tête. Il n'avait pas beaucoup dormi non plus. Elena Aguirre était restée assise dans les coins sombres de sa chambre d'hôtel presque toute la nuit, à faire semblant d'être Sevgi Ertekin sans tout à fait le convaincre.

— Au bout du compte, non.

— C'est comme ça qu'on fait ? demanda Norton.

— Qu'on fait quoi ?

— Qu'on devient un treize. C'est ça, l'idée, de ne rien laisser t'arrêter ?

Carl lui lança un regard surpris.

— Non, c'est une question de câblage génétique. Pourquoi ? Tu te sens exclu ?

— Non. (Norton se renfonça dans son fauteuil.) J'essaie de comprendre, c'est tout.

La navette roula tranquillement vers la piste. La pluie balayait le hublot en diagonale. Un tintement doux – le signal de bouclage des harnais – s'accompagna d'instructions animées sur le panneau LCLS au-dessus de leur tête. Ils s'affairèrent avec les bandes de tissu rembourrées. Comme le chant des sirènes d'une préparation de format-v, Carl avait généralement du mal avec la sensation du harnais bouclé – il déclenchait des réflexes physiques d'évasion, qu'il devait consciemment retenir grâce à la formation d'*Anguille*. Mais cette fois, il acheva de relier les différentes parties, prit une inspiration profonde et se rendit compte, avec la même surprise que s'il essayait de monter une marche qui n'était pas là, qu'il ne ressentait rien du tout. Rien

qu'une détermination glacée qui l'imprégnait, comme si la maille s'était réveillée.

— Je regrette, dit-il à l'homme à côté de lui. Pour ton frère, je regrette que ça ait dû en arriver là.

Norton ne répondit rien.

De l'autre côté de l'allée centrale, un peu en arrière, un tintement léger mais urgent signala qu'un abruti avait mal attaché son harnais. Les moteurs de la navette accélérèrent, commençant à prendre de la puissance. Sur le panneau LCLS, des caractères harmonieux en chinois, en anglais, en espagnol puis en arabe, qui grandissaient en avançant puis disparaissaient. « En attente d'autorisation. »

Carl regarda le cadre silencieux de LINCOLN.

— Ça fait partie de la raison pour laquelle tu es là, hein ?

— Je suis là pour Sevgi.

La voix de Norton était crispée.

Les moteurs, au dehors, se mirent à crier, la navette s'ébranla et remonta la piste. Carl se sentit de nouveau pressé contre le dossier, cette fois par une force extérieure plus grande que son poids.

Il ferma les yeux et s'y abandonna.

Ils percutèrent le ciel sous la poussée des turbines hurlantes, le carburant suborbital s'activa et les lança de l'autre côté de l'horizon. Le harnais les serra de près.

— Putain d'Ortiz ! jura Norton à côté de lui, assez fort.

Dans les tremblements et le bourdonnement du décollage, Carl se demanda s'il parlait dans le vide, ou pour lui. Son ton était détaché, difficile à définir, mais quelque part, tout au fond, Carl crut entendre une sorte de désespoir.

Tom Norton n'avait pas été vraiment surpris quand Jeff avait craché ce nom, mais pas parce qu'il s'y était attendu. Simplement, l'étonnement n'était plus de mise ; le câblage glandulaire qui aurait pu le lui fournir était surchargé depuis la veille au soir – depuis que Marsalis lui avait rejoué la conversation téléphonique et lui avait parlé de Ren. L'implication d'Ortiz n'aurait pas dû lui paraître plus importante que la trahison de son propre frère.

Et pourtant, c'était le cas.

Il se rappelait encore le changement, quand Ortiz était arrivé à Jefferson Park, quand ce conseiller politique spécial de la Bordure, décidé et dynamique, s'était transformé en directeur politique de LINCOLN-Amérique. Il se rappela l'impression soudaine de démantèlement quand des strates et des strates de bureaucrates avaient été rationalisées ou simplement licenciées pour réduire les effectifs au strict nécessaire. Il se rappelait les chefs imbus de leur petit royaume, comme Nicholson ou Zikomo, qui cherchaient à se protéger. Les nouveaux engagés et les promus, Andréa Roth, Lena Oyeyemi, Samson Chang. Lui-même. La marée de changements et l'air pur que cela semblait apporter, comme si quelqu'un ouvrait soudain toutes les fenêtres face à l'East River.

Un autre jour, une autre fois, il aurait refusé d'y croire, aurait traité celui qui apportait cette nouvelle de menteur.

Mais il avait trop de raisons de croire, à présent. Le vieux paysage avait brûlé autour de lui ; Sevgi, Jeff, les retombées de l'affaire Merrin – tout s'embrasait, on ne pouvait pas s'approcher sans se brûler.

— C'est Tanaka qui a eu l'idée, au début. (Jeff, qui se mettait à table. Son nez avait cessé de saigner, il s'était resservi un cognac et parlait d'une voix vaguement traînante.) Il est venu me voir il y a deux ans, deux ans et demi, avec cette idée à la con : piquer une putain de somme à Ortiz en menaçant de raconter Réaction Scorpion au public.

— Pourquoi toi ? demanda Marsalis.

Jeff haussa les épaules.

— J'étais le seul type disponible. Quand on s'est éparpillés en 94, il n'y avait aucun lien, aucun moyen de revenir en arrière. Ortiz et moi sommes les seuls à avoir gardé notre identité, une existence publique. Tanaka – qui s'appelait Asano, à l'époque, Max Asano – m'a vu aux infos, une conférence à Bangkok sur le problème des réfugiés de la Bordure pacifique. Alors il a traversé la frontière en douce, m'a suivi chez moi à Marin, et m'a tout expliqué. Tout était prévu dans sa tête, les comptes numérotés à Hawaï, les séparations financières montées par l'État, toute la méthode. « Tout est là, il n'y a qu'à se servir. »

— Ortiz ? (Tom Norton ne parvenait pas encore à y croire.)
Joaquin Ortiz dirigeait Réaction Scorpion ? Pourquoi il se serait impliqué dans un truc comme ça ?

Jeff lui lança un regard fatigué.

— Grandis un peu, Tom. Parce que c'est un putain de politicien, qu'il cherche le pouvoir et la voie d'ascension rapide. Il est comme ça depuis toujours. À l'époque, juste après la Sécession, c'était un cadre junior de la Bordure qui cherchait à booster sa carrière. On lui a proposé Réaction Scorpion, et il l'a dirigée jusqu'à ce que ça le conduise là où il voulait, près du sommet. Quand Jacobsen est arrivé et que la sévérité des protocoles de supervision a rendu la partie trop risquée, il a plié Scorpion en vitesse et s'est décidé pour un poste d'élu à l'Assemblée, à la place. Ça marche comme ça, Tom. On garde un coup d'avance, on guette toujours le moment de retirer ses billes, pour saisir l'occasion suivante.

— LINCOLN, en l'occurrence.

— Ouais, petit frère, tout juste. (L'expression de Jeff se fit sombre et rancunière.) Ce putain d'Ortiz tire sept ans en tant qu'élu de la Bordure, qu'il met à profit pour devenir consultant auprès de l'Initiative Coloniale. Six ans de plus comme ça, il monte au sommet de ce nouvel arbre, et maintenant on parle des Nations unies.

— Il n'y avait plus qu'à le cueillir, dit Marsalis.

— Ouais, c'est ce que s'est dit Tanaka. (Jeff avala son brandy, frissonna.) Vous voyez, il s'est dit qu'avec vingt ou trente ex-Scorpions éparpillés à travers l'Amérique du Nord sous une nouvelle identité, Ortiz ne saurait pas d'où venait le chantage. Les retrouver et les tuer tous, ce ne serait pas jouable. Et puis, maintenant, il a accès aux fonds de LINCOLN, alors un détournement de quelques millions çà et là, ça se fera tout seul. C'est la trajectoire de moindre résistance.

— Mais ce n'est pas le genre d'Ortiz, répondit Norton automatiquement, surpris.

— Non. C'est là que Tanaka se trompait.

— Et toi aussi, fit remarquer Marsalis. Pourquoi Tanaka avait-il besoin de toi ? Pourquoi ne pas aller directement faire sa demande à Ortiz ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Il a dit qu'il voulait un tampon. Je ne sais pas pourquoi, peut-être qu'il avait envie d'un ami, quelqu'un avec qui travailler. Ça doit être dur, non ? Vivre toute sa vie sous une fausse identité. Cacher un passé qu'on ne peut révéler à personne.

Marsalis regarda Jeff comme quelque chose qu'il avait envie de briser.

— Arrête, tu me fends le cœur. Et pourquoi cet Asano-Tanaka-mes-couilles a-t-il mis quatorze ans à se décider pour son chantage ?

— Je ne sais pas, dit Jeff d'une voix lasse. Les employés de Scorpion ont tous reçu une prime de départ pour disparaître, ça faisait partie du deal. Mais tout le monde ne sait pas gérer ça. Il lui a peut-être fallu quatorze ans pour tout claquer. À moins qu'il ait eu des coups de déveine et perdu tout ce qu'il avait gagné. Un pas de travers financièrement, dans la République, et c'est difficile de trouver quelqu'un pour vous aider à vous relever.

— Ouais. Donc, cet ancien agent secret rangé des voitures, devenu escroc miteux, vient te voir avec un plan à la noix pour faire chanter un des hommes les plus puissants du secteur privé américain, et même de la vie politique. Et toi, tu acceptes ?

Jeff vida de nouveau son verre, se pencha sur le canapé.

— Bien sûr. Pourquoi pas ? Ça aurait pu marcher.

— Oh putain, de mieux en mieux... *Dans quel monde ça aurait pu marcher ?*

Jeff tendit la main vers la bouteille.

— L'idée de Tanaka, c'était qu'il m'envoyait la demande de chantage et que je la transmettais à Ortiz comme si j'avais peur. Je me débrouillais pour qu'Ortiz paie, pour calmer le jeu, et je proposais de servir d'intermédiaire pour qu'il ne se salisse pas les mains.

Norton secoua la tête.

— Mais c'est pas le genre d'Ortiz. Il n'accepterait pas de... Bon sang, tu aurais dû le savoir, Jeff. Comment tu as pu oublier ça ?

Jeff lui lança un regard hanté. Il déboucha le cognac.

— À ton avis, petit frère ? Je voulais l'argent, c'est tout.

— Mais tu dois avoir...

— Non, je n'ai pas, Tom. Tu comprends ? (La bouteille claqua sur la table, le liquide pâle s'agita à l'intérieur et éclaboussa par le goulot ouvert.) Qu'est-ce que tu sais de ma vie, toi ? C'est facile, pour toi, avec ton putain de badge LINCOLN, la promotion que je t'ai arrangée, ton putain de loft sur Canal Street et ta putain de vie de jet-setter, sans attache, sans frais. Tu sais ce que je gagne ici, à Human Cost ? Pour quatorze heures par jour, six – voire sept – jours par semaine, tu sais ce que je gagne ? J'ai deux gosses, Tom, une femme avec des goûts de luxe, et aucun plan de retraite. Qu'est-ce que tu sais de tout ça, Tom ? Tu flottes, tu flottes dans la vie, bordel. Alors ne viens pas me dire ce que j'aurais dû savoir ou pas. J'avais besoin de cet argent, c'est tout. Je marchais dans la combine.

Tom Norton le regarda, trop sonné pour ramasser les morceaux et les assembler. C'était trop, tout son monde éclatait.

— Je ne vis pas sur Canal Street, Jeff, dit-il stupidement. Je n'y ai jamais vécu. Je suis sur Lispenard. Tu devrais le savoir.

— Ne me dis pas ce que je devrais savoir !

— Pourquoi tu ne nous racontes pas ce qui est allé de travers ? suggéra Marsalis. Ortiz a refusé de payer, c'est ça ?

— Non ! (Jeff tendit de nouveau la main vers la bouteille.) Au début, il a suivi le mouvement. Il a transféré des fonds personnels, m'a demandé de faire un premier versement et de jouer la montre. Puis, quand la demande suivante de Tanaka est arrivée, il m'a expliqué ce qu'on allait faire.

Marsalis hocha la tête.

— Effacer toutes les personnes qui avaient été impliquées.

— Il... (Un geste d'impuissance.) Il avait gardé leur trace. Je n'étais pas au courant, mais il savait où ils étaient tous. Ou au moins, où ils avaient commencé. Certains s'étaient déplacés, d'après lui, alors il faudrait un peu de temps pour les retrouver. Mais d'une façon ou d'une autre, ils devaient tous mourir. Je suis resté là, Tom, je n'arrivais pas à croire à ce qu'il me disait. Après tout... (La voix de Jeff se fit presque plaintive.) On n'en demandait pas tant que ça, tu sais.

— Ce n'était pas une question d'argent, expliqua Tom Norton sur un ton distant.

Marsalis tendit la main et pris la bouteille des mains tremblantes de Jeff. Il versa un verre.

— Nomination aux Nations unies. C'était presque fait. Tu as essayé de baiser le mauvais patriarche au moment où il pouvait le moins se le permettre.

— Ouais. (Jeff se rassit et regarda le verre que le treize venait de lui servir.) C'est ce qu'il a dit. « Les enjeux sont trop importants, Jeff. On ne peut pas se laisser balancer maintenant. Aux grands maux... » J'ai essayé de le dissuader, de lui dire que c'était une somme raisonnable. Mais il s'en fichait. Je lui ai dit qu'il se ferait choper, que personne ne pouvait tuer impunément autant de gens, autant d'anciens agents secrets. Il faudrait toute une équipe pour réussir le coup, et ceux-là auraient les mêmes arguments que les premiers pour le faire chanter.

— Ou alors, dit Marsalis, on engage le seul ancien membre de l'équipe à qui on peut faire confiance. La seule personne qui ne peut pas se permettre que ça se sache et qui ne laissera pas la nostalgie ou la camaraderie l'empêcher de faire son boulot. La seule personne qui est câblée pour ça – un treize.

Jeff hocha la tête, laissa parler le Noir. Il était vidé.

— Tout le monde pense que Merrin est parti sur Mars, continua Marsalis en opinant du chef. Un treize appelé Merrin est effectivement allé sur Mars. Ce qui rend l'autre Merrin, Onbekend, assez invisible sur Terre. Il a accompli son numéro de disparition tout seul : il s'est trouvé un demi-frère sur l'Altiplano, un refuge, où il cachetonne en jouant les *pistacos* de temps en temps, quand il faut faire peur aux méchants du coin. Mais le reste du temps, il fait ce qu'il veut. Alors quand son ancien patron est venu frapper à sa porte pour lui dire que tout va s'arrêter parce qu'un ingrat de la vieille équipe menace de tout balancer au public... Il était d'accord avec la méthode d'Ortiz. Onbekend avait-il envie de s'y coller pour autant ? (Marsalis écarta les mains.) Sans doute pas, mais il n'avait pas le choix. Si Ortiz refuse de payer, les maîtres chanteurs vont s'énerver et révéler l'existence de Réaction Scorpion. Et personne ne peut deviner jusqu'où ça peut aller. Quoi

qu'Onbekend ait pu se tailler comme terrain sur le turf de Manco Bambaren, c'est menacé. Il y a une bonne chance qu'il se retrouve dans une réserve, parce que si on le découvre, c'est ça ou une balle. N'hésite pas à m'aider si je me trompe, Jeff.

— Non, vous avez tout bon. (Jeff sirotait son verre, le tenant à deux mains devant lui, le regard dans le vide.) Quand Ortiz est allé apprendre la nouvelle à Onbekend, celui-ci a tout de suite compris que c'était nécessaire.

Marsalis sourit. Ce n'était pas rassurant.

— Un coup de torchon, hein ? Retour au Wyoming.

— C'était la seule façon, dit Jeff.

— Oui, mais Onbekend n'est pas idiot. Il sait qu'il ne pourra pas assassiner une trentaine d'anciens soldats des forces spéciales sans laisser la moindre trace de lui-même, au moins sur un ou deux des crimes. Et une fois que cette trace génétique sera dans le système, il sera autant dans la merde que s'il avait laissé faire. Parce que le seul treize vivant censé posséder cette signature génétique devrait être sur Mars. Alors si on la retrouve autour de plusieurs victimes de meurtres dans la Bordure ou la République, ça va faire du vilain. C'est ce qu'il explique à Ortiz.

— Mais Ortiz travaille chez LINCOLN, dit Tom Norton d'une voix émerveillée.

— Exactement. Donc, il trouve l'alibi parfait pour Onbekend. Non seulement ils ramènent Merrin de Mars pour justifier les traces génétiques qui vont apparaître, mais on s'organise pour lui faire porter le chapeau pour tous les meurtres. On le garde au frais jusqu'à ce qu'Onbekend ait tué tout le monde, puis on le fait mourir d'une façon plausible et on se débrouille pour que la ForSéBo le retrouve. Voire pour que la ForSéBo le coince et le tue elle-même. Médailles pour tout le monde, et personne n'étudiera les retombées de trop près, tellement ce sera bien bordé. Après tout, les traces génétiques ne mentent pas, et on aurait le monstre, là, le nez dans la poussière.

Norton regarda son frère, et ne parvint pas à nommer le sentiment qui apparaissait en lui. Il espérait que c'était de la pitié.

— Pas étonnant qu’Ortiz ait payé, au début, Jeff, dit-il. Il lui fallait du temps pour tout mettre en place. Il devait ramener Merrin, avant qu’Onbekend se mette au travail.

— Et Onbekend a traversé la frontière au Texas pour commencer par Tanaka, confirma Marsalis. Il aurait pu s’arrêter là, s’il avait su. Mais il ne savait pas, il n’a pas eu l’occasion de le faire parler, et il n’aurait sans doute même pas pu se permettre de lui faire confiance. Donc il agit de façon déterminée. Il parcourt la République pour tuer d’abord ceux qui sont là-bas, parce que ce sont les plus accessibles – forces de police sous-financées, data-tech bas de gamme, le taux de meurtres le plus élevé de la planète, et une classe sociale très basse où se cacher. Il ne retourne dans la Bordure que quand le plus facile est fait, et ralentit parce qu’il doit se méfier de la ForSéBo. Mais malgré cela, Jasper Whitlock et Toni Montes, il les élimine l’un après l’autre, il n’en reste sans doute qu’une poignée, quand...

Ils se retournèrent tous les deux vers Jeff Norton.

— Que s’est-il passé ? lui demanda Marsalis doucement. Tu as craqué, à trafiquer pour les deux camps ? Ou tu as cru qu’Ortiz avait compris à quoi tu jouais ? Tu commençais à penser que la dernière balle d’Onbekend serait pour toi ?

— Non !

— Ne me mens pas.

— Alors que s’est-il passé à New York ? (Tom Norton regarda son frère en face.) Quelqu’un a voulu faire abattre Ortiz. Ce n’était pas Tanaka, il était déjà six pieds sous terre. Ça ne laisse que toi, Jeff.

Jeff se détourna.

— C’étaient des hommes de Tanaka, murmura-t-il. Une assurance. Si quelque chose dérapait, il m’avait donné un numéro à Houston, au cas où il n’aurait pas le temps de les lancer avant de fuir. Ou au cas où il... y resterait. Le contrat était déjà payé, il n’y avait qu’à appeler.

— Tu as pris ton temps, hein ? rit Marsalis. À moins qu’il ait fallu quatre mois à ces petits génies pour venir du Texas à l’Union ?

Norton claqua des doigts.

— Whitlock.

Il vit la façon dont son frère sourcillait. *Oh, putain, Jeff!* Il étouffa sa phrase, pour s'obliger à l'entendre, et à y croire :

— Onbekend est revenu dans la Bordure et il a tué Whitlock, le 2 octobre. Tu as dû l'apprendre aux actus et reconnaître le visage de Whitlock.

— Oui, juste ici, dans la baie. (Marsalis émit un sifflement bas, avec un faux air soucieux.) Un tout petit peu trop près, ça t'inquiétait, hein, Jeff ?

— Donc tu les as appelés, dit Norton platement.

— Oui, d'accord, je les ai appelés !

Marsalis grogna.

— Et là, tout s'est arrêté. Onbekend est resté en attente, au moins jusqu'à ce qu'il sache si Ortiz allait survivre ou non.

— Tu m'as appelé juste après Whitlock, comprit soudain Norton. Pour me suggérer de sortir Marsalis de Jésusland et de l'engager. C'était quoi, ça ? Un peu plus de pression pour obliger Onbekend à se calmer ?

La surprise se peignit sur les traits du Noir.

— C'est *toi* qui m'as sorti de South Florida State, Jeff ? C'est *toi* que je dois remercier ? (Il gloussa.) Oh bordel, mais c'est pas vrai...

— J'en ai eu assez d'attendre, cracha Jeff avec une fureur soudaine et mesquine. Deux semaines après avoir appelé les types de Houston, il ne s'était toujours rien passé. Je ne les connaissais pas du tout, je ne savais pas s'ils étaient bons...

— Pas tellement, assura Marsalis d'un ton sombre.

— Oui, je me disais qu'ils avaient pu se faire coincer à la frontière, en entrant dans l'Union. À moins qu'ils aient disparu avec la thune. Je n'avais aucun moyen de le savoir, Tom. J'avais peur. Je savais que tu ne voulais pas faire intervenir l'UNGLA, j'ai essayé de te persuader, en me disant que ça ferait peut-être assez peur à Onbekend pour qu'il arrête. Mais tu ne voulais pas. (Jeff croisa le regard de Marsalis.) Je pensais qu'à la place, lui pourrait faire peur à Ortiz.

Norton vit le Noir aller jusqu'au bureau et soulever un presse-papiers que Jeff avait rapporté d'Angleterre quand Megan et lui s'étaient mariés. Il le soupesa.

— Il y a encore quelques petites choses que j'aimerais savoir, Jeff, dit-il d'un ton absent. Et après, on aura fini.

— Oui ? (Jeff prit une gorgée de cognac, grimaça en la sentant descendre.) Quoi donc ?

— Ren. Elle ne savait rien du tout au sujet d'Onbekend, quel est son rôle dans tout ça ?

— Elle est indépendante, on l'a déjà engagée par le passé. Je l'ai fait intervenir parce qu'on avait besoin de quelqu'un qui connaisse les systèmes de la Bordure. Ortiz voulait séparer Merrin du reste.

— Et Daskeen Azul, ils sont avec vous ?

Haussement d'épaules.

— Des associés. Vous savez comment ça marche, Human Cost leur a rendu quelques services par le passé, on leur a demandé de renvoyer l'ascenseur.

— Qui les a envoyés trouver ce cadavre dans les filets ? Toi ?

Jeff secoua la tête.

— Onbekend. Il a entendu dire depuis le Sud qu'une flic de LINCOLN et vous étiez en train de farfouiller. Il m'a dit d'accélérer le dénouement.

Marsalis revint au canapé, presse-papiers en main. Il fronçait les sourcils.

— Contre les ordres d'Ortiz ?

— Ortiz était à l'hôpital. (Jeff eut un geste de lassitude.) Personne ne savait quoi faire. Vous avez déjà rencontré Onbekend ?

— Brièvement.

— Eh bien, quand il vous dit de faire quelque chose, on ne discute pas.

Marsalis avait conservé son froncement de sourcils.

— Et les soldats ?

— Quels soldats ?

— Quelqu'un a envoyé un détachement en uniforme après Ertekin et moi. Ils nous ont arrêtés entre Cuzco et Arequipa.

— Je ne suis pas au courant. Quelqu'un a dû paniquer sur place.

— Bambaren, souffla le treize. (Il s'accroupit devant Jeff) À ton avis, Manco Bambaren était au courant de l'existence de Merrin ? Du deuxième, je veux dire ?

— Je n'ai jamais entendu parler de Manco Bambaren. (Jeff regarda Marsalis avec amertume. Il paraissait complètement ivre.) Comment je pourrais savoir de quoi il est au courant ou pas ?

— C'est dommage, souffla le Noir. Dis-moi, Jeff, c'est toi qui m'as envoyé Onbekend aux troussees quand je suis revenu du *Chat de Bulgakov* ?

— Non ! Ce n'était pas moi, je le jure. Onbekend voulait vous éliminer, mais il était furieux pour autre chose. Je lui ai dit qu'il valait mieux faire profil bas, mais il ne voulait pas en entendre parler. Vous ne comprenez pas comment il est. Une fois qu'il a décidé, il n'écoute rien ni personne.

— D'accord. Et j'imagine que tu ne sais pas où je peux le trouver, n'est-ce pas ?

Jeff finit son verre. Haussa les épaules.

— Tout juste. Aux dernières nouvelles, il retournait à l'Altiplano, l'épaule pleine de trous d'impact d'un pistolet Marstech.

— Tu l'as soigné ici ?

— Dans une clinique publique de Human Cost, oui. À Carmel.

Marsalis se releva d'un mouvement fluide. Norton reconnut la façon dont les doigts du treize se resserrèrent sur le presse-papiers, vit son bras se lever. Il s'avança rapidement, s'interposa devant Marsalis. Son regard se verrouilla sur celui du Noir.

— Non, dit-il tout bas. S'il te plaît.

Marsalis resta tendu. Sa réponse, elle aussi, dépassait à peine le murmure :

— Ne te mets pas en travers de mon chemin, Norton.

— Ce n'est pas lui qui a tué Sevgi. (Norton regarda son frère avachi dans un coin du canapé, à regarder sans le voir son verre vide ; il paraissait à peine conscient de la présence des deux autres hommes.) Écoute, si tu veux t'attaquer à Onbekend, je suis ton homme. Ortiz aussi, si tu veux. Mais c'est mon frère, Marsalis.

— De toute façon, il va tomber, Norton. Il prendra trente ans dans une installation de la ForSéBo, minimum. Ce serait un service à lui rendre.

Mais la tension parut se retirer de la posture du treize. Norton leva la main, paume tendue. Assez.

— Marsalis, s'il te plaît. C'est un service que je te demande. C'est mon putain de frère.

Marsalis resta tendu un moment de plus. Norton avait eu l'impression de parler à un mur.

— Ortiz et Onbekend, dit-il comme pour dresser une liste.

Norton hocha la tête.

— Pas de problème.

Et le moment passa. Marsalis se relâcha, Norton vit la tension le quitter comme une eau noire qui s'écoule. Il haussa les épaules et lança le presse-papiers sur les genoux de Jeff. Ce dernier sursauta, lâcha son verre vide, et rattrapé maladroitement le bibelot sphérique à deux mains avant qu'il roule au sol.

— Putain, pourquoi vous avez fait ça ? marmonna-t-il.

— Vous ne le saurez jamais, lui dit Marsalis. (Puis il se détourna vers la porte.) Garde-le ici, Norton. Ne touche pas aux téléphones, n'utilise pas le tien. Il faudra qu'on gèle tous les accès et qu'on garde tout leur réseau en l'état. Je vais appeler Rovayo depuis la rue, sur un téléphone propre, et demander un détachement scientifique de la ForSéBo. Ça devrait suffire à relancer l'affaire du *Chat*.

— Ça marche.

Il s'arrêta à la porte, regarda derrière lui.

— Et n'oublie pas. On a passé un accord.

Norton l'écouta repartir dans le couloir. Puis il se retourna vers son frère. Jeff le regarda, à peine intéressé.

— Quoi encore ?

Une rage soudaine, battante, depuis les semelles de ses chaussures jusqu'à l'espace derrière ses yeux. Il la ravalait de son mieux.

— Tu sais, dit-il d'un ton presque égal, j'ai tout dit à Megan, à propos de Nuying et toi.

Jeff le regarda bouche bée, les yeux voilés et troublés par le cognac.

— Enfin, c'est un peu plus compliqué que ça. On pourrait dire qu'elle m'a fait parler. Ou alors on voulait tous les deux que ce soit dit, et on s'est aidés l'un l'autre. Pour être honnête, je pense qu'elle se doutait déjà de quelque chose.

Son frère commença à se lever maladroitement.

— Putain de traître, dit-il d'une voix pâteuse.

— Reste assis, Jeff. (Soudain, la rage s'empara de lui, impossible à retenir.) Sinon, je te tue moi-même...

Et voilà. Le moment qui avait bouillonné en lui depuis deux ans. Son frère le regarda en clignant des paupières, comme un lapin cloué par des phares.

Il prit une inspiration. C'était parti.

— Tu veux savoir ce qu'elle a fait quand elle a appris ? (Une autre inspiration brutale.) Elle m'a baisé, Jeff. On est allés dans un motel près de Novato, et elle m'a baisé tout l'après-midi et toute la nuit. Et crois-moi, elle y a mis du cœur.

Jeff se jeta sur lui, en rugissant, les poings serrés. Norton le para, se tordit et frappa son frère sur le côté du visage. C'était la première fois en plus d'un an qu'il utilisait son entraînement, il se sentait gauche, mais c'était délicieux. Le coup porta, fit tomber Jeff, à moitié sur le canapé et à moitié par terre. Norton le saisit par l'arrière du col, leva le poing.

Et s'arrêta.

Non. Tu n'es pas Carl Marsalis.

Le poing se desserra lentement, s'écarta. Il lâcha le col. Une envie irrésistible de se secouer, comme un chien mouillé. À la place, il s'éloigna, s'appuya contre le bureau de son frère.

— Ça va être dur, pour elle, dit-il le souffle encore court. Et pour les gamins, aussi. Mais ne t'inquiète pas. Quand on t'enverra à Quentin 2 pour ce que tu as fait, je m'occuperai d'elle. Elle ne sera pas malheureuse.

Un hurlement bas, épais, sortit de la gorge de son frère tandis qu'il s'appuyait sur le canapé pour se relever, comme s'il avait avalé du verre pilé. Norton sentit un calme particulièrement confortable s'installer sur ses épaules. Sa respiration se calma.

— On s'entend bien, Jeff, elle est moi. Elle rit davantage quand je suis là. On trouvera quelque chose.

— Enfoiré !

Craché, comme du sang. On frappa un coup timide à la porte. Norton leva les yeux, surpris.

— Oui ?

La porte s'ouvrit, et l'Asiatique rondelette passa la tête par l'interstice.

— Monsieur Norton, vous...

Elle les regarda, les yeux écarquillés.

— Tout va bien, la rassura Norton en vitesse. Je suis Tom, le frère de Jeff. Il est très tendu, ces temps-ci. Je suis sûr que vous vous en êtes rendu compte. C'est, euh, ça dégénère.

— Euh, je...

— Il a vraiment besoin d'être tout seul avec sa famille, là, vous savez. On a passé les coups de fil qu'il faut. Si vous pouviez...

— Oui, bien sûr, euh...

Elle regarda Jeff, assis par terre, dos au canapé. Un mouchoir taché de sang sur son nez, le visage strié de larmes et de rage, une bouteille ouverte sur la table devant lui.

— Monsieur Norton, je suis désolée, si je peux faire quelque chose...

Jeff Norton la regarda.

— Ça ira, Lisa, dit-il sans énergie. Tout ira bien. Vous pourriez montrer à mon frère les archives médicales de la clinique Carmel ?

— Oui, bien sûr. (Investie d'un rôle clair, Lisa parut se redresser.) Vous êtes sûr que...

Jeff parvint à mobiliser l'ombre d'un sourire.

— Tout à fait sûr, Lisa.

Il se tourna vers son frère, et soudain, sa voix se teintait d'un triomphe étrange.

— Vas-y, petit frère. Tu veux voir ce que j'ai caché à ton ami le treize ?

Lisa vacilla sur le pas de la porte. Norton regarda Jeff.

— Ça concerne Onbekend ?

— Va voir, Tom. (Il vit l'hésitation de Norton et gloussa.)
Quoi, tu as peur que je me précipite à l'aéroport quand tu auras
le dos tourné ? Sérieusement, va voir. C'est quelque chose que
j'ai gardé juste pour toi. Tu vas adorer.

— C'est, euh... (Lisa indiqua le couloir.) Par ici.

— Jeff, si tu savais quelque chose d'autre sur Onbekend, tu
n'aurais pas dû...

— Va voir, bordel !

Alors il y alla, laissant la porte entrouverte pour suivre Lisa
dans le couloir. Sur le pas de la porte, il s'arrêta et se retourna,
regarda son frère, et tendit le doigt vers lui.

— Ne bouge pas d'ici.

Jeff gloussa, roula des yeux et tendit la main vers la bouteille
de Martel.

Dans le couloir, derrière un coude, Norton suivait la
progression lente de Lisa, avec derrière les yeux tout ce qu'il
essayait encore d'assimiler. Il se demanda vaguement si
Marsalis n'était pas sorti pour s'éclaircir les idées autant que
pour appeler la ForSéBo sans intermédiaire.

Ils étaient presque arrivés à la porte marquée « Clinique de
Carmel Street » quand le coup de feu claqua derrière eux, si plat
et quelconque qu'au début, il crut que c'était une porte qui
venait de se refermer. Celle du bureau de Jeff, la seule issue
qu'il n'avait pas pris la peine de verrouiller.

On avait installé Joaquin Ortiz dans une suite de repos surveillée dans les étages nouvellement nanoconstruits du centre médical Weill Cornell. On lui avait posé des microdocs sous-cutanés qui alerteraient le système de l'hôpital si ses signes vitaux baissaient, expliqua la réceptionniste avec un sourire enthousiaste, et il avait des boutons d'appel dans la salle de bains, à côté de son lit et sur son fauteuil roulant. Une équipe de réa et un urgentiste dédié étaient d'astreinte sur le site, en priorité pour les patients de cet étage. Norton la remercia, puis monta. Un détachement de sécurité de LINCOLN était posté devant la suite, deux hommes au visage dur et une femme qui les accueillit devant l'ascenseur. Les gardes laissèrent momentanément retomber leur tension toute professionnelle en reconnaissant Norton. Carl se laissa tout de même palper, sans savoir si c'était son statut de treize ou la procédure standard qui motivait cette précaution. Plus les plantons seraient détendus, mieux ce serait. Norton dit au chef d'équipe de ne pas les accompagner, que tout irait bien. M. Ortiz était au courant de leur arrivée.

Les portes de la suite s'écartèrent devant eux avec un bourdonnement paisible. Dans son fauteuil roulant, Ortiz contemplait le paysage par les fenêtres panoramiques du salon. Il portait un pyjama ample de soie grise, tenait un livre apparemment oublié au profit de la vue sur le parc, au-delà des masses cubistes de la ville. Il paraissait maigre et fragile dans son fauteuil, avec son visage bronzé gris et creux, ses cheveux blanchis par endroits. Il ne paraissait pas avoir entendu la porte s'ouvrir, et ne se tourna pas quand ils entrèrent dans la pièce. Carl se demanda s'il savait déjà pourquoi ils venaient.

— Ortiz, dit Norton d'un ton sauvage en s'avancant.

Ortiz poussa les commandes sur l'accoudoir du fauteuil, qui pivota doucement pour leur faire face. Il sourit, un peu crispé.

— Tom Norton, dit-il comme s'il s'agissait d'une question philosophique qui le dérangeait. J'ai été tout à fait désolé d'apprendre, pour votre frère. Je voulais vous appeler. Et Carl Marsalis, bien sûr. Je n'ai toujours pas eu l'occasion de vous remercier, vous m'avez sauvé la vie.

— Attendez encore un peu.

— Ah. (Les pans de son visage ravagé changèrent.) Je me doutais que ce ne serait pas une visite de courtoisie.

— Jeff a parlé. (Norton tremblait sous la force de ce qu'il avait rapporté avec lui de l'autre côté du continent.) Réaction Scorpion. Wyoming. La totale. Alors ne me dites pas que vous êtes désolé, enfoiré. C'est vous le responsable, de tout ça. C'est de votre faute si Jeff est mort.

— Vraiment ? (Ortiz ne parut pas s'en défendre. Il posa les mains l'une contre l'autre sur ses genoux, peut-être pour retenir ses peurs.) Et vous avez donc amené votre ange exterminateur avec vous. Eh bien, c'est tout à fait approprié, mais je dois vous prévenir que ce fauteuil comporte...

— Nous sommes au courant, dit Carl d'une voix très basse. Et je ne viens pas ici pour Jeff Norton. Je suis venu pour Sevgi Ertekin.

— Ertekin ? (Un froncement de sourcils barra le front d'Ortiz, puis s'effaça.) Ah oui, l'officier chez qui vous logiez à Harlem quand on vous a libéré. Oui, elle est morte également, n'est-ce pas ? Il y a quelques jours. J'ai peur de ne pas m'être tenu au courant de...

— Elle n'est pas *morte*. (Carl retenait sa fureur avec un réflexe distant, acquis de longue date. Sa voix était froide et calme, comme la morsure de l'air new-yorkais au dehors.) Sevgi Ertekin a été tuée, par votre ange exterminateur à vous, Ortiz. Par Onbekend. Merrin. Comme vous voulez. Elle est morte en me sauvant la vie.

— Je suis... tout à fait désolé pour cela aussi.

— Ça ne suffira pas.

— Pour vous ? Non, j'imagine. Je suppose qu'il y avait une sorte de... (Ortiz fronça les sourcils)... une connexion entre cette

Ertekin et vous. (Carl ne répondit rien. Les paroles ne le mèneraient nulle part.) Oui, forcément, continua Ortiz. Les gens comme vous se soucient d'un si petit nombre de choses ou de gens... Vous avez besoin de si peu... Mais quand vous choisissez de posséder quelque chose ou quelqu'un, quand vous considérez quelque chose ou quelqu'un comme votre propriété...

— Oui, admit Carl. À ce moment-là, plus rien d'autre ne compte.

Il croisa le regard du directeur de LINCOLN, le vit se détourner aussitôt.

— J'ai peur, dit Ortiz d'une voix tremblante, que les choses aient échappé à mon contrôle, quand je n'ai plus été à la barre, pour ainsi dire. Votre implication, Onbekend, d'autres facteurs qui ont été modifiés... Si je n'avais pas été mis hors d'état d'agir de manière aussi inattendue, ça n'aurait peut-être pas été si compliqué. Je le regrette vraiment, vous devez me croire.

— Vous auriez quand même assassiné plus de vingt personnes, dit Norton avec violence. Juste pour sauver votre peau de politicien.

Ortiz secoua la tête.

— Non, Tom, ce n'était pas...

— Ne m'appellez pas par mon prénom comme si on était amis, sac à merde !

Carl posa la main sur le bras de Norton.

— Du calme, Tom. Tu ne voudrais pas que ton équipe de sécurité vienne nous déloger tout de suite.

Le cadre de LINCOLN se dégagea brusquement, le regarda comme s'il était contagieux. Devant eux, Ortiz avait repris la parole :

— ... pour moi personnellement. Vous devez le comprendre. Je suis un homme riche, et j'ai accès à une fortune plus grande encore *via* d'autres connexions, quand c'est nécessaire. J'aurais pu payer votre frère et ses complices.

Norton le regarda.

— Vous étiez au courant ? Vous saviez qu'il était dans le coup ?

— Je le soupçonnais, oui. (Ortiz troussa un peu, se pencha dans son fauteuil. Il s'éclaircit la voix.) Son histoire paraissait

bancale, j'estimais probable qu'il soit impliqué, mais... nous étions autrefois des associés proches, Tom. Amis, même. Vous devez savoir que c'est à sa demande que je vous ai promu, comme je l'avais promu à Réaction Scorpion il y a vingt ans...

La voix de Norton retentit derrière ses dents serrées :

— Je suis censé être reconnaissant, c'est ça ?

— Non, bien sûr que non. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Écoutez-moi, je vous en prie. Je soupçonnais Jeff, mais je n'étais sûr de rien. Mais je savais que si je lâchais Onbekend aux troussees des autres, qui qu'ils soient, Jeff s'écroulerait. S'il avait été impliqué, je savais qu'il ne me causerait plus d'ennuis. Même à l'époque de Réaction Scorpion, c'était un responsable logistique, un facilitateur. Pas un agent ; pas un tueur. Jeff n'a jamais eu les tripes nécessaires pour ça.

Norton lui sourit d'un air sauvage.

— Au temps pour vous. C'est mon frère qui vous a envoyé ces patineurs. Mon frère m'a demandé de sortir Marsalis de South Florida State pour augmenter la pression qui pesait sur Onbekend et vous. Il vous manipulait autant que vous le manipuliez.

— Vraiment ? (Une tentative de sourire avorta sur le visage du directeur de LINCORN.) Ironique, alors, qu'il ait à la fois fourni le moyen de me tuer et le moyen de me sauver. Ironique que, vous aussi, monsieur Marsalis, m'ayez sauvé la vie pour la briser quelque temps plus tard. Mais ça a toujours été la lame à double tranchant que votre race nous fournissait, dès le début. Les variantes treize, avatars de la violence purifiée, nos sauveurs et nos Némésis.

Carl écouta l'imagerie lyrique dans la voix d'Ortiz et pensa abruptement aux discours maniérés de Manco Bambaren sur les *pistacos* et l'histoire humaine. Il se demanda vaguement quels gènes ces deux hommes partageaient.

— Où est Onbekend ? demanda-t-il abruptement.

— J'ai peur de ne pas le savoir. (Carl s'avança peut-être imperceptiblement, parce que la voix d'Ortiz se crispa d'angoisse.) Vraiment, je ne sais pas, croyez-moi. Si je savais...

— Jeff Norton a dit qu'il était retourné à l'Altiplano. Chez Bambaren. C'est là que vous avez dû le contacter au début, pour tout organiser, non ?

— Oui, mais *via* l'organisation de Bambaren. Au bout du compte, je ne pouvais que laisser des messages. C'est lui qui est venu me voir ici, à New York, une nuit, il s'est infiltré comme un fantôme dans la sécurité de mon appartement. (Ortiz se détourna pour regarder par la fenêtre, et frissonna.) Comme un monstre que j'aurais invoqué. J'aurais dû me rappeler, à l'époque, les leçons que nous apportent nos mythes et nos légendes, à longueur de temps. Ne jamais invoquer ce qu'on ne peut pas contrôler.

— Vous avez dû avoir des contacts directs avec lui, après cela, dit Carl de manière pragmatique. Vous l'avez lancé à mes trousses à San Francisco, après les arrestations sur *Le Chat de Bulgakov*.

Ortiz essaya un autre sourire. Qui se craquela et mourut.

— Croyez-moi, monsieur Marsalis, j'ai essayé plus que vous le saurez jamais d'empêcher cela. Vous m'aviez sauvé la vie, et je ne suis pas un ingrat. Mais une fois décidé, Allen Onbekend est une force de la nature. Vous aviez déjà menacé l'objet de son affection à Arequipa, il voulait votre mort. J'ai essayé de vous écarter, demandé à l'UNGLA de vous rappeler, mais il semblerait que vous soyez à votre manière tout aussi têtu que les autres membres de votre race. Vous refusiez de partir. Et Onbekend se rapprochait trop vite pour que j'agisse autrement.

La surprise envahit Carl.

— C'est vous qui avez dit à Di Palma de m'appeler ?

— Oui, monsieur Marsalis, soupira Ortiz. Et pas seulement cette fois-là. Dès le début, Gianfranco Di Palma avait pour instructions de vous retirer au plus vite de l'enquête. Nous n'avions pas prévu que vous seriez si tenace dans un combat qui n'était pas le vôtre.

Carl se rappela la clinique de l'UNGLA à Istanbul. Mehmet Tuzcu et ses tentatives diplomatiques d'extraction. Son propre refus de partir, la poignée de raisons vaseuses qu'il avait offerte, comme de la poudre à ses propres yeux. Mais c'était pour Sevgi Ertekin, déjà à l'époque.

— Greta Jurgens est donc à Onbekend ? demanda-t-il d'un ton distrait.

— Apparemment. Étrange alliance, non ? Mais ils ont au moins en commun d'être tous deux objets de la haine viscérale des humains, qui semblent si souvent chercher une cible facile.

Norton pensait à autre chose, en regardant Ortiz.

— Vous en êtes déjà à faire jouer des faveurs à l'UNGLA ? Vous êtes si bien implanté que ça ?

— Tom, je vais être nommé secrétaire général. Il n'y aura aucune opposition, tout a été décidé aux niveaux qui comptent. L'année prochaine à la même époque, je serai en poste, si vous me laissez la vie. (Les paumes pressées se levèrent, comme en prière.) Ne comprenez-vous pas, l'un et l'autre, que c'est cela que je voulais protéger ? Vous pensez que c'était par égoïsme ? Non, jamais. J'ai passé les six dernières années de ma vie à rapprocher l'Initiative Coloniale des Nations unies. À conclure des accords sur la loi martienne et un gouvernement coopératif. Pour endiguer l'avidité des corporations et la ramener à un modèle européen. Pour briser les barrières entre les Chinois et nous, au lieu de construire des murs et des remparts. J'ai fait tout cela dans l'espoir que nous ne soyons pas obligés d'emmener nos folies de États-nations insulaires sur le premier nouveau monde que nous aurons atteint. Pour ne pas y reconstruire la même structure haineuse.

Le visage d'Ortiz était animé, rouge, la passion imitant brièvement la santé. Carl regardait le directeur de LINCOLN comme derrière la vitre d'un vivarium à insectes. *Regardez les humains. Regarder le mâle patriarcal justifier ses actions auprès de ses frères et de lui-même.*

— Encore un an, dit Ortiz avec urgence. C'est tout ce dont j'ai besoin, et je pourrai continuer ce travail depuis l'autre côté de la frontière. Je pourrai restructurer ces gesticulations idiotes à l'assemblée générale, forcer des réformes, faire des promesses, le tout basé sur le travail que j'ai déjà accompli chez LINCOLN. C'est cela qui était compromis par les menaces de ce stupide chantage au passé – et pas les quelques fonds que j'aurais pu filtrer depuis un compte de LINCOLN pour moins que le coût d'un seul nanodock. Ce n'était pas la raison de mon acte. Je l'ai

fait pour l'avenir, pour un *espoir* dans l'avenir. Cela ne vaut-il pas un tel sacrifice ? Une poignée de vies usées et usurpées, des hommes et des femmes violents qui se cachaient de leur propre passé. Que pesaient-ils face à l'espoir d'un avenir meilleur pour nous tous ?

Carl repensa brièvement à Toni Montes, l'imagina se battre contre Onbekend avec les vestiges de ses compétences de combat rouillées, puis abandonner et mourir pour écarter le treize de son mari et de leurs enfants. Il se demanda si elle avait pensé aux ruines fumantes du Wyoming en attendant la balle, ou seulement aux enfants qu'elle ne verrait plus jamais passer la porte.

Il se demanda à quoi il penserait en mourant.

Elena Aguirre, qui murmurait derrière lui.

Le silence, qui le remplit...

— Vous vous foutez de nous ? Vous n'aviez aucun scrupule à vous servir de la violence de ces hommes et de ces femmes à l'époque de Réaction Scorpion.

— Non, c'est vrai, Tom. Mais c'était une autre époque. (Ortiz, plaçant sa voix pour être forte mais raisonnable. Énoncer des arguments de bonne foi.) Ne l'oubliez pas. Et à l'époque, ces hommes et ces femmes auraient donné leur vie avec joie pour la cause dont je parle. Parce qu'ils croyaient eux aussi à un avenir meilleur.

Norton s'élança, le visage déformé par la rage. Il saisit les accoudoirs du fauteuil roulant d'Ortiz, le repoussa sur un demi-mètre avant que le frein automatique s'enclenche. Carl vit des postillons toucher Ortiz au visage tandis que le cadre de LINCOLN hurlait sur son patron.

— Un avenir meilleur ? Et à quoi il allait ressembler, votre avenir meilleur ? Des opérations clandestines dans des pays étrangers ? Des pratiques privées corrompues ? Un camp de concentration génétique dans le Wyoming ?

Carl le tira en arrière.

— Reprends-toi, Tom. Tu n'es pas venu pour ça.

Mais le visage d'Ortiz avait déjà perdu sa force, comme une bougie soufflée par la rage de Norton. Le fauteuil ne contenait

plus qu'un vieil homme malade, qui secouait la tête, capitulant d'un air fatigué.

— Je... j'étais jeune. Idiot. Je n'ai aucune excuse. Mais je croyais que ce que nous faisons était juste, à l'époque. Vous devez comprendre comment c'était. L'Occident perdait l'avantage, terrifié à l'idée des recherches génétiques nécessaires, retenu par la panique morale et l'ignorance. La Chine accomplissait un travail que nos universités et nos instituts technologiques auraient dû mener. Elle continue, d'ailleurs. (Ortiz regarda Carl, s'anima une fois de plus.) Il y a un avenir sur Mars, monsieur Marsalis, mais ce n'est pas un futur humain comme Jacobsen et l'UNGLA le comprenaient. Vous y êtes allé, vous savez comment c'est. Nous aurons besoin des variantes, nous aurons besoin de *devenir* des variantes d'une façon ou d'une autre pour y rester. Les Chinois l'ont compris, c'est pour cela qu'ils n'ont pas arrêté leurs travaux. Je voulais simplement égaliser la pression, pour qu'au moment de l'explosion, de la prise de conscience, le différentiel ne fasse pas éclater notre société.

Carl hocha la tête.

— Ouais. Revenons à Onbekend.

— Vous ne me croyez pas ?

— Quelle importance ? Ce que je crois ne changera rien à ce que vous avez fait. Comment Onbekend a-t-il appris qu'il était le demi-frère de Manco Bambaren ?

Ortiz soupira.

— Je ne me rappelle vraiment pas ce genre de détail. C'était il y a longtemps. Oui, il est possible qu'il ait utilisé les ressources et le temps de Réaction Scorpion pour retrouver sa mère source, découvert de qui il s'agissait et vu le potentiel. Notre travail dans le Wyoming a pu susciter son intérêt. C'est par les canaux de Scorpion qu'il avait découvert qu'il avait un jumeau, à ma connaissance, alors il a pu découvrir Isabela Gayoso de la même façon. Et je sais que, quand il n'était pas avec nous, le projet Législateur l'a déployé au moins une fois en Bolivie en mission clandestine, aussi a-t-il pu avoir l'occasion de la connaître. Tout ce que je peux vous dire, c'est que quand le moment est venu de dissoudre l'opération Scorpion, il avait déjà préparé sa place au

soleil. Il savait que son jumeau avait accepté d'être déplacé sur Mars et que Réaction Scorpion serait entièrement effacée par un n-djinn. C'était la disparition parfaite.

Oui, jusqu'à ce que Stéphane Névant arrive et essaie de vendre à Bambaren une menace pistaco à laquelle il avait déjà accès dans sa propre famille, et attire une attention dont ils auraient tous pu se passer. Pauvre vieux Stéphane, tu avais tout compris. Une meilleure intuition que tu le sauras jamais. Pas étonnant que Bambaren t'ait livré aussi vite. Tu aurais juste amené une équipe de l'UNGLA à la porte de son demi-frère.

Et pas étonnant que Bambaren ait flippé quand on est arrivés, pour tout secouer une nouvelle fois. Je pensais l'avoir vexé en parlant d'exécutions pour l'exemple dans un village quelque part. J'ai dû lui faire penser à un truc qu'Onbekend avait fait pour lui, un peu trop près de la vérité pour qu'il se sente tranquille.

Il croyait que je jouais avec lui. Que j'étais venu pour son frère.

Carl repensa à Sevgi Ertekin, calée sur le côté de la Jeep LINCOLN, les mains dans les poches, le blouson entrouvert. Laisant entrevoir le pistolet Marstech dans son holster, la mise en garde télégraphiée à Bambaren de ne pas faire le con.

Sevgi, tu aurais dû être là pour entendre tout ça. On était si près du but...

Mais tu m'aurais dit de ne pas frimer, que ce n'est pas séduisant.

Il se concentra sur l'homme dans le fauteuil roulant.

— Isabela Gayoso est-elle encore en vie ?

— Non, elle est morte il y a quelques années. Onbekend me l'a dit en passant quand nous nous sommes rencontrés à New York. Elle avait grandi dans une pauvreté écrasante, on dirait, et bien sûr c'est le genre de chose qui ne pardonne pas à partir d'un certain âge. D'après ce qu'on m'a dit, Bambaren a eu de la chance de survivre à sa propre enfance. Ça été le seul de la fratrie.

— Bambaren sait qu'il avait un deuxième demi-frère ?

— Non. On ne l'a pas impliqué. Onbekend a assez de présence dans la *familia* pour établir les contacts nécessaires à *Bradbury* et *Wells*, et pour être convaincant. Il a fallu du temps, mais il a persuadé les chapitres martiens qu'il y avait une dissension entre l'Altiplano et les clans de Lima. (Les épaules voûtées d'Ortiz se soulevèrent sous la soie grise du pyjama.) D'après ce que j'ai compris, ce n'est pas loin d'être vrai.

— Et Merrin non plus n'a jamais su qui l'engageait ?

— Merrin n'a jamais su qu'il avait un frère jumeau. Comme je vous l'ai dit, ce n'est que par les renseignements de Réaction Scorpion qu'Onbekend a découvert qu'il en avait un. Merrin n'a jamais eu accès à ces données. Et vous avez vu Onbekend, il a changé de visage pour se cacher en 94. Il n'y a plus de ressemblance.

Carl pensa à l'écho dans le visage qu'il avait vu la nuit où Sevgi s'était fait tirer dessus.

— Si, il y a une ressemblance. Si on la cherche.

— Eh bien, si j'ai bien compris, l'engagement réel fut filtré par la machine des *familias* martiennes, de toute façon. Je doute que Merrin et Onbekend se soient vus l'un l'autre à l'écran. Les *familias* savaient seulement que c'était une affaire personnelle, que les gens de ce côté-ci l'avaient choisi en particulier, et que s'ils ne pouvaient pas le recruter, il n'y aurait pas d'accord.

— Et Merrin ? demanda Norton. Qu'est-ce qu'on lui a dit ?

Nouveau haussement d'épaules fragiles.

— Qu'il avait des amis sur Terre qui voulaient qu'il rentre, qui lui fourniraient une nouvelle identité et les ressources pour disparaître de manière confortable. Nous avons rendu l'offre très attrayante.

Le cadre de LINCOLN secoua la tête, sonné.

— Onbekend a simplement vendu son frère ? Son jumeau ?

— Il l'a sacrifié, oui. Et alors ? (Ortiz haussa les épaules.) Ils ne se connaissaient pas, ne s'étaient jamais rencontrés. Quel lien pourrait-il y avoir ?

— Ce n'est pas ça qui compte ! (Mais à présent, Norton regardait Carl.) C'était son frère, bon sang !

— Si, c'est ce qui compte, Tom, lui dit Carl tranquillement. Les treizes ne font pas dans l'allégeance abstraite. Ça ne fait pas partie de notre structure.

— Mais... Bambaren. (Norton leva les mains.) C'est un lien du sang abstrait.

Ortiz eut un rire sec.

— Oui, qu'Onbekend a exploité à son avantage.

— Vous vous êtes servi de Bambaren, dit Carl en regardant Ortiz. Comme de tous les autres. Comme de Réaction Scorpion, comme de Human Cost. Comme d'Onbekend et Merrin. Vous avez fait danser tout le monde.

— Monsieur Marsalis, essayez de comprendre...

Ça suffit !

Carl saisit Ortiz sous les aisselles et le tira de son fauteuil en un seul mouvement brusque. L'homme paraissait ne rien peser, mais c'était peut-être grâce à la maille qui s'était déclenchée, ou à la rage. Ortiz se débattit, mais faiblement. Carl le tint un instant dans ce qui parut être une étreinte, s'éloigna du fauteuil et de son bouton d'appel, et allongea le directeur de LINCOLN sur le parquet vitrifié.

— Attendez, vous ne pouvez pas...

Mais la voix d'Ortiz était aussi faible que sa résistance. Carl s'agenouilla et posa une main sur la poitrine du directeur de LINCOLN pour l'immobiliser. Il se pencha sur lui, impassible.

— Je vous connais, Ortiz. J'ai vu des gens comme vous balancer des discours sur tous les podiums, depuis toutes les chaires, sur deux planètes, et vous ne changez jamais. Vous mentez aux toutous, vous vous mentez à vous-mêmes pour qu'ils vous croient davantage, et quand les gens commencent à mourir, vous professez votre regret et vous justifiez vos actes. Mais au final, vous faites tout cela parce que vous pensez en avoir le droit, parce que vous vous en moquez. Si vous soupçonniez vraiment Jeff Norton, si vous aviez su quel genre d'homme il était, vous lui auriez fait avouer des noms, et auriez éliminé ceux qu'il aurait désignés...

— C'était Tanaka, dit Norton au-dessus d'Ortiz. Tanaka, seul. Carl hocha la tête.

— Vous auriez pu arrêter dès le début. Mais ce que Tanaka et Jeff Norton pouvaient faire, d'autres auraient pu l'imaginer, tôt ou tard. Tous ceux qui étaient au courant du Wyoming, tous ceux qui restaient, et ç'aurait pu se passer n'importe quand. Quelle que soit la position où vous vous hisseriez, Réaction Scorpion serait restée une menace jusqu'au tombeau. Vous n'auriez jamais été à l'abri. Alors vous avez vu une occasion de faire le ménage, et vous l'avez saisie, quel qu'en soit le prix.

Et Carl sentit une vérité s'insinuer en lui, une compréhension.

— Vous savez, Ortiz, vous auriez fait un bon treize. Il ne vous a jamais manqué que la force, le pouvoir, et ça, j'imagine qu'on trouve toujours une foule de toutous pour vous le fournir.

— D'accord, (Ortiz cessa de se débattre. La force revint dans sa voix. Il parla clair, d'un ton pressant.) Écoutez-moi, je vous en prie. Si vous me tuez maintenant, j'ai un système d'alarme dans le corps. Il se trouve sous la peau, en moi, vous ne le trouverez jamais. Il y aura une équipe d'urgence ici en quelques minutes.

— Je n'ai pas besoin de si longtemps, lui dit Carl.

Ortiz se brisa. Son visage parut s'effondrer, ses yeux se fermèrent, puis se rouvrirent, mouillés de larmes.

— Mais je veux vivre, murmura-t-il. Je veux continuer. J'ai encore du travail.

Une rage froide, battante. Carl la sentit animer son visage.

— Sevgi Ertekin aussi avait du travail.

— Croyez-moi, monsieur Marsalis, je regrette vraiment...

Carl s'approcha un peu plus.

— Je ne veux pas de vos regrets.

Ortiz déglutit, parvint à reprendre le contrôle.

— Alors j'ai une dernière volonté, souffla-t-il. Je vous en prie, laissez-moi au moins appeler ma famille. Pour leur dire adieu.

— Non. (Carl hissa le directeur de LINCOLN sur ses genoux, passa un bras autour de son cou, plaça sa main libre contre son crâne.) Je ne viens pas faciliter votre trépas, Ortiz. Je viens collecter ce que vous me devez.

— S'il vous...

Carl poussa et tordit. Le cou d'Ortiz se brisa comme du bois pourri.

De douces sirènes aériennes se déclenchèrent dans la suite, les larmes du troupeau endeuillé. « Homme important décédé. Rassemblez-vous, formez un groupe de chasse.

La bête est parmi nous. »

L'équipe de réaction était rapide – moins de deux minutes après le déclenchement des microdocs sous-cutanés et des sirènes. Mais avant cela, le détachement de sécurité de LINCOLN avait entendu les alarmes et franchi la porte par principe. Ils trouvèrent Ortiz dans son fauteuil roulant, vautré d'un côté ; Norton et Marsalis le regardaient.

— Monsieur ? demanda la chef du groupe à Norton.

— Verrouillez l'étage, lui dit Norton d'un air absent. Appelez des renforts. Je ne veux personne, pas même le NYPD, à cet étage sans mon autorisation.

— Mais, mais...

— Exécution. (Il se tourna vers Carl.) Tu devrais y aller.

Carl hocha la tête, regarda Ortiz une dernière fois et sortit du cercle de sécurité qui se resserrait inconsciemment autour du corps. Il quitta la pièce sans se retourner, puis la suite, et enfila le couloir où il croisa l'équipe de réaction, tout en vitesse et matériel de réanimation, chariot et blouses blanches, urgentiste dédié et tout.

Il s'écarta pour les laisser passer.

Hors de l'hôpital, il s'éloigna rapidement, deux pâtés de maisons à l'ouest et quatre au sud, se perdit dans l'agitation ensoleillée de la ville, ôta son blouson S(t)igma, en tira le sac de téléphones, puis le roula en boule et le fourra dans la première poubelle de recyclage qu'il croisa. Le froid le mordit au travers de sa chemise, mais il avait une carte de crédit approuvée par LINCOLN dans la poche, et il avait le temps.

Il s'arrêta à un coin de rue, consulta sa montre et calcula le temps de route vers le terminal suburb JFK. Espéra que Norton pourrait tenir bon.

Puis il tira un nouveau téléphone du sac, l'alluma et attendit que la couverture de l'Union le trouve. De l'autre main, il fouilla dans la poche de son pantalon et tira la photo et la liste des numéros griffonnés que Matthew avait trouvés la veille.

— OK, Sev, murmura-t-il pour lui-même. C'est parti.

Elle entra dans l'obscurité du bar d'un pas incertain, mais avec tout de même une certaine confiance. Ils se trouvaient après tout chez elle, Lower Manhattan, à quelques pâtés de maisons seulement de Wall Street et du quartier général de datacrime au NYPD. Elle n'était pas très loin.

Après deux pas, la porte se referma derrière elle, et elle fouilla la pièce du regard. Il leva la main quand son regard descendit la ligne des tables isolées dans un coin, sur le mur en face du bar. Elle ne répondit pas à son geste, mais le rejoignit. Le seul connard en costume, échoué sur un tabouret au bout du bar avec son énième martini et sans amis, la mata sans discrétion sur son passage. Carl supposa qu'elle valait le coup d'œil. Longiligne et bien faite sous ses vêtements décontractés, mise en valeur par sa démarche et sa façon de se tenir. La vieille ampoule à incandescence du plafond brunit ses cheveux d'or quand elle passa juste dessous, éclaira brièvement sa mine de pom-pom girl. Elle n'avait pas beaucoup changé depuis la photo.

— Amy Westhoff ?

Il se leva de sa banquette quand elle arriva à sa hauteur, lui tendit la main. Elle la prit, le regarda d'un air curieux.

— Oui. Agent... Di Palma, c'est ça ?

— Exactement. (Il sortit sa plaque de l'UNGLA, soigneusement pour qu'elle voie la photo mais pas le nom. Feignit un froncement de sourcils interloqué pour détourner son attention tandis qu'il la rangeait.) Mais je vois que vous êtes venue seule ?

Elle eut un geste pour écarter la remarque en s'asseyant en face de lui. Le mensonge sortit en vitesse :

— Oui, mon coéquipier est retenu par, euh... d'autres trucs, pour le moment. Il ne pouvait pas venir. Bon, vous avez dit que ça concernait la descente contre Ethan Conrad, il y a quatre ans.

Je ne vois pas vraiment le rapport avec moi ou avec le datacrime.

— Eh bien, ce n'est qu'une piste en passant. Mais bon... Je peux vous offrir un verre ?

— Non, merci. Il faut que je retourne au boulot. On peut faire vite ?

— Certainement. (Carl prit une gorgée de Red Stripe devant lui.) En fait, ma juridiction dans cette histoire est, disons, assez vague. Nous ne sommes pas en territoire des Nations unies, ici, n'est-ce pas...

— Pas très loin non plus.

— Certes, certes. (Carl posa son verre sur la table, et les mains sur ses cuisses.) Eh bien, j'imagine que vous connaissez cette affaire. J'ai cru comprendre que vous aviez eu une relation avec Ethan Conrad, avant qu'on découvre ce qu'il était.

Tendue.

— Tout à fait. *Bien avant.*

— Ah oui, voilà ! Eh bien, c'est juste que je viens de recevoir des informations d'un officier du NYPD, enfin, d'un ancien officier, Sevgi Ertekin. Ce nom vous est familier ?

La serveuse approcha, les sourcils haussés, le carnet encore dans la poche de son tablier. Il était encore tôt. À part le courtier au bar, ils étaient seuls.

— Vous voulez...

— Non rien, l'interrompit Amy Westhoff.

La serveuse haussa les épaules et s'en alla. Carl la regarda d'un air d'excuse. Westhoff attendit quelle soit retournée au bar avant de répondre :

— Oui, je connaissais Ertekin, vaguement. Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Eh bien, que c'est vous qui avez informé l'UNGLA du statut de Conrad parce que vous étiez jalouse qu'il vous ait quittée et que vous avez ensuite essayé de le prévenir à la dernière minute. Mais trop tard, à l'évidence. Pour autant...

— Quelle salope !

Mais, même dans la faible lumière, il vit que le visage d'Amy Westhoff avait blêmi.

— Vous niez cette affirmation, j'imagine ?

Westhoff leva un index tremblant.

— Retournez voir cette sale conne et dites-lui de ma part...

— J'ai peur que ce soit impossible. Sevgi Ertekin est morte. Mais elle m'a donné un message pour vous, quelque chose qu'elle voulait faire mais n'a pas pu mener à bien.

Les yeux de la blonde s'étrécirent.

— Quel message ?

Puis elle sursauta, glapit, se recula sur sa banquette et regarda la jambe de son pantalon. Elle appuya sur sa cuisse avec les deux mains.

— C'était quoi, ça ?

— Une fléchette au curare génétiquement modifié, dit doucement Carl. Le poison va paralyser votre système musculaire, pour vous empêcher de respirer ou d'appeler à l'aide.

Westhoff le regarda. Essayait de se lever, grogna à moitié à la place et retomba sur son siège, sans lâcher le Noir des yeux.

— C'est une variante largement améliorée du curare naturel, continua-t-il. Vous pourriez l'appeler « la variante treize des poisons ». Je pense que vous tiendrez environ sept ou huit minutes. Profitez-en bien.

Il poussa la Red Stripe devant elle. La bouche de Westhoff se tordit, puis elle s'avachit contre le mur. Carl se leva pour partir. Se pencha vers elle.

— Sevgi Ertekin voulait vous tuer. Et maintenant, c'est fait.

Puis il s'extirpa de la banquette et se dirigea vers la porte. En approchant de la sortie, il regarda de l'autre côté du bar, où la serveuse attendait sur un tabouret en réglant quelque chose sur son téléphone. Carl accrocha son regard, leva les yeux au ciel et prit un air blessé, fatigué et piqué. La fille lui adressa une grimace de compassion, sourit et retourna à son téléphone. Il atteignit la porte, l'ouvrit et sortit dans la fraîcheur de fin d'après-midi.

Il laissa tomber le pistolet à fléchettes dans une grille d'égout à Wall Street, un peu triste de l'abandonner après tout le mal que Matthew s'était donné pour trouver un vendeur

suffisamment louche, et vu le prix que ce vendeur suffisamment louche lui avait extorqué en comprenant que Carl était pressé.

Mais bon, il avait rempli son rôle.

J'espère que c'est ce que tu voulais, Sevgi.

Il appela Norton depuis un taxi en route vers JFK.

— Tu peux parler ?

— Ouais, je suis à Jefferson Park. Et toi ?

— Brooklyn Bridge, en route vers l'aéroport.

— Tu es encore en ville ? (La voix de Norton lui brûla le tympan.) Mais à quoi tu joues, Marsalis ?

— J'avais une chose ou deux à faire. Je peux encore voler ?

Norton poussa un long soupir.

— Oui, normalement. J'ai le NYPD aux basques et Weill Cornell me menace de procès, mais pour l'instant, l'immunité LINCOLN tient encore. J'ai toujours su que j'avais bien fait de rentrer chez eux.

— Ce bon vieux pouvoir des corpos, hein ? (Carl redevint sérieux.) Tu crois qu'ils te feront tomber ?

— Eh bien, pour le moment c'est moi qui suis aux commandes, alors ça va. Et puis, tu oublies que j'étais aux toilettes. Aucune idée de ce qui se passait avant que je revienne, et là je t'ai trouvé devant Ortiz qui était mort.

— C'est un peu faiblard, je trouve.

— C'est très faiblard. Mais je travaille pour l'organisation non gouvernementale la plus puissante de la planète, et pour le moment elle me soutient. Arrête de t'inquiéter pour moi, Marsalis. Si tu veux me rendre service, arrache-toi plutôt de la juridiction de l'Union.

— J'y travaille.

Il raccrocha et regarda par la fenêtre du taxi. Une lumière hachurée entrait par les lattes en acier de la structure du pont tandis qu'ils en traversaient le tablier. Elle clignotait sur son visage, remplissait tour à tour l'habitacle du taxi de poussière ou d'ombre. De l'autre côté de l'East River, Manhattan dessinait son graph cubiste contre un ciel d'un bleu froid et parfait. Le soleil brillait et dégoulinait comme un jaune d'œuf crevé autour des tours noirs nanoconstruites. L'idée d'un départ s'accrochait comme une brume à ce paysage qui rapetissait.

Le même désir obscur qu'il avait ressenti en regardant l'avancée de Marin deux nuits plus tôt revint le poignarder en plein cœur. Il ne sentait pas vraiment ce que cela signifiait, mais pouvait lui donner un nom.

Sevgi.

PARTIE VI
CODA *PISTACO*

Le chemin qui descendait vers Colca était d'un blanc poudré, foulé aux pieds, à peine meilleur par endroits que les caillasses branlantes et les broussailles qu'il traversait. À l'origine, il serpentait le long du canyon comme un câble récemment déroulé où l'on aurait laissé les pires nœuds. Il quittait le village en ligne relativement droite, suivait plus ou moins la crête du canyon, s'approchait parfois assez du bord pour offrir une vue vertigineuse de la gorge, puis s'écartait de nouveau comme par peur de tomber. À quelques kilomètres de la ville, le chemin frôlait un espace dégagé et désolé, avec une cage de buts rouillée à chaque bout. Il formait encore quelques virages et trouvait ensuite une entaille dans le mur du canyon, un large bassin où le chemin plongeait, suivant la courbure et descendant comme la bille de la roulette tandis qu'elle courait après la chance le long des nombres. Ensuite ce chemin tombait abruptement, se déversait sur le flanc de la gorge en une succession de virages secs qui faisaient peu de concessions à l'angle raide de la descente. Enfin, il abandonnait la poussière et les graviers instables pour déboucher sur un ancien pont en bois suspendu en travers du flot verdâtre et pâle du cours d'eau.

Le pont n'était guère plus accueillant que le chemin qui y menait. Les matériaux utilisés pour sa construction n'avaient pas été remplacés depuis des décennies, et là où les planches avaient craqué et étaient percées, les indigènes avaient placé des rochers, afin que la vue du vide ne fasse pas peur aux mules, seul moyen de transport lourd qui puisse venir des villes. Le fait de négliger les infrastructures était une caractéristique générale de la région – la distance qui la séparait des camps de prépa signifiait que des fonds investis ici ne pourraient avoir aucun retour : le tourisme était le seul gagne-pain, et les touristes

préfèrent la misère *pittoresque*. Ici pourtant, on avait laissé le processus aller un peu plus loin qu'ailleurs.

Ici, on n'encourageait pas les visiteurs s'ils n'étaient pas du cru. On avait convaincu les tour-opérateurs de passer au large. Ici, les allées et venues sur le chemin étaient surveillées par des hommes portant des armes dont les arêtes de métal noir scintillaient, neuves et hi-tech sous le soleil violent de l'Altiplano. Ici, disait-on, vivait une sorcière qui, n'ayant pas la capacité normale des humains de survivre à la saison sèche, devait plonger dans un sommeil enchanté avant la fin de chaque année. Une sorcière qui ne pouvait s'éveiller qu'au retour de la saison des pluies, et seulement alors sous l'appel et les soins de son amant *pistaco*.

— Tu ne comptes pas vraiment aller là-bas maintenant ?

Norton secouait la tête, mais son ton était moins incrédule que résigné. Il paraissait avoir perdu toute capacité de surprise au cours des derniers jours.

— Mieux vaut maintenant que plus tard, répondit Carl. Plus la poussière retombe, plus Bambaren et Onbekend ont des chances de reprendre pied, et pour eux, je suis une grosse croix noire dans la colonne des charges. Ils ne sont pas au courant pour Sevgi, mais ils savent ce que j'accomplis pour l'UNGLA et ils savent que je suis au courant pour Onbekend. Ce sont tous les deux des hommes prudents. Si on leur laisse le temps, ils vont finir par se demander où je suis et ce que je fais. Pour le moment, ils se disent que je me planque, comme tout le monde.

— Et tu devrais le faire.

— Ça devient dur de résister ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu devrais réfléchir à ce que tu vas faire quand tout ça sera fini.

Carl regarda la circulation nocturne qui rampait de part et d'autre de la frontière sur les routes des check points.

— Je m'en inquiéterai quand ce sera fini. D'ici là... tu m'as fait une promesse...

— Et j'ai rappliqué ventre à terre, non ? (Norton désigna l'espace utilitaire et dénudé dont ils disposaient.) Je suis là, avec

toi, non ? Tu sais, j'avais d'autres choses de prévues, et même des endroits plus agréables où j'aurais pu aller.

Ce n'était pas faux. La division « immigration » de la ForSéBo était largement connue comme le mauvais côté de la juridiction élargie de l'organisation. L'intérieur hostile de ce poste d'observation en témoignait. Des vestiaires gris en carbone compressé contre le mur du fond, quelques tables et chaises bon marché sur une moitié de la pièce ; une table de billard recouverte d'une nappe orange vif occupait le reste. Un râtelier en plastique abritait les queues tordues et usées, alignées contre le mur comme des suspects, à côté de quelques distributeurs automatiques dont les vitrines hermétiques abritaient des denrées plus proches des produits toxiques que de l'alimentaire. Des panneaux LCLS basse intensité dans le plafond, et une fenêtre d'observation, avec vue imprenable sur la circulation, trois mètres plus bas. Une porte arrière menait vers les cellules.

Ils étaient là depuis avant la tombée de la nuit.

Carl se leva et fit le tour de la pièce pour la quinzième fois. Il commençait à avoir l'impression de sentir respirer l'âme de cet endroit, et cela n'améliorait guère son humeur. Les murs peints en jaune étaient institutionnellement à l'abandon, abîmés à une centaine d'endroits du côté de la table de billard par les souvenirs de coups rageurs. Ailleurs, des affiches délavées tentaient de rompre la monotonie, avec n'importe quoi : prospectus d'information de la ForSéBo, déclarations de mission, même tirages de photo softcore ou annonces de fiestas ou concerts locaux dans les boîtes de Blythe, un peu plus loin sur la route. Rien de tout cela ne paraissait séduisant, encore moins la quinzième fois.

Ce n'était pas un endroit génial pour faire ses adieux à Norton.

— Le NYPD ne t'a pas encore lâché ?

Norton haussa les épaules.

— Non, ils continuent à insister. Ils aimeraient savoir où tu es, c'est clair. Pourquoi tu es parti comme ça. J'ai déclaré officiellement que tu aidais LINCOLN dans son enquête interne et que tu étais un témoin protégé. Ils n'y croient pas, mais ce ne

sont que des flics. Ils ne peuvent pas nous tenir tête sur ce genre de sujet.

— Ils posent d'autres questions ?

Le cadre de LINCOLN se détourna. Il n'avait jamais demandé à Carl ce qu'il avait trouvé à faire à Manhattan pendant le reste de la journée.

— Non. Pourquoi, il y a quelque chose d'autre que je devrais savoir ?

La mort du sergent du NYPD Amy Westhoff avait fait les gros titres dans l'Union ; il les avait guettés, mais Norton n'avait sans doute ni l'énergie ni le temps pour effectuer les recoupements possibles avec Sevgi Ertekin. Quatre ans, ça faisait longtemps, et il était presque certain d'avoir bien couvert ses traces en appelant Westhoff. La culpabilité de la femme l'avait presque convaincue elle-même.

— À vrai dire, concéda Norton, je m'inquiète plus pour les gens de Weill Cornell que pour la police. Ils ont des sacrés financements, là-bas, des gens qui ont accès à des oreilles haut placées, et une équipe médicale très consciencieuse qui n'aime pas perdre ses patients dans des circonstances mystérieuses. Sans parler du fait que le médecin de famille d'Ortiz donne des consultations là-bas.

— Il a fallu que tu paies l'équipe d'urgence ?

— Non, pas de problème. Ce sont tous des jeunes, qui veulent se bâtir une carrière, et ils savent tous ce qu'un procès pour faute médicale peut coûter, même par association. Je leur ai fait remplir le certificat de décès d'Ortiz, puis je les ai fait sortir, en leur disant que ce n'était plus de leur responsabilité. Tu aurais dû voir leur tête – ils étaient tous très soulagés de quitter la pièce.

Carl s'arrêta devant une affiche de concert de Les Gros sont plus durs à kidnapper – *Mars Memorial Hall* de Blythe, 25 novembre. Dans presque trois semaines. Il se demanda brièvement où il serait quand Les Gros monteraient sur scène. Il écarta la question, à peine considérée.

— Tu as déjà une stratégie de sortie pour Ortiz ?

Norton regarda le fond de son café, froid depuis deux heures.

— Des variations sur un thème. Une contamination virale tardive par les cartouches de bioware avec lesquelles on lui avait tiré dessus. Ou des incompatibilités d'interface : rejet par son corps de la suite de nanoréparation implantée, à l'origine d'un choc auquel son corps était trop faible pour survivre. D'une façon ou d'une autre, tu peux être certain qu'il n'y aura pas d'autopsie à proprement parler. Joaquín Ortiz aura des funérailles d'homme d'État, des éloges funèbres sur une mort tragique et trop rapide, et son nom sur une grosse putain de plaque quelque part. Rien de tout ça ne filtrera jamais. C'est comme ça qu'on achète le silence de la famille.

Carl lui lança un regard étrange depuis l'autre côté de la pièce. Norton avait changé depuis la dernière fois qu'il l'avait vu, et cela réussissait encore à le surprendre, malgré sa lassitude. C'était difficile à définir, mais le cadre de LINCOLN paraissait accepter son nouveau rôle d'intermédiaire louche de l'Initiative avec un plaisir amer et masochiste. D'une façon obscure, comme un athlète motivé mais endolori, il paraissait apprendre à apprécier le pouvoir qu'on lui avait confié. Dans le vide créé par la mort d'Ortiz et de son frère, Tom Norton était l'homme du moment ; il avait relevé le défi comme un boxeur relancé par le gong, comme le héros récalcitrant enfin appelé aux armes. Comme si, outre son comportement de jeune patricien et le calme étudié des conférences de presse, cela faisait partie de ce pour quoi on l'avait préparé.

— Et les actus ? demanda Carl. La presse ?

Norton gloussa.

— La *presse*... Ne me fais pas rire.

Carl revint près de la table et regarda par la fenêtre d'observation. Des deux côtés des files de circulation, les haleines se condensaient depuis la bouche des officiers de l'immigration en uniforme tandis qu'ils allaient et venaient dans la nuit froide du désert, se baissant pour regarder au hasard dans les véhicules avec de longues lampes torches tubulaires tenues à l'épaule, comme un mini-bazooka. Les files s'étendaient jusqu'au pont, où l'Interstate 10 traversait le Colorado depuis l'Arizona sous une frénésie de LCLS et de projecteurs mobiles. Les fortifications hérissées et empilées près

du fleuve étaient réduites à des silhouettes noires par cette lumière.

— Allez, Suerte, marmonna-t-il. Où tu es, bordel ?

Il y avait deux gardes à l'autre bout du pont suspendu dans le canyon, l'arme à l'épaule. Ils bâillaient d'ennui, ils avaient froid et étaient distraits. Le plus jeune des deux, tout juste sorti de l'adolescence, un certain Lucho Acosta, s'assit sur un rocher au bord du vide pour lancer des graviers dans le fleuve. Son compagnon un peu plus âgé était encore debout, mais calé contre le câble de corde d'un côté du pont, à fumer une cigarette roulée. Il basculait parfois la tête en arrière pour regarder le ciel. Miguel Cafferata en avait plein le dos de cette mission, plein le dos d'être coincé ici à une journée de route des lumières d'Arequipa et de sa famille, plein le dos de la masse irritante de son gilet en weblar, aussi fin soit-il, et plein le dos de Lucho qui n'avait apparemment pas d'autres centres d'intérêt que le football et le porno. Quand il passait du temps avec ce garçon, Miguel avait l'impression déprimante de regarder une préfiguration de son propre fils dans dix ans, et cette impression le rendait irritable. Quand Lucho se releva et tendit un doigt vers le chemin, il se fatigua à peine à suivre le mouvement.

— Il y a des mules qui descendent.

— Oui, je vois ça.

La conversation était épuisée entre eux, ils étaient au même poste depuis deux semaines, la même période, de l'aube au milieu de l'après-midi. Le patron était nerveux, il voulait éviter tous les risques, sans rotation inutile des gardes. Ils regardèrent la silhouette solitaire et les deux mules descendre les virages du chemin dans le soleil du petit matin. C'était un spectacle assez courant et, de toute façon, on ne pouvait pas se faire surprendre ici, en plein jour, si ce n'est par des tireurs d'élite ou une putain de frappe aérienne.

Même quand le muletier et ses bêtes arrivèrent aux derniers virages du chemin, Miguel ne se crispa pas vraiment. Mais un sursaut d'intérêt s'alluma sur son visage buriné. Derrière lui, il entendit Lucho se lever.

— Ce n'est pas la mule de Sumariva, devant ?

Miguel s'abrita les yeux de la main.

— Si, on dirait. Mais ce n'est pas Sumariva, j'en suis sûr. Bien trop gros. Et regarde comment il marche.

C'était un commentaire simple. La grande silhouette n'avait pas l'habitude d'emprunter un chemin de montagne. Il descendait lourdement, soulevait une poussière blanche à chaque pas. Il paraissait boiter, en plus, et ne semblait pas très doué pour mener des mules. Des grosses bottes modernes et un manteau long couvert de la poussière de sa descente inélégante, plus un Stetson en cuir usé l'enveloppaient. Sous la bordure du chapeau, un visage pâle brilla. Miguel grogna.

— C'est un putain *de gringo*, dit-il avec un soupçon de curiosité.

— Tu crois...

— Je ne sais pas. On est censés guetter un Noir, pas un *gringo* avec deux mules. C'est peut-être quelqu'un de l'université. Beaucoup de ces types viennent du Nord et font des expériences géologiques ici, pour Mars. Ils testent des équipements.

En effet, maintenant qu'il y regardait de plus près, les mules paraissaient chargées de petites caisses peu profondes qui brillaient d'un éclat métallique dans le soleil haut.

— Eh bien, il ne va pas les tester par ici, dit Lucho en prenant en main son fusil à pompe.

Il engagea une balle dans la chambre et se campa sur la première planche du pont. Miguel sourcilla en l'entendant.

— Laisse-le arriver jusqu'à nous, d'accord ? Pas la peine de se précipiter vers lui, et on n'a pas la place de le fouiller de l'autre côté, de toute façon. Laissons-le arriver de notre côté, et on verra qui c'est ; on lui fera faire demi-tour et on le renverra chez lui.

Mais quand le gringo arriva au pont, il ne le franchit pas tout de suite. Au lieu de cela, il s'arrêta et envoya une des mules en avant. L'animal traversa avec la docilité de l'habitude, tandis que de l'autre côté le gringo au chapeau paraissait occupé à fouiller dans ses poches et à régler le harnais de l'autre monture.

— C'est bien la mule de Sumariva, confirma Lucho quand l'animal les dépassa d'un pas solennel, puis passa sur la terre

ferme de la rive du fleuve, où elle s'arrêta pour attendre son propriétaire. Tu penses qu'il la louerait comme ça ?

— Si on lui propose assez d'argent, bien sûr. Pas toi ? (Miguel passa à l'espagnol, haussa le ton.) Eh, toi ! Tu ne peux pas passer ici. C'est une propriété privée.

La silhouette de l'autre côté du pont agita simplement le bras. Sa réponse leur parvint en quechua :

— Laissez-moi une minute, d'accord ?

Puis il commença à mener l'autre mule sur le pont, le chapeau enfoncé sur les yeux.

— Bon, reste ici, dit Miguel au gamin. Je vais voir ce qu'il veut.

Le langage l'avait laissé sur le cul. Il n'avait jamais rencontré un *gringo* qui parlait quechua.

— Tu veux que je prévienne la base ?

La mule continuait à attendre comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Elle cligna des paupières et regarda Miguel de ses grands yeux liquides. Il grogna, impatient.

— Non, pas la peine. De toute façon, si on est obligés de lui tirer dessus, ils l'entendront.

Mais il prit son fusil à pompe et alla rencontrer le nouveau venu d'un pas vaguement inquiet. Il ralentit en franchissant les derniers mètres entre l'étranger et lui. S'arrêta près du milieu du pont, se campa sur ses deux pieds et d'une action de la pompe, engagea une balle dans la chambre.

L'étranger s'arrêta à ce son.

— Ça suffira, dit Miguel en quechua. Vous n'avez pas entendu ? C'est une propriété privée.

— Oui, je sais.

— Alors qu'est-ce que tu fiches ici, gringo ?

— Je viens voir la sorcière.

C'est quand l'étranger leva un peu la tête que Miguel vit vraiment son visage. C'est aussi là qu'il comprit son erreur. Le Blanc qu'ils avaient vu sous le bord du chapeau tandis qu'il descendait le chemin était pâteux et irréel, comme un masque de clown mal appliqué, ou un crâne en sucre du jour des Morts à moitié fondu. Le regard était sombre et impassible, et il le

fixait depuis ce visage blanc et craquelé sans plus d'humanité qu'une paire de canons de pistolet.

Pistaco.

Miguel eut le temps de cette unique pensée alarmée, puis quelque chose éclata derrière lui avec une fureur de pétards en série. Il leva les yeux, tiraillé des deux côtés à la fois, et le long manteau poussiéreux de l'étranger s'écarta. Il eut un aperçu fugace d'une arme courte et laide blottie entre les bras du *pistaco*.

Une toux profonde, haineuse, un gémissement déchirant.

Puis il n'y eut que l'impact, une traction violente vers l'arrière, un fragment de seconde, le ciel et les flancs abrupts de Colca qui s'inclinent et tourbillonnent, puis tout disparut.

Carl Marsalis dépassa en courant les restes du premier garde de la *familia*, se rapprocha du deuxième pendant que ce dernier levait son fusil à pompe et tirait une cartouche inutile, depuis sa hanche. Le gamin avait déjà oublié son éventuel entraînement de soldat professionnel, paniqué par les pétards télécommandés dans les paniers de la mule et la mort soudaine de son camarade. Carl arriva sur lui en faisant feu, trop loin pour que le fusil à requins ait le moindre impact sérieux, mais le garçon devant lui sourcilla et chancela sous les rares éclats qui trouvèrent leur cible.

Ce n'était pas une arme idéale dans ces circonstances, et hors de l'eau elle était beaucoup trop lourde pour être maniable. Il avait dû se passer la longue bandoulière élastique au cou, et coller un patch statique sur sa cuisse droite pour que ce putain de truc ne gigote pas sous son manteau. Il avait mal à la jambe à cause de l'effort supplémentaire pour marcher avec ce poids-là. Mais le fusil à requins Cressi avait l'avantage indéniable d'être classé dans les équipements de plongée, et donc de pouvoir traverser n'importe quelle douane dans les bagages. C'était une bonne chose, à un moment où il avait besoin que tout se déroule sans accroc. Et un pistolet qui lançait des fragments d'alliage tranchants comme des rasoirs dans l'eau avec assez de force pour éviscérer un grand blanc avait une portée considérable dans l'air – même si la dispersion empêchait la moindre précision. Le jeune garde essayait de réarmer son fusil à pompe,

le visage déjà ensanglanté. Il était terrifié et sans doute sonné par le bruit des explosions.

Carl se rapprocha, appuya sur la détente du fusil à requin. Le garçon recula contre les câbles latéraux du pont. De gros fragments de lui tombèrent dans le fleuve, le reste s'écroula sur les planches soudain trempées de sang.

Fini.

La mule qui portait les pétards avait, c'était compréhensible, paniqué autant que les deux gardes. Elle remontait le chemin le long de la rivière, en renâclant et en ruant. Pas le temps de traîner. Carl se lança à la suite de l'animal, les oreilles à l'affût de tout bruit humain.

Il rencontra un troisième garde à quelques centaines de mètres du fleuve, qui approchait en vitesse du bruit des tirs, un fusil d'assaut Steyr gris mat contre la poitrine tandis qu'il courait. Il aperçut la mule, essaya de s'en écarter ; Carl contourna l'animal, leva le fusil à requin et tira plus ou moins à l'aveugle. L'autre homme tomba comme si des mains invisibles l'avaient déchiré. Carl observa le chemin devant lui, ne vit ni n'entendit rien, et s'arrêta près de la dépouille de celui qu'il venait de tuer. Il s'accroupit, ramassa le Steyr de la main gauche au milieu des entrailles sanglantes, le lâcha immédiatement avec un grognement de frustration. Le type tenait encore l'arme en travers de son corps quand Carl lui avait tiré dessus, et la charge du fusil à requins avait écrasé la culasse. L'arme était inutilisable.

Merde !

Il fouilla un peu la carcasse lacérée, le pistolet à requin toujours pointé vers le chemin devant lui, en appui sur son genou. Trouva finalement un holster trempé de sang avec un semi-automatique flambant neuf. Il dégagea le pistolet et le leva à la lumière. Glock série 100, pas un mauvais pistolet. Une arme chère et brillante pour des gros bras de la jungle comme ceux-là, mais Carl se disait que même ici, le pouvoir de la marque devait avoir son importance.

Un sourire tendu, fou d'adrénaline. Il posa le fusil à requins, fit jouer la culasse de l'autre arme. Elle paraissait intacte, serait précise jusqu'à un certain point, mais...

Toujours pas d'arme à longue distance digne de ce nom, les fusils à pompe des types à côté du fleuve n'avaient pas plus de portée utile que le fusil à requins, et il ne savait toujours pas combien de gardes de Bambaren le séparaient des quartiers d'hiver de Greta Jurgens. À part le lieu lui-même, Suerte Ferrer avait été très vague.

Il haussa les épaules et se redressa. Passa le Glock à sa ceinture, reprit le fusil à requins, et dépassa l'homme déchiqueté à terre. Devant lui, le chemin paraissait s'élever lentement depuis le ravin où il suivait le lit du cours d'eau. La mule avait décampé en avant ; elle paraissait avoir enfin trouvé un terrain dégagé sur la droite.

Avec prudence, Carl enfonça le chapeau de cuir sur sa tête et la suivit. L'excitation du combat martelait dans ses veines. La maille reconnut ce battement et l'alimenta. Le sourire sur son visage semblait devoir y rester toute sa vie.

— C'est important, la géographie, Suerte.

Suerte Ferrer fulminait sur la chaise de la cellule, tandis que Carl faisait les cent pas autour de lui. C'était l'immigration qui l'avait menotté ici.

— J'ai pas besoin que tu me donnes des leçons de géographie, sale nègre.

L'insulte fit réagir Carl, chargée des souvenirs de South Florida State. C'était la première fois qu'il l'entendait depuis Dudeck.

Bien sûr, il avait entendu « trifouillé » plus d'une fois, dans l'intervalle.

— Je vois que tu t'acclimates bien à la culture de Jésusland.

Carl acheva son circuit et s'appuya sur la table devant Ferrer. Leur captif était encore sale et fatigué de sa traversée de la frontière dans une caisse à double fond censée contenir une huile expérimentale de tournesol génétiquement modifiée. Il sourcilla quand Carl se retrouva de nouveau face à lui.

— Tu veux y retourner, Suerte ? C'est ça que tu veux ?

— Quiros a dit...

Carl frappa de la paume sur la table.

— Je ne connais pas ce Quiros. Et je n'ai aucune envie de le connaître. Tu crois qu'on a arrêté ton autocamion par hasard ? Tu as été vendu, et par quelqu'un beaucoup plus haut placé que ton Quiros. Alors si tu crois que tu vas voir débarquer un avocat de Seattle pour te sortir de là, tu te plantes.

Il contourna la table et se rassit, à côté de Norton, qui n'avait rien fait d'autre que rester assis là, les jambes tendues et l'air sinistre. Carl indiqua la porte de la cellule avec le pouce – ils l'avaient laissée entrouverte en arrivant.

— Dehors, Suerte, tu as une autoroute qui va dans deux directions. À l'ouest vers le Port-franc, ou à l'est vers Jésusland et une arrestation pour franchissement illégal de frontière. À toi de voir dans quelle direction tu veux repartir.

— Vous êtes qui, bordel ? demanda Ferrer.

Norton échangea un regard surpris avec Carl. Il se pencha en avant et s'éclaircit la voix.

— On est tes marraines, tes bonnes fées, Ferrer. Je suis surpris que tu ne nous reconnaisse pas.

— Ouais, on voudrait exaucer tous tes vœux.

— Tu vois, ton identité est grillée. (Norton indiqua le plateau de la table, où les papiers de Ferrer étaient étalés.) Carlton Garcia. La ForSéBo a un mandat contre toi sous ce nom-là de San Diego à Vancouver. Même si on ne t'avait pas trouvé ici, tu aurais eu au maximum trois jours dans la Bordure avant de te faire coffrer, ou bien alpaguer par un chef de gang qui t'aurait mis au boulot quinze heures par jour dans une tranchée et t'aurait forcé à lui sucer la bite pour le remercier.

Carl sourit de toutes ses dents.

— Quel était ton rêve dans la Bordure, Suerte ?

— Aller à l'Ouest, jeune homme, à l'Ouest, dit Norton d'un ton pieux. Mais avec de l'argent et de bons faux papiers.

— On te fournira les deux, lui dit Carl. Avec un ticket de bus direct pour le Port-franc. Tout ce que tu as à faire, c'est répondre à quelques questions sur ton cousin, Manco Bambaren.

— Eh ! (Suerte Ferrer recula sur sa chaise. Ses mains sillonnèrent l'air devant lui, paniquées.) Je ne sais rien du tout

sur l'opération de Manco, on me dit que dalle. Je n'ai passé que quelques années là-bas, et encore pas tout le temps.

Carl et Norton échangèrent un nouveau regard. Carl soupira.

— Quel dommage ! dit-il.

— Ouais. (Norton commença à se lever.) On va dire aux types de la *migra* de ne pas te faire trop mal avant de te renvoyer de l'autre côté.

— J'espère que tu as été heureux de ton bref séjour au Pays de l'Espoir.

— Attendez !

Les quartiers d'hiver de Greta Jurgens étaient une loge sur deux niveaux intégrée dans l'environnement, construite sur une falaise à quelques dizaines de mètres de la rive. Quinze mètres ou davantage de terrain découvert et broussailleux depuis l'endroit où le chemin du pont sortait du creux qu'il suivait depuis la rivière. Il passait ensuite à côté d'un piton de roche usée et se noyait sous la végétation rase, à quelques pas de la porte d'entrée. Les fenêtres de l'étage supérieur étaient bouchées par des stores de sécurité en fibre de carbone, mais au rez-de-chaussée, l'activité battait son plein. Des mouvements derrière une grande baie vitrée, et des hommes qui entraient et sortaient par la porte ouverte, armes en main. Carl en compta cinq avant de se remettre à couvert ; aucun d'eux n'était pour l'instant équipé des gilets en weblar que les trois types près du fleuve portaient. L'un d'eux, plus âgé et apparemment le chef, était déjà au téléphone pour demander d'autres ordres. Carl s'accroupit là où la paroi rocheuse, à la droite du chemin, s'élevait encore sur un mètre et écouta les rapports concernant son arrivée.

— ... on dirait tout un groupe. (La voix paniquée et faible à cette distance, et le bruit blanc continua depuis le fleuve à l'arrière-plan.) Je n'arrive pas à joindre Miguel ou Lucho au pont. Il y a une putain de mule ici avec des paniers, on dirait qu'ils ont explosé ou je ne sais quoi. Je ne sais pas si...

Pause.

— D'accord, mais faites vite. (Un cri en aparté.) Imbéciles, mettez vos gilets !

Merde !

Bah, tu t'y attendais un peu.

Il contourna le muret de pierre en courant, plié en deux, le fusil à requins une fois de plus en bandoulière et maintenu par le patch contre sa cuisse. Il retint ses tirs jusqu'à ce que les gardes comprennent, pour ne pas gâcher ses balles, mais quand les cris éclatèrent et que les armes se levèrent, il appuya sur la détente et le pistolet aboya dans sa main comme un roquet indiscipliné. Il se rapprocha en ligne droite vers eux, du même pas rapide, pour que chaque balle compte.

Le vieux avec le téléphone, qui s'agitait devant les armes de ses hommes, dégaina un pistolet. Les troisième et quatrième balles le frappèrent, le firent reculer à pas chancelants contre le mur et le chambranle derrière lui ; il eut beau essayer de se rattraper, il glissa à terre. *Un de moins.* Nouveaux cris, confusion agitée. Quelqu'un riposta – « *Enfin ! bordel, Manco, tu les trouves où, tes mecs ?* » – mais la rafale crépita loin de Carl, et la maille le força à l'ignorer. *Pas le temps, pas le temps, continue à tirer,* le claquement plat et régulier des cartouches du Glock, la fenêtre s'étoila et se creva en cratère, ça devait être du verre de sécurité. Un autre type avec un Steyr, qui tirait à la hanche, *trop loin, corrige à droite avec le Glock et fais-le tomber, comme si on le tirait par une corde à la taille. Deux de moins.* Les autres étaient entrés dans la partie, cacophonie de détonations, bégaiements d'automatiques et explosions sourdes des fusils à pompe. Une terre pâle et sèche éclata du sol à sa droite et devant lui, il fila vers la gauche, perdit sa vision d'ensemble, crut toucher une troisième cible tandis que le type retournait dans la maison, mais pas sûr. Les deux derniers dehors reculèrent eux aussi vers la porte, les armes brandies haut, ils devaient commencer à comprendre la distance. Coup de fusil à pompe, il fut touché par le bord de la dispersion et sentit les plombs le piquer aux jambes. Il couvrit le reste de la distance au pas de course, vidant le Glock en chemin. Une balle le toucha enfin quelque part bas dans les côtes, impact saisissant, et il chancela, s'arrêta, faillit tomber. Son chapeau chuta, dévoila son visage à la lumière et à ses derniers adversaires. Il vit la surprise dans leurs yeux. Il grogna et

ramena le Glock, continua à appuyer sur la détente. Un des deux hommes bascula en arrière, tirant follement, d'une main, blessé mais pas abattu. Le Glock resta en position ouverte sur la dernière cartouche, il le lâcha. Moins de six mètres, il leva le fusil à requins d'un coup, visa vaguement les deux mecs, tira.

La fenêtre panoramique se brisa au centre, devint soudain une bouche aux dents déchirées. Les deux hommes furent tous deux repoussés en arrière et propulsés contre le verre, qui se couvrit soudain de rouge et de chair ; les corps tombèrent en morceaux, lacérés. Carl arriva à deux mètres de la porte, tira à l'intérieur par principe, puis s'arrêta.

Écoute.

Un grattement faible à l'intérieur, sur la droite. Il se jeta à l'intérieur, en se retournant dans sa chute, distingua un vague mouvement au-dessus d'un comptoir de cuisine, et tira dans cette direction. Un autre coup de feu retentit au même moment, et il sentit un deuxième impact dans ses côtes. Mais le bord du bar éclata en échardes volantes, et la silhouette sombre dans la kitchenette s'envola en arrière. Un bruit de viande crue et humide, et un hurlement. Carl retomba, dérapa douloureusement jusque dans un fauteuil en bois.

Et tout s'arrêta de nouveau.

Pour de bon, cette fois.

— C'est très simple. (Norton et lui avaient fini l'interrogatoire, et ils menaient une partie de billard inepte sur la table orange vif.) Je n'ai pas besoin de trouver Onbekend. C'est lui qui viendra à moi.

— S'il ne te fait pas alpaguer à l'aéroport par lequel tu passeras.

— Eh bien, comme je t'ai dit, ils sont un peu occupés, maintenant. Et j'arriverai avec une toute nouvelle identité. Ni badge LINCOLN ni accréditation UNGLA, pas d'armes, rien pour faire sonner l'alarme.

Norton s'arrêta, le menton au-dessus de la queue.

— Et cette nouvelle identité... (Le cadre de LINCOLN frappa la boule blanche.) J'imagine que c'est mon boulot ?

— Non, j'ai un ami à Londres qui peut s'en charger, il me fera parvenir le nécessaire en moins d'une journée. Toi, il faudrait que tu me trouves de l'argent. Des galettes libres, qui ne pourront pas remonter jusqu'à LINCOLN. Mon crédit est toujours bon, pour ça ?

— Évidemment.

— Tant mieux. Et tu pourrais convaincre la ForSéBo de garder Ferrer enfermé quelque part jusqu'à la fin de la semaine prochaine ? Pour être certain qu'il ne change pas d'avis et ne prévient pas Bambaren ?

— Sans doute. (Norton chercha vaguement une position, tenta un coup double, joua trop vite et rata son coup.) Mais bon. Tu n'es pas sûr que Jurgens sera là-bas. Et si elle ne dort pas encore ?

— On est en novembre, Norton. (Carl passa du bleu sur sa queue.) Jurgens dormait presque debout quand je l'ai vue, il y a trois semaines. Elle est forcément couchée, maintenant.

— Je croyais qu'il y avait des médicaments pour déverrouiller l'hibernation ?

— Oui.

Carl visa, se recula en vérifiant qu'il n'allait pas percuter le mur jaune derrière lui. Un coup vif, et la boule visée disparut dans une poche d'angle comme si elle y avait été aspirée. La blanche resta fermement posée à sa place.

— J'ai connu un hibernoïde sur Mars, on allait aux mêmes cours de *tanindo*. C'était un détective privé, et il jouait parfois les gros bras, aussi. Très costaud, toujours à s'attirer des ennuis. Chaque fois que je le voyais, il était blessé quelque part. Et il m'a dit qu'aucune de ces blessures ne lui avait jamais fait aussi mal que quand il avait pris ces drogues de réveil.

— Oui, mais s'ils s'inquiètent pour...

— Norton, ils ne savent pas pourquoi je pourrais les pourchasser comme ça. Ils ne savent pas qu'Ertekin représentait quelque chose pour moi. Et s'il doit y avoir des retombées venant de LINCOLN, le mieux qu'Onbekend puisse faire pour sa copine, pour le moment, c'est de la mettre à l'abri pour les prochains mois. Crois-moi, elle y est. Ce n'est qu'une

question d'arriver jusqu'à elle, de m'installer et d'attendre qu'Onbekend rappliche. Puis de tuer cet enculé.

Il frappa le coup suivant, rata sa bande. La boule ne tomba pas.

Il retira son manteau et posa le fusil à requins sur le bar de la kitchenette. Il s'examina. Le blouson à impacts Marstech, déguisé pour les douanes en élément de sa tenue de plongée, avait absorbé les balles qui l'avaient touché, et ne lui avaient laissé que quelques contusions ; peut-être deux côtes fêlées. Il appuya sur les parties sensibles, grimaça et haussa les épaules. Il s'en tirait bien.

Pour l'instant.

Il prit leurs armes aux cadavres, les empila sur le bar éclaté. Il traîna les plus gros morceaux du type abattu dans la cuisine jusqu'à l'extérieur. Il nettoierait le reste à la serpillière s'il avait le temps.

Dans la galerie à l'étage, il trouva une pièce creusée dans la falaise contre laquelle la maison était construite. La serrure comportait un verrou industriel, mais il l'élimina avec un de ses nouveaux pistolets. La porte s'ouvrit lourdement, sur un espace incurvé, matriciel, éclairé de doux panneaux LCLS orangés à hauteur de genou. Il trouva un ensemble d'interrupteurs à côté de la porte et les activa jusqu'à ce qu'une lumière blanche plus dure s'active. Supposition correcte – il avait trouvé Greta Jurgens.

Elle était étendue, comme une reine viking morte, sur une large plate-forme de bois avec des lignes qui suggéraient vaguement un bateau. Des filaments épais d'isolaine gris-vert l'enveloppaient et la soutenaient. Carl sentait leur odeur tandis qu'il s'avancait, la puanteur nanotech typique de plastiques carbonés soigneusement organisés. Il avait souvent utilisé ce genre de toile sur Mars, pour camper lors des expéditions sur les hautes terres de *Wells*.

Souvenir éclair, assis dans la lueur chaude d'un élément de chauffage pendant que la nuit martienne arrivait dans toute sa gloire d'air raréfié, d'épaisses grappes d'étoiles partout et les petites étincelles des graines d'insémination qui continuaient à

retomber dans l'atmosphère, des décennies après leur rendez-vous avec la modification atmosphérique. Sutherland regardait tout cela, avec un sourire heureux sur ses traits d'ébène couturés, comme si le ciel et tout ce qui s'y trouvait n'existaient que pour lui. Il réfléchissait, hochait la tête en entendant ce dont le jeune Carl Marsalis était en train de se plaindre. Il s'imprégnait de tout ça, puis le retournait pour forcer Carl à regarder ses problèmes sous un angle qu'il n'avait jamais considéré. « Tu ne t'es jamais demandé, trempouille, si cela ne signifie pas simplement... »

Jurgens s'agita juste à peine quand les lumières s'allumèrent, mais la descente de son cycle l'avait emportée trop loin pour qu'elle ait une réaction substantielle. Elle était nue dans la mousse, sa peau si tendue et brillante sous l'accumulation adipeuse, ses petits yeux bleus et collés par les sécrétions du sommeil hibernoïde. Carl la regarda un long moment, pistolet au bout de son bras comme un marteau. Des images du dernier mois clignotèrent derrière ses yeux comme des flammes, comme une maison qui brûle.

South Florida State. Le nanodock *Perez*. Sevgi Ertekin à côté de lui sur la plage. New York, et le futon qu'elle avait ouvert pour lui. Fusillade dans la rue, la première pression chaude et solide quand il s'était couché sur elle.

Istanbul, le trajet à pied jusqu'à Moda. La sensation scintillante, éclatante, enivrante de fuite, à chacun de leurs actes.

Sa bouche sourit en écho.

Le vent sur les pierres de Sacsayhuaman. Sevgi appuyée contre la Jeep derrière lui, la sensation enveloppante d'être couvert, protégé.

La route d'Arequipa, son visage dans la lueur du tableau de bord.

San Francisco et *Le Chat de Bulgakov*, la vue avant l'aube du hangar bâbord. « Ne frime pas, Marsalis. Ce n'est pas séduisant. »

Sevgi morte.

Le sourire quitta son visage. Il regarda la femme endormie.

« Greta Jurgens est à Onbekend ? »

— Apparemment. Étrange alliance, non ? Mais ils ont au moins en commun d'être tous deux des objets de la haine hormonale des humains, qui semblent si souvent chercher une cible facile. »

La maille sursauta un peu au creux de son ventre, peut-être en retombée de la fusillade, peut-être d'autre chose. Il pensa aux yeux de Sevgi qui se fermaient à l'hôpital. Il regarda Jurgens comme s'il s'agissait d'un problème à résoudre.

« Vis simplement avec ce que tu as fait et essaie à l'avenir de ne faire que ce que tu pourras supporter. C'est toute l'astuce, trempouille, le grand secret. »

Il tendit la main gauche. Ramena la mousse un peu plus sur le corps de l'hibernoïde, la tira pour couvrir une épaule pâle et exposée.

Puis il retourna rapidement à la porte et coupa les LCLS blanches, parce que sa vision se troublait d'un semblant de cécité. Il resta un moment dans la chaude lueur orange, regarda autour de lui comme s'il n'était pas seul, puis sortit en silence et ferma la porte derrière lui.

Il remonta la galerie, essaya chaque porte jusqu'à trouver une pièce obscure et sans fenêtre, avec la puanteur hygiénique forte d'une salle de bains de femme. Il entra, toucha l'interrupteur, et une nouvelle lumière blanche explosa dans la pièce aux carreaux pastel. Son propre visage lui sauta dessus depuis un gros miroir circulaire dans le mur – le masque blanc strié de sueur, la peau noire qui apparaissait dessous, les yeux délimités par ce truc comme une eau noire au fond de deux puits psychédélics pâles. *Putain, pas étonnant que les types du pont aient eu peur !* Il se dit qu'il aurait dû remercier Carmen Ren pour cette idée.

Où qu'elle se trouve à présent.

Il se demanda brièvement si Ren s'en sortirait, si elle parviendrait à échapper aux toutous et à l'Agence comme elle l'avait fait jusqu'à maintenant. Il se demanda si l'enfant qu'elle portait arriverait sain et sauf dans le monde et ce qui se produirait à ce moment-là. Ce que Ren devrait faire pour le protéger, ensuite.

Il se rappela son air imperturbable, la façon dont elle l'avait fait reculer avec simplement son regard et sa posture, l'arôme de capacité à survivre qui émanait d'elle devant la tour. Elle partait avec de bonnes cartes en main. Il se dit qu'elle avait sans doute une meilleure chance que la plupart de ses équivalents masculins.

Et surtout, il était content de ne pas être celui qu'on enverrait l'éliminer.

Dans un tiroir à côté du lavabo, il trouva des capsules qu'il reconnut – codéine et caféine modifiée, pour accélérer l'activation dans le sang. Ça irait, pour ses côtes. Il fit couler de l'eau des robinets à infrarouge dans la vasque de marbre large et peu profonde sous le miroir, se savonna et commença à enlever cette saloperie blanche de son visage. Il lui fallut un moment. Quand il en eut retiré le plus gros, il glissa la tête sous le robinet et fit couler l'eau sur son crâne et sa nuque. Il prit une des serviettes pastel de Greta Jurgens sur le porte-serviettes à côté du lavabo et se sécha, regarda une nouvelle fois dans le miroir. Il se faisait un peu moins peur.

Et maintenant, voyons si tu fais peur à Onbekend.

Il croqua la codéine, avala à sec une fois ou deux, ramassa les miettes entre ses dents du bout de la langue et les fit descendre avec une gorgée d'eau du robinet. Il se regarda une nouvelle fois dans le miroir, comme si son reflet pouvait avoir un conseil utile à lui donner, puis haussa les épaules et éteignit la lumière.

Il alla attendre au rez-de-chaussée.

— Tu n'es pas obligé de faire ça, avait dit Norton.

Carl passa devant lui pour contourner la table, en étudiant les angles.

— Si, bien sûr.

— Ça ne la ramènera pas.

Il se décida pour un coup long, presque parallèle à la bande.

— Je crois qu'on a déjà eu cette conversation.

— Bon sang, Marsalis, écoute-moi. J'essaie de te faire entendre raison, de t'empêcher de gaspiller ta vie là-bas. Écoute, samedi, c'est l'enterrement de Sevgi. Je peux te faire

passer l'immigration de l'Union, et écarter la police le temps qu'il faudra. Pourquoi tu ne viendrais pas ?

— Parce que, de mon point de vue, ça non plus ça ne la ramènera pas.

Norton soupira.

— Ce n'est pas ce qu'elle aurait voulu, Marsalis.

— Norton, tu n'as pas la moindre idée de ce que Sevgi aurait voulu. (Il lança son coup, dessina un angle trop aigu et regarda la boule pousser l'autre contre la bande et la faire rebondir.) Et moi non plus.

— Alors pourquoi tu y vas ?

— Parce que quelqu'un m'a dit que le secret, pour vivre avec ce qu'on fait, est de ne faire que ce qu'on pourra accepter en conscience. Je ne peux pas vivre si Sevgi est morte et qu'Onbekend est encore en vie.

Carl posa les mains sur le bord de la table de billard et désigna du menton l'ensemble des boules dispersées sur la table.

— À toi de jouer. Voyons ce que tu arrives à faire de ce merdier.

Les analgésiques firent rapidement effet, lui laissèrent une nausée vague puis une impression de bien-être dont il aurait sans doute pu se passer. Il fit les cent pas dans le salon au rez-de-chaussée de la loge, mesurant les angles de tir et évaluant vaguement le potentiel défensif. Il joua avec les armes empilées sur le bar, mais s'en lassa vite. Quelque chose le tracassait.

Il trouva un endroit où il pourrait s'asseoir et observer le canyon, la masse de montagnes accidentées tout autour. Le soleil se découpait sur les pics, rendait l'air lumineux et vaguement irréel. Comme si c'était ce qu'elle attendait depuis le début, Sevgi Ertekin entra dans ses pensées.

C'était la même sensation, la façon dont il l'avait sentie tandis qu'il regardait la lumière mourir au-dessus des collines du comté de Marin, et de nouveau en quittant les canyons de Manhattan par le pont de la 59^e Rue. Il resta assis et s'abandonna à cette sensation ; avec elle, il eut une impression insidieuse de compréhension, de pensée consciente qui rattrapait enfin l'indéfinissable, comme il avait rattrapé Gray. C'était peut-être la codéine, qui fermait un relais synaptique quelque part. Sevgi était *partie*, son cerveau était câblé pour arriver à le comprendre. Mais pas qu'elle était *morte*. Pour les anciens gènes ancestraux d'Afrique centrale, ça n'avait aucun sens. Les gens ne cessaient pas d'exister, ils ne disparaissaient pas dans le néant. *Quand les gens s'en vont*, insistait une partie de sa conscience programmée en profondeur, *c'est parce qu'ils sont ailleurs, non ? Donc, Sevgi est partie. D'accord. Alors où est-elle partie ? Je dois trouver la réponse, parce qu'après, je pourrai aller la rejoindre, être avec elle et enfin me débarrasser de cette putain de douleur.*

Donc.

Ces collines qui meurent dans les ténèbres de l'autre côté de la baie. Tu crois qu'elle pourrait être là-bas ? Ou dans le verre et l'acier de ce côté-ci du pont, peut-être. Oh, euh, en haut de ce putain de canyon, peut-être, de l'autre côté de cette montagne, là ! Peut-être quelle est là-bas. De l'autre côté de cette lumière irréaliste, dans le ciel, à t'attendre.

Pour la première fois de sa vie, il comprit pourquoi les toutous pouvaient trouver difficile de ne pas croire en un au-delà, un autre endroit où l'on va après ce monde.

Et alors, tandis qu'il matait son propre câblage, tandis que la compréhension s'installait, la sensation qu'elle était venue expliquer disparut, et ne laissa à sa place que la douleur brute dans sa poitrine, et le baume cuisant de la haine.

Et soudain, comme de nulle part, arrivèrent les hélicoptères.

Il y en avait deux, des engins commerciaux ordinaires, qui descendaient dans l'air brillant du canyon avec la prudence inélégante de faucheurs. Ils allèrent et vinrent bruyamment, descendirent un moment, leur rotor incliné brillant au soleil, puis ils restèrent en vol stationnaire au-dessus du fleuve, face à la loge. Carl les observa depuis la fenêtre panoramique brisée. Assez de capacité de transport pour une dizaine d'hommes, au moins. Il ne se montra pas ; les cadavres devant la porte de la loge parleraient pour lui. Les hélicoptères se penchèrent et avancèrent. Enfin, il souleva l'un des fusils d'assaut Steyr et lâcha une rafale rapide par la fenêtre dans leur direction. La réaction fut immédiate – les deux machines se cabrèrent et fuirent vers le bas du fleuve, sans doute pour trouver un site d'atterrissage sans danger.

Le chemin continuait dans cette direction, il le savait ; il redescendait vers l'eau, érigeait un nouveau mur de roche du côté des terres. Les assaillants pourraient revenir par là, depuis le fleuve, et rester cachés jusqu'au bord du terrain de la loge, comme l'approche qu'il avait lui-même choisie quelques heures plus tôt. Il fronça un peu les sourcils, blottit la crosse pliable du Steyr contre son épaule, fouilla l'horizon au travers de la lunette. Il était à peu près certain de pouvoir éliminer tous ceux qui viendraient vers lui avant qu'ils aient fait plus de quelques

mètres. Ils pourraient essayer un assaut en force, mais c'était peu probable – ils ne savaient pas combien de personnes se trouvaient dans la maison, ni ce qu'on avait pu faire de Greta Jurgens, si elle était vivante ou morte, à l'abri dans son refuge ou au rez-de-chaussée prête à être brandie comme un bouclier désarticulé.

Et la loge était solide. Ferrer avait été clair sur ce point. « Cette conne a une vraie forteresse, je te dis. En plein dans la pierre, pas moyen de la prendre par au-dessus, des flancs lisses pour qu'on puisse pas l'escalader. Sérieux... (il s'était adossé à sa chaise, les mains dans les poches de son pantalon de treillis tout neuf, souriant, confiant d'avoir réussi son affaire)..., elle s'attend à quoi, une descente de l'armée ? Tout ça pour pouvoir dormir ? Mec, je ne sais pas comment elle tient Manco par les couilles, mais ça doit être du gros, pour qu'il fasse tout ça. Elle doit lui tailler des pipes royales, je te le dis. »

Comme Stéphane Névant avant lui, Suerte voyait le résultat et sautait à la conclusion erronée qui s'imposait. Onbekend restait dans l'ombre. Si on ne savait pas qu'il était là, on cherchait des explications plus visibles.

Des monstres inhumains rentrés de Mars, par exemple.

C'était la dynamique sur laquelle Ortiz avait bâti tout son effort de dissimulation. « Un monstre est à nos trousses : que tout le monde prenne une torche ou une fourche ! » Sans poser de questions, sans se demander qui tire vraiment les ficelles.

Une tête dépassa depuis le fleuve. Carl laissa le guetteur regarder tout ce qu'il voulait, puis tira une autre rafale. Des morceaux de pierre et de la poussière sautèrent en l'air ; la tête se cacha.

Juste pour que tout le monde comprenne la situation.

— Marsalis ?

La voix de Manco Bambaren. Carl s'adossa contre le mur à côté de la fenêtre, resta dans l'ombre et passa un œil au dehors. La lumière du début d'après-midi se déversait dans le canyon. Si on s'accroupissait et qu'on regarde vers le haut, on pouvait voir la chute des rayons par-dessus la bordure de pierre, et une pénombre apaisante, bleue, là où les parties les plus hautes de la falaise étaient dans l'ombre. Tout était calme, sans les

hélicoptères – l'appel des grillons, et le bourdonnement des mouches sur les cadavres au dehors.

— Eh, c'est toi, le Noir ?

— Bien vu ! répondit Carl en criant, abandonnant l'espagnol de Bambaren pour lui préférer le quechua. Qu'est-ce que tu veux ?

Brève hésitation. Carl se demanda si Onbekend était capable de suivre une conversation en quechua – rien ne garantissait qu'il l'avait appris pendant qu'il se cachait sur l'Altiplano. Il devait se débrouiller en espagnol et en anglais. Et en tant que *pistaco* protégé de Bambaren, il n'avait aucun besoin d'interagir avec les autochtones. L'isolation standard des treizes devait fonctionner à merveille.

Et, en effet, Bambaren continua en espagnol :

— C'est surtout moi qui devrais te poser la question. On peut discuter ?

— Bien sûr. Approche.

— Tu me promets de ne pas m'abattre avant d'avoir entendu ce que j'ai à dire ?

Carl sourit.

— Je ne sais pas, tu accepterais la parole d'un trifouillé ?

— Oui.

— Alors approche. Sans arme, sans protection, les mains bien en vue. (Carl s'arrêta.) Oh, oui, amène ton frère, aussi.

Long, très long silence. Les criquets grattaient l'air chaud au dehors.

— Qu'est-ce qu'il y a, Manco ? Tu ne regardes pas les actualités ? Tout est foutu, maintenant. Ortiz est mort, LINCOLN fait le ménage. On est au courant, pour Onbekend. Alors venez tous les deux.

Il fallut quelques minutes, mais les deux silhouettes émergèrent du couvert et remontèrent d'un pas tendu vers la loge, les mains sur la tête. Carl les regarda par-dessus la lunette du Steyr. Onbekend tenait un bras de travers, comme si ça lui faisait mal de le lever. Carl se rappela Sevgi dans le bar de Bayview. « Je l'ai touché plusieurs fois, mais pas assez pour le sécher. Putains de treizes !

— Ouais, on est des grands gars costauds. »

Il mit en joue le visage d'Onbekend, plia plusieurs fois l'index, retint la tension. Puis il la relâcha, posa le fusil avec impatience. Il prit un pistolet, un autre Glock, dans la pile par terre, vérifia le chargeur et fit jouer la culasse. Quand Bambaren et Onbekend arrivèrent à la porte, il recula, conscient des angles de tir par la fenêtre, s'il y avait un sniper. Agita le pistolet dans leur direction.

— Entrez.

Onbekend le regarda, cracha en anglais :

— Où est-elle, Marsalis ?

— Pas si vite. Reculez jusqu'à la table dans l'alcôve, tous les deux. Gardez les mains sur la tête. Je ne vais pas prendre le risque de vous fouiller, alors si vous bougez une main sans ma permission, je pars du principe que vous êtes armés et je vous tue. Compris ?

Bambaren pivota légèrement sur lui-même, pour regarder la pièce. La compréhension lui fit écarquiller les yeux.

— Tu es venu tout seul ?

— Allez jusqu'à la table. Asseyez-vous sur les deux chaises que j'ai tirées pour vous. Gardez les mains sur la tête jusqu'à ce que vous soyez assis, puis sur la table devant vous. Pas de gestes brusques. Un geste brusque et vous crevez.

Il ferma la porte, la tira jusqu'à ce que le pêne s'engage dans le verrou.

— Marsalis, j'ai quinze types, là dehors... (La voix de Bambaren était basse et aimable tandis qu'il allait jusqu'à la porte. Il était passé lui aussi à l'anglais.) Tu es coincé. On peut discuter.

— On va discuter. Mais pour ça, il faudrait que vous soyez assis. Les mains bien en évidence, à plat sur la table devant vous.

Ils s'assirent, mouvement rendu malaisé par le besoin de garder les mains en l'air. Bambaren prit la tête de la table, Onbekend la place à côté. Aussi loin dans la pièce, la loge était creusée dans la falaise, il faisait frais et sombre. Les deux hommes évoquaient un rassemblement de spiritualistes étranges, le dos raide sur leur chaise, les paumes sur le bois, l'expression tendue. Carl tira une chaise en face d'Onbekend et

s'y assit, à l'écart du bord de la table. Il posa le Glock sur son genou.

— Et maintenant ? demanda l'autre treize d'une voix égale.

— Maintenant, on trouve une raison pour que je ne vous tue pas tous les deux. Je vous écoute.

— Tu as vraiment envie de mourir, Noiraud ?

Carl lança un sourire triste à Manco.

— Eh bien, quinze contre un, c'est vrai que c'est chaud. Mais huit contre un c'était déjà bien, et regarde ce que ça a donné...

— Tu n'as donc rien appris ? (Onbekend le regardait avec le même mépris que dans le bar de Bayview.) Tu n'es toujours qu'un soldat pour les toutous ?

Bambaren se crispa. Carl eut un nouveau sourire.

— Tu devrais faire attention aux mots que tu emploies, petit frère. Ce n'est pas sa faute si Manco n'a pas eu un système limbique renforcé et un développement treize à partir des matières brutes d'Isabela.

Onbekend lança à peine un regard à Bambaren.

— Je ne parle pas de Manco et il le sait. Je parle des hommes des Nations unies à qui tu as vendu ton âme.

— Je ne viens pas pour eux.

— Alors pour quoi ? demanda Onbekend en plissant les yeux.

— Parce que tu as tué une amie à moi.

— Si tu as des amis, mercenaire, je ne les connais pas. Qui ai-je tué ?

— Tu as tué une femme appelée Sevgi Ertekin, un officier de police, quand elle t'a poursuivi dans la rue à Bayview. Tu lui as tiré dessus avec un pistolet Haag, et elle est morte.

— Tu la baisais.

— Oui, on baisait ensemble. Un peu comme toi et Jurgens.

Onbekend pâlit en comprenant le corollaire. Il s'éclaircit la voix.

— C'était une fusillade, dit-il doucement. Rien de personnel. Tu en aurais fait autant à ma place.

Carl pensa au camp de *Garrod Horkan* et à Gaby. Les cartouches Haag qui l'avaient percutée.

— Ce n'est pas le sujet.

— Alors quel est-il ?

Carl regarda l'autre treize.

— Le dédommagement.

— Écoute-moi, Marsalis. (Manco Bambaren, qui se méprenait sur ce qu'il avait entendu.) Quoi que tu penses qu'on te doit, on peut s'arranger.

— Manco, ta gueule.

Le *tayta* regarda Onbekend comme si le treize l'avait giflé. Onbekend l'ignore, ne s'en rendit peut-être même pas compte. Son regard ne quittait pas celui de Carl.

— Tu veux que j'achète la vie de Greta avec la mienne ?

— Pourquoi pas ? C'est le même deal que tu as offert à Toni Montes dans le Port-franc, non ? Sa vie contre celle de ses enfants.

Onbekend regarda ses mains.

— Si tu savais ce que Toni Montes avait fait de sa vie avant de prendre ce nom, avait fait avec d'autres enfants avant d'avoir les siens, tu ne me jugerai pas si durement.

— Je ne te juge pas du tout. Je veux te faire la peau.

— Si tu le tues, Noiraud, il faudra me tuer aussi. (Il y avait une détermination froide dans la voix de Bambaren.) Et après, mes hommes t'élimineront comme un chien enragé.

Carl lui lança un coup d'œil. Un sourire, et secoua la tête.

— Ça te fait vraiment plaisir d'avoir de nouveau un petit frère, hein Manco ? Bah, je te comprends. Mais tu veux savoir quelque chose à propos de ce petit frère ? (Il désigna Onbekend d'un hochement de tête.) Ton frère, il avait un jumeau. Tu as eu deux frères cadets par ta mère, à l'époque où elle essayait de ne pas se laisser noyer par le rêve capitaliste du Pérou. L'autre s'appelle Allen Merrin. Malheureusement, il est mort. Tu veux savoir pourquoi ?

Le regard de Bambaren allait et venait entre les deux treizes.

— Il est mort parce que tu l'as tué, Marsalis, dit Onbekend d'un ton décontracté. En tout cas, c'est ce qu'on m'a dit.

— Il est mort parce que son frère jumeau, Onbekend que voici, l'a fait revenir de Mars pour avoir un joker génétique. Il l'a vendu aux gens pour qui il travaillait. Il s'en serait servi pour expliquer...

— Mais tu l'as bien tué, non ?

Le *tayta* regardait Onbekend.

— De quoi il parle ? C'est quoi cette histoire ?

— Rien du tout.

— Ne me dis pas que c'est rien, Onbe. (La voix de Bambaren se crispait peu à peu ; la même expression que Carl avait lue sur son visage quand Onbekend avait utilisé le mot *toutou*.) *De quoi il parle ?*

— Je parle de l'autre fils modifié d'Isabela, Manco. (Carl continuait à tenir Onbekend en joue avec son pistolet.) L'œuf vendu par Isabela aux gringos s'est divisé après quelques jours, et le projet Législateur s'est retrouvé avec deux treizes identiques pour le prix d'un. C'est très pratique en matière de traces génétiques laissées sur les lieux d'un crime. Pendant que ton frère tuait des collègues gênants de son passé, il s'était arrangé pour faire porter le chapeau à son jumeau.

— Ne l'écoute pas, Manco, c'est...

— Quoi, il ment ? (L'expression du *tayta* rendait la question rhétorique ; sa voix tomba presque au murmure.) Tu as vraiment fait ça ? Tu as utilisé ton propre sang pour te couvrir ?

— Manco, je n'avais pas vraiment le choix. Je t'ai expliqué dans quelle situation Ortiz m'avait mis. Je t'ai dit le danger que...

— *Tu ne m'avais pas dit ça !*

Bambaren tremblait, sans quitter des yeux le treize dont il partageait les gènes. Son visage tressautait de rage contenue.

— Un frère ? demanda-t-il d'une voix rauque. Un frère jumeau ? Tu as *vendu* ton frère jumeau ? Après être venu me voir, après que je t'ai donné...

— Ce n'est pas *important*, Manco. Je ne le connaissais pas, on ne s'est jamais rencontrés...

— *C'était ton frère !* (Bambaren voulut se lever. Carl agita le Glock dans sa direction et il se rassit, comme un ressort comprimé.) Il était du sang *de notre mère* ! Je te l'ai dit quand tu es venu me voir, pour moi, le sang est ce qu'il y a de plus important au monde. La famille. Les corporations nous ont volé notre âme, elles brisent les liens qui nous rendent forts, nous transforment en étrangers uniformes qui vivent seuls dans des boîtes polymérisées. *Il ne nous reste que la famille.*

— Pas pour les treizes, lui dit Carl d'une voix sombre.

Il y eut un long silence.

— Manco, écoute-moi, dit Onbekend. J'ai fait ça pour protéger...

— Tu en as parlé à notre mère ? (Le visage de Bambaren était aussi glacé et dur que les pierres de Sacsayhuaman, et sa voix était aussi silencieuse que le vent.) Tu as dit à Isabela qu'elle avait un autre fils, quelque part ?

L'humeur d'Onbekend le trahit.

— Putain, Manco, ça n'aurait servi à *rien* !

— Ah non ?

— Non. Il était *sur Mars* !

Le silence suivit ces paroles comme une marée, comme un souffle qui éteint la flamme d'une bougie. Ils restèrent dans ce silence fuligineux.

— J'imagine que tu ne veux pas savoir comment on a persuadé ton frère de rentrer, Manco ?

Onbekend se tendit. Sa voix grinça.

— Marsalis, je te préviens...

— Laisse tomber, lui dit Carl. Je t'aurai abattu avant que ton cul quitte la chaise.

Il se tourna très légèrement vers Bambaren. Garda le Glock braqué sur le treize. Le *tayta* le regardait.

— Tu vois, Manco, ton frère inattendu que voici a passé un deal avec Mars. J'imagine que tu n'étais pas au courant ?

— Ce n'était pas un deal, gronda Onbekend. C'était une stratégie, une tromperie.

— OK, il a organisé une tromperie en ton nom. Ton frère aîné était censé revenir en tant qu'assassin à la solde des chapitres martiens. Une histoire selon laquelle il fallait faire le ménage dans les *familias* de Lima pour réparer, mettre fin à l'*afrenta marciana* pour que vous puissiez tous faire affaire. C'est ça, Onbekend ?

— Tu as fait ça ? chuchota Manco Bambaren. Tu as osé faire ça ?

— Allez, Manco, on en avait souvent parlé. (Onbekend eut un geste d'impatience.) Ce n'était pas vrai, de toute façon, mais...

— Tu as utilisé mon nom ?

— Par association, oui. Marsalis, espèce d'enculé, écoute-moi...

Bambaren se jeta par-dessus la table sur Onbekend. Le treize sursauta, pris par surprise, le repoussa. Carl leva le Glock.

— Messieurs dit-il d'un ton de mise en garde.

Bambaren ne parut pas l'entendre. Il cala les bras sur la table, toujours les yeux rivés sur l'homme dont il avait fait son frère. La rage fit revenir son accent, alourdit l'anglais qu'il utilisait :

— *Tu as utilisé mon putain de nom ?*

— Manco, assieds-toi, dit Carl. Je ne le répéterai pas.

Mais le chef de la *familia* ne s'assit pas. Au lieu de cela, il se tourna délibérément face à Carl et à son Glock. Il prit une grande inspiration.

— J'aimerais partir, à présent, dit-il d'un ton raide. Je n'ai plus aucun intérêt dans cette affaire. Je retire ma protection à Greta Jurgens.

— Oh, Manco, tu ne peux pas..., protesta Onbekend.

— Ne me dis pas ce que je peux faire ou non, *trifouillé*. (Manco s'écarta de la table en poussant sur ses mains. Il regarda Carl.) Alors ? Nos affaires sont réglées ?

— Bien sûr. (Carl ne s'était pas attendu que ça se passe aussi bien, mais il comptait profiter de ce bonus inattendu.) Pars vers la porte, les mains sur la tête. Sors et referme la porte derrière toi. Et je veux entendre les hélicoptères partir d'ici dix minutes.

Bambaren se leva et croisa les mains sur sa tête. Onbekend et lui échangèrent un long regard.

— Ne fais pas ça, dit Onbekend d'une voix crispée. Je suis ton frère, Manco. Depuis quatorze ans, je suis ton frère, bordel.

— Non. (La voix de Bambaren était aussi froide à présent que la roche de l'alcôve.) Tu n'es pas mon frère, tu es une erreur. Mon erreur, l'erreur de ma mère, l'erreur de *gringos* sans âme. Tu es une putain de chose perversie, un parasite qui s'est faufilé dans ma famille et m'a utilisé, qui a dévoré ma propre chair pour se nourrir. J'aurais dû écouter les autres quand tu es arrivé.

— Toi aussi, tu m'as utilisé, enfoiré !

— Oui, je t'ai utilisé comme ce que tu es. (Bambaren cracha sur la table devant le treize.) *Trifouillé ! Pistaco ! Tu n'es rien, pour moi.*

Onbekend regarda le crachat. Puis, d'un coup, il se leva.

— Ça suffit, Onbekend. (Carl frappa sur la table, fit un geste avec le Glock.) Assis !

Il y avait un sourire sinistre sur la bouche d'Onbekend.

— Je ne crois pas, non.

Carl se leva d'un coup. La chaise bascula derrière lui, le Glock se leva vers le visage d'Onbekend.

— J'ai dit...

Puis Bambaren lui tomba dessus comme un chien d'attaque.

Après coup, il ne comprit jamais vraiment pourquoi le *tayta* avait bondi. Peut-être la rage, la rage contre son frère mais étendue à tous les treizes, à toutes les variantes, ou à toute personne qu'il avait sous la main. Peut-être une rage contre l'impuissance inhabituelle qu'il avait ressentie, assis sous la menace d'un pistolet. Ou alors – cette idée lui faisait horreur – pas par rage du tout ; peut-être ces deux hommes, Bambaren et Onbekend, les deux frères improbables, peut-être avaient-ils trompé Carl, improvisé, suivi la tendance, avec succès.

Bambaren frappa le Glock, l'écarta et contourna la table en criant. Le pistolet tira, une fois, loin de sa cible. Carl se tordit, accompagna le coup de l'autre homme et le fit passer par-dessus sa hanche. Il essayait encore de comprendre où était passé Onbekend. Bambaren s'agrippait avec la sauvagerie d'un combattant de la rue, les doigts qui cherchaient les yeux, le genou qui visait les couilles. Carl lâcha le pistolet. Ils tombèrent tous les deux, chacun essayant de passer sur l'autre.

Le *tanindo* et la maille prévalurent. Bambaren possédait une vieille sauvagerie affûtée dans la rue, mais elle était affaiblie par l'âge et les années d'inaction. Carl échappa à ses prises, encaissa les coups derrière la protection de la veste en weblar, les dents serrées contre la douleur réapparue dans ses côtes fêlées au travers du voile de codéine. Il lâcha un glapissement, amortit un coup de genou dans les parties puis abattit son coude dans le visage du *tayta*. L'autre homme le délogea. Carl frappa du bout des doigts sous le menton. Bambaren s'étouffa et...

Derrière lui, le ronronnement récemment appris d'un fusil d'assaut Steyr éclata dans la pièce. Une rafale courte, contrôlée.

Il se dégagea de Bambaren, roula vers la couverture de la table et des chaises autour. Le *tayta* cria quelque chose, puis une autre pétarade automatique les balaya tous les deux, et le cri s'étrangla. Le plateau de la table vola en éclats, les balles le traversant comme s'il s'agissait de carton. Carl entendit des impacts sur la pierre derrière lui. Quelque chose le percuta dans le dos, un ricochet, comprit-il en un battement de cœur. *Le Glock, ce putain de Glock...*

... avait disparu. De sa position par terre, il vit avancer les jambes fléchies d'Onbekend, qui faisait prudemment le tour pour dégager son angle de tir. Il fit la seule chose possible, se releva d'un coup, avec la vitesse de la maille et la force de sa rage, empoigna la table criblée d'impacts qui tenait à peine sur deux jambes et la tendit comme un bouclier. Onbekend tira de nouveau, la table s'écroula comme une carte à jouer, avec une lenteur impossible, Carl plongea sur le côté. Le Steyr ronronna, les impacts rattrapèrent Carl, le blouson anti-impact se serrant et se réchauffant tandis qu'il fonctionnait ; les balles firent dévier le treize contre le mur de l'alcôve...

Et les tirs cessèrent.

C'était presque comique. Onbekend se tenait là, l'arme soudain silencieuse entre les mains. Le tintement faible de l'alerte chargeur, dans le silence comme un robinet qui goutte. Son regard quitta Carl pour observer le Steyr, vit la lumière rouge qui clignotait. Il n'avait pas eu le temps de vérifier le chargeur, avait dû prendre la première arme sur la pile, et elle était presque vide.

Carl s'élança depuis le mur avec un cri.

Onbekend lui lança le Steyr, il l'écarta. L'autre treize essaya de saisir le Noir qui brisa la tentative du pied et du poing, repoussa Onbekend dans le salon sous un déluge de *tanindo*. Le treize para et se protégea, lança des contres brusques, mais tout du long Carl vit les blessures infligées par Sevgi dans la façon dont l'autre bougeait. Il sentit un aboiement lui retrousser les lèvres, satisfaction sauvage, l'anticipation viscérale du sang. Il se rapprocha, écarta une défense, lança un coup haut et frappa

Onbekend à la mâchoire. L'autre treize chancela, le dos presque contre la fenêtre brisée. Sang et lumière translucide derrière lui – Carl le vit du coin de l'œil, une traînée rouge sombre sur la ligne de verre brisé dans le cadre de la fenêtre, un reflet de soleil sur les bords tranchants. Il s'approcha de nouveau d'Onbekend...

Et il y avait une silhouette accroupie derrière la vitre.

Carl eut le temps d'enregistrer le visage surpris et effrayé, le fusil à pompe levé. Son élan d'assaut était déjà engagé, il ne put que le laisser le porter de l'autre côté du salon en une roulade, pour s'écarter. Le fusil à pompe tira, du verre s'arracha à la fenêtre et Onbekend hurla. Carl rebondit contre le comptoir, délogea d'un coup quelques armes qui l'accompagnèrent dans sa chute. Il en saisit une au hasard, se retrouva avec un autre fusil d'assaut, le braqua – *retirer la sécurité* – et tira juste quand la porte s'ouvrait à la volée...

Quelques hommes de Bambaren avaient détruit le verrou avec une balle, et deux entrèrent, un debout, l'autre accroupi. Carl était assis par terre, dos au comptoir, pas du tout là où ils l'attendaient. Il enfonça la détente du Steyr et continua à tirer. Les impacts les rejetèrent en arrière, en battant des bras et des jambes comme s'ils voulaient repousser les balles. L'un d'eux repassa par l'entrée et atterrit dans un nuage de poussière, l'autre heurta le chambranle avec la cheville et tomba sur place. Carl se redressa, à couvert contre le bord de la fenêtre, passa le bras et tira dans les jambes de celui qui avait le fusil à pompe.

Des tirs sporadiques, plus loin. Les cadavres, envolés. Dans le silence soudain, le Steyr émit le même signal doux pour réclamer des munitions. L'ancien propriétaire de l'arme avait doublé son chargeur, en avait scotché un autre sur le flanc, tête-bêche. Carl ouvrit la chambre, retourna le chargeur et enclencha la première balle.

Par terre, Onbekend grogna.

Carl se pencha et vit des silhouettes reculer en hâte. Il les pressa d'une rafale brève, prit une inspiration profonde, retourna à la porte, dégagea le cadavre d'un coup de pied pour pouvoir refermer le battant. À mi-chemin, il se rendit compte que le type était encore vivant, le souffle court et rapide, les

yeux fermés. Carl lui tira une balle dans la tête avec le Steyr, le dégagea entièrement et ferma la porte. Puis il traîna un fauteuil jusqu'à la porte et le cala sous la poignée. Une vague conscience de la douleur tandis qu'il s'activait – il s'arrêta et regarda le blouson à impacts, vit les bosses brillantes là où le weblar génétiquement modifié avait arrêté les balles et s'était refermé autour d'elles. Mais du sang coulait sous le vêtement. Il souleva l'ourlet et vit une entaille grossière dans sa chair au-dessus de la hanche. Un tir perdu de quelqu'un tandis qu'il sautait ou se retournait ou tombait durant la dernière minute et demie. Onbekend, peut-être, ou les types à la porte. Ou même un coup de chance d'un des types à l'extérieur.

Quand il vit la plaie, la douleur arriva. Il s'avachit sur l'accoudoir du fauteuil.

— C'est ironique, bordel ! (Onbekend, par terre, eut une quinte de toux grasse.) J'étais à deux doigts de t'avoir, et un des connards de Manco me fait la peau à la place.

Carl lui lança un regard fatigué.

— Tu n'avais aucune chance.

— Ah ouais ? Je t'emmerde. (Onbekend se redressa.) Manco ? (Pas de réponse.) *Manco* ?

Carl regarda le visage du treize avec curiosité, de l'autre côté de la pièce. Les traits d'Onbekend se crispèrent sous l'effort tandis qu'il essayait de s'asseoir. Sa poitrine était trempée de sang après la décharge de fusil à pompe. Il grogna derrière ses dents serrées, poussa à deux mains, et n'y arriva pas. Il retomba.

— Je vais voir, lui dit Carl.

Manco Bambaren était à plat dos dans une mare de son propre sang, et regardait le plafond sans le voir. Ça avait l'air d'être une mort instantanée – la rafale d'Onbekend avait dû lui briser la poitrine pendant qu'il se relevait. Carl regarda un instant le chef de la *familia*, puis revint à sa place.

— Il est mort, dit Onbekend d'une voix rendue grasse par le sang dans sa gorge. Pas vrai ?

— Ouais, il est mort. Tu l'as pas raté.

Un ricanement humide.

— C'est toi que je visais.

— Eh ben, faut apprendre à viser, alors.

Carl sentit une humidité chaude se répandre, baissa les yeux sur sa jambe et vit du sang imprégner son pantalon à la ceinture et à la cuisse. Malgré les analgésiques, sa poitrine lui faisait mal comme s'il avait été pris dans un étau. Il se demanda si le weblar avait laissé passer une balle ailleurs – ça pouvait arriver avec des impacts rapprochés, il avait déjà vu ça. À moins que quelqu'un dehors, un putain d'amoureux des armes, ait des munitions antiblindage pour frimer. Assez puissantes pour abattre un Black sous cocaïne, comme dans les livres d'histoire de Rovayo. Assez puissantes pour abattre un treize. Assez puissante pour arrêter la Bête.

— Ah ! Pas tout à fait perdu, alors.

Onbekend aussi avait vu le sang.

Carl glissa au sol, s'adossa au fauteuil qui bloquait la porte et tira les pieds pour remonter ses épaules. Il cala le Steyr sur ses genoux puis vérifia le chargeur. Le soleil entraînait en biais dans la pièce, à un mètre de son épaule, et le fit frissonner plus que de raison contre l'ombre contrastée.

— Combien ils sont, dehors ? demanda-t-il à Onbekend.

L'autre treize tourna la tête et sourit par-dessus l'espace dallé de pierre qui les séparait. Ses dents étaient rouges de sang.

— Plus que tu pourras en abattre, dans ton état, je pense. (Il avala du liquide.) Dis-moi, Marsalis. Dis-moi la vérité. Tu n'as pas fait de mal à Greta, hein ?

Carl le regarda un moment.

— Non, finit-il par assurer. Elle va bien, elle dort. Je ne venais pas pour elle.

— Tant mieux. (Un spasme de douleur traversa le visage d'Onbekend.) Tu ne venais que pour moi, hein ? Désolé qu'on ait été meilleurs que toi, mon frère.

— Je ne suis pas ton frère, connard !

Silence, hormis la respiration sifflante d'Onbekend. L'angle de la lumière changeait au dehors. Carl et Onbekend gisaient tous les deux dans des flaques d'ombre, mais entre eux, un soleil lumineux tombait sur les dalles sombres, paraissait brûler dans une brume de chaleur pleine de poussière. Carl tendit la main

avec un effort et plongeait les mains dans la lueur, passa le bout des doigts sur la chaleur des dalles.

C'était sûr, il avait du sang qui gouttait dans les sangles de la veste en weblar. Il leva la tête et soupira.

Bon.

Il se demanda, soudain, à quoi ressembleraient Les Gros sont plus durs à kidnapper quand ils monteraient sur scène, la semaine suivante, au *Mars Memorial* de Blythe. S'ils seraient bons.

— Quinze.

Il regarda Onbekend.

— Quoi ?

— Quinze hommes. Manco disait la vérité. Plus deux pilotes, mais ils ne comptent pas.

— Quinze ? Ah ouais...

— Ouais, mais tu as flingué quelques types dans la porte, non ?

— Trois. (Carl haussa les sourcils vers la galerie. Il crut un instant y voir Elena Aguirre qui le regardait.) Dont celui qui t'a tiré dessus. Ça nous en laisse une douzaine. Ils sont comment ?

Onbekend s'étrangla en riant et cracha un peu de sang.

— À chier, je dirais. OK, pas mal pour des gangsters. Mais contre un entraînement *d'Anguille* ? Contre un treize ? Douze toutous qui se chient dessus. Ils ne font pas le poids.

Carl grimaça.

— Tu veux que je foute le camp pour passer un peu de temps avec Greta, hein, c'est ça ?

— Nan, reste encore un peu. Comme ça, on peut discuter.

Carl lança un regard surpris à l'autre treize.

— On a quelque chose à se dire ?

— Bien sûr. (Onbekend croisa son regard un instant, puis sa tête retomba pour faire face au plafond. Il soupira, avec des bulles de sang.) Tu ne comprends toujours pas, hein ? Même maintenant, alors qu'on est tous les deux ici et qu'ils sont dehors. Tu ne vois toujours rien ?

— À quel propos ?

— De ce qu'on est. (Le treize déglutit avec peine, et sa voix perdit une partie de sa sonorité de tuyau percé.) Écoute, les

toutous, ces cons, ils n'arrêtent pas de réclamer l'égalité, la responsabilité démocratique, la liberté d'expression. Mais à quoi ça sert, à la fin ? Ortiz. Norton. Roth. Des hommes et des femmes assoiffés de pouvoir, convainquants, qui savent sourire aux électeurs, qui ont du bon sens et les mêmes ambitions qu'à l'époque où ils nous ont éliminés. Et tous ces cons de toutous cavalaient pour être les premiers à se laisser faire.

Ces paroles furent remplacées par des halètements rauques. Carl hochait la tête et regarda la surface gris mat de l'arme entre ses mains.

— Mais pas nous, j'imagine ?

— Putain de non ! (Onbekend fut pris d'une toux spasmodique. Carl vit des gouttes de sang dans le flot oblique de soleil là où se trouvait l'autre treize. Il attendit que les spasmes soient passés et qu'Onbekend reprenne sa respiration.) Putain de non, pas nous ! Tu sais comment on fait pour engendrer des humains contemporains à partir d'un treize ? On les domestique. Comme ils ont fait avec les loups pour en faire des chiens. Comme avec les élevages de renards en Sibérie, au XX^e siècle. On sélectionne les plus placides, Marsalis. On favorise l'absence d'agressivité et la docilité. Et tu sais comment ?

Carl ne répondit rien. Il avait lu tout ça, il y a longtemps. Pendant cette longue période au début des années quatre-vingt-dix quand *Anguille* était remballé, et qu'ils attendaient tous de voir ce que Jacobsen entraînerait pour eux. Il avait lu tout cela sans s'y intéresser vraiment, et il s'en souvenait à peine. Mais il se rappelait avoir parlé du mythe des origines avec Sutherland, se rappelait que ce grand homme l'avait écarté d'un grognement. « Il faut vivre dans le présent, trempouille », avait-il grondé. « Tu es sur Mars, maintenant. »

Mais autant laisser Onbekend parler.

— Je vais te dire comment on fait, souffla le treize. Comment on fait des humains modernes. On prend des individus immatures, des individus avec toutes les caractéristiques des chiots. La zone treize, mec. C'est l'une des dernières parties du cerveau humain à se développer, les dernières étapes de la maturité humaine. La partie qu'ils ont éliminée de l'espèce il y a

vingt mille ans, parce qu'elle était trop dangereuse pour leurs projets de fermiers. On n'est pas des variantes, Marsalis – on est les derniers vrais humains. Ce sont les toutous qui sont trifouillés. (Nouvelle quinte de toux, et maintenant sa voix redevenait creuse et liquide.) Les humains modernes sont des adolescents châtrés et infantilisés. Pas étonnant qu'ils fassent ce qu'on leur dit.

— Nous aussi, on faisait ce qu'on nous disait, rappelle-toi, dit Carl d'un ton sombre.

— Ils ont essayé de nous maîtriser. (Onbekend se mit sur le côté, regardant Carl d'un air désespéré ; il cracha de nouveau du sang dans l'ombre, s'éclaircit la voix pendant une éternité.) Mais on les aura. C'est clair, on est câblés pour venir à bout des limites. On est leur dernier espoir, Marsalis. C'est nous qui allons les sauver de ces putains d'Ortiz, Norton ou Roth. On est la seule chose qui fait peur à ces gens-là, parce qu'on n'obéit pas, on ne reste pas infantiles, on ne joue pas gentiment avec leur petit monde de plastique.

— Si tu le dis.

Carl regarda le soleil ramper sur les dalles ; il paraissait avancer vers Onbekend, comme la ligne de feu qui progresse sur un morceau de papier en flammes.

— Un peu que je le dis.

Le treize eut un sourire faible de l'autre côté de la lumière, la tête posée par terre. Il déplaça une main, la posa à plat sur les dalles brûlées de soleil et essaya de s'y appuyer. Mais sa main dérapa, et le bras suivit mollement.

— On est le grand retour à l'égalitarisme des chasseurs-cueilleurs, Marsalis. On va montrer à ces cons ce que c'est vraiment, la liberté.

— Pas toi, fit remarquer Carl.

Torsion des lèvres, dents ensanglantées.

— Non, mais toi tu peux.

— Je suis blessé, Onbekend. Ils sont douze, dehors.

— Eh, tu as gagné la loterie. Tu vas me dire que tu n'as pas de chance ?

— J'ai triché. J'ai truqué la loterie.

Rire, comme de petites mains qui taperaient en rythme sur un bidon très fin, très très loin.

— Génial. Du pur treize, mon frère. Ne joue pas selon leurs règles, trouve plutôt un moyen de les baiser. Marsalis, tu es parfait. Tout va bien se passer.

Il roula de nouveau sur le dos. Regarda le plafond. La lumière continuait à ramper vers lui et lui lécha la main.

— Tu vas leur montrer..., dit-il au milieu des bulles.

Le soleil continua à ramper. Il commença à recouvrir son corps de la même lueur brune et poussiéreuse. Onbekend ne parla plus.

À l'extérieur, Carl entendit les hommes de Bambaren qui parlaient. Qui se donnaient du courage.

« On se reverra tous dans le jardin, hein... »

C'était presque comme si elle était là, comme si elle lui parlait à l'oreille. Ou alors, c'était de nouveau Elena Aguirre. Il se rappelait avoir serré sa main à l'hôpital, cette main sèche qui ne pesait rien. Lui avoir parlé de « tout ce soleil entre les arbres ».

Il retira le chargeur plein du Steyr et regarda l'éclat satiné de la cartouche du dessus. Le réenclencha dans l'arme.

« J'arrive, Sevgi. Je vais te rejoindre.

— On te rejoindra tous. »

Onbekend avait arrêté de respirer. Le soleil le recouvrait peu à peu. Carl frissonna dans l'ombre de son côté de la fenêtre. Il crut entendre des mouvements furtifs à l'extérieur.

Il soupira et se redressa. C'était plus difficile qu'il l'aurait cru. Il rejoignit les armes tombées du bar, prit un Glock et le glissa à sa ceinture pour plus tard. Souleva un autre Steyr, vérifia le chargeur et se le passa en bandoulière, en ajustant la lanière. Il l'attraperait quand le fusil d'assaut qu'il tenait serait vide, qu'il l'aurait jeté. C'était un poids supplémentaire, mais ça ne pouvait pas être pire que de trimballer le fusil à requins jusqu'ici.

« Douze toutous qui se chient dessus. » Bonne cote, pour le mec qui avait gagné la loterie.

« Tu vas leur montrer. »

— Ben voyons, murmura-t-il.

Écarter le fauteuil, entrouvrir la porte et jeter un œil dehors. Il ne voyait personne, mais c'était logique. Ils finiraient par arriver, tôt ou tard, pour prendre des nouvelles du type qui leur donnait des ordres, leur disait quoi faire, les nourrissait.

« On se reverra dans le jardin. »

Le murmure frôla une fois de plus son oreille, derrière lui dans l'ombre. Cette fois, il était sûr de l'avoir entendu. Cela lui hérissa les poils de la nuque. Carl hocha la tête et passa la main là où la voix avait caressé son crâne. Il regarda une dernière fois le cadavre incandescent d'Onbekend, vérifia une dernière fois ses armes, hocha une nouvelle fois la tête, pour lui-même.

Prit une inspiration.

Et sortit dans le soleil.

FIN

Remerciements

La naissance de ce livre-ci a été plutôt difficile, et je dois de nombreux remerciements à tout un tas de gens. J'ai mendié, emprunté et volé un peu partout pour que *Black Man* puisse s'écrire.

Puisqu'il s'agit d'un roman de science-fiction, commençons par la science.

L'idée originale de la variante treize découle de la théorie de Richard Wrangham sur le sujet de l'agression humaine diminuée, telle que décrite par Matt Ridley dans *Nature via Nurture*. J'ai pris de vastes libertés fictionnelles avec ses idées : la variante treize telle qu'elle émerge dans ce livre ne doit en aucun cas représenter les pensées de MM. Wrangham ou Ridley sur le sujet. Ils m'ont simplement fourni un point d'envol – la grosse éclaboussure qui suit est de mon seul fait.

Le concept de chromosome artificiel est aussi emprunté, en l'occurrence au *Redesigning Humans* de Gregory Stock, livre fascinant et un peu effrayant. Avec *Nature via Nurture* et les magnifiques *The Blank Slate* et *How the Mind Works* de Stephen Pinker, j'avais bien assez d'inspiration pour la plupart des sciences génétiques imaginées ici. Une fois de plus, toute erreur ou mauvaise utilisation du matériau que j'ai trouvé dans ces œuvres étonnantes ne doit être imputée qu'à moi.

La fonction intuitive de Yaroshanko, bien qu'elle soit de ma seule invention, doit beaucoup à de très réelles recherches sur les réseaux sociaux, comme le décrit le livre de Mark Buchanan *Small World*. Et je suis personnellement reconnaissant à Hannu Rajaniemi, de l'université d'Édimbourg, pour avoir pris le temps

(d'essayer) de m'expliquer la théorie de jeu quantique et ses applications potentielles, ce qui me donna la base des Nouvelles Mathématiques et leur impact social subtil mais étendu. Il faut aussi remercier Simon Spanton, éditeur extraordinaire, pour m'avoir patiemment aidé à me dépatouiller de la logistique technique de la mise en animation suspendue entre Mars et la Terre.

Dans la sphère politique, je fus fortement influencé par deux livres très subtils et plutôt déprimants sur les États-Unis, *The Right Nation* de John Micklethwaite et Adrian Wooldridge, et *What's the Matter with America* de Thomas Frank. On compte aussi le magnifique et légèrement moins déprimant *Stiffed* de Susan Faludi. Si ces livres ont tous alimenté le concept de la Sécession et les thèmes de dualité masculin/féminin qui apparaissent dans *Black Man*, la République confédérée elle-même (alias Jésusland) fut inspirée par le même devenu célèbre de la carte créée (d'après Wikipedia) par un certain G. Webb dans le forum « yakyak.org. » Bravo, G ! J'adresse aussi des remerciements personnels particuliers à Alan Beatts de Borderland Books à San Francisco pour avoir écouté mes divagations autour d'un whisky et d'un *shawarma*, avant d'apporter une perspective américaine à mes idées.

Pour mes idées sur un possible islam futur (et l'incompréhension de l'islam passé), je suis également redevable à Tariq Ali pour *A Clash of Fundamentalisms*, Karen Armstrong pour *Islam : A Short History* et au très courageux Irshad Manji pour *The Trouble with Islam Today*. Là aussi, j'ai commis plus que ma part de massacre, et le sujet tel qu'il est présenté dans *Black Man* n'est pas forcément apparenté à l'intention de ces auteurs.

Enfin, je dois beaucoup à tous ceux qui ont patienté avec tant de gentillesse, et me disaient de prendre tout le temps nécessaire.

Simon Spanton – encore ! – et Jo Fletcher chez Gollancz, Chris Schlupe et Betsy Mitchell chez Del Rey, mon agent Carolyn Whitaker, et enfin, tous ceux qui m'ont adressé des e-mails de réconfort en 2006, avec leurs condoléances et leur soutien. Ce livre n'existerait pas sans vous.